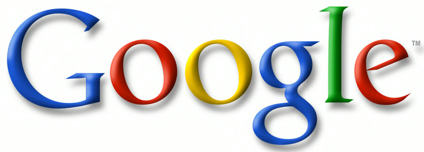
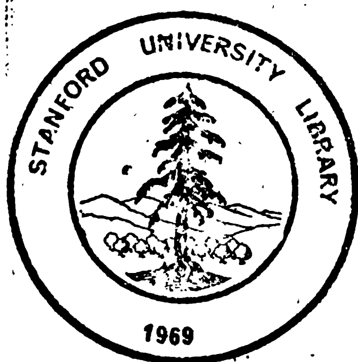





STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
1969



LE

LYCÉE ARMORICAIN.

Antè omnia musæ.

HUITIÈME VOLUME.



A NANTES,
DE L'IMPRIMERIE DE MELLINET-MALASSIS,
IMPRIMEUR ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE.

1826.

8.e Volume. An 1826. 43.e Livraison.



LE LYCÉE ARMORICAIN.



LES VIEILLES FEMMES DE L'ILE DE SEIN.

PAR HIPPOLYTE BONNELIER. (1)



Tandis que nous cherchons à exhumer de nos bibliothèques les souvenirs de notre histoire et à fournir modestement, dans le *Lycée*, des matériaux aux historiens à venir, les écrivains de la capitale, plus pressés que nous, bâtissent avec ces matériaux assemblés à la hâte. M. le vicomte d'Arlincourt, dans *l'Etrangère*, peint, sur la foi d'autrui, les sites et les monumens de la Loire-Inférieure; M. Keratry, dans *le Dernier des Beaumanoir* rattache à un nom breton des circonstances étrangères; le spirituel, mais léger ermite parcourt toute la Bretagne en homme qui se soucie moins de voir les lieux que de faire un livre; l'Armorique occupe une part considérable dans le plan de *Tristan le Voyageur*; enfin, M. Hippolyte Bonnelier, marchant, dit-il, sur les traces de Walter-Scott, nous donne aujourd'hui, sous le titre des *Vieilles Femmes de l'Ile de Sein*, un roman historique dont le département du Finistère est le théâtre. Cet auteur, en qualité de *membre de la Société de Géographie*, a vu les lieux par lui-même, et il semblerait qu'on dût s'en rapporter au témoignage d'un voyageur qui a reçu les encouragemens d'une société savante, jouissant d'une juste considération.

---

(1) Deux vol. in-12; à Paris, chez A. J. Kilian, libraire, rue de Choiseul, n.o 3; à Nantes, à la librairie du *Lycée*.

Tous ces ouvrages prouvent une chose : c'est que les Parisiens ne se contentent plus de sourire en parlant de la Bretagne ; mais qu'ils sont arrivés au point de croire qu'elle mérite quelque attention. C'est fort heureux pour nous, il faut en convenir. Si l'amour de la vérité guidait la plume de ceux qui ont cherché dans les souvenirs de l'Armorique les sujets de tant d'ouvrages ; aidé par les Parisiens, nous parviendrions peut-être à connaître nous-mêmes et à faire connaître notre patrie aux étrangers ; mais, quelque empressés que nous soyons de recueillir ce qui a trait à la Bretagne dans tout ce qui s'imprime journellement, nous devons avouer franchement que nous n'avons rien trouvé dans les ouvrages cités plus haut qui ajoutât une ligne de plus à nos souvenirs historiques.

En recevant *les Vieilles-Femmes de l'île de Sein*, nous mettons la plume à la main pour mettre en garde les lecteurs du *Lycée* contre le prestige des réputations et l'impéritie de ceux qui spéculent si hardiment sur la curiosité publique.

M. Bonnelier s'est emparé de quelques pages du Voyage de Cambry pour donner une couleur locale à une action qui, en elle-même, est fort peu morale.

Léon-Mériadec de Kerdanet, jeune homme que l'auteur représente comme un être maussade, égoïste et d'un physique peu agréable, parvient, on ne sait comment, à plaire à Louise de Soulanges, jeune demoiselle de dix-huit ans, belle comme toutes les héroïnes de roman. En même tems, il voit passer près de lui et devient amoureux de Juliette Leslevenne, jeune fille de l'île de Sein, qui se fait débarquer sur le continent, pour aller soigner une parente âgée et infirme. L'hypocrite Léon parvient, on ne sait comment encore, à se faire aimer de cette innocente créature, plus jolie que Louise elle-même. Tandis qu'il fait ses apprêts de noce avec l'une, il séduit l'autre. La mère de Juliette s'aperçoit de la faute de sa fille : elle se rend sur le rivage de la mer, avec les vieilles femmes de l'île de Sein, et là, à l'heure du rendez-vous, attend, un couteau à la main, le séducteur, s'apprêtant à l'immoler elle-même avec la coupable Juliette. Une tempête empêche Léon de débarquer. Juliette est reconduite à la

maison paternelle, et son supplice n'est que différé. Léon trouve le moyen de la faire enlever pendant que les habitans de l'île sont réunis à une fête. Il la conduit dans une de ses fermes et la laisse renfermée dans une chambre dont il prend la clé, pour aller se marier. La vieille Leslevenne, outrée de l'enlèvement de sa fille, passe sur le continent, avec les vieilles femmes de l'île: elle assassine Léon à l'instant où le prêtre le marie à Louise; et, quelques jours après, en entrant dans la chambre où avait été renfermée Juliette, « on vit un » cadavre dont les chairs du poignet avaient été rongées: » c'était celui d'une femme que l'on pouvait supposer » morte de faim. »

Voilà les événemens qui remplissent les deux volumes que nous annonçons. Le choix du sujet dénote un défaut de goût complet. S'il est besoin, pour mieux graver dans la mémoire des notions historiques ou locales, de les rattacher à une action quelconque, il faut, avant d'écrire, avoir le talent de la choisir mieux. Ce n'est pas en présentant la nature humaine sous ce point de vue qu'on intéresse les lecteurs. Sans-doute, je ne veux pas d'une nature fardée; je ne veux pas qu'on déguise les crimes et les bassesses des hommes; mais, pour émouvoir le cœur humain, il faut autre chose que des crimes: au lieu d'inspirer de la terreur ou de la pitié, on ne fait naître que le dégoût. Les gens qui écrivent dans ce genre-là ont entendu dire que les sorcières et les fossoyeurs de Shakspeare étaient des conceptions sublimes, et ils accumulent les trivialités, croyant, pour cela, se rapprocher du génie. Ce n'est pas cela: Shakspeare a voulu peindre le cœur humain tel qu'il est; et, s'il a cherché quelquefois l'homme dans la boue, c'est que l'homme s'y vautre trop souvent; mais Shakspeare sait peindre les vertus qui annoblissent la nature humaine, et, quand on ne sait pas se relever comme lui, on ne fait preuve d'aucun talent, on ne mérite pas même le reproche d'être tombé: on est resté où on était.

Voulez-vous voir comment Léon parle à sa mère, et comment sa mère lui répond, lisez le passage suivant:

« A l'heure de midi, Léon paraît devant sa mère, qui lui sourit à la manière des chiens hargneux lors-

qu'ils montrent les dents. Léon se mit à siffler. Cependant sa mère lui présenta la lettre qu'elle avait reçue. »

« — Eh! bien, dit-il après l'avoir lue, je vais partir. On m'enverra quelques effets. Bonne santé, ma mère, et au revoir..... Ah! j'oubliais..... — Et il se rapprocha de madame Durenir, qui crut que son fils dans un oubli d'attendrissement allait lui faire la moindre caresse; mais lui, fronçant le sourcil: — Ah ça! ma mère, j'ai une chose à vous recommander...... Ma future va venir auprès de vous; n'allez pas lui donner par vos douces manières un triste avant goût de notre maison, n'élevez pas trop la voix, et surtout ne la regardez jamais comme vous me regardez en ce moment; elle croirait épouser le fils du diable. »

« — Qui te brûlera les reins et te pendra par les jambes, comme la carcasse d'un hibou à la porte d'un manoir, lui cria sa mère d'une voix de tonnerre, dont les derniers sons furent à peine couverts par le sifflet aigu de Mériadeck, qui appelait son chien. »

Voilà qui est très-moral et très-édifiant. Il faut un grand talent d'observation pour découvrir dans le cœur d'une mère et d'un fils des sentimens comme ceux-là.

Voilà pourtant les livres qui pullulent dans la capitale, et qu'on nous envoie dans notre Bretagne pour nous instruire; et on s'imagine que nous les recevons avec la même docilité que les créoles accueillaient autrefois les bibliothèques de pacotille.

Si Léon, qui est le personnage principal du roman, s'exprime ainsi, jugez donc de la manière dont parlent les matelots et les femmes de l'île de Sein, que l'auteur met en scène. Ce sont partout les trivialités les plus choquantes. « Ma main sèche et crochue, dit une des vieilles » femmes, aurait eu du plaisir à s'attacher à son beau vi- » sage. » voilà du dégoûtant en pure perte, car on peut donner un démenti à l'auteur: une femme, si vieille et si laide qu'elle soit, ne se l'avoue pas à elle-même; à plus forte raison, elle n'en fait pas la confidence à ses compagnes. Sa main ne lui semble ni si sèche, ni si crochue qu'elle le paraît aux autres. En se vautrant dans la fange, l'homme y porte son caractère et ses passions, et il ne faut pas faire mentir la nature humaine pour avoir le plaisir de faire des portraits aussi gràcieux. « Un rire général dont le

» bruit ressembloit au râlement de plusieurs ago-
» nisans, accueillit les menaces de l'orateur. » Il est loisible à tout homme de faire des comparaisons; mais il faut qu'elles soient justes, et quel est le mérite de celle-ci ? Si le bon goût n'était pas là, il serait très-facile d'être neuf; mais je ne vois pas ce qu'il y a à gagner à prendre l'initiative en fait d'extravagances. La mère de Juliette lui présente à boire : « Cette eau, dit la jeune
» fille, n'est pas celle de la fontaine; elle a le goût d'une
» eau de mer dont on a lavé des cadavres. » Je ne crois pas qu'il soit possible de donner à une héroïne de roman, à celle qu'on veut faire aimer et plaindre, un langage aussi bas; mais heureusement encore qu'il est faux : les trivialités du peuple ne sont pas des choses hors nature, et jamais jeune fille n'a fait une comparaison dans ce goût-là, parce qu'une comparaison suppose la connaissance de deux objets, et que personne au monde, sans doute, n'a bu de gré ou de force l'eau de mer dont on a lavé des cadavres.

Je crois que le lecteur en a assez pour juger du goût de l'auteur. Il y a dans les mœurs actuelles quelque chose des mœurs antiques, et voilà pourquoi, sans s'embarrasser des jugemens de nos Aristarques, il faut les peindre le plus fidèlement possible; mais mentir gratuitement à la nature, et faire un tableau qui n'a pas son modèle sur les lieux, c'est être plus que mal-adroit.

Si le roman est absurde dans son plan, il est plus défectueux encore dans ses détails. Rien de local, si ce n'est une description des rochers de Penmarck, pillée textuellement dans Cambry, sans qu'un seul guillemet en avertisse le lecteur. (*Voyez tom. 2, page 112 et suivantes.*) Quand l'auteur n'est plus tenu en lisière et qu'il veut marcher seul, il nous dit que *Guy-na-né* signifie en breton *voilà le guy*, tandis que tout le monde sait que ces mots veulent dire *au guy l'an neuf*. Il trouve dans l'île de Sein des arbres qui forment une rotonde, tandis que le sol de cette île est ras, et qu'au rapport de Cambry on n'y voit pas même une ronce. Ailleurs, il nous apprend ce que c'est que des *tumuli*; nous les prenions, nous autres Bretons, pour des éminences de terre à-peu-près circulaires; l'auteur dit que ce sont *des murs en terre, ayant à-peu-près cinq pieds de hauteur*. « Il n'est pas inoui, ajoute-

» t-il, dans ce canton, d'entendre un antiquaire vous in-
» diquer des murs semblables, élevés dans leur propriété,
» comme étant les *tumuli* de quelque légion romaine, et
» si, à quelques pas de là un heureux hasard, permet qu'il se
» trouve un fragment de rocher debout sur le sol, ce
» doit être le tombeau du chef, qui conserve son ordre
» de bataille. »

L'écrivain qui plaisante si agréablement, et qui prend des *tumuli* pour des tombeaux de légions romaines, nous annonce, dans une note au bas de la page 159, qu'il s'occupe actuellement d'un ouvrage sur les *antiquités armoricaines*. Il faut avouer que, si ses recherches ressemblent à celles dont il est ici question, nous aurons, dans nos bibliothèques, un ouvrage d'un mérite singulier.

Pour en finir avec l'auteur, nous allons lui signaler des fautes d'un autre genre. Nous lui dirons, en conséquence, que c'est à tort qu'il avance que le vent du sud porte dans l'atmosphère des vapeurs humides et glaciales, et que les *flammes rouges* qui s'échappent du disque du soleil plongé dans la mer *s'allongent en colonne*. Ce style est de quelqu'un qui ne connaît pas mieux la nature physique que l'auteur de l'intrigue du roman ne connait la nature morale. L'humidité peut précéder ou suivre la gelée; mais elles ne viennent pas ensemble, et la dernière surtout n'a jamais lieu par le vent du sud. Le soleil qui se plonge dans la mer n'a plus de flammes : son disque paraît s'applatir; quelquefois il semble coupé en deux; mais, dans tous les cas, il est dépouillé de ses rayons; et les colonnes qu'on suppose ainsi se réduisent, sur la mer, à une traînée lumineuse d'un éclat argenté et non pas rouge. Je remarque ces fautes, parce que l'auteur, annonçant qu'il a visité lui-même les lieux exprès pour offrir des notes à la Société de Géographie, il est clair que la société ne sera pas mieux servie que nous autres Bretons.

Je ne parle pas des fautes de langue : les fautes capitales de l'auteur empêchent de songer aux petites. Il est impossible de lire un pareil livre sans se révolter contre le mauvais goût, et, quand la conscience littéraire est bouleversée, on ne peut guères faire attention à de légers scrupules.

Il n'y a qu'un sentiment qui donne du charme à l'étu-de, c'est la curiosité. Si, au lieu de la guider convenablement, on la trompe, on tarit pour jamais dans le cœur de l'homme le goût des recherches utiles. Cette foule de romans qui paraît tous les jours, loin de provoquer la curiosité, l'éteint. On se lasse de lire, parce qu'on ne lit que des mensonges. Au lieu de faire connaître les localités en supposant des intrigues romanesques, on ne fait qu'embrouiller les idées les plus claires, les notions les plus exactes. On veut, sur la Bretagne, des livres à la Walter-Scott, et on n'a pas même lu et rectifié ceux de ses historiens. Que le *Lycée Armoricain* ait du moins un mérite, celui de protester contre ces innovations. Ses rédacteurs peuvent se tromper comme les autres ; mais ils rendront un service réel à leurs compatriotes, s'ils les avertissent des écarts de ceux que l'opinion publique accueille de préférence. On leur dira peut-être un jour : « Vous n'avez pas fait grand bien par vous-mêmes ; » mais vous avez préservé quelques-uns de la contagion. » Et ces paroles seront pour eux un éloge.

MÉRIADEC.

VOYAGE PITTORESQUE
DANS LE BOCAGE DE LA VENDÉE.

Saint-Laurent, le 2 mai 1825.

A Mademoiselle Héloïse de la H.

Vous m'avez demandé, mon aimable amie, un récit fidèle de mon voyage dans le Bocage de la Vendée ; je vais essayer non pas de dépeindre, mais seulement d'esquisser quelques-unes des scènes que ce pays, de forte et d'importante mémoire, n'a cessé de m'offrir depuis deux jours que j'y suis entré.

Je ne sais si ce que l'on a pu vous dire de cette contrée vous en a donné une idée bien juste ; mais ne croyez pas qu'elle ait quelque chose de triste ou de mé-

lancolique ; rien, au contraire, ne ressemble mieux à la belle et riante Italie, que cette partie de la Vendée appelée *le Bocage* : vues pittoresques et variées, paysages charmans, cascades fraiches et limpides, bois sombres et majestueux ; abondance de grains, profusion de fruits, tout y retrace à chaque pas la fertile Ausonie, au tems du bon roi Evandre ; depuis cette dure espèce d'hommes, dont parle Virgile, jusqu'à ces grands troupeaux de bœufs de *Clitumne*. Il n'y manque que ses ruines. Encore n'en est-elle pas entièrement dépourvue ; car, sans parler de ces débris, tristes restes des discordes civiles, qui, pour n'être pas antiques, n'en rappellent pas moins de grands souvenirs ; il suffirait de parcourir les tours gothiques du vieux castel de Tiffauges, et de descendre dans les immenses souterrains du Pied-du-Fou, là où se trouvent douze siéges de granit creusé autour d'un bassin circulaire toujours plein d'une eau froide et limpide, monument consacré à des usages inconnus ; et l'on se trouverait tout-à-coup entourés de ces vieux souvenirs qui s'élèvent dans l'ame, comme les derniers soupirs des générations écoulées. On ne visite point, sans un vif intérêt, les antiquités d'Avrillé, qui remontent aux druides ; on n'entre point dans cette chambre du Parck-Soubise, où reposa Henri IV, où l'on conserve encore le lit de ce grand prince, sans éprouver cet attendrissement qu'inspire le souvenir d'un bon Roi. Mais aujourd'hui je ne vous entretiendrai d'aucun de ces vestiges des tems passés. Je n'ai encore rencontré sur ma route que les cascades de Mortagne, les magnifiques points de vue des Herbiers et le tombeau du père Monfort à Saint-Laurent : je me bornerai à vous décrire les diverses sensations que leur aspect m'a fait éprouver.

La première ville que l'on aperçoit en entrant dans la Vendée, est celle de Mortagne. Assise en amphithéâtre sur une chaîne de côteaux que baigne la Sèvre nantaise, elle n'offre, par elle-même, rien de curieux. Ses maisons, mal bâties, sont entremêlées de décombres, qui lui donnent l'air délabré ; ses rues inégales, pavées d'un caillou large et poli, sont irrégulières et étroites. Il y avait autrefois un couvent de bénédictins, qui passait pour le plus riche de la contrée ; ses ruines annoncent une construction élégante et moderne ; mais le tems ne

les a pas encore revêtues de ses décorations de mousses et de végétaux ; elles ne laissent dans l'ame qu'un sentiment pénible, celui qu'on éprouve dans les lieux où vient de passer le génie de la destruction. Son château, également en ruines, offre du moins les restes d'une architecture gothique : les souvenirs des tems chevaleresques s'y retracent sur quelques décombres ; une salle assez bien conservée, des escaliers tournans et voûtés, des pilastres noircis par le tems, d'antiques armoiries à demi-effacées, de vastes et profonds souterrains, des restes de vieilles fortifications peuvent attirer un moment l'antiquaire ; mais de ces fenêtres dont l'encadrement subsiste encore, le paysagiste découvre des vues délicieuses : il se rappelle les Alpes et le Piémont.

Deux chaînes de rochers parallèles forment entre leurs rocs un pic, une vallée profonde que couvre la Sèvre : une des plus belles grandes routes, qui soient en France, taillée à mi-côte dans le flanc de la montagne, descend par une pente douce jusqu'à la rivière, remonte ensuite de l'autre côté à la hauteur d'une petite esplanade plantée de peupliers, entr'ouvre la montagne et disparaît. Cette route était autrefois très-dangereuse, mais l'ingénieur, pour adoucir la rapidité de la descente, l'a conduite habilement par un léger circuit jusques sur le pont, dont l'architecture élégante et facile contraste avec la masse imposante des rochers entre lesquels il est construit. Il ne s'étend point, au nord, jusqu'au pied de la montagne : une chapelle occupe l'espace qui l'en sépare.

De dessus ce pont la vue est ravissante : la Sèvre sortant au loin de derrière les rochers, roule majestueusement ses eaux argentées sur une surface unie : c'est d'abord une nappe étincelante des feux du jour ; mais, en approchant, elle baigne plusieurs petites îles plantées d'aunes, où l'œil se repose agréablement ; à vingt toises, elles se multiplient tellement qu'elles offrent l'aspect d'un bois sous lequel les eaux, à travers des quartiers de rocs noircis, écument et bouillonnent ; tout-à-coup elles se réunissent en un vaste bassin, tombent à la fois de cascades en cascades et s'engloutissent avec fracas sous les arches immobiles du pont.

Cette chute, ce mouvement, le bruit des eaux, la

blancheur éblouissante de l'écume, la noirceur des rochers où ils se brisent, cette onde paisible et furieuse en même tems, ces rians bocages qui la couvrent de leur épaisse verdure, ces coteaux qui des deux côtés s'élèvent drapés de lierres et de plantes grimpantes; tout ce tableau laisse dans l'ame du voyageur appuyé sur les parapets du pont, une douce et profonde émotion.

Mais lorsqu'en remontant, on s'élève au-dessus du paysage, qu'au détour de la grande route on embrasse toute la perspective d'un seul coup-d'œil, on ne sait plus lequel on doit admirer davantage, ou des grâces que la nature a réunies dans cette vallée mugissante, ou du génie de l'homme qui a dessiné cette belle route suspendue des deux côtés du précipice, au fond duquel sa main puissante a jeté un pont sur l'abyme.

La route de Mortagne aux Herbiers répond à ce premier aspect de la Vendée; elle se déroule sur les coteaux qui, se succédant l'un à l'autre, découvrent à chaque pas une vue nouvelle. Partout des prés ombragés, des champs bien cultivés, des maisons couvertes d'une tuile rouge qui se fait apercevoir de loin en loin à travers les arbres. Souvent on rencontre ces nombreux et beaux troupeaux qui donnent des laines rivales de celles de Ségovie et connues sous le nom de laine de Mortagne; de vastes champs de lin à la fleur bleue étalent de tous côtés leurs immenses nappes d'azur; on les prendrait de loin pour le miroir des lacs réfléchissant un ciel pur.

Plus l'on avance vers les Herbiers, plus les montagnes se rapprochent et plus les arbres deviennent rares : la végétation est moins abondante, l'air est plus vif, les coteaux qui augmentent en élévation, tantôt s'avancent en angles aigus dans des vallées profondes, tantôt se retirent sur eux-mêmes laissant apercevoir d'énormes excavations; quelquefois à pic, plus souvent encore arrondis, ils sont toujours couverts de moissons; ici le laboureur est contraint de former avec la bèche des sillons que la rapidité de leur pente ne permet pas à ses bœufs d'y tracer avec la charrue.

Sur cette route le bouleau parait croître de préférence à tous autres arbres; pendant la saison des frimas il produit un effet assez singulier : il y a quelques années, je traversais pendant l'hiver cette même partie du Bocage,

une brume épaisse me dérobait la perspective, mais un givre neigeux qui s'était attaché aux branches pendantes des bouleaux, ressemblait parfaitement à des plumes fines d'une blancheur éblouissante : on eût dit que l'hiver, dans toute sa pompe, avait décoré cette route d'innombrables et d'énormes panaches blancs; une multitude de corneilles noires, de merles aux becs dorés et des geais aux ailes d'un bleu céleste, se jouaient au milieu des rameaux et animaient cette belle scène.

Après avoir marché pendant trois heures, de rochers en rochers, de vallons en vallons, sur une route tant soit peu sablonneuse et parfaitement unie, on ne rencontre plus que quelques genêts épars : on croirait entrer dans une nouvelle atmosphère, le bruit du Bocage a cessé, l'on n'entend plus que le chant de l'alouette qui se joue au milieu des blés, de là vient sans doute le nom que l'on a donné à la dernière montagne, la plus haute de toutes; on l'appelle les *Alouettes*. Parvenu sur la cime, tout-à-coup, et comme par enchantement la scène change encore : les rochers disparaissent; une vue immense, un lointain sans bornes, des champs qui, sillonnés dans tous les sens se découpent en une multitude de larges carrés; des prés d'un vert clair entourés de hautes lisières de chênes d'un vert plus rembruni font qu'au premier coup-d'œil on croirait n'apercevoir qu'une profonde colonnade des forêts couvertes par la coupole éclatante d'un ciel éblouissant.

Quelle foule de souvenirs se présentent à l'imagination quand, en sortant d'entre les rochers, on voit tout d'un coup s'étendre devant soi jusques dans les profondeurs de la perspective, cette immense étendue de pays, que d'un côté; qu'on distingue dans le lointain les tours de Saint-Pierre de Nantes, et de l'autre la flèche aiguë de Luçon; qu'entre ces deux monumens religieux on voit se dérouler cette contrée devenue à jamais célèbre : point de voyageur qui ne s'arrête : le peintre saisit sa palette, le poëte accorde sa lyre.....

La ville des Herbiers, qui semblait sortir d'un bouquet de fleurs, était à mes pieds. On y descend par une pente douce et facile que forme la grande route en serpentant sur le flanc de la montagne. Cet endroit mérite son nom : placé dans un site délicieux, il

semble avoir voulu se dérober à tous les regards en se cachant parmi des flots de verdure, qui l'entourent, le dominent, et quand, au printems, toutes les haies sont en fleurs, que tous les prés sont émaillés, que, du milieu de ces champs et de ces grands bois s'exhale une brise embaumée, si la main du génie de l'architecture avait jeté, isolé dans un coin de cette vaste corbeille, quelque temple antique soutenu de colonnes blanches d'ordre corinthien, on se croirait transporté dans un de ces beaux paysages grecs décrits par l'auteur des *Martyrs*.

Ici la terre annonce une fécondité qui n'est pas prête à s'épuiser, elle n'y vend point ses dons, elle les y répand : elle produit avec une telle abondance, que l'on y craint presqu'autant l'excès de la fertilité qu'ailleurs on redoute la stérilité.

La ville des *Herbiers*, bâtie assez régulièrement, annonce un lieu commerçant ; tout y respire un air d'aisance qu'on ne trouve guères dans les autres villes de la Vendée ; point, ou presque point de ruines ; elles ont toutes disparu. Un lac, ou étang baignait autrefois les maisons situées au midi ; il a été réduit à deux ruisseaux, et remplacé par une suite de jardins presque tous plantés avec goût. Cette petite ville a deux paroisses, une population d'environ 15 à 1,800 ames, huit à dix rues bien pavées. Ce serait une des plus jolies du département, si l'administration, qui sacrifie beaucoup à Bourbon-Vendée, daignait y seconder l'érection de quelques monumens publics, tels que des fontaines ou des promenades. Il en coûterait peu, car on fait beaucoup avec des gazons, des arbres et du goût, dans un pays surtout où chaque chemin est un berceau, chaque endroit un point de vue, et chaque source un asile frais et mystérieux. On parle cependant de la construction d'une chapelle sur la cîme des Alouettes.

L'antiquaire perdrait son tems aux Herbiers ; mais, en revanche, les peintres et les naturalistes y trouveraient beaucoup d'occupation ; les premiers, en rencontrant à chaque pas une nature dans toute la pompe de ses décorations ; les seconds, en moissonnant dans les trois règnes d'innombrables richesses. Une quantité de châteaux environnent néanmoins la ville ; mais ils sont en

ruines, et n'offrent tous que l'image de la destruction et l'empreinte de l'incendie.

Si la route de Mortagne aux Herbiers présente par la belle culture des campagnes qu'elle traverse le tableau de l'abondance et de la richesse ; celle des Herbiers à Saint-Laurent offre un aspect tout différent ; elle rappelle les siècles, où les moines chrétiens défrichant la Gaule encore à demi-sauvage, disputaient, aux habitans féroces des forêts, leurs retraites silencieuses.

Je quittai les Herbiers dès le lever du soleil, pour aller visiter ce petit bourg de Saint-Laurent ; il n'en est qu'à trois lieues ; une belle journée se préparait, et la route que j'allais suivre tout entière, par des chemins de traverses, me promettait des sites délicieux. Mon attente ne fut point trompée. Je me dirigeai vers le nord, c'est-à-dire, que je me renfonçai dans les montagnes ; mais je n'y trouvai plus les paysages de la riante Italie ; ceux que je parcourais hier, avaient quelque chose d'Albenga et de Tivoli ; aujourd'hui ce sont les Alpes et la Suisse. En général, les horizons Vendéens ne sont pas moins étendus que ceux de l'Antique Tibur, les teintes de verdure ne sont pas moins douces, et si l'on n'y retrouve pas cette lumière surnaturelle des campagnes de Rome, du moins n'y rencontre-t-on pas non plus cette nature âpre et sauvage, cette rudesse que présente l'aspect de la Germanie ; ici, c'est un milieu entre ses deux extrêmes, ce qui donne à toute cette contrée un air de jeunesse et de fraîcheur que ne peuvent offrir ni le Nord ni le Midi.

Je marchais depuis quelques momens sur un gazon uni, par un chemin large et tellement ombragé qu'il était impénétrable aux rayons du soleil. Cette route, ou plutôt cette allée, située à mi-côte, cotoyait une colline dont la partie la plus élevée était couverte de moissons et d'arbres fruitiers ; tandis que de l'autre côté, des prés séparés par des haies touffues descendaient jusqu'aux bords d'un ruisseau dont le murmure troublait seul le silence de cette vallée solitaire. Cet endroit inspirait je ne sais quelles pensées rêveuses qui, portant l'ame à la méditation, la rappellent à tous ses souvenirs. Je m'arrêtai quelques momens assis sur le tronc d'un chêne renversé : j'ouvris les lettres de Dupaty, à la 55.me,

que cet aimable voyageur écrivait des Cascatelles, dans une situation d'esprit à-peu-près semblable à celle où je me trouvais alors. Aussi, cette lecture contribua-t-elle à m'enfoncer dans une rêverie douce comme la solitude qui m'entourait. Je reportai mes pensées vers l'antique capitale de l'Armorique : je vous y vis, Héloïse, sortant à cette même heure des bras du sommeil, et j'osai croire que vous donniez peut-être en cet instant, un souvenir au voyageur de la Vendée : reportant ensuite votre image dans les lieux où j'étais, je me figurai vous voir parcourant avec moi cette retraite isolée, prêtant l'oreille au murmure des eaux limpides du ruisseau, écoutant les premiers chants des oiseaux, qui, cachés dans le feuillage épais qu'un vent léger agitait sur ma tête, entonnaient leurs hymnes du matin; en un mot, je vous vis assise à mes côtés, goûtant comme moi le calme de cette solitude et de la fraîcheur d'une belle matinée. Si jamais, mon aimable amie, vous venez visiter le Bocage de la Vendée, nous nous asseyerons ici, nous relirons Dupaty, et le charme ravissant de la scène, le silence de cette jolie retraite, le vague d'une douce rêverie, marqueront sur notre passage dans la vie, un jour de bonheur de plus.

En quittant cette délicieuse vallée, je vis insensiblement disparaître toute trace de culture, je me trouvai dans un site tellement solitaire et fourré d'arbres, que je me crus transporté dans les déserts du nouveau monde; peu s'en fallait, j'étais à l'Ermitage !..... Vous allez rire à ce mot d'ermitage, rien cependant n'est plus vrai. Quelques années avant la révolution, un ecclésiastique retiré dans ce lieu sauvage y menait la vie des Paul et des Antoine au désert; son souvenir enchante encore aujourd'hui cette nouvelle Thébaïde, et sa mémoire est encore en vénération dans le pays d'alentour. A certains jours de l'année, on vient, et même de fort loin, en pèlerinage à l'ermitage.

J'avais aussi ma petite prière à faire au bon ermite. Je me détournai donc de quelques pas pour aller visiter les ruines de sa retraite pieuse. Mais ce ne fut pas sans peine que je parvins jusqu'à l'esplanade où le solitaire avait construit sa cellule et planté son jardin. Il me fallut pénétrer sous un bois d'énormes genêts de douze à quinze

pieds de hauteur, à travers des fougères d'une grosseur prodigieuse et gravir sur des rocailles couvertes de ronces. Enfin, après quelques momens d'une marche pénible, j'arrivai à la laure de l'Ermite. Des morceaux de rocs entassés les uns sur les autres fermaient l'enceinte du jardin où elle était placée. Il était facile de voir que depuis long-tems le maître ne l'habitait plus : des sillons couverts de gazons marquaient seuls le dessin d'après lequel les carrés du verger avaient été tracés : une fontaine abandonnée, quelques arbres fruitiers encore en rapport, étaient les seuls vestiges de l'existence passée d'un jardin. On vient souvent ici chercher l'ombre et la méditation, et dans la saison des fruits, on est tout étonné de trouver de belles cerises, des prunes et des poires dans ce désert. Ces fruits appartiennent au premier occupant, et sont les derniers bienfaits du solitaire. Sa cellule était adossée au rocher, qui la défendait des vents du nord ; elle vient tout récemment d'être détruite, il n'en reste que les murs : une petite chapelle également en ruines est à côté, quelques planches remplacent l'autel ; une petite croix de bois, une bonne Vierge en plâtre rappellent seuls l'endroit où priait l'Ermite. Ces modestes vestiges de la demeure d'un homme pieux rappellent ces vers du *Printems d'un Proscrit* :

Et l'humble croix plantée au pied d'un roc sauvage,
Annonce au voyageur qu'un Ermite pieux
Du sein de ces déserts est monté dans les cieux.

Quand on est loin de vous et dans un ermitage, vous pouvez facilement deviner, Héloïse, ce que l'on peut demander à la divinité du lieu. Je quittai cette solitude avec moins de regret que ce chemin couvert, où, un instant auparavant, la magie de l'imagination m'avait fait apercevoir votre image à travers quarante lieues de pays.

Gravissant ensuite de rochers en rochers, toujours par des chemins ombragés, franchissant sur de larges pierres une foule de petits ruisseaux qui barrent la route et murmurent sur un sablon doré, j'arrivai au sommet des montagnes. D'ici la vue s'étend sur tout le pays que je viens de parcourir : le chemin que j'ai suivi se déroule à mes pieds dans le fond d'un vaste ravin. Voilà près de moi l'ormeau des enfreins qui balance ses vieilles branches sur mon front. Ce lieu rappelle des souvenirs

bien autrement intéressans que ceux de l'ermitage : c'était ici l'un de ces hauts-lieux où les druides faisaient leurs sacrifices ; cinq chemins y viennent aboutir : un énorme quartier de roche grisâtre, auquel on a donné le nom de *pierre levée*, s'élève au milieu d'une enceinte circulaire formée par d'autres pierres semblables, mais moins grosses ; un ormeau qu'on a toujours soin de renouveler quand il tombe de vieillesse, croît isolé au milieu de ces pierres consacrées ; quand, assis sur la mousse qu'il ombrage, on se retrace les cérémonies religieuses dont ce lieu fut témoin, que la pensée, refluant dans la profondeur des âges, représente à l'imagination les costumes étranges des adorateurs, les longues robes blanches des prêtres couronnés de feuilles de chêne, le gui sacré porté en triomphe ; alors, soit par un jeu de l'imagination, soit faiblesse de l'esprit humain naturellement enclin au merveilleux, on se sent tout rempli d'une certaine crainte religieuse, assez semblable à celle qu'inspirait cette divinité inconnue, que les anciens Grecs plaçaient dans les lieux infréquentés. Parmi le peuple, qui porte tout à l'excès, cette frayeur se fait sentir ici plus fortement encore que partout ailleurs : l'ormeau des enfreins est un endroit redouté ; tout le pays est rempli des apparitions qui y ont eu lieu ; et le pâtre le plus hardi n'approche qu'en tremblant de cette enceinte, surtout quand la lune, revêtant ces rochers isolées de sa lumière silencieuse, vient rendre la scène plus mystérieuse encore.

En approchant de Saint-Laurent, on chemine entre des rochers de granit, qui semblent être restés tels qu'ils étaient en sortant des mains de la nature. Ces lieux, bien que cultivés, n'en conservent pas moins un air sauvage, qui rappelle la création primitive reculant pas à pas devant l'industrie laborieuse des premiers cultivateurs. A tout moment on rencontre des croix de bois ou de pierre, de petites chapelles, ou tout simplement de petites images de la Vierge : on dirait que M. de Châteaubriand est venu composer ici son immortel chapitre des dévotions populaires. Au reste, c'est une coutume bien touchante que celle qui place l'image de la divinité dans les chemins les plus écartés : il est rare que le crime choisisse les lieux qu'elle habite pour y

commettre ses attentats. Tantôt on place cette bonne *Marie des bois* dans le creux d'un vieux chêne, tantôt au-dessus d'une fontaine; le plus souvent dans une petite chapelle bâtie exprès. En voici une qu'on a élevée au détour de cette haie ; on a entouré sa statue de fleurs artificielles et de coquillages : tandis que ce petit temple est lui-même couronné de longues guirlandes de roses d'églantiers, des bouquets de chèvre-feuille mêlés aux festons de la clématile pendent sur ses deux côtés, une nappe de petites hyacintes bleues l'environne, et un nid de fauvettes est placé dans les branches fleuries d'une touffe d'aubépine, qui surmonte ce petit édifice. Il semble que la présence de la Vierge, dans cet endroit écarté, rassure le voyageur; elle veille sur son pélerinage, et dans son cœur il sent naître l'espoir d'un heureux retour.

Enfin, j'aperçois Saint-Laurent : c'est donc ici qu'il est permis de contempler l'héroïsme de l'humanité dans toute sa force ; la voilà, cette maison centrale des filles de la Sagesse, qui, comme d'un point commun de départ, s'élancent vers tous les coins du globe pour voler au secours de l'infortune ; c'est là cette école vraiment chrétienne inspirée au père Montfort, par le génie des Vincent-de-Paule et des Fénélon. Combien elle est douce l'émotion que fait naître le premier regard qui, du haut des collines qui l'environnent, vient tomber sur ce globe et cette grande croix de pierre, qui forment le dôme de la chapelle du couvent. Jeunesse, beauté, dévouement sublime, ici tout ce que le monde a de plus beau s'unit à tout ce que la vertu a de plus héroïque.

La situation de Saint-Laurent, moins romantique que celle de Mortagne, convient cependant mieux à la méditation. Baigné à l'est par la Sèvre et entouré de montagnes, ce petit bourg semble avoir été déposé à dessein dans le fond de cette étroite vallée. En entrant à gauche, on aperçoit à quelque distance la maison blanche des missionnaires; bâtie à la moderne, elle n'offre qu'une masse peu imposante, c'est tout simplement une maison : elle n'a rien de cet intérêt puissant qui remue doucement le cœur et enflamme l'imagination; aussi n'est-ce point elle que l'on vient chercher à Saint-Laurent ; on jette un coup d'œil assez indifférent sur ses jar-

dins et ses charmilles, et l'on demande le tombeau du sage Montfort ; c'est à lui qu'on rend la première visite : tout ce qui frappe les regards dans ces lieux n'est-il pas son ouvrage ? son ombre habite encore ce séjour, elle y fait encore du bien, elle y essuie des larmes.

C'est dans l'église paroissiale, dans la chapelle de la Vierge, à gauche du chœur, que repose la poussière de ce fondateur d'un grand ordre : quelques pierres maçonnées, couvertes d'un marbre noir, où sont gravés ses noms et son âge, composent toute la décoration de ce tombeau ; la simplicité de ce monument étonne au premier abord ; mais, en y réfléchissant, on trouve une harmonie touchante entre le modeste mausolée du serviteur et la simplicité évangélique du maître céleste.

Cette église est petite, mais elle ne manque pas d'élégance et surtout de propreté. Parmi une foule de plâtres peints, d'assez mauvais goût, au milieu d'une multitude de tableaux peu dignes de remarque, je regrette de n'en pas trouver un seul qui puisse me retracer les traits du bienfaiteur de l'humanité qui repose en ce lieu. Il faut cependant s'arrêter à ce baptême de Clovis qui décore les fonts baptismaux : il est d'une fraîcheur de coloris qui ne laisse rien à désirer, les draperies sont d'une exécution parfaite, presque toutes les figures ont de l'expression : on est cependant fâché de ne pas trop reconnaître, dans ces costumes, ceux des Francs et des Gaulois. Pourquoi cette jeune et belle fille, qui regarde avec indifférence, est-elle à côté de Clovis ? Que fait là cet artisan ? Clovis n'avait-il pas de cour ? La figure du conquérant n'est pas celle que devait avoir le vainqueur de Tolbiac. En général on voudrait trouver dans cette composition plus d'ensemble et de vérité : j'y vois bien le peintre, mais j'y cherche vainement le poëte ; l'imagination n'a pas atteint le beau idéal ; malgré tout, c'est encore un beau morceau. C'est l'ouvrage d'un Nantais.

Le couvent touche à l'église paroissiale. Cet édifice forme, avec ses deux aîles latérales et le mur de la rue, un carré long où l'on a dessiné un joli parterre. En entrant dans ce temple de l'humanité, c'est au milieu des fleurs qu'on fait les premiers pas. L'architecture de ces bâtimens est toute moderne. Point de colonnes, point de péristile ; mais ces énormes pierres de taille, d'un

granit rembruni, lui donnent de la majesté; l'architecte a senti qu'en élevant le temple de la sagesse, il n'avait besoin d'aucun autre ornement que d'une belle et noble simplicité.

La chapelle occupe le centre de l'édifice : c'est une rotonde assez élevée; les jours bien ménagés y rappellent l'ame à la méditation. En entrant à droite, sont les stales les plus élevées, c'est là que se mettent les supérieures; tout le reste de l'église est rempli de bancs destinés aux jeunes religieuses; l'autel et les tableaux n'ont rien de remarquable; mais la coupole mérite l'attention. On y lit ces mots *hic est sapientia*, inscrits en lettres de cuivre rouge, sur un fond bleu d'azur. C'est donc ici qu'on trouve le bonheur, car la sagesse seule peut le donner; elle seule verse dans le cœur cette paix inaltérable que le choc tumultueux des passions ne trouble point.

Pendant que je réfléchissais au sens profond de cette inscription, je vis tous les bancs se remplir en silence d'une foule de novices, sans voiles, sans costumes particuliers; toutes avaient encore les mêmes atours que dans leurs familles. Comme j'en témoignais ma surprise, on me répondit que les jeunes sœurs ne prenaient l'habit de l'ordre qu'en prononçant leurs vœux; que ces vœux mêmes n'étaient point éternels, qu'ils finissaient après cinq ans, et qu'on était libre alors de les renouveler ou de rentrer dans le monde. *Hic est sapientia*, répondis-je. Mais si leur nombre et leur mise différente me causèrent d'abord quelque surprise, combien je fus délicieusement ému quand j'entendis toutes leurs voix réunies entonner lentement les chants de l'office du soir! Ces voix étaient si douces et ces sons si mélodieux, toute cette harmonie était si pure! Imaginez-vous, Héloïse, quelque chose de doux comme l'amour et de céleste comme les anges.

Les hommes ne sont point admis dans l'intérieur du couvent : il me fallut renoncer à visiter les réfectoires, les salles d'étude, l'école de pharmacie.

Je me dédommageai en parcourant les jardins. Après avoir traversé de longs corridors et plusieurs cours transformées en parterres, j'arrivai sur une pelouse plantée d'acacias, de lilas, de sorbiers, d'ébéniers et de

mille autres arbres odoriférans, qui, s'élèvant au-dessus les uns des autres, forment au printems d'immenses monceaux de fleurs : sous leur ombrage on respire une brise véritablement embaûmée. Mais voici les jardins : à l'exception des bordures, qui, comme de grandes guirlandes, environnent tous ces carrés, l'utilité seule y préside : on dirait que cette terre a été passée au tamis ; ces arbres fruitiers qui montent en pyramides laissent apercevoir derrière eux des planches de légumes de toute espèce, symétriquement allignées, et s'étendant à perte de vue. Tout est ici dans un ordre parfait.

Après ce premier enclos on en rencontre un second, il est fermé au nord-est par la Sèvre. Là tout change d'aspect : d'un côté, c'est le cimetière des sœurs, et de l'autre, au milieu d'une riante prairie, se trouve un rocher sur lequel est dessiné un jardin anglais. Une cinquantaine de tombes de gazon au milieu desquelles s'élève une petite croix de fer sur un piédestal de marbre noir, voilà tout ce qui compose le lieu du repos des pieuses sœurs. Cependant, qu'elle est touchante la tombe de la vierge bienfaisante qui, dans sa vie laborieuse, n'a connu d'autre passion que celle d'essuyer les larmes des malheureux ! Point de faste dans sa dernière demeure, une simple croix blanche, en bois, d'un pied de haut, portant pour toute épitaphe : sœur Sainte-Léonie, sœur Sainte-Agathe, etc. ; et voilà tout. Ils n'ont rien fait pour la gloire, ils ont suivi la tendresse de leur cœur, ces anges de l'autre monde ; ils ont passé dans celui-ci comme l'agneau mystérieux, seulement en faisant du bien, et n'ont laissé, parmi les hommes, d'autres souvenirs qu'une petite croix et leur nom céleste.

En sortant de ce champ du repos je tournais mes pas vers le jardin anglais ; il est bien petit ; ce n'est, pour ainsi dire, qu'une pensée, mais elle est pleine de goût. La vue qu'on embrasse de ce rocher est aussi variée qu'étendue. Un banc taillé dans le roc, ombragé par de grands arbres et tapissé de mousse, m'offre un asile contre un soleil brûlant. C'est ici que viennent souvent méditer les jeunes sœurs. Cet ombrage était la retraite favorite du père Montfort ; souvent il y venait rêver aux moyens de soulager les malheurs des hommes : ces vieux

chênes ont donc aussi versé leur ombre hospitalière sur le front de l'homme juste; mais alors ces jardins étaient encore des prés, ces beaux bâtimens n'existaient pas, les desseins de Montfort et son ordre naissant éprouvaient partout les plus amères contradictions; ce ne fut qu'après sa mort que ses compagnes, se fixant auprès de sa tombe, obtinrent enfin la permission de faire un peu de bien; elles élevèrent tous ces monumens. Montfort prêchait dans Saint-Laurent quand le ciel y fixa le terme de ses travaux. Quelques heures avant sa mort il était venu prier sur ce rocher, là, peut-être, plongé dans des méditations profondes, il interrogeait l'avenir sur le bien que ferait l'ordre qu'il venait d'établir.

MASSÉ ISIDORE.



VOLTAIRE.

On doit des égards aux vivans, on ne doit aux morts que la vérité.
(Volt.)

Quelqu'un a défini la littérature l'expression de la société. En admettant, pour un moment, cette définition, nous nous formerons une idée plus juste de l'influence, je dirais presque de la suprématie que Voltaire a exercée sur son siècle, et qu'il usurpe encore sur le nôtre. Cet homme extraordinaire semble, en effet, à lui seul, le représentant d'une littérature, d'un pays, d'une époque.

Ses admirateurs sont ceux qui marchent encore avec le siècle dont il a fait la gloire, sous plusieurs rapports; ses détracteurs sont ceux qui trouvent dans une philosophie et une littérature nouvelles des raisons de blâmer les anciennes. Tout ce qui se rattache au goût français, modifié d'une manière particulière, proclame principalement le nom d'un écrivain, qui a su, mieux que personne, calquer son génie propre sur le génie de la nation; mais ceux qui redoutent ces engouemens patriotiques toujours exclusifs, et qui s'en rapportent da-

vantage au goût général, déclinent la juridiction d'un homme de lettres qu'ils voient trop exclusivement renfermé dans une littérature spéciale et dans des opinions du moment. Aux yeux de ceux-là, ce philosophe est l'Hercule qui terrasse l'hydre des préjugés et de la superstition ; aux yeux de ceux-ci, c'est un homme abusé qui essaie avec passion de substituer ses erreurs aux erreurs, et quelquefois aux sentimens d'autrui ; et, selon que notre siècle tient encore par certains points à celui qui l'a précédé, ou s'agite dans une route nouvelle, le nom de Voltaire, invoqué et calomnié tour à tour, reçoit des mépris ou des hommages. Sa philosophie et sa littérature, jugées avec esprit de parti, sont accueillies ou proscrites comme des institutions. Les uns considèrent cet auteur comme l'arbitre des lettres ; les autres l'accusent d'en avoir été le corrupteur. Dans ce mouvement de l'opinion, il arrive même des fluctuations fréquentes. Toute la société semble reconnaître le génie de cet écrivain ; le moment d'après elle le renie ; puis, honteuse de s'être laissé entraîner par des préventions, elle revient à l'objet de son culte. Quand on parle de Voltaire, on ne le fait presque plus sans haine ou sans amour. Ce n'est point un homme de lettres qu'on loue ou qu'on blâme ; c'est une puissance qu'on attaque ou qu'on défend. Et l'homme qui, durant sa vie, a vécu l'égal des princes, comparaît comme eux, après sa mort, devant un tribunal où les passions qu'il a combattues ou excitées sont ses juges.

Si la littérature n'était que l'expression de la société, ce long procès, intenté à la mémoire de Voltaire, ne pourrait être jugé. Chaque pays, en effet, chaque siècle s'arrogerait exclusivement le type du goût, et les hommes célèbres seraient absous ou condamnés selon que leurs ouvrages se rapprocheraient plus ou moins de ce type conventionnel. Mais il n'en est pas ainsi. La littérature est, avant tout, l'expression du cœur humain. Il ne suffit pas qu'un écrivain ait saisi l'esprit de sa nation et de son siècle, pour être assuré d'une gloire durable. Ce mérite, qui tient aux mœurs et aux circonstances, s'évanouit souvent avec elles. Ce que le cœur humain a approuvé une fois, le sera au contraire dans tous les tems. C'est donc d'après un point de vue

plus élevé que nous devons porter une opinion impartiale sur Voltaire et apprécier les ouvrages qu'il nous a légués.

Voltaire a été tout à la fois auteur dramatique, poëte épique, historien et écrivain philosophe. C'est sous ces différens rapports que nous devons étudier cet homme extraordinaire ; non-seulement d'après la poëtique de chaque genre, mais encore d'après les matériaux laissés à sa disposition, matériaux qui ne sont jamais les mêmes pour tous, et dont le sage emploi dénote le génie.

Les tragiques du siècle précédent avaient adapté à la scène française tous les sujets produits autrefois sur le théâtre grec. Les mœurs fictives de la Grèce et de Rome avaient amusé depuis long-tems les spectateurs français, et peut-être se fût-on lassé plus tôt de ces tableaux empruntés, si Corneille ne les avait traités avec la mâle sévérité de l'histoire, et Racine avec la connaissance la plus vraie du cœur humain. Il restait encore les souvenirs de notre propre histoire, les impressions de nos mœurs, de notre religion ; et Voltaire a eu le bon esprit de s'emparer de cette mine encore vierge. Des noms français prononcés sur la scène produisirent un effet magique sur des spectateurs qui, comme ceux de la Grèce, assistaient pour ainsi dire à leur propre histoire. Dans une nation voisine, Shakspeare avait devancé Voltaire ; mais celui-ci, retenu par les préceptes de l'école, n'osa opérer dans les détails de son art la révolution qu'il avait introduite dans la manière générale de le concevoir.

Ce n'était pas assez d'avoir dit aux hommes : Le théâtre va vous représenter les souvenirs de vos annales ; il fallait ajouter : Il va vous offrir le tableau fidèle de vos mœurs, de vos croyances, de vos institutions passées. On eût dû voir, dans un théâtre national, cette vieille France des siècles du moyen âge qui, comme une médaille enfouie, n'avait encore été déterrée par personne. Ces chatelains des Croisades qui partaient pour la Palestine avec leurs équipages de chasse et de pêche, et qui croyaient arriver à Jérusalem leur épervier sur le poing, ne sont point caractérisés comme ils devaient l'être dans les pièces de Voltaire. Le moyen-

âge, avec sa rudesse chevaleresque, sa brusque franchise, son obscure philosophie, devait être reconnu à la lecture de *Zaïre* ou d'*Adelaïde Duguesclin*, comme la cour de Néron est devinée dès les premières scènes de *Britannicus*. On sait bien que ces mœurs grossières devaient être adoucies sur la scène; mais si le goût a pour but de polir, il ne doit pas dissimuler les choses.

Ce n'est pas assez d'avoir omis des particularités si propres à intéresser la curiosité, Voltaire, il faut l'avouer, est peut-être celui de tous nos grands tragiques qui a le moins connu le cœur humain. Pour faire du théâtre un tableau vivant, il n'aurait pas fallu peindre les préjugés puisés dans les livres; il eût fallu descendre plus avant dans le cœur de l'homme. Un des flatteurs de Voltaire, l'auteur *des Saisons*, a dit de lui:

D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène.

Mais ce que plusieurs considèrent ici comme un éloge, et ce qui en était un dans la pensée de Saint-Lambert, est un reproche grave. Si, pour réussir aux yeux du peuple, il faut des caractères fortement prononcés, aux yeux du sage, il faut des nuances. La nature humaine n'est pas aussi extrême dans le bien ou dans le mal qu'on veut trop souvent nous le persuader. Ces caractères si outrés ne sont applaudis qu'au collége. Les harangues qu'on met dans la bouche de la plupart des héros de théâtre sont de pures déclamations dont la réflexion fait justice. Cette nature guindée n'est point la nature; ce style si grave, si solennel n'est point l'expression du cœur. Pour caractériser une passion véritable, il faut souvent descendre jusqu'à la simplicité: c'est là qu'on trouve ce qui appartient à la nature humaine en général; et, pour faire croire qu'un sentiment est véritable, il faut saisir le côté par lequel il est commun à tous.

On a reproché à Voltaire les sentences philosophiques dont la plupart de ses tragédies sont remplies; mais on ne fait pas attention que celles de Corneille en offrent souvent davantage. Je ne m'arrêterai donc pas sur cette faute que l'auteur eût fait disparaître en retranchant quelques vers; mais j'insisterai sur un défaut bien plus grave, c'est d'avoir fait dans ses tragédies le roman de l'homme, par la raison précisément qu'il ne

croyait pas aux sentimens qu'il célébrait. Celui qui, dans l'histoire, ne s'est proposé que la satyre de l'homme, ne pouvait être bien persuadé de la réalité des sentimens qu'il peignait sur la scène. Celui qui disait, en parlant de son *Essai sur les Mœurs* : « J'ai » pris les deux hémisphères en ridicule : c'est un coup » sûr, » n'avait ni cette bonne foi, ni cette facilité de croyance qui sont les conditions nécessaires pour être ému et pour émouvoir les autres. Un dédain superbe lui faisait considérer comme des trivialités les superstitions, les préjugés, les croyances religieuses elles-mêmes ; et néanmoins ces trivialités-là entrent dans le portrait de l'homme. Ce que le philosophe réprouve est souvent ce que le peintre désireux de faire un portrait ressemblant conserve le plus soigneusement. De même que ce n'est pas toujours la pompe des mots qui dénote une impression forte, ce n'est pas non plus dans l'élégance des mœurs qu'on trouve ce qui caractérise les sentimens profonds. Exclure à jamais du théâtre le langage ordinaire aussi bien que les croyances communes, c'est condamner la scène à une dignité obligée qui n'est plus la nature.

Si la superstition paraît dans les pièces de Voltaire, c'est toujours comme une fourberie, comme un moyen humain de succès qu'elle est présentée. Mais il y a une infinité de cas dans lesquels la superstition est dupe d'elle-même : ne voir que de la fourberie ou du bien jouer dans la plupart des erreurs humaines, parce que ces erreurs conduisent à quelque grand but politique, c'est être dupe soi-même d'un autre travers d'esprit ; c'est bien peu connaître l'homme que de faire servir les sentimens naturels de prétexte à quelque but politique. Partout où la nature paraît, la passion se montre, et celle-ci maîtrise tout l'homme. Il n'y a point de considération sociale, il n'y a point de calcul humain qui tienne devant une impression vraie. C'est celle-ci qui est l'homme, les autres n'en sont que le masque. Jamais la grandeur humaine n'a cessé d'être présente à l'esprit de Voltaire considéré comme auteur dramatique, et néanmoins ce qu'il y a de plus pathétique dans le tableau des passions, c'est le spectacle de la faiblesse humaine terrassée par la grandeur ou la force

de la nature. Cette force, que les anciens considéraient comme une fatalité aveugle; cette force, que les philosophes appellent la fortune, et dans laquelle les hommes religieux voient la main de la providence; cette force, dis-je, disparaît totalement des pièces de Voltaire, pour faire place à une sorte de grandeur factice qui prend sa source dans l'homme seul. C'est là le vice principal des tragédies de Voltaire, et c'est le défaut, en effet, dans lequel devait tomber un homme qui, vivant loin de la nature, prenait ses modèles dans les livres ou dans le jargon d'une société corrompue !

Des défauts non moins graves déparent ses ouvrages historiques: S'éloignant à la fois du système des anciens qui appliquaient l'éloquence à l'histoire, et de ceux des modernes qui en faisaient une dissertation critique, il nous a donné des récits dénués de preuves, et souvent trop peu graves pour porter à l'ame une impression forte. On exagère beaucoup le danger de ces histoires dont le style oratoire fait tout le mérite. Les faits peuvent donner lieu à des contestations sans fin; mais, l'essentiel, c'est la leçon morale qu'ils portent avec eux; et cette leçon est d'autant plus frappante, que les expressions de l'écrivain se ressentent davantage de la chaleur de son ame. Chez les Grecs, on assistait à la lecture des livres d'Hérodote comme à la déclamation d'un poëme. Les mémoires d'érudition dans lesquels on discute l'authenticité des faits sont d'une date récente dans l'histoire de la littérature, et l'historien est écrivain avant que d'être chronologiste. L'impression grave de l'histoire résulte du style plus encore que de la discussion des faits. On peut craindre de tomber dans la déclamation en suivant cette voie; mais ce qu'on appellerait ici de la déclamation serait moins dangereux que de la sécheresse. Dans le tableau des passions, le poëte doit avoir en vue des réalités; dans le récit des événemens, l'historien doit se proposer ce qui ennoblit la nature humaine: l'un est d'autant plus vrai qu'il est plus simple; l'autre est d'autant plus juste qu'il s'élève davantage. Le premier, en effet, traite de l'homme, et le second de la société. Dans le tableau du cœur humain il faut être vrai, parce que la réalité est assez belle par elle-même; dans la peinture de la

société, il faut se placer par la pensée au-dessus de son sujet, parce que le sujet par lui-même est toujours ou vicieux ou ridicule. Parmi les historiens modernes, personne n'a mieux réussi dans ce genre tel qu'il est considéré ici, que l'anglais Robertson.

Voltaire, méconnaissant ses devoirs d'historien, n'a vu dans le tableau des mœurs des nations qu'un récit dans lequel l'écrivain, pour donner une plus juste idée de l'élévation de son esprit et de l'impartialité de sa conscience, devait se montrer partout désabusé des erreurs et des folies qu'il retrace. Mais on ne prend pas ainsi, d'un coup de filet, toutes les erreurs sociales. Il est de prétendues erreurs qui sont des vérités; il est de prétendus progrès dans les sciences morales et politiques qui sont des pas rétrogades, et il faut une grande attention et surtout une grande instruction pour faire ce triage. Ce n'est point avec la légèreté qui a présidé à la rédaction du *Dictionnaire Philosophique* qu'on procède à l'histoire des nations : ce n'est plus ici l'homme qui, dans la peinture des passions dramatiques, voyait tout en grand; c'est, au contraire, l'homme qui voit partout de petites causes à de grands effets. Il amuse, il instruit peut-être les lecteurs vulgaires, mais assurément il ne satisfait ni l'érudit qui demande des preuves, ni le poëte qui cherche à être ému, ni le philosophe qui trouve dans certains faits historiques des faits dignes d'occuper toute la méditation humaine.

Il restait dans le tems de Voltaire une manière d'écrire l'histoire qui n'a été aperçue que de nos jours : c'était la description exacte des mœurs naïves et pittoresques des Français avant la renaissance des lettres. Voltaire a cru que le siècle de Louis XIV était tout pour la France, et tout ce qui était étranger aux arts, aux lettres, à l'urbanité des mœurs, lui a paru indigne d'attirer l'attention. Dans les siècles qui ont précédé celui de Louis-le-Grand, il y avait cependant des problêmes historiques dont la solution était du plus haut intérêt. Il était important de comparer dans leur origine et leurs résultats, la noblesse individuelle, la seule connue des anciens, et notre noblesse héréditaire; il était curieux de voir comment l'anarchie des fiefs avait préservé l'Europe du despotisme d'un seul, lors des migrations des barbares. On eut fait voir

les obstacles que l'aristocratie féodale opposait aux usurpations de la royauté, obstacles qui furent si multipliés, que, quand la lutte se termina, les peuples désormais éclairés n'eurent plus à redouter dans les monarchies modernes l'autorité absolue des anciennes. Tirant de cet ordre des choses des considérations nouvelles sur le caractère des peuples européens, on les eut montrés s'attachant aux personnes plus qu'aux institutions, et faisant du sentiment de la fidélité une sorte de point d'honneur qui remplaça et quelquefois suppléa le devoir lui-même. Enfin il restait à l'historien des portraits neufs à retracer. L'Europe n'avait plus alors la physionomie qu'elle avait offerte jadis, et des portraits à la Plutarque ne convenaient plus à aucun des héros de la féodalité. Il fallait peindre ces hommes amoureux de la vie chevaleresque, et d'une sorte d'indépendance qui était dans leurs idées la seule garantie de la valeur personnelle. A leurs yeux il n'y avait ni gouvernement ni nation. Cette force abstraite qui pèse d'en haut également sur tous, leur semblait effacer toute individualité, et ils se révoltaient contre elle, quelquefois plus par un faux point d'honneur que par le soin même de leurs intérêts. Cette vie qui prenait ses règles dans le cœur plus que dans les lois exaltait les bonnes qualités et ne mettait point de frein aux mauvaises. De là ces passions indomptables, ces guerres sanglantes dont le récit est interrompu quelquefois par l'un de ces traits héroïques qui paraîtrait devoir appartenir aux plus beaux tems de l'histoire.

Tout ce côté de l'histoire moderne est laissé dans l'ombre dans les écrits de Voltaire. L'homme qui, en parlant des époques fabuleuses de l'histoire de la Gaule, a été assez peu réfléchi pour dire : « Détournons la pensée de ces » tems barbares, la honte de l'esprit humain. » aura ajouté sans doute en arrivant à des tems plus rapprochés de nous : « Laissons dans l'oubli la mémoire de ces époques » de fanatisme et de superstition. » On ne nie pas qu'il y ait eu dans les siècles féodeaux beaucoup de fanatisme et de superstition, mais enfin ces maladies de l'espèce humaine ont existé, et l'historien doit les retracer. En les jugeant avec trop de précipitation, il pourrait se rendre coupable de quelque omission importante, et quel ne serait pas son tort si une vertu ignorée, née de ces préjugés mêmes

lui avait échappé, uniquement parce qu'il aurait écrit avec l'intention arrêtée d'avance de tout trouver mauvais ?

Il est un mérite qu'on doit cependant accorder à Voltaire, c'est le premier d'avoir fait entrer dans l'histoire ces détails généraux de mœurs qui en sont la substance. Avant lui, on écrivait l'histoire des princes, mais on ne se doutait pas qu'il fallait aussi écrire celle de la nation. On rangeait soigneusement les armées en bataille, comme il le dit lui-même, mais on oubliait des événemens politiques bien plus importans, ou ce qu'ils apportaient des changemens complets dans la constitution des peuples. Les historiens anglais, en suivant les traces de Voltaire, l'ont surpassé dans cette manière d'écrire l'histoire : les uns ont analysé le contrat social comme Rousseau ; les autres ont porté la lumière du légiste, comme Montesquieu dans les ténèbres de leur histoire. Voltaire, quoique ayant ouvert la carrière, a écrit avec moins de profondeur et peut-être moins d'impartialité ; et dans la partie même où il s'est montré supérieur, il est accusé et non sans fondement de n'avoir pris de notre droit public que les faits qui se rattachaient à certain point de vue, à certain système.

Nous apercevons une grande contradiction entre le système historique suivi par Voltaire et les règles qu'il s'est imposées en traitant l'art dramatique ; il y en a une plus grande encore peut-être entre Voltaire philosophe et Voltaire poëte. Partisan de la métaphysique de Lock, il n'a pas aperçu la liaison qu'il y avait entre le sentiment poëtique et la pensée qui le dirige. Quand la pensée est considérée comme l'unique produit des sensations, quand on ne croit à rien d'inné dans l'ame humaine, l'inspiration nait d'un mot, l'enthousiasme, l'imagination ne sont que des facultés factices de l'existence desquelles on n'est pas persuadé sincèrement, mais avec lesquelles on joue avec plus ou moins de grâce. La poësie est un langage convenu qui s'acquiert par le tact ; mais ce n'est point l'art sublime d'exprimer les sentimens réels de l'ame. On se passionne à froid de cet art-là, comme on pourrait le faire d'une occupation mécanique ; sachant très-bien que si l'on portait dans la pratique de la vie les sentimens poëtiques dont on paraît le plus sérieusement pénétré dans la retraite, on ne serait plus qu'un fou,

Enfin les termes poëtiques sont comme ces formules que la politesse met en usage, et dont on se sert sans être pris au mot pour cela. Quand il y a un tel désaccord entre la philosophie et la poësie, celle-ci ne peut être que fausse. Elle est outrée, au lieu d'être grande; basse, au lieu d'être naturelle. Sa dignité, son style cadencé, tout cela ressemble à ces farces publiques dont on rit en soi-même, mais auxquelles on assiste avec un sérieux décoré du nom de bienséance.

Une philosophie nouvelle donne aujourd'hui à la pensée plus de profondeur, au sentiment plus de vivacité. Elle ne commet pas la faute impardonnable de voir tout l'homme dans l'action des objets extérieurs sur l'ame; elle voit au contraire l'homme entier dans l'ame seule. Ce n'est pas que cette science ne fût connue du tems de Voltaire. Mallebranche, entre autres l'avait démontrée avec toute la profondeur désirable; mais de ce ton plaisant qui en quelques mots déjouait toute une vie de recueillement, Voltaire avait dit de Mallebranche:

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou,

et l'un des principaux philosophes dont la France s'honore, caractérisé aux yeux de toute une génération par ces paroles indécentes était jugé sans appel: observons ici que le même homme qui a flétri ainsi d'un trait de plume l'un des plus beaux génies de la France avait traduit lui-même avec tant de bonheur le passage de Saint-Paul, sur lequel est appuyée toute la philosophie de Mallebranche:

Tout se meut, tout respire et tout existe en Dieu.

L'influence de la philosophie du sentiment sur la poësie est telle que c'est à elle que nous devons les chefs-d'œuvre que compte la littérature européenne de la fin du XVIII.e et du commencement du XIX.e siècle. Ces chefs-d'œuvre ont démontré qu'il n'est qu'un moyen d'être éloquent, c'est de sentir vivement; qu'il n'y a qu'une manière d'être créateur, c'est de s'en rapporter à l'inspiration. Ce n'était pas avec la philosophie dédaigneuse de Voltaire qu'on eut pu réussir. Aussi, quand il a voulu élever un monument national a-t-il vainement appelé à son secours les richesses d'une poësie à laquelle il ne croyait pas. Son épopée est irréprochable

sous le rapport des règles ; mais, à force d'art, elle se passe si bien de la vie qu'on la lit sans émotion. Dans un siècle si raisonneur, on ne pouvait imaginer un merveilleux qui soutînt l'examen d'un esprit éclairé ; aussi ne trouva-t-on rien de mieux que de déifier des êtres moraux, c'est-à-dire des êtres de l'existence desquels personne n'est persuadé. On eût pu rencontrer ailleurs un merveilleux qui eût satisfait tout le monde ; on l'eût puisé dans l'étude même de l'univers ; mais on s'était écarté de la nature dès le point de départ, comment la retrouver ensuite ? D'ailleurs celui qui soutenait sérieusement à Buffon que ces bancs calcaires dont sont revêtus les sommets de quelques montagnes étaient formés de coquilles déposées par les pélerins, n'était pas un physicien assez instruit pour comprendre tout le parti qu'on pouvait tirer du merveilleux de la nature.

Je ne dirai pas, avec quelques critiques, que le sujet de la *Henriade* étant pris dans des événemens trop rapprochés de nous, on ne la lit pas avec autant d'intérêt qu'une autre épopée : il dépend toujours du génie de mettre de l'intérêt où le vulgaire n'en voit pas. Lucain a chanté des événemens dont quelques-uns de ses lecteurs pouvaient avoir été témoins. Camoens a été acteur lui-même dans la scène qu'il retrace. Le sujet traité par Voltaire était susceptible d'être embelli de détails précieux qu'il a laissé perdre. L'Europe régénérée au XVI.e siècle était là en contraste avec l'Europe féodale. L'invention de l'imprimerie, la renaissance des lettres, la découverte du Nouveau-Monde, la réformation religieuse, une foule d'événemens agitaient les esprits ; d'un autre côté, cette défiance de l'esprit humain qui combat en lui l'attrait de la nouveauté, l'empire des habitudes, les mœurs antiques légalisées par une prescription de 10 siècles, faisaient retrouver à côté de l'Europe nouvelle l'Europe stationnaire. La France était couverte encore de ces vieux donjons qui étaient tous des forteresses : on y voyait de ces seigneurs qui étaient autant de souverains, et qui regardaient du même œil l'introduction d'un nouveau culte et l'accroissement de la puissance royale. En étudiant la France féodale sous son véritable point de vue, les détails qui n'eussent pas satisfait le publiciste auraient sans doute offert au poëte

épique des tableaux qu'il eût pu rappeler dans un sujet national ; mais le système vicieux suivi par Voltaire en histoire est précisément ce qui l'a empêché de réussir sous le rapport de l'épopée.

Ses poésies philosophiques, proprement dites, sont remplies de ces contradictions puisées dans une philosophie qui n'accordait rien au cœur, et basées sur des arts qui supposent du moins que le cœur est tout. On ferait un volume curieux des éloges et des critiques qu'il a faits en même tems du sentiment religieux. Ici, c'est un fanatisme, plus loin, c'est la source des grandes pensées. Là, le philosophe parle de la divinité en déiste ; ailleurs, le poëte la peint en chrétien.

> Par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside,

dit-il dans la *Henriade*, et dans un de ses poëmes moraux il substitue à ce vers fastueux cet autre si vrai et si consolant :

> Si Dieu n'est pas dans nous il n'exista jamais.

Ses poésies légères sont des chefs-d'œuvre de goût et de facilité, mais en même tems de pyrrhonisme. On dirait que cet homme supérieur a été chargé de tout détruire, comme ces conquérans qui ont une mission secrète à laquelle ils ne peuvent rien changer. Il n'était ni assez sérieux ni assez profond pour les sujets graves ; et, s'il les traitait, c'était pour les présenter sous un faux jour ; mais il avait tout ce qu'il fallait pour se jouer de ce qui excitait un respect et un enthousiasme véritables. Ennemi secret de toutes les gloires et de toutes les vertus, il les a poursuivies dans le *Dictionnaire philosophique* ; sa correspondance roule presque tout entière sur la nécessité *d'écraser* ce qu'il appelait *l'infâme* ; et la seule fois qu'il ait voulu marcher sur les traces de l'Arioste, il a choisi pour égayer ses pinceaux le seul sujet national peut-être qu'une grande ame eût refusé de traiter sous ce point de vue, ne gardant plus de mesure dans ce poëme fameux et se mettant, pour ainsi dire, plus à l'aise dans le mal, il a insulté tout à la fois la vertu et le patriotisme.

C'est en vain qu'on dirait pour l'absoudre du reproche d'irréligion, qu'il n'a prétendu blâmer dans sa corres-

pondance avec d'Alembert que les abus du culte ; c'est en vain qu'on citerait de lui ce vers répeté partout :

Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer !

ou l'inscription de sa chapelle : *Deo erexit Voltaire*; cette inscription et ce vers ne prouvent rien. Quand on est persuadé de l'existence de la divinité, on n'affiche pas cette croyance, on ne dit pas qu'il y a un Dieu, parce que la raison sociale ou politique veut qu'il y en ait un ; mais on affirme son existence, parce qu'on la sent. S'il fallait un Dieu pour soutenir l'édifice de la société telle que nous l'avons établie, ce serait une bien méchante raison de la nécessité de son existence ; car il serait possible d'amener telle combinaison où, avec ce frein de moins, il n'y aurait peut-être pas de crimes politiques de plus ; il serait possible aussi de prouver, par l'histoire, que s'il n'y avait pas eu cette raison de dissidence entre les opinions humaines, il n'y aurait pas eu non plus tant de guerres intestines. Raisonner sur l'existence des choses qui sont par elles-mêmes d'après la liaison de ces choses avec les institutions sociales, c'est conduire l'esprit humain dans une arène de disputes interminables : c'est juger de la valeur relative des objets et non de leur valeur réelle.

On prouverait que Voltaire a professé les principes du déisme, qu'on ne prouverait pas pour cela qu'il a été porté au sentiment religieux. Il y a une grande différence entre énoncer un sentiment et y conformer ses pensées. Voltaire avait fermé en lui tout accès à l'enthousiasme, et jamais homme n'a été plus éloigné de comprendre la religion, qui est tout amour. On peut en juger surtout par les attaques qu'il a dirigées contre la religion positive. Si on dépouille ces argumens des plaisanteries qui les assaisonnent, si on pèse ces argumens au poids de la logique et de l'érudition, on est moins étonné de leur faiblesse que de l'assentiment qu'ils ont obtenu de la génération que lui seul guidait alors.

On ne peut revenir surtout de sa surprise, quand après s'être arrêté sur les réflexions profondes de la seconde partie des pensées de Pascal, on arrive aux remarques plus que banales de son commentateur. Des facéties vulgaires, des allégations sans preuves, voilà ce qu'on objecte aux raisonnemens du penseur de Port-Royal. Pascal prouve-t-il en logicien serré la duplicité de l'hom-

me ? Voltaire, qui eût dû voir là un témoignage irrécusable de toutes les philosophies et de toutes les religions, n'y découvre qu'un plagiat d'une pensée de Montaigne. Pascal trace un portrait éloquent de l'homme ; il le considère comme un chaos de gloire et de misère, découvre les contradictions qui sont dans sa nature ; et Voltaire traite ici les plus sublimes méditations du génie de *discours de malade*. Il répugne à la conscience de l'écrivain de rapprocher le texte du commentaire. Il est impossible de voir plus de légèreté, plus de trivialité même à côté de réflexions plus profondes et plus vraies. Racine le fils et l'anglais Young ont mieux compris la vérité de la plupart des observations de Pascal ; car l'un et l'autre n'ont fait en beaucoup d'endroits de leurs poëmes que les mettre en vers.

Je dis que Voltaire n'a jamais été à la hauteur des idées religieuses et qu'il n'a pu en juger que d'une manière superficielle. Qu'on lise en effet le chapitre *du siècle de Louis XIV* consacré à l'examen du quiétisme, et on trouvera ce qui manque à Voltaire de ce côté-là. Celui qui a supposé que Fénélon dans l'exil regrettait encore les fêtes somptueuses de la cour de Louis-le-Grand, n'avait pas une ame faite pour comprendre celle de Fénélon et pour goûter les lettres qu'écrivait précisément alors le sublime auteur de Télémaque.

L'arme la plus dangereuse dont Voltaire se soit servie, celle qu'il maniait le mieux, c'est le ridicule. Quand c'est le doute qui nous guide, nous devons nécessairement finir par n'employer plus que la moquerie. S'il faut compter ici les talens de Voltaire, on ne doit pas oublier celui-là.

Désabusé de tout, il a dû nécessairement tout envisager sous le côté de la plaisanterie. Considérant l'enthousiasme comme une rêverie, il n'a dû trouver de réel que l'ironie. Son talent est d'avoir donné de la grâce à cette philosophie moqueuse, et d'avoir persuadé que celui qui rit d'une chose est nécessairement supérieur à celui qui la respecte. Le premier en effet semble avoir cessé d'examiner ce que l'autre étudie encore. Aussi les romans de Voltaire, ceux de ses ouvrages dans lesquels il a fait le plus ouvertement usage de la plaisanterie, ne sont-ils que des parodies de tout ce qu'il y a de sérieux dans la philosophie humaine ou divine. La religion, l'amour, la science, tout ce qui relève la dignité

de l'homme est sacrifié à un persiflage, qui parfois dégénère en cynisme. Il y a un genre de plaisanterie qui part d'une ame supérieure, c'est celui qui se place par la pensée, au-dessus de ces choses humaines auxquelles le vulgaire attache tant d'importance; c'est dans ce genre qu'ont excellé Pope, Pascal, Montesquieu. Ces philosophes, en détruisant les petits hochets de la société, nous donnent une plus grande idée de nous-mêmes, et le rire qu'ils nous arrachent nous élève; mais Voltaire, en se jouant des sentimens naturels, n'excite en nous qu'un rire amer. Nous sentons que nous perdrions tout, si nous avions le malheur d'abandonner les espérances qu'il qualifie d'illusions. Notre cœur ne palpiterait plus pour rien de grand, si nous étions persuadés de l'inanité de tout ce qui nous occupe. La moquerie qui nous débarrasse de nos préjugés sociaux nous rend plus libres. Celle qui nous affranchirait de nos sentimens naturels nous rendrait plus pauvres. Il ne nous resterait, après des lectures de ce genre, que le désir d'entrer plus profondément dans la vie matérielle, puisque la vie morale serait une chimère. L'abus du talent conduit ici à un genre de vie rétréci et borné contre lequel s'est élevé la philosophie dans tous les tems. L'esprit de facétie aboutit ainsi à une dégradation morale d'autant plus funeste, que, paraissant l'apanage des gens supérieurs, toute la société s'y conforme par l'autorité de l'exemple.

Quelque universelle que soit encore aujourd'hui la renommée de Voltaire, ne craignons pas de le juger sans préventions. S'il fallait toujours écrire pour répéter les phrases déjà approuvées, l'esprit humain resterait dans une éternelle enfance. L'homme de lettres qui se plaint avec raison des entraves de la censure imposée par les gouvernemens, se mettrait lui-même sous la tyrannie d'une censure bien plus intolérable, s'il consultait toujours le public avant de lui parler. Les ouvrages que l'on composerait pour lui seraient comme ces insignifiantes adresses dans lesquelles on porte officiellement au monarque le tribut servile des sentimens, des expressions que lui-même a dictés. Disons-le donc franchement. L'instruction de Voltaire n'a pas été assez profonde ni assez étendue pour lui permettre de rien créer de parfait et de durable; mais elle a été assez universelle pour lui

donner le moyen de tout détruire. Sa littérature et sa philosophie n'ont été trop souvent qu'une amplification ou une moquerie ; et, tandis que Rousseau a été accusé par La Harpe d'avoir commencé sa carrière par calomnier les arts, Voltaire a employé toute la sienne à flétrir le seul principe qui en était la source.

Je viens de nommer Rousseau, et, au lieu d'essayer entre lui et Voltaire un de ces parallèles qui aident plus à faire briller l'esprit de l'écrivain qu'à faire connaître ces deux hommes célèbres, je trouve dans le talent particulier de Voltaire la cause de l'antipathie qu'il a montrée toute sa vie pour Rousseau. Venant à une époque où toutes les choses de l'ame étaient réduites en poussière, Rousseau a senti le besoin de les revivifier. Les grandeurs morales en tout genre étaient abaissées ; dans tous ses ouvrages, jusques dans ses romans, il a tenté de les rendre à leur dignité première. L'ironie était la base de la littérature, il a voulu la rétablir sur l'exaltation de l'ame. Le principe de la philosophie dominante était la science des sensations : Rousseau, dédaignant cette étude facile, est entré dans les profondeurs du spiritualisme. La morale était fondée sur l'intérêt personnelle ; les arts étaient établis sur des règles circonscrites : il a voulu introduire le sentiment dans la morale, et l'inspiration dans les arts. Enfin, les hommes égarés par leurs préjugés n'entendaient plus le langage de la nature : l'auteur d'*Emile* s'est proposé partout de la leur expliquer. Il n'a respecté ni les traditions antiques, ni les préjugés contemporains, ni ces bienséances sociales auxquels tenaient encore la plupart des philosophes de l'époque. Voltaire, dont l'empire était établi sur ces préjugés, et qui n'avait jamais compris le langage de la nature ; Voltaire, qui ne s'était jamais servi que de son esprit, et qui ne croyait pas qu'on pût s'en rapporter sérieusement aux secrètes inspirations de l'ame, redoutait surtout l'influence d'un homme dont la philosophie devait nécessairement faire oublier la sienne. Il ne portait pas seulement à Rousseau cette haine secrète qu'inspire quelquefois la rivalité de talent ; mais il concevait pour lui une inimitié déclarée, d'autant plus violente qu'il était de bonne foi dans son aversion. De quel œil en effet devait-il voir des sentimens si contraires aux siens, une ame si différente de la sienne ? L'univers que lui

offrait Rousseau était un univers tout opposé à celui qu'il avait habité jusqu'alors, et il devait d'autant plus haïr ce monde étranger qu'il avait pris plus de peine pour s'établir et se complaire dans le sien. Il se voyait placé au faîte d'une colline factice élevée par la génération contemporaine, et un secret pressentiment lui disait qu'il pourrait venir un tems où le piédestal de sa statue serait renversé. Son rival, au contraire, paraissait vouloir gravir une montagne naturelle, et, avec le génie dont il faisait preuve, il était à craindre qu'il ne réussît, et qu'arrivé au sommet il n'y restât en exemple à toute la génération désormais éclairée par lui.

Tel a été le rôle qu'a joué Voltaire. Celui qu'il pouvait remplir était assez beau pour lui acquérir une renommée incontestable. Avant lui la littérature était reléguée dans le cabinet des gens de lettres; son influence l'avait produite dans le monde, il pouvait par un meilleur usage de ses talens l'y conserver à jamais. L'étude était une sorte de récréation solitaire: il lui a été donné de la rendre publique; il pouvait en faire le plus solide levier des intérêts sociaux; on jouait avant lui avec des pensées dont toute la valeur dépendait de la place qu'on était convenu de leur donner. Les pensées étaient comme les pièces d'un jeu d'échecs: elles avaient de l'importance tant que le jeu était sur la table; hors de là, ce n'était plus rien. Voltaire, qui a placé la table du jeu au forum, dans le sénat et dans le temple, aurait dû voir la liaison intime qui existe entre la pensée de l'homme et ses actions, et le premier il aurait fait de la littérature une institution vivante, qui eut tenu sa place dans nos sentimens, puisque ce sont ceux-ci seuls qui la dirigent. Embrassant alors toutes les branches de cette littérature pour ainsi dire régénérée, il les eût considérées dans un nouvel esprit; il eût fait du théâtre une représentation fidèle et une leçon morale tout à la fois; il eût fait de l'histoire un récit animé et consciencieux, sans oublier qu'elle est le dépôt du droit public des nations; enfin il eût senti que la poësie se rapprocherait de sa destination primitive, à mesure qu'elle deviendrait plus recueillie et plus grave, et, surpassant à la fois Lucrèce et Pope, il fût devenu en France le créateur de la véritable poësie philosophique.

ED. RICHER.

QUATORZIÈME NOTE SUR L'ITALIE (1).

Le Mont-Vésuve, Herculanum.

Ne nous arrêtons plus aux passagères sensations que fait naître le prestige des représentations dramatiques et des vibrations musicales, véhicules de jouissances que la civilisation a bien su façonner, mais qui se ressentent encore souvent des maladresses humaines; cherchons des émotions plus profondes dans les grandes scènes de la nature: nous allons monter *au Vésuve*.

Il faut entreprendre cette ascension le soir, afin de se trouver au sommet de la montagne, quand le soleil vient à se lever.

Nous nous rendons en voiture à *Resina*, petite ville située sur la déclivité qui descend à *Portici*, et par conséquent sur le courant de lave qui, en se rendant à la mer, a jadis englouti *Herculanum*. La distance est de trois lieues. Nous sommes adressés au cicerone *Salvador*, le plus recommandable de tous par son intrépidité et par ses connaissances locales. Il nous reçoit dans son habitation, sorte de muséum d'histoire naturelle un peu désordonné; et, comme il ne veut partir que quand la lune éclairera notre marche, il nous fait reposer sur des grabats pour lesquels il a ménagé un espace au milieu de son magasin de minéraux. Il faudrait dormir pour prendre des forces; mais, quel voyageur pourrait se livrer au sommeil, quand il s'agit pour lui d'assister une première fois à un phénomène dont la description l'a si souvent fait palpiter de curiosité!

Quatre guides, sous les ordres de notre conducteur, viennent nous prendre à une heure. Ils nous ont amené, pour montures, des ânes au pied sûr, habitués à gravir des sentiers imparfaitement tracés à travers des scories hérissées d'aspérités. Nous nous mettons en route.

Nous cheminons pendant deux heures, d'abord au

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée*; 124, 260, 302, 484 et 579 du 6.e volume; 241 et 406 du 7.e volume.

milieu de champs cultivés, puis alternativement dans des vignes et entre des courans de vieilles laves refroidise. *Salvador*, grand parleur, veut déjà développer son érudition et nous expliquer les âges de ces divers courans; mais, à la lueur incertaine de la lune, nous distinguons mal les objets. Les regards fixés sur le sommet du cône que nous devons atteindre et où nous supposons que se passent tant de scènes terribles, nous portons à-peine attention aux énormes blocs de pierre qui sont amoncelés autour de nous, et qu'on nous dit avoir été lancés par l'éruption de l'an dernier.

Nous nous arrêtons au pied de ce cône parfois si formidable. Le terre-plein qui l'entoure, frappé de désolation, est couvert des déjections du Volcan, de scories, de pierres-ponces, de cendres et de quartiers de roches: plus de végétation, déjà même l'odorat est frappé de quelques émanations sulfureuses.

Nous mettons pied à terre dans un lieu dont l'aspect déjà fort austère, prend pour nous un caractère plus attristant encore que pour tous autres voyageurs: c'est près du *tombeau du Nantais* (1). On appelle ainsi une crevasse latérale du Volcan, par où s'écoulait, il y a peu de mois, la lave en fusion. Un de nos malheureux compatriotes, saisi d'une funeste frénésie, se précipita, il y a trois ans et presqu'aux yeux de ses guides, dans cette fontaine brûlante: il y a disparu. Le courant de liquide minéral qu'elle alimentait s'est, depuis, congelé sur ses membres mutilés. Leurs débris, s'il en existe encore, sont saisis par les flots désormais refroidis et vitrifiés: lugubre monument, sur lequel nous voudrions déposer quelques fleurs; mais le sol les refuse à nos recherches et à nos affections!

L'ascension au bord du cratère est une opération assez pénible, vu la nature du terrain et la rapidité de la montée: on ne peut l'exécuter qu'à pied. Il est vrai que les guides se ceignent d'une corde dont ils vous présentent le bout, pour faciliter vôtre marche, en vous tirant après eux. Mais il est peu agréable de se faire traîner ainsi par un homme, aux efforts de qui vous

(1) Voyez la note de M. Bertrand-Geslin fils, page 74 du 6.ᵉ volume du *Lycée*.

êtes contraint de joindre les vôtres ; sorte de communauté de travail qui vous met trop en contact avec un indifférent. La scène préoccupe trop pour ne pas faire désirer l'isolement qui, seul, nourrit les grandes pensées. Vous l'obtenez en refusant le secours qui vous est offert, et vous ne regretterez point un léger surcroît de fatigue.

Les pieds enfoncent dans la cendre mobile, dont le gouffre a garni son abord, comme d'un rampart, ici de 1200 pieds ; un pas en avant est souvent suivi de deux en arrière. Prenez vous pour appui une pierre qui vous semble solidement assise, elle fuit sous votre pression, et vous roulez avec elle jusqu'à ce que vos mains vous aient cramponné au sol ou que vous y ayez pénétré jusqu'aux genoux. Nouveaux efforts, nouvelles chutes ; mais la vue du but redouble l'énergie.

Il ne faut pas croire que la chaleur du volcan se fasse sentir sur toute la surface du cône ; c'est seulement de distance en distance, apparemment sur les couches les moins épaisses, que cette chaleur devient sensible aux pieds. Nous la ressentons encore quand nous passons près de petites crevasses, d'où sortent des exhalaisons d'une odeur semblable à celle des laboratoires de chimie. Partout ailleurs la température du sol n'a rien de remarquable.

Malgré toute notre ardeur à monter, nous ne nous élevons guères que de six pouces par seconde, aussi nous faut-il trois quarts d'heure pour arriver au bord du cratère. Enfin, nous y sommes, et il fait déjà petit jour. Comme nous sommes en sueur, nous cherchons à éviter l'atteinte de la fraicheur matinale en nous couchant sur de la cendre tiède ; mais nos guides nous détournent de cette mollesse : ils nous trouvent un abri derrière un petit tertre, nous font prendre un cordial, et nous nous asseyons sur le bord de l'abyme.

Le voilà donc cet immense creuset où viennent à gros bouillons se balancer des vagues incandescentes, où viennent s'achever tant de terribles combinaisons qui se sont préparées dans d'autres vastes appareils, recélés plus loin encore aux entrailles de la terre. Que de phénomènes s'y accomplissent !

Dans des cavernes profondes et que l'œil de l'homme n'a point vues, un peu d'humidité a atteint les veines

pyriteuses qui pénètrent des bans de houille, ou d'autres substances combustibles. La décomposition s'opère là comme dans nos cabinets, et l'incendie souterrain s'allume, il s'étend dans des espaces inconnus. Les gaz sulfureux, l'eau non décomposée et réduite en vapeurs s'élèvent, cherchent une issue, la trouvent ici où nous sommes. — Le Volcan fume.

D'autres gaz, les vapeurs aqueuses, l'air atmosphérique lui-même, retenus dans des cavités, atteints par la chaleur qui s'est développée, subissent les lois de la dilatation; ils pressent contre les rochers qui les contenaient, les brisent et les font s'écrouler. — La terre tremble et mugit.

Par ces fractures, des antres éloignés, et à basse température, se mettent en communication avec les ardens récipiens de dilatation, ils y causent les condensations subites, qui donnent lieu à de nouveaux éclats. S'ils se sont trouvés sous la mer; celle-ci ressent des commotions. — Les flots s'ébranlent et battent le rivage.

Cependant les débris de roches sont tombés sur la brûlante fournaise qu'ils alimentent en lui cédant leurs élémens combustibles; ils s'y sont liquéfiés et forment un lac ardent dont l'intensité de chaleur accroît la puissance de tous les premiers phénomènes. Sur cette épaisse et lourde mer de feu s'écroulent de nouvelles roches calcinées qui y surnagent comme une écume; elles s'y scorifient, se heurtent, se brisent de nouveau et se réduisent en poussière, que le plus prochain acte de dilatation subite fait voler au dehors. — Le cratère lance des cendres et des pierres-ponces.

Mais la matière en fusion, sans cesse alimentée, s'est accrue; elle s'élève comme dans un haut fourneau, d'autant plus agissante que sa masse est plus grande. C'est dans le cratère conique, depuis long-tems exposé dans sa cavité aux influences atmosphériques, qu'elle s'est exhaussée. Atteinte par les nuages et par les pluies, elle y multiplie les décompositions et conséquemment les explosions. — Des gerbes de feu jaillissent au sein de la fumée qui tourbillonne.

On voit que l'éruption est prochaine, et la terreur se répand au loin, dans les campagnes, dans les villes, à Naples même.

Si la masse enflammée rencontre, dans sa marche ascendante, des parties humides et pénétrées de certains fluides élastiques; tous ceux de ces fluides que nous connaissons et ceux que nous soupçonnons sans les connaître, se désunissent, ou se décomposent avec violence: il se passe alors des choses ignorées à la science; la température change d'état, les accidens météoriques se multiplient. — Les carreaux de la foudre sillonnent l'air comme au Mont-Sinaï.

Les impulsions intérieures ont augmenté d'énergie. Du sein des flammes elles font partir les pesans rochers comme la cendre impalpable; les craquemens redoublent; la catastrophe se prépare; l'accès est à son comble. — Une dernière convulsion s'opère; les matières liquides et embrasées se gonflent: elles vont tout-à-l'heure atteindre le bord du cratère; le côté faible cède sous leur action, se déchire, et ces matières se débordent en fleuve de feu. — C'est l'éruption de la lave.

Comme le fer qui s'était amassé dans la cuvette du haut fourneau, et à qui le dernier coup de ringard vient de donner une issue, la lave s'épanche par la crevasse qu'elle vient de pratiquer. Elle coule avec rapidité sur le flanc du cône ébranlé, s'avance avec plus de calme quand elle atteint la plaine, se précipite avec fureur quand elle y trouve un ravin à combler, et reprend plus loin sa lente et inexorable marche. De nouveaux flots affluent du cratère qui se tourmente, et le terrible courant, acquérant une largeur qui parfois n'a pas moins d'un quart de lieue, va dévorant sur son passage, récoltes, arbres, maisons; chassant devant lui les habitans éperdus et les reliques qu'ils lui opposent; engloutissant, de nos jours, les villages, comme, il y a dix-sept siècles et demi, il engloutit la noble cité d'*Herculanum*.

Pour expliquer de telles convulsions, pas n'est besoin d'inventer un génie malfaisant, approchant un tison pour enflammer des torrens de soufre: un banc de pyrites et un verre d'eau, peut-être, ont suffi.

Nous n'assistons pas aujourd'hui à des scènes si funestes. Nous marchons avec sécurité sur le bord du fourneau, en repos depuis l'an dernier. Des fumerolles sans nombre s'élèvent de ses parois intérieures, des gaz acides se dégagent, le soufre et l'ammoniac viennent

effleurir sur les lèvres des crevasses où nous les recueillons ; mais il n'apparaît pas de flammes. La montagne a, dit-on, tremblé cette nuit, sans que nous nous en soyons aperçus. Nous pouvons, au reste, porter les yeux jusqu'au fond de l'entonnoir, à présent couvert d'une croûte qu'y ont formée les débris du cône déchiré par la dernière éruption. Ce fond est d'un périmètre dont nous évaluons le diamètre à 200 toises : il est aride et d'une couleur jaunâtre. Nous descendons dans le cratère d'environ 200 pieds pour nous approcher de cette croûte ; nous voyons la possibilité d'y atteindre sans danger ; mais la difficulté qu'il y aurait à remonter sur la cendre, où nous enfonçons à mi-corps, nous empêche de tenter cette entreprise, pour laquelle il faudrait se munir de cordes, et se faire assister par des gens adroits. De notre point de station, nous nous bornons à faire rouler des blocs de pierres dans l'abyme, dont les échos répondent à nos appels. Dans les momens de silence, quand on ne voit que le ciel et l'affreux soupirail, la scène est d'une sublimité sans pareille.

Pendant notre excursion dans l'intérieur du cône, les guides nous ont fait cuire des œufs à la chaleur d'une des crevasses du volcan : ils ont apporté du pain et quelques raisins, et nous en usons pour rétablir un peu nos forces. Nous parcourons ensuite une partie de la circonférence du cratère, non pas toute, car elle s'est accrue de un à trois milles par l'affaissement de plusieurs centaines de pieds qu'a éprouvé le cône pendant l'éruption de l'an dernier ; et nous étudions les magnifiques points de vue qui se développent devant nous.

Elevés de 3,600 pieds, nous dominons un immense horizon. Le point d'orient, qui, peu à peu avait blanchi, a revêtu les couleurs purpurines de l'aurore : elles s'étendent en décroissant d'intensisé sur la voûte pâlissante : elles montent et gagnent le zénith, acquérant de moment en moment, dans le lieu de départ, des tons plus chauds et plus animés ; les coteaux, les villages, les arbres, reprennent successivement leurs formes d'abord incertaines, tandis que d'épaisses ténèbres enveloppent encore pour nous l'occident, où la mer ne se devine que par les sombres reflets produits par ses flots agités. Les bords découpés des nuages passent du rouge à

l'or éclatant, des stries embrasées les pénètrent et s'en élancent comme d'une gloire : un Dieu vient à nous, ont dû se dire les peuples simples, en se prosternant. Cependant l'incendie semble régner derrière l'Apennin, l'embrasement s'accroît, les dernières vapeurs se dissipent, l'astre paraît, et soudain l'ombre du Vésuve s'allonge sur la plaine ; elle ne s'arrête qu'à plusieurs lieues d'ici, aux rives de Gaëte, où, à mesure que le soleil s'élève, nous croyons voir nos propres mouvemens se répéter sur le sol éloigné.

Nous découvrons à l'ouest toute cette portion de la Méditerranée qui se trouve comprise entre le cap *Sorrente* et le cap *Misène*. Les côtes ont, dans le cours des siècles, sans doute changé d'aspect ; la mer seule, dans sa constante mobilité, est exempte de ces changemens : telle l'avait trouvée la tempête, telle la retrouve le calme qui y succède. Les vaisseaux que nous apercevons, la sillonnaient pendant les ténèbres : ils n'y laissent pas plus de trace de leur marche favorisée, qu'ils n'en laisseraient de leur naufrage. Nous suivons la chaîne curieuse des îles de *Caprée*, de *Procida*, de *Nisica*, et *d'Ischia*, qui semble unir les deux caps. Voilà *Sorrente*, *Vico*, *Castellamare*, réfléchissant leur image dans le sein de l'onde et découpant l'air de leurs tours pittoresques; voilà les villages au sein des laves et des champs de cotonniers ; ils décèlent la fécondité d'un sol périlleux, par leur multiplicité, depuis *Tore della nunziata* jusqu'à Naples. Au-delà, le *Mont Pausilipe* nous cache *Pouzzol*, puis apparaît le château de *Baies* et l'emplacement de *Cumes*. Cet aspect est ravissant.

Sous nos pieds, au sud, nous distinguons *Pompéia* veuve de ses habitans, et *Scafati* qui le sera un jour, car l'exposition est la même, et l'échancrure du cratère est aujourd'hui un peu plus basse de ce côté que du côté du nord. On nous fait remarquer à une lieue plus loin les fouilles de l'antique ville de *Stabia* qu'on exhume à l'instar de *Pompéia*.

A l'est, c'est *Ottojano*, d'où part la fertile plaine qui s'étend jusqu'aux Abbruzes : le fleuve *Sarno* y promène ses gracieux méandres.

Si nous portons nos regards au nord, nous apercevons le château royal de *Caserte*, dont l'étendue sur-

passe celle du Louvre et dont la cascade artificielle est une huitième merveille pour les Napolitains, comme celle de Saint-Cloud l'est pour les Parisiens. Tel dispendieux que soit cet ouvrage, ce n'est pas dans le vaste cadre où nous le voyons, qu'il saurait faire sur nous un effet imposant. Nous admirons davantage cette multitude de maisons de plaisance couvrant la campagne jusqu'aux montagnes adossées à *Capoue*, et nos yeux s'arrêtent avec complaisance sur deux palmiers qui balancent dans les airs leurs tiges flexibles et nous transportent aux ardens rivages africains.

Nous ne saurions nous repaître assez du magnifique tableau qui, de toutes parts, se déroule à nos yeux au lever du soleil. La nature, qui prend ici des formes si curieuses pour le spectateur, paraît au loin recevoir une nouvelle vie, tandis que, près de nous, elle semble s'éteindre dans des scènes de destruction.

Les fumerolles nous entourent, les vapeurs ammoniacales sifflent en s'échappant par les crevasses, elles saisissent à tout pas. Nous trébuchons sur un terrain mouvant qui manque sous nos pieds et va rouler dans un abyme; la combustion qui s'opère au-dessous et qui porte parfois la température à 40 ou 50 degrés, nous force souvent de changer de place. Nous sommes séparés de la *Somma*, second, moindre et tranquille sommet du volcan, par l'affreuse vallée dite l'*Atrio del Cavallo*, séjour d'horreur, déjà dépeint mille fois par mille de nos prédécesseurs. Tout y est silence et débris; nulle végétation : le minéralogiste seul y va cherchant dans les scories le pyroxène et le péridot. Des blocs de pierre, de plusieurs milliers de quintaux, lancés hors du cratère, y sont épars sur des courans vitrifiés. Les cendres produites par la dernière éruption et qui volaient jusqu'à Naples, ensevelissent aujourd'hui une partie de ces énormes masses, témoignages effrayans de la puissance de l'agent qui les a projetées. Loin du cratère, la lave se décomposera à la longue, et la culture finira par la contraindre à produire; mais dans l'*Atrio del Cavallo*, les invasions sont trop fréquentes, la plus simple verdure sera flétrie de suite : c'est le temple de la stérilité.

Quand nous voyons une fleur croître sur un tombeau, ce spectacle nous touche et nous émeut : ici le mélange de vie et de mort n'est pas non plus sans harmonie. Du

pte de son convent de Naples, nous regagnons *Resina*, d'où voiture la nous conduit à *Portici*.

Ici, sans pitié pour nos fatigues, on veut encore nous faire visiter *Herculanum*, parce qu'en effet, la catastrophe de cette ville se lie à l'histoire du Vésuve. Voici cette histoire:

Un jour, il y a 80 ans, on creuse tout vulgairement un puits entre *Resina* et *Portici*, on trouve des débris de marbre et des inscriptions. On fouille avec plus de soin, on s'étend à droite et à gauche dans des couches de laves tantôt boueuses et sèches, tantôt vitreuses et compactes, on découvre à 75 pieds de profondeur, des statues, des maisons, des palais, des temples, une ville tout entière : c'était *Herculanum*, la plus opulente des cités de la Grande-Grèce après Parthenope et Capoue, séjour chéri des voluptueux Romains, comme l'était Baies, ville dont l'ensevelissement pouvait se reporter à l'éruption de l'an 79, qui coûta la vie au docte Pline. L'événement était consigné dans nos livres, mais dix-sept siècles, les nouveaux débordemens de laves, les éruptions aussi funestes des conquérans, la mollesse et l'insouciance enfin l'avaient presque fait oublier. Une nouvelle ville avait été bâtie au-dessus, et les habitans y dansaient sur les tombeaux de leurs ancêtres. C'était bien *Herculanum* : Strabon en avait donné la description, et les inscriptions lapidaires qu'on y a trouvées de nos jours, ont confirmé l'identité qu'on aurait pu contester.

Pour profiter pleinement de cette brillante découverte, il eût malheureusement fallu détruire tout *Portici*, et son château royal que les excavations ébranlaient : l'amour de la science n'a pu vaincre jusqu'à ce point la très-raisonnable économie. On a été obligé de se contenter de percer, comme dans une mine, des galeries qu'on recomble aussitôt qu'on y a relevé le dessin des édifices, et qu'on en a tiré les objets précieux.

A la lueur des flambeaux, on nous conduit dans des passages étroits qui n'offrent réellement qu'un faible intérêt. Voilà, nous dit-on, le grand théâtre où étaient réunis les habitans, quand la catastrophe eût lieu ; et nous cherchons vainement à nous former l'idée générale de ce théâtre : à force de monter et descendre pour raccorder des parties éloignées, nous devinons seule-

ment le *Proscenium*, qui a 130 pieds de largeur ; le reste est désormais introuvable. Nous distinguons quelques peintures d'ornemens, nous voyons en place quelques arrachemens de marbre, on nous fait remarquer l'empreinte dans la lave d'un masque, ou d'une face humaine. Nous demandons où étaient le forum, les temples, la bibliothèque, les rues à trottoirs pavées de laves : tout cela est derrière ces remblais, nous répond-on. — D'après cette réponse, on n'a rien de plus à attendre de nous.

Nous ne croyons point que les habitans d'*Herculanum* aient été surpris au spectacle, puisqu'on y a trouvé très-peu de squelettes.

Nous ne pouvons nous figurer que l'engloutissement ait été produit par l'arrivée subite de courans de laves semblables à ceux que nous avons vus échappés du cratère; car les édifices en eussent été renversés, et ils sont debout.

Nous pensons que l'éruption fut tout-à-la-fois de cendre brûlante qui charbonnait les bois et de boues tièdes qui pénétraient dans les maisons. Celles-ci, en se desséchant, ont seules pu conserver les statues, les peintures et les meubles qu'elles enveloppaient.

Ces objets d'art et d'archéologie ont été transportés dans le palais de Portici et dans le Musée de Naples ; c'est-là que nous les contemplerons à l'aise. Et quant à notre désir de voir à découvert une ville antique, il sera plus complétement satisfait à *Pompeïa*, où nous nous rendrons incessamment.

N'oublions pas que la ville souterraine d'où nous sortons, est pavée de laves, comme l'est Naples aujourd'hui, et que, par conséquent, des éruptions avaient eu lieu bien avant l'an 79. — Pour les grandes élaborations de la nature, les siècles sont des jours, et l'on peut y reculer à l'aise sans s'effrayer. On doit aussi voir d'un œil moins stupéfait ces grands bouleversemens du volcan, l'élévation de son cône, les profondes cavernes qu'il récèle, les vastes ramifications qui le lient aux dépôts combustibles, et les énormes masses qu'il agite et vomit au loin : en effet, l'abyme fût-il de 1,000, de 2,000 toises, ce ne serait encore qu'un enfoncement peu remarquable dans une sphère dont le diamètre a plus de sept millions de toises.

DE TOLLENARE.

NOUVELLES BRETONNES.

SUITE DE LA II.e NOUVELLE (1).

L'ÉPREUVE.

Par la dislocation que les passions apportent à notre raison, nous devenons vertueux et sages. (MONTAIGNE.)

Le tems s'écoulait cependant; Aliénor voyait approcher, avec un effroi involontaire, l'instant décisif. Ce n'est pas qu'elle craignît la mort, mais elle craignait d'acquérir la certitude qu'elle n'était pas aimée comme elle voulait l'être. A chaque instant elle croyait qu'Hermann allait arriver, et pourtant Hermann n'arrivait pas. Aliénor est à la veille du jour fatal où doit commencer son supplice, et elle n'a point reçu de nouvelles d'Olivier. N'aurait-il rien fait de ce qu'elle lui a ordonné? Hermann ignorait-il encore.... Mais, tout-à-coup, Olivier se présente à ses yeux. Une ancelle l'a conduit dans ce cabinet de verdure où Aliénor est seule.

— « Damoiselle, dit-il, en mettant un genoux en terre, le hasard vous sert mieux que je n'aurais pu le faire. Instruit par moi, le sire de Trécesson aurait conçu peut-être des soupçons.... Il n'en saurait concevoir maintenant. Vous allez le voir arriver hors de lui. Une fille de Satan, une sorcière de l'abominable race des *caqueux*, s'est jetée sous les pieds de son cheval, comme nous étions en route pour nous rendre ici. Elle lui a annoncé que vos jours sont en danger; qu'une femme, qui en veut à votre vie, emploie, pour vous la ravir, d'abominables sortiléges... La misérable a bien joué son rôle; elle s'est plaint de n'avoir pu être admise près de vous, pour vous avertir..... »

(1) Voyez le commencement, page 521 du 7.e volume du *Lycée*.

— « Oui, le hasard me sert en effet... qu'a dit Hermanne ? »

— « En l'écoutant le sire de Trécastel a pâli; et, tirant son épée, il a juré de ne point prendre de repos qu'il n'ait découvert l'infâme: ... »

— « Jeanne Arleen s'est-elle expliquée clairement ? A-t-elle dit de quel maléfice on se sert contre moi ? »

— « Elle l'a dit, damoiselle. Il ma paru que le sire de Trécastel le connaît. »

— « Et connaît-il aussi le moyen de le rendre inutile ? Crois-tu que pour me sauver... Car ne pense pas, ménestrel, que tout ceci ne soit qu'un jeu ! Il faut que, pour préserver mes jours, Hermann se condamne au supplice auquel je n'ai pas craint de m'exposer; il faut que, pour l'amour de moi, Hermann se dévoue à une mort lente et cruelle; dépouillée du prestige dont l'entouraient, pour un chevalier, et l'honneur et la gloire ! Lève-toi, ménestrel.

Olivier obéit; mais il reste muet devant Aliénor. Le ton qu'elle a pris en lui parlant le glace d'effroi. Se serait-elle mise, en effet, en danger de périr, si Hermann venait à succomber dans l'épreuve à laquelle elle veut le soumettre ? Cependant Olivier tient trop à l'existence pour se livrer long-tems à cette supposition.

— « Damoiselle, dit-il, vos paroles m'ont un moment alarmé; mais je me rassure en songeant au talisman que vous avez entre les mains. Ne le quittez pas, damoiselle; lui seul peut rendre nuls les effets du terrible maléfice.... »

— « Lui seul, dit Aliénor ! Alors, tu m'as donc trompé ! » et son regard perçant s'attache sur Olivier.

» Damoiselle, je ne vous ai pas trompée; mais, je le répète encore, si vous n'aviez pas en votre puissance le triangle constellé..... je tremblerais pour vous !.... »

« Oserais-tu donc douter du courage d'Hermann ? » dit Aliénor avec courroux. « Va, retire-toi. »

On vint bientôt avertir Aliénor que son père et le sire Hermann de Trécastel l'attendaient. Les vives émotions, les inquiétudes qu'elle éprouvait depuis quelque tems, avaient altéré le beau visage d'Aliénor. Quand elle parut, Hermann s'avança vivement à sa rencontre, mais il ne put s'empêcher de faire un geste de surprise en la voyant

si abattue et si changée. Lui-même était pâle ; il semblait avoir peine à contenir les mouvemens tumultueux dont son cœur était agité. Pendant le repas du soir, ses yeux ne quittèrent pas Aliénor. L'air de souffrance et de mélancolie qu'il voyait sur ce beau visage, ordinairement animé par le coloris de la santé et par l'expression du contentement et de la fierté, lui causait une douleur qu'il ne pouvait dissimuler. Aliénor jouissait de son trouble, elle lisait son inquiétude dans ses regards, et l'espoir renaissait en elle.

En se retirant, elle rencontra Olivier : « Ménestrel, dit Aliénor d'un ton imposant, si tu hésites à faire ce que depuis long-tems je t'ai ordonné, tu trahis mon seigneur et moi, et ma perte est certaine. Vois lequel tu préfères, ou d'avoir à te reprocher ma mort, ou bien en m'obéissant, de faire retomber mon sang sur un autre ! » Ayant dit ces mots, Aliénor s'éloigna.

Olivier la suivit d'un regard inquiet jusqu'à ce qu'elle eût disparu à sa vue..... Serait-il possible, se demanda-t-il alors, que vraiment....... mais non ; on ne saurait jouer ainsi son existence. Cependant si elle l'avait fait !.... » Olivier tressaillit et se mit à aller et venir à pas précipités dans la longue galerie. Tantôt il souhaitait ardemment que le sire de Trécastel parût ; tantôt il redoutait le moment de l'explication qu'il allait avoir à donner ; puis il cherchait de quelle manière il l'amènerait.

Le sire de Broménée retenait cependant son hôte et prolongeait la veillée en parlant avec beaucoup de chaleur de ses sujets de mécontentement contre le duc de Mercœur, du message qu'il lui avait envoyé et de la réponse qu'il en attendait avant de se déclarer ouvertement ennemi de la ligue. Hermann l'écoutait à peine. Sa préoccupation devenant de plus en plus visible, le sire de Broménée se leva enfin, et ils se séparèrent après s'être serré cordialement la main.

Hermann en passant dans la galerie où l'attendait Olivier, lui fit signe de le suivre. La gaîté avait disparu de la figure ronde du ménestrel, et son cœur battait plus fort que jamais il n'avait battu. Hermann renvoya le varlet qu'il trouva dans sa chambre et s'y enferma seul avec Olivier.

Ménestrel, dit-il, tu as entendu le récit de cette sorcière qui s'est précipitée sous les pieds de mon cheval et m'a forcé de l'écouter, malgré mon horreur pour tous les gens de sa race ?

— « Je l'ai entendu, mon seigneur et maître. »

— « Toi qui as vu la France, toi qui as été à Florence, d'où sont sorties ces abominables pratiques de magie, tu dois savoir mieux que personne jusqu'à quel point on peut y ajouter foi ? Jusqu'à quel point elles sont réellement funestes ? » Il y avait, dans le ton dont ces mots furent prononcés, cette hésitation qui exprime la crainte de voir se changer en certitude un doute, qu'aux dépends de la vérité même, nous voudrions pouvoir conserver. « Dis-moi ce que tu sais, ajouta Hermann, mais seulement ce que tu sais, et sur ta tête garde-toi de rien exagérer. »

Olivier s'inclina respectueusement, et se tut un moment. Partagé entre son affection pour le sire de Trécastel dont la bonté l'avait captivé, et l'inquiétude vague qu'avaient fait naître en lui les dernières paroles d'Aliénor, le pauvre Ménestrel ne savait à quoi se résoudre.

— « Eh bien ! » dit Hermann impatiemment. Il fallut obéir. Plus d'une fois Olivier fut interrompu dans son récit par cette question : « En es-tu sûr, Ménestrel ? En es-tu sûr comme de ton existence ? » Et Olivier répondait en balbutiant. « Je l'ai ouï dire, mais ne l'ayant pas vu par moi-même, je n'oserais l'affirmer. On m'a cité plusieurs personnes qui ont employé ce maléfice contre leurs ennemis, et à qui, assure-t-on, il a réussi. »

— « Malédiction sur celui qui a pu l'introduire dans l'Armorique ! » S'écria Hermann, l'œil en feu. « Ah ! si je connaissais ce misérable... Je lui ferais sentir la pesanteur de mon bras ! » ... Mais je le connaîtrai... demain peut-être...Jeanne Ardeen a promis de m'en instruire... »

Olivier avait reculé involontairement. Il fut au moment de tout avouer et de tâcher, par cet aveu, d'obtenir son pardon. Mais la colère où était le sire de Trécastel l'épouvantait. Cette colère était d'autant plus violente, qu'Hermann ne voulait pas laisser paraître ce qu'il éprouvait. Sa raison lui fournissait une foule d'objections justes et combattait la crédulité qu'il par-

tageait avec presque tous les hommes de son tems. Pourtant il croyait en depis de lui-même ; il croyait d'autant plus qu'il aimait sincèrement Aliénor et qu'il tremblait pour ses jours. Les assertions répétées d'Olivier ajoutaient à son trouble et le mettaient hors de lui.

— « Et le remède à employer contre ce maléfice, le connais-tu aussi Ménestrel ? Il y en a un sans doute, car il y en a pour tous les maux ?

— « Oui, je le connais, répondit Olivier d'une voix peu assurée.

— « Mais est-il certain.. »

— « Aussi certain que dangereux. »

— « Dangereux ? et pour qui ? »

— « Pour celui qui ose l'employer ; car c'est se décider à faire le sacrifice de son existence pour sauver celle d'un autre. »

— « Parle, dit Hermann vivement, que faut-il faire ? parle, te dis-je ? »

— Puisque vous l'ordonnez, mon Seigneur et maître, je dois obéir. Ce sortilége peut être combattu par le même sortilége.

— « Explique-toi ! d'où viens que tu hésites ? » Olivier hésitait en effet ; il s'expliqua cependant. Hermann l'écoutait attentivement et devenait de plus en plus sombre. S'il ne se fût agi que de monter sur les remparts et de les parcourir à cheval au risque de la vie comme avait fait Manfroid, ou de s'élancer du haut de la haute tour de Broméné sur la pointe des rochers, ou de se précipiter la tête la première dans le gouffre du serpent, ou de se percer le cœur de son épée, Hermann n'eût point pâli d'indignation comme il le fit quand il apprit, que pour sauver Aliénor, il fallait se résoudre à mourir lentement, à petit feu, des suites des blessures faites par la main et par l'aiguille d'une femme, à la figure de cire qui représenterait son image ; seul moyen, assurait le ménestrel, de détruire le maléfice qui mettait en danger les jours de la damoiselle de Broméné et qui finirait par la faire périr, si personne n'avait le courage de se sacrifier pour elle.

— « Le courage ? répéta Hermann avec un regard qui redoubla les terreurs du ménestrel. Tu ne le connais pas plus que l'amour. Sache qu'un chevalier va au-de-

vant de la mort et ne l'attend pas ; sache que l'amour même, quelque violent qu'il puisse être, ne le décidera jamais à succomber sans défense et sans honneur sous les piqûres d'épingles d'une sorcière. Vassal, as-tu oublié cet ancien dicton : *A beau mentir qui vient de loin ?* Tes hésitations, ton trouble, ce regard qui n'ose supporter le mien, ont éveillé mes soupçons. Ou tu me trompes.... ou tu me caches quelque chose !.... »

Olivier interdit, restait debout devant Hermann, sans mouvement et sans voix.

— « Toi qui parles de courage, reprit le sire de Trécastel ; toi qui parais ne pas douter de l'efficacité du remède que tu m'oses indiquer, car c'est à moi, je le vois, que tout cela s'adresse, que ne t'offres-tu pour victime volontaire ?.... Va, ménestrel, j'ai pu être un moment dupe de tant d'artifices.... J'ignore quel est ton dessein, mais tu en as un ; je le saurai.... et alors.... retire toi. Tu es un enfant dégénéré de l'Armorique, car tu connais les détours et la ruse. »

Un geste impérieux obligea le ménestrel d'obéir. Il sortit, mais en murmurant tout bas : « Les grands vendent trop cher leurs faveurs. Mieux vaut cent fois vivre du pain noir gagné à la sueur de son front en labourant la terre, que de manger dans leurs manoirs le pain blanc qu'ils savent, par leurs caprices et leurs dédains, nous rendre si amer. Festins splendides, murs noircis par la main du temps, nobles prisons où l'homme orgueilleux ne veut voir autour de lui que des esclaves, recevez mes adieux ! L'enfant dégénéré de l'Armorique saura prouver que la noble fierté de ses aïeux bout encore dans ses veines et qu'il préfère la misère et la liberté aux chaînes dorées dont on prétend charger ses mains, à la soumission servile qu'on ose exiger de lui. »

Olivier alla prendre sa harpe et le léger havresac où était renfermé tout ce qu'il possédait au monde. Il voulait sortir du château à l'instant même ; mais les portes en étaient fermées, et les clefs venaient d'être portées au seigneur de Broméné : il dut se résigner à retarder son départ. Le lendemain, Olivier était debout dès l'aurore. Les réflexions qui avaient occupé son esprit tout le tems qu'il demeura sans pouvoir trouver le sommeil, n'avaient servi qu'à fortifier de plus en plus

la résolution de se retirer dans l'humble demeure de ses pères et d'y vivre comme ils avaient eux-mêmes vécu, du travail de ses mains. Soudain une idée se présente à son esprit. Il descend dans le parc et se plaçant devant la fenêtre de la closette d'Aliénor, que décore une large croix en pierre comme toutes les autres fenêtres du château, et comme c'était l'usage en ce tems pour apprendre, même aux passans, que les ancêtres du seigneur actuel avaient été du nombre des croisés, Olivier prélude sur sa harpe en brillans accords, et d'une voix élevée, il chante le désespoir de la fée Viviane lorsque par sa faute, elle se trouva séparée sans retour de celui qu'elle aimait et dont elle était aimée.

Un charme invincible avait soumis le fidèle ami d'Arthur, le célèbre Merlin, à l'empire de Viviane, et ce charme, elle le tenait de lui-même, mais doutant de sa puissance, Viviane voulut l'éprouver... Fatal désir! funeste imprudence!.... L'épreuve eut pour tous deux des suites terribles. Merlin, forcé d'obéir, se voit enchaîné pour jamais au fond d'une grotte obscure dans la forêt de Brocéliande; devenu invisible aux yeux mêmes de Viviane en pleurs qui le demande à toute la nature, il gémit loin d'elle, elle gémit loin de lui; mais la douleur de Viviane est plus affreuse encore que celle de Merlin qui n'a à regretter que la perte de son pouvoir et de sa liberté, tandis que Viviane est en proie aux remords déchirans, car elle ne peut accuser qu'elle seule du malheur de son amant et du sien.

— « Ménestrel, dit soudain une voix près d'Olivier; il se retourne et voit, debout à côté de lui, Aliénor dont les joues sont enflammées d'une indignation à peine contenue, ménestrel, je devine ton intention, et si je ne te jugeais pas indigne de ma colère, tu en sentirais bientôt les effets. Laisse à nos bardes le soin de chanter en plus mâles accens ces belles traditions qui ne s'offrent plus à ta mémoire que comme le pâle souvenir d'un songe de l'enfance à demi-effacé. Borne-toi, je t'y engage, aux traditions que tu as recueillies dans les terres étrangères. Si tu les défigures afin de leur donner le sens que tu crois convenir à la circonstance, personne ici du moins ne te contredira. »

— « Damoiselle, répondit Olivier d'un ton respectueux

mais ferme cependant, oui, je le confesse, j'ai eu l'audace de chercher à vous faire entendre ce que je n'osais pas dire ouvertement, et cette audace m'a été inspirée par ma vénération pour vous, par le désir sincère de ne pas vous voir exposer plus long-tems votre bonheur et celui du sire de Trécastel dans une épreuve dont les suites m'effraient. Le talisman qui vous soumet le sire de Trécastel, damoiselle, est le même que celui qui soumettait Merlin à la fée Viviane, c'est l'amour, le véritable amour. Elle abusa de la puissance qu'il lui donnait, elle voulut..... »

— « Il suffit, Ménestrel. Pour la seconde fois, ton zèle t'emporte beaucoup trop loin. M'as-tu obéi ? »

— « Oui, damoiselle ? »

— « Eh ! bien ? »

— « Damoiselle, j'aperçois le sire de Trécastel qui s'avance de ce côté. Lui-même répondra à cette question. »

Et Olivier s'enfonça aussitôt dans un bosquet.

Peu d'instans après il avait quitté le vieux manoir, sans même dire adieu à la douce Alix. Elle aussi, elle qui devait tout à la pitié, lui avait fait sentir quelquefois la distance mise par le sort entre la nièce du noble seigneur de Broméné et le ménestrel Olivier, dont la famille ne valait pas la sienne. « Ils ne veulent tous que des flatteurs, que des complaisans serviles, se disait-il en cheminant vers Plougasnou ; ils en trouveront ; mais jamais Olivier ne flattera que ceux qu'il aime, et dont il est aimé, et ne servira que ceux qui ne croient pas qu'on peut payer avec de l'or le dévouement et les services d'un ami, ou recevoir ses conseils avec hauteur et mépris. »

Hermann avait passé une nuit cruelle. D'abord persuadé qu'Olivier cherchait à le tromper, à l'entraîner dans quelque piége, il avait été jusqu'à soupçonner Jeanne Ardoen, elle-même, d'être d'accord avec lui, et c'est ainsi qu'il avait fini par douter du danger que pouvait courir Aliénor. Cependant, en se souvenant de son abattement, de sa pâleur, en se rappelant ce qu'il avait mille fois entendu dire de l'usage qu'on faisait en France de ces figures de cire et ce qu'à l'armée on avait raconté devant lui, à ce sujet, pendant les veillées sous la tente, ses craintes renaissaient en dépit des raison-

nemens ; Hermann se disait, alors : « Si pourtant il était vrai ! » et il se sentait bien près d'ajouter une foi entière à ce qu'avait dit Olivier. Mais lorsque le lendemain il rencontra Aliénor qui venait de quitter le Ménestrel et dont les joues étaient couvertes de l'incarnat le plus vif, dont les yeux avaient un éclat remarquable et qui contrastait singulièrement avec leur langueur de la veille, Hermann reprit sa tranquillité et bannit les tristes pensées qui l'avaient obsédé toute la nuit, comme on chasse de sa mémoire le souvenir d'un rêve effrayant ou pénible.

Aliénor, en le voyant si calme et si paisible, ne douta pas que sa résolution ne fût prise de la sauver. Ah ! toujours, toujours on juge le cœur des autres d'après le sien, et plus on aime, plus cette erreur est douce, et plus grande et plus facile elle devient. C'est ainsi qu'Aliénor s'applaudissait d'avoir tenté une épreuve qui n'exposait qu'elle seule, et dont Hermann devait recueillir toute la gloire.

Cette journée fut, pour tous deux, une des plus heureuses de leur vie. La fière damoiselle recevait avec moins de hauteur, que de coutume, les soins d'Hermann ; elle écoutait d'un air moins sévère ses protestations d'amour, et Hermann enivré d'espérance, commençait à se flatter d'obtenir quelque retour.

Mais que devint Aliénor, lorsque le soir, s'étant rendue à la chute du jour dans le cabinet où, par son ordre, Olivier avait dû placer, à portée d'Hermann, la petite figure vêtue en chevalier, elle la vit encore sur la cheminée ? Ainsi Hermann n'avait rien fait pour la sauver, lorsqu'il en avait les moyens ? Ainsi ce n'était point pour consommer le sacrifice qu'il était sorti et qu'il avait pris, selon ce qu'avait dit Alix, le chemin qui menait à la chaumière de Jeanne Ardeen ! Le cœur d'Aliénor se serra, et ses larmes coulèrent. Ce n'était pas sur elle-même qu'elle pleurait, c'était sur la perte d'une illusion chérie. Elle se retira promptement et alla cacher au fond du jardin ses regrets et sa douleur. Mais alors même qu'on croit n'espérer plus, on espère encore. Peut-être Olivier n'avait-il pas fait tout ce qu'il fallait faire pour persuader Hermann qu'un moment d'hésitation, de retard pouvait compromettre l'existence d'Aliénor....

Ses doutes à cet égard furent bientôt éclaircis. Des pas se firent entendre à quelque distance : deux personnes s'avançaient lentement ; c'étaient Alix et le sire de Trécastel. A travers le feuillage, Aliénor vit Alix s'essuyer les yeux à plusieurs reprises ; la voix d'Hermann, quoique peu élevée, parvint jusqu'à son oreille, au milieu du silence qui régnait autour d'eux, et Aliénor recueillit ces mots prononcés avec beaucoup d'émotion : « Oui, ses jours sont en danger !... je n'en peux plus douter.... Mais elle l'ignore. Au nom du ciel, Damoiselle Alix, tâchez de vous contraindre... Je découvrirai quel est le misérable qui ose attenter à la vie de celle que le plus pauvre des habitans de ce pays bénit comme un ange consolateur, comme une divinité bienfaisante... Jeanne Ardeen a des soupçons... Mais elle a résisté à mes prières, à l'appui même de l'or... Elle ne veut pas encore s'expliquer. »

— « Et les amulettes qu'elle vous a donnés, dit Alix d'un ton plein d'inquiétude peuvent-ils soustraire Aliénor aux effets de cet horrible maléfice ? »

— « Jeanne Ardeen en a pris le ciel à témoin, Damoiselle Alix, faites en sorte que votre belle cousine consente à les porter... Pendant trois jours seulement.... Mais cachez-lui soigneusement le danger qu'elle court. Aujourd'hui a dû commencer le sortilége et cependant votre belle cousine n'a jamais été plus belle, plus animée. Si Olivier m'avait trompé ! s'il avait osé faire naître à tort mes inquiétudes.... il paierait cher cet excès d'audace, Jeanne Ardeen... » Mais Hermann et Alix s'étant de plus en plus éloignés, Aliénor n'entendit plus rien.

« Non, il n'est pas persuadé ! se dit-elle, ou plutôt il ne veut pas l'être.... Il veut douter !.... Est-ce donc là ce que les hommes appellent aimer ?.... A sa place, tremblante, éperdue, j'aurais voulu aussi l'entourer de talismans, employer tous les moyens humains et surnaturels ; mais en même-tems j'aurais saisi, sans balancer, celui qui m'était présenté de me sacrifier pour le sauver ! »

Au repas du soir, qui réunissait la famille et les hôtes du manoir de Broméné, Hermann et Alix furent frappés de l'altération que quelques heures avaient suffi pour produire dans les traits d'Aliénor. Elle était aussi différente de ce qu'elle s'était montrée le matin, qu'un ciel

nébuleux et sombre l'est d'un ciel d'azur sans nuages. Le sire de Broméné lui-même laissa paraître de l'inquiétude. A ses questions, Aliénor répondit d'un air résigné. « Je souffre, mon père ; j'éprouve une langueur extrême, et, dans tout mon être, une défaillance singulière ! »

Elle se leva presqu'aussitôt ; et, détournant la tête pour cacher les larmes qui s'échappaient malgré elle, Aliénor se retira appuyée sur Alix. Le chapelain ne tarda guères à venir frapper à la porte de la closette. Il possédait en médecine des connaissances assez étendues ; mais elles ne purent lui servir à découvrir la cause du mal. Ses douces exhortations émurent Aliénor sans la décider à s'expliquer. Elle rejeta même avec une sorte d'impatience les secours humains comme ceux de la religion ; et le chapelain, sérieusement alarmé, recommanda à Alix, en sortant, de ne pas la quitter.

Importunée des soins qu'on lui rendait, Aliénor feignit de s'endormir afin d'éloigner Alix. Bientôt elle sentit les mains tremblantes de sa cousine lui passer un ruban autour du cou et quelque chose de froid comme du marbre glisser sur sa poitrine. Alix se mit ensuite à genoux près du lit, et pria long-tems avec ferveur. Voyant qu'Aliénor paraissait dormir d'un sommeil paisible, elle se retira doucement dans une chambre voisine, où ses yeux appesantis par la fatigue ne tardèrent pas à se fermer.

Mais Aliénor ne dormait pas ; cependant elle se sentait soulagée. La souffrance intérieure qu'elle éprouvait était moins vive ; son cœur semblait se dilater, son sang couler avec plus de facilité. Soudain elle se lève sans bruit ; sans bruit, après s'être enveloppée d'une robe et d'une mante, elle ouvre la porte de sa closette ; sans bruit, elle parcourt les détours des étroits corridors, et, arrivée à une terrasse qui donne sur la mer, elle s'arrête, détache les amulettes suspendus à son cou et les jette dans les flots en disant : « Que m'importe la conservation d'une existence qui ne lui est pas si chère que la sienne.... Il a vu mes souffrances.... et il donne de l'or pour me sauver ; mais il ne donne pas son sang.... tandis que moi je n'ai pas hésité à donner le mien afin d'acquérir seulement la certitude que je suis aimée comme

j'aime !.... Pourrais-je consentir à vivre pour celui qui hésite à mourir pour moi ? Que mon sort s'accomplisse ! La vie ne me serait plus maintenant qu'un fardeau.... »

Olivier cependant était arrivé à Plougaznou. Reçu à bras ouverts par le petit nombre de parens qui lui restait encore, il avait pris possession de la modeste demeure de sa noble famille. Déchue du rang auquel la fortune plaça jadis ses ancêtres, elle avait dû se résigner à labourer et à ensemencer de ses propres mains les champs qu'elle avait pu conserver. La journée s'était écoulée fort gaîment pour le ménestrel : il avait ri, chanté, s'était réjoui de se trouver dégagé de tout lien ; et, en se couchant, il avait fait les réflexions les plus sages sur la vanité des grandeurs de ce monde. Mais inutilement il s'était flatté de goûter un doux sommeil dans le lit où avait dormi si paisiblement son père. Mille pensées importunes l'obsédèrent toute la nuit. Une vive inquiétude s'était emparée de lui. Sa mémoire fidèle l'entourait de souvenirs qui excitaient ses craintes, ses alarmes. Ces paroles, prononcées par la damoiselle de Broméné : *Tout ceci n'est point un jeu, comme tu parais le croire*, revenaient à son esprit, et lui causaient une vague terreur. Puis, s'accusant de légèreté, d'imprudence, il se faisait de sanglans reproches d'avoir introduit dans son pays un des abominables sortiléges de l'Italie ; puis il cherchait à se rassurer, en songeant à la difficulté de se procurer de ces petites figures de cire sans lesquelles on ne pouvait rien... Enfin il s'endormit. Mais des songes effrayans le poursuivirent pendant son sommeil, et ce sommeil qui dura long-tems prolongea son supplice. Soudain il s'éveille en sursaut; il saute à bas de son lit, s'habille à la hâte et part pour le manoir de Broméné. Mais d'abord il veut voir Jeanne Ardeen, l'interroger et savoir par elle jusqu'à quel point ses craintes peuvent être fondées. Elle ne lui dit rien dont il ne soit instruit déjà ; si ce n'est qu'un autre a été réellement chargé par la damoiselle inconnue, de faire le maléfice, et qu'elle espère découvrir à qui la damoiselle s'est adressée. Olivier, oubliant ses préjugés contre la malheureuse race des *caqueux*, préjugés d'ailleurs bien affaiblis par une longue absence et par les connaissances qu'il a acquises dans ses voyages, Olivier reste sans ré-

pugnance au milieu de la famille de Jeanne Ardeen, qu'il voit animée comme lui du désir d'être utile à la damoiselle de Broméné.

Pendant ce tems, Aliénor, irritée de l'hésitation d'Hermann, le bannissait loin d'elle, après lui avoir ôté les moyens de revenir sur ses pas; en détruisant elle-même la figure de cire destinée à le représenter; et, sans daigner lui faire le moindre reproche, elle disait d'un ton froid et hautain: « Sire de Trécastel, nous sommes à jamais séparés. Quittez ces lieux à l'instant; votre présence m'est importune. »

Que devint Hermann à ces paroles! Interdit et muet il doutait du témoignage de ses sens. Inutilement sa fierté s'abaisse aux plus humbles prières; inutilement il jure de ne pas survivre à cet arrêt rigoureux; Aliénor sourit avec dédain, et s'éloigne sans répondre. L'orgueil d'Hermann se soulève alors: il s'irrite, s'indigne à son tour; ses ordres sont donnés; en un moment sa suite est prête à l'accompagner. Il prend froidement congé du sire de Broméné et part.

Ainsi se trouvent rompus les liens si doux qui unissaient deux cœurs faits l'un pour l'autre. Hermann se croit sacrifié à un rival, et il roule dans sa tête mille projets de vengeance: Aliénor vient d'acquérir la certitude de n'être point aimée plus que la vie, et elle ne pense à Hermann qu'avec un mélange de haine et d'amour, qui lui fait hâter de tous ses vœux le moment où elle sera délivrée d'un état si pénible, le moment où elle trouvera dans la tombe le repos perdu pour elle sans retour sur la terre.

Hermann a marché toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il arrive au manoir de Trécastel. La voix d'une mère chérie, alarmée de sa pâleur, de son air morne, de son regard où se peignent à la fois la douleur et le courroux, parvient jusqu'à son cœur, et le fier Hermann pleure comme une faible femme. Oui, il pleure de douleur et de rage. La douairière de Trécastel, par ses questions, réussit à lui arracher l'aveu de tout ce qui s'est passé: elle apprend qu'une inquiétude cruelle pour les jours d'Aliénor, se joint encore à tant de tourmens, et elle la partage. Mais sa voix consolante ranime l'espoir d'Hermann; des prières sont or-

données pour le salut de la damoiselle de Broméné ; la vénérable douairière promet devant l'autel de faire à pied le pélerinage de Notre-Dame-des-Portes ; et, si Aliénor ne succombe pas, de donner à Notre-Dame une couronne d'argent. Singulière présomption de l'espèce humaine ! Oser mettre un prix au pardon, ou bien aux faveurs du ciel ! Oser vouloir *donner* à l'être qui est la source de tous les biens, le maître de l'univers ! Prétendre *acheter* ses bienfaits !

Olivier s'était présenté cependant aux portes du manoir de Broméné ; mais l'entrée lui en avait été durement refusée par les ordres d'Aliénor. Elle ne voulait pas avoir à rougir devant le ménestrel du peu d'amour d'Hermann pour elle. Ayant appris que le sire de Trécastel est retourné à son château, aussitôt Olivier s'est remis en route, et le jour suivant il arrive au manoir de Trécastel plusieurs heures après Hermann. On le conduit devant la vénérable douairière. — « Noble dame, dit-il, en fléchissant le genoux, ne puis-je parler à mon seigneur et maître ?... »

— « Que lui veux-tu, ménestrel ? »

Olivier hésite. Mais aux questions de la dame de Trécastel, il voit qu'elle est instruite de tout ; alors il s'explique sans détour. — « La noble damoiselle de Broméné, dit-il, est sauvée. J'en apporte la preuve. Ce jour devait être le dernier de sa vie. »

Sans le laisser achever, la douairière fait appeler son fils. Mais à la vue d'Olivier, il fronce le sourcil. « Vassal, dit-il, qui t'a donné l'audace de te présenter à mes yeux ? »

— « Mon seigneur et maître, répond le ménestrel avec respect, j'ai été accusé par vous de détours et de ruse... J'en fus coupable, il est vrai, mais dans un but dont je n'ai point à rougir. Un serment sacré lie ma langue ; je dois me taire encore... Un jour peut-être il me sera permis de parler. Que du moins votre bonté et l'heureuse nouvelle dont je suis porteur me fassent pardonner ma faute. Aucun danger ne menace plus les jours de la noble damoiselle de Broméné. Jeanne Ardeeu a découvert le misérable qui, pour un peu d'or, s'était chargé d'accomplir le maléfice ; pour un peu d'or il lui a donné la figure que voici... Voyez, mon

seigneur et maître, quelques heures plus tard) tout était fini. »

Deux longues aiguilles étaient enfoncées dans les deux bras de la figure de cire vêtue comme l'était Aliénor dans les jours de fête, et Olivier tenait à la main celle qui avait été destinée à porter le dernier coup. Hermann détourne la tête en s'écriant : « Exécrable sortilége !... oh ! malédiction, trois fois malédiction sur celui qui le premier le fit connaître aux enfans de l'Armorique ! Ménestrel, je te pardonne.... mais à une condition ! nomme à l'instant le monstre qui a pu vouloir se venger d'une manière aussi lâche des mépris d'Aliénor ! »

— Seigneur de Trécastel, répondit Olivier, ce n'est point un homme, c'est une damoiselle.... »

— « Son nom ? afin que je le voue à l'exécration publique ! »

— « Je le sais, mon seigneur et maître, mais les plus affreuses tortures ne pourraient l'arracher de mes lèvres. »

— « Tu oses refuser de m'obéir ?

— « J'ose préférer les effets terribles du courroux du seigneur de Trécastel au parjure. »

Hermann lui tendit la main en disant : « Lève-toi ! »

La douairière songe bientôt à accomplir son vœu. Son fils doit l'accompagner, et quelques jours après ils partent à pied avec une suite nombreuse de varlets et d'écuyers. Olivier a fait aussi un vœu; c'est de porter un *ex voto* à la chapelle de Notre-Dame-des-Portes, d'y expier par une pénitence sévère le mal que son imprudence a causé et de rendre grace au ciel de ce que ce mal ne soit pas devenu plus grand ; car il vient d'apprendre qu'Aliénor a donné au sir de Trécastel le triangle constellé, qu'ainsi elle s'était volontairement exposée à une mort certaine dans le cas où Hermann ne se sacrifierait pas pour la sauver, qu'ainsi elle lui avait laissé l'honneur du sacrifice en le garantissant à son insçu de tous les dangers et en n'y exposant qu'elle seule. Olivier voudrait pouvoir instruire Hermann de cette preuve de l'amour d'Aliénor pour lui ; mais il a juré de se taire. D'ailleurs, il ignore ce qui s'est passé entre eux ; il ignore ce qu'a fait le sire de Trécastel, il ignore même que la damoiselle de

Broméné l'a banni de sa présence, et il n'attribue le brusque retour d'Hermann dans son manoir, et le mécontentement, l'humeur sombre qu'expriment son visage, qu'aux suites d'une discussion politique entre le sire de Broméné et lui.

Que devenait Aliénor pendant que des prières, des vœux s'élevaient au ciel en sa faveur et demandaient pour elle le bonheur et de longs jours ? En proie à une fièvre ardente, suite de tant de secousses, d'émotions et d'inquiétudes, elle instruisait dans son délire le chapelain et Alix qui ne la quittaient pas un instant, de ce qu'elle avait osé faire ; et tous deux en l'écoutant, se regardaient avec effroi et frissonnaient d'horreur et de pitié.— « Ah ! disait le vénérable chapelain en élevant les mains vers le ciel, dans quels égaremens peuvent nous entraîner les passions ! de quelles erreurs criminelles peut nous rendre coupables une imagination sans frein ! »

Alix, la douce et pieuse Alix tremblante pour la vie d'Aliénor et pour son salut dans l'autre monde, si elle mourait sans avoir pu pleurer sur sa faute, fit vœu de renoncer à toutes les joies de la terre, de consacrer ses jours à soigner les pauvres et de ne plus porter que des vêtemens de bure, si une heure, seulement une heure de repentir était accordée à sa malheureuse cousine.

En revenant à la vie, Aliénor revint aussi à la raison et elle rougit ; elle pleura amèrement lorsque le chapelain, avec cet accent pénétrant et plein d'onction que donne la véritable piété, lui fit sentir à quel point elle était coupable, à quels devoirs sacrés elle avait manqué en croyant pouvoir disposer si légèrement de ses jours, et en voulant disposer aussi de ceux d'un autre. Le respectable vieillard, après l'avoir pénétrée de l'énormité de sa faute, sut la réconcilier avec elle-même, et bientôt Aliénor éprouva, dans toute sa plénitude, cette sensation de bonheur que goûte, pendant la convalescence qui suit une douloureuse maladie, l'être arraché au trépas, et qui sent mieux alors tout le prix de l'existence. Dans ces momens, d'une douceur inexprimable, Aliénor pardonnait à Hermann, souhaitait de le revoir et se repentait sincèrement de l'avoir traité avec tant de dureté et d'injustice. Elle se plaisait à faire répéter par Alix les preuves qu'il avait souvent données de son amour

pour elle, et elle se disait : « Ah ! dans le sentiment qui m'a inspiré la coupable épreuve à laquelle j'ai osé le mettre, n'y avait-il pas plus d'orgueil et plus d'égoïsme que d'amour ? »

Le sire de Broméné avait été distrait des inquiétudes que lui avait données sa fille, par les soins qu'il s'était vu obligé de prendre pour leur sûreté à tous les deux. Ayant ouvertement levé l'étendard de la révolte, il devait s'attendre, et il s'attendait en effet, à se voir attaquer par les troupes espagnoles alors à l'île de Blavet (Port-Louis), et qui étaient sous les ordres du duc de Mercœur, l'un des principaux chefs de la ligue. Il n'avait donc pas perdu un moment pour mettre son manoir en état de soutenir un siége. Les antiques murailles, les hautes tours, les portes massives, les remparts avaient été réparés, les fossés nettoyés et remplis d'eau. Des armes, des munitions, des vivres avaient été apportés en abondance, et des hommes d'armes expérimentés placés à la tête du nombre de vassaux jugé nécessaire pour la défense du château, et qui maintenant n'en sortaient plus. Des sentinelles veillaient jour et nuit ; leurs *qui vive* rétentissaient avec éclat jusque sous les voûtes, plus d'une fois témoins de terribles combats.

Les seigneurs de Penlès, de Bosland et de Kervern n'avaient plus reparu au manoir de Broméné depuis que le père d'Aliénor avait fait connaître ses intentions. Il ne leur en voulait pas de ne point épouser sa querelle, et avait refusé le secours d'hommes et d'argent que le sire de Trécastel lui faisait offrir. Trop fier pour consentir à rien devoir à personne, le sire de Broméné avait engagé presque toutes ses terres afin de se procurer les ressources dont il avait besoin. Mais, s'il était décidé à s'ensevelir sous les ruines de son château plutôt que de céder aux dures conditions que le duc de Mercœur mettait à l'oubli du passé, le sire de Broméné ne pouvait songer de sang froid aux dangers qui menaçaient sa fille. Il voulut l'engager à se retirer avec Alix dans un couvent ; ce qu'Aliénor refusa en disant : « Serais-je digne de vous, mon père, si je pouvais m'éloigner dans un pareil moment ? »

Cette réponse charma le vieux guerrier. Il sourit en regardant Aliénor, et, persuadé que la victoire serait fidèle à sa bannière, il n'insista point.

Le jour suivant, un second messager arriva de la part du sire de Trécastel, au moment où Aliénor et son père étaient encore réunis. — « Mon seigneur et maître le sire Hermann de Trécastel, dit-il, m'envoie vers le seigneur Jean de Broméné pour le conjurer d'accepter les offres qu'il lui a déjà faites. Le sire de Trécastel serait venu lui-même, s'il n'avait craint que sa présence ne fût *importune* à la noble damoiselle de Broméné. Je suis chargé encore de la part de ma noble dame et maîtresse dame Renée, douairière de Trécastel, d'offrir près d'elle une retraite sûre à la noble damoiselle de Broméné et aux personnes qu'elle jugera à propos d'emmener. »

— « Tu diras à ton seigneur et maître, répondit le seigneur de Broméné, que loin d'accepter les hommes d'armes qu'il me fait offrir, je prends Dieu à témoin que s'il se déclare en ma faveur contre le duc de Mercœur, je ne le reverrai de ma vie. Personne n'a le droit de se mêler malgré moi dans ma querelle, et si les conséquences en sont funestes, elles ne doivent l'être que pour moi. »

Le ton qui accompagnait ces paroles était celui d'une résolution fermement prise. Le messager s'inclina ; puis, se tournant vers Aliénor il parut attendre sa réponse.

— « Remercie la noble dame de Trécastel de son gracieux message et de sa bonté, dit Aliénor d'un air plein de dignité ; mais ma place est ici, aux côtés de mon noble père. »

Aliénor autrefois aurait à peine tenu compte à Hermann de ce nouveau témoignage de son affection, de son dévouement pour le sire de Broméné et pour elle ; mais aujourd'hui quelle douce joie, quelle reconnaissance elle en ressentait ! Autrefois elle ne lui aurait point pardonné d'oser se présenter devant elle malgré sa défense, mais aujourd'hui elle le lui eût pardonné volontiers au contraire, et elle soupira de regret de ce qu'il n'en eût pas eu la hardiesse. C'est ainsi que chaque jour l'amour remportait une nouvelle victoire sur l'orgueil, et qu'Aliénor apprenait à aimer Hermann plus pour lui que pour elle-même.

Une nuit, le cri d'alarme retentit au loin : à l'instant, tout est sur pied dans le manoir de Broméné. Un mur-

murc de voix confuses, des pas précipités, se font entendre dans les vastes galeries; on voit passer et repasser des lumières devant toutes les fenêtres et le long des étroits corridors. Alix tremblante semble chercher un refuge dans les bras d'Aliénor, qui s'efforce de la rassurer, et toutes deux descendent ensemble dans la grande salle; elle est déserte. Aliénor, toujours suivie d'Alix, arrive bientôt sur le perron et s'y arrête. Elle cherche des yeux son père; elle le voit au milieu des hommes d'armes, les excitant, les animant du geste et de la voix. Un grand nombre de flambeaux éclaircut cette scène; leur lumière se réfléchit sur les armes et sur les casques et semble en faire jaillir des éclairs. Peu-à-peu les hommes d'armes se dispersent par petites troupes, les remparts se garnissent de combattans, et la cour restée vide est encore une fois plongée dans le silence et l'obscurité.

— « Que faites-vous ici? dit le sire de Broméné à sa fille et à Alix. Réunissez vos ancelles, retirez-vous dans la chapelle, et priez avec le chapelain, pendant que nous combattrons. »

Mais avant que la moitié du jour se fût écoulée, Aliénor, sa cousine et ses ancelles avaient bien autre chose à faire que de prier. Des blessés réclamaient leurs secours, et le sire de Broméné lui-même en avait déjà besoin. Alix admirait le sang froid, la fermeté de sa belle cousine qui, sans pâlir, étanchait le sang, lavait d'effrayantes blessures, et accompagnait ces soins d'exhortations touchantes, d'encouragemens ou de consolations.

Pendant huit jours, les assiégés et les assiégeans ne prirent que des intervalles bien courts de repos. Déjà un grand nombre des premiers étaient hors de combat; et, tandis que les Espagnols, qui avaient la facilité de faire venir des troupes fraîches, s'apercevaient à peine de leurs pertes, le sire de Broméné sentait vivement les siennes.

Il se promenait, un soir, à l'extrémité de la grande salle, à peine éclairée par la faible lueur de la lampe près de laquelle Aliénor, sa cousine et leurs ancelles, préparaient, en silence, des bandes de toile pour panser les blessés. De tems en tems, le sire de Broméné s'arrêtait, regardait sa fille, et son front soucieux le devenait plus encore. Pour la première fois, il l'avait trouvée la veille

rebelle à ses volontés; pour la première fois, Aliénor avait osé répondre par un refus positif, lorsqu'il lui avait annoncé qu'elle devait partir, et pour la première fois aussi le fier châtelain avait senti ses paupières se mouiller, en trouvant dans sa fille un courage, un dévouement dont jusqu'alors il n'avait pas supposé qu'une femme pût être capable. Soudain un homme d'armes se glisse dans l'ombre près de lui et dit en s'inclinant : « Seigneur de Broméné, je voudrais vous parler. »

— « Eh bien ! parle ? »

— « Non, pas ici. Veuillez avoir la bonté de me suivre. »

Etonné de ce ton, le sire de Broméné regarde celui qui ose demander si hardiment d'être entendu. C'est un de ses hommes d'armes, il le reconnaît aux couleurs dont ce soldat est vêtu.

— « Vassal, dit-il, je te trouve bien hardi !..... »

Le guerrier baisse davantage la tête ; il semble craindre de montrer ses traits. — « Au nom du ciel, répond-il, que je puisse dire un mot en secret au seigneur de Broméné. Les momens sont précieux..... »

Le père d'Aliénor se décide à le suivre. Quand ils sont dans la galerie, où brûlent plusieurs lampes de distance en distance, le guerrier se jette aux pieds du sire de Broméné, et s'écrie : « Sire de Broméné, vous avez refusé les secours que je vous offrais..... Mais j'ai osé vous servir malgré vous...... »

— « Hermann de Trécastel ! » s'écrie le sire de Broméné, frappé de surprise.

— « Oui, dit Hermann en se levant. Depuis dix jours j'unis mes efforts aux vôtres pour repousser vos ennemis; depuis dix jours je suis sous votre toit, confondu parmi vos hommes d'armes. Vous l'auriez toujours ignoré, sire de Broméné, si mon bras avait pu vous suffire ; mais, vous le voyez, les forces de l'ennemi s'augmentent et les nôtres diminuent de jour en jour. Permettez que mes soldats se réunissent aux vôtres. Vous pouviez tenir encore deux jours.... Eh bien! avant que l'aurore se lève pour la seconde fois, je serai sous les murs de Broméné à la tête de mes plus braves gerriers. »

— « Non, sire de Trécastel, répondit le père d'Alié-

nor, non je ne consentirai pas à ce que vous attiriez sur vous la colère du duc de Mercœur..... »

— « Eh ! qu'importe la faveur ou la défaveur des princes, à qui n'a point d'ambition !.... Sire de Broméné, mon parti est pris. Si vous refusez d'accepter le renfort que je suis assez heureux pour pouvoir vous offrir, je m'ensevelis avec vous sous les ruines de ce château. Avec vous je péris !....: »

— « Généreux Hermann ! » s'écrie le sire de Broméné, et tous deux s'embrassent à plusieurs reprises.

— « J'ai encore une grâce à demander, ajoute Hermann. J'ose vous supplier de laisser ignorer à votre noble fille que, malgré sa défense, j'ai eu l'audace de venir en ces lieux. »

— « Sa défense ? Eh ! quoi ! Aliénor.... »

— « La damoiselle de Broméné a eu sans doute des motifs de me traiter avec autant de rigueur. Je dois me soumettre et me taire. »

Hermann, détournant aussitôt l'entretien, le ramena sur ses projets pour couper l'ennemi et l'obliger de lever le siége. Après être convenu avec le sire de Broméné de ce qu'il avait à faire, Hermann, conduit par lui, sortit par une issue secrète qui communiquait des galeries souterraines du manoir aux rochers contre lesquels il était adossé, et en peu d'instant Hermann eut disparu.

Mais le sire de Broméné vit se passer le jour que lui-même avait fixé pour son retour, puis deux autres encore, et Hermann ne revenait pas. La situation des assiégés devenait de plus en plus alarmante. Ils étaient réduits à un bien petit nombre ; le manque de vivres et de munitions commençait à se faire sentir ; rien cependant ne pouvait abattre le courage, ébranler la fermeté du sire de Broméné et de sa fille. Un miracle seul pouvait maintenant les sauver. Aliénor et Alix le demandaient au ciel ; le sire de Broméné l'attendait du courage d'Hermann.

Après une journée de combats opiniâtres, les assiégés commençaient à peine à goûter quelque repos, que les Espagnols, favorisés par les ombres de la nuit, s'avancent en silence sur les pas d'un traître et pénètrent dans le château. Bientôt toute résistance devient inutile, et pourtant le sire de Broméné résiste encore. Mais ac-

éablé par le nombre ; il tombe couvert de sang et de blessures, et en tombant il brandit, d'un air menaçant, le tronçon de son épée qui échappe enfin à sa main défaillante et roule à ses côtés. Aliénor est à genoux près de lui ; plus d'une fois elle a cherché à lui faire un rempart de son corps, et chaque fois il l'a repoussée avec violence en criant : « Fuis, fuis, tu le peux encore ! » Le plancher de la salle est jonché de corps mutilés ; les cris plaintifs des mourans sont étouffés par les cris de triomphe des vainqueurs, et de loin en loin on entend encore le cliquetis des épées, qui ne cesse que lorsque les Espagnols ne trouvent plus personne à combattre.

— « Des fers à moi ! » s'écrie le sire de Broméné qui reprend ses sens ; et il soulève avec peine ses mains chargées d'indignes chaînes. Il voit sa fille, Alix et leurs ancelles éplorées qui l'entourent, et les corps sans vie de ses fidèles guerriers ; avec un cri de rage il se cache la figure de ses deux mains.

Aliénor seule ne pleure pas. Elle seule a conservé assez de sang froid pour prodiguer à son père les secours dont il a besoin.

Les prisonniers attendent dans un morne silence ce que les vainqueurs vont décider et quel sera leur sort. Toute la nuit se passe dans cette douloureuse et longue attente. Le sire de Broméné admire la constance de sa fille qui encourage, réprimande ou console Alix et ses ancelles. Le vénérable chapelain est venu les rejoindre. Mais c'est en vain qu'il engage le sire de Broméné à la résignation : le fier guerrier, blessé et dans les fers, ne respire que haine et que vengeance.

Il apprend enfin qu'on va le conduire avec sa fille dans l'île de Blavet, et qu'ils resteront jusqu'à ce qu'on ait reçu de nouveaux ordres du duc de Mercœur. Tout annonce à Aliénor et à son père qu'ils seront traités avec la dernière sévérité, que leur captivité sera des plus dures. Mais pas une plainte, pas une sollicitation pour obtenir du moins un délai au départ, ne sort de leur bouche.

Tout-à-coup un mouvement remarquable a lieu dans le château : on va, on vient, on court, les trompettes sonnent....

— « C'est Hermann! s'écrie le sire de Broméné. Il vient pour nous délivrer et pour nous venger ! »

Au nom d'Hermann, le cœur d'Aliénor bat avec force. Elle ne comprend pas comment son père sait aussi certainement que le sire de Trécastel doit venir à leur secours, et pourtant elle ne peut prononcer un seul mot pour le demander.... Tous prêtent une oreille attentive; tous tressaillent au moindre bruit.... Tous croient à chaque instant qu'ils vont entendre le signal du combat. Cet espoir s'évanouit; mais pour renaître et pour s'évanouir encore les jours suivans, jusqu'à ce qu'enfin ils le perdent sans retour.

Le sort des prisonniers s'était cependant beaucoup adouci. D'indignes fers ne chargeaient plus des mains long-tems victorieuses; Aliénor était aussi l'objet des égards et des respects de tout ce qui composait la garnison du château, et l'on ne parlait plus du départ pour l'île de Blavet, départ qui l'avait tant alarmée à cause de son père; mais le coup était porté. Le sire de Broméné se mourait des suites de ses blessures, et bientôt Aliénor se trouva sans autre appui sur la terre que la fermeté de son caractère et son courage à supporter l'adversité.

Les derniers honneurs furent rendus au guerrier, par ses ennemis mêmes, avec un respect religieux qui les honorait tous également. Peu de jours après, Aliénor reçut un message de la noble dame de Trécastel, qui lui faisait offrir, pour la seconde fois, un asile dans son manoir; pour la seconde fois Aliénor refusa en disant que, comme son noble père, elle ne voulait point devenir la cause d'une disgrâce pour la famille de Trécastel; que d'ailleurs sa présence était nécessaire au château de Broméné; que ses paysans la regardaient comme une sûreté pour leur personne et pour leur vie, et qu'elle même ne saurait consentir à s'éloigner volontairement de ceux à qui elle pouvait encore être utile et qui avaient droit à sa protection. Le messager repartit avec cette réponse. Il n'avait pas dit un mot du seigneur de Trécastel. Aliénor, blessée de ce silence, et trop fière pour en rien témoigner, avait évité aussi sans affectation de parler d'Hermann; mais bien des larmes amères coulèrent en secret, et Alix même ne les vit pas.

Rien ne venait plus distraire les loisirs des deux cousines, excepté les soins de la bienfaisance qu'elles pouvaient encore exercer ; mais avec moins de munificence et de grandeur qu'autrefois. Le bien qu'avait fait longtemps Aliénor, ne lui avait jamais coûté d'autre peine que de répartir, avec le plus de justice possible, son superflu entre ceux qui manquaient du nécessaire ; maintenant, au contraire, il fallait se priver pour soulager les maux de ses paysans, la plupart ruinés par la guerre et par les dévastations, le pillage qu'elle entraîne toujours à sa suite ; et ce fut alors seulement que la damoiselle de Broméné connut toutes les jouissances, les jouissances les plus pures de la bienfaisance. Elle apprenait aussi à devenir moins exigeante envers les hommes et envers le sort, à ne plus croire que tout lui était dû et qu'elle ne devait rien aux autres, que sa volonté était une loi irrévocable à laquelle il fallait se soumettre sans qu'elle fût obligée de céder à celle de personne. Telles sont les leçons que donne l'adversité ; leçons sévères, mais utiles, dont on profite malgré soi, et qui finissent par faire pratiquer la patience et la résignation, sans lesquelles l'existence n'est qu'une lutte continuelle, pénible et sans résultat contre l'inflexible destinée.

Alix, la douce Alix offrait à son altière cousine, le plus beau modèle de cette pieuse soumission aux décrets du ciel dans laquelle on puise un calme inaltérable. C'était devant Dieu seul qu'elle s'était engagée à renoncer à tout ce qui fait chérir la vie, et cet engagement était pour elle aussi sacré que si elle l'avait pris à la face du monde entier. Dès le berceau elle s'était accoutumée à s'oublier elle-même pour ne songer qu'aux autres; car, dès le berceau, elle avait été en butte aux vicissitudes, aux caprices de la fortune ; son cœur rempli d'une ardente piété et d'une vive et tendre affection pour Aliénor avait trouvé dans ces deux sentimens la plus douce félicité et la force qui manquait à son caractère naturellement timide et faible.

Une année s'écoula ainsi. Aliénor pouvait se croire maîtresse dans son château, qu'occupait une faible garnison espagnole. Elle en sortait peu, si ce n'est pour aller porter des secours ou des consolations à ses paysans.

Les bruits du dehors ne parvenaient pas jusqu'à elle. De tems en tems, la dame de Trécastel envoyait des messagers chargés de paroles amicales et de légers présens ; c'étaient de ces bagatelles qui n'ont d'autre valeur que celle que leur donne la main dont elles viennent et le cœur de la personne qui les reçoit. Mais toujours, toujours le même silence sur Hermann. Alix, les ancelles et le petit nombre de domestiques qui entouraient encore la damoiselle de Broméné, avaient reçu l'injonction formelle de ne pas faire la moindre question à son sujet aux messagers de la douairière de Trécastel. La seule chose relative à lui qu'eût apprise Aliénor depuis près d'un an, c'est qu'il avait comblé de bienfaits Jeanne Ardeen et sa famille qui avaient quitté le pays, et que les paysans prétendaient avoir fait fortune par le moyen de la magie.

La ligue était enfin vaincue, et l'on commença à respirer en France, puis dans la Bretagne, quand la paix eût été signée avec Philippe II. Les Espagnols se retirèrent alors, et Aliénor se vit délivrée d'un joug qu'elle n'avait supporté qu'avec une secrète indignation. Mais elle ne pouvait espérer de recouvrer jamais la splendeur dont avait joui si long-tems sa famille. Mettant une noble fierté à remplir les obligations contractées par son père, Aliénor s'imposa encore de grands sacrifices afin de conserver l'antique manoir où elle voulait passer avec Alix le reste de ses jours. Elle ignorait le motif du vœu qu'avait fait Alix, elle le croyait dicté par la seule piété, et elle voulait s'engager aussi à consacrer, comme sa cousine, sa vie entière aux exercices de la bienfaisance, à renoncer comme Alix aux joies de la terre. Alix l'en détourna.

— « Belle cousine, lui dit-elle, tu peux encore être heureuse. N'ayant pas reçu comme toi en partage le courage et la fermeté de caractère que je t'ai vue déployer dans le malheur, en multipliant mes liens, j'aurais multiplié mes peines. L'amour n'est pas pour moi un sentiment regrettable. Je n'en ai point connu le bonheur ni l'amertume et je ne les connaîtrai jamais ; l'amitié suffit à mon cœur. Mais pour toi, belle cousine, pour ton ame aimante et passionnée, l'amitié n'est pas un lien assez fort, ni un sentiment assez exalté... Tu as besoin d'émotions plus violentes, tu as besoin même

de tourmens.... Vois ; la vie paisible que nous menons, te fatigue; en rendant heureux ceux qui t'entourent, tu n'es pas heureuse toi-même. Crois-tu, belle cousine, que tu le serais davantage si une fois tu avais fixé, sans retour ta destinée, si tu avais élevé entre Hermann et toi une barrière éternelle ? Je n'ai pas fait de sacrifice, et toi tu en veux faire un qui deviendrait la source d'un repentir amer... Non, belle cousine, ne t'engage point par des vœux téméraires. Pourvu que je ne te quitte jamais, je serai heureuse, car je n'aime rien au monde que toi... et toi, tu aimes encore Hermann. »

Ainsi parlait Alix avec l'accent de la conviction, et chaque soir elle demandait au ciel, que sa belle cousine devînt l'épouse d'Hermann.

Comme elles rentraient un jour ensemble de leur promenade solitaire, Olivier est la première personne qui se présente à leur vue au moment où la porte de la grande salle s'ouvre devant elles. Aliénor pâlit, chancelle et s'appuie fortement sur le bras d'Alix tout émue. Le Ménestrel s'incline avec respect, fléchit le genoux et dit : — « Noble damoiselle de Broméné, je suis envoyé vers vous par mon seigneur et maître le sire de Trécastel. Il n'a pas osé s'offrir à vos regards avant d'en avoir obtenu, de votre bouche, l'ordre formel. Mais, j'ai la hardiesse de le dire, jamais mon noble maître ne mérita mieux de voir vos yeux se fixer sur lui avec bonté. Son beau visage porte les traces de la longue et dure captivité qu'il a endurée à cause de vous, damoiselle, et du brave et digne seigneur Jean de Broméné. »

— « Que dis-tu, Ménestrel ? » s'écrie Aliénor au comble de l'étonnement, et elle fait un pas vers lui, tandis que ses regards semblent chercher à lire dans ceux d'Olivier l'explication de ces paroles.

— « Damoiselle, reprend le ménestrel, mon noble maître, après avoir combattu dix jours dans les murs de Bromené sous les simples vêtemens d'un de vos hommes d'armes, à votre insçu comme à l'insçu de votre noble père, revint à Trécastel pour réunir les troupes qu'il voulait conduire contre les Espagnols. Mais ses vassaux refusèrent d'obéir. Vous connaissez la haine qu'on portait alors dans ces contrées à l'hérétique Roi de Navarre, à présent Roi de France et fils aîné de l'Eglise. Ni prières,

ni menaces ne purent rien sur les paysans du sire de Trécastel, qui croyaient que leur seigneur abandonnait la cause de notre duc pour servir celle de l'*hérétique*.... Soudain la nouvelle que le manoir de Bromééé est au pouvoir des Espagnols, parvient au sire de Trécastel. Il apprend que votre noble père et vous, damoiselle, allez être conduits à l'ile de Blavet. Il offre de l'or, une riche rançon... Enfin, il se livre lui-même pour ôtage... Et vous restez en paix dans votre antique demeure. »

— « O Hermann ! » s'écrie Aliénor en se jetant dans les bras d'Alix, et leurs larmes, les plus douces larmes se confondirent.

— « Damoiselle, continue Olivier, sans la noble dame de Trécastel, vous ignoreriez encore ce que mon digne maître a fait. C'est elle qui m'a ordonné de vous en instruire, et de vous prier d'oublier le passé, de vouloir bien pardonner l'offense dont son fils a pu se rendre coupable envers celle qu'il aime uniquement, et enfin de lui permettre de vous offrir, damoiselle, les vœux d'un cœur aussi dévoué que fidèle. »

Hermann et Aliénor furent unis, et une félicité durable devint leur partage. Si parfois de légers nuages venaient la troubler, Aliénor mettait ses soins à les faire promptement disparaître et à les rendre moins fréquens en ne demandant jamais rien au-delà de ce que l'amour soumis à la raison pouvait exiger. Alix jouissait du bonheur de sa belle cousine autant que s'il avait été le sien. Elle admirait la conduite prudente d'Aliénor, sa patience à supporter les orages passagers, inévitables même dans l'union la plus heureuse, et à son tour elle disait tout bas : « Oui, les femmes seules savent aimer ! »

Olivier, traité par les deux époux, non comme un serviteur, mais comme un ami, ne songeait plus qu'à goûter près d'eux le repos dont il commençait à sentir le besoin. Ses contes, ses saillies égayaient souvent leurs veillées. Il aurait voulu revenir sur le passé, il aurait voulu apprendre au sire de Trécastel ce qu'Aliénor avait osé faire pour s'assurer jusqu'à quel point elle était aimée : mais Aliénor d'un geste, d'un regard arrêtait ses paroles indiscrètes.

— « Ménestrel, dit-elle un jour, pour la dernière fois, je te prie de garder un silence éternel sur la seule action dont j'aie à rougir. Aveuglée par un fol orgueil, j'osai demander plus que moi-même je ne pouvais donner. La vie d'une femme appartient tout entière aux douces affections du cœur, à l'amitié, à l'amour; est-il donc étonnant qu'elle la leur sacrifie sans hésiter? Mais pour un chevalier, l'existence est le plus beau présent que puisse faire le ciel, car cette existence appartient à la gloire et à la patrie; la sacrifier à l'amour serait faiblesse. Je rends grâces à Dieu de ce qu'Hermann n'en ait pas eu la pensée. »

S. U. DUDRÉZÈNE.



BIOGRAPHIE NANTAISE.

DE LA NOE-MESNARD.

Jean de la Noe-Mesnard naquit à Nantes en 1650, de Louis Mesnard et de Françoise Fouré. Ses parens appartenaient à la bonne bourgeoisie: son père fut successivement échevin et sous-maire de Nantes, et il s'acquit l'estime générale dans l'exercice de ces importantes fonctions. Ce fut d'un second mariage et à l'age de 71 ans, qu'il donna le jour au jeune Lanoe, dont nous allons esquisser rapidement la vie. Voué au blanc pendant 7 ans par ses parens, ce jeune homme conserva toute sa vie une grand dévotion pour la Vierge, dont il avait porté la livrée pendant ses premières années. Dès l'âge de cinq ans, il refusa d'embrasser une dame, parce qu'elle avait des mouches; ce qui annonçait, dit l'auteur de sa vie, qu'il déclarerait toujours une guerre implacable au vice.

Il fit ses humanités et sa philosophie aux Oratoriens de Nantes, et se livra toujours à l'étude avec le plus grand zèle. Il soutint en 1668 ses thèses de philosophie avec éclat; ses parens l'envoyèrent ensuite à Paris pour y étudier le droit, et il s'y fit recevoir avocat. Il revint à Nantes, et y suivit le barreau, mais il en

l'estime des nombreux ecclésiastiques qu'il avait formés, et 30 paroisses se rendirent processionellement à sa sépulture. Il fut enterré dans le cimetière de Saint-Clément, et quelques personnes ont assuré qu'il s'était opéré des miracles à son tombeau.

M. de Lanoe-Mesnard, outre le catéchisme dont nous avons parlé, est encore auteur de deux ouvrages restés manuscrits.

1.° Traité sur l'usure.

2.° Conférences sur les devoirs de la vie chrétienne et ecclésiastique.

GOURMEAU.

Jean Gourmeau, mort curé de Gien, dans l'Orléanais, en 1761, était de Nantes; mais il n'est connu que par *la vie édifiante de Lanoe-Mesnard, Bruxelles (Paris)*, 1734, 1 *volume* in-12. Il a retracé, dans cet ouvrage, la douceur et les talents de cet ecclésiastique distingué: nous en avons extrait la notice biographique précédente.

J. L BOYER.



ENCORE UN MOT

SUR LE TERRI-BEN DES BRETONS.

J'ai souvent, dans ma jeunesse, entendu citer un prétendu passage de César. On lui fait dire que les Bretons étaient terribles, quand ils prononçaient *Terri-ben*. *Terribiles sunt Britones quando dicunt terriben. Terri-ben* signifie dans le bas-breton *casse-lui la tête*. Ainsi, ces mots auraient été chez les anciens bretons, comme ils sont encore chez les modernes, un cri de guerre qui les animait dans les combats. J'ai lu et relu les œuvres de ce général romain, mais inutilement; je n'y ai point trouvé la phrase citée. Aussi tout le monde sait-il maintenant, même M. de Kerdanet, que l'on a fait dire à César ce qu'il n'a jamais dit. Au reste, quand ce passage serait dans les ouvrages de César, cela ne nuirait en rien au

sentiment de ceux qui soutiennent que les anciens Bretons et les anciens Celtes ne parlaient pas la même langue. César qui a eu à combattre les habitants de l'île, qui n'avaient fait encore aucune conquête dans les Gaules, aurait pu dire qu'ils étaient terribles quand ils poussaient leur cri de guerre. Cela prouverait seulement que le Breton du tems de César, était à peu près le même que celui d'aujourd'hui, ce qui lui assignerait une belle antiquité, sans rien faire pressentir relativement à l'identité du celtique et du breton.

M. de Kerdanet, qui a fait comme moi beaucoup de recherches sur ce sujet, a enfin trouvé, non dans César, mais dans le dictionnaire de Suidas, un passage à peu près semblable. Suivant lui on lit dans cet auteur (*Lycée Armoricain*, 2.e vol., pag. 33) : *Appian disait en parlant des Celtes, qu'il montrait nus aux Romains : Voilà ceux qui prononcent dans les combats le cri terri-ben*. J'avoue que ce passage m'a paru prouver que les anciens Celtes parlaient breton, puisque l'on ne peut nier que *terri-ben* appartienne à cette langue. Quoique Suidas n'ait écrit son Lexique que vers la fin du X.e siècle ou le commencement du XI.e, l'assertion de M. de Kerdanet a dû me faire croire que si les Celtes et les Bretons ne parlaient pas la même langue, ils avaient du moins un très-grand nombre d'expressions communes; parce que Suidas nous a conservé un grand nombre de choses tirées des écrits des anciens et qui ont été perdues dans la suite. Il aurait pu, en conséquence, avoir la connaissance de ce passage d'Appian, quoiqu'il ne se touve plus dans les ouvrages de ce dernier.

Comme j'ai toujours mis beaucoup de bonne foi dans la discussion que j'ai établie sur la non identité du Breton et du Celtique, je me suis arrêté, sitôt que l'on m'a donné de fortes raisons contre mon opinion.

J'ai donc dû vérifier le passage cité par M. de Kerdanet avant de continuer ma discussion : et me voilà de feuilleter Suidas. Je cherche les mots *Celtes*, *Appian*, *Terri-ben* et tous les mots de la fameuse phrase. Je parcours toutes les éditions de Suidas que je puis trouver dans ma propre bibliothèque, dans celle de Nantes et même dans celle de Rennes, qui est sous la direction de M. de Kerdanet. Toutes mes recherches sont inutiles : point

de *Terri-ben*. Enfin, je m'adresse à M. de Kerdanet lui-même (*Lycée*, même vol., page 34) et je le supplie de m'indiquer quel mot du dictionnaire de Suidas il fallait chercher pour le trouver. Il a la cruauté de me plaisanter (page 126) en me disant qu'il était étonnant que j'ignorasse la manière de chercher des mots dans un dictionnaire, et il ne m'indique pas le mot, mais bien la page 97 du tome 2 de l'édition de Cambridge. Alors je pensai que le passage n'était pas dans le Lexique même; mais dans les commentaires, ce qui affaiblissait beaucoup l'attaque contre moi.

Ne pouvant trouver ici cette édition de Suidas qui est en 3 vol. in-fol., j'ai prié quelqu'un de faire des recherches à Paris, à la bibliothèque royale. Mais quel a été mon étonnement en apprenant que l'on n'avait rien trouvé, et que Suidas ni ses commentateurs n'avaient jamais fait mention du *Terri-ben*. J'avoue que je conçus un peu d'humeur contre M. de Kerdanet; je lui ai depuis écrit plusieurs lettres pour lui demander de nouvelles explications sur ce sujet. Elles ont toujours été sans réponse.

Comme il serait inconvenant qu'un fait faux restât dans le *Lycée Armoricain*; parce que les antiquaires pourraient être trompés, comme l'a déjà été M. l'abbé Mahé, si réellement ce passage n'est point dans Suidas. J'ai pris le parti d'insérer ces observations dans le *Lycée* et de prier M. de Kerdanet de nous dire franchement la vérité. Le passage qu'il se glorifie d'avoir trouvé dans le Lexique y est-il réellement ? est-il de Suidas ou de quelque commentateur ? à la suite de quel mot se trouve-t-il? ou du moins à quelle page, celle qu'il a indiquée ne le contenant pas ?

Dans la question qui nous occupe, les citations des auteurs anciens sont tout, et j'ai prouvé dans le premier volume du *Lycée* que MM. d'Argentré, Cambry, etc., ont cité faussement. Je serais fâché d'être forcé de faire le même reproche à un collaborateur que j'estime: je le croirais trompé par quelque récit faux, s'il n'avait mis une espèce d'ostentation dans sa découverte.

J. LE BOYER.

SUR L'EMPLOI DES MACHINES.

Juin 1826.

Depuis la discussion qui a eu lieu, dans le sein de la Société Académique sur cette question, elle a été débarrassée de beaucoup de propositions accessoires et de détails qui la compliquaient. Elle est à peu-près réduite à ses plus simples expressions, on peut donc concentrer l'opinion de M. de Tollenare (1) dans les trois propositions suivantes :

1.° Pour que l'usage d'une nouvelle machine soit permis, il faut que la baisse des prix de l'objet fabriqué soit telle qu'elle engendre une demande plus étendue des produits, de manière à donner de l'emploi à tous les ouvriers primitivement expulsés.

2.° Le régime des machines est du domaine des lois sociales; parce que, hors la conscience ou la pensée muette, tout en est en tant qu'actes manifestés, éducation, talents exercés, et *probablement jusqu'à la propriété même, si elle a un corps*, celle-ci ne paraissant exister que par elle. La haute administration, ou la législation dont elle est l'organe peut prohiber l'application d'une brillante découverte *comme d'un poison*, si cette découverte, tout honorable qu'elle fût pour le génie de son auteur, devait avoir des conséquences que l'autorité jugerait devoir être anti-sociales.

3.° Lorsque la Société Académique sera appelée à prononcer sur le mérite d'une nouvelle découverte, indépendamment du mérite intrinsèque de l'invention, elle devra baser son opinion sur les considérations politiques établies dans les deux propositions précédentes.

Tout est, dites-vous, dans le domaine des lois sociales *jusqu'à la propriété même, si elle a un corps.*

Voilà assurément un paradoxe fondé sur des équivoques d'expressions qu'il est bon d'apprécier à leur

(1) Page 590 du 7.° volume du *Lycée*.

juste valeur. D'abord, il faut, dans ces sortes de discussions, supprimer tous les mots métaphoriques, appliqués à des êtres métaphysiques, qu'on personnifie et qu'on fait agir et parler. Ainsi, écartons les mots d'administration, de gouvernement, etc., qui n'existent que par fiction, et représentent des collections d'individus.

Les hommes, dans l'état de nature, n'avaient pas plus de droit de propriété que n'en ont les animaux. Lorsqu'ils se furent multipliés, ils se réunirent par familles, puis par peuplades, afin de conserver chacun leur propriété, c'est-à-dire, le fruit de leur chasse, de leur pêche, etc., et la sûreté de leurs personnes. Pour cela, ils choisirent des chefs qui jugèrent les différends, et ordonnèrent l'emploi de la force du plus grand nombre contre les réfractaires. Afin de fournir les moyens d'exécution, chaque membre de la peuplade convint de donner une partie proportionnelle de sa propriété, pour payer les agents qui lui conservaient le reste. Voilà les vrais principes de l'état d'association entre les hommes : ils ne vont pas au-delà ; car, si vous établissez que chaque associé doit toute sa propriété aux gouvernants, leur protection pour la conserver devenant illusoire, il n'y a plus de société, ou si elle subsiste encore à l'égard de ceux qui n'ont pas été atteints, le pacte est violé dans la personne de ceux qui ont été dépouillés injustement de toute leur propriété ; c'est le despotisme, c'est le gouvernement de Maroc.

Dans les gouvernements modérés tel que le nôtre, avant comme pendant la révolution, le principe conservateur de la propriété de chaque individu a été consacré par nos lois. Lorsqu'on a besoin de la propriété d'un particulier pour l'utilité publique, elles disent expressément qu'il en sera fait une estimation par experts, et que l'autorité ne s'en emparera *qu'après une juste et préalable indemnité*. Nous pouvons ajouter à la louange des administrations, que ces estimations se font toujours à l'avantage du propriétaire dépossédé ; sans doute, parce que les administrateurs pensent avec raison qu'il y a des souvenirs et des sentiments moraux qui donnent à la propriété une valeur qui doit être ajoutée au prix vénal du fond, et qui bien souvent ne peuvent être compensés par aucun prix.

Pour développer sa proposition, M. de Tollenare suppose un cas de ruine imminente pour douze millions de laboureurs sur dix-huit millions, par l'effet de nouvelles découvertes en agriculture, et de nouvelles composition des engrais. Il demande s'il ne faudrait pas empêcher l'exécution de pareils procédés ; et, comme la réponse ne peut qu'être affirmative, il en conclut qu'on doit également proscrire les procédés analogues, dans le cas d'un moindre dommage proportionnel.

Je nie les prémices et la conséquence : les prémices, parce qu'elles sont hors de toute possibilité morale ; la conséquence, parce qu'il n'y a pas de parité entre le *maximum* et le *minimum* de l'hypothèse proposée pour exemple.

Depuis les temps historiques a-t-on vu, dans aucun pays, l'innovation d'une machine qui ait enlevé subitement le travail à douze millons d'hommes ? Non, sans doute. Eh bien ! j'en conclus que la chose est impossible pour l'avenir ; non de toute impossibilité physique, mais de toute impossibilité morale.

Il n'est pas sûr physiquement que le soleil se levera demain ; car il a eu un commencement, et par conséquent il aura une fin ; mais il est moralement certain qu'il continuera à se lever encore pendant un temps indéfini. Cette certitude morale est telle qu'elle équivaut pour nous à l'évidence.

Dès le temps des Romains on a répondu à ces suppositions forcées, par un adage populaire.

Si cœlum caderet, multæ caperentur à laudæ.

La conséquence n'est pas mieux fondée. On délibère sur la déclaration d'une guerre très-juste qui, d'après des calculs qu'on croit vrais, doit coûter douze millions d'hommes sur dix-huit millions qui composent la nation. Faut-il la faire ? Non, parce que cette perte en hommes serait pour la nation un plus grand dommage que celui dont elle a à se plaindre. Mais en diminuant successivement le nombre des chances malheureuses, par des constructions de nouvelles forteresses, par une meilleure discipline dans l'armée, par l'adoption d'armes plus parfaites, par l'occupation de positions importantes, etc., si l'on parvenait à n'avoir plus qu'une perte probable de dix mille hommes, faudrait-il également ne

pas déclarer la guerre ? Il faudrait certainement la déclarer, par la raison contraire à la précédente.

Si j'avais besoin d'autorités pour soutenir ma doctrine, je n'en manquerais assurément pas; mais je ne citerai que celle de M. de Tollenare lui-même. D'abord, je pourrais rappeler qu'il a introduit dans notre ville la navette volante, qui a accéléré le tissage dans la proportion de sept à dix, avec beaucoup moins de fatigue pour l'ouvrier, et qui, cependant, a contribué à doubler le nombre des tisserands.

D'un autre côté, M. de Tollenare, dans son excellent ouvrage *sur les entraves que le commerce éprouve en Europe*, a traité, avec un grand talent, toutes les questions les plus délicates qui touchent au mécanisme politique de l'intervention du gouvernement dans l'administration du commerce, et son livre n'est pas déplacé dans la bibliothèque d'un homme public à côté de ceux des meilleurs auteurs qui ont écrit sur l'économie politique.

Dans le paragraphe où il traite du droit de la société sur ses membres, pendant la guerre, il dit : « De même » que la société, à qui l'on doit le bienfait de la » propriété matérielle, *a le droit d'en exiger une por-* » *tion, pour la conservation d'un tout maintenu par* » *son assistance*, de même aussi elle peut faire con- » tribuer en nature, si j'ose m'exprimer ainsi, des » jouissances morales qui n'existeraient pas sans elles. » (Page 394.)

Dans le paragraphe où il examine le sort particulier qu'éprouvent les négocians, quand la communauté a intérêt à la guerre, il se plaint des captures des navires du commerce, faites à l'improviste, par l'ennemi. « Il » arrive », dit-il, « que ce sacrifice utile à toute la com- » munauté, n'est supporté que par quelques-uns de » ses membres, par les négocians en risques, qu'on » a très-certainement évité d'admettre aux secrets de » la politique des cabinets........ Rencontrons-nous bien » alors cette égale répartition de sacrifices et d'avan- » tages, dont nous avons fait la base de toutes nos » justifications ? *Ne sommes-nous pas autorisés à croire* » *que la communauté doit aux négocians un dédom-* » *magement de la perte qu'elle leur occasionne, si*

» *sciemment, tout comme elle le fait, quand elle frappe*
» *de réquisition, pour le service public, leurs navires*
» *et leurs marchandises?* » (Page 437.)

Voilà bien, je le crois, la doctrine de la contribution proportionnelle et non absolue de la propriété de chaque citoyen hautement réclamée et solidement établie.

Vos raisonnements, me dira-t-on peut-être, ne sont applicables qu'à la propriété matérielle. Ici, nous ne parlons que du sacrifice du produit de la pensée.

Je réponds que ce produit est la propriété la plus sacrée, parce qu'il est la source de toutes les propriétés matérielles; il n'y en a point de créées ou d'amassées sans travail; point de travail sans industrie; point d'industrie sans le concours de la pensée.

La consultation d'un avocat ou d'un médecin, le concert donné par un musicien, ne sont pas des produits matériels. Dira-t-on qu'ils ne méritent aucun salaire, et que le gouvernement peut les exiger sans indemnité?

Quand il résulte quelque inconvénient momentané, pour la classe laborieuse du perfectionnement de l'industrie, ce n'est pas à l'inventeur, mais au gouvernement à les prévenir et à y remédier. Il a des fonds faits pour les dépenses imprévues, et, s'ils ne suffisent pas, il est fondé à demander un supplément dans le budget, c'est-à-dire, à faire supporter proportionnellement par tous les citoyens, l'inconvénient passager, résultant de l'augmentation de la propriété industrielle d'un seul.

Le gouvernement Anglais est très-attentif à prévenir les parties intéressées de ces sortes de secousses. Il y a quelques années qu'il annonça, dans les papiers publics, que l'hiver suivant, tel quartier de Londres serait éclairé par le gaz hydrogène, et qu'en conséquence, les armateurs pour la pêche de la baleine, eussent à régler leurs expéditions de l'année courante, sur cette diminution de consommation d'huile à employer pour l'éclairage.

Tout récemment encore, on vient de supprimer les loteries en Angleterre; et les nouvelles de Londres, du 1.er juillet 1825, disent: « On calcule que l'abolition de » la loterie intéresse en Angleterre deux mille personnes, » dont un grand nombre perd, à cette seule mesure,

» tout moyen d'existence. C'est la connaissance de ce fait
» qui a engagé le gouvernement à accorder une prolon-
» gation de temps, pour le tirage des derniers billets, ac-
» cordée par le gouvernement. Sans cet acte d'indulgence,
» toutes les loteries seraient déjà fermées. » (*Pilote* du
5 juillet.)

Voilà les mesures de prévoyance employées par ce gouvernement; mais jamais il n'a refusé de patente, par aucun des motifs que nous combattons. Au contraire, le premier article du réglement sur l'obtention des patentes, est conçu en ces termes : « La pa-
» tente exclusive s'accorde indistinctement à quiconque
» la demande »; et l'observation, en forme de commentaire, qui accompagne cet article, ajoute : « principe
» qui écarte jusqu'au soupçon que l'autorité supérieure
» puisse avoir de la prédilection pour quelqu'un. »

Avec une surveillance aussi paternelle, il y a peu à craindre des disparitions subites d'un genre de travail ; mais s'il en résulte quelques froissements privés, quand le gouvernement a fait tout ce qu'il devait faire, il est absous aux yeux de l'humanité, comme dans une multitude d'autres circonstances.

Sans parler des déclarations de guerre et des chances prévues, qui sont inséparables de la profession militaire, il y a un grand nombre d'autres états, dans lesquels elles sont aussi très-hasardeuses. Dans l'hiver de 1822, fameux par ses naufrages, on a reconnu qu'il s'était perdu en mer vingt mille marins. Y a-t-il eu un armement de moins l'année suivante? Les gouvernements ont-ils proscrit la navigation? Que dirons-nous des métiers malsains, tels que ceux qui emploient le mercure, qui confectionnent les diverses préparations de plomb et des poisons les plus violents, etc. ? Il n'est que trop vrai, qu'un grand nombre d'hommes, comme la presque totalité des animaux, ne reçoivent le présent de la vie, qu'à la condition de la perdre de mort violente. La nature ne tend qu'à conserver les espèces ; elle s'inquiète peu des individus. Trop souvent aussi les gouvernements sont forcés de se conformer à cette loi suprême du salut du peuple, par le sacrifice d'un petit nombre : *Salus populi suprema lex esto.*

Il n'y a qu'un cas où une invention pourrait être pros-

crite ; celui, par exemple, d'une arme tellement meurtrière, que, quoiqu'elle pût donner une grande supériorité à la nation, on jugerait qu'étant divulguée par la suite ce pourrait être un fléau pour l'humanité toute entière ; mais alors il serait d'une stricte équité de donner une *juste et préalable indemnité* à l'inventeur qu'on priverait de l'usage de sa propriété pour l'utilité générale.

Indépendamment de la rigidité des principes que j'invoque, il est d'autres considérations morales qui parlent aussi énergiquement. Supposons, pour un instant, que le gouvernement ait le droit de proscrire une nouvelle invention ; si nous jugeons de l'avenir par le passé, nous trouverons de nombreux et puissants moyens de récusation.

Le métier à bas a été rejeté sous le règne de Louis XIV, et il n'a été réimporté d'Angleterre qu'après un grand nombre d'années.

Antoine Brucher est regardé comme l'inventeur du laminoir pour la fabrication des monnaies. Henri II rendit une ordonnance, en 1553, pour qu'il y fût employé. C'est ce qu'on appelait fabriquer au moulin ; mais, en 1585, Henri III défendit qu'on en fît usage, et il ne fut rétabli, que 60 ans après, en 1645, sous Louis XIII.

Ecoutons ce que dit Leblanc dans son excellent traité des monnaies de France, imprimé en 1690 : « Combien » d'obstacles ne fit-on point contre la machine du balancier dont on se sert aujourd'hui pour marquer les » monnaies, lorsqu'on la voulut établir ? Non-seulement les ouvriers qui fabriquaient la monnaie au » marteau, mais même la cour des monnaies n'oublièrent rien pour la faire rejeter. Tout ce que la » cabale et la malice peuvent inventer fut mis en » usage contre Nicolas Briot, tailleur-général des » monnaies, le plus habile homme en son art qui fût » dans l'Europe. Il fit une infinité d'épreuves en présence de MM. de Châteauneuf, de Boississe et de » Marillac, en 1617 ; et quoique Briot eût fait voir » que par la presse de son balancier, du coupoir et » du laminoir, on pouvait fabriquer les monnaies, » dans une plus grande perfection, avec moins de longueur et de dépenses que par la voie du marteau, » dont on se servait depuis le commencement de la

» monarchie, la cabale de ses ennemis prévalut contre
» tout cela et sa proposition fut rejetée. *Le chagrin* qu'il
» eut de trouver si peu de protection en France, pour
» une chose que nous admirons aujourd'hui, *l'obligea*
» *de passer en Angleterre*, où l'on ne manqua pas de
» se servir utilement de ses machines, et de faire, par
» son moyen, les plus belles monnaies du monde.........
» On s'en est si bien trouvé dans la suite, que la ma-
» nière de fabriquer les monnaies au marteau fut in-
» terdite en 1645. *Il faut espérer qu'il viendra un jour*
» *quelqu'un qui protégera la nouvelle invention qui*
» *marque la monnaie sur la tranche en même temps*
» *que la tête et la pile* (la virole brisée), *et qu'on em-*
» *pêchera par là les Français de porter cette machine*
» *chez les étrangers.* »

Nous voyons que nos trois plus beaux outils moné-taires ne sont revenus d'Angleterre qu'après 28 ans ; mais la dernière, dont parle Leblanc, la virole, a passé aussi en Angleterre, et n'en est revenue dans nos monnaies qu'en 1810, c'est-à-dire, après une absence de 120 ans. Les premières pièces frappées en virole que nous ayons vues ont été les Monnerons, fabriquées en Angleterre, en 1791 ; et, à cette époque, leurs monnaies de cuivre et les jetons ayant cours des grandes compagnies de commerce, étaient frappées de la même manière.

J'ai choisi de préférence ces inventions françaises, parce que les trois premières ont influé d'une manière gigantesque sur le perfectionnement des manufactures d'outre-mer. L'évidence de leur succès les ayant fait rappeler en France, on n'en a permis l'usage que dans les monnaies, dans la crainte du faux monnoyage. Les deux premiers instruments n'ont été permis dans les arts que vers le milieu du siècle dernier. Le balancier a été prohibé jusqu'à l'instant de la révolution. Avant cette époque, nous étions inondés de quincaillerie anglaise, frappée au balancier et au plus bas prix possible. Pendant la révolution, nous l'avons appliqué à toutes sortes de fabrications, même à celle des casques et des cuirasses des cuirassiers. Actuellement, le laminoir remplace le martelage des fers en barres, des tôles, des ferblancs, des cuivres, des lames de scies, etc., et cette idée mère se reproduit sous toutes les formes dans

une multitude d'autres arts, tels que l'égrainage et la filature du coton, le battage des blés, le broiement du chanvre par mécanique, la trituration des graines oléagineuses, le calandrage des étoffes, etc.

Vous parlerai-je du tissage par mécanique inventé par Vaucanson, et dont l'usage fut défendu par Louis XV; de l'éclairage par le gaz hydrogène et de la navigation par la vapeur, rejetés par le directoire; de la navigation sous-marine éprouvée à Brest et négligée par Napoléon; inventions qui nous sont revenues de l'étranger, ainsi que beaucoup d'autres?

Tous ces faits prouvent que les nouvelles machines ne peuvent être jugées par le gouvernement, sur la théorie, sujette à de graves mécomptes, mais par la seule expérience. C'est le cas d'appliquer la réponse de Franklin, à quelqu'un qui lui demandait à quoi servirait utilement une découverte qui venait d'être faite : « Quand un enfant vient au monde, répondit-il, » pouvez-vous dire ce qu'il sera dans l'âge viril? »

Il faut ajouter à ces considérations, prises dans l'état d'isolement d'une nation, celles qui naissent de ses rapports commerciaux avec les peuples voisins. Nous traiterons cette question, sous ce nouveau point de vue, dans un autre article.

P. ATHENAS.



DES POSTES EN GÉNÉRAL, ET PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

PAR M. CHARLES BERNÈDE (de Nantes). *

D'après le titre de cet ouvrage, on pourrait s'attendre à ne trouver qu'un recueil des diverses tentatives qui ont été faites pour porter l'institution des postes au point où nous la voyons établie, et des règlements qui concernent cette importante administration : un livre

* Un vol. in-8.° ; prix : 3 fr. 50. — A Nantes, de l'imprimerie de Mellinet-Malassis ; à Paris, à la librairie de Raynal, rue Pavée-Saint-André-des-Arts.

entrepris avec cette intention serait sans doute fort utile aux personnes dont le devoir est de s'instrui e de tout ce qui concerne un emploi honorable, mais il aurait peu de charmes pour ceux qui cherchent avec raison, dans les livres, un autre intérêt et une autre instruction. M. Charles Bernède a conçu le plan de son ouvrage d'une manière beaucoup plus vaste, et les personnes de toutes les professions pourront y puiser des connaissances que l'on trouverait difficilement ailleurs.

Il considère les postes comme l'un des modes établis pour faciliter la communication des pensées entre divers peuples et entre les habitants de chaque nation; on voit déjà combien cette manière d'envisager son sujet lui donne de développement. L'auteur qui a su se placer sur un point aussi élevé, ne peut être confondu avec ces hommes, d'ailleurs fort estimables, qui se contentent d'approfondir les sujets contenus dans le cercle de leurs attributions sans jamais le dépasser : on sent qu'il pourrait découvrir de nouveaux aperçus et ouvrir de nouvelles voies. La lecture de cet ouvrage semble présager que M. Bernède est appelé à parcourir d'une manière distinguée la carrière qu'il a choisie : déjà son début est un succès.

Il nous transporte au commencement des sociétés, à ces temps où les hommes ne pouvant se servir des sciences et des arts encore à leur berceau, y suppléaient par une sagacité d'autant plus vive qu'elle devait presque tout à elle-même. On a tant disserté sur tous les sujets, qu'avec de l'étude et de la mémoire on peut maintenant se passer d'intelligence; mais alors on ne s'étayait pas des autres pour se grandir, on n'était grand que par soi-même : à défaut d'ingénieurs il fallait avoir du génie; et, pour revenir à notre sujet, les postes n'étant pas encore établies, il fallait, pour communiquer ses pensées en leur faisant traverser une grande distance, des moyens imaginés par le désir de conserver et d'agrandir sa puissance, et peut-être de répandre les secrets de son âme dans le sein de l'amour ou de l'amitié. On connaît le rôle important que la colombe, emblême de tendresse, a rempli dans cette entreprise : ses longs et rapides voyages au milieu des airs, où, plus habile que les meilleurs marins ne le sont sur l'étendue des mers, elle trouve son chemin sans

autre guide que le doux sentiment qui lui fait braver tous les obstacles pour se réunir aux objets de son affection. M. Bernède nous montre sa rivale dans l'hirondelle, dont le plumage, teint de différentes couleurs, indiquait ainsi les nuances des pensées de celui qui expédiait ces infatigables estafettes ; mais, comme nous employons souvent à nous nuire réciproquement les moyens que le créateur nous a donnés pour être heureux, ces messagers ailés ne servaient pas seulement la tendresse, ils indiquaient aussi le jour des combats, et plus d'un général les a employés pour annoncer son arrivée devant une place, afin que les assiégés pussent effectuer une sortie à point nommé. Le nombre de jours qui devaient se passer entre l'arrivée du messager et celle de l'armée était marqué par le nombre de nœuds que formait un fil attaché au cou ou à l'une des pattes de l'oiseau.

Bientôt M. Bernède, quittant à regret sans doute les temps chers à la poësie, nous transporte aux siècles des grands empires : nous suivons avec lui les courriers pédestres d'Artaxerce et de Darius ; ensuite, nous nous arrêtons à ces belles stations où le grand Cyrus, vrai fondateur des postes, faisait entretenir un grand nombre de chevaux pour le service des dépêches qu'il adressait aux gouverneurs des nombreuses et vastes provinces de son empire ; nous traversons rapidement la Grèce et l'empire Romain, et nous nous arrêtons avec complaisance en France, sous le règne de Charlemagne, qui fit renaître, pour un temps trop court, tout ce qui avait illustré les plus puissantes nations, aussi n'oublia-t-il pas les postes ; et M. Bernède nous démontre qu'elles étaient alors dans l'état le plus respectable. Il serait difficile de suivre aussi rapidement notre auteur chez les Hongrois, les Turcs, les Chinois, les Mexicains, les Arabes, etc ; nous nous contenterons de dire qu'il n'oublie personne, et qu'il cite toutes les postes, même celles des Tartares et des Africains. Il ne se contente pas d'indiquer la manière ordinaire de voyager avec des chevaux, il nous fait monter sur des chars attelés de tigres qui sont devenus charmants, ou d'autruches qui nous font craindre ou espérer de voyager dans les airs.

CH. DE COMMEQUIERS.

MONNAIES TROUVÉES A LAMBALLE.

Au mois d'avril 1821, un habitant de la commune de Saint-Denoual, près Lamballe, en labourant son champ, frappa du soc de sa charrue dans un pot renfermant une masse verte, qu'il reconnut bientôt être des monnaies. On présume qu'il y en avait environ douze à quinze cents, mais la plupart si oxidées, qu'elles étaient méconnaissables. Cependant, j'en ai recueilli dans le nombre d'assez bien conservées, pour en faire une description exacte.

Elles sont toutes de billon, composé en grande partie de cuivre, d'une petite portion d'argent, et d'une assez faible portion d'étain; leur diamètre réduit est de 20 à 22 millimètres, et leur épaisseur de 2 à 3 millimètres. Elles sont frappées avec des coins différents, mais semblables pour les dessins. Toutes, aussi, sont concaves d'un côté et convexes de l'autre. L'adhérence du métal a cédé, dans un grand nombre, sous la percussion du coin.

La face représente une tête de profil, mal dessinée; trois boucles de cheveux concentriques, ayant l'aspect d'un casque, couvrent cette tête. Le revers est couvert d'un animal quadrupède portant la tête d'un dragon, la gueule ouverte, et d'où, dans quelques pièces, il sort une espèce de rêne dirigée à peu près comme celle de la bride d'un cheval, lorsqu'il est retenu par son cavalier. Entre les jambes de l'animal est un signe particulier formé d'un cercle relevé en bosse; au milieu se trouve un point. De ce cercle partent quatre lignes à peu près parallèles, surmontées chacune d'un point rond. Ces lignes sont inclinées de droite à gauche: aucune légende, inscription, ni caractères, ne se remarquent sur ces monnaies.

En juin 1825, des monnaies absolument semblables à celles que je viens de décrire ont été trouvées dans la commune de Henanbihen, près de celle de Saint-

Demonat, en creusant le fossé d'un champ à peu de distance d'un tumulus nommé cruchon ou cluchon.

A quelle nation ces monnaies appartiennent-elles, et dans quel temps ont-elles été frappées ? c'est ce qu'il est bien difficile de déterminer. Leur type grossier ne permet pas de les attribuer aux Grecs ou aux Romains, à moins qu'on ne veuille les reporter aux premiers temps de l'invention de l'art de frapper des médailles, c'est-à-dire plus de neuf cents ans avant notre ère. L'imagination recule devant une si haute antiquité, surtout pour des médailles en bronze trouvées presqu'à la surface de la terre, dans un pays si humide. D'une autre part, leur forme n'approche point des monnaies du moyen-âge, pas même de celles des rois barbares qui se succédèrent si rapidement à la chute de l'empire romain. On peut donc présumer qu'étant trouvées dans l'Armorique, et portant un type aussi grossier, elles appartiennent à ce pays.

Les bornes de mon érudition ne me permettent pas même de soulever le voile antique qui couvre ces médailles ; je laisse aux savants qui s'occupent en ces temps à déterrer les monuments nombreux répandus sur le sol de notre Armorique, le soin de les déterminer.

CORNILLET.



A M.me LA COMTESSE DE V*******,

Qui a daigné accueillir, avec bonté, des vers présentés par l'auteur, et qui lui en a témoigné sa satisfaction en visitant son ermitage.

Au fond de mon humble ermitage,
J'avais espéré vainement
Que je pourrais mourir en sage ;
Le sort en décide autrement.

Sous les traits divins d'Henriette,
Un bel ange, *tombé des cieux*,
A pénétré dans ma retraite ;
Et j'en crois à peine mes yeux !

De mes jours je revois l'aurore ;
Sur les lèvres de la beauté
Leur crépuscule appelle encore
Le sourire de la bonté.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

Salut, berceau des arts, ô Grèce infortunée;
Salut noble pays, miracle de valeur;
Je frémis en voyant ta sombre destinée:
Ton ombre consternée
Me poursuit en tout lieu, me déchire le cœur.

Vains plaisirs, loin de moi! laissez couler mes larmes,
A mes tristes pensers donnez un libre cours;
Vos danses, vos festins, ne m'offrent plus de charmes:
Le règne des alarmes
A troublé le destin de mes paisibles jours.

Muse, guide mes pas aux rives du Permesse,
Que je puisse écouter les chants des doctes sœurs !..
Ma voix appelle en vain leur voix enchanteresse,
L'écho de la détresse
Répète en gémissant leurs plaintives douleurs.

Bosquets délicieux, bois riants d'Idalie,
Rivages embellis du myrthe des amours,
Ah! je respire enfin sous votre ombre chérie!
Ma douce rêverie
Aime l'obscurité de vos secrets détours.

Sans crainte, sans regrets, libre d'inquiétude,
Oui, je veux pour toujours fixer ici mes pas:
D'un trompeur avenir fuyons l'incertitude!
Que mon unique étude
Soit de semer de fleurs l'abyme du trépas.

Nymphes de ces beaux lieux, secondez mon délire,
D'un gracieux sourire animez mes accords:
Le chantre des amours me prêtera sa lyre...
Mais son souffle m'inspire,
Je sens le feu divin des célestes transports...

Mes doigts cherchent en vain la corde frémissante,
Le songe a disparu, l'effroi règne en ces lieux,
De flots de sang la terre est encore fumante,
Et la vierge tremblante,
La terreur sur le front, se dérobe à mes yeux.

Thèbes, Lacédémone, Athènes, Salamine,
Je voudrais contempler votre antique splendeur.
Dieux! la Grèce n'est plus qu'une vaste ruine:
L'esclavage domine
Les restes mutilés de sa noble grandeur.

Où sont ces monuments d'une gloire éternelle,
Ces chefs-d'œuvre de l'art qu'enfanta le talent?

Ce marbré respirant les grâces du modèle ;
Et d'une main mortelle,
Jupiter étonné de sortir foudroyant ?

Qu'êtes-vous devenus, vengeurs de la patrie
Miltiade, Codrus, Thrasybule, Cimon ?
Vos regards menaçants glaçaient la tyrannie ;
Son ardente furie
Reculait à l'aspect des champs de Marathon.

De vos fameux exploits la juste renommée
Etonnera long-temps les siècles à venir.
Tu portes dans ton sein leur cendre inanimée !
O Grèce infortunée !
Leur gloire n'est pour toi qu'un triste souvenir !

Ah ! si, perçant la nuit des épaisses ténèbres,
Tous ces morts indomptés sortaient de leurs tombeaux,
On verrait s'agiter leurs dépouilles funèbres,
Et leurs mânes célèbres
D'effroi reculeraient en contemplant tes maux !

D'effroi reculeraient !.... non ! leurs voix indociles
D'une lâche terreur ne suivraient point les lois :
Ils vous feraient rougir de vos craintes serviles ;
Du haut des Thermopyles
Les trois cents immortels s'écriraient à la fois :

« Assez et trop long-temps vous courbâtes vos têtes,
» Sans gloire, sans honneur, abreuvés de dégoûts :
» Laissez à vos tyrans d'avilissantes fêtes ;
» Le souffle des tempêtes
» Vous appelle aux combats, Héllènes, levez-vous !

» Toi dont le bras vengeur est enchaîné par l'âge,
» Tu peux parler du moins, si tu ne peux servir :
» Inspire à tes enfants l'horreur de l'esclavage,
» Que leur jeune courage
» S'enflamme en répétant : vivre libre ou mourir !

» Vivre libre ou mourir ! voilà votre bannière,
» Voilà les mots sacrés qui rassuraient nos pas ;
» La mort nous opposait une faible barrière ;
» Votre audace guerrière
» Doit, comme un trait de feu, s'élancer aux combats.

» Qu'avez-vous à braver ? une troupe timide,
» Assemblage grossier de bassesse et d'excès ;
» La honte a rassemblé ces esclaves sans guide,
» Dont le bras homicide
» Pour quelques pièces d'or se consacre aux forfaits.

» Quoi ! vous redouteriez ces hommes sans patrie !
» Le sang de vos aïeux doit vous énorgueillir.
» Entendez-vous la voix de la Grèce asservie,
» C'est elle qui vous crie :
» Héllènes, levez-vous, vivre libre ou mourir ! »

Ainsi du mont sacré leur gloire vengeresse
Saurait vous exciter à de nobles travaux ;
Que dis-je !.... Tout s'ébranle au milieu de la Grèce,
Plus d'indigne mollesse,
Tous ont juré de vaincre ou tomber en héros !

Et qu'importe après tout une longue carrière
Qui lâchement s'achète et finit dans le deuil !
Ta mort, Léonidas, frappe encore la terre,
Et ta froide poussière
S'anime et fait trembler du fond de ton cercueil.

C'est toi, qui, réveillant l'écho de la patrie,
De la Grèce étonnée as secoué les fers :
Ta voix a déchaîné son audace endormie,
Et la Grèce ennoblie
Comme aux jours de ta gloire occupe l'univers.

Allez, fiers rejetons des champs de Mantinée ;
Montrez-vous entourés d'un brillant souvenir.
Ils renaîtront ces jours de haute destinée :
De la voûte étoilée
Un Dieu juste et puissant veille à votre avenir.

Mais vous ; faibles soutiens des rives du Bosphore,
De femmes et d'enfants tyrans capricieux,
Vous qu'un fer sacrilége ose appuyer encore,
Vous que l'Europe abhore,
Dont l'orgueil et le nom sont flétris en tous lieux ;

Mais vous, lâches soldats qui de l'indépendance
N'avez jamais connu les élans généreux,
Vous frappez sans pitié la vierge sans défense :
Votre horrible impudence,
D'un spectacle de sang aime à nourrir vos yeux !

Allez, vils instruments d'une rage éphémère ;
De perles, de rubis, parez vos fronts sanglants !
Allez du Dieu vivant profaner le mystère !
De sa sainte colère,
J'entends tonner aux cieux les décrets foudroyants.

Oui, vous périrez tous dévorés par la guerre,
La mort, l'affreuse mort engloutira vos rangs ;
Vos membres palpitants dispersés sur la terre,
Votre ignoble poussière,
Instruiront avant peu les farouches tyrans.

E.

LOUIS XI

L'étranger fuyait nos rivages ;
Charle avait en vainqueur repoussé ses efforts :
La France renaissait ; la guerre et ses ravages
Commençaient à quitter nos bords.

Pourquoi donc, triste et solitaire,
Un jeune homme à pas lents fuit-il loin de la cour ?
L'allégresse publique est donc loin de lui plaire ?
Serait-ce un effet de l'amour ?

Non, il méprise son ivresse ;
Non, son cœur n'est pas fait pour goûter ses douceurs
Mais ce calme apparent, cette sombre tristesse,
Peut encor cacher des fureurs.

A son aspect chacun frissonne :
Son œil doux et perfide inspire de l'effroi.
Noble Charles, voila l'héritier de ton trône !
Pauvre France, voilà ton roi !

Deux fois aux tyrans d'Angleterre
Ton fils se réunit par un lâche abandon ;
Deux fois tu pardonnas ! Mais dans le cœur d'un père
Le chagrin survit au pardon.

Tendre Agnès on pleure ta vie ;
Contre tes jours si beaux le crime a travaillé !
Tout se tait ; mais la nuit de ta lente agonie
Le Dauphin n'a point sommeillé.

Au chagrin Charles s'abandonne,
Des soupçons odieux ont dévoré son cœur :
Louis alors trembla, rougit : une couronne
De son front cacha la rougeur.

Grand Dieu qui punis la furie,
Rejette avec horreur ses remords et ses vœux :
Il croit par des terreurs, un fanatisme impie,
S'absoudre d'un crime à tes yeux.

Mais tu méprises ses demandes :
(Le châtiment d'un crime est encore un bienfait)
Crains ses présents souillés, repousse ses offrandes,
Elles annoncent un forfait.

Ah ! si du moins dans sa jeunesse,
Un guide vertueux eût corrigé ses mœurs.
Entouré de flatteurs, de vices, de bassesse !
Et voilà ses instituteurs.

Ils encouragent sa vengeance,
Chacun à ses fureurs répond par un souris ;
Le sang des malheureux, voilà sa jouissance ;
Tristan, voilà ses favoris.

Qu'il tremble, l'avenir est juste :
L'histoire d'un long deuil se voile à son seul nom ;
Car il rassemble en lui la jeunesse d'Auguste
Et la vieillesse de Néron.

Eugène LAMBERT.

ESQUISSES PROVINCIALES.

UN APRÈS-MIDI A MA CHAMBRE DE LECTURE.

« On dit qu'Eugène arrive de Paris incessamment avec le titre de docteur ? — Certainement. — Je n'en suis pas fâché : il nous mettra au courant de la capitale ; car, entre nous soit dit, Gustave commence un peu à se rouiller. — Depuis dix ans qu'il n'a vu Paris, il lui sied bien d'affecter parmi nous la prééminence. Les sciences, depuis lui, ont marché à pas de géant, le bon goût a fait des progrès rapides. Il n'a que de vieilles anecdotes à nous raconter sur Bonaparte et Carnot, sur Ducis et Chénier. Tout cela, c'est de l'ancien régime : il nous faut du moderne. — Vous rappelez-vous qu'il nous disait que Delille passait de mode ; tandis que nous avons vu l'autre jour des vers de ce poëte cités dans un journal en faveur? J'avais caché mon édition au second rang de ma bibliothèque, il faut que je la remette en évidence ! — Attendez le retour d'Eugène, vous serez plus sûr de votre fait. — Il nous dira aussi s'il faut accorder notre admiration à Bernardin-de-Saint-Pierre : vous savez que l'ingénieur du pays dit que cet auteur est pitoyable. — Laissez donc : Eugène va lui faire la barbe, à cet ingénieur si fier d'être sorti de l'école Polytechnique. Je suis bien sûr que l'école de 1826 ne ressemble guères à celle de 1810. Tout a changé de face à Paris depuis quinze ans. — J'ai, comme vous, la plus grande confiance dans Eugène. Il a joué un rôle à Paris, si j'en crois le rapport de quelques personnes. D'abord, vous avez vu son nom inscrit dans tous les journaux. — Comment cela ? — Eh ! comme souscripteur en faveur des Grecs et des incendiés de Salins. — Ah ! diable ! c'est un honneur ! — Ensuite il a été introduit dans les tribunes publiques de la chambre des députés : il a connu le général Foy, il va nous dire quel homme c'est que M. de Villèle. La veille de son départ, il a déjeûné avec un rédacteur

du *Constitutionnel*. — Il aura de quoi écraser ce pauvre Monsieur Guerin avec ses anecdotes de l'assemblée constituante. — Et puis, vous ne parlez pas des étrangers de marque qu'il a vus là. Il a vu maintes fois passer lord Wellington. On m'assure même qu'il a eu l'honneur de dîner avec lord Cochrane. — Bah ! vous plaisantez ? — Foi d'honnête homme ! C'était, je crois, chez un restaurateur en vogue : il n'était qu'à trois tables plus loin de celle où le noble lord mangeait incognito. — Jugez donc si, avec des documents comme ceux qu'il nous apporte, il n'y a pas de quoi mettre notre arrondissement au niveau du siècle. Quant à moi, je ne m'en sens pas d'aise. — Oh ! que de jaloux cela va faire à la chambre. Le pauvre Eugène ! c'est maintenant qu'il connaîtra ses amis véritables. — Pour moi, j'en suis un. — Et moi aussi. — Pour vous, mon voisin, vous y trouverez votre compte : ça vous donnera un fier relief. — Et vous donc ?...... ».

Telle était la conversation de deux membres d'une société soi-disant littéraire d'une petite ville de Bretagne. Un troisième membre étant entré, on se tut d'un air de mystère pour faire croire qu'on avait par devers soi un secret important, et qu'on était capable de le garder. Plusieurs sociétaires vinrent l'un après l'autre. Il se forma des parties de billard; de graves penseurs se mirent à jouer aux *Dames* dans un coin; d'autres étalèrent des *Dominos* sur un tapis vert, quelques-uns, qui avaient les inclinations plus nobles, lisaient les journaux, et, ce qui était à remarquer, c'est qu'ils déclamaient d'un ton capable d'asseoir l'art de la déclamation sur une base fixe : les avis étaient lus avec la même inflexion de voix que les discours ministériels. Un ancien notaire feuilletait l'Almanach Royal pour se mettre au courant des changements arrivés parmi les notabilités du siècle. « Eh ! bien, dit-il en frappant sur l'épaule d'un grand garçon de trente ans, arrivé de Rennes depuis cinq ans, quand ton nom sera-t-il inscrit là-dedans ? C'est là qu'il y a de fameuses têtes. — Oui, répondit l'autre en rougissant; mais tel qui vous parle a l'honneur d'en connaître plus que vous. » Et, tandis que ceux-là comptaient les noms venus à leur connaissance, un gros homme, tout rubicon,

entrait dans la chambre, tenant par la main un membre de l'Académie de ****. A l'instant les parties s'interrompent, les causeries cessent, et tout le monde fait groupe autour de l'heureux mortel qui va réformer, pour un instant du moins, l'opinion de la chambre.

L'Académicien s'avançait de l'air de Mahomet, quand il dit à Zopire :

Je viens après mille ans changer ces lois grossières.

Chacun était ennorgueilli du coup-d'œil qu'il daignait abaisser jusqu'à lui. Les *comment vous portez-vous*, les poignées de main, et les sourires affectueux ne finissaient pas. Il y avait tel sociétaire timide qui se tenait derrière et qui pressait les basques de l'habit du savant avec une sorte de vénération religieuse. Celui-ci répondait d'un ton décidé à tous les interlocuteurs. Toutes les opinions reçues s'évanouirent dans un quart-d'heure. Tous les hommes ont dans le cervelet certaines opinions renfermées dans des tiroirs sur le devant desquels ils mettent des affiches toutes faites. Avant l'arrivée de l'Académicien dans la petite ville, le tiroir de la médecine portait dans toutes les têtes les noms de *Corvisart* et de *Dubois*, non pas qu'on jugeât du mérite de ces deux hommes par leurs écrits, mais bien par les places qu'ils avaient remplies. Quelques-uns avaient écrit sur les leurs, *le Père Elisée*. Tous ces noms-là disparurent pour faire place à celui de *Broussais*. Le tiroir de la poésie porta le nom de *Casimir Delavigne*. Celui de l'éloquence, qui ne montrait que deux lettres à demi-effacées du nom de *Fontanes*, porta celui de *Châteaubriand*. Il y eut, cependant, quelques discussions à l'égard de ce dernier. Le malheur a toujours tort aux yeux des provinciaux, et l'auteur du *Génie du Christianisme* avait contre lui d'avoir été disgracié. Ce qui est une fois effacé des registres publics s'efface tout de suite également de la mémoire des habitués des chambres de lecture. Ils ne jugent pas des écrits d'un homme par le bon qui s'y trouve, mais d'après l'importance des places qu'a occupées l'auteur. Ce qui excitait alors l'admiration de la compagnie, c'était la manière dont l'Académicien faisait et défaisait les réputations. « Celui-là, disait-il, est un homme perdu : on ne pense plus à lui. Cet autre a publié deux volumes sans qu'on en ait parlé ; il en publierait

tent maintenant qu'on n'y ferait pas attention : il est coulée bas avant d'avoir mis à la voile. »

La conversation était on ne peut plus intéressante, quand quelqu'un vint tout en nage annoncer à la société que le sous-préfet, descendu la veille chez M. Dumont, était conduit par son hôte à la chambre de lecture. L'académicien se vit de suite abandonné. Outré de l'empressement qu'on montrait au sous-préfet, il ne crut pas convenable de faire comme les autres, et il alla s'appuyer nonchalamment sur le manteau de la cheminée, ayant bien soin de tourner le dos à la porte d'entrée. Il fut suivi de deux officiers retraités, et d'un ancien juge-de-paix qui avait perdu sa place en 1815. « Qu'ils sont petits ces gens-là, disait celui-ci à demi-voix. — Mon cher, lui répliqua un des officiers, vous en auriez fait tout autant, et je me souviens qu'en 1812 vous vous donnâtes toutes les peines du monde pour loger chez vous un brigadier de gendarmerie qui accompagnait le sous-préfet en tournée. Quant à moi, j'ai toujours été parmi les indépendants. Si j'avais voulu flatter, il y a long-temps que je serais général de brigade. — Je t'ai vu un jour, répondit son camarade, rouge comme une guigne, parce que tu eus l'honneur de ramasser la cravache que l'empereur avait laissée tomber. Tiens, mon cher, personne ne résiste au plaisir d'approcher de ceux qui commandent. Il semble qu'en sortant de là on est plus grand que de coutume, mais tant qu'à faire il faut que cela en vaille la peine. Ce n'est pas, ajoute-t-il en se penchant vers l'oreille de son voisin, ce n'est pas après avoir eu l'honneur de s'asseoir à la table d'un maréchal de France qu'on tire vanité de s'approcher d'un sous-préfet. » L'officier achevait à peine ces paroles que le sous-préfet, qui s'était informé de lui en entrant, vint lui apprendre que S. M le remettait en activité et ajoutait à cette faveur celle de lui confier le commandement de la forteresse même de la petite ville. Le militaire ne put s'empêcher de rougir, et pour n'avoir pas d'explication dans ce moment, après avoir remercié le magistrat qui avait daigné se souvenir de lui, il traversa la foule des adulateurs prenant sous le bras son camarade, et lui faisant sentir que, l'associer à son triomphe, c'était acheter sa

discrétion. L'autre qui aspirait à la place de garde-magasin des poudres, n'eut garde de ne pas tout ou-oublier, jusqu'à ses propres paroles.

Un capitaine au long-cours entra sur ces entrefaites. Il venait d'un voyage à la Louisiane où il avait vu des Anglais, des Russes, des Haïtiens, des Espagnols. C'était un vrai philosophe cosmopolite, qui allait mettre ses compatriotes au fait de l'état politique et moral du globe si on voulait lui donner un moment d'attention. Ce capitaine commandait un navire de huit cents tonneaux appartenant à la première maison de commerce de Nantes. Le tonnage du bâtiment et la richesse de l'armateur entraient pour beaucoup dans la considération que l'on portait au capitaine, et il se fit un grand silence dans l'assemblée. Le marin rapporta les discours tenus dans les cafés des villes où il avait relaché. On était tout ébahi, lorsqu'un commis-négociant, cherchant des yeux un marchand auquel il était adressé, mit tout en confusion. Le marchand, enchanté d'attirer l'attention générale sur son hôte, le présenta aux sociétaires comme parent au 10.e degré d'un pair de France. On écouta tout ce qui passait par la tête du jeune homme. Tous ses discours étaient comme des billes qui se chassaient les unes les autres, et il ne restait rien dans la mémoire des auditeurs de plus que la veille. Les jaloux, c'est-à-dire les confrères du marchand, ne trouvant pas qu'il fût très-convenable de lui laisser tant de gloire, se disputèrent l'honneur d'approcher du commis. Ceux qui ne purent y parvenir n'eurent d'autre ressource que de lever les épaules et de jouer des parties de billard et de dames. La soirée se termina de cette manière, et on m'a assuré que les trois cent soixante-quatre autres de l'année, à quelques variantes près, étaient toutes semblables à celle-là.

ÉDOUARD.

CONSEIL DE SALUBRITÉ.
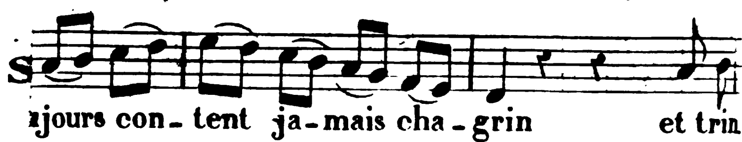
Le Conseil de salubrité de Nantes vient de faire imprimer un rapport général sur ses travaux depuis le 4 mars 1817 jusqu'au 31 décembre 1825.
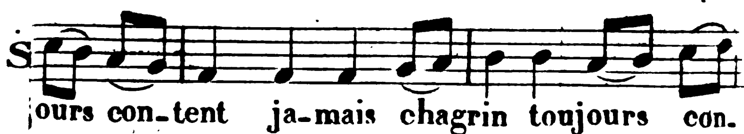
CÆL

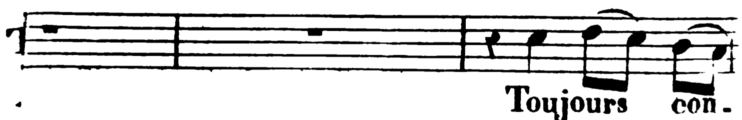
DE IASSIS.
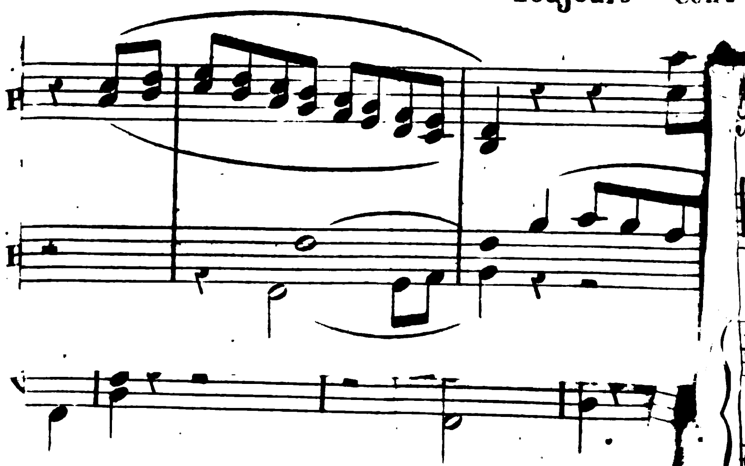
N BUVEUR,

par P. REBEYROL.









pour re - f eau dans ton vin

- veur a pour re- f re - frain ne mets ja-

re - frain a

mais d'eau dans ton vin ne mets ja

- mais ne mets jamais ton vin

d'eau dans ton vin ne mets ja

s jamais d'eau dans ton vin

Buveur a pour re - frain ne mets jamais d'eau dans ton

un vrai Buveur a pour re -

N.º 2.

ha - un vrai Bu - veur a pour re -

un vrai Buveur a pour re -

mais d'eau dans ton vin un vrai Buveur a pour re -

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

MAI 1826.

Jours du mois.	Phase de la Lune.	MATIN, à huit heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
		0,764	28 2 8	+ 6,2	+ 5	60	n. e.	0,754	28,2 8	+13,6	+11	55	n. n. e.	Nuages, soleil, vent.
2		0,761	28,1,9	+ 7,5	+ 6	59	nord	0,759	28,0,5	+13,6	+11	60	nord	*Idem*, brume.
3		0,758	28	+ 8,8	+ 7	62	nord	0,759	28,0,5	+13,6	+11	65	nord	*Idem*, couvert.
4		0,757	[illegible]	+ 8,6	+ 7	67	nord	0,753	28	+13,5	+10	67	nord	Nuageux, soleil, vent.
5		0,758	28	+ 6,2	+ 5	60	nord	0,758	28	+10	+ 8	65	nord	*Idem*, couvert, grêle, pluie, vent.
6		0,757	27,11 6	+ 6,2	+ 5	63	nord	0,757	27,11,6	+11,2	+ 9	63	nord	Nuages, couvert, vent.
7		0,757	27,11 6	+ 6,2	+ 5	65	nord	0,757	27,11,6	+12,5	+10	65	nord	*Idem idem.*
8	● 2 h. 11' matin.	0,765	27,11,2	+ 8 6	+ 7	68	n. n. o.	0,756	27,11,2	+12,5	+10	70	e. s. e.	*Idem idem*, pluie.
9		0,757	27 11,6	+ 10	+ 8	75	e. n. e.	0,757	27,11,6	+13,9	+11	70	e. n. e.	Nuageux, brumeux, soleil, vent.
10		0,758	28	+ 8,6	+ 7	70	n. e.	0,758	28	[illegible]	+13	65	n. n. e.	*Idem idem.*
11		0,758	28	+11,8	+ 9,5	60	n. e.	0,758	28	+17,5	+14	55	n. e.	Ciel levé, soleil, vent.
12		0,758	28	+11,2	+ 9	56	n. n. e.	0,758	28	+17,5	+14	48	n. n. e.	Nuages, soleil, grand vent, brume.
13		0,758	28	+11,2	+ 9	58	est	0,755	27,11,6	+18,6	+15	48	est	*Idem idem.*
14		0,756	27,11,2	+12,5	+ 10	55	e. n. e.	0,757	27,11,6	+18 6	+15	48	e. n. e.	*Idem idem.*
15		0,757	27 11 6	+12,5	+ 10	48	n. e.	0,758	28	+18,6	+15	43	n. e.	*Idem idem.*
16	☽ 0 h. 6' matin.	0,760	28,1	+ 10	+ 8	50	n. e.	0,762	28,1,9	+18,6	+15	43	n. e.	*Idem idem.*
17		0,763	28 2 3	+10,7	+8 5	52	nord	0,763	28 2,3	+17,5	+14	50	s. s. e.	*Idem idem.*
18		0,763	28 2 3	+13 8	+ 11	56	est	0,761	28 1,1	+20	+16	62	s. s. e.	Ciel levé, soleil, brume.
19		0,758	28	+13,6	+ 11	54	s. e.	0,755	27,10,8	+18,6	+15	60	sud	*Idem*, couvert, pluie, vent.
20		0,753	27,9 9	+12,5	+ 10	55	ouest	0,753	27,10,3	+17,5	+14	55	n. o.	Brume, nuages, soleil, vent.
		0,758	28	+12 5	+ 10	55	nord	0,758	28	+18 5	+15	55	nord.	*Idem idem.*
	☉ 3 h. 10' soir.	0,759	28,0 5	+13,6	+ 11	57	nord	0,758	28	+20	+16	50	nord	*Idem idem.*
		0,758	28	+13 6	+ 11	54	nord	0,758	28	+21 2	+17	50	nord	*Idem idem.*
		0,756	27,11,2	+12,5	+ 10	50	n. n. o.	0,755	27,10 8	+18 5	+15	55	ouest	*Idem*, brume épaisse.
		0,753	27,9 9	+12 5	+ 10	60	n. o.	0,753	27 9 9	+17,5	+14	60	o. n. o.	*Idem*, couvert, pluvieux.
		0,752	27,9 5	+16 2	+ 13	60	sud	0,750	27 8 6	+16 2	+13	66	s. o.	Brumeux, couvert, pluie.
		0,752	27,9 8	+16 2	+ 13	66	s. e.	0,753	27,9 9	+17,5	+14	70	s. s. o.	*Idem idem.*
		0,754	27,10 3	+13,6	+ 11	66	e. s. e.	0,754	27,10,3	+20	+16	66	ouest	Brume épaisse, nuages, soleil.
	☾ 1 h. 40' soir.	0,764	27,10,3	+16,2	+ 13	68	s. s. e.	0,765	27,10,8	+18,5	+15	66	sud	*Idem idem.*
		0,756	27,11,2	+16,2	+ 13	67	nord	0,757	27,11,0	+21,2	+17	68	s. s. e.	*Idem idem*, orage, tonnerre, vent, pluie.
		0,756	27,11 2	+ 15	+ 12	70	nord	0,756	27,11,2	+20	+16	70	o. n. o.	Couvert, pluvieux.

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Mai 1826.

Baromètre	Plus grande élévation	= 28p 2,8 lig. = 0,764 mill.
	Moindre élévation	= 27 8,6 = 0,756 mill.
Thermomètre	Plus grand degré de chaleur	17 Réaumur. = 21,2 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	+ 5 Réaumur. + 6,2 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 70 degrés.
	Moindre degré	= 43 degrés.

Jours dont le vent a souflé.	
Du N.	12
N.-E.	4
E.	6
S.-E.	2
S.	3
S.-O.	1
O.	2
N.-O.	2

Nombre de beaux jours	21
de couverts.	10
de pluie.	7
de grêle	1
de vent	20
de gelée, glace	1
de tonnerre.	2
de neige	0
de brouillard.	16

Il est tombé 0,039 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

HUETTE, *Opticien*

8.e Volume. An 1826. 44.e LIVRAISON.



LE LYCÉE ARMORICAIN.

SUR MONTFORT.

A M. l'Editeur du Lycée Armoricain.

Quel jour fait luire dans notre âme
Le flambeau de l'antiquité, etc. (1)

J'ai lu, Monsieur, avec infiniment d'intérêt, dans la 22.e livraison du *Lycée*, *l'aperçu* que M. Blanchard-de-la-Musse a donné sur Montfort, et les judicieuses réflexions qui s'y trouvent consignées. C'est bien entendre la politique des Romanis que d'entrevoir la substitution des prêtres indiqués par l'auteur sous le nom de *pseudo druides*; car il devait entrer dans leurs vues de pervertir cette antique religion des Gaules, au nom de laquelle les druides excitaient contre eux des soulèvements formidables; et, pour river à demeure les fers que forgeait l'abus de la force et des armes, ils devaient proscrire les druides, ils devaient s'efforcer de fondre dans l'idolâtrie l'idée sublime de cette puissance unique et créatrice qu'on adorait sous le ciel même, crainte de paraître songer à l'enclore dans un temple, dont les attributs infinis n'étaient représentés au peuple que par les plus grands et les plus beaux produits de la nature (2), dont les lois n'étaient écrites que dans la mémoire des hommes de

(1) *Lyc. Arm.*, I.er liv., p. 38.

(2) Ces vieux chênes branchus et vénérés, tels que celui du Vendeur à Montfort, que la serpe ne mutilait point, qui de leurs ramées feuillues ombrageaient mille adorateurs en prières! ces fontaines et sources d'eau vive, dont le cours intarissable et limpide servait d'emblême aux bienfaits continuels de la Providence, avant que les superstitions idolâtres n'en eussent dégradé le caractère, sous la phantastique protection de mille divinités méprisables.

bien, et leur étaient rappelées par l'imposant aspect de monuments impérissables (1).

César ne préludait-il point par avance à ces sourdes pratiques, lorsqu'il donnait à croire que la religion de la Gaule ne s'éloignait pas infiniment de celle de Rome, et que plusieurs dieux leur étaient communs? Pour moi, je pense que ces maîtres du monde donnèrent un trait marqué de leurs combinaisons séductrices, en élevant à Lyon le fameux temple de Rome et d'Auguste, en appelant à la dédicace de cette basilique soixante peuplades auxquels ils y firent prendre une part active, en instituant un sacerdoce de faveur et privilégié pour ces divinités d'humiliante création, et donnant à chaque peuplade un prêtre spécial et choisi dans son sein, au titre honorifique du nouvel autel.

En effet, ces pontifes nombreux, disséminés et soutenus, pouvant diriger contre les récalcitrants et *impies* la vengeance du dieu empereur, plus efficacement qu'ils n'eussent attiré la foudre de Jupiter, façonnaient peu à peu les peuples à brûler leur encens aux pieds des idoles de toutes sortes, et à porter toute espèce de joug.

Au reste, il ne m'appartient guères de sonder d'aussi profondes considérations; j'ai plus l'habitude de me restreindre à la vérification des faits historiques ou matériels. Je me suis particulièrement occupé des descriptions locales que M. de la Musse a données dans son *aperçu*, et j'ai reconnu avec grand plaisir les restes d'un antique établissement dans les débris qui subsistent à Montfort. Ce n'est pas que je tienne pour indubitable que les Romains aient formé des buttes de main d'hommes pour

---

(1) Ces énormes pierres, érigées en forme de tables ou d'obélisques par l'enthousiaste population d'un pays entier, pour être les témoins éternels de la foi publique; constater des actions exemplaires de générosité, de dévoûment et de vertu; survivre à la nation qui les consacrait, et causer l'étonnement et l'admiration des races futures! je ne puis croire qu'elles aient été rougies de sang humain; je renvoie l'imputation de cette barbarie faite à nos ancêtres par les brigands armés qui les massacraient et voulaient pallier leurs fureurs sous des calomnies de toute espèce; je renvoie, dis-je, ces imputations vers ce peuple avide de sang et féroce, qui faisait élever des gladiateurs pour ces spectacles meurtriers; qui faisait égorger, en se jouant, les malheureux qui succombaient, et les huait dans leur agonie, lorsque les convulsions n'en étaient pas théâtrales, et ne servaient à rien pour ses amusemements.

bâtir dessus. Vitruve recommande, il est vrai, de choisir des sites élevés pour établir des villes (1) ; mais nulle part il n'indique d'accumuler des terres pour servir de bases à des édifices. Il fallait aux Romains des fondements inébranlables et garantis pour asseoir leurs constructions massives ; elles se fussent lésardées en tassant.

Je ne puis dire si la bútte de Léhon fut élevée à la brouette ou taillée à la pioche, je sais seulement qu'on n'y voit que des restes du moyen-âge. Les capitoles dont l'existence ne peut être contestée en quelques grandes villes de la Gaule, étaient, je pense, des temples à l'imitation ou de celui de Jupiter Capitolin, plutôt que la représentation ou l'emblême de la colline de ce nom ; et je crois qu'il ne faut pas regarder comme l'assiette d'un bâtiment ce que les Romains appelaient tribunal : ce qui n'était qu'une construction temporaire de trois à cinq pieds de hauteur, faite en arc de cercle, avec de la terre, du gazon ou même de la tourbe, et d'une étendue peu considérable, quoiqu'indéterminée. On les élevait à l'armée et dans les camps à l'instar de celle que Romulus avait fait établir sur le Forum. César leur substitua des estrades d'assemblage qu'on nomma *pulvinar tribunal*, *suggestum*, et qui furent exclusivement réservées aux empereurs. Ces tribunaux des camps servaient à faire voir, de toute l'assistance, les chefs qui prononçaient des jugements, les orateurs qui haranguaient les soldats, et les militaires promus à des grades supérieurs, soit légitimement, soit par des troupes révoltées.

Tel était celui que montaient en tumulte les mutins de trois légions, pour y proclamer lieutenant le factieux Percennius, et sur lequel se plaça Drusus, envoyé par Tibère pour appaiser l'émeute (2). Quant aux assises horizontales et régulières, en pierres de quatre à cinq pouces de parement, elles sont évidemment du genre de constructions gallo-romaines, en pierre de *petit-appareil*, et l'on en peut dire autant de la dureté des mortiers, sans être pour cela réduit à croire que la différence de solidité qu'on remarque entre ces vieux mortiers des Romains et les ciments modernes, vienne de la perte

(1) Liv. 1, c. 4. *Primùm electio loci saluberrimi : is autem erit excelsus.*
(2) Tacit., ann. 1.

d'un secret qu'ils avaient et que nous ignorons. Vitruve a non-seulement révélé le secret des bons mortiers à l'univers, mais, en outre, il a décélé les causes qui, de son temps même, en altéraient la qualité (1). Il ne voulait que de bonne chaux et rebutait le sable qui, secoué sur un drap, y laissait quelques traces de terre. Il s'assurait des proportions du mélange, et ne le faisait employer qu'après l'avoir fait brasser convenablement, ou masser sous des pilons garnis de fer. Voilà le vrai secret; on ne l'ignore pas, mais on le néglige (2).

Je suis persuadé que les deux grands bassins sont aussi de construction romaine; et vous ne douterez pas de la satisfaction que j'ai trouvée à m'en convaincre, vous, Monsieur, qui, l'année dernière, eûtes personnellement connaissance du désir que j'éprouvais de les voir plus amplement décrire qu'ils ne l'avaient été par M. le Poignant (3).

Me sera-t-il, malgré cela, permis d'exprimer mes regrets de ce qu'il n'y a point encore assez de détails dans l'aperçu pour bien faire connaître ces monuments et les caractériser tout à fait. Je dis caractériser, parce qu'il me paraît encore incertain si les bassins de Montfort furent construits pour des bains, ou pour servir de réservoir, ou pour des lavoirs publics (4).

Ceux dont il existe, dit-on, des restes de même genre à Carhaix, n'ont point été complétement décrits, et j'ignore s'il y en a de comparables ailleurs que dans

---

(1) Vitr., liv. 2, cc. 5 et 6.—Liv. 7, c. 3. Plin, 36, 23. *Ruinarum urbis ea maximè causa, quod furto calcis sine ferrumine suò cæmenta componantur.*

(2) Les entrepreneurs qui expédient un ouvrage alloué, les bourgeois qui veulent être logés à bon compte, et du jour au lendemain, peuvent dire ou croire qu'on a perdu le secret de bâtir solidement; mais les bons architectes et les ingénieurs instruits et vigilants savent bien obtenir, des ouvriers et des manœuvres, d'aussi bons mortiers qu'en faisaient les Romains. (Voy. les mémoires de M. de la Faye, etc.)

(3) Antiquités historiques et monumentales à visiter à Montfort, etc.

(4) Comme Homère suppose qu'il y en avait en l'île des Phéaciens au temps que les filles des chefs de nation veillaient encore elles-mêmes aux travaux de l'économie domestique et les faisaient exécuter sous leurs yeux par des esclaves ou personnes à gages, qu'il leur arrivait par fois d'appeler leurs compagnes. [Odyss., ch. 6.]

les ruines actuelles de Carthage (1), et à Badenweiler, dans le grand duché de Bade (2), dont l'ancienne destination n'est pas sans quelque incertitude. Je conviens cependant que les petites particularités dont j'aurais désiré de voir l'état, sont bien minutieuses, et que je pourrais avoir tort de prier M. de la Musse, ou M. l'Antiquaire, son ami, d'en faire la recherche fatigante ; mais s'il m'était jamais donné de visiter Montfort et ses bassins antiques, je n'en voudrais omettre aucune ; et voici toutes celles dont je consignerais la note sur mon carnet, avant de m'y rendre, de peur d'en oublier une seule, quand je serais sur les lieux. Par exemple. — Comment les bassins sont-ils orientés et disposés près de la rivière ? — Quel est le rapport du niveau de leurs fonds à celui des grandes eaux et des eaux basses ? — Est-ce par leurs extrémités qu'ils sont contigus, et sont-ils construits *bout à bout* ou le sont-ils par les côtés. — Sont-ce les cadres particuliers de chacun d'eux qui sont contigus, ou n'existe-t-il pour les deux qu'un seul cadre dont l'aire soit divisée par un mur de refend ou une cloison, d'une épaisseur qui égale celle du cadre, ou qui en diffère en plus ou en moins ? — Paraît-il que le refend, s'il en existe, ait été élevé soit au niveau des murs du périmètre, soit au-dessous, soit au-dessus ? — Quelles sont, de ceux-ci, l'épaisseur, l'élévation actuelle au-dessus du sol ; la hauteur intérieure, c'est-à-dire la profondeur des bassins, soit égale dans tous les deux, soit différente de l'une ou l'autre ? — Les pavés du fond sont-ils en grandes dalles ou en maçonnerie, soit de petit appareil, soit d'échantillon, soit de pierres plates et mises

---

(1) Cet antique monument de Carthage est composé de seize cuves rangées côte à côte, ayant à peu près soixante pieds de long sur seize de large. Les extrémités en sont terminées par une courbure elliptique ; elles sont renfermées dans un seul bâtiment voûté ; une percée, un peu dégradée, répond, dans la voûte, au milieu de chaque cuve. Deux corridors étroits, qui règnent le long du bâtiment, donnent accès aux cuves par leurs extrémités elliptiques. Je tiens ces renseignements de M. de Saint-Amand le jeune, officier de marine.

(2) C'est un grand bassin carré dans lequel on peut descendre par quatre escaliers, chacun desquels est placé au milieu de chaque côté du bassin. Plusieurs cuves, citernes ou baignoires sont disposées auprès. Je dois l'indication de [illegible] à M. le marquis de Sainte-Marie.

de champ, soit en briques revêtues d'une ou plusieurs chappes de ciment, plus ou moins épaisses ? — Toute la surface en est-elle horizontale ou inclinée ? — Dans ce second cas, de quel côté s'incline-t-elle si elle s'incline uniformément dans les deux bassins ; et, si elle n'est pas égale, uniforme et régulière, quelle en est la différence, quelle en est la divergence d'un bassin à l'autre ? — Le long des angles intérieurs du fond, que forme l'intersection des côtés et du plan du pavé, remarque-t-on des cordons, bourrelets ou *quarts de rond*, en ciment, appliqués sur ces angles, comme si l'on avait songé à prévenir tout danger d'infiltration ? — Voit-on sur les parois intérieures des bassins, ou d'un seul, des dépôts attachés de carbonate de chaux, ou de gravier, ou de toute autre espèce ? Et peut-on se rendre certain de la plus grande hauteur à laquelle ils se sont élevés ? — Paraît-il qu'il y ait eu, plus ou moins près du fond, une ou plusieurs percées d'épuisement ; et, dans ce cas, quel en est le placement, quelles en sont les dimensions, la direction ? — Y en a-t-il pour donner communication d'un bassin à l'autre ; quels en sont le nombre, l'ouverture et la position ? — Quelles sont les dimensions des *carreaux* de granit, indiqués sous la dénomination de pierres de taille, dont les murs du pourtour sont bâtis ? La pose en est-elle remarquable ? Sont-ils enlacés à queue d'aronde, ou enchaînés avec des crampons de métal ou des tenons en bois (1) ? Quelle est la saillie du corbelet environnant qui, sans doute, est par dehors ? Le dessous en est-il orné de quelques moulures ? — Voit-on sur la crête, ou la coupe de ces murs, des entailles pour loger des sablières ou recevoir des pièces de *toiture* en charpente, ce qui différerait de la coutume des Romains qui renfermaient, sous des voûtes en maçonnerie, leurs salles de bains (2), leurs réservoirs, etc., ou ces bassins n'étaient-ils point à ciel ouvert (3). — Ne voit-on point,

(1) Vitruve recommande spécialement celui d'Olivier.

(2) Comme les bains du palais des Thermes, rue de la Harpe, à Paris; comme le magnifique réservoir de Lyon, dans le local des Ursulines ; comme les puits de Carthage, etc.

(3) Comme il y a lieu de croire qu'était le bassin de Badenweiler.

de place en place, quelques restes de chaperon, soit en ciment, soit en granit, sur une partie de l'épaisseur des murs? — De quelle manière les six trappes sont-elles établies? sont-elles percées dans le fond, ce qui n'est guères probable, ou plutôt ne sont-elles point ouvertes dans les côtés, comme des guichets, et la baie en est-elle carrée ou seulement rectangle? Quelles en sont les dimensions? Sont-elles ouvertes dans un seul bassin, ou sont-elles distribuées dans les deux? Et, dans ce cas, quel est l'ordre de cette distribution? — Les ouvertures étaient-elles garnies de grilles de fer; y voit-on des feuillures ou toute autre disposition qui convienne à l'établissement de portes, vanne, ou autre moyen de fermeture? — Voit-on encore des restes ou des vestiges d'aqueducs, soit en tuyaux de terre acite ou de plomb, soit en rigoles, à ciel ouvert, ou couvertes de voûtes ou de simples dalles, ayant sur leurs angles de fond des bourrelets en ciment, ou n'en ayant pas? — Connaît-on l'endroit de la rivière où se faisait la prise d'eau? — A-t-on trouvé, plus ou moins près de ces bassins, des ruines ou des fondements d'autres constructions du même genre, mais de forme différente, et paraissant pouvoir être les restes de *tepidarium hypocaustum*, ou autres dépendances de bains? — Sait-on si l'on a retiré de quelques fouilles, ou de quelque mouvement de terrain, dans les environs, des médailles, des ustensiles, des vases ou fragments de vases, en métal, en terre cuite ou en verre? Si l'on en a conservé quelques-uns, ou si des dessins en ont été faits, ou si des personnes en ont assez bien gardé le souvenir pour que le nombre, la forme et la matière puissent en être suffisamment déterminés.

Quelque nombreuses que soient ces questions, je pourrais bien n'y pas borner mes notes; car il y a par fois des variantes, des anomalies, des défauts mêmes qui décèlent des procédés qu'on n'aurait jamais aperçus dans des constructions régulièrement exécutées.

Je ne manquerais pas non plus d'en prendre sur la forme et les dimensions des deux monuments accrédités dans le pays sous la curieuse dénomination de tombeaux de Merlin et de sa femme Viviane, de m'informer si la réputation qu'ils ont acquise a quelques fondements,

soit en d'autres monuments, soit en des écrits ; s'ils passent pour de véritables sarcophages ou de simples cenotaphes élévés à la mémoire des héros du roman de Montmouth ; si l'on y a fait des fouilles.

Quant à la fameuse canne dont la ville de Montfort porta le surnom plusieurs siècles, et que de graves auteurs de l'avant-dernier disaient avoir vue ; je n'en ferais pas enquête. Les Mécréans lui ont fait prendre *le nid en haine*. Je pourrais seulement suppléer l'air noté sur lequel se chantait la complainte, et que M. le Poiguant a dit ne pas connaître : rectifier même, d'après de bonnes traditions, la composition rimée qui n'était pas aussi défectueuse que l'édition qu'il en a donnée.

Recevez, je vous prie, etc.

F. REVER.

On ne peut contester le sens et l'orthographe que M. de la Musse a bion raison de conserver au mot *fractùm* de la chronique de Montfort. Un tremblement de terre peut-il amener autre chose que le renversement d'une ville près de laquelle il se fait sentir ?



LETTRE

D'UN MORBIHANAIS A UNE MORBIHANAISE.

Madame, j'ai lu avec plaisir la dernière des lettres spirituelles dont quelquefois vous faites part au public, et j'y ai trouvé des jugements si flatteurs concernant l'*Essai sur les antiquités du Morbihan* (1), que je me crois obligé de vous en témoigner ma reconnaissance. Il est vrai qu'ils sont tempérés par quelques critiques, mais elles sont si légères, si adoucies par les formes d'une aimable politesse, qu'au lieu de les regarder comme les coups d'une main ennemie, je les considère comme des preuves de la franchise de vos opinions et de la sincérité de vos louanges.

(1) Page 508 du 8.e volume du *Lycée*.

Je pourrais donc sans conséquence les laisser sans réponse ; mais comme un auteur veut toujours avoir raison, et comme il est d'usage qu'il ait le dernier mot ; permettez que, pour ne pas déroger aux louables coutumes, je vous fasse quelques petites observations.

1.° « Il est fâcheux, dites-vous, en parlant de l'*Essai sur les antiquités du Morbihan*, qu'une entreprise aussi bien commencée ne soit pas achevée..... On a peine à comprendre comment (M. Mahé), à l'aide de ses relations avec MM. les ecclésiastiques de chaque canton, n'ait pu obtenir d'eux, ni même des fonctionnaires auxquels M. le Préfet n'a pas dû manquer de le recommander, tous les renseignements qu'il était si facile de lui donner. »

Réponse. Ce que vous ne pouvez comprendre, Madame, je vais vous l'expliquer. Quand on veut établir quelque vérité par des témoignages historiques, ou par de simples raisonnements, on peut mettre à fin son entreprise à force de patience et de méditations. Mais quand on se propose de recueillir des faits, les difficultés qu'on rencontre sont inimaginables. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me procurer tous les renseignements dont j'avais besoin, et trop souvent je l'ai fait en vain. La plupart de ceux que j'ai consultés n'avaient jamais ouï parler de monuments celtiques, et s'ils en avaient vu quelques-uns avec des yeux indifférents (*oculo irretorto*), ils les regardaient comme des singularités de la nature et ne daignaient pas en faire mention. Tel qui aurait pu me fournir quelque lumière sur ces curiosités, n'y attachait aucune importance, et, me regardant comme un homme frivole et occupé de bagatelles, il aurait cru manquer à sa gravité en s'appliquant à les décrire. Quelques-uns ont eu la complaisance de m'envoyer des relations, mais si imparfaites, si parsemées de traits d'ignorance en fait d'archéologie, que je n'ai pas osé en faire usage. Un certain Maire, en qui la noblesse héréditaire n'est pas relevée par la politesse, a ajouté la dureté à l'inobligeance, et m'a fait dire que, si je voulais connaître les raretés de sa commune, il ne tenait qu'à moi de les aller voir. J'observe en passant que j'ai eu le malin plaisir de tirer une petite vengeance de ce dernier. S'étant donné la peine de lire l'*Essai sur les antiquités du Morbihan*, il y a pris goût et m'a demandé à son tour quelques do-

guments. Vous devinez bien quelle a été ma réponse.

Voilà les faits, Madame, ou plutôt une faible partie des difficultés que j'ai rencontrées, et vous pouvez comprendre maintenant pourquoi je n'ai pas enregistré tous les *tumulus*, tous les menhirs et tous les dolmens de la Vénétie.

Ne vous désolez cependant pas. Je continue à faire des recherches et des découvertes, et si nous avons le bonheur de vivre encore seulement un siècle, vous aurez la satisfaction de connaître toutes les richesses archéologiques du Morbihan, et la seconde édition que je donnerai de l'Essai en 1926, ne s'appellera plus essai. Ce sera un ouvrage complet et impayable.

2.° « Nous sommes, dites-vous, plus convaincus que » jamais, même après avoir lu M. Mahé, que la capitale » des Vénètes, lors de la première invasion romaine, » devait exister en partie sur l'emplacement où se trouve » Loc-Maria-Ker. »

Réponse. Je ne trouve pas mauvais que vous en soyez convaincue, car votre opinion n'est pas sans quelque vraisemblance. Mais j'ai froncé le sourcil lorsque je vous ai vue avancer que « *à la page* 149 *je ne fais plus difficulté de m'arranger à l'amiable avec* » ceux qui placent Dariorig à Loc-Maria-Ker.

Non, Madame, je suis irréconciliable avec eux. Dans l'endroit même que vous indiquez, j'ai ajouté en finissant : « quoique je sois *beaucoup* plus porté à croire que » Vennes a toujours été le chef-lieu de la Vénétie » et je réitère la même profession à la page 312 et à la page 317.

Je vous prie donc d'annoncer à M. Keramorsec que je suis de mon opinion et que la faiblesse impardonnable dont il m'accuse est seulement dans les termes, qui en effet sont trop timides. Désormais je prendrai un ton plus ferme, plus tranchant, et je traiterai de turc à maure quiconque osera n'être pas de mon avis. Je prévois bien que ce procédé pythagoricien ne plaira pas à tout le monde, mais on ne pourra pas dire que le baromètre de mes opinions soit au variable, et ce sera à vous que je serai redevable de cet avantage.

3.° « Tout en reconnaissant, dites-vous, que les émi» nences connues sous le nom de *tumulus*, sont probable» ment des tombeaux pour la plupart, nous n'en persis-

» tons pas moins à croire qu'elles ont dû *souvent* servir
» à d'autres destinations.

Réponse. Il y a deux moyens de s'en assurer. Le premier est de consulter les anciens auteurs, l'autre est d'interroger les entrailles mêmes de ces monticules. J'ai mis en œuvre ces deux méthodes d'investigation, et elles m'ont donné pour résultat que les Barows sont des tombeaux et rien de plus. Il ne vous a pas plu de nous apprendre quelle route vous avez suivie pour arriver à une conclusion différente, et c'est vraiment dommage; car j'ai l'esprit si mal fait, si peu complaisant qu'il repousse sans examen toute opinion qui n'est pas motivée. Au lieu d'exposer simplement ce que vous pensez, vous serait-il égal d'en donner quelque preuve?

4.° La statue de Quinipily est, selon vous, Madame, « la divinité Armoricaine sous les auspices de laquelle » nos aïeules rendaient à l'eau un culte. »

Réponse. Je vous oppose une petite difficulté, qui est que les Celtes dont les Gaulois étaient une branche considérable, avaient en horreur la coutume de représenter les dieux sous des formes humaines. « Ce n'est pas la » coutume des Perses (peuple Celte) d'ériger des statues » (aux dieux). Ils accusent même de folie ceux qui le » font. » C'est ce que dit Hérodote (liv. 1, ch. 131); et c'est ce qui explique pourquoi l'armée de Xerxès brûla, renversa, brisa dans la Grèce les temples, les autels, et les effigies des dieux; pourquoi Cambyse exerça de pareils ravages en Egypte et pourquoi les Gaulois faisaient de même partout où ils portaient leurs armes, ce qui fournit un prétexte à Cicéron de les appeler athées.

Ce que Hérodote rapporte des Perses, Tacite le dit des Germains, autre peuple Celte. « Ils trouvent, dit-» il, au-dessous de la majesté céleste d'emprisonner les » dieux entre des murailles; ainsi que de les repré-» senter sous une forme humaine. » *nec cohibere parie-» tibus deos, neque in ullam humanioris speciem ad-» simulare ex magnitudine celestium arbitrantur.* » » (Germ. ch. IX.)

Je vous cite du latin, Madame, car je soupçonne que vous l'entendez très-bien, que vous êtes une seconde Malerais de la Vigne, et que le chapeau de fleurs dont vous ornez votre tête, pour donner le change, un brago un menton barbu.

« En vain prétend-on, ajoutez-vous, que malgré que
» la statue (de Quinipily) ne soit accompagnée d'aucun
» attribut de la victoire, elle n'en est pas moins, sinon
» Vénus victorieuse, au moins Vénus désolée de la mort
» d'Adonis. »

Réponse. Je n'ai pas eu le plaisir de voir cette statue. Mais si, comme me l'a écrit un homme qui sait voir, elle porte une pomme dans une de ses mains, elle ne peut être que Vénus et Vénus victorieuse de Junon et de Pallas, par le jugement de Pâris.

Pour ce qui est de la cuve qui l'accompagne et que, par une conjecture très-hasardée, j'ai regardée comme le tombeau d'Adonis, vous en faites une baignoire, ou les Armoricaines se plongeaient par dévotion. Fi, fi, Madame, des Armoricaines du vieux temps dans une baignoire !!! Cela est-il supportable ? Les Lacédémoniens se jetaient à corps perdu dans l'Eurotas, les Romains se lavaient pieusement dans une rivière, et les Armoricaines barbotaient dans les eaux claires du Morbihan, dans la Loire, et dans le Blavet, qui arrose le lieu où était primitivement la statue de Quinipily. Telle est mon opinion (car j'ai promis d'être tranchant). Vous m'en demanderez peut-être des preuves ; hélas ! je n'en ai aucune à vous donner. Mais pouvez-vous trouver mauvais que j'imite, au moins une fois, votre manière de traiter l'archéologie ?

J'ai l'honneur d'être, etc.

MAHÉ, Chanoine.

BIOGRAPHIE NANTAISE.

ALLOUEL.

Allouel, habile chirurgien, naquit en 1706, à la Guerche, département d'Ille-et-Vilaine, mais il vint passer ses dernières années à Nantes, où il mourut en 1782. Il possédait une connaissance profonde de l'anatomie, et il professa long-temps cette science à Paris. Sa réputation lui attira des élèves de toutes les parties de la France et même des états voisins ; il fut appelé à Gênes

par le sénat, et il ouvrit des cours publics qui n'étaient pas moins suivis que ceux qu'il avait faits à Paris. Mais l'amour du pays le rappela en France, et il ne resta que dix ans à Gênes. A son retour à Paris, il fut nommé prévôt des chirurgiens, et il recommença à donner des leçons d'anatomie et de chirurgie. Il a fourni un grand nombre d'observations utiles à l'académie de chirurgie, quoiqu'il n'en fût pas membre. On a dit qu'il ne pût y entrer, parce que quelques personnes redoutaient sa véracité et ses lumières.

Je ne sais pas précisément à quelle époque il s'établit à Nantes; mais il est constant qu'il y a exercé son état pendant quelques années, avec ce zèle et cette habileté qui lui étaient naturels.

Il nous a laissé:

1.° Etymologie des termes d'usage en anatomie et en chirurgie. Paris, 1776; in-12.

2.° Un abrégé d'ostéologie, dans lequel la précision ne nuit en rien à la clarté.

3.° Diverses observations insérées dans les mémoires de l'académie de médecine.

CACAULT.

François Cacault naquit à Nantes, en 1742, et fut baptisé sous le nom de Françoise Cacault. Ce ne fut que plusieurs années après sa naissance qu'on s'aperçut de l'erreur commise relativement à son sexe, et il eut de la peine à se faire restituer le sexe que la nature lui avait donné. Il fit à Nantes de très-bonnes études, et se rendit à Paris à l'âge de 20 ans; à 22, il obtint une place de professeur à l'école militaire. Peu de temps après, savoir, en 1769, il eut un duel dans lequel il blessa son adversaire; il fut forcé de s'expatrier, et se sauva en Italie, qu'il parcourut dans la dernière indigence. Il arriva à Rome dans un dénuement complet. Il était loin de penser alors qu'il y représenterait dans la suite une grande nation. Il revint quelque temps après en France, et le maréchal d'Aubeterre, ayant connu son mérite, se l'attacha comme secrétaire de ses commandements. M. de Talleyrand, qui fut envoyé en embassade à Naples, le prit pour son secrétaire, et en 1791, il remplaça pendant quelque temps l'ambassadeur. De retour en France, on le nomma à l'ambassade de

Rome ; mais il ne put parvenir à sa destination ; il s'arrêta à Gênes, où il signa le traité de Tolentino. Il revint en France, et fut élu, en 1798, par le département de la Loire-Inférieure, député au conseil des Cinq-Cents. Après la révolution du 18 brumaire an VIII, il fit partie du nouveau corps législatif, et l'année suivante, il fut une seconde fois envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur. Il y resta deux ans et eut pour successeur le cardinal Fesch. Il vint présider le collége électoral de la Loire-Inférieure, et fut appelé au sénat conservateur en 1803 ; il ne conserva pas long-temps cette place éminente, il mourut à Clisson, le 5 octobre 1805 (1).

Il avait fait construire un pont à côté du Pallet, sur un ruisseau qui interrompait la route de Nantes à Clisson. On y avait par reconnaissance mis une inscription qui attestait le service qu'il avait rendu à ses concitoyens. Je ne sais ce qui porta, en 1815, les Vendéens à la détruire ; car il n'y avait là aucune chose de nuisible à la royauté, à moins que le nom de Napoléon, qui s'y trouvait, ne parut propre à exciter quelques troubles.

Cacault avait recueilli en Italie un grand nombre de morceaux de peinture et de sculpture, qu'il avait réunis dans une galerie que son frère avait fait construire à Clisson. La ville de Nantes, sous la mairie de M. Bertrand-Geslin, a acheté cette précieuse collection. Mais elle se trouve maintenant disséminée dans les bureaux de la préfecture et de la mairie, où elle se détériore. On parle de construire un local pour réunir ces objets et d'autres que possède la ville : ce serait une nouvelle obligation que les artistes auraient au maire actuel, qui a déjà tant fait pour embellir la ville qu'il administre avec tant de sagesse.

Voici la liste des ouvrages littéraires de M. Cacault :

1.° Poësies lyriques de Ramler, traduites de l'allemand; Berlin. 1777. 1 vol. in-12.

---

(1) M. de Belleville, préfet de la Loire-Inférieure, en écrivant au président du sénat pour lui apprendre la mort de M. Cacault, s'exprima ainsi ; « Tous les habitants de Nantes ont reçu cette fatale nouvelle comme des » enfants reconnaissants apprennent la mort d'un père chéri et respecté. » Il n'est aucun de nous qui n'ait reçu quelques marques d'obligeance de » M. le sénateur Cacault ; aussi, l'éloge de ses vertus est dans toutes les » bouches, et les plus profonds regrets sont dans tous les cœurs.... »

2.° Dramaturgie ou Observations critiques sur plusieurs pièces de théâtre, traduite de l'allemand de Lessing, par un français, et publiée par M. J... (Junquer). Paris. 1785. 2 vol. in-12.

3.° Plusieurs rapports faits dans la chambre dont il était membre.

BELLEC.

Yves Bellec, aumônier de M. de Bourgneuf, évêque de Nantes, a traduit en breton le catéchisme de Bellarmin. Cette traduction a été imprimée d'abord à Nantes en 1616 et a été réimprimée à Morlaix en 1628. Ce catéchisme, estimé des Bretons, a eu quelques autres éditions.

BERNARD.

Jean-Baptiste Bernard naquit à Nantes en 1701, et je ne le connais que par les ouvrages suivants :

1.° Problema physiologicæ. Duaci. 1758. In-4.°

2.° Hydraulica corporis humani. 1759. In-14.°

3.° Lettre à M. Needam au sujet de cet ouvrage en 1759. In-12.

4.° Plusieurs Mémoires et Dissertations dans le journal encyclopédique.

5.° Il a travaillé à une histoire de Lille.

BOFFRAND.

Germain Boffrand, célèbre architecte, naquit à Nantes en 1667. Il eut pour père un sculpteur distingué dans son art, et pour mère la sœur du poëte Quinault. Hardouin Mansard le prit au nombre de ses élèves et il lui trouva tant de talents qu'il lui confiait la conduite de ses plus beaux ouvrages. Boffrand fut reçu membre de l'Académie d'Architecture en 1709 et il s'acquit une telle réputation, que plusieurs souverains le choisirent pour leur architecte, et suivirent ses plans dans la construction d'un grand nombre d'édifices publics. On lui donna le titre d'inspecteur-général des ponts-et-chaussés, et en cette qualité il dirigea les travaux de canaux, d'écluses, de ponts et de quantité d'ouvrages mécaniques. Il prit pour modèle dans ses ouvrages d'architecture le célèbre Palladio, et on lui trouve les mêmes perfections et les mêmes défauts qu'à l'architecte Vicentin.

On peut citer parmi les édifices construits sur ses plans

et par ses soins les palais de Nancy, de Lunéville, de la Malgrange en Lorraine; les hôtels de Craon, de Montmorenrcy, d'Argenson; les décorations intérieures de l'hôtel de Soubise, à Paris; les portes du Petit-Luxembourg et de l'hôtel de Villars; le portail de la Mercy; le grand bâtiment des Enfants-Trouvés, rue Neuve-Notre-Dame à Paris. Il a en outre dirigé les travaux du puits de Bicêtre, des ponts de Sens et de Montereau.

Boffrand était noble et désintéressé. Sensible à la gloire, il lui sacrifiait souvent ses intérêts particuliers. Il avait un caractère doux et sensible qui le faisait rechercher dans les sociétés. Il est mort à l'âge de 88 ans, en 1755. Il était alors doyen de l'Académie d'architecture, pensionnaire des bâtiments du roi, premier ingénieur et inspecteur-général des ponts-et-chaussées, architecte et administrateur de l'hôpital général de Paris.

On a de lui :

1.° Description de ce qui a été pratiqué pour fondre d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV. Paris, 1743.

2.° Livre d'architecture. Paris, 1745; in-folio. L'auteur y expose les principes de son art, et donne les plans, profils et élévations de la plupart des bâtiments civils, hydrauliques et mécaniques qu'il a fait exécuter en France et dans les pays étrangers. Il y a réuni l'ouvrage précédent.

J. LE BOYER.



LE PAUVRE ET LA FORTUNE.

FABLE.

Chacun se plaint de la fortune,
Aucun n'est content de son sort;
Mais qui d'elle ou de nous a tort :
C'est souvent, à mon gré, celui qui l'importune.
L'exemple suivant va prouver
Ce qu'ici je viens d'observer.

Un pauvre malheureux, n'ayant ni sou, ni maille,
Déplorait un jour son destin.
Où trouver un plus pauvre humain?
Du matin au soir il travaille;

Et pourquoi ? Pour gagner du pain.
Encor, s'il en avait de quoi faire gogaille.
Mais non, souvent mourant de faim,
Il lui faut sans souper sommeiller sur la paille ;
Car Dieu sait s'il a d'autre lit.
— O fortune ! pour moi sois enfin pitoyable,
Secours un pauvre misérable !
S'écria-t-il d'un ton contrit.
Dame fortune l'entendit ;
Et comme, ce jour-là, la dame était traitable,
Elle voulut qu'il la bénît.
A cet effet, en labourant la terre,
Elle fait tomber sous sa main
Deux lingots de l'or le plus fin,
Et tous deux d'une taille excédant l'ordinaire.
Mais, non moins qu'un oison dépourvu de bon sens,
Guro les prenant pour du cuivre :
— Dame fortune, allons, c'est se moquer des gens !
Voilà bien sur ma foi de quoi me faire vivre.
Tout plein de cette idée, il va trouver soudain
Un vieil usurier, son voisin :
— Tenez, maître Aaron, je voudrais me défaire
De ce vieux cuivre que voici.
Donnez-m'en trois écus : trois écus, dieu merci !
Feraient beaucoup mieux mon affaire.
Pour la forme ; le Juif se fait prier d'abord :
Lui dit qu'il ne peut pas, que trop forte est la somme ;
Puis la compte, et, joyeux, reçoit les lingots d'or
Qui devait enrichir notre homme.
Les trois écus mangés, voilà de ce butor
Autre requête à la fortune.
— Malheureux, sais-tu bien que ta plainte importune
Commence à me lasser, lui dit-elle en courroux :
Et quoi ! j'ai désarmé pour toi le sort jaloux,
J'ai mis en tes mains la richesse :
Tu pouvais vivre heureux, grâces à ma largesse ;
Mais tu ne le sus pas, est-ce ma faute à moi.
Va, mon ami, de ta détresse
Ne t'en prends désormais qu'à toi.

L. IMPOST.

SUR LA MORT D'UN ENFANT.

Ainsi, frais et riant, sous les yeux de l'aurore
S'élève un jeune lis, l'ornement du vallon;
Le ciel avec amour le voit, et, près d'éclore
Il meurt frappé par le noir aquilon !

O jeune enfant, ton esprit et ta grâce
Ainsi de tes parens charmaient le tendre amour,
Et tu tombes pareil à la fleur qui s'efface
Aux premiers feux du jour !....

Ah ! puisque la lumière allait t'être ravie,
Pourquoi souriais-tu sous le bras du destin ?
Pourquoi d'un air joyeux, pourquoi d'un front serein
Pressais-tu, jeune enfant, la coupe de la vie ?

Sans doute, en des songes heureux,
Les anges caressans environnant leur frère,
Te disaient que bientôt, dans l'immortelle sphère,
Tu reviendrais t'asseoir au milieu d'eux.

Ton cœur ne connut point la douleur déchirante
Quand tu vis approcher le terme de ton sort,
Et quand la nuit voila ta paupière expirante,
Calme tu souris à la mort !

Ta bouche murmurait une ardente prière,
Les anges redisaient les sons harmonieux,
Et ton hymne d'amour commencé sur la terre
Alla s'achever dans les cieux !

Ah ! quitte quelquefois ta demeure azurée
Pour venir soulager notre amère douleur.
D'un père qui gémit, d'une mère éplorée
Deviens l'ange consolateur.

Dans le calme des nuits, à mon cœur qui soupire,
Ah ! fais entendre encor ton enfantine voix :
Apparais-moi, jeune ange, avec ce doux sourire
Dont tu m'accueillis tant de fois !

J. B. PÉRENNÈS, DE LANNION.

DIALOGUE DES MORTS BRETONS.

I.er DIALOGUE.

GRALLON ET KERGUELEN.

Kerguelen. — Je vous assure, mon cher compatriote, que votre ville d'Is, la capitale de vos états, ne paraît plus du tout dans la rade de Douarnenez. ..

Grallon. — C'est un grand bonheur pour ma réputation.

Kerguelen. — Comment l'entendez-vous ?

Grallon. — Vous ne voyez pas que si ma ville existait encore, on ne penserait plus au fondateur. On verrait peut-être mon nom inscrit dans de vieilles chartes ; mais il ne serait pas dans toutes les bouches : c'est par l'attrait du mystère qu'on établit sa réputation sur la terre, et nos Bretons sont, sur ce point, comme tous les autres hommes.

Kerguelen. — C'est ce qui fait, sans doute, que la fée Morgane, qui n'a vécu que dans la petite île de Saine, est plus célèbre encore dans le monde que la reine Anne, quoique celle-ci ait été deux fois reine de France et soit restée toute sa vie en possession du duché de Bretagne. La fée Morgane a été chantée par tous les poëtes européens, depuis l'Arioste jusqu'à ce charmant Millevoye arrivé depuis peu parmi nous ; la reine Anne, au contraire, ne peut se glorifier que de quelques mauvais vers de Meschinot, son maître-d'hôtel, et des stances un tant soit peu barbares de son généalogiste Disarvoez Penguern.

Grallon. — C'est ce qui fait aussi, mon cher, que, quoique vous ayez découvert une île qui porte votre nom sur toutes les cartes géographiques, vous êtes moins connu chez vos compatriotes eux-mêmes que moi avec ma ville d'Is qu'on ne voit plus.

Kerguelen. — Il vous sied bien de comparer un roitelet d'un petit canton de la Basse-Bretagne à un contre-amiral de France ! Une seule chaloupe de mon escadre aurait détruit toute votre marine. Vous seriez bien en peine de prouver l'existence de votre ville d'une manière un peu plausible ; tandis que tous les marins instruits peuvent s'assurer de la position de l'île que j'ai découverte.

Grallon. — Vous vous fâchez ; mais, vous aurez beau dire, les choses sont ainsi. Jamais vous ne verrez la statue équestre d'un contre-amiral de France décorer la ville de Brest, comme la mienne ornait celle de Quimper. C'est que les hommes n'accordent leur admiration qu'à ce qui ne se prouve pas. Ce qui se démontre aussi clairement qu'une règle d'arithmétique, occupe un instant

la pensée ; mais cet instant-là ne revient plus. Ce qu'on n'a pu s'expliquer obsède l'imagination. Personne ne s'extasie devant un moulin à vent, qui est la chose la plus ingénieuse et la plus utile du monde, et chacun court au spectacle applaudir des aventures chimériques.

Kerguelen. — Vous faites-là le procès de votre majesté. Vous voulez dire que les hommes sont si fous, que, chez eux, une renommée appuyée sur des fables est plus solidement établie qu'une renommée acquise par des services.

Grallon. — Il n'en est pas tout-à-fait ainsi : je trouve là dedans une des grandes raisons d'admirer l'homme. Il ne s'extasie pas devant ce qu'il se démontre clairement, parce que chacun se dit intérieurement que ce n'est pas la peine de s'étonner d'une chose, quand on en peut faire autant ; mais il n'a pas assez de toutes ses facultés pour étudier ce qui est au-dessus de son intelligence. Les recherches d'antiquité, comme les mathématiques, offrent à chaque instant des problêmes à résoudre. Mais il y a une grande différence entre les unes et les autres : c'est que, n'étant jamais sûr d'avoir trouvé le mot de l'énigme des premières, on y revient sans cesse ; tandis que, quand on s'est démontré clairement les dernières, on n'y pense plus. Votre réputation est dans la partie de l'entendement humain où siégent les sciences exactes qui nous montrent tout d'un coup d'œil ; la mienne est placée dans cette portion de l'âme humaine où résident l'enthousiasme, l'admiration, ces facultés qui ne tarissent jamais, parce qu'elles sont toujours dans les régions effacées du souvenir ou de l'espérance.

Kerguelen. — L'estime des philosophes vaut bien, je crois, l'admiration des poëtes.

Grallon. — Vous vous trompez encore. Ce ne sont pas les philosophes qui font la réputation des empires et des familles, ce sont les poëtes. Homère a plus fait pour la gloire de la Grèce que les sept sages ensemble. Que reste-t-il des annales des empires ? les souvenirs que l'imagination des romanciers, qu'on appelle historiens, a embellis de mille prestiges. La réalité ennuie l'homme de suite, le merveilleux l'étonne et l'attache sans cesse : ce qu'il voit clairement ne le satisfait pas.

Il faut qu'en admirant le bien, il suppose encore vaguement, dans sa pensée, que le mieux existe quelque part. Jamais ce que nous connaissons bien exactement, ne nous paraît sublime. Un homme de génie paraît-il dans le monde, n'entendez-vous pas le peuple dire de lui ce que les Juifs disaient de J.-C. : lui, un génie, ce n'est pas possible; ne connaissons-nous pas son père et sa mère, n'est-il pas le neveu d'un tel, n'a-t-il pas fait ses études dans tel collége, ne demeure-t-il pas dans une maison de telle rue, ici, tout près?

Kerguelen. — Comment expliquez-vous donc cette monstruosité dans la nature humaine?

Grallon. — A présent que j'y vois un peu plus clair que quand j'étais sur la terre, je crois que ce dégoût des choses réelles et cette admiration des choses possibles vient tout simplement de ce que, durant la vie, l'homme doué d'une âme immortelle porte en lui le germe de l'existence future. Tendant, par sa nature, vers l'infini, ce qui est borné le dégoûte; tendant vers le sublime, ce qui n'est que bien ne le satisfait pas. Tandis que les philosophes lui disent de ne pas courir après les chimères de son imagination, les poëtes, les romanciers, les historiens, créent pour lui mille autres chimères sur lesquelles il se jette avec ardeur, parce que ces niaiseries-là trompent du moins la faim qui le dévore. La poësie le nourrit mal, si l'on veut; mais la philosophie ne le nourrit pas du tout; c'est ce qui fait qu'il préfère la première à la seconde. Me comprenez-vous bien?

Kerguelen. — Pas du tout, je vous assure. Tenez, mon cher roitelet, les romanciers qui ont célébré votre gloire, vous ont tourné la tête, et vous voilà devenu fou comme eux.

Grallon. — Soit, je reste avec ma folie et vous avec la vôtre. Saint Paul a dit que, pour devenir réellement sage, il fallait consentir à paraître fou. Je pourrais bien être sur la bonne voie, puisque l'explication que je vous donne me vaut une pareille qualification.

MÉRIADEC.

QUINZIÈME NOTE EN ITALIE. (1)

Pompéia. Nous parcourions la belle campagne de Naples. Nous avions suivi, au sud, la côte enchanteresse de *Portici*, couverte de cent résidences somptueuses : les citadins y viennent, à la fin des grandes chaleurs, passer la *Villeggiatura* ; les bosquets se peuplent alors d'une gaie société, les élégantes parures y brillent comme des roses dans les jardins, et l'art et la nature s'y rencontrent pour se prêter mutuellement des charmes. Sans perdre de vue le bord de la mer, nous avions atteint le village *de Torre del Greco*, encore tout stygmatisé par l'éruption de 1794 : l'aspect en serait triste, si les fleurs qui renaissent tout à côté des débris, ne s'empressaient d'ensevelir ceux-ci dans leurs touffes. Nous avions gagné *Torre della Nunziata*, en traversant des champs de céréales et de cotonniers, dont la fraîche verdure contraste avec les âpres torrents de laves qui les ont sillonnés çà et là : les plantes qui croissent dans ce canton lui donnent, par leurs formes, exotiques pour nous, un caractère semi-tropical ; en même temps que quelque chose de Sicilien dans les vêtements et dans les manières des habitants, y inviterait à répéter les riantes idylles de Théocrite; à l'harmonie des harpes et des guitares qu'on entendait du côté de Portici, succèdent, sous l'ombrage, les sons rustiques mais cadencés, des simples pipaux des bergers. Attirés par le voisinage de *Castel-à-Mare* et par l'envie de prendre encore un nouveau point de vue de ce golfe, toujours inépuisable en tableaux, mais déjà éloignés de quatre lieues de Naples, et craignant de n'y pouvoir revenir dans la même journée, nous avions fait le sacrifice de cette nouvelle jouissance ; jetant un coup-d'œil de désir et de regret sur le cap d'*Orlando* et sur l'îlot pittoresque que couvrent les ruines du château fort de *Reviglianо*, nous nous étions un peu

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée* ; 124, 260, 302, 484 et 579 du 6.e volume ; 241 et 406 du 7.e volume ; 40 du 8.e volume.

éloignés de la côte, en contournant le Vésuve dans sa partie méridionale; nous suivions une route poudreuse et peu agréable, lorsque, tout-à-coup, nous nous trouvons aux portes d'une ville.

Nous y entrons, et nous nous asseyons un moment dans le quartier des soldats. C'est un parallelogramme d'une centaine de pas de longueur, sur une soixantaine de large; il est entouré d'un portique soutenu par des colonnes de briques peu remarquables, revêtues de stucs: on y est à l'abri de la pluie et des rayons du soleil; ce serait, chez nous, un fort joli marché pour les marchandes de légumes. Les militaires sont probablement au champ d'exercice, car nous n'en voyons aucun. Dans leurs loisirs, et au milieu de leurs propos grivois, ils s'amusent à griffonner des niaiseries sur les murailles, comme on le fait dans nos corps-de-garde.

Nous sortons de cette enceinte, et, prenant par une rue à droite, nous arrivons aux deux théâtres de la ville, placés tout à côté l'un de l'autre. L'un sert aux représentations comiques, l'autre aux représentations tragiques.

Ce premier porte, comme la salle de spectacle de Nantes, une inscription qui indique le nom des magistrats par les soins de qui il a été construit: hommage très-justement dû aux édiles de tous les temps. Ce théâtre a été couvert, mais dans ce climat-ci c'est chose peu nécessaire.

Le second est d'une grande et noble architecture: il n'a pas moins de 140 pieds de large; trois mille spectateurs doivent y être à l'aise, mais couverts seulement par des voiles. Voici sur les côtés, et voisines de l'orchestre, les places d'honneur, celles des corps constitués de l'un et l'autre sexe: ils y entendent mieux et surveillent plus facilement l'assemblée. Voici la scène, ou proscenium, et, en arrière, le lieu où les acteurs se tiennent cachés en attendant leur entrée. Mais que signifie ce proscenium si large, puisqu'il n'a que sept à huit pieds de profondeur? Quel effet y peuvent produire les décorations? Apparemment qu'on ne tient pas ici beaucoup plus que chez nous à l'illusion théâtrale et qu'on s'y contente aussi d'une vérité de convention. Ces pauvres acteurs doivent avoir de bien fortes poitrines, pour se faire entendre dans toutes les parties d'une salle si vaste, qui n'a que

le ciel pour plafond. On dit qu'ils renforcent leurs voix par des masques ingénieusement disposés pour lui donner plus d'intensité ; mais que devient alors le jeu si essentiel de la physionomie ?

Derrière le grand théâtre, au centre d'un quartier qu'occupent sans doute les habitués de coulisses, on nous montre une jolie chapelle consacrée à *Isis*. Comment se fait-il, demandons-nous, qu'un culte étranger soit venu se nicher là ? — C'est, nous répond-on, qu'il a paru trop simple de brûler un pur encens sur l'autel du maître du tonnerre : les philosophes ont cru que cela suffisait avec la pratique des vertus, mais les philosophes ne sont pas toujours en faveur. Il a fallu, pour exciter la piété de certains dévots, du nouveau, de l'extraordinaire, du symbolique, de l'obscur, susceptible d'interprétations réservées aux interprètes privilégiés. Certaines génuflexions, certaines purifications, certaines pratiques mystérieuses, en présence d'images un peu étranges, frappent l'imagination et sont d'un plus sûr effet sur la multitude paresseuse et confiante, qu'un cantique d'adoration directe au souverain maître. De là le succès des pratiques dont vous voyez les apprêts : Isis l'emporte sur Jupiter.

Pénétrons, puisque l'Hiérophante est absent. — Ici, la statue bizarre ; au devant, deux autels chargés d'emblêmes dont il faut arracher le secret ; sur le côté, la cellule où se retirent les desservants pour se vêtir de la robe sans tache ; au dessous, une fontaine pour l'ablution qui enlève les péchés. Mais que vois-je ? un escalier dérobé qui communique au piédestal creux de la miraculeuse image parlante. — Chut ! retirons-nous : feignons de n'avoir rien aperçu (1).

---

(1) Le culte d'Isis, ou de la bonne Déesse, est bien digne d'appeler les nouvelles recherches de nos savants. Il cache, sans doute, le mystère de quelques vérités très-élevées dont la tradition aura été altérée par des prêtres ignorants et imprudents. Presque tous les peuples soumis aux Romains l'adoptèrent, après que ceux-ci l'eurent reçu des rives du Nil : on en trouve des traces dans beaucoup de villes de notre Gaule. Cette universalité ne saurait être attribuée à la seule bizarrerie des pratiques, puisque tant d'autres cultes bizarres succombaient sous la critique de la raison, ou sous la puissance de la police. Sans faire aux escaliers dérobés plus d'attention qu'ils n'en méritent, les érudits, aujourd'hui sur la voie de s'éclairer par les travaux de M. Champollion jeune, peuvent avoir ici une mine très-intéressante à exploiter.

Nous parcourons plusieurs rues dont les maisons, au lieu d'être numérotées comme les nôtres, portent à leur entrée, les noms des propriétaires écrits à l'encre rouge. C'est fort commode, mais le nom et le numéro ensemble vaudraient mieux. — Voici quelques enseignes, celle d'un maître d'escrime, celle d'un marchand de laitage, celle d'un potier; baissez les yeux, voici celle d'un lieu de prostitution, en voilà encore une autre semblable: On ne se gene pas ici, pas plus qu'aux *Musicos* d'Amsterdam. — Ce limonadier, ou marchand de boissons, a quitté sa boutique; il gourmandera bien son valet au retour: voyez la négligence, il n'a pas même essuyé la table de marbre sur laquelle on dépose les verres: la trace circulaire laissée par le sorbet acide et gluant, en souille encore la surface.

Ces rues sont bien disposées. Au milieu, douze pieds d'espace pour les voitures qui ont quatre pieds de voie: les ingénieurs pourraient les entretenir avec plus de soin, car les ornières que les roues ont tracées dans les dalles, dont l'espace est pavé, ne sont point réparées. Des trottoirs semblables à ceux de Londres, mais plus étroits, règnent le long des boutiques, et celles-ci, qui en sont séparées par un appui pour l'étalage, sont ouvertes comme celles dont nos anciens marchands se contentaient avant l'usage moderne des riches clôtures à glaces. Pour qu'on traverse commodément la rue, des dés de pierre sont posés isolément à deux pieds de distance sur la voie charretière; on enjambe facilement de l'un à l'autre; de sorte que les belles dames peuvent y poser leur pied mignon, sans salir leur élégante chaussure A chaque carrefour est un puits accompagné d'une auge en pierre, où l'eau est verséeà mesure qu'on la puise; mais, à notre grand étonnement, nous n'y rencontrons pas les servantes du quartier réunies en comité de caquetage. — Au fait, toutes les rues sont ici silentieuses comme celles d'une ville d'Espagne à l'heure de la *siesta*; où sont donc en ce moment les habitants? Où sont-ils, dites-le-nous? — Ils ne sont plus, répond notre guide d'une voix lugubre: vous êtes dans *Pompéia*.

Il y a juste 1744 ans (1) que les heureux bourgeois de cette cité assistaient tranquillement avec leurs familles,

---

(1) Date un peu controversée; mais ce n'est pas à moi de la discuter.

les uns aux tragédies imitées de Sophocle, les autres aux satyriques comédies de Plaute. Ils allaient quitter les théâtres. Les prêtes apprêtaient des sacrifices pour les timorés, les marchands disposaient leurs magasins pour tenter les riches au passage, les cuisiniers préparaient les festins pour les gourmands, et les filles de joie se paraient pour happer les jeunes étourdis: on sait qu'à la sortie des représentations dramatiques, chacun, selon son caractère, est toujours assez accessible aux émotions qui le flattent: Dans Pompeia régnaient la joie, l'espoir et la sécurité. Tout à coup le Vésuve, ce Vésuve qui est là suspendu sur nos têtes, s'ébranle, tonne et déchire les airs par ses éclats. Il y lance des nuées de lave pulvérinente; le vent était au nord, les cendres s'abattent sur la ville; elles y affluent sans interruption, des courants d'eau viennent s'y mélanger; la masse boueuse encombre les rues, s'y élève incessamment, emplit les rez de chaussées, gagne les étages supérieurs, ensevelit les toits, les écrase et les recouvre d'une couche de six à dix pieds d'épaisseur. Tout avait fui précipitamment, tout, non, car on a exhumé des victimes; mais cette précipitation n'est pas douteuse; puisque chaque objet de ménage a été retrouvé à sa place, lorsque, il y a soixante ans, *Pompéia* a été rendu à la lumière du soleil.

Dix-sept siècles avaient presqu'anéanti le souvenir d'une ville dont nous visitons aujourd'hui les places, les rues et les monuments, comme nous visiterions ceux de Paris, avec cette différence cependant qu'ici les tombeaux seuls répondent à nos questions. *Pompeia* n'est plus pour nous qu'une médaille; mais de quel prix est cette médaille!

A Rome, l'antiquité s'offrait à nous *in fiocchi*, dans ses brillants atours; à Baies, dans son riche et voluptueux épicurisme; ici, nous la surprenons en cheuille, en négligé, belle de ses simples attraits, comme une jeune femme qui, au réveil, quitte sa couche sous la sécurité du verrou. Profitons de cette bonne fortune.

Nous avons déjà indiqué quelques-uns des effets de cette surprise; les boutiques ouvertes, les écrits sur les murailles, les petites fraudes d'un culte superstitieux, les dispositions d'un théâtre de province et de ses alentours. En parcourant le reste de la ville, en pénétrant

dans les maisons et dans les monuments, nous trouverons encore abondance d'aliments pour notre curiosité. Nous ne noterons pas tout, quoique tout en soit digne, mais nous signalerons sommairement ce qui ne peut se trouver que là.

Au-delà du quartier des théâtres, est la place publique, ou *forum*. Elle a 350 pieds de long sur 150 de large. Un portique couvert, soutenu par des colonnes, l'entoure plus élégamment que celui du quartier des soldats. La colonnade n'est pas en marbre, mais le style en est d'une grande pureté. A l'extrémité septentrionale s'élève, sur un beau soubassement, un temple dédié à *Jupiter-Serapis*; à l'ouest, est un charmant temple de *Vénus*, plus grand que l'autre, peut-être en raison du nombre des adorateurs; il est décoré de peintures gracieuses dont l'éruption et les siècles ont respecté la fraîcheur sous la cendre dont on les a dégagées: il a 150 sur 75 pieds. Ces deux temples sont ornés de marbres. Dans l'un et dans l'autre, la statue du dieu occupait un sanctuaire plus élevé que la nef, et plus soigneusement embelli, ainsi qu'on le pratique dans nos églises. Les autels ne sont pas dans le sanctuaire, comme on les place à présent, mais au pied de l'escalier qui y conduit: les immolations sanglantes qu'on y faisait et qu'a bannies le sacrifice chrétien, nécessitaient cette disposition. Il est fâcheux qu'on n'ait pas laissé à leur place les images des deux divinités et les instruments des sacrifices, ils compléteraient une instruction qui dispenserait des fades renseignements donnés par les gardiens. Une seule statue, celle d'une prêtresse, ou d'une dévote, ou d'une bienfaitrice de l'ordre, se trouve au pied d'une des colonnes du temple de Vénus, et figure là comme celles de nos saints personnages dans les églises catholiques: il n'y a point d'autel devant elle.

Sur le même côté, est un noble édifice de 200 pieds de long sur 70 de large; c'est la *basilique*, ou le tribunal dans lequel on rendait la justice. Cinquante colonnes d'ordre corinthien, en ornent le pourtour. Une estrade, sur laquelle posent des colonnes cannelées, s'élève au fond de la salle et donne une grande majesté à ce temple de Thémis. Ce n'est pas beau comme la bourse de Paris, mais il ne faut pas perdre de vue

que. *Pompéia* n'était pas une capitale. Nous ne pouvons deviner si cet édifice avait été couvert.

Le reste de la place publique est entouré de maisons particulières, que masque à propos l'utile et beau portique dont nous avons parlé. Les toits des maisons ont été enfoncés par l'éruption, ainsi que ceux de toutes les autres habitations de la ville; mais les directeurs des fouilles en ont fait rétablir quelques-uns, tels qu'on a pu supposer qu'ils étaient autrefois.

Poussant toujours vers le nord et au-delà du temple de Jupiter-Sérapis, nous arrivons à un quartier percé de rues en tous sens et évidemment très-marchand, à en juger par le grand nombre des boutiques, surtout aux approches de l'issue qui donne sur la campagne. Il s'y trouve cependant quelques hôtels, et comme les noms sont inscrits sur les portes, il nous est facile de reconnaître à qui ils ont appartenu.

Voici l'habitation de *Claude*, qui vivait ici en particulier aisé avant de parvenir à l'empire; cette autre appartenait, dit-on, à *Cicéron*, mais elle est trop ruinée pour qu'on en puisse reconnaître l'inscription. L'une et l'autre sont plus grandes que les maisons voisines, et l'on y voit encore des mosaïques et des peintures. Non loin de cette dernière, on a trouvé des annonces de spectacle et des avis de biens à vendre et à louer, écrits à l'encre rouge. Dans la grande rue qui conduit au faubourg, nous nous arrêtons à la maison de *Cajus Salluste*, qui est plus ornée que les précédentes en objets d'arts. Nous y remarquons une petite chambre à coucher de huit pieds carrés, dont le pavé est composé de marbres différents, tous précieux et disposés en arabesques. Dans l'un des salons du rez-de-chaussée, se voit un tableau qui représente la fable d'Actéon; les figures sont presque de grandeur naturelle, le dessin et le coloris même ne sont pas mauvais, mais nous faisons mieux. Au fond de l'habitation, qui a deux cours, est un petit jardin dont on a cherché à dissimuler l'exiguité en y peignant des perspectives, des treillages, des arbres, des fleurs et des oiseaux. A l'une des extrémités du jardin est établi un *triclinium* (1) en

(1) Table à manger munie, de trois côtés, de sophas, ou de lits sur

pierre, que l'on garnissait de coussins, lorsqu'on y voulait prendre au frais le repas du soir. Tous les ustensiles trouvés chez *Cujus Salluste* étaient d'un goût recherché. Son plus proche voisin était un boulanger, chez qui l'on a trouvé du pain portant sa marque et conservé au musée de Naples : nous voyons encore son four et ses moulins à moudre taillés en laves du Vésuve. Un peu plus loin est l'atelier d'un forgeron où l'on a recueilli des cercles, des essieux, des tenailles, des marteaux. Celui d'un orfèvre-bijoutier, nommé *Albinus*, qui ne fabriquait que des Priapes : son magasin avait provision de cette singulière amulette; il en avait une en terre cuite pour enseigne. Le laboratoire d'un pharmacien se fait remarquer à l'un des carrefours; il est signalé par un serpent qui mord une pomme, peint sur le mur. Les bocaux, en faïence et en verre, ont été tranportés à Naples. Quel dommage qu'on ait pas trouvé là un *codex !* Ailleurs est l'atelier d'un statuaire avec ses maillets, ses ciseaux et ses ébauches, mais point de modèles en terre; puis celui d'un peintre, où, sur des tablettes étaient ses pots de couleurs.

Nous visitons plusieurs autres habitations de différents ordres : celle du magistrat *Pansa* dans la petite rue transversale qui court à l'est, se fait remarquer par sa somptuosité; mais nous ne savons rien de ce personnage, sinon qu'il s'appelait *Pansa* et qu'il était curieux de marbres rares. Nous voyons travailler aux fouilles au bout de cette rue transversale. Rien de plus facile que ce travail, puisqu'il ne s'agit que de déblayer une vingtaine de pieds d'épaisseur d'une terre peu compacte, sur laquelle on avait planté de la vigne. Tous les jours on déterre des bronzes, des bijoux, des fragments d'architecture et quelques statues. On avait tiré depuis peu, d'un petit oratoire appartenant à la demeure d'une dame dont nous tairons le nom, un trépied en bronze de trois pieds de haut, chef-d'œuvre d'art, mais aussi d'obscénité. C'était, disent les bienveillants antiquaires, un *ex voto* offert par une tendre

---

lesquels on était couché pendant le repas; mais il était difficile d'y admettre plus de trois convives. Le service se faisait par le quatrième côté.

épouse qui demandait aux dieux de faire cesser une désespérante stérilité. Ce curieux morceau a été envoyé au palais de *Portici*. La veille de notre visite, on avait trouvé une figurine représentant une Victoire.

A peu d'exception près, toutes les maisons déblayées jusqu'à ce jour, à *Pompéia*, sont petites : elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. Vous trouvez en entrant, un petit vestibule, puis une cour carrée de peu d'étendue, rarement de plus de 20 à 30 pieds ; au milieu, une fontaine ; autour, un portique ou cloître qui donne accès à des chambres dont les dimensions n'excèdent pas six à dix pieds. Ces chambres ne reçoivent communément le jour que par la porte, et elles ne communiquent point entre elles. Dans les maisons riches, une seconde cour suit la première et n'en est séparée que par un portique orné, ouvert des deux côtés. Nous ne ferons pas l'éloge des cuisines ; elles sont d'une exiguité extrême. Je suis faché d'avoir à présenter une idée désagréable, mais il faut tout dire quand on décrit ; quand nous avons trouvé des lieux d'aisance, ils étaient attenants à la cuisine ; c'est encore beaucoup l'usage à Naples. Il fallait que les anciens reçussent leur société dans la cour, ou sous les portiques, car nous ne voyons aucune pièce où douze personnes puissent se tenir à l'aise. Il est probable que, pour la décence, les femmes occupaient l'étage supérieur, où conduit un escalier toujours mesquin, mais orné de peintures plus ou moins soignées. Les boutiquiers ont leur habitation derrière le magasin et au-dessus ; ils ont le goût des peintures comme les rentiers.

Nos appartements bourgeois valent mieux que tous ceux que nous voyons ici, par l'entente dans la distribution des pièces ; mais nous sommes de beaucoup au-dessous pour l'emploi des décors, des mosaïques, des marbres et des enduits peints avec élégance. Dans de très-petits cabinets, éclairés seulement par la porte, nous découvrons de véritables morceaux d'artistes.

Après avoir contemplé, dans les capitales, la pompe des temples et des palais antiques, passer à l'autre extrémité de l'échelle sociale, surprendre, pour ainsi dire à l'ouvrage, un artisan des temps de Vespasien et de Titus ; se mêler aux détails des ménages bour-

geois tels qu'ils étaient tenus il y a dix-sept siècles, tout cela était bien propre à mettre en émoi ceux-mêmes à qui l'étude de l'archéologie est étrangère. Mais voilà qu'on nous conduit à une scène intermédiaire qui, précisement par cette condition intermédiaire, est propre à exciter une nouvelle fibre des organes de la curiosité. C'est à la maison de campagne d'un simple habitant de Pompéia, vivant comme le ferait de nos jours un particulier de huit à dix mille livres de rentes.

En travaillant aux fouilles dans le sens des maîtresses-rues, on est arrivé à une porte de ville ; on a poussé les excavations dans le faubourg, vers la campagne ; on a découvert la grande route, qui a douze pieds de large, sans les trottoirs pour les piétons, et l'on est parvenu à la demeure d'un affranchi nommé M. *Arius Diomède*, homme qui paraissait vivre fort à son aise.

Le pied carré de terrain est à meilleur marché dans les faubourgs que dans les villes ; aussi la maison du bourgeois *Arius* est-elle plus vaste que les autres et les appartements y sont ils plus nombreux. Voici des salons, des cabinets, des chambres de bain ; les chambres à coucher sont au second étage. Tout cela est revêtu d'un stuc très dur, coloré en rouge ou en jaune, et dans les appartements d'apparats, orné de guirlandes, de branches de pampre et d'arabesques. Dans la cave sont encore rangées les amphores qui prouvent la prévoyance du maître de la maison ; mais hélas elles ne renferment plus de vin. Le jardin est un carré, d'environ cent pieds de côté, nous y remarquons un petit jet d'eau, qui probablement était aussi mesquinement alimenté par des esclaves, que le sont ceux de certains de nos parterres compassés, animés seulement pour l'heure d'une visite. Les allées sont marquées par des piliers qui soutenaient une treille. Peut-être, des terrasses qui l'entourent, avait-on une vue étendue, sur la campagne et sur la mer, qui s'étendait alors jusqu'à Pompéia ; mais les déblais amoncelés des fouilles, l'offusquent aujourd'hui.

On a trouvé des victimes dans cet endroit, un squelette, qu'on croit être celui du maître de la maison ; il tenait une clef d'une main, une bourse et des bijoux de l'autre, un esclave l'accompagnait ; portant des vases d'argent et des bronzes ; dans la cave, étaient les

squelettes de plusieurs femmes qui s'y étaient réfugiées. L'une d'elle était sans doute l'épouse du maître, puisque seule elle portait des bracelets et un collier d'or; c'était une jeune femme, mère depuis peu, son enfant était près d'elle; son sein bien conformé a laissé son empreinte sur la matière volcanique. — Quelle scène de désolation que ce passage subit de la sécurité à une affreuse catastrophe! — Elle s'est renouvelée en plusieurs endroits: à la chapelle d'Isis, où un prêtre a été trouvé armé d'un instrument dont il se servait pour se frayer un passage et fuir à travers le mur; au quartier des soldats, sept militaires étaient aux fers.

Vis-à-vis la maison *d'Arius Diomède*, à cent toises de l'entrée de la ville, se voit un édifice que l'on suppose, par sa distribution avoir servi d'auberge. Quoiqu'on dise de l'hospitalité antique, il fallait bien, au milieu d'une civilisation aussi avancée que celle des Romains sous leurs premiers empereurs, qu'on eut des hôtelleries comme nous en avons de nos jours, pour réserver au visiteur ainsi qu'au visité cette précieuse indépendance qui laisse aux rencontres entre eux tout le charme du choix, de la liberté et de l'opportunité.

Suivant le pieux usage des anciens, les tombeaux, au lieu d'être relegués dans des lieux éloignés et peu fréquentés, sont placés sur le bord même de la route, toujours sous la vue des survivants qui, à ce moyen, cultivent plus long-temps des souvenirs auxquels les hommes croient devoir attacher du prix. Différents des monuments mutilés et rongés par le temps qu'on nous montre dans les musées, ces tombeaux semblent sortir des mains de l'ouvrier, tant ils se sont bien conservés sous l'enveloppe de cendre dont on les a dégagés. — Voici celui de la prêtresse *Mammèa*, qu'ont fait ériger les magistrats de *Pompéia*. Cette femme se rendit probablement recommandable, puisqu'elle a obtenu cet honneur public; elle reçoit de nous un hommage. L'urne qui renferme ses cendres est encore déposée dans une petite chambre carrée, pratiquée dans le massif de soubassement, et ouverte sur le côté: Ici au moins n'y a-t-il point eu de ces profanations, dont à Rome et ailleurs, nous avons si souvent eu lieu de nous étonner. — D'autres tombeaux voisins n'ont pas été aussi respectés, les

cendres en ont été enlevées pour aller garnir les tablettes d'un cabinet d'antiquités, l'une des urnes ainsi enlevées est un bocal en verre, bien lutté à son ouverture; les débris d'ossements échappés à la combustion y nagent dans une liqueur blanche qu'on prendrait pour de l'alcohol. *Arius Diomède* avait aussi tout près de son domicile, le tombeau destiné à sa famille qui, non plus que lui, n'a pu venir y chercher le dernier asile : l'inscription le désigne comme une sorte de maire ou de patron de son village qui portait le nom de *Pagus Suburbanus Augusto-Felix*.

Voici, à vingt toises de la ville, un beau siége circulaire, construit en pierres choisies : il est établi sur un petit tertre voisin de la route et d'une dimension assez étendue pour contenir une trentaine de personnes. L'illusion nous ressaisit ici, et nous nous figurons y rencontrer un groupe d'oisifs bourgeois en toges. Ils sont assis nonchalamment, guettant au passage les allants et venants pour trouver matière à leurs entretiens journaliers, tant soit peu monotones et entachés de commérage. Nous voyant vêtus d'un *sagum* différent du leur, ils nous arrêtent et nous invitent à nous seoir près d'eux : ils voudraient jaser, et, les premiers, recueillir des nouvelles. — *Salve*, gracieux étrangers; prenez ici quelque repos. Dites-nous, par grace, quels lieux vous ont vû naître? — Seigneurs, c'est l'Armorique. A cette réponse, comme la gazette de Nantes est inconnue à Pompéia, on nous considère avec cette niaise curiosité que la vue de deux esquimaux exciteraient peut-être chez beaucoup d'entre nous — l'Armorique! où donc est ce pays? demande un gros pompéien, en se grattant la tempe. — Bien au-delà des Gaules, et en-deça de la Bretagne insulaire, répond le géographe de l'endroit. Malheureuse contrée! le ciel y est toujours nébuleux; le climat froid, et le langage, barbare. Demeure honteuse de l'imposture et de la cruauté : des femmes y vendent le bon vent aux crédules navigateurs; les prêtresses y initient les pélerins adolescents aux mystères de l'amour, et indiquent le nombre des épreuves par celui des coquilles dont elles garnissent l'habit de l'initié; des pontifes sanguinaires y sacrifient des victimes humaines aux dieux de leurs

ténébreuses forêts. Point de temples, point de palais : les monuments n'y sont que des pierres brutes amoncelées. Point de théâtre, aucune culture de ces beaux arts qui font le charme de la vie. Par Hercule ! ajoute-t-il en finissant, et d'un air suffisant, comment peut-on être armoricain !

Nous avons quelque peine à détruire l'effet de ce désobligeant discours. — Notre climat, répondons-nous, plus varié que le vôtre dans sa température, multiplie par là même les situations de la vie, et nous la sentons par conséquent davantage. Cet hiver, dont vous vous effrayez, rend à nos muscles l'énergie que leur ferait perdre un été perpétuel : de son sceptre éclatant de blancheur, il fait naître pour nous, et les plaisirs virils de la chasse, et les veillées confidentielles, et les joyeux ébats juvénils. Le printemps, qui le suit, tenant en main le flambeau des amours, nous vient paré de fleurs dont la fraîcheur vous est inconnue ; et lorsqu'au solstice, le soleil radieux vient répandre ses torrents de lumière sur nos champs qu'il féconde, l'Italie n'a pas plus de splendeur. Cependant ses rayons sont bientôt tempérés par la mère des méditations, l'automne au doux regard ; ils n'ont pu altérer les lis du teint de nos blondes et vives bergères ; et dès lors nos vierges aux yeux bleus, aux joues rosées, restent incontestablement plus long-temps offertes à nos hommages. — Notre langage a précédé celui d'Homère ; Il modifie le vôtre par l'organe du Ligurien et du riverain de l'Eridan ; il y pénétra, avec vos plus nobles rites, par l'entremise de ce sage *Numa*, qui, comme tous les Albains, fut des nôtres (1). Aussi riche que le grec par ses mots composés, il renferme tous les germes de la belle poësie, qui consiste dans la hauteur des pensées plus que dans le laborieux arrangement de mots cadencés. Dégagé de puériles entraves, il entre, par ses vives images, dans le discours du pâtre comme dans celui de l'*Eubage*. — Que nos druidesses, nos fées, délivrent au marin la flèche

---

(1) Voyez la justification de cette opinion dans la belle dissertation de M. Ursin, insérée au tome 5, page 203, du *Lycée Armoricain*.

sacrée qui doit le protéger dans la tempête, c'est le talisman de l'intrépidité, fille de la confiance dans les dieux, qu'elles remettent entre ses mains : plus de courage, moins de dangers réels. — Ne croyez pas que nos prêtresses osent plus impunément que les vôtres ériger la débauche en culte. Si le jeune homme est par elles initié à des mystères, c'est aux mystères de ce Dieu unique qui ne se révèle qu'en parlant à nos cœurs; or, qui y porterait plus efficacement que la beauté sensée, cette douce persuation qui doit ouvrir les âmes aux grandes vérités ? — Que parlez-vous de sacrifices humains ? Vos pères s'en souillèrent comme les nôtres. Le Dieu du ciel demandait des offrandes comme gage patents des sentiments intimes ; les plus précieux devaient être les mieux accueillis, comme témoignages plus évidents de la sincérité des paroles d'adoration que la bouche exprimait. L'exaltation religieuse imagina, dans l'excès de sa ferveur, l'offrande de la vie de l'homme : c'était, sans contredit, de toutes, la plus couteuse, ce devait être la plus méritoire; c'était le témoignage le plus sensible que le dévouement pût donner. Le ciel satisfait de l'épreuve, a pris pitié de la nature humaine; il a arrêté le bras du père prêt à égorger le fils; il a permis que l'horreur du sang innocent reprît son juste empire, et désormais, sur l'autel de *Boljanus*, de ce soleil, symbole de toutes lumières et de toute fécondité, ne brûle plus qu'un suave encens digne de la pureté de nos prières qu'il élève avec lui jusqu'aux marches du trône de l'Eternel. = Nos monuments sont moins recherchés dans leurs formes que ceux dont nous voyons d'ici les riches colonnades. Mais l'immense bruyère silencieuse qui sert de pérystile à la sombre forêt, sous les voûtes de laquelle nous allons nous prosterner, n'a pas moins de noblesse, n'a pas moins de solennité. Que vos sistres et vos clairons se taisent aux sons harmonieux que font entendre les branchages agités par les vents ! Ah, quel saint frémissement nous saisit au pied de ces chênes séculaires qui semblent nous répéter les hymnes de nos pères !

La durée est le premier mérite des monuments; aussi quand vos portiques seront écroulés, quand on cherchera sans les trouver, les traces de l'autel de Jupiter-Tonnant;

les hardis *Dolmens* de notre Péninsule, les inébranlables *Peulvens* de Carnac, attesteront encore la puissance et la piété des fils de *Dariorig* et de *Condivicum*. — Nous connaissons peu, il est vrai, les émotions que produisent vos spirituelles illusions théâtrales. Mais si l'un de nos pétulants *Redones* vient à lancer contre un vice ou un ridicule la flèche acérée du sarcasme, le trait aussi piquant, peut-être plus sanglant que celui dont s'arme Aristophane, ne passe point inaperçu; il circule, il vient égayer les veillées et y corrige souvent plus d'un travers. Et s'il s'agit des grandes agitations de l'âme, venez avec nous sur les récifs de Penmarck, ou sur la roche d'Almanzor, quand la vague en furie se déroule, se brise et jaillit jusqu'aux nues, faisant bondir au milieu des blanches écumes et des noirs écueils, la flotte qui revient de la côte des *Dumnoniens*. Ecoutez les cris qui se mêlent au bruit des tonnerres, au sifflement des vents. Voyez de tous côtés la constance aux prises avec le danger. Ici, de nouveaux Décius s'avancent sur le promontoire en foulant le varec savonneux qui trompe leur aplomb; ils trébuchent, ils glissent, ils roulent dans l'abyme, dont leurs bras nerveux fendent l'onde en fureur; mais ils n'ont point quitté le cable sauveur qu'ils portent à la nef en détresse; l'un d'eux l'a atteinte, et elle surgit au port; cet autre a été englouti pour jamais, et la barque qui l'attendait, heurte le roc, s'entr'ouvre et disparaît à tous les yeux. Là, inaccessible à la crainte, un vieux nocher, qui a fiché dans le mât le javelot sacré qu'il reçut au départ, tient le gouvernail d'une main ferme; de l'autre, il serre l'écoute de sa voile; il se dirige avec habileté au milieu des brisants, vers un point de la côte qui lui est connu. En vain l'esquif est écarté par la violence des vagues, de la direction imprimée, il faut qu'il obéisse, qu'il trace le sillon imposé; dans ses périlleuses ondulations, il s'élève, il s'abaisse, l'angoisse le croit perdu lorsqu'il s'approche de terre; mais il a atteint une vase molle sur laquelle il s'échoue doucement, et l'équipage s'élance dans des bras amis. Plus loin, des femmes suppliantes, aux vêtements en désordre, élèvent les mains, ou vers le ciel, où vers la flotte; elles appellent leurs frères et leurs époux. D'autres bravent le flot irrité qui les renverse

et contre léquel elles se redressent, pour pénétrer au-delà du ressac, entendre et faire entendre de plus près des accents chéris et encourageants. Celle-ci reconnaît son père dans un cadavre souillé de sable et de noir limon; elle le presse sur son sein: la piété filiale, croit-elle, doit le rendre à la vie; cet autre expire de douleur sur le corps défiguré du fiancé dont elle avait la foi. Alarmes, amour, dévouement, catastrophes, salvations, désespoir, supplications, actions de grâces: tout ce que l'homme possède de nobles ou violents sentiments occupe alors la scène; et croyez que les saisissements qu'elle produit sont bien autrement sublimes et dramatiques que ceux dont vous cherchez les effets aux récits des malheurs imaginaires de vos Orphées et de vos Atrides.

Je fais grâce de la conversation qui succède à cette sortie apologétique; mais nos lecteurs conviendront que, au risque de manquer une invitation à souper, il était de notre devoir de relever ces messieurs de leur ignorance et de leurs préventions. En vérité ces gens semblaient croire que nos compatriotes n'avaient jamais su que marcher à quatre pattes.

Nous rentrons dans *Pompéia* par la porte d'*Augusto-Félix*, d'où nous voyons, à l'est, une partie des fortifications de la ville. Elles se composent de courtines liées, de 50 toises en 50 toises, par des tours carrées qui se flanquent fort peu. La porte, aussi elle surmontée d'une tour, a trois issues, l'une pour les chars, les deux autres pour les piétons. Elle ressemble assez à celles de nos anciennes cités; elle est comme elles, munies d'une coulisse dans laquelle glissait une herse. En dehors sont deux bancs où se tenaient apparemment les gardiens ou les mendiants; peut-être aussi servaient-ils de montoirs aux cavaliers qui, dans ces temps-là usaient peu d'étriers.

Nous nous engageons dans de nouvelles rues qui, avec leurs fontaines, leurs trottoirs, leurs boutiques et leurs enseignes, continuent de nous présenter le curieux spectacle dont nous avons déjà rendu compte, et nous nous arrêtons à un temple assez nouvellement déblayé. On lui a donné le nom de Panthéon, par l'unique raison qu'il s'y trouve douze socles que l'on suppose, sans autre motif que la rencontre du nombre, avoir servi de sup-

ports aux douze grands dieux. Par esprit de contradiction, ou pour déconcerter le verbiage de nos cicérones, nous voulons y chercher les douze signes du zodiaque, ou les douze travaux d'Hercule. Au fait, c'était bien un temple, voilà le sanctuaire, l'autel, la cellule où s'habillaient les prêtres et les logements intérieurs où dormaient ceux qui étaient de garde. Le pavé mosaïque est de toute beauté ; mais les peintures, d'ailleurs bien conservées, qui ornent les murailles, sont tant soit peu mondaines : ce sont des chasses, des arabesques bizarres et quelques sujets mythologiques, traités comme nous le faisons à présent d'après les poësies d'Ovide qui, pourtant alors n'avaient que soixante ans d'âge : ses galantes métamorphoses faisaient-elles déjà autorité ? On croit que le temple n'était pas fini, parce qu'on ne trouve que les socles des colonnes, sans les fûts ni les chapiteaux. Ne serait-ce pas plutôt qu'après l'éruption, on est venu enlever les belles statues des dieux et les colonnes qui étaient peut-être de marbre précieux ? En effet, on ne peint pas un édifice auquel travaillent encore les maçons.

Plusieurs autres circonstances nous portent à croire que les Pompéiens revinrent après la catastrophe retirer quelques objets des décombres : plusieurs maisons ont des brèches pratiquées par derrière ; on y a trouvé peu d'argent monnoyé ; des pieds et des bras de statues colossales ont été découverts sans les troncs ; on montre des chapiteaux, des entablements d'un travail très-fini qui n'ont pas dû appartenir aux édifices jusqu'à présent déblayés ; de nombreux fragments dépareillés ont été réunis dans un magasin près du Forum, et attestent qu'en plusieurs endroits, nous ne fouillons qu'après les anciens. Parmi ces fragments, s'en trouve un fort curieux sous un autre rapport, c'est une belle statue de Jupiter en fort relief. L'artiste avait d'abord destiné le bloc à faire une statue de femme, qu'on voit ébauchée sur le revers, il changea d'avis et fit un dieu : l'art est pris sur le fait.

En traversant près d'un quart de lieue de champs et de vignes qui couvrent encore une immense partie de la ville, nous arrivons au vaste amphithéâtre où se donnaient les jeux. Ce monument aussi bien conservé que celui de Nismes, dont il rappelle le souvenir, est elliptique comme lui et comme le Colysée de Rome ;

de beaux gradins l'entourent, interrompus par de commodes issues, ou vomitoires. L'arêne réservée pour les combats de gladiateurs et d'animaux, a 206 pieds de long sur 108 de large, théâtre d'affreux spectacles qui forment la partie honteuse des mœurs des Romains, et que nous aurions bien pu jeter à la tête de notre pédant contempteur du faubourg. Là se termine l'inoubliable excursion de *Pompéia*. Elle est fatigante, et cependant avant de nous retirer, nous demandons aux terres amoncelées autour de nous les cinq sixièmes de la ville qui y demeurent ensevelis. La faible portion que nous avons parcourue avec tant de curiosité et avec une illusion telle que nous nous étonnions d'y entendre un autre langage que le latin, cette portion d'une cité médiocre offre pourtant aux yeux émerveillés vingt rues, deux grandes places publiques, deux salles de spectacle, un amphithéâtre, un palais de justice, cinq temples et environ trois cents maisons. S'il a fallu soixante ans de travaux pour la découvrir, faudra-t-il donc trois siècles pour exhumer le reste et satisfaire l'avide curiosité des antiquaires? A peine quarante ouvriers y travaillent en ce moment.

Il est, jusqu'à un certain point, heureux pour les arts que *Pompéia* ait été cachée à la vue pendant si longtemps. Découverts plus tôt ses édifices eussent probablement été bouleversés par les barbares du moyen âge, et peut-être par ceux des temps plus modernes qui, comme à Rome, en auraient employé les matériaux pour se construire des palais. Le séjour des cendres volcaniques a d'ailleurs maintenu les monuments dans un état de conservation qu'on ne trouve plus dans ceux du reste de l'Italie, dont les intempéries de l'air et les outrages des vainqueurs ont plus ou moins rongé les arrêtes. La ville antique se dégageant de son linceul, sort du tombeau pour se montrer à nous dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa fraîcheur primitive.



ERRATUM.

Page 31 de ce volume, ligne 32, au lieu de *naît d'un mot*, lisez : *n'est qu'un mot.*

SUITE DU PREMIER CONTE BRETON (1).

X.e SIÈCLE.

BERENGER.

CHAPITRE IX. — L'ARMÉE.

N'i a riche homme ne baron
Ki n'ait lès lui son gonfanon
Un gonfanon ou autre enseigne
U il se maignie restraigne.
[*Roman du Rou.*]

L'aurore allait se lever pour la sixième fois depuis le départ de Berenger, et cet intrépide chevalier n'avait point encore reparu au château de Rieux. Cependant Alain venait de donner l'ordre d'assembler son armée. Déjà l'écho retentissait au loin du son bruyant des cors et des trompettes; déjà des groupes nombreux de chevaliers et de gens d'armes s'agitaient en tous sens sur la vaste prairie qui entoure les murs du castel. Le peuple, accouru en foule, examinait d'un œil curieux ce tableau brillant et animé. Les anciens seigneurs, qui avaient accompagné Alain en Angleterre, étaient au centre rangés en demi-cercle; ils tenaient conseil sur l'ordre à observer pendant la marche, et les dispositions à prendre pour le combat. Plus loin, quelques chefs de bannière ralliaient leurs gens, en vérifiaient le nombre, rappelaient ceux qui s'étaient écartés, et invitaient les seigneurs indépendants à se joindre à eux. Les enfants de la Cornouaille, commandés par l'abbé de Landevenech, et les Anglais, occupaient l'aile droite. Sur la gauche, on apercevait un corps d'archers qui, pour la plupart, sujets du comte de Rennes, avaient combattu près de lui à Trans; puis enfin venaient les Francs,

(1) Voyez les pages 279, 418, 475 et 606 du 7.e volume du *Lycée*.

troupe peu nombreuse, turbulente et sans ordre, mais dont les armures brillantes et la parure recherchée contrastaient singulièrement avec l'aspect simple et sévère des guerriers bretons.

Pendant ces préparatifs, et en attendant l'arrivée d'Alain, quelques chevaliers s'étaient éloignés de l'armée et galoppaient à l'entrée de la route du comté Nantais: ils semblaient regarder au loin avec inquiétude. L'un d'eux, après être demeuré long-temps sur une hauteur qui dominait la route, revenait tristement vers l'armée: il est accosté par un guerrier d'une taille gigantesque qui porte sur son écu un serpent abattu. — « Sire Guegon, s'écrie celui-ci, êtes-vous donc si impatient d'arriver sur le territoire nantais, que vous ne puissiez attendre l'ordre du départ? » — « Sire de Kergournadec'h, il est vrai, je ne demande pas mieux que de me mesurer avec les Norwégiens; mais ce n'est pas le souci qui me tourmente en ce moment, je songe à mon ami Goyon, envoyé par le duc Alain, mon cousin, au-devant du comte d'Anjou. Il devrait être de retour: je tremble qu'il ne soit tombé sous le fer des Normands: j'en ressentirais une douleur mortelle; je l'aime comme un frère, et le duc en serait aussi affligé que moi, car le sire de Matignon est un des plus fermes soutiens de sa cause. » — « J'ai trop de confiance dans la bravoure et l'adresse de Goyon, pour craindre un semblable malheur: nous allons, sans doute, le voir paraître avant peu. Si vous le voulez, sire Guegon, nous suivrons ensemble sa bannière; je ne veux pas combattre sous les ordres de ce vieux loup de Landevenech, qui se croit descendu d'un druide, depuis qu'il a si bien défendu son château. Voyez-le donc haranguer ses gens, moitié moines, moitié guerriers, il se demène comme s'il exorcisait le diable. L'éloquent abbé cherche sans doute à rassurer ses timides vassaux, qui auront fait des rêves sinistres ou vu dans les airs des génies malfaisants. Comme ce vieux renard est fier de compter parmi ses chevaliers le comte Tanguy et le brave Morvan, l'honneur de notre Léonnais, et de marcher près du comte Even, la terreur des Normands. Quelle est cette troupe qui se tient près d'eux immobile et silencieuse? Ce sont sans doute les lourds enfants d'Albion que vous nous

avez amenés d'outre-mer : ils voltigeront difficilement avec ces armures pesantes, ces hoquetons, ces corselets, ces gants de fer et ces immenses boucliers. Ne prendrait-on pas la lance de leur chef pour celle d'Hoël le Bon, qui, dit-on, avait dix-huit pieds de long ? » — « Ne dites pas de mal de nos braves alliés, sire de Kergournadec'h : ils nous ont accordé l'hospitalité assez long-temps, et ils ont tous vaillamment combattu à Saint-Brieux. » — « Ils doivent bien résister à une attaque ; car, à moins d'être le diable, qui pourrait entamer cette lourde masse, c'est comme un mur d'airain. Mais d'où vient donc le tumulte qui se fait remarquer au centre parmi vos vieux compagnons ? » — « Il est question de savoir quel est celui d'entre nous qui sera choisi pour garder le château de Rieux et la belle Judith. » — « Le poste est important, car la noble fille du comte de Thouars pourrait bien remplacer celle du comte d'Anjou. » — « Jamais... ! Foulques ne pardonnerait pas cet affront, et la belle Judith ne sera sans doute que la concubine d'Alain. On dit que c'est le vieux Guriec qui doit être son chevalier. » — « C'est apparemment pour le consoler de la perte de l'abbaye de Redon, qu'il a été obligé de céder à son maître, l'abbé Catluviant : il ressemble maintenant au mâtin hargneux à qui l'on vient d'arracher un os; voyez comme il grince des dents, le pauvre laïque ! De même que ses confrères, il s'était habitué à regarder l'abbaye comme son patrimoine, mais il aurait plus tôt appelé sur elle les damnations du diable que les bénédictions de Dieu... Que font donc ces paresseux de Francs, ils ne se hâtent guères d'arriver. Tenez, les voyez-vous se présenter sans ordre et étaler leurs riches vêtements. On prendrait leur chef pour un fils de Charlemagne : regardez ces bandelettes brillantes qui recouvrent ses jambes et ses cuisses, ce manteau bleu qui flotte sur la croupe de son cheval, et ce gros bâton dont la pomme d'or est ornée de ciselures magnifiques. Il se dit issu de Gerbolde, l'un des héros du siége de Paris; aussi, il ne vous vante que le courage de son aïeul, de l'évêque Gozlin, et d'Eudes, tant célébré, dit-on, par le moine Albon, dans un latin barbare que personne ici sans doute ne comprend, si ce n'est le savant Radhod, prévôt de l'église de Dol, qui vient de l'aborder.

Est-il une troupe plus bruyante, plus indisciplinée que la sienne? Je gage que ces élégants pirates ont encore passé la nuit dans la débauche, après avoir pillé vos vassaux et enlevé vos femmes. Dieu vous garde de pareils alliés, sire Guegon. » — « Silence, chevalier Kergournadec'h, n'entendez-vous pas la cloche de la chapelle qui nous invite à la cérémonie que va célébrer votre évêque Octro : n'irez-vous pas lui rendre hommage? » — « Il n'est plus l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, je crois plutôt qu'il va devenir le vôtre; déjà il a su gagner les bonnes grâces d'Alain, et il est arrivé à point nommé pour remplacer Adelard, dont on n'a plus entendu parler depuis qu'il s'est enfui en Bourgogne avec ses clercs. Octro est un ambitieux, et j'ai refusé de lui rendre hommage; car il a osé me disputer le droit concédé par Saint-Pol lui-même à mes ancêtres d'entrer dans la cathédrale tout botté et éperonné. Puisse-t-il trouver chez les habitants de Nantes des vassaux plus soumis que les miens. Mais marchons vers la chapelle, la cérémonie va commencer. »

Les deux chevaliers terminèrent ici leur entretien, et se mêlèrent à la foule du peuple et des gens d'armes, qui remplissait l'église.

Le duc Alain y était déjà, à genoux, près de Judith. Il paraissait avoir retrouvé toutes ses forces, et interrompait souvent sa prière pour jeter des regards pleins de feu sur la jeune vierge, qui semblait émue et distraite.

L'évêque Octro entonna les prières, qui furent répétées en chœur par les assistants; bientôt, il appela la proscription sur la tête de Rivellen et d'Incon : deux tablettes suspendues au-dessus de l'autel montraient aux spectateurs les noms de ces ennemis de Dieu. L'évêque, le front incliné vers la terre, se dépouilla de sa tunique épiscopale, les clercs psalmodièrent sa prose sur un ton lamentable; des voiles funèbres, placés devant les ouvertures de la chapelle, dérobèrent la clarté du jour; puis les livres saints furent jetés sur le parvis du temple, les cierges s'éteignirent, et, au milieu des ténèbres, les cris sinistres du peuple épouvanté se mêlaient aux paroles d'anathème et de proscription qui partaient du fond du sanctuaire. Après cette cérémonie imposante, qui avait frappé tous les esprits d'une terreur religieuse, l'évêque bénit l'assemblée, et se

tournant vers le duc, il s'écria : « Lève-toi, fils d'Alain,
» la parole de Dieu s'est fait entendre, il veut par ton
» bras délivrer ton peuple et punir ses ennemis ; que la
» vierge Marie t'accompagne et te guide dans la demeure
» de tes ancêtres. »

Des cris de joie et d'enthousiasme ont répondu aux paroles du ministre de Dieu ; la foule s'écoule lentement et regagne la place d'armes. Alain est resté seul dans la chapelle auprès de Judith ; il presse tendrement la main de la jeune vierge, et d'une voix tremblante, il lui dit : « Adieu, chère dame, je vais reconquérir le royaume de mes pères ; si le ciel bénit mon entreprise, si j'entre triomphant dans la cité de Nantes, je n'oublierai point celle qui m'a sauvé la vie et qui règne à jamais sur mon cœur. En attendant, commandez en souveraine dans ce castel ; bientôt, je l'espère, nous serons réunis. » — « Noble duc, dit Judith en baissant les yeux, songez à votre devoir, à la fille du comte d'Anjou : si jamais je revois la cité de Nantes, ce sera pour me renfermer dans un monastère et prier le ciel pour vous. »

Le duc allait répondre, lorsque de bruyantes acclamations, parties du sein de l'armée, viennent l'interrompre : il n'a que le temps de baiser tendrement la main de Judith, et, s'élançant sur son coursier, il s'empresse de s'informer de la cause de ce tumulte. On lui apprend que l'on voyait au loin une petite troupe d'hommes armées sur la route du comté nantais. « C'est Berenger ! » s'est écriée l'armée entière ! et déjà Alain, Guegon et plusieurs chevaliers courent au-devant de leur ami. Mais quelle surprise douloureuse ! les hommes d'armes sont sans chef, leur contenance est morne, abattue. « O ciel ! s'écrie Alain, qu'est devenu Berenger mon noble compagnon d'armes ? » — « Nous l'ignorons, répond un des vieux serviteurs du chevalier : notre cher seigneur, en poursuivant un traître, a disparu à nos regards ; nous l'avons cherché vainement au milieu des ruines de Nantes, sur les rives de la Loire : nous n'avons pu le découvrir. »

A cette affreuse nouvelle un cri de douleur a retenti de toutes parts ; Alain est resté muet, il paraît plongé dans la plus profonde douleur ; mais tout à-coup, relevant la tête : — « Enfants, vengeance !... Le brave Goyon est peut-être devenu la proie des barbares,

peut être se trouve-t-il en leur puissance, courons le délivrer ou venger son trépas. »

Vengeance! a répeté toute l'armée! Soudain le son des instruments guerriers se fait entendre, cette masse imposante s'ébranle, et les acclamations du peuple répandu sur son passage, se mêlent au choc des armes, aux hennissements des chevaux. Judith, du haut d'une des tourelles du château, a assisté au départ des guerriers. Long-temps elle a fixé ses regards sur l'armure éclatante de leur chef; long-temps, elle a cherché à la reconnaître à travers les nuages épais de poussière qui enveloppent la troupe; ses lèvres semblent murmurer quelque prière, et elle prête une oreille attentive au son des instruments guerriers, qui s'éloigne par degré, s'affaiblit et expire.... La fille du comte de Thouars rentre lentement dans le gynécée, elle essaie vainement de reprendre l'aiguille et d'achever la tapisserie qu'elle a commencée; mais sa tête, malgré elle, retombe sur son sein, et, plongée dans une douce rêverie, elle ne s'aperçoit pas de la fuite des heures.

Cependant le vieux Guriec, resté seul maître du château, s'empresse, aux approches de la nuit, de faire lever le pont-levis et de placer les sentinelles. Enveloppé dans son manteau, il se promène à grands pas sur les remparts. Quelquefois, il s'arrête brusquement, porte ses regards vers l'abbaye de Redon, dont il croit découvrir au loin le dôme élevé; alors, un soupir douloureux s'échappe de son sein. Tout-à-coup, il se sent frapper sur l'épaule; il se détourne et aperçoit une des sentinelles qui d'un air effrayé lui fait signe de regarder au pied des murailles. — « C'est toi, enfant de la Cornouaille: d'ou viennent ces yeux hagards et cette figure pâle comme celle d'un agonisant? » — « Silence, sire Guriec, ne voyez-vous pas près de la tour du nord un groupe d'hommes noirs? » — « Imbécille visionnaire, te crois-tu sur tes rochers d'Ouessan, avec tes esprits follets et les âmes des trépassés? » — « Sire Guriec, ce n'est point une vision, ne voyez-vous pas ce groupe s'avancer, puis s'enfoncer tout-à-coup sous terre. » — « Il dit vrai, sur ma foi! Sommes-nous dans l'asile du démon. » — « Écoutez, je crois entendre du bruit dans l'intérieur. » — « Oui, de par Saint-Michel, nous sommes trahis.... Réveillez tous nos gens... Aux armes!... Portez-vous dans la grand

salle, moi je me tiendrai devant la porte de l'appartement de la dame Judith, et malheur à qui voudrait forcer le passage.

CHAPITRE X.e — LA PRÊTRESSE.

Si ton père, ô Sygna. me surprend près de toi,
A mon aspect si le courroux l'enflamme,
S'il frappait ton Hagbard, ô Sygna, redis-moi
Le doux serment qu'a fait ton âme !
[*Imitation du chant d'Hagbard et Sygna.*]

Qu'est devenu Bérenger ?... Hélas ! en se sentant enlever du rocher sur lequel il allait expirer, son œil mourant avait cherché en vain à reconnaître les objets qui l'entouraient : un voile épais obscurcissait sa vue, des sons confus frappaient son oreille ; bientôt il tomba dans un anéantissement complet. En revenant à lui, il lui sembla qu'il sortait d'un long et pénible sommeil : il regarde, il se trouve couché sur un lit de feuilles sèches et recouvert de peaux de bêtes sauvages ; il est dans une petite salle circulaire, recouverte de nattes de joncs tressées artistement ; autour de lui apparaissent des caractères runiques, ou des peintures bizarres, effrayantes ; des chants lointains et des cris de fureur parviennent jusqu'à lui. Où est-il ? Qui l'a transporté dans cette demeure inconnue. Le jeune banneret, tout étourdi de ce qu'il vient de voir, est encore occupé à rassembler ses idées, quand tout-à-coup une draperie se soulève lentement, une femme paraît, elle est revêtue de longs vêtements de lin d'une blancheur éclatante, ses cheveux blonds retombent en boucles sur ses épaules, une couronne d'églantier ceint son front, et elle tient à la main une baguette.

Berenger, surpris par cette apparition extraordinaire, est demeuré l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, sa main est tremblante, son cœur palpite avec force ; soudain l'inconnue se retourne : il jette un cri, se soulève, tend les bras vers elle ; la jeune femme a fait un geste d'effroi, et cherche à modérer les transports du chevalier ; celui-ci, d'une voix entrecoupée, s'écrie : — « O ciel, charmante fille du Danemarck, belle Nidda, c'est toi, je te revois ! » — « Silence, étranger, la main de la mort voltige sur ta tête. » — « Que m'importe, je te revois, je suis avec toi.... Mais dans quels lieux me trouvai-je, qui

m'a conduit ici ? » — « Mes sœurs. Tu es dans l'île de *Biesse*, au milieu des ennemis de ta race, dans le temple de Frigga. » — « Eh bien, fuyons ensemble, sois encore ma compagne chérie. » — « Moi, fuir, moi, ta compagne ! Non, la puissante Frigga m'a déjà punie d'avoir écouté la douceur de ta voix, d'avoir abandonné son culte, elle m'a envoyé les soucis déchirants, les ennuis rongeurs, et le feu qui brûle mon sein. » — « Fille du Danemarck, n'avais-tu pas renoncé à tes faux dieux pour n'adorer que celui dont je t'ai révélé la puissance ? Viens, nous l'implorerons ensemble, j'écarterai les ennuis de ce front charmant, j'adoucirai le feu qui te consume. » — « Etranger dangereux, tes paroles sont comme une liqueur enivrante, elles s'emparent de tous mes sens et me font tressaillir. Oh ! dis-le-moi, de grâce, n'es-tu pas le génie du mal, qui, sous ces formes séduisantes, cherche à tromper ma jeunesse ? — « Non, je ne suis qu'un homme qui t'aime, ô ma Nidda, reviens avec moi. » — « Qui que tu sois, cesse de me tenter : si je cédais à ta voix enchanteresse, si je quittais mes frères, si je renonçais à mon culte, l'épouse d'Odin punirait sa prêtresse parjure : précipitée par elle dans le sombre *Nastrond*, j'irais errer sur le *rivage des cadavres*..... Ecoute, mes sœurs ont juré ta mort, les *Drottes* veulent du sang.... Dans trois jours un sacrifice affreux se prépare.... Il faut fuir. » — « Je ne veux fuir qu'avec toi, tes frères sont des barbares, mon dieu est *le seul* dieu que l'on doive adorer. Jeune fille, as-tu donc oublié déjà les leçons des missionnaires ; ton cœur n'a-t-il pas compris les vérités de notre sublime religion ? » — « Oh ! malheureuse que je suis, je ne me sens plus la force de résister à tes paroles plus douces pour moi que le chant des scaldes, et si je cède... ils me tueront. » — « Eh bien, je te déroberai à la rage de tes prêtres fanatiques, je t'entraînerai loin de ce séjour.... Si tu refuses, j'irai affronter leur colère, je tomberai peut-être.... » — « Toi, mourir.... Oh ! non, prends ma vie.... C'en est fait je suis à toi.... Mais au nom de ton dieu, par l'âme de ta mère, attends encore un jour. Demain, dit on, il doit y avoir un grand combat, demain les guerriers de ton pays viendront attaquer mes frères : peut-être alors pourrons-nous échapper à tous les regards...» — « O ciel ! que dis-tu, il se pourrait...

Quoi ! demain... Il me semblait que je n'avais dormi qu'un jour. » — « Trois nuits ont passé sur la terre depuis que je t'ai fait transporter dans ces lieux pour panser tes blessures et te donner des boissons salutaires. » — « Quoi ! ils partiront, ils combattront sans moi ! Oh ! Nidda, je t'en supplie, fuyons sur le champ, il le faut, je le dois. » — « Tu demandes donc notre mort : le rivage est couvert d'hommes armés. Quand la nuit sera descendue sur la terre, caché sous le costume d'un guerrier norwégien, tu pourras, peut-être, échapper au danger.... Mais silence, j'entends la voix du vieux scalde Eric et de ses guerriers qui entrent dans le temple. Reste au fond de cet asile sacré : dès que la croix (1) aura brillé dans le ciel, je viendrai te prendre ; en attendant voici des fruits, de l'hydromel et du vin, pour soutenir tes forces affaiblies. » — « Je t'attendrai, aimable fille ! » dit Berenger plein de joie, et il déposa un baiser brûlant sur la main de la jeune vierge qui rougit, poussa un long soupir et s'éloigna en disant au jeune chevalier : « A ce soir. »

Bérenger, grâces aux aliments que lui a préparés la bienfaisante prêtresse, a retrouvé toute sa vigueur : il attend avec impatience le moment qui doit ramener son amante. Dans l'enceinte du temple règne un grand tumulte ; le chevalier croit reconnaître la voix du scalde d'Incon, qui célèbre, avec ses compagnons, les exploits de son maître. Plus d'une fois Berenger, cédant à son impatience, a soulevé le voile qui le dérobait aux regards des barbares. Plus d'une fois il a voulu s'élancer sur eux ; mais son bras est désarmé, et le souvenir de Nidda vient calmer sa colère. Enfin la nuit couvre la terre, les chants s'affaiblissent, s'éteignent, les convives semblent avoir cédé aux douceurs du sommeil ; un bruit léger se fait entendre près de Berenger..... C'est Nidda. « Viens, dit-elle, le moment est favorable. Nos gardiens, plongés dans l'ivresse, laissent l'entrée du temple libre. Revêts ce manteau et ce casque que j'ai dérobés à Eric ; prends aussi sa harpe. Ce costume révéré doit te protéger..... Suis-moi. »

Tous deux marchent quelque temps en silence, au

---

(1) Constellation du Cygne.

milieu de l'obscurité la plus profonde. Enfin, ils ont franchi le seuil du temple : ils s'avancent avec précipitation vers le rivage. Berenger aperçoit une multitude de barques, éclairées par des torches ardentes, qui parcourent le fleuve; il entend les voix rauques et sauvages des Normands qui se hâtent d'aborder près du camp d'Incon. Soudain sa conductrice le fait arrêter sur un petit monticule. « Etranger, dit Nidda, c'est ici qu'il faut nous séparer. » — « Nous séparer! quoi, refuserais-tu encore de me suivre ? » — « Ne vois-tu pas ces barques qui couvrent le fleuve, ces guerriers qui parcourent le rivage opposé : comment échapperai-je à leurs regards ? Seul, tu peux, à l'aide de ce costume, traverser le camp et aller retrouver tes guerriers. » — « Quoi, te laisser seule..... » — « Je t'attendrai ici, demain..... » — « Eh! bien, qu'un lien sacré, qu'un serment irrévocable t'enchaînent à moi pour toujours; reconnais la puissance de mon Dieu : sois chrétienne. — « Oui, je jure..... O ciel! n'entends-tu pas ce vent sinistre qui siffle à travers les roseaux du rivage, ne vois-tu pas ces nuages épais et noirs qui portent l'orage avec eux ? La foudre gronde au loin. Est-ce la massue enflammée de Thor, qui s'apprête à frapper la prêtresse infidèle ? Protége-moi, rassure mon âme craintive! » — « Nidda, du courage, cesse de redouter la puissance de tes divinités : elle est sans force; courbe ton front virginal devant le dieu des chrétiens : c'est en son nom que je te bénis; prends cette croix, cache-la sous tes vêtements.... Tu es à moi maintenant, à moi pour toujours. » — « Oui, pour toujours.... Quand viendras-tu me chercher ? » — « Demain, dans ce même lieu. » — « J'y serai. Puisse le dieu protecteur de ton peuple te ramener bientôt vers moi et sauver Nidda de la fureur de ses frères! » — « Que dis-tu, quelle crainte t'égare ? » — « Malgré moi je frissonne : mon cœur est triste, et il y a des larmes dans mes yeux. Adieu! je vais prier le ciel d'écarter les funestes présages que je rencontre partout devant moi. »

Nidda se dégage lentement des bras de son amant et s'éloigne en soupirant. Bérenger la suit quelque temps des yeux; puis, quand elle a disparu, il se hâte de faire résonner un petit cor qu'il porte à sa ceinture. Soudain

une barque s'arrête, s'approche du bord. — « Est-ce vous, noble Eric, s'écrie le conducteur trompé par le costume de Bérenger, vous venez sans doute ranimer le courage de nos frères qui s'apprêtent à combattre les enfants de la Bretagne ? » Le chevalier, sans répondre, s'élance dans la barque, et cherche à dérober son visage aux regards du Normand. Celui-ci reprend, en dirigeant la nacelle vers l'autre rive : « Il sera beau le combat ; les ennemis de notre race paieront cher le trépas de nos frères qui sont étendus sur les bords de la Vilaine. Ils periront tous; car le brave Incon a rassemblé les braves guerriers de la Norwège qui étaient dispersés sur les îles de la Loire : il compte, dit-on, près de six mille combattants. » — « Six mille ! » s'écrie Berenger effrayé. — « Oui, noble Scalde, semblable au serpent qui entoure le monde, il enveloppera ses ennemis frappés d'épouvante et les étouffera dans ses longs replis. Vous nous chanterez sans doute quelques-unes de ces odes guerrières qui nous donnent le courage et la fureur des ours de la Scandinavie. Mais nous voici près du rivage : à demain, noble Scalde. »

Berenger, sorti de la barque, traverse avec précaution le camp des Normands. Son conducteur ne l'a pas trompé : de toutes parts de nouveaux groupes de guerriers viennent se joindre à l'armée d'Incon. « C'en est fait, s'écrie douloureusement le banneret, cette foule innombrable doit écraser nos braves chevaliers : qui pourrait leur résister? Dieu ! si Alain, ignorant le danger, venait se jeter au milieu d'eux, sa perte serait certaine ! Hâtons-nous de le sauver. » Il dit ; et, s'emparant d'un coursier qui errait à l'écart, il s'élance sur la route de Redon ; mais à peine a-t-il dépassé les dernières sentinelles que la voix terrible d'Incon et de plusieurs chefs se fait entendre : il se jette soudain dans un étroit sentier, franchit les halliers ; il tremble d'arriver trop tard : un seul instant de repos peut compromettre le sort de la Bretagne et la vie de tous ses frères d'armes....

BUDIC L'ARMORICAIN.

(La suite au prochain cahier.)

LE FOSSOYEUR.

« Nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être, et seulement pour le temps qu'il lui plaît : il n'a qu'à retirer la main qui nous porte, pour nous renfoncer dans l'abyme de notre néant ; comme une pierre que l'on tient en l'air tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus. »

(*De la nécessité d'aimer Dieu. Œuv. spirit.*)

FÉNÉLON.

« Arrêtons-nous ici, Jenny, » dit le jeune homme. Ils s'assirent tous deux sur un tertre. Emile avait un bras appuyé sur les genoux de la jeune fille ; son autre main était sur la main de Jenny, et ils se contemplaient.... La brise de la mer soufflait dans un sapin qui recouvrait le tertre sur lequel ils se reposaient ; les vagues mugissaient au loin sur la grève comme la voix d'un avenir menaçant ; et le corbeau, perché vis-à-vis d'eux sur les débris d'une madone de pierre qui avait autrefois protégé une fontaine maintenant tarie, faisait entendre son cri rauque et de mauvais augure. Mais Emile ne voyait rien dans le monde que Jenny ; Jenny ne voit rien qu'Emile. Les yeux du jeune-homme, fixés sur ceux de la jeune fille, s'animaient insensiblement du feu de l'enthousiasme ; il la rapprochait plus près de son cœur, et, jetant autour de lui, jusqu'au ciel, un regard superbe : « Vois, dit-il à Jenny, ce sapin du rocher noir, comme il s'agite sous le vent de la mer. Faible tige ! elle est le jouet de tous les éléments, toutes les causes physiques troublent sa paix ; tandis que, chez l'homme, tout est tranquille quand le moral est heureux. Que pourraient sur nous, maintenant, les tempêtes ? Ne sommes-nous pas étrangers à ce qui nous entoure ? Que nous importent les choses des hommes ? elles ne peuvent atteindre notre bonheur ! il est dans notre âme, où le choc des éléments n'arrive pas ; il est aussi séparé de tout ce que nous voyons que la terre l'est du ciel... Va, ne crains rien, ma Jenny, ajouta-t-il avec une exaltation toujours croissante, ne crains rien, laisse gronder les orages du

monde comme ceux de cette mer que tu entends au loin: ce monde n'a aucun pouvoir sur nous ; nous y avons été jetés comme des maîtres, comme des dieux !... Quel besoin avons nous des hommes qui vivent avec nous? ne sommes-nous pas plus forts qu'eux ? Que tout nous abandonne ! tout ne fait que gêner notre amour, et il est assez puissant pour se suffire à lui même ! Quel pouvoir humain ou céleste pourrait nous l'arracher ? Quel dieu pourrait t'enlever de mes bras, ma Jenny. » Et, en disant ces mots, il la pressait plus fortement sur son sein, et ses lèvres étaient collées sur le front rougissant de la jeune vierge. « Oh ! ne crains pas de jamais me quitter, ange du ciel, on vit tant que l'on aime ; la mort n'a point de prise sur une image divine comme la tienne... Laisse-moi défaire les boucles de tes cheveux, les rouler sous mes doigts ; laisse-les tomber, au gré du vent, sur la joue de ton ami ; laisse ta tête penchée ainsi sur ma poitrine ; ferme tes yeux, ma bien-aimée, oh ! ferme-les : tes regards me remplissent trop le cœur de joie et de larmes ; reste-là, et ne crains rien ! Le ciel et la terre n'ont maintenant aucun pouvoir sur toi : ton ami veille, ton ami est plus fort qu'eux tous ; tu n'as besoin que de lui, il n'a besoin que de toi : le reste est au-dessous de nous. »

Un éclat de rire aigre et satyrique interrompit le jeune-homme. Il leva les yeux et aperçut le fossoyeur du village, qui, appuyé sur sa bèche, les écoutait. Emile pâlit, et se leva précipitamment en repoussant de dessus son sein la jeune fille. — « Que cherchez-vous ici, dit-il d'une voix un peu tremblante et qu'il voulait pourtant rendre sévère ? » — « Oh! peu de chose, répondit le fossoyeur avec son sourire choquant : seulement une petite place pour creuser une fosse à une jolie jeune fille. » — « Une fosse! » répéta Emile. Il jeta les yeux autour de lui, et s'aperçut qu'il était dans le cimetière. — « Oui, reprit le fossoyeur en branlant la tête et comme s'il n'avait point remarqué l'exclamation du jeune homme, une jolie jeune fille... presque aussi jeune que mademoiselle Jenny, et la plus belle du village après elle. Mais je ne m'attendais pas, ajouta-t-il un peu plus bas et avec une grimace qui parodiait un souris malin, je ne m'attendais pas à trouver un

nid de colombes où je n'avais jamais trouvé que des fresaies et des hibous. » — Emile ne répondit point à sa réflexion. « Et quelle est cette jeune fille? lui demanda-t-il avec inquiétude. » — « La jeune Nelly. » — « Dieu ! Nelly ! » s'écrièrent en même temps Emile et Jenny.... « Nelly, qui fut fiancée en même temps que nous?... » — « A la même heure, au même autel et par le même prêtre, répondit le fossoyeur avec une sorte de solennité, et c'est la même providence qui a reçu vos serments. » — Le jeune homme frissona : « Et c'est ici que vous l'enterrez? » — « Je vais, sauf votre bon plaisir, mon jeune maître, creuser la fosse à l'endroit même où est assise mademoiselle. » —Jenny se leva précipitamment et avec un mouvement de frayeur. — « Non, non, pas là, pas là ! s'écria Emile avec vivacité. Plus loin, de ce côté.... » — « Cela ne fera rien! » dit en secouant la tête le vieillard, qui avait paru comprendre l'espèce de crainte superstitieuse qui venait de s'élever dans le cœur d'Emile. « Il faut que la mort ait son cours : aujourd'hui à Nelly, demain à un autre. J'ai déjà caché sous ce gazon bien des jeunes fleurs flétries avant le temps par une pluie d'orage. » Il s'arrêta comme s'il eut été un peu ému, et ajouta plus bas, en jetant un regard oblique sur Jenny : « J'en cacherai encore bien d'autres.» —Il y eut un instant de silence: — « Quel est ce sac qui est là, près de votre pioche? » dit Emile, qui cherchait à cacher son trouble et ne savait comment donner un autre tour à la conversation. — « Ce sont les ossements de cette tombe, dit le fossoyeur en étendant son bras décharné vers une fosse entr'ouverte qui se trouvait à quelque distance: les os d'une jeune femme bien belle ausssi (que Dieu lui fasse paix!) que j'ai vue venir souvent ici avec son amoureux. Elle est morte de douleur après l'avoir perdu dans une contagion qui désola le village. Cette fois, ils seront réunis dans le reliquaire, car j'ai mis leurs ossements dans le même sac. » Et comment pouvez-vous ainsi profaner des tombes? » dit Emile avec une sorte d'horreur. — « Profaner! reprit le vieillard. Ne faut-il pas bien que chacun ait son tour, et l'homme, inutile au monde, qui ne laisse plus parmi nous que quelques os rongés et pourris, doit-il tenir à lui seul six pieds de terrain, lors-

qu'il y a tant d'honnêtes gens qui n'ont rien sur la terre, pas même la place où ils posent leur pied?... L'homme, ajouta-t-il avec intention et en regardant fixement Emile, l'homme, quel qu'aient été sa force, sa beauté et son pouvoir pendant sa vie, devient après sa mort le jouet de tous ces éléments qu'il défiait, et de tous ces êtres dont il prétendait ne pas avoir besoin; il devient l'esclave d'un pauvre fossoyeur, qui peut lui laisser la terre qui couvre ses os, ou les jeter bien loin dans quelque carrière, au milieu des squelettes des chiens et des chevaux... »

Emile avait le front penché : il resta long-temps absorbé dans ses pensées et en silence. Il releva enfin lentement la tête. « Vous avez raison, Jennin, dit-il au fossoyeur : je le vois maintenant, l'homme a besoin de tout ce qui l'entoure. Sa force n'est que l'orgueil d'un instant : il ne peut rien après sa mort, et le roi a besoin d'un manœuvre pour creuser sa fosse... Je n'oublierai point cette conversation, Jennin !... Il y a un instant, j'étais fier de ma puissance; je disais, en la pressant sur mon cœur, que je n'avais besoin de personne pour la défendre; que personne ne paurrait l'arracher de mes bras, et, en vous voyant avec votre bêche, je l'ai repoussée de dessus mon sein.... Ecoutez, Jennin, ajouta-t-il après un moment de silence, d'une voix sourde et en se rapprochant du fossoyeur, promettez-moi si, je... mourais... ici.. de m'enterrer à cette place et de ne jamais retirer mes os de cette fosse... Prenez cet or, et promettez le moi !... » — « Et moi, s'écria Jenny, qui jusqu'alors avait été muette, promettez-moi aussi de mettre mes restes avec les siens ? que jamais nous ne soyons séparés !... » — Ils entouraient tous deux le fossoyeur avec un air suppliant. Le vieillard retourna deux ou trois fois la pièce d'or dans sa main; il regarda les deux amants un instant; et, secouant la tête : « Je vous le promets, dit-il... Puisse la couche que je vous préparerai ne pas être votre couche nuptiale !... »

Emile reprit le bras de Jenny; ils firent de la tête un signe d'adieu au fossoyeur, et regagnèrent le château.

Ainsi, les deux jeunes gens qui étaient sortis pleins de vie et d'enthousiasme, pour parler d'avenir et d'amour, rentrèrent le soir accablés de pressentiments funestes, et après avoir choisi une place pour leur tombe.

E. SOUVESTRE.

ESQUISSES PROVINCIALES.

LE CHEF-LIEU DE DÉPARTEMENT.

Mon cher oncle, me voici depuis huit jours dans le chef-lieu du département; mais je vous assure, dans toute la sincérité de mon cœur, que je n'y vois pas grande différence avec notre petite ville, et je crois que mon éducation pourrait aussi bien se terminer chez vous qu'ici. Toutes les réunions, soi-disant littéraires, ne me paraissent vraiment pas au-dessus de notre chambre de lecture. J'ai dîné avec le président de la Cour Royale: à l'exception d'une certaine assurance, je n'ai pas trouvé en lui plus de lumières que dans notre Juge-de-paix. Vous regardez de loin le chef-lieu comme quelque chose d'admirable, et dans le chef-lieu tous les regards sont tournés vers Paris. Je pense que c'est à Paris que vous auriez dû m'envoyer; mais un étranger de beaucoup d'esprit, qui loge dans le même hôtel que moi et à qui j'ai fait part de cette réflexion, m'a assuré qu'à Paris on regardait du côté de l'Allemagne et de l'Angleterre, ou bien qu'on avait les yeux fixés sur les bouquins du XVII.e siècle. Que c'est humiliant pour nous, mon cher oncle, de chercher sans cesse la perfection au loin, de faire le tour du globe en la poursuivant, et de nous jeter ensuite, par désespoir, dans le passé. Puisque nos pères étaient plus savants que nous, pourquoi nous donner tant de peine pour aller moins loin qu'eux.

J'avais appris de vous, mon cher oncle, qu'il n'y avait que deux choses dignes d'occuper notre âme: l'une est l'étude du cœur humain, l'autre est l'examen de la nature. Il n'y a certainement pas deux personnes ici qui sachent ce que c'est que ces deux sciences. Ils étudient l'homme dans des comédies, et la nature dans des nomenclatures scientifiques. Quand ils rajeunissent une vieille scène de Dancourt ou de Lesage, ils se croient de profonds observateurs. Quand ils ont dans la tête des

noms grecs francisés, ils se regardent comme de parfaits physiciens. O mon cher oncle, quels hommes! et que je me suis trompé sur le chef-lieu avant de l'avoir vu! On ne s'occupe ici des choses morales ou philosophiques que quand la politique les met sur le tapis, et toujours on soupçonne un esprit de parti dans celui qui en parle. Depuis un an, on ne s'entretient, m'a-t-on dit, que du *jésuitisme*. Tout ce qui ne vient pas des journaux de Paris est une rêverie; mais ce que ceux-ci mettent à la mode est aussitôt adopté.

Les naturalistes de ce pays-ci courent après les capitaines qui reviennent de l'Inde, pour se procurer des choses curieuses, et ils ne se doutent pas que l'insecte qu'on a découvert soi-même fait cent mille fois plus de plaisir à voir que celui qu'on a acheté. Les littérateurs n'expriment pas ce qu'ils sentent, mais ce qu'on leur a fait apprendre par cœur au collége. Ils ne croient pas que la littérature soit l'art d'exprimer des sentiments véritables; ils en font une sorte de métier intellectuel pour gagner de l'argent, ou pour étaler de l'esprit. C'est là qu'on voit encore sur le trône les dieux et les déesses de l'antiquité: ils ne peuvent faire un simple article de journal sans invoquer le dieu du goût, sans entasser des fadeurs sur la déesse de la beauté. Mille niaiseries de ce genre leur tiennent lieu d'éloquence et suffisent pour établir leur réputation. Quand ils critiquent leurs compatriotes, ils ne connaissent que la méthode bannale d'isoler des phrases pour les faire paraître ridicules. Ils rejètent ce qu'on leur presente de nouveau, non de peur d'être induits en erreur; car, au fond, la vérité leur importe fort peu; mais de peur de mettre au jour ce qu'il y a de bon dans les ouvrages d'un autre. Ils se font une petite guerre de préséance plus ridicule que toutes les autres. Dîner chez leur député est pour eux une distinction dont ils sont tout fiers. Être cité dans un journal de la capitale est pour eux un triomphe éclatant. Ce livre qui les cite, ils le gardent précieusement dans leur bibliothèque, et ne souffrent pas qu'on le critique ou qu'on émette des doutes sur le talent de l'auteur. Pour eux la bienveillance est dans des thêmes, la jalousie est dans leur cœur. Ils se croient à la porte de la science, et il faut, sous peine d'une guerre

à mort, que tout le monde entre par cette porte-là. Habitués à prendre exemple sur les autres, à ne tenir leurs règles de conduite que du dehors, ils sont, comme des girouettes agitées par le vent, toujours ballotés par l'opinion. Le blâme d'autrui les irrite, les louanges des nigauds les enflent. Ils ne valent vraiment que ce que le public veut bien les faire valoir. Oh! mon cher, oncle, venez passer une heure dans leur société, et vous en serez dégoûté pour la vie.

Il y en a un qui riait comme un fou quand on lisait devant lui des passages de l'Ecriture : actuellement il fait des allusions fréquentes à ce livre, depuis qu'il s'est aperçu que c'était la manie des Anglais. Un autre attaquait les philosophes spiritualistes : depuis qu'il s'est aperçu que les plus huppés, parmi les écrivains de la capitale, sont de cette sorte, il est tout honteux de ses attaques. Mon cher oncle, vos intentions ne seront pas remplies : ce n'est point avec leurs réflexions qu'ils tâcheront d'achever mon éducation, mais bien avec leurs journaux, et un abonnement à ces journaux m'aurait dispensé d'un long voyage.

ÉDOUARD.



SUR L'EMPLOI DES MACHINES.

2.me ARTICLE (1). — *Juillet* 1826.

L'emploi des nouvelles machines ne dépend pas de la volonté des gouvernements, chez lesquels elles ont été inventées. S'ils les prohibent, elles franchissent les frontières, s'établissent dans les pays voisins; et, comme nous l'avons vu, on est trop heureux de les en rappeler lorsque l'urgence s'en fait sentir.

Il en est à peu près de même des innovations découvertes chez les étrangers, elles produisent le bon marché de la marchandise fabriquée : la balance des prix est rompue, à l'avantage de la manufacture rivale, toute

(1) Voyez le 1.er article, page 85 de ce volume.

la différence est une prime accordée à la contrebande, et, malgré les prohibitions les plus sévères, les produits frauduleux forcent les passages, quelquefois à main armée, le plus souvent à l'abri de la séduction, dont l'art s'est encore plus perfectionné qu'aucun autre.

Il est aisé de déduire les conséquences d'un pareil état de choses. Les manufactures nationales, impuissantes pour soutenir la concurrence, menacent d'une prochaine destruction. La balance du commerce est à l'avantage du pays importateur : il faut la solder en numéraire ou en produits du sol ; les bras des travailleurs restent oisifs, et cette inocupation devient, non-seulement un fléau pour la classe ouvrière, mais encore un grave sujet d'inquiétude pour l'Etat.

Bientôt la scène change par la force des choses ; le gouvernement prohibitif s'aperçoit de la diminution des ressources pécunières de ses sujets, il sait que pour soutenir la guerre ou être prêt à la faire, il faut lever de gros impôts ; parce que dans l'état actuel de la civilisation et des arts de l'Europe, le succès des armes est pour celui qui a le dernier homme et le dernier écu. Il sait que les contributions ne peuvent être que proportionnelles aux facultés des imposables ; alors il cherche à rétablir l'équilibre entre les importations et les exportations. Il envoie des agents dans les pays manufacturiers, pour en connaître les progrès et les procédés perfectionnés : il favorise, dans le pays rival, la sortie frauduleuse des machines nouvelles et des ouvriers capables de les faire agir. Ainsi, malgré les amendes ruineuses et la peine de mort, prononcées en pareil cas, chez ses voisins, l'industrie nationale parvient à marcher sur les traces de celles de l'étranger, et à prouver que la prohibition la plus efficace, est le bas prix des produits en fabrique.

Voilà notre position à l'égard de l'Angleterre, qui marche à la tête des perfectionnements de toutes les espèces d'industrie. Elle nous entraîne dans la sphère de son activité. Si nous pouvions rester stationnaires, nous reculerions, par la seule raison que sa position exige qu'elle avance toujours.

Elle a à payer l'énorme intérêt de sa dette nationale, une population supérieure au produit des subsistances d[illegible] ·toire, les frais d'entretien d'une immense

marine militaire, de nombreux établissements coloniaux sur tous les points du globe, etc. Dans cet état de surabondance de besoins et de dépenses, elle n'a jamais trop des nouveaux moyens qui lui offrent des ressources, et elle n'en refuse aucun. Nous avons indiqué comme exception à l'emploi des nouvelles découvertes celles qui pourraient augmenter les dévastations de la guerre. Nos rois, et Louis XV entr'autres, ont donné l'exemple de cette modération; mais les Anglais ont accueilli et employé les machines infernales et l'invention des fusées à la Congrève; toutes les puissances de l'Europe sont donc forcément occupées à perfectionner cette arme meurtrière, afin d'user à l'occasion de justes représailles; il en est de même des perfectionnements manufacturiers, quelques résultats, même exagérés, qu'ils puissent avoir.

L'augmentation de population par les efforts inouïs de l'industrie est, dit-on, factice; c'est un état de pléthore qui devient inquiétant pour le gouvernement, et cette surabondance, au lieu d'être désirable, exige qu'on y mette des bornes. Admettant provisoirement cette assertion sans examen, elle ne détruira pas le fait: or les nations ne vivent pas par des théories, mais par une suite d'actions. Il faut donc prendre les choses dans l'état où elles se trouvent et en subir les conséquences inévitables. C'est ainsi qu'un général d'armée qui a arrêté son plan de bataille, est obligé de le modifier et même de le changer entièrement pendant l'action, à chaque contremarche ou manœuvre imprévue de la part de l'ennemi.

Il était reçu comme axiôme, en économie politique que *la population s'accroît en raison des subsistances.* Malthus, il y a une vingtaine d'années, avança que *la population tend toujours à franchir ce terme.* Voltaire avait entrevu cette vérité quarante ans auparavant; en disant que *partout où il y a à vivre pour deux il y a bientôt un mariage.* Le docteur Anglais approfondissant sa proposition, s'efforça de prouver que cette surabondance de population était détruite par la continence, par la colonisation et par le malheur, que le second moyen était inefficace, que le dernier était une calamité pour l'espèce humaine, et qu'on devait les suppléer tous les deux par la pratique de la continence.

Mais Malthus, dans l'exposition de son système, a négligé une donnée essentielle qui le fait écrouler de fond

en comble; parce que si l'accroissement de la population augmente la consommation des subsistances, elle y pourvoit par la création de nouveaux produits.

C'est ainsi par exemple, que, d'après un dénombrement fait, en l'an 1392, la Bretagne ne contenait alors que 750,000 âmes. A cette époque, les famines étaient très fréquentes dans toute la France, et l'atrocité des dispositions pénales contre le vol des subsistances dans les marchés publics atteste que ce délit était très-commun parmi la basse classe toujours affamée. Actuellement on compte en Bretagne 2,420,765 habitants, c'est-à-dire qu'ils sont dans le rapport de 322 à 100 en 1392; cependant il n'y a plus de famine et la population va toujours croissant.

Nous pourrions encore citer dans le même esprit, l'expulsion annuelle des anciens habitants de la Germanie, *ver sacrum*, qui contient peut-être actuellement une population dix fois plus nombreuse, sans avoir recours à des colonisations périodiques.

Ce que nous disons de l'augmentation des subsistances par l'accroissement de la culture est applicable à celle qui est produite par les bénéfices du commerce et de l'industrie; car il est indifférent, *pour le résultat matériel*, que dix cultivateurs aient fait croître mille septiers de froment valant 30,000 fr., ou qu'un peintre de la même nation vende à l'étranger pour 30,000 fr. un tableau dont le paiement est fait en mille septiers de blé. C'est ainsi que la Hollande, qui n'en récolte point, s'en approvisionne et en fait un commerce plus considérable que celui d'aucune autre nation de l'Europe.

Il faut donc convenir avec Malthus que la population tend à franchir le terme qui lui est assigné par les subsistances; mais que ce terme n'a pour borne, dans chaque pays, que la quantité des terres qui sont encore incultes; les perfectionnements possibles de l'agriculture sur celles qui sont déjà en valeur; la fabrication des produits de l'industrie au plus bas prix possible; l'extension illimitée du commerce extérieur et de la navigation; enfin, l'établissement des colonies qui en est une suite naturelle, et qui, en débarrassant la métropole d'une partie de sa population surabondante, aggrandit ses autres ressources et surtout sa puissance maritime;

c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il faut faire marcher de front la prospérité de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, sans en favoriser une seule à l'exclusion des deux autres.

Ces éléments de prospérité sont à la disposition de tous les gouvernements; et ils doivent les mettre en usage, avec habileté, avant de se plaindre de l'embarras du trop grand nombre des habitants; mais il en est de ces puissants ressorts de l'administration politique, comme des outils les plus parfaits mis dans un atelier à la disposition d'un grand nombre d'ouvriers, qui produisent des ouvrages, variables dans leur plus ou moins grande perfection, à raison de l'adresse et de l'industrie de chacun d'eux.

C'est ainsi qu'il y a tel gouvernement comme l'Espagne, qui, au lieu de donner de l'emploi à tous les bras, tend à entraver l'industrie et cherche à limiter la population, en multipliant les établissements qui favorisent le célibat. Nous n'entrerons pas dans le fond de la question; nous dirons seulement, avec Royer-Collard, *voyez ce qu'est l'Espagne!* Nous demanderons comment font les peuples qui n'ont pas de ces sortes de fondations, et si leur Etat n'est pas néanmoins plus prospère; mais avant de resserrer les limites de la population, il faut la comparer à celle de ses voisins; car si nous avons pris l'argent comme un des principaux éléments des succès guerriers, le nombre des combattants ne l'est pas moins. Appliquons donc cette recherche à la France, et voyons où en sont, respectivement à elle, les puissances de l'Europe.

Ici, nous sentons que nous sommes entraînés involontairement, par la gravité du sujet, dans une carrière qui s'agrandit indéfiniment à mesure que nous la parcourons. Nous indiquerons donc, le plus brièvement possible, les principes desquels nous aurons à tirer les conséquences relatives à notre sujet.

Il faut renoncer d'abord, comme l'a dit M. Ch. Dupin, à des exagérations qui ne visent qu'à des effets de tribune, et convenir qu'il n'y a plus que deux grandes puissances en Europe, la Russie et l'Angleterre.

La première occupe en Europe, Asie et Amérique, un terrain égal à la sixième partie de la superficie du

globe; elle s'étend depuis la mer Baltique jusqu'au Kamischatsca, sur une ligne de 2,400 lieues. De là, s'avançant progressivement par la chaîne des îles Aleutiennes, elle a franchi les 250 lieues du bassin de Berring, et a porté ses frontières jusqu'à celles des Anglais et des Etats-Unis dans l'Amérique du nord. Elle est bornée au nord, par la mer Glaciale; à l'Ouest, par la Turquie et la Perse; à l'Est, par la Chine; et au midi, par les pays au nord de l'Indoustan. Elle a sur ce vaste territoire 60 millions d'habitants, dont 50 millions de la nation Slave. Son armée est d'un million de soldats, sans compter ses colonies militaires, prêtes à marcher au premier signal de la guerre. Depuis plus de 60 ans, elle colonise au centre de la Sibérie, à l'insçu de l'Europe, et avec un tel succès, que dans la partie centrale les naissances sont aux décès comme 26 est à 11; à l'occident, comme 20 est à 11; et à l'orient, comme 8 est à 5; en sorte que, terme moyen, le nombre des naissances est le double de celui des décès.

Forte de cette population croissante d'une race d'hommes qui a toute l'énergie du courage et le dévouement des peuples barbares, elle en a formé une grande partie à la discipline et à la tactique des nations européennes, dans les démêlés desquels elle a été maladroitement appelée à figurer: elle a la conscience de sa force et aspire à toutes les espèces de supériorité. Elle appelle toutes les manufactures sur son territoire; unit, par des canaux, la mer Baltique à la mer Noire, des bords de laquelle, sous les dehors d'une feinte modération, elle convoite l'empire de Constantinople; elle manœuvre sourdement afin de partager dans l'Inde la riche proie que les Anglais y ont envahie; et se tient prête, sur tous les points, à intervenir dans toutes les affaires politiques de l'Europe. Elle est riche, en toutes sortes de produits de son sol; et, quoiqu'elle ne le soit pas en numéraire, elle pourrait bien essayer, en faisant un premier effort, de cette maxime de César: *Avec de l'argent on a des soldats, et avec des soldats on a de l'argent.*

La puissance de l'Angleterre est encore plus colossale: on la retrouve partout. C'est un immense polype qui enlace de ses cent bras la surface du globe. Dans la Méditerranée, ils ont Gibraltar, l'île de Malthe et les îles Ioniennes.

Depuis le 30.e degré de latitude jusqu'au 60.e ; depuis la baie de Baffins et celle d'Hudson ; et, plus au sud, depuis l'île de Terre-Neuve et l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux mers de l'ouest, l'Angleterre s'étend sur le vaste continent de l'Amérique septentrionale. Si elle s'est arrêtée au 60.e degré, à la côte occidentale, c'est qu'elle y a rencontré, au Port-Etches, les possessions de la Russie.

Dans le golphe du Mexique, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au canal de Bahama, sur une étendue de 800 lieues du Sud-Est au Nord Ouest, deux grandes îles, la Jamaïque et la Trinité, une dizaine d'îles moyennes et vingt à trente îlots constituent les Antilles Anglaises, qui produisent des denrées coloniales.

Sur la côte d'Afrique, entre celle d'Angole et le Brésil, elle a les îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension. A la Terre-Ferme, l'établissement de Sierra-Léone, le Cap-de-Bonne-Espérance, avec ses dépendances, jusqu'à 200 lieues dans l'intérieur des terres.

A l'île de Madagascar, nous venons d'être chassés, par les naturels du pays, de l'établissement que nous y avions formé, et qui a passé aussitôt entre les mains des Anglais, qui le leur ont acheté.

Au-delà du Cap-de-Bonne-Espérance, ils nous ont enlevé l'île-de-France ; depuis les montagnes du Thibet jusqu'à l'embouchure du Gange ; depuis la base de la presqu'île de l'Inde jusqu'à son sommet ; depuis le golphe de Cambaye jusqu'aux frontières du pays des Birmans, sur un développement de 1,100 lieues de côtes, l'Angleterre régnait sur trente millions d'hommes ; mais ce n'était pas assez pour son ambition. Le pays des Birmans, composé des royaumes du Pegu, d'Ava et d'Aracan, excitait sa convoitise, non-seulement à cause de la richesse de leurs produits territoriaux, mais aussi parce qu'ils sont frontières de la Chine. Les Anglais avaient établi une colonie dans l'île de Négrais, à l'embouchure du fleuve Irraouaddy, qui est au Pegu ce que le Nil est à l'Egypte ; et une autre un peu plus loin, dans l'île des Andamans, d'où leurs flottes commandaient les côtes de Siam, de Malaca, de Pegu et d'Aracan. Le sort de ces contrées vient d'être décidé : elles sont actuellement provinces anglaises, avec les dix-sept

millions d'habitans qu'elles contiennent ; et ceux de nos politiques, qui ne rêvent qu'à de misérables intérêts de cotteries, sont tout étonnés d'apprendre que les Anglais ne sont plus qu'à soixante-dix lieues des frontières de la Chine (1).

Sur la côte méridionale de Sumatra, ils ont Bankoul, d'où ils planent sur le golphe de Siam, les côtes de Camboge, de la Cochinchine, du Tonkin, de la Chine ; sur l'archipel de la Sonde, des Moluques, des Philippines, des Mariannes, du Japon.

Au sud de l'Indoustan, ils se sont établis sur l'île de Ceylan, et le roi de Baly serait descendu de son trône, si l'insalubrité de l'intérieur de cette île n'avait combattu pour lui et détruit l'armée de ses ennemis.

Ils ont fondé une colonie, actuellement très-florissante, à l'île de Norfolck et à Botany-Bay, dans la Nouvelle-Hollande, île d'une aussi grande étendue que l'Europe. C'est une station militaire qui se lie avec leurs possession dans l'orient, vers lesquelles ils pourront se porter sur tous les points en vingt ou trente jours.

Dans la mer du sud, ils commandent à l'île d'Otaïti par l'intermédiaire de leurs misionnaires, dont quelques-uns se sont introduits aux îles des Amis et aux Marquises.

Dans les îles Sandwick, ils ont formé à Owdyée, un établissement qui est l'entrepôt du commerce de l'Amérique de l'ouest avec la Chine. De ce port on se rend à Botany-Bay, en cinquante à soixante jours, et à Nootka-Sund en vingt ou vingt-quatre jours. Aussi a-t-on dit avec raison que s'il était possible de détruire l'Angleterre, on ne détruirait pas cependant les Anglais.

Nous ne parlerons pas de la population de seize millions d'habitants qu'ils ont dans leur métropole, de l'étendue de leur navigation et du haut degré de per-

---

(1) Nous ne voulons rien préjuger ; mais nous rappellerons que Clive, fondateur de la prodigieuse puissance anglaise, en Asie, offrit d'aller jusqu'à Peckin, mettre à contribution l'empereur de la Chine pour payer la dette nationale. Ce plan gigantesque fut discuté dans le conseil d'état ; et son succès paraissait tellement démontré qu'il ne fut écarté que par cette seule réflexion : Quel sera, sur la prospérité domestique, l'effet du versement subit de tant de trésors en Angleterre ?

[M. Page.]

fection de leurs manufactures, personne ne peut l'ignorer. Mais nous demanderons ce qu'est la France, en présence de deux puissances aussi formidables que celles dont nous venons de donner l'aperçu, par leurs immenses moyens de prospérité et de population croissante. Réduit à un peu moins que son ancien territoire et à quatre petites colonies qui peuvent être envahies dès les premières hostilités maritimes; au lieu de rétrécir les élans de l'esprit inventif des Français, le gouvernement ne doit-il pas au contraire les provoquer et les féconder, afin d'entretenir au moins une force physique et financière capable de repousser les malheurs d'une conquête qui menace les peuples pauvres, sans industrie et sans commerce, quand ils sont aux prises avec ceux qui en ont recueilli et accumulé les fruits?

Nous aurions bien d'autres considérations à ajouter à ce tableau, si nous portions nos regards sur les Etats-Unis d'Amérique qui n'avaient que deux millions d'habitants il y a cinquante ans, à l'époque de la révolution américaine, et qui en ont actuellement dix millions à la surface d'un territoire capable d'en nourrir par la suite deux cents millions; sur l'extension illimitée qu'ils lui donnent ainsi qu'à leur industrie agricole; en considérant qu'ils viennent de stipuler, à prix d'argent, avec la puissante nation des Chicakwas, la cession entière de leur territoire, et leur émigration au-delà de la rivière du Missoury; sur les nouvelles républiques de l'Amérique du sud, dans le commerce desquelles les Anglais se sont déjà ménagé la priorité de relations et de préférence; sur les mines d'argent de ces pays dont ils ont pris l'exploitation à ferme, et qui avec les grands moteurs des machines à feu qu'ils y ont transportés, donnent déjà des productions inconnues et inespérées par les anciens exploitateurs; sur l'extension que va prendre la recherche des métaux précieux dans ces pays sous le régime de la liberté et avec les connaissances minérallurgiques des mineurs allemands qu'on y a fait passer; sur l'influence qu'aura ce débordement de nouvelles valeurs monétaires dans le commerce de l'Europe; déjà, à la Serena, dans la province de Coquimbo, au Chili, on exploite une nouvelle mine d'argent, suivie sur un espace de treize lieues, qui en vingt jours a produit la valeur d'un million et

demi et est estimée devoir produire vingt-cinq millions dans l'année. Nous nous contenterons d'observer à ce sujet, que si la masse des métaux précieux venait à doubler, les nations qui ne participeraient pas aux bénéfices du commerce extérieur seraient appauvries de moitié dans la valeur de leur numéraire, puisqu'il en faudrait une masse double pour payer la même quantité de denrées; et que c'est encore le cas de répéter que celui qui s'arrête recule quand les autres continuent à marcher.

Ce sujet serait sans bornes, et nous nous arrêtons en concluant que s'il y avait des gens à vues courtes, assez aveuglés par des intérêts personnels ou par des préjugés de caste et d'éducation, pour provoquer des obstacles aux progrès des lumières, de l'industrie et du commerce en France; ils seraient les plus grands ennemis de leur patrie, d'eux-mêmes et de leur postérité.

P. ATHENAS.



MISSOLONGHI.

Que veulent ces soldats avides de rapines,
Agitant dans les airs leurs sanglants étendards?
Quel est ce monceau de ruines
Qui s'offre à mes tristes regards?
Missolonghi, l'espoir de la patrie!

Après une longue agonie,
Sa chute annonce encor de nouvelles douleurs,
Et ces débris fumants couvrent ses défenseurs.
Cent fois, de ces héros l'indomptable courage
Défiant le sort des combats,
Jusqu'au milieu du camp de ces nombreux soldats,
Porta la mort et le ravage.
Inutiles efforts! leurs bras frappaient en vain:
De l'hydre la tête sanglante
Se relevait plus menaçante,
Et saluait leurs coups d'un horrible dédain.

Ah! si d'une faim dévorante
Les insupportables tourments
N'avaient pas décimé leurs rangs,
Orgueilleux Ibrahim, ton impuissante rage
S'indignerait encore aux pieds de ces remparts;
Ces tombeaux entr'ouverts, ces cadavres épars,

N'auraient pas essuyé ton insolent outrage !
Long-temps, ces généreux guerriers,
Luttant contre les maux d'une lente torture,
Partagèrent entr'eux des aliments grossiers
Dont la triste pâture
Repousserait l'instinct d'immondes animaux,
Pâles et se traînant à peine,
Les voyez-vous, sur leurs créneaux,
Soutenir, chaque jour, d'innombrables assauts,
Et, d'une main certaine,
Frapper des coups de mort, répandre la terreur !
Vieillards, femmes, enfants, secondent leur ardeur.
Ah ! ces cuisants chagrins qui dévorent leurs cœurs,
Ces vœux, cette sainte prière,
Ne sont point inspirés par leurs propres douleurs ;
C'est pour cette Grèce si chère,
Que, les yeux humides de pleurs,
Ils veulent du Très-Haut désarmer la colère.
En vain, pour prolonger leur utile carrière,
Le brave Canaris arme ses noirs brûlots :
La fortune trahit ses généreux complots,
Et ce foudre de guerre
Frappé de mort, expire dans les flots !

O France, ô ma chère patrie !
Tu reçus dans ton sein son enfant malheureux ;
Conserve bien ce dépôt précieux :
Le père te chargea de protéger sa vie.

Immortel Canaris ! aux siècles à venir
L'histoire léguera ton brillant souvenir,
Et déjà tu jouis d'un sort digne d'envie.
Le néant ne suit point un trépas glorieux :
Que le héros succombe,
Et de la tombe,
Il va renaître dans les cieux.
Mais qui rendra son bras à la Grèce éplorée ?
C'est lui qui, révélant un prodige nouveau,
Bravait, sur un frêle vaisseau,
Du Bosphore et du Nil la rage conjurée.
Mais qui, rendant son bras à la Grèce éplorée,
Arrachera des fers cette terre sacrée !

Missolonghi couvre ton front de deuil :
Son trépas t'a ravi ta dernière espérance,
Ta délivrance
Est au fond du cercueil.
Vois de tes défenseurs la troupe frémissante,
Le front chargé de pâleur,
Suivre des yeux la voile blanchissante,
Et s'écrier avec douleur :
« Adieu ! rivages de la Grèce,
» Terre d'exil et de malheur !
» Ton sinistre avenir nous déchire le cœur.
» Dieu juste, dieu puissant, dieu qui vois sa détresse,
» Jette un regard sur tes fils suppliants ;

» Soutiens les bataillons de la Grèce agitée ;
» Parle, dieu des combats ; à ta voix redoutée
» Les vainqueurs tomberont sous nos coups triomphants.
» Ah ! pour nous arracher aux plus affreux tourments,
» Nous n'implorons point ta clémence :
» Nous allons verser notre sang :
» Mais, en mourant,
» D'un avenir moins effrayant,
» Emportons du moins l'espérance. »

Quel est ce pontife pieux
Parcourant lentement les rangs silencieux ?
Sa voix auguste et chérie
Au dernier repas les convie :
Il offre d'une main ce pain mystérieux
Qui rajeunit les sources de la vie,
Et de l'autre montre les cieux.

Douce religion, ta puissance infinie
Verse un baume consolateur ;
Aux soucis dévorants qui nous rongent le cœur,
Ta voix fait succéder le calme et le bonheur.
Vous dont l'imprudence légère
La poursuit sans raison de mots injurieux,
Ah ! ne détruisez pas l'espoir des malheureux,
L'unique et seul espoir qui reste sur la terre !
Venez : soyez témoins de ces derniers adieux,
Ecoutez ce touchant langage,
Et vous direz qu'un semblable courage
Ne peut venir que des cieux.
C'est un rayon divin qui ranime leurs âmes,
Qui fait luire à leurs yeux des jours plus consolants :
Sans regret, sans murmure, ils vont braver les flammes.
Ces femmes, ces vieillards, dont les pas chancelants
Ne sauraient plus tracer une course lointaine,
Ces guerriers se traînant à peine,
Restes mutilés des combats,
Sans crainte ils ont choisi le plus affreux trépas.
Pas un mot ne trahit une lâche pensée.
Sous ces toits entr'ouverts, sous ces remparts sanglants
La foudre des mortels se trouve déposée ;
Quelques instants encore, une mèche embrâsée
Saura les dérober aux glaives musulmans.
Ceux dont le bras vengeur peut appuyer l'audace,
Ce sacré bataillon, en marchant à la mort,
Va tenter un dernier effort.
Tremble, fier Ibrahim ! c'est ton camp qu'il menace.
Les voilà.... ce sont eux.... dans l'ombre de la nuit
Ils se glissent en silence :
Déjà ce faible feu qui luit
De leurs cruels tyrans révèle la puissance :
Ils vont l'atteindre enfin !... Dans les bras du sommeil
Surprenant sa rage indolente
Ils vont frapper cette foule impuissante ;
La mort, la mort sera son éternel réveil....

Mais, d'où partent ces cris : soldats ! soldats ! aux armes !...
Hélas ! il n'est plus d'espoir,
Dans les rangs ennemis ont sonné les alarmes !
C'est alors que s'armant d'un dernier désespoir,
Ils franchissent du camp l'inutile barrière,
Et ces indomptables soldats,
Achètent de leur sang un immortel trépas.

Quel épouvantable tonnerre
Ébranle la voûte des airs,
Un horrible clarté se répand sur la terre,
D'un volcan souterrain les chemins sont ouverts ;
Il vomit jusqu'aux pieds de la féroce armée
Des membres palpitants et noircis de fumée !
Un silence effrayant succède aux bruits confus ;
Ibrahim a frémi.... Missolonghi n'est plus !....

Dieux ! que d'horreurs le jour éclaire !
Sur ces champs ravagés, ces restes de remparts,
De femmes et d'enfans, des cadavres épars,
Le front sanglant, caché dans la poussière !
O forfaits inouis ! de barbares soldats,
Pour assouvir leur rage meurtrière,
Frappent, voudraient cent fois leur donner le trépas !
La terre
Ne les engloutit pas !...
Voilà donc les exploits d'un peuple sanguinaire !

On dit que des chrétiens, indignes de ce nom,
(Existe-t-il, ô ciel, de ces âmes souillées ?)
N'ont pas craint d'accepter l'infâme mission
De porter au sultan ces têtes mutilées ;
Digne présent offert à sa férocité
Pour fêter dignement sa légitimité....
Sa légitimité ! ô comble de l'outrage !
Vous l'avez entendu, monarques généreux
Dont les sages décrets attirent notre hommage ;
Princes que l'on chérit comme un présent des cieux ?
On l'offre à nos respects ainsi que votre image !
Sa légitimité ! ô blasphème odieux !
Un monstre affamé de carnage !
En le légitimant vous accusez les dieux !

Pleure innocente Grèce et frémis d'épouvante !
Ta main débile et chancelante
Veut en vain repousser ce fer ensanglanté !
Le feu dévorera ta dernière cité.
Ces vierges sans appui, brillantes de beauté,
Que je vois se presser dans les bras de leurs mères,
De barbares soldats les en arracheront,
Et, sans pitié, les livreront
Aux infâmes baisers du bourreau de leurs pères !
Tes fils, tes jeunes fils.... mutilés lâchement,
Ils iront surveiller, esclaves mercenaires,
Les horribles plaisirs d'un horrible sultan !

Pleure innocente Grèce et fremis d'épouvante !
Ta main débile et chancelante

Veut en vain repousser ce fer ensanglanté !
Le feu dévorera ta dernière cité.

Princes, peuples chrétiens qui voyez sa détresse,
L'abandonnerez-vous aux fers des musulmans ?
Craignez que le sang de la Grèce
Ne retombe sur vos enfants !

Vous qui, d'une lâche ironie,
Insultez à tant de malheur;
Vous qui, chaque jour, sans pudeur,
Prodiguez vos mépris à la Grèce asservie;
Avez-vous bien pesé ce langage odieux
Qui déshonore votre bouche ?
Ah ! si vous restez sourds aux cris des malheureux,
S'il n'existe rien qui vous touche,
Du moins n'affichez pas de sacriléges vœux.
Sans doute, hélas ! dix siècles d'esclavage
Ont, d'un peuple immortel, obscurci la grandeur;
Le vice occupe encore une place en son cœur;
Parmi tant de vertus il est quelque alliage :
De ses lâches bourreaux que vous osez vanter,
Voilà le criminel ouvrage !
Il faut plaindre les Grecs et non les insulter.
Vous murmurez les mots d'*obéissance*,
De *droits acquis*, de *sujet révolté*;
Ah ! j'entends : ils devraient avec humilité
Traîner ces fers pesants attachés dès l'enfance,
Et bénir, d'un tyran, la farouche puissance
Qui ne connût jamais que la férocité !

Quoi ! si d'un peuple sauvage,
Les bataillons meurtriers
Venaient envahir nos foyers;
Si, trahissant notre courage,
Nos glaives brisés dans nos mains
Changeaient nos glorieux destins
En dur et pénible esclavage;
Victimes d'un sort rigoureux,
Nos fils verraient le jour sous un joug odieux :
Leur faudrait-il porter des chaînes éternelles ?
Et si, pour frapper leurs tyrans,
Leurs bras meurtris s'armaient de fers étincelants,
Les traiteriez-vous de rebelles ?
Hellènes, c'est ainsi que vos haines fidèles
Ont toujours poursuivi vos cruels oppresseurs !
A de perfides ravisseurs
Ils veulent arracher un sanglant héritage;
Et vous les accablez d'outrage !
Et vous les accusez d'un complot criminel !
Vous soulevez contre eux et le trône et l'autel !
Dans votre inconcevable rage
Vous appelez des cieux les coups d'un Dieu vengeur !
Ah ! fuyez.... vous faites horreur !...

E.

A ELLE.

PREMIERS VERS D'UN ANCIEN LYCÉEN.

L'amour dans tes beaux yeux a fixé son empire
De ta bouche jolie animé le sourire,
Et formé de ton sein le contour enchanteur ;
L'amour, l'amour, enfin, partout en toi respire....
Partout !... hélas ! que dis-je ? Il n'est pas dans ton cœur !

E. G. DE L.

PRISE DE MISSOLONGHI.

Quel bruit fait frémir l'atmosphère,
Lorsque l'azur remplit les cieux ?
Sur le sol quel nouveau tonnerre
Du ciel ose imiter les feux ?
L'oiseau s'enfuit vers son asile ;
L'onde, naguères immobile,
Mugit, frémissant sous sa loi ;
La montagne en est ébranlée,
Et la nature désolée
Semble partager son effroi.

C'est Missolonghi qui succombe !...
Ce fracas qui trouble les airs,
De ses enfants creuse la tombe,
En les affranchissant des fers !
Ces débris volant dans l'espace,
Sont désormais l'unique trace
De ses murs encore fumants ;
Couverts d'une noble poussière,
Ces membres épars sur la terre,
Seuls sont témoins de leurs serments.

« Mourons, avaient-ils dit, mes frères,
» Mais mourons dignes de nos droits ;
» Le fer peut courber nos bannières,
» Mais ne peut nous dicter des lois.
» La vie est un présent, sans doute,
» Pour l'être mortel qui la goûte
» A l'abri d'un joug détesté ;
» Mais, esclave... elle est un supplice ;
» Qui sait en faire sacrifice,
» Ne craint rien pour sa liberté.

» Mourons... Mais qu'un vainqueur avide
» Ne triomphe que de lambeaux !

» Et que sa fureur homicide
» S'appaise à l'aspect des tombeaux !
» Qu'Ibrahim porte ailleurs ces chaînes,
» Que déjà ses mains inhumaines
» Apprêtent pour charger nos bras.
» Qu'il apprenne que l'esclavage
» Pour le chrétien est un outrage
» Pire cent fois que le trépas.

» Adieu.... La cohorte infidèle
» Envahit déjà nos remparts.
» De tous côtés la mort cruelle
» Plane sur nos saints étendards.
» Adieu, chrétiens... l'heure est sonnée
» Pour une ville infortunée...
» A jamais, malheur aux vaincus ! »
Ils disent... La foule s'assemble...
Le ciel frémit... La terre tremble...
Et ces chrétiens n'existaient plus.

ARISTIDE.



JUPITER ENDORMI.

Je m'arrêtai un jour à regarder une statue de Jupiter endormi. J'étais plongé dans une rêverie confuse dans laquelle il n'y avait pas une seule idée que je fusse capable d'analyser. Si quelqu'un, me frappant sur l'épaule, m'avait dit alors de lui expliquer nettement ce que j'éprouvais, je serais resté muet. Un enfant, qui précédait une nombreuse compagnie, s'arrêtant devant la statue, s'écria tout à coup : voyez donc celui-là qui dort. Mon fils, c'est Jupiter, repliqua une voix rauque. Une autre voix raconta l'histoire de Jupiter endormi par Junon dans l'île de Lemnos. Une troisième loua le talent de l'artiste, et tout le monde passa outre. L'enfant, répétant la leçon qu'on lui avait donnée, se dit à lui-même, en rejoignant la compagnie, c'est le Dieu du ciel qui est endormi là : — « Je m'en rappellerai bien une autre fois. » Réveillé par ce bruit, j'avais tout entendu sans me retourner ; mes idées alors se débrouillèrent, et la réflexion de l'enfant m'en fit faire une autre. Je courus après lui. Ecoute, lui dis-je : quand on t'interrogera sur ce que tu as vu ici, demande à ton tour quel est le Dieu qui gouvernait le monde pendant le sommeil de celui-là.

MÉRIADEC.

GUSTAVE DE SYDENHEIM,

OU LES ILLUSIONS D'UN HONNÊTE HOMME,

PAR M. G. (1)

Nous venons réparer un oubli involontaire, d'autant moins excusable que l'auteur de l'ouvrage dont nous avons à rendre compte habite parmi nous, et qu'il avait droit de réclamer un jugement prompt et impartial de la part de ses compatriotes, aux yeux desquels un roman en quatre volumes, sorti des presses nantaises, doit être un vrai phénomène littéraire.

Essayons donc de nous disculper auprès de M. G. en nous emparant de son *Gustave*, et sachons de suite à quelle école il appartient : sera-ce à celle de l'un des chefs sublimes du genre ? Je ne le pense pas ; car je ne vois que des esquisses légères et point de tableau d'histoire, peu de descriptions brillantes, mais des récits très-détaillés, des personnages nullement extraordinaires, enfin des événemens qui se rapportent au positif de la vie, et n'ont rien de bizarre, d'idéal ou de romantique.

J'entends déjà le lecteur, admirateur passionné des compositions modernes, me demander ce qui reste à l'auteur pour exciter l'intérêt? Je répondrai qu'il lui reste les accessoires et le style, et c'est sur quoi M. G... a compté principalement pour le succès de son roman. Il est demeuré impassible au milieu de l'effervescence littéraire, il a refusé de sacrifier à la vogue ; et, renonçant au succès d'enthousiasme, retiré loin de la foule des innovateurs, il vient présenter son *Gustave* dans toute sa simplicité. Certes, il y a là beaucoup de témérité, ou beaucoup de modestie : aspirer à réussir complètement en se mettant en opposition avec les goûts du jour, ce serait vouloir remporter une victoire signalée,

(1) 4 vol. in-12 ; à Paris, chez Lecointe et Durey, quai des Augustins, n.° 49 ; à Nantes, de l'imprimerie de Busseuil frères.

mais bien rare. Voyons ce que l'auteur a fait pour sortir victorieux de cette lutte inégale.

M. Gustave de Sydenheim est un de ces honnêtes gens qui, après s'être livrés aux illusions enchanteresses de l'ambition et de l'amour, finissent par sortir de la vie, dupes de l'une et victimes de l'autre. Tour à tour, précepteur, agent diplomatique favori d'un petit prince d'Allemagne, apprenti ministre, notre jeune ambitieux, après avoir éprouvé toutes les tribulations qui assiègent les solliciteurs, rencontre sur la route des honneurs, l'intrigue, les soucis, les disgrâces, et au sein de son ménage, l'indifférence, le dégoût et l'ennui. Libre enfin du joug fatigant que lui imposaient à la fois un prince exigeant et une femme coquette, il rompt ses chaînes et redescend dans la vie privée, mais c'est pour y trouver une dernière illusion, plus funeste pour lui que toutes les autres, car elle lui coûte la vie. Amant passionné d'une femme charmante, dont il ne croyait être que l'ami, et ne pouvant lui appartenir, puisque celle qu'il aime est l'épouse d'un autre, il prend le parti de se laisser mourir de chagrin et de terminer ainsi le cours de sa vie orageuse.

Ce caractère n'offre, à bien dire, rien de fixe, de déterminé; c'est l'histoire de tous les honnêtes gens ambitieux, et l'auteur a cherché à rassembler plutôt des traits épars, pour en former un ensemble vrai et intéressant, qu'à peindre une physionomie particulière et distincte.

Autour du héros de l'ouvrage s'agite une multitude de personnages, dont la plupart sont peu nécessaires à l'action, et peuvent, tout en jetant de la variété dans le tableau, y apporter souvent de la confusion, et détourner l'attention du caractère principal, qui n'est pas assez vigoureusement tracé pour dominer ces nombreux interlocuteurs. Mais le but de l'auteur n'a pas été, je le suppose, de porter tout l'intérêt sur le seul Gustave; il a voulu l'entourer de gens pris dans tous les états, et dont les physionomies diverses fissent contraste avec celle du héros. D'ailleurs, il est facile de reconnaître que M. G..... s'est attaché de préférence à l'arrangement des accessoires et à la vérité des détails. C'est ainsi qu'après avoir esquissé un grand nombre de caractères,

et les avoir, avec assez d'adresse, opposé les uns aux autres, il essaie de présenter la peinture exacte des mœurs des petites cours de l'Allemagne, et c'est là qu'il excelle principalement. Tous ses portraits sont dessinés avec esprit et surtout avec exactitude.

Quant au style, partie dominante de l'ouvrage, il est d'une grande pureté, d'une élégante simplicité, mais peut-être désirerait-on qu'il fût plus animé, plus fort d'images. Tout est sage, correct et bien exprimé; mais par malheur, tout présente une nuance trop égale. On voit souvent que c'est l'auteur qui parle et non le personnage; aussi les caractères qui semblaient devoir être les plus opposés ont tous un certain air de ressemblance qui nuit à la variété des tableaux.

Après avoir fait la part de la critique, avouons que M. G.... a eu le mérite d'attacher de l'intérêt à des faits qui souvent n'en comportaient pas beaucoup. On lit son ouvrage sans émotion, mais aussi sans ennui, on croit entendre la conversation d'un homme d'esprit qui sait donner aux détails les moins piquants un tour heureux, une grâce peut-être quelquefois un peu maniérée, mais toujours aimable. Le roman de Gustave ne remuera point les nerfs des lecteurs avides d'émotions fortes, il n'exaltera point l'imagination vaporeuse des sectateurs du romantique; mais il offrira au lecteur paisible et impartial une intrigue raisonnable, un style élégant et pur, et un ensemble satisfaisant.

Plusieurs lettres sont vraiment remarquables par l'heureux choix des expressions et des idées; nous nous bornerons à citer quelques fragmens de celle qui se trouve au commencement du 2.me volume, et qui contient des observations sur la conduite que doit tenir dans le monde une jeune personne.

« Je pense que la modestie, la sincérité, la tolérance, la discrétion, la douceur, l'esprit de soumission, l'amour de l'ordre et du travail et enfin l'adresse à remplir les petits devoirs auxquels nous sommes sujettes dans l'intérieur de nos maisons sont des qualités qui nous concilient l'estime et l'attachement de tous ceux qui nous approchent.

» Il ne suffit pas pour être modeste, qu'une jeune fille soit innocente et chaste, ni qu'elle s'interdise tout geste,

toute parole ou action équivoque, il faut encore qu'elle évite, avec le plus grand soin, tout ce qui peut nuire à sa réputation, et je ne vois pas d'ailleurs qu'il soit aussi difficile qu'on le croit généralement, de se soustraire aux méchants propos, il n'est pas encore à ma connaissance qu'une femme vertueuse, dont tous les pas sont guidés par la prudence et la circonspection, ait été le sujet des entretiens scandaleux ou la victime de la calomnie. J'avoue, à la vérité, que pour se placer avec une telle faveur dans l'opinion, on doit porter sur soi la plus scrupuleuse attention, conserver la décence et la dignité des manières, sans coquetterie, sans affectation, et rejeter tout ce qui, dans notre maintien et notre parure pourrait marquer l'excès ou la bizarrerie. Notre conduite avec les hommes ferait seule le sujet d'un long chapitre : le ton à prendre à leur égard doit être celui de l'honnêteté et de l'aisance, mais non pas celui de la familiarité. On peut accorder un peu plus de confiance à ceux dont le caractère et l'âge commandent l'estime et la considération, toujours est-il prudent de ne point se livrer, et un homme quel qu'il soit, fût-il de ceux nommés dans le monde *sans conséquence* ne fixera jamais long-temps les regards d'une jeune personne bien née.

« La simplicité qui n'exclut ni le bon sens, ni l'esprit, est inséparable de l'égalité d'humeur. Je sais par expérience qu'elle est le partage de ceux à qui la conscience ne reproche rien. Elle procure la sérénité de l'âme, tandis que les vœux insensés, les passions secrètes et honteuses traînent à leur suite le dégoût, les soucis, la langueur, les caprices et cette foule de maux aussi insupportables à la pauvre créature qui y est en proie, qu'aux personnes qui sont forcées à vivre près d'elle. L'aimable simplicité répand sur le caractère des femmes un charme inexprimable qui séduit bien plus que tous les artifices de la vanité. C'est à la manière dont elles s'habillent que l'on reconnaît si elles pratiquent cette vertu. Il est, je dirai, presque nécessaire que notre toilette soit soumise à l'influence de la mode, mais nous ne devons jamais nous singulariser. S'il y a une certaine coquetterie pour laquelle on puisse avoir de l'indulgence, c'est celle qui nous fait prendre l'habit qui nous sied le mieux, celle qui rend moins sensibles nos imperfections,

et montre, toutefois d'une manière décente, nos avantages naturels.

» Si la droiture et la sincérité caractérisent l'homme de bien et sont le seul mobile de ses discours et de ses actions, elles doivent être aussi l'apanage des femmes qui ont l'âme élevée. La fidélité et la confiance entre les époux, la félicité intérieure, en un mot, reposent uniquement sur ces qualités essentielles. L'esprit d'intrigue, les détours, la fausseté, rendent notre sexe généralement méprisable; les hommes ne sont déjà que trop enclins à nous accuser de ruse et de perfidie, et plus une femme se distinguera par sa franchise et sa loyauté, plus elle sera parmi eux aimée et respectée. Dans certaines occasions cependant il serait dangereux de se trahir et de faire parler son cœur; mais la retenue n'est pas la dissimulation; et, si quelquefois nous sommes réduites à la nécessité (dans l'état de mariage par exemple) de nous taire et d'attendre de meilleures circonstances pour parvenir au but que nous nous proposons, cette circonspection est très-louable et ne doit pas être confondue avec l'esprit d'intrigue et de fausseté. Il faut que notre conduite n'ait rien de mystérieux, car, en cachant une action innocente aux personnes auxquelles on est obligé d'en rendre compte, on jette des soupçons sur la vertu la plus pure.

» En dépit de l'extrême vanité que l'on nous attribue, nous ne pouvons ignorer que nous sommes de faibles créatures, et nous devons apporter dans la société beaucoup plus d'indulgence que les hommes. Je n'entends point par là affirmer que l'on soit en droit d'exiger de nous que nous pardonnions les vices et l'immoralité; non, sans doute, mais toutes les fautes qui ne sont commises que par inadvertance ou légèreté, doivent être l'objet de notre commisération. Je ne puis donc souffrir qu'une femme trouve un malin plaisir à raconter des anecdotes scandaleuses, à s'applaudir en secret de la chute des personnes de son sexe, ni qu'elle ajoute foi complaisamment aux méchancetés que l'on débite pour les perdre de réputation.

La discrétion est le plus joli défaut que puisse avoir le mérite, même le plus réel et le plus brillant; combien ne sert-elle pas aussi à relever et à faire chérir les

vertus des femmes ! Il me semble que rien n'est plus pitoyable que de voir une jeune demoiselle contredire effrontément un homme éclairé sur des choses qu'elle connaît à peine superficiellement ; d'entendre une femme présomptueuse se perdre en belles maximes, citer à tout propos ses lectures, faire parade de sa voix fausse, et défigurer sur son instrument le chef-d'œuvre d'un artiste. Elle fatigue tous ceux qui l'écoutent, et pour prix de l'ennui mortel qu'elle leur cause, elle les force, après qu'ils ont baillé cent fois, à lui adresser un fade compliment. On applaudit au contraire bien volontiers à l'aimable ingénuité d'une jeune personne qui, lorsque l'occasion s'en présente, parle d'un ton doux et timide sur divers sujets, et dont la conversation exempte de futiles détails, est un modèle de pureté, et ne ressemble en rien aux déclamations de nos femmes beaux-esprits. . . . .

» Un caractère altier et emporté flétrit les plus beaux traits ; la douceur rend agréable et gracieuse une moins jolie figure. Les manières des hommes ne nous conviennent pas, et si nous ne devons pas même aspirer à la vertu mâle et inflexible de ce sexe, comment serions-nous excusables d'en avoir les défauts ? Nous ne sommes pas destinées à commander, mais à obéir ; l'esprit de soumission est donc pour une femme une qualité essentielle. Je n'en excepte pas même le cas où elle serait mariée à un homme sur lequel elle aurait une grande supériorité. Il est présumable en effet qu'un tel homme voudrait faire sentir ne fut-ce que par amour-propre, qu'il doit imposer ses opinions à sa femme, et alors celle-ci aurait le plus grand tort de lui résister opiniâtrément ; oui, ma chère amie, le plus grand tort, puisque, par cette résistance, elle irriterait son entêtement qui, chez les sots est beaucoup plus fort que chez les gens d'esprit, et qu'ainsi elle pourrait le porter à quelque violence. L'honneur de notre mari n'est pas distinct du nôtre ; nous devons donc le ménager, et le public aura toujours raison de faire rejaillir sur nous toute atteinte, même la plus légère, que nous aurions l'imprudence d'y porter. . . . .

. . . .

N.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

JUIN 1826.

JOURS DU MOIS.	Phase de la Lune.	MATIN, à huit heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		met.	p. l.					met.	p. l.					
1		0,756	27,11,2	+13,6	+11	68	n. o.	0,756	27,11,2	+20	+16	70	o. n. o	Brumeux, nuageux, couvert.
2		0,757	27,11,6	+13,6	+11	67	ouest	0,758	28	+18,6	+15	65	o. n. o.	*Idem idem.*
3		0,761	28,1,4	+12,6	+11	67	nord	0,763	28,2,3	+18,0	+15	65	nord	Brume, nuages, soleil.
4		0,765	28,3,2	+12,5	+10	62	nord	0,766	28,3,6	+21,2	+17	60	nord	Nuageux, soleil.
5	●	0,766	28,3,6	+13,6	+11	64	nord	0,766	28,3,6	+20	+16	60	nord	*Idem idem.*
6	5 h. 45'	0,765	28,3,2	+13,6	+11	64	nord	0,765	28,3,2	+21,2	+17	62	e. n. e.	*Idem idem.*
7	soir.	0,765	28,3,2	+15	+12	60	nord	0,763	28,2,8	+21,2	+17	62	n. n. e	*Idem idem*, vent.
8		0,762	28,1,9	+16,2	+13	60	est	0,759	28,0,5	+20	+16	65	e. n. e.	Brume, nuages, soleil, ton., grêle, pluie, vent.
9		0,756	27,11,2	+16,2	+13	60	est	0,755	27,10,3	+20	+16	65	sud	Nuageux, couv., grande pluie, ton., grêle, vent.
10		0,755	27,10,8	+16	+12	64	s. s. e.	0,756	27,11,3	+20	+16	66	n. e.	Couvert, pluie.
11		0,759	28,0,5	+16,2	+13	66	s. o.	0,760	28,1	+20	+16	70	sud	Brumeux, couvert, pluvieux.
12		0,765	28,3,2	+18,6	+15	70	nord	0,765	28,3,2	+22,5	+18	65	o. n. o.	Brume épaisse, nuages, soleil.
13	☽	0,765	28,3,2	+18,6	+15	65	nord	0,765	28,3,2	+25	+20	60	n. e.	Ciel levé, soleil, quelques nuages.
14	7 h. 48'	0,763	28,3,2	+17,5	+14	60	nord	0,766	28,3,2	+25	+20	54	n. e.	*Idem idem*, vent.
15	matin.	0,762	28,3,2	+16,2	+13	62	nord	0,765	28,3,2	+26,2	+21	50	n. n. o.	Couvert, brume le matin, nuages, soleil, vent.
16		0,765	28,3,2	+17,5	+14	66	nord	0,767	28,4	+25	+20	50	n. n. e	*Idem idem.*
17		0,769	28,5	+17,5	+14	52	n. e.	0,769	28,5,5	+23,6	+19	48	n. e.	Ciel levé, soleil, vent.
18		0,768	28,4,5	+17,5	+14	50	n. e.	0,768	28,4,5	+25	+20	46	n. e.	*Idem idem*, nuages le soir.
19	⊙	0,766	28,3,6	+20	+16	57	nord	0,766	28,3,6	+26,2	+21	50	n. e.	Ciel levé, nuages, soleil, vent.
20	1 h. 47'	0,766	28,3,6	+16,2	+13	45	n. n. e	0,766	28,3,6	+22,5	+18	40	e. n. e.	*Idem idem, idem.*
21	soir.	0,765	28,3,2	+16,2	+13	42	n. e.	0,765	28,3,2	+21,2	+17	38	n. e	*Idem id. m.*
22		0,764	28,2,8	+16,2	+13	48	est	0,763	28,2,3	+21,2	+17	40	n. e.	*Idem idem.*
23		0,763	28,2,3	+18,6	+15	52	e. n. e.	0,763	28,2,3	+25	+20	40	n. e.	*Idem idem.*
24		0,763	28,2,3	+20	+16	48	e. n. e	0,76	28,2,3	+27,5	+22	38	e. n. e	*Idem idem.*
25		0,763	28,2,3	+21,2	+17	45	n. e.	0,762	28,1,9	+27,5	+22	45	s. s. e.	Soleil, vent, nuages, tonnerre, pluie.
26		0,762	28,1,9	+23,1	+18,5	50	n. e.	0,760	28,1	+28,6	+23	46	n. o	*Idem idem*
27	☾	0,758	28	+21,2	+17	53	nord	0,758	28	+25	+20	80	sud	Nuageux, soleil, vent, tonnerre.
28	4 h. 9'	0,762	28,1,9	+21,2	+17	52	o. s. o	0,763	28,2,3	+25	+20	48	s. o.	*Idem*, couvert, vent.
29	matin.	0,764	28,2,8	+20	+16	48	nord	0,764	28,1,8	+28,6	+23	45	o. n. o	Ciel levé, soleil.
30		0,763	28,2,3	+21,2	+17	50	n. n. e.	0,763	28,2,3	+30,6	+24,5	80	nord	Nuageux, couvert le soir.

RÉCAPITULATION jusqu'au 30 Juin 1826.

Baromètre....	Plus grande élévation	= 28 p 4,5 lig.	= 0,768 mill.
	Moindre élévation	= 27 10,3	= 0,754 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	24,5 Réaumur.	= 30,6 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	10 Réaumur.	= 12,5 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 70 degrés.	
	Moindre degré	= 38 degrés.	

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre de beaux jours	12
Du N.	11	de couverts	8
N.-E.	7	de pluie	6
E.	4	de grêle	2
S.-E.	1	de vent	16
S.	2	de gelée, glace	0
S.-O.	1	de tonnerre	4
O.	3	de neige	0
N.-O.	1	de brouillard	3

Il est tombé 0,050 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 30.

HUETTE, *Opticien.*

8.e Volume. An 1826. 45.e Livraison.



LE LYCÉE ARMORICAIN.

NOUVELLES BRETONNES.

III.e NOUVELLE.

AMOUR ET VANITÉ.

Nous seuls rendons nos jours heureux ou malheureux.
VOLTAIRE.

« Est-il bien sûr, Armand, qu'il n'y ait plus maintenant de ces bonnes fées dont tu racontes si bien l'histoire ? » demandait la jolie Pascaline au compagnon de ses jeux enfantins. Elle venait de faire avec lui une longue promenade, et, avec lui, elle se reposait au pied du vieux château du Lin, qui domine la petite ville à laquelle il a donné son nom. Déjà l'on n'entendait plus dans la campagne ce murmure confus qui précède le moment où ses paisibles habitants regagnent leur demeure, après une journée consacrée à de pénibles travaux ; déjà la ville, située au fond du vallon, était plongée dans l'ombre ; mais la cime de quelques peupliers élancés et les crêtes découpées des montagnes se trouvaient encore dorées par les derniers rayons du soleil couchant. Pascaline était assise en face d'Armand, sur un petit tertre de gazon ; ses deux coudes étaient appuyés sur ses genoux ; sa tête, soutenue par ses jolies petites mains, et ses beaux yeux bleus ne se détournaient pas un instant de la figure animée d'Armand qu'elle écoutait attentivement. Il racontait, en gesticulant avec beaucoup de vivacité, les traditions conservées d'âge en âge dans

le pays, de trésors enfouis à mille pieds de profondeur, et qui sont gardés par des démons, par de vieilles femmes ou par un barbet noir ; puis il décrivait la danse des fées, le soir, au clair de la lune, dans les bois, près des fontaines, et il disait comme elles se plaisaient à récompenser les bons, à punir les méchants. A la question de Pascaline s'il y avait encore des fées, Armand répondit qu'il n'en savait rien ; mais il cita un tenancier de son père, qui assurait en avoir vu pendant la nuit, sur les bords de la mer, en se rendant de Lanvau au Faou.

« Armand, disait la jeune fille, je passerais volontiers ma vie à t'écouter. Tu racontes si bien ! mais, vois-tu, j'aime encore mieux les histoires de ces bons saints qui ont fait tant de bien. Les histoires de fées, ce sont des contes, au lieu que les histoires des saints sont véritables ; n'est-ce pas, Armand ? »

— « Sans doute, car c'est imprimé, répondit le jeune homme, d'un air capable.

— « Mais alors, Armand, pourquoi ne se fait-il plus de miracles comme autrefois ? J'en voudrais bien voir, des miracles ! et toi, Armand ? »

— « Et moi aussi. »

— « Sais-tu, Armand, grand papa nous lit quelquefois dans la légende des récits de miracles ; mais ils ne me font pas autant d'effet que lorsque tu me les racontes. Quand tu parles, ta figure, tes yeux parlent aussi, et tu agites tes bras comme M. le recteur dans la chaire ; au lieu que bon papa reste tout droit dans son grand fauteuil avec ses lunettes sur le nez, et le son de sa voix est toujours le même, ce qui fait une grande différence, aussi, bonne maman; s'endort souvent en filant. »

— « Pascaline, pourquoi donc ne veux-tu jamais que je te raconte rien des voyages, des chevaliers et de leurs dames, ni des Romains ? C'est si amusant ! »

— Ah ! oui, bien amusant ! des naufrages, de grands coups d'épée, des hommes et des femmes qui se tuent, ou des pères qui tuent leur fille, comme ce vilain Virginius dont tu me parlais l'autre jour !... non, non, j'aime bien mieux l'histoire de Saint-Vincent Fenier, qui s'en alla un matin qu'il disait la messe à Vannes, et sans que personne s'en aperçut, chercher à Rome ses gants et son parapluie ; ou bien celle de Saint-Efflame et de

ses compagnons à qui les anges préparaient leur nourriture, ou encore celle de Notre-Dame du *Foll-goat*, de ce pauvre fou du bois à qui il sortit un lys de la bouche, quand il eut été enterré..... c'est bien plus joli, Armand, et puis c'est vrai. Raconte-moi quelque chose de la légende, veux-tu ? »

— « Oh ! je suis las d'être assis ! » dit le jeune homme en se levant. Pascaline se leva aussi, et le prit par la main. — « Allons voir, ajouta-t-il, si les pêcheurs sont arrivés. »

— « J'irai partout où tu voudras, » répondit la jeune fille d'un ton caressant.

— « Partout où je voudrai ! Ah ! Pascaline, je voudrais parcourir tout l'univers ! »

— « Allons, voilà encore tes idées de voyage qui vont te reprendre ! » s'écria-t-elle avec un petit air boudeur.

— « Mais Pascaline, est-ce qu'un homme peut demeurer toujours dans l'inaction ? Je ne suis plus un enfant, car j'ai dix-sept ans passés. »

— « Et moi donc ! n'en ai-je pas quatorze ? Pourtant je ne pense pas à m'en aller, moi ! »

— « Oh ! c'est bien différent, Pascaline. Une femme, vois-tu, ne peut pas laisser là sa maison, son ménage. Jamais ta grand'mère n'a voyagé ; au lieu que ton bon papa est allé à la Chine, aux Indes.... »

— « Oui ; mais ton père à toi, Armand, n'a point quitté son pays depuis qu'il est au monde. Il dit toujours, tu sais bien : *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse* ; ainsi tu vois, Armand, qu'un homme n'est pas obligé de voyager ; bien au contraire. »

— « Ah ! Pascaline, que c'est triste, quand on songe combien la terre est grande, de rester comme cela dans son coin ! Est-ce que, dans nos longues promenades, tu n'as jamais senti l'envie d'aller plus loin, encore plus loin et encore plus loin ? Est-ce que l'idée de revenir toujours au même but ne t'a pas chagrinée quelquefois ?

— « Non, Armand ; quand je suis avec toi, je ne pense pas à autre chose qu'au plaisir d'être avec toi ; j'oublie tout le reste, même la fatigue. Que nous allions au Pleben, à Loc-Renan, à Landévénec ou à Morgat, cela m'est égal, si j'y vais avec toi. Pourvu que je tienne comme cela ta main, que nous causions ensemble, ou

que tu me contes des histoires, je suis content et je ne désire plus rien. »

— « Moi aussi, Pascaline, j'ai bien du plaisir à être avec toi, mais cela n'empêche pas que je ne me trouve ici à l'étroit. »

— « A l'étroit ? Mais, Armand, n'avons-nous donc pas de grandes forêts, de hautes montagnes ? Est-ce que tu ne peux pas aller visiter à Lesneven, à Plondaniel les domaines de ton père ?... Est-ce que cette grande étendue de mer, qu'on aperçoit des hauteurs, ne te fait plus de plaisir à regarder ? »

— « Justement, Pascaline, c'est quand je vois la mer que je sens mieux combien ici je suis à l'étroit. Je voudrais parcourir tous les rivages qu'elle baigne de ses flots, toutes les plages qu'elle couvre de ses moutons blanchissants. Les eaux qui viennent en bondissant frapper contre nos rochers, ces eaux que le vent, la tempête, agitent et changent en écume, ont été au midi, au nord, partout ; j'y voudrais aller comme elles.... ».

— « Je ne te comprends pas, Armand. Nous sommes si bien ici ! Que veux-tu donc aller chercher ailleurs ? »

— « De la gloire, Pascaline ; du mouvement, de l'occupation, des dangers et l'occasion de me servir de mon courage. Comme les voyageurs qui ont couru le monde et dont le nom est imprimé dans les livres, je voudrais faire aussi de grandes choses.... Tiens, je ne peux t'expliquer ce que je sens bien clairement.... mais, depuis que j'ai vu Brest, ces beaux vaisseaux, ces arsenaux, ce mouvement, cette joie de nos braves marins au moment du départ....

— « Oh ! je le savais bien, tu ne penses plus qu'à cela ! interrompit Pascaline ; ainsi tu nous quitterais maintenant sans regret ?... »

— « Sans regret ! oh ! non Pascaline ; mais c'est aussi à cause de toi que je voudrais devenir célèbre.... »

— « A cause de moi ? »

— « Oui, Pascaline, car je t'aime, oh ! je t'aime de toute mon âme, et, si tu me demandais ma vie, je te la donnerais tout de suite ! »

— « Tu dis cela, Armand ; et pourtant tu ne renoncerais pas, pour l'amour de moi, à aller bien loin, bien loin d'ici, chercher des dangers !... N'est-ce pas, Armand ? »

Le jeune homme ne répondit pas, et tous deux continuèrent de descendre en silence vers Châteaulin.

Il était impossible de trouver deux êtres qui eussent entre eux, au moral et au physique, moins de rapport qu'Armand et Pascaline. L'un était la pétulance même; l'autre, la douceur personnifiée; l'un avait les cheveux d'un noir d'ébène, les traits déjà fortement prononcés, le teint brun et animé, une haute stature, les mouvements prompts, décidés, et tout en lui annonçait une mâle vigueur; Pascaline, au contraire, avec ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus et tendres, ses membres délicats, sa taille svelte et souple et ses manières d'une nonchalence pleine de grace, faisait naître l'idée d'une sylphide. A travers le tissu éblouissant de blancheur d'une peau fine et satinée, on croyait voir le sang circuler, et, quand une émotion soudaine colorait ses joues, on eût dit le reflet d'un de ces légers nuages rosés qui animent le ciel à l'aurore d'un beau jour.

Mais de ces différences mêmes semblait s'accroître d'années en années la tendre affection qui avait uni, dès le berceau, Armand et Pascaline. Dans leur enfance, le turbulent Armand recherchait peu la société de Pascaline; celle-ci au contraire, le cherchait toujours. Elle savait vaincre sa timidité, afin qu'il voulût bien consentir à l'emmener avec lui dans ses courses lointaines; et, insensiblement, Armand s'était accoutumé à avoir sans cesse Pascaline à ses côtés; mais il ne fallait pas qu'elle se plaignît du froid, de la chaleur, ou de la faim; il ne fallait pas qu'elle jetât les hauts cris lorsque tous deux, se tenant par la main, attendaient, près d'un rocher nommé la *Porte*, l'arrivée de la mer se précipitant en grondant à travers cette bouche étroite, les couvrant de son écume, et les poursuivant sur la plage sablonneuse qu'ils abandonnaient alors en fuyant avec vitesse. Armand ne pouvait souffrir non plus qu'elle se montrât effrayée à la vue d'un loup. « Je suis là pour te défendre », disait-il avec résolution, en faisant tourner dans sa main droite la crosse ou le bâton noueux dont il était toujours armé. Le danger devenait-il pressant, il prenait Pascaline sur ses épaules, lui recommandait de ne pas lâcher prise et surtout de n'avoir pas peur, et, chargé de ce fardeau, il grimpait à un arbre, et s'asseyait avec

elle sur les branches. Il leur était arrivé souvent de passer dans leur arbre plusieurs heures avant que d'oser en descendre et retourner à la maison. Pour amuser l'impatience et calmer l'effroi de sa jeune amie, Armand racontait ce qu'il avait lu dans le petit nombre de livres qui composaient la bibliothèque de son père, peu amateur de la littérature. Une histoire de Bretagne, écrite en vieux français, le Spectacle de la Nature, par Pluche; la géographie en vers, ou prétendu telle, du père Buffin; quelques volumes de voyages dépareillés, l'Histoire ancienne, par Rollin, deux ou trois romans de chevalerie et un traité élémentaire de la mythologie: voilà en quoi consistait le trésor de belles lettres qui se trouvait enfoui chez M. Penmark, au milieu des ouvrages de jurisprudence nécessaires à un notaire, et de ceux d'agriculture et d'économie rurale dont il faisait ses délices. Il passait pour un savant, dans la petite ville de Châteaulin, et les paysans surtout respectaient M. Penmark presqu'autant que M. le recteur. Quand il leur donnait quelques avis sur leur manière de labourer ou d'ensemencer, ils l'écoutaient chapeau bas et sans dire mot; mais c'était tout. Après avoir reçu ses conseils avec les apparences de la soumission, ils ne continuaient pas moins de n'en faire qu'à leur tête, comme c'est assez la coutume des Bretons.

M. Penmark étant veuf, ne recevait point chez lui, mais il allait dans les meilleures maisons de la ville et particulièrement chez M. Kerivilly, grand-père de Pascaline, son plus ancien ami. La pauvre petite était orpheline et la seule d'une famille de quatorze enfants, qu'une mort prématurée n'eût point enlevée à la tendresse de ses grands parents, ses uniques protecteurs. Tous deux la chérissaient à l'envi et la gâtaient de leur mieux.

On ne pouvait voir un vieillard plus vénérable et d'un aspect plus imposant que M. de Kerivilly. Sa dignité calme, son sourire plein de bonté, l'égalité de son humeur, sa bienfaisance et son humanité le faisaient chérir et respecter de sa famille, de ses amis, de ses voisins, comme des habitants de la campagne. M. de Kerivilly avait beaucoup voyagé, particulièrement sur la mer, et il pouvait rappeler, sans honte comme sans remords, les souvenirs de sa jeunesse qu'il aimait à raconter. Il comptait déjà près de quatre-vingts hivers; mais ses joues

brillaient du coloris de la santé; son front n'était point chauve, et ses longs cheveux blancs tombaient en boucles argentées sur ses épaules, à-peine courbées par l'âge.

Pascaline se plaisait beaucoup avec lui ; beaucoup plus qu'avec sa grand'mère qui était une petite femme vive, impatiente, spirituelle et railleuse, mais obligeante et bonne. M.me de Kerivilly regardait les affaires du ménage comme les plus importantes et les premières du monde. Les jours de lessive ou de nettoyage général étaient pour elle des jours de fête. Il fallait la voir alors monter, descendre, parcourir toute la maison avec l'agilité d'une jeune fille. Grondant, encourageant tour-à-tour ses servantes, elle mettait, comme elle disait, la main à la pâte, ouvrait et fermait les portes de manière à faire trembler les vitres, et elle obligeait son mari à livrer au balai et au plumeau le petit cabinet que, toute l'année, il avait bien de la peine à défendre de la maladresse de deux grosses paysannes qui, pour mieux nettoyer, bouleversaient ses papiers, ses livres et ses instruments de mathématiques.

— « Bon papa, disait quelquefois Pascaline en ouvrant tout-à-coup la porte du cabinet, demain on lavera les vitres et les planchers. »

— « Miséricorde ! » s'écriait alors M. de Kerivilly, et il jetait un regard inquiet sur sa table et sur son tour à ivoire. « Merci, ma bonne petite Pascaline. Je m'en vais tout serrer sous la clef, et je me sauverai après déjeûner chez notre ami Penmark. » Puis il ajoutait tout bas : « Il est bien heureux de n'avoir pas de femme dans sa maison ! C'est la désolation de quiconque aime à s'occuper. Oh ! que je lui envie la poussière et les toiles d'araignées qui couvrent ses livres et les murs de son cabinet !... Le mien est plus propre, mieux rangé, j'en conviens, mais je paie cet ordre là un peu cher.... Ne m'ont-elles pas encore cassé une boussole, il y a huit jours ! »

— « Eh bien, où est Pascaline ? » demandait le lendemain Mme. de Kerivilly. « Je parie qu'elle s'en est allée avec son bon papa, ou qu'elle va courir dans les champs sous la chaleur avec Armand ! Hum ! si cela fait jamais une femme de ménage, je veux bien l'aller dire à Rome !... N'ayez pas peur qu'elle touche à rien, crainte

de gâter ses jolies mains blanches !... Non, c'est une demoiselle qu'il faut servir à pieds baisés..... Défunte ma bru, sa mère, avait plus de cœur à l'ouvrage !... Il est vrai qu'elle est délicate, cette pauvre enfant.... C'est égal, je veux la gronder un peu à son retour.

Mais au retour, Pascaline n'était pas grondée du tout, et si elle amenait avec elle quelque villageois qui s'était blessé aux champs, à l'instant l'humeur de M.me Kerivilly, disparaissait entièrement. Prenant le trousseau de clefs suspendu à sa ceinture, la bonne maman descendait en toute hâte et ouvrait sa petite pharmacie. Dans cette maison, les blessés, les malades étaient sûrs de trouver de prompts secours. On le savait si bien, qu'il ne se passait guère de jours où M.me de Kerivilly n'eût à exercer ses talents en médecine. Personne, à Châteaulin, ne possédait une aussi belle collection de recettes pour tous les maux imaginables, et personne ne prenait autant de plaisir à en faire usage. C'est ainsi, que, dès l'enfance, Pascaline avait été accoutumée à regarder comme une chose toute simple de panser des plaies les plus effrayantes, d'aller veiller les malades dans les plus misérables chaumières, et c'était pour elle un devoir aussi doux que facile à remplir de donner à ceux qui n'avaient pas, d'avoir pitié de quiconque souffrait, et de surmonter le dégoût qu'inspirent souvent, surtout aux riches, la maladie et la misère. On ne lui avait jamais dit : *Il faut être bonne, charitable*; elle l'était naturellement, et l'exemple constant de ses grands parents, avait fortifié cette heureuse disposition. Toujours Pascaline mettait Armand de moitié dans le bien qu'elle faisait, parce qu'Armand devait partager ses plaisirs quels qu'ils fussent, et que secourir, obliger, était le plus vif, le plus vrai de tous ceux de Pascaline.

Elle avait des compagnes, Armand avait des camarades; mais on les voyait rarement avec eux. Tous deux vivaient plus dans les champs qu'à la ville, et ils préféraient les chaumières aux salons des dames de Châteaulin. On s'étonnait quelquefois de la grande liberté laissée à Pascaline. Quand on en parlait à M.me de Kerivilly, la bonne maman se contentait de répondre : « Laissez, laissez-la jouer ; c'est encore une enfant. Sans Armand, elle aurait été bien plus faible et peut-être maladive ;

au lieu que ces longues courses lui donnent de l'appétit et de la santé. Elle a bien le temps de rester toute droite sur une chaise à bailler pendant que nous faisons la partie. Encore un an, et puis nous serons raisonnables et paisibles, n'est il pas vrai, Pascaline.? »

Il n'y avait pas une noce, pas un baptême à trois lieues à la ronde, auxquels Pascaline et Armand ne fussent invités. Les paysans prétendaient que la présence de la jeune fille leur portait bonheur, et ils le croyaient en effet. Doux prestiges de l'innocence et de la beauté! votre pouvoir se fait sentir aux âmes mêmes les plus grossières. A tous les *pardons*, Pascaline était toujours chargée de dire des prières, soit pour obtenir la guérison d'un malade, soit pour aider à retrouver les objets perdus, soit pour conjurer les démons, les esprits follets qui s'amusent à tresser les crins des bestiaux si menu et si serré qu'il faut deux jours pour défaire l'ouvrage d'une seule nuit, ou bien à enlever la crême de dessus les pots de lait, ou bien à empêcher le beurre de prendre. C'était encore à Pascaline que la jeune paysanne, qui avait envie de se marier, s'adressait pour *interroger l'oiseau*; le nombre des années qui devaient s'écouler avant que la jeune paysanne eût un mari, était marqué par le nombre de fois que *l'oiseau* avait chanté, et il chantait beaucoup moins, quand c'était Pascaline qui l'interrogeait.

Armand aussi était aimé, mais pas de la même manière ni autant que Pascaline. Maintes fois, dans son enfance, il avait joué de mauvais tours à chacun de ceux qu'il connaissait, et l'on en conservait le souvenir; maintes fois, lui-même avait fait l'esprit follet; maintes fois, il avait traversé, la nuit, tout un village, en traînant après lui une grosse chaîne et en poussant des cris lamentables, ce qui faisait dire le lendemain que le loup-garou avait été entendu et même vu aux environs de Châteaulin, et l'on allait jusqu'à rapporter les paroles qu'il avait prononcées, les morts qu'il avait annoncées.

Les cimetières, au village, entourent l'église, et ils ont tous un petit appentis plus ou moins bien fermé, qui contient les ossements qu'on a retirés du sein de la terre en creusant des fosses nouvelles. Un jour, Armand faisait rouler, avec ses compagnons, une

tête de mort qu'ils y avaient dérobée : Pascaline la vit, et toute pâle, toute tremblante, elle vint le prier de cesser ; il ne fit que rire de ses prières et la traita de peureuse. — O Armand, dit la jeune fille, les larmes aux yeux, si c'était la tête de ta mère ! — A l'instant, un frisson parcourut les veines d'Armand ; il pâlit à son tour ; son cœur se serra, et, dès ce moment, au lieu d'encourager ses compagnons dans des amusements, dont, le premier, il avait suggéré l'idée, il ne chercha plus qu'à les en détourner.

Pascaline était, pour le bouillant et impatient jeune-homme, comme un ange tutélaire dont l'empire augmentait de jour en jour, sans qu'il sût comment elle réussissait par un seul mot à le calmer, à soumettre sa volonté à la sienne : c'est que toujours ce mot partait du cœur et allait au cœur. Souvent il s'irritait, s'étonnait, et ne pouvait se soustraire à cet empire, qui était celui de la douceur et de la bonté. Quelquefois, il communiquait à l'avance ses projets d'espièglerie, à Pascaline ; alors, Pascaline disait : « Non, Armand, il ne faut pas faire une chose comme celle-là ! » — « Je le veux ! » lui répondait-il d'un ton impérieux. La jeune fille se taisait, et n'insistait plus ; mais elle devenait triste et soupirait : ce soupir, cette tristesse, produisaient sur Armand plus d'effet que les paroles. S'il persistait, il éprouvait au-dedans de lui-même quelque chose qui ressemblait au remords, et le lendemain une sorte de honte s'emparait de lui, à l'idée de revoir Pascaline. Elle le recevait avec son sourire, sa douceur accoutumée, sans rien dire de ce dont ils avaient parlé la veille, et Armand en était tout ensemble mécontent et satisfait. Il aurait en quelque sorte mieux aimé des reproches ; mais Pascaline n'en faisait jamais ; seulement, quand elle avait lieu de se plaindre, elle était plus sérieuse, moins communicative qu'à l'ordinaire, et par fois il lui disait, en colère : « Mais fâche-toi donc ! ta douceur m'impatiente ! je sais que j'ai tort, pourquoi ne me le dis-tu pas ? »

— « Parce que cela ne servirait à rien, puisque tu le sens, Armand, répondait Pascaline, et puis ce serait ajouter à ta peine. »

Ainsi s'étaient écoulées les paisibles années de l'en-

fance. Certainement Armand et Pascaline ne brillaient pas sous le rapport des connaissances et du fini, de l'élégance, de l'éducation qu'on reçoit dans les grandes villes; mais tous deux étaient essentiellement bons, et peut-être y avait-il de la part de leurs parents, dans la manière dont on les élevait, plus de justesse d'esprit et plus de bon sens que n'en montrent souvent ceux qui sacrifient le bonheur, le repos de leurs enfants à la vaine gloire d'en faire de petits prodiges. M. Penmark destinait son fils à lui succéder dans son étude, et ce n'était point un notaire petit-maître qui pouvait l'y remplacer. M.r et M.me de Kerivilly destinaient Pascaline pour femme à Armand, et la bonne grand'mère l'élevait comme elle-même l'avait été. Comment tous ces bonnes gens eussent-ils pu songer à prendre une méthode tout opposée à celle qui leur avait assuré une félicité pure, durable, une existence tranquille et douce? M. de Kerivilly cependant ayant beaucoup vu et beaucoup observé, cherchait à développer les facultés de leur esprit, à étendre un peu le cercle bien borné de leurs connaissances; mais il le faisait avec la précaution et la sagesse d'un homme à qui l'expérience avait appris que, s'il est honteux de ne faire d'autre usage de son intelligence que de l'employer à se procurer les jouissances qui sont communes à l'homme et à la brute, il est bien facile et bien dangereux surtout de sortir de la ligne dans laquelle son sort se trouve circonscrit, et d'exciter dans l'âme le désir d'une autre existence, source inépuisable de troubles, d'inquiétudes et de dégoûts pour celle qui nous est échue en partage. Mais les précautions, la prudence de M. de Kerivilly devaient être mises en défaut, comme il arrive souvent dans la vie, par ce concours de circonstances imprévues auxquelles l'homme le plus sage ne pourrait parer, et qui viennent en un instant détruire l'ouvrage de longues années.

M. Penmark ayant eu besoin d'envoyer à Brest quelqu'un de confiance, c'était son fils qu'il avait choisi. Le jeune homme avait passé quinze jours dans cette ville, chez un ancien ami de son père où il s'était vu fêté, où il avait appris mille et mille choses dont, jusqu'alors, il n'avait pas eu la plus légère idée. On s'était empressé de lui faire voir ce que Brest renferme de plus curieux, son beau port, ses arsenaux, ses bâtiments de la marine, ses vais-

seaux qui avaient parcouru une grande partie du globe, et ces quinze jours avaient laissé dans l'esprit d'Armand des impressions ineffaçables. D'abord à son retour, on s'était amusé de ses récits; mais Pascaline avait été des premières à s'apercevoir qu'Armand n'était plus le même. Leurs jeux, leurs promenades ne lui plaisaient plus; s'il cédait aux instances de sa petite amie, s'il racontait encore des *histoires*, ces histoires n'étaient plus maintenant comme autrefois interminables, et, par quelque détour, il revenait toujours à son idée favorite de parcourir le monde, d'aller affronter aussi les autans et les tempêtes. Une inquiétude vague l'agitait, il ne pouvait tenir en place.

— « Ce voyage a tout gâté, dit un jour M. de Kerivilly à M. Penmark... Notre jeune oiseau aperçoit maintenant les barreaux de sa cage que l'habitude lui rendait invisibles... Mon ami, mon ami, vous avez eu grand tort de l'envoyer à Brest... Je vous en avais averti !... »

— « Bon, répondit M. Penmark, cela passera. Dans mon jeune temps, je suis allé plus d'une fois à Brest, à Lorient, et même à Rennes, et toujours je suis revenu à Châteaulin avec un nouveau plaisir. »

— « Mon ami, vous n'aviez pas l'imagination mobile de votre fils. Je vous ai toujours connu sage, d'une humeur paisible, attaché à votre étude, à votre maison... Il n'en est pas ainsi d'Armand... Peut-être serez-vous obligé de céder à ses désirs; de le laisser aller chercher un peu de misère, faire son apprentissage des peines de la vie, loin de la maison paternelle... »

— « Ah! je voudrais bien voir cela! s'écria tout à coup Mme de Kerivilly. Voisin Penmark, si votre fils devient marin, il n'aura pas ma Pascaline, je vous le déclare. La pauvre enfant! ce serait lui préparer un bel avenir!... »

— « Ma chère amie, reprit son mari avec douceur, il ne s'agit pas de faire d'Armand un marin; mais seulement d'examiner si, pour le bonheur même de notre Pascaline, comme pour le sien, il ne vaudrait pas mieux lui fournir l'occasion d'user la fougue de la jeunesse... »

— « Oui, et pendant ce temps ma Pascaline se morfondra ici à l'attendre!... non pas, non pas. S'il l'aime, il restera sans qu'on l'en prie; s'il ne l'aime pas, eh!

bien, bon voyage; mais qu'il ne compte pas la trouver libre à son retour, car je prétends bien... »

— « Mais ma chère amie, interrompit encore M. de Kerivilly, ce que tu dis là n'est pas raisonnable. Songe donc qu'ils ne peuvent pas, de long-temps, être mariés. J'excuse d'autant plus Armand, que son caractère a beaucoup de rapport avec le mien, et qu'à son âge j'ai été saisi comme lui de la passion des voyages... »

— « Sans doute; mais alors tu ne me connaissais pas, tu ne m'aimais pas encore. Si tu m'avais connue et aimée, crois-tu que je t'aurais jamais pardonné de m'avoir laissé là pour aller courir le monde? Non vraiment, j'aurais mis tous mes soins à t'oublier... Bel amour, ma foi, que celui qui n'empêche pas un jeune homme de quitter tout pour s'en aller, il ne sait où, et seulement parce qu'il a vu un grand port de mer et des vaisseaux de ligne... »

— « Mais, ma chère amie, s'il est écrit là-haut qu'Armand doit faire des sottises, ne vaut-il pas mieux qu'il les fasse avant le mariage qu'après? »

— « Puisqu'il aime Pascaline, il n'en doit pas faire du tout. »

M. Kerivilly haussa les épaules, et murmura quelques mots tout bas sur la vanité des femmes. Mme de Kerivilly l'entendit, et la discussion s'anima au point de dégénérer en querelle; alors son mari se tut.

Le soir, M. Penmark parla fort sérieusement à son fils. Il lui fit les représentations les plus justes sur la folie d'aller chercher bien loin le bonheur qu'Armand trouvait sans peine et sans effort dans le lieu de sa naissance; et, après avoir épuisé tous les raisonnements inspirés par le bon sens et l'expérience, il finit par dire ce qui avait été jusqu'alors un secret pour Armand, que la main de Pascaline lui était destinée. A ces mots, le jeune homme éprouva quelque chose de bien singulier; c'était comme un bandeau qui se détachait de ses yeux; sa poitrine se gonflait; l'image de Pascaline lui paraissait plus touchante, plus séduisante que jamais; pour la première fois, il sentait que son affection pour elle était plus que l'affection d'un frère, et un doux frémissement parcourait ses veines.

M.me de Kerivilly, de son côté, instruisait Pascaline de ce qu'il avait été convenu, de lui cacher jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa dix-huitième année, et l'imprudente grand'-mère faisait vibrer, pour la première fois, dans cette âme pure, une corde toujours tendue, celle de la vanité. D'abord, la jeune fille en apprenant qu'elle serait un jour la femme d'Armand, n'avait senti qu'une joie douce qui pénétrait jusqu'au fond de son cœur; l'idée de vivre toujours près de lui, de ne le quitter jamais, de lui consacrer tous les moments d'une existence embellie par lui, excitait les rêveries les plus agréables, les espérances les plus flatteuses; mais un mot de M.me de Kerivilly fit tout évanouir. « Armand, disait-elle, veut absolument partir; s'il part, mon enfant, c'est une preuve qu'il ne t'aime pas comme il doit t'aimer. Un amant ne peut avoir d'autre volonté que la volonté de celle qu'il aime. Rester près de toi, n'est pas, il me semble, un si grand sacrifice. Ton bon papa est tout disposé à voir ce voyage de bon œil, M. Penmark aussi; mais moi, s'il a lieu, je dirai qu'Armand n'est pas digne de posséder un tel trésor... Où ira-t-il pour trouver une femme qui vaille mieux que ma Pascaline! qui soit aussi jolie, aussi douce, aussi bonne! » Et madame de Kerivilly passait les doigts dans la longue chevelure de Pascaline, la regardait comme regarde une grand'-mère idolâtre de sa petite fille, et, avant de se retirer, Pascaline savait, ce qu'elle avait ignoré jusqu'alors, qu'elle était la plus jolie de toutes les jeunes personnes de son âge qui demeuraient à Châteaulin; elle venait d'apprendre aussi l'empire que la beauté assure à une femme sur les cœurs. Quoique la bonne maman n'eût dit tout cela qu'en bien peu de mots et d'une manière détournée, c'en fut assez pour éveiller la vanité qui sommeillait encore dans ce cœur candide, et pour faire naître une foule d'idées nouvelles qui devinrent la source d'une foule d'autres.

Contre son ordinaire, Pascaline dormit mal cette nuit. Le lendemain, elle était levée de bonne heure, et, pour la première fois, elle songea à consulter son miroir. En se trouvant si jolie, elle rougit de plaisir et bientôt de confusion de se complaire à se regarder ainsi, et

elle resta quelque temps pensive à sa fenêtre, d'où elle pouvait apercevoir la maison de M. Penmark, située de l'autre côté de la rivière d'Aulne, qui sépare la ville de Châteaulin en deux parties. Pascaline craignait et désirait à la fois de voir Armand; jamais encore elle n'avait rien senti de semblable; jamais encore la crainte ne s'était mêlée à ce qu'il lui inspirait. Armand, de son côté, éprouvait le même trouble, la même inquiétude. Il avait reçu la recommandation expresse de ne point parler à Pascaline du projet de mariage formé par les deux familles. Le moyen cependant de n'en rien dire! de cacher le bonheur que la seule pensée de cette union lui donnait, et de ne pas serrer mille et mille fois Pascaline contre son cœur en l'appelant sa femme, son amante!

Presque toutes les femmes apportent, en naissant, un instinct de pudeur et de dignité plus sûr que la science des convenances qu'elles acquèrent peu à peu par l'éducation. Bien à plaindre sont celles qui se trouvent dénuées de cet instinct, leur charme le plus puissant, car rien n'y saurait remédier. Il est des choses que l'éducation n'apprend pas; elle développe sans doute les dons heureux de la nature; elle pallie les défauts, les affaiblit peut-être et remplace par une réserve factice la réserve naturelle à une âme bien née; mais quand cette réserve ne prend point sa source dans la pureté du cœur, dans le sentiment de respect de soi-même, c'est un frein bien faible et dont, tôt ou tard, on finit par s'affranchir. Mme de Kerivilly n'avait point pensé à dire à Pascaline que sa position, relativement à Armand, n'était plus la même, mais la jeune fille l'avait deviné, et un changement bien remarquable et bien grand s'était fait en elle depuis la veille, depuis qu'elle savait que dans son ami elle devait voir un époux, un amant. Elle répondit au bonjour d'Armand avec une dignité modeste, et le jeune homme qui ne l'avait abordée lui-même qu'avec un embarras auquel il ne comprenait rien, resta tout interdit. Ce n'était plus une enfant, c'était une jeune fille qu'il voyait dans Pascaline; elle lui apparaissait sous un aspect tout nouveau, et Armand aussi éprouvait en sa présence quelque chose de tout nouveau; d'un côté, l'abandon de l'enfance avait été remplacé par la réserve; de l'autre, l'étourderie, la pétulance, par la timidité, par le respect, par la

vénération même. Armand était venu chercher Pascaline pour aller faire une promenade, et il n'osait le dire ; Pascaline désirait de l'accompagner, et cependant son premier mouvement fut de répondre par un refus, quand il en fit avec hésitation la proposition.

— « Quel caprice ! dit la bonne maman. N'êtes-vous pas convenus hier d'aller ensemble porter du vin et du pain blanc à Marie-Jeanne Arglon ? Vous ferez un tour en revenant. Pascaline, mets ton chapeau. Le panier est tout prêt ; Armand le prendra à son bras. »

Marie Jeanne Arglon demeurait à une demi-lieue de Châteaulin. Les deux jeunes-gens firent la route sans dire un seul mot; mais au retour, ils allèrent se reposer à leur place favorite, sous un vieux chêne, au pied de l'antique manoir du Lin, ce qui allongeait un peu le chemin, et ce lieu, mille fois témoin de leurs jeux enfantins, le devint bientôt aussi de leurs serments d'amour. La gêne, la contrainte ne pouvaient dûrer long-temps entre deux cœurs qui s'aimaient et n'avaient pas encore eu de secret l'un pour l'autre. L'aveu de leur tendresse mutuelle s'échappa de leurs lèvres presqu'au même instant, tous deux se donnèrent les noms les plus tendres, répétèrent et répétèrent encore le serment de s'aimer toujours, et se livrèrent au plaisir de former pour l'avenir les plus doux projets. Pascaline entourée d'un des bras d'Armand, la tête appuyée sur son épaule, l'écoutait en silence ; il s'abandonnait aux inspirations de sa vive imagination, et peignait de brillantes couleurs l'avenir heureux qui les attendait. Armand ne parlait plus de voyages ; maintenant il bornait tous ses vœux à vivre près de Pascaline, toujours près de Pascaline, et uniquement pour elle. La jeune fille ne se lassait pas de l'entendre, et le soir, avec une satisfaction inexprimable, elle dit à sa bonne maman qu'Armand ne voulait plus les quitter, qu'il n'y songeait plus du tout. — A la bonne heure, répondit M.me de Kerivilly, et tout parut reprendre son cours accoutumé.

Mais huit jours s'étaient à-peine écoulés, et déjà Armand était redevenu triste et chagrin. Evitant Pascaline, il errait seul dans la campagne, et montrait du dégoût pour ce qui l'avait amusé ou intéressé jusqu'alors. La jeune fille ne comprenait pas plus la cause de son humeur que celle des transports auxquels il se livrait

parfois en la voyant. Tantôt il l'accablait de caresses, tantôt il repoussait la jolie main qui serrait la sienne ; tantôt il fuyait, quand la douce voix de Pascaline l'appelait, tantôt au contraire il cherchait sa jeune amie et la suivait partout. Mais souvent, après lui avoir prodigué les noms les plus tendres, après l'avoir pressée sur son cœur agité dont elle sentait les palpitations violentes, il s'éloignait brusquement, s'asseyait à l'écart, et, cachant dans ses deux mains son visage couvert de rougeur et de larmes, il soupirait tristement, sans répondre aux questions de Pascaline surprise, effrayée d'une conduite si étrange. Un instant, une confidence imprudente avait fait évanouir la douce sécurité dont tous deux avaient joui l'un près de l'autre aussi long-temps qu'ils ne s'étaient regardés que comme deux enfants, aussi long-temps qu'on ne les avait pas éclairés sur le sentiment qui remplissait leurs cœurs. Mais les mots de mariage et d'amour, ces mots magiques étaient venus changer la paix et le bonheur que goûtait Armand près de Pascaline, en une inquiétude insupportable, ou un tourment de tous les moments qu'augmentait encore la vivacité d'une imagination ardente, et ces mêmes mots avaient fait succéder, chez Pascaline, la gêne et un trouble secret à la tranquillité de son âme innocente.

Madame de Kerivilly ne tarda guère à s'apercevoir que ce voyage, cet éloignement auquel elle avait cru devoir s'opposer, devenait à présent nécessaire un peu par sa faute et par celle de M. Penmark. Ce dernier convint franchement d'avoir eu tort en apprenant si tôt à son fils que la main de Pascaline lui était destinée. Madame de Kerivilly, au contraire, accusa son mari de tout le mal. S'il ne s'était pas montré tout prêt à encourager les projets d'Armand, disait-elle, elle aurait laissé aller les choses comme auparavant ; M. Penmark n'eût rien dit à Armand, et elle n'aurait rien dit à Pascaline...... Comment faire à présent ?...... Les empêcher d'être aussi souvent ensemble, n'était pas prudent ; ce serait leur donner l'idée de se chercher à l'insçu de leurs parents. M. de Kerivilly écoutait en silence les reproches de sa femme ; ce n'est pas qu'il n'eût pu facilement y répliquer ; mais, ami de la paix, il trouvait que lorsqu'on a raison, il est bien aisé de sacrifier au repos domestique la petite gloriole,

de le faire sentir. Il se taisait donc, et cherchait en lui-même le moyen de fournir de l'occupation, une occupation forcée au bouillant jeune homme : la chose n'était pas facile. De jour en jour, Armand se dégoûtait davantage de l'étude des lois; aucun sujet de distraction ne s'offrait dans leur petite ville sans commerce, sans autre industrie que la pêche du saumon, et Armand ne montrait pas le moindre penchant pour l'agriculture, qui faisait les délices de son père. Plus M. de Kerivilly y réfléchissait, plus il sentait la nécessité d'éloigner Armand une année ou deux de Châteaulin. Une imagination trop mobile, un besoin impérieux d'agitation, d'émotions fortes l'empêcheraient d'y être heureux et de rendre heureuse Pascaline, tant qu'il n'aurait pas connu par expérience les fatigues, la misère, les dangers de cette vie de marin, dont il s'était fait une si séduisante image, tant qu'il n'aurait pas vu de près ce fantôme de gloire, de renommée qu'il s'était créé.

« Mon père, dit Armand, en entrant un matin dans le cabinet de M. de Kérivilly, qu'il appelait aussi du doux nom de père, il faut que je parte.... Non, je ne peux plus vivre ici,... je ne puis vivre ainsi près d'elle pendant quatre années encore.... quatre années.... c'est impossible !.... Ou donnez-la moi, qu'elle soit à moi....ou laissez-moi partir ! »

Et il se jeta dans les bras de M. de Kerivilly, en pleurant comme un enfant. « Tu partiras, mon fils, répondit le bon vieillard, avec émotion ; mais avant peu, j'en suis certain, tu sentiras que ces vaines fumées de gloire auxquelles tu as imprudemment abandonné ton âme, que cette existence avantureuse, qui te paraît si honorable et si belle, ne valent pas la douce uniformité de notre vie paisible, vraiment utile à ce qui nous entoure. Va, mon fils ; que l'expérience te désenchante ; qu'elle t'apprenne le prix de tout ce que tu abandonnes ; qu'en vivant au milieu de personnes étrangères, tu regrettes les liéns, l'affection, la confiance que tu trouvais ici, et qu'après avoir senti ton isolement dans l'immensité du monde, tu reviennes plus modéré, plus calme, dans ce petit coin de terre, qui semble aujourd'hui trop obscur à ta vanité, à ta jeune ambition. Quand tu sauras par toi-même que, se distinguer du reste des hommes, qu'exciter leur admiration, c'est s'exposer aux traits de l'envie ; tu com-

prendras mieux la sagesse de ce vieil adage : *Pour être heureux, il faut cacher sa vie.*

Ainsi fut résolu le départ d'Armand. Que de larmes versa Pascaline!... Mme. de Kerivilly boudait pour elle; M. Penmark était mécontent, tout en cédant à la justesse des raisonnemeuts de son vieil ami, tout en sentant la nécessité de laisser s'éloigner son fils. Quant à Armand, la vue des pleurs de Pascaline mêlait seule quelqu'amertume à sa joie, et cette joie, il n'osait la laisser paraître tout entière, pour ne pas affliger ceux qu'il aimait et dont il était si tendrement aimé; mais sa tête s'exaltait, son cœur battait à la pensée que peut-être il pourrait faire parler de lui à son tour, et grâces aux rêves d'une imagination de dix-sept ans, il n'était aucune branche des sciences et des arts dans laquelle il ne pût parvenir à se distinguer dès qu'il en trouverait l'occasion. Pourquoi un heureux hasard ne le favoriserait-il pas comme tant d'autres? Pourquoi Armand Penmark ne pourrait-il pas faire aussi quelque découverte comme plusieurs de ses compatriotes. Le monde était si grand !....

Le moment des adieux arriva, et ce moment fit une impression si vive sur le cœur d'Armand, qu'il oublia toutes ses chimères, tous ses rêves, et fut près de renoncer à son projet... Un peu de honte le retint. Il reçut à genoux la bénédiction de son père, qui lui dit d'une voix tremblante : « Puisses-tu, mon fils, ne point prouver, par ton exemple, la vérité de cet axiome : *Rarement, à courir le monde, on devient homme de bien.* Puissions-nous, à ton retour, te retrouver digne de toute notre tendresse ! »

M.me de Kerivilly, quoique sérieusement fâchée contre Armand, avait elle-même préparé, avec une sollicitude toute maternelle, ce qu'elle jugeait lui être nécessaire pour le voyage qu'il allait entreprendre. Fortement recommandé par son mari au capitaine Leleck, Armand devait se rendre avec lui à la Martinique, et là, d'après les avis de cet ami de M. de Kerivilly, choisir la direction qu'il voudrait prendre, ou attendre une occasion de faire un plus long voyage, objet de son ambition.

Quel vide son départ laissa autour de la pauvre Pascaline ! Vainement ses jeunes compagnes cherchaient à la distraire; vainement ses grands parents la contraignaient d'aller, comme par le passé, aux fêtes, aux pardons : partout, partout elle sentait qu'il n'était plus là celui

dont la présence transformait en paradis le lieu le plus sauvage ; celui que depuis l'enfance elle n'avait jamais cessé de voir à ses côtés ; celui qui lisait dans son cœur mieux qu'elle-même; celui à qui elle confiait ses plus secrètes pensées!...Tout le lui rappelait, tout entretenait son souvenir, et ce souvenir faisait couler les larmes de la jeune fille, tandis que l'ingrat, distrait par mille objets divers, pensait déjà moins souvent à elle, tandis que les pleurs excités par les adieux, étaient déjà taris.

La lettre qui annonçait que l'on était en mer qu'on n'attendait qu'un vent favorable pour lever l'ancre, arriva bientôt; cette lettre respirait la gaieté !... Elle était remplie de détails, de projets qui annonçaient l'*espoir* d'une absence de plus de deux années !... Les commentaires de Madame de Kerivilly en la lisant suggérèrent à Pascaline des remarques que son âme tendre et confiante n'aurait peut-être pas faites., et elle sentit avec amertume qu'elle n'était pas aimée comme elle aimait. Cette certitude ajoutait à sa douleur ; mais la lettre d'Armand contenait un petit billet pour elle, et dans ce billet elle retrouva son ami.

Six mois s'écoulèrent. La vivacité du chagrin qu'avait éprouvé Pascaline, se calmait peu à peu, mais à chacune des époques particulièrement fêtées dans le pays, le souvenir d'Armand, qui ne la quittait pas, se renouvelait avec une force singulière. Lorsqu'elle assistait aux demandes de mariage que, dans tous les villages de la Bretagne on va faire en vers aux parents de la jeune fille qui ont pour se défendre de l'accorder, un poëte souvent aussi habile que celui du prétendu, Pascaline se rappelait combien de fois Armand avait joué ce rôle avec la supériorité que devaient lui donner la promptitude de son esprit, ses heureuses saillies, sa gaieté. Depuis son départ elle n'avait voulu nommer aucun enfant ni danser à aucun pardon. A Noël, elle n'avait pu se dispenser d'aller à la messe de minuit, mais quelle différence pour elle dans cette fête, l'orsqu'au retour la bande joyeuse s'était réunie chez Madame de Kerivilly qui avait fait préparer un *réveillon* ! c'était la première fois qu'Armand y manquait, et Pascaline n'avait pu goûter à aucun de ses mets favoris, elle avait vu, en retenant avec peine ses larmes, la place de son Armand occupée par le fils du président du tribunal. Au dernier jour de l'année, ce ne fut point Armand qui l'aida à

distribuer aux pauvres le pain, la viande et les aumônes qu'ils viennent demander dans chaque maison au cri de *au-guy-l'an-neuf*; il ne fut pas non plus le premier à l'embrasser le lendemain, et elle ne reçut pas, comme à l'ordinaire, le présent de jolis coquillages qu'il avait coutume de préparer pour elle après avoir été les chercher dans les sables de la mer ou sur les rochers, au péril de sa vie. A la fête des rois, elle s'empara de la part de gâteau réservée à l'*absent*, elle l'enveloppa de papier fin, la mit dans une armoire, et chaque jour elle allait la regarder avec inquiétude; si cette part de gâteau se conserve bien, c'est une preuve que l'*absent* jouit d'une bonne santé; si elle se gâte, si elle se rompt, c'est signe de maladie. Superstitions du cœur! la raison peut vous déclarer folles et absurdes, mais le cœur vous comprend et vous excuse! Quand la tempête sifflait dans la cime des arbres dépouillés de feuilles; quand la mer faisait entendre pendant la nuit ses sourds gémissements et quand la rivière d'Aulne, grossie par la pluie ou par la fonte des neiges, roulait avec fureur ses eaux jaunâtres et troubles, Pascaline à genoux, récitait pieusement son rosaire. Jamais prières plus ferventes ne s'élevèrent au ciel pour le salut de ceux dont les vaisseaux étaient alors balottés par la tempête! Quelquefois, le vent apportait le bruit du canon du port de Pontusval ou du Corréjon, et Pascaline baignée de pleurs, prêtait attentivement l'oreille, croyant entendre au loin, au milieu du fracas des vagues et de la tempête, retentir le signal de détresse. Ah! qui n'a pas vécu sur le bord des côtes, ne peut se figurer l'horreur de ces nuits, de ces longues nuits d'hiver où des familles entières, agenouillées sur le plancher, l'œil en pleurs levé vers le ciel, implorent la protection, le secours de celui-là seul qui porte la consolation aux cœurs affligés, et dont le bras puissant peut sauver du naufrage les audacieux que quelques planches seulement séparent du gouffre profond de l'océan, où vont peut-être s'engloutir en moins d'une seconde l'espérance, la joie de tendres parents, l'ambition, la cupidité, l'orgueil ou l'insousiance du marin entraîné par la nécessité, par ses passions ou par le désir de la gloire, loin de sa paisible demeure! Dans ces cruels moments, l'oreille semble acquérir une finesse qui lui fait saisir ou distinguer les bruits les plus lointains, les plus divers, ou peut être l'imagination

créant ce prodige, fait-elle prendre ces chimères pour la réalité.

Avec le printemps, la verdure et les fleurs, revinrent l'espoir et des idées riantes. Au premier mai, Pascaline, en ouvrant sa fenêtre, vit le jeune hêtre qu'on avait planté au-dessous pendant la nuit, couvert de couronnes et de bouquets. Un cri de joie sortit de ses lèvres, une vive rougeur colora ses joues; mais le sourire, la rougeur disparurent presqu'aussitôt; sa première pensée avait été : *Il est de retour*; sa seconde pensée fut: *ce n'est pas lui, ce ne peut être lui*, et cette pensée l'absorba bientôt tout entière. Qu'importait à Pascaline de qui lui venait cet hommage! Cependant elle s'approcha encore de la fenêtre, et considéra l'arbre, les couronnes, les bouquets, avec un étonnement qui augmentait de moment en moment. Une quantité de très-beaux rubans voltigeait parmi les branches; les fleurs n'étaient point de simples fleurs des champs; c'étaient, pour la plupart, des fleurs rares ou des fleurs artificielles imitant parfaitement la nature. Jamais Pascaline n'avait rien vu de plus élégant, jamais rien de si beau ne lui avait été offert. Elle alla chercher sa bonne maman pour lui faire admirer ce beau *mai*, et la bonne maman resta en extase. M. de Kerivilly vint à son tour, et il essaya de deviner à qui l'on devait attribuer cette galanterie. Sa femme l'écoutait, en souriant d'un air malin, nommer l'un après l'autre chacun des jeunes gens de la ville et trouver à chaque nom des motifs de rejeter l'idée que ce fut celui-là. Pascaline ne disait rien non plus; elle avait les yeux baissés, et le coloris de ses joues était devenu plus vif que de coutume.

« J'y renonce, dit enfin M. de Kerivilly; mais en vérité, c'est d'une élégance !.... Il faut qu'on ait fait venir ces fleurs de Brest ou de quelqu'autre grande ville.

M.me de Kerivilly ne répondit point; elle embrassa Pascaline, donna un petit coup sur chacune de ses joues, et sortit de la chambre en chantonnant.

— » Et toi, Pascaline, trouves-tu le mot de l'énigme ? » demanda le bon papa.

— « Moi, bon papa! » et Pascaline rougit encore, puis détourna l'attention de M. de Kerivilly en demandant le nom de quelques-unes de ces fleurs qu'elle ne connaissait pas.

U. DUDREZÈNE.

(*La suite au prochain cahier.*)

FÉNÉLON.

Il avait son esprit moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci. (MONTAIGNE.)

Les lettres cultivées dans le silence du cabinet par les savants du XVI.e siècle, étaient une occupation solitaire sans influence sur la société; sous la domination de Richelieu, elles devinrent tout-à-coup un moyen de consolider la puissance. Louis-le-Grand se souvint de la politique de son prédécesseur. Il permit à la poësie de se faire entendre, mais pour célébrer la gloire du chef de l'état; l'histoire prit la plume, mais pour légitimer, par les exemples du passé, les institutions du présent. La tragédie s'exerça à la flatterie par des allusions; la comédie attira la bienveillance du maître, parce qu'elle traduisit sur la scène ces marquis qui apportaient avec eux de la province une sorte d'indépendance qu'on voulait faire considérer comme un ridicule, mais qui était en effet une opposition. Instruments de gloire et de servitude tout à la fois, les lettres ne furent pas toujours l'expression du cœur humain qui s'interroge dans la solitude, et cherche la vérité pour elle-même; elles furent plus souvent encore un moyen de rendre l'obéissance facile et de payer la soumission par la gloire.

Tout l'éclat qui rejaillit de tant de travaux servit plus ou moins indirectement à la gloire du chef. Les découvertes du génie furent trop souvent infirmées par un esprit de docilité qui trafiquait de la conscience, et par des flatteries qui la faisaient taire.

La philosophie, encouragée par un roi qui voulait des arts à l'usage des princes, produisit une foule de grands hommes; mais, parmi eux, parurent trois génies qui les surpassèrent tous, précisément parce qu'il ne puisèrent point leurs inspirations dans les encouragements du pouvoir. Les génies d'alors furent vigoureux sans doute, mais, comme ces arbres dont le ciseau a

corrigé la sève. Fénélon dans l'exil, Pascal dans la solitude de Port-Royal, Descartes chez l'étranger, s'élevèrent seuls comme ces arbres qui ont cru loin des yeux du maître, et auxquels l'art n'a rien ôté de leur vigueur. Les autres hommes de cette époque appartiennent à la physique, ou à la littérature, dans le sens le plus étendu du mot; les trois philosophes que nous venons de citer sont les seuls dont l'influence ait été assez grande pour réformer la science et la morale.

Tous les genres introduits dans l'art d'écrire furent cultivés alors avec succès; il y eut des historiens, des poëtes, des orateurs; mais ce qui avait manqué à la littérature de tous les peuples et ce qui se trouva dans celle-ci, ce fut un fabuliste qui donna à un ouvrage de morale la forme d'un ouvrage de sentiment; un poëte comique qui, au lieu de se borner à faire rire les spectateurs, les intéressa par une peinture véritable du cœur humain; enfin, un narrateur éloquent qui se servit de la fable d'un poëme pour donner aux hommes les leçons les plus sublimes de morale et de religion; et ce même Fénélon, qui partage avec Pascal et Descartes la gloire d'être compté au nombre des premiers philosophes de ce siècle, se place à côté de Molière et de La Fontaine, et revendique avec eux l'honneur d'être rangé parmi les principaux écrivains, parmi les seuls peut-être qui aient puisé leur talent dans la nature.

Le reste, à quelques exceptions près, ne sortit pas assez des bornes de l'art pour entrer complétement dans le domaine de la réalité. La nature extérieure, avec ses merveilles, était inconnue à la plupart de ces hommes célèbres. A l'exception de l'amour, ils ne croyaient pas que la peinture de toute autre passion pût entrer dans leurs drames. Britannicus n'avait pas été critiqué, parce que c'était un emprunt de Tacite; mais Athalie, qui était de l'invention de l'auteur, ne fut pas accueillie, parce que le parterre ne voulait que ce qui flattait le goût dominant. On ne connaissait alors de la nature physique que ce qu'en disent les systèmes; de la société, que ce qu'en rapporte l'histoire; de l'homme, que ce qu'il emprunte des situations sociales. Ce qu'il y avait de vrai parmi tant de fictions provenait de traductions d'auteurs grecs, latins et espagnols, et il ne fut donné qu'aux trois écrivains que je viens de nom-

mer, ndʼavoir une entière originalité par eux-mêmes, sous le rapport littéraire.

Auteur inimitable, philosophe sublime, Fénélon eut encore de plus qu'eux l'avantage de prêter au ministère le plus auguste qui ait été institué parmi les hommes, la douceur de son éloquence et l'autorité de son génie. En lui les vertus de l'homme public l'ont emporté peut-être encore sur les talents de l'homme privé. Son ministère, sa philosophie, sa littérature, tout chez lui n'a été si sublime que parce qu'il a eu le courage de séparer ses sentiments des intérêts du siècle, et de préférer la vérité à la faveur. Quand tout était empressé de complaire à Louis XIV, Fénélon lui adressait des leçons. L'orgueil du monarque souffrit des conseils de Mentor à Idoménée, et il ne pardonna pas au génie d'avoir un but, une manière, et, si l'on peut ainsi dire, une existence à soi.

Les livres publiés à cette époque ont fait le charme de quelques hommes dignes de les apprécier. Ceux de Fénélon sont les seuls qui aient influé sur le sort des nations. Les meilleurs auteurs de ce temps perdent tout leur mérite par la traduction. Le talent de Fénélon, indépendant de la langue, se retrouve encore dans un idiome étranger. Le bien qu'il a fait par lui-même à ses compatriotes, il le fait tous les jours et à tous les peuples, par ses interprètes. Honoré de la défaveur d'un roi absolu, il a reçu les témoignages d'estime de tous les sages qui ont voulu que le pouvoir fût fondé sur les lois. Une nation voisine qui prétend ne nous rien devoir, a admis cependant le Télémaque au nombre de ses livres élémentaires, et dans le pays de l'Europe qui croit avoir l'idée la plus juste de la liberté, dans cette île qui a pris l'initiative du gouvernement représentatif, c'est dans ce livre qu'on apprend à lire aux enfants.

Fénélon semble n'avoir eu qu'un but dans ses écrits, celui de ramener à la nature l'esprit humain égaré par les préjugés. Ses livres montrent partout l'intention de réformer la nature humaine par une éducation plus analogue à ses besoins, d'établir la société sur une base fixe et avoué par la justice, de faire concevoir la religion avec plus de profondeur et la littérature avec plus de vérité.

Il y a long-temps qu'on s'est aperçu que si l'on voulait modifier nos mœurs d'une manière certaine, il fallait commencer par changer l'éducation des femmes. En rappelant les femmes aux sentiments naturels et aux mœurs domestiques, Fénélon, dans celui de ses ouvrages qui a pour titre de *l'Éducation des Filles*, opérait une révolution heureuse dans la société. Il a senti que les vices des femmes étant notre ouvrage pour la plupart, si une éducation bien dirigée les préservait de ces vices, ce serait à elles qu'il serait donné d'être nos institutrices, puisque, dans notre Europe moderne, ce sont elles qui font les mœurs. Les femmes, plus près que nous de la religion et de la nature, nous donneraient des idées plus justes. Tandis que nous nous laissons éblouir par les avantages de la fortune et de la puissance, les femmes ne voient jamais que ceux de la nature. Une mère est fière de l'esprit ou de la figure de son fils, tandis que le père s'applaudit des distinctions sociales que lui valent ces avantages. Les passions des femmes sont celles qui sont naturelles au cœur humain; les passions des hommes sont presque toujours mêlées d'intérêt et d'ambition, et par conséquent plus raisonnées. Fénélon a compris que les femmes instruites par la nature et la religion, devraient toujours à la vertu l'empire qu'elles ne doivent trop souvent qu'à des avantages extérieurs.

Ce n'était pas assez pour cette âme sublime de réformer la nature humaine dans celui des deux sexes qui était le plus capable de se rendre à la vérité, Fénélon entreprit dans l'ouvrage fameux des *Aventures de Télémaque*, d'asseoir la société sur de nouvelles bases. Comme ouvrage politique, le *Télémaque* devint un livre neuf qui manquait au droit public de toutes les nations Européennes. Le flatteur Grotius avait dit aux rois, dans la personne de Louis XIII, que la souveraineté résidait en eux seuls. Bossuet avait répété souvent, dans la chaire évangélique, les maximes qui établissent la théocratie et la monarchie absolue. Fénélon osa dire aux princes, dans le *Télémaque*, et mieux encore dans la *Direction pour la conscience d'un Roi*, que leur volonté seule ne constituait pas leurs droits, que la nation n'était pas eux, que leurs plaisirs n'étaient

pas les besoins de l'Etat, que la domination absolue était un attentat aux droits de la fraternité humaine, que le pouvoir sans bornes était une frénésie.

Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer ici, à la gloire de ce grand homme, que chaque fois, depuis cette époque, que les sociétés européennes ont émis des vœux pour leur régénération, chaque fois que des opprimés se sont plaints, chaque fois que la conscience publique s'est réveillée, elle a trouvé les devoirs des rois et les obligations des sujets écrits dans les pages immortelles de l'archevêque de Cambray. Les abus qu'on a faits de ces principes ne prouvent rien contre eux. Ceux qui ont invoqué le nom de Fénélon, n'auraient jamais dû oublier que ce prélat, en gémissant sur les torts du prince, ne cessait pas de le respecter et de lui obéir. Juge de son maître par ses écrits, nul, en effet, ne lui a montré plus de déférence par sa conduite. Condamné par la cour de Rome pour quelques propositions du livre *des Maximes des Saints*, au lieu de se révolter, comme Pascal, contre l'arrêt de l'autorité religieuse, il a été le premier à le proclamer.

Comme ouvrage littéraire, le *Télémaque* est le seul livre, dans notre langue, que nous puissions opposer aux épopées des nations étrangères, bien que l'auteur ne l'ait pas donné sous le titre de poëme : les critiques se disputent encore aujourd'hui sur ce titre d'une si mince importance. Les uns l'accordent au *Télémaque*, les autres le lui refusent, parce qu'il n'est pas écrit en vers. Le littérateur philosophe sait lui seul que si ce livre n'est pas écrit précisément selon les lois d'un genre, c'est le seul parmi les épopées, tant anciennes que modernes, qui satisfasse à la fois la raison et le goût, et qui soit écrit et pensé d'un bout à l'autre selon les règles de la nature.

Il est sur ce livre une remarque plus essentielle à faire, c'est que l'auteur l'écrivit à l'époque des triomphes de Louis XIV, et non pas dans les temps désastreux de la guerre de succession d'Espagne et des conférences de Gertruydenberg. Il était aisé à cette époque d'apercevoir les inconvénients de la manie des conquêtes, et de blâmer le héros humilié par la fortune. C'est même ce qui fut fait avec une sorte d'indécence; mais il n'appartenait

qu'au génie de découvrir les germes du malheur dans l'éclat même de la prospérité, et c'était un courage peu commun que de faire entendre la vérité au milieu du concert unanime des adulations. Pour accorder à un homme de lettres le mérite qui lui est dû, il faut toujours se reporter au temps où il a écrit. Quand il a ouvert la route, les imitateurs s'y précipitent : il vient un temps où les pensées sublimes, apprises par cœur, s'impriment dans tous les livres ; on trouve que rien n'est plus simple que la vérité, et on oublie ce qu'il a fallu de perspicacité ou de sentiment à celui qui, le premier, l'a proclamée.

Les mœurs qui modifient les peuples, les lois qui les régissent, avaient été considérées par Fénélon dans leurs vrais rapports ; il restait, pour un réformateur, entre autres tâches à remplir, celle de nous instruire de la manière dont la nature doit influer sur les jouissances qui paraissent uniquement basées sur l'art. Dans deux écrits très-courts, *les Dialogues sur l'Eloquence* et *la Lettre à l'Académie française*, Fénélon nous a donné une idée de ses opinions en littérature. On y remarque le goût exquis d'un écrivain qui, sans mépriser les richesses que nous ont léguées les anciens dont il était le plus illustre élève, croit néanmoins qu'il est possible d'en trouver de nouvelles, hors des routes battues de l'imitation. Une délicatesse quelquefois outrée, une grandeur qui allait souvent jusqu'à l'exagération, étaient les défauts de la littérature contemporaine modelée en quelque sorte sur la personne du monarque ; Fénélon comprit que pour être naturel il fallait être simple. Tandis que l'auteur de *la Pucelle d'Orléans* fardait la nature pour la rendre plus belle, tandis que ces auteurs, dont Boileau a fait justice, considéraient les rois comme des demi-dieux, tandis que d'orgueilleux critiques étaient blessés des détails naïfs de l'Odyssée ; ami de la simplicité, Fénélon faisait remarquer dans ce tableau des mœurs antiques, la fille d'Alcinoüs allant elle-même sur le bord du fleuve laver ses robes et celles de ses frères.

Les ouvrages philosophiques de cet écrivain ont un mérite qui ne se trouve pas souvent chez les penseurs les plus célèbres. Platon avait uni l'imagination à la pensée ; Fénélon, en conservant à la pensée toute sa pro-

fondeur, a substitué le sentiment à l'imagination : sa philosophie entraîne et persuade tout à la fois; il touche, il transporte le lecteur : celui-ci fait honneur à l'écrivain de ses propres émotions, et ajoute aux preuves du livre ce que le cœur ému se dit à lui-même. C'est de cette manière seulement que la philosophie, basée sur les révélations intimes du sentiment, devient utile au genre humain.

C'est ainsi que Fénélon a écrit son traité de l'existence de Dieu. Beaucoup d'écrivains ont prouvé l'existence d'un premier Être par les merveilles de la nature : c'est le but de l'un des livres qui nous sont restés de Cicéron; c'est le but de l'un des ouvrages moins connus de Nieuwentyt ; c'est le but, on peut le dire même, de tous les savants traités qui nous initient dans les secrets de l'univers. L'exposition de l'économie du monde est toujours un hommage envers le créateur. Il est impossible de développer l'ordre admirable qui préside à l'harmonie de l'univers, sans y découvrir une intention, sans y admirer les preuves de la sagesse divine. Tout effet suppose une cause, et le tableau des effets nous conduit nécessairement, quoique des savants aient prétendu le contraire, à la méditation religieuse qui s'occupe des causes.

Fénélon n'a eu cependant de commun avec tous les autres que le plan de son ouvrage. La métaphysique qui échauffe la pensée, le style qui l'anime, sont de lui seul: Personne n'a mis plus d'onction et d'éloquence dans la partie abstraite d'un pareil ouvrage. Sa métaphysique n'est pas seulement un raisonnement, c'est presque de la religion, et c'est dans la conviction du cœur qu'il puise tous ses arguments. Il s'y montre abondant comme un homme qui, ayant une fois rencontré la vérité, la présente sous toutes ses faces par le besoin de la communiquer et la crainte de ne pas se faire assez comprendre. La Harpe a trouvé de la redondance dans cet ouvrage, mais j'ose croire qu'il y a de la sévérité dans ce jugement. Le *Traité de l'existence de Dieu* est un livre composé d'après les inspirations du cœur plus encore que d'après les règles de l'art ; et qui osera dire où le cœur de Fénélon devait s'arrêter ? La fécondité du sentiment ne ressemble pas à la prolixité de l'imagination

et la métaphysique de Fénélon est un sentiment plutôt qu'un simple aperçu de l'esprit.

Voltaire a dit également que la prose de l'illustre auteur du *Télémaque* était un tant soi peu traînante. Les ouvrages de Fénélon ne comportaient pas un autre style que celui dont l'auteur s'est servi. Dans de pareils sujets, en visant à la briéveté, l'écrivain aurait pu n'arriver qu'à la sécheresse. En parlant à la conscience de tous les hommes, on ne se sert pas du même style qu'en s'adressant à la réflexion tranquille de l'homme de plume. Enfin les descriptions poétiques et les discours oratoires ne demandent pas eux-mêmes de la concision, mais de l'abondance. Exiger du *Télémaque* des maximes concises et un style coupé, est aussi inconséquent que de demander à Tacite des descriptions fleuries et un style nombreux. Pour le bonheur de l'espèce humaine les talents des auteurs sont variés comme les productions de la nature, et le goût connaîtrait mal ses intérêts, s'il exigeait que les auteurs se modelassent tous les uns sur les autres : ce serait vouloir que toutes les nuances des fleurs se fondissent dans une couleur unique, que tous leurs parfums fissent place à une odeur invariable.

Le même critique a reproché à Fénélon d'être entré dans des détails qui sont au-dessous de l'Epopée, quand il a parlé de l'habillement des diverses classes des citoyens de Salente. Il n'y a de trivialité réelle que dans les idées et les sentiments : les choses communes ne sont triviales en elles-mêmes que selon la place qu'elles occupent, et selon le talent de celui qui les fait valoir. L'expression n'ennoblit pas, comme on le dit, ce qui n'est pas susceptible en soi-même d'être ennobli. Ces inversions poétiques dont on se sert pour désigner des choses dont le nom peut entrer dans le style noble, sont des puérilités, et rien de plus. Le goût véritable consiste à nommer les choses par leur nom, quand elles sont à leur place dans le discours. L'ouvrage de Fénélon n'est pas du nombre de ceux qu'on apprécie d'après les lois convenues d'un genre ; mais de ceux, au contraire, qui deviennent modèles en naissant, et sur lesquels le goût dédaigneux des critiques superficiels doit se rectifier.

Fénélon a peint toute son âme dans ses ouvrages ; mais elle n'est empreinte dans aucun d'une manière aussi vrai, aussi complète que dans *les Lettres spirituelles* : c'est là qu'il est lui-même sans les vains secours de l'art, c'est là qu'il expose ses sentiments à découvert sans avoir besoin de les faire entrer dans le tissu d'une fable. C'est là qu'exposant clairement la mysticité qui a été son caractère religieux, il a mis le plus d'onction dans son style, a donné le plus d'élévation à son génie et de profondeur à sa pensée. Néanmoins cet ouvrage est tout à la fois le moins connu et le moins apprécié de tous ceux de l'auteur : je ne sais même si quelqu'un en a parlé jusqu'ici avec les détails qu'exigent l'importance du sujet. La cause de cet oubli est facile à apercevoir. Ce qui dépend de l'âme n'est senti et compris que par ceux qui y mettent toute leur âme ; la mysticité jugée par des esprits indifférents ou distraits, la mysticité soumise à ce jugement dont on se sert dans les rapports habituels de la vie, ne paraît au plus grand nombre qu'un raffinement de dévotion dont une sensibilité superstitieuse fait tous les frais. C'est en parlant de Fénélon qu'il convient de donner une idée plus juste de la religion des mystiques, si mal comprise, si mal exposée par Voltaire dans le chapitre de l'histoire du siècle de Louis XIV, consacré à la critique du quiétisme.

La religion est à la fois une institution positive et une œuvre d'amour, un devoir et un sentiment. C'est sous ce dernier point de vue que Fénélon la considère. La religion, à ses yeux, n'est pas seulement une notion historique, dont le témoignage des hommes fait foi, c'est un des mystères du cœur humain, qui n'a besoin que de la conscience pour être senti, comme les mystères de la nature extérieure n'ont besoin que de l'œil pour être vus.

Ces mystères religieux qui s'associent aux mystères du cœur, sont donc seuls du ressort des mystiques. Ils négligent cette érudition sacrée qui appuie la religion par des faits, parce qu'il n'y a pas besoin de faits pour celui qui a le sentiment d'une vérité. Ils négligent également cette philosophie connue dans ces derniers temps sous le nom de *théosophie*, et qui consiste à expliquer le

christianisme par les lumières de la raison. Dans toutes les sectes chrétiennes, il y a eu des théosophes et des mystiques, bien que la première de ces désignations ne s'applique plus aujourd'hui qu'à quelques philosophes qui se sont séparés de toutes les communions, pour s'attacher au christianisme primitif. Chez les catholiques, Saint-Clément d'Alexandrie, Saint-Augustin se rapprochent de la théosophie; l'auteur de l'*Imitation*, Saint-François-de-Sales, Fénélon, appartiennent tous trois à la mysticité. La théosophie paraît être la religion de l'intelligence, et la mysticité celle du cœur. La première est souvent celle de l'homme éclairée, la seconde est la manière dont la femme, plus sensible que l'homme, conçoit la religion. . . . .

Il y a, en effet, quelque chose de la sensibilité exquise de la femme dans la plupart des écrits des mystiques, et principalement dans ceux de Fénélon. Peut-être même est-il vrai de dire que *les Lettres spirituelles* seront mieux jugées, mieux appréciées par ce sexe que par le nôtre. Comme la femme, Fénélon abaisse partout l'intelligence devant la foi. Il croit plus à ce qu'il sent, qu'à ce qui lui est inculqué. Sa religion est en sentiment plus qu'en démonstrations. Le charme de la vie pour lui est d'anéantir le moi humain devant la volonté divine, c'est de n'avoir rien à soi en propre, pas même sa volonté, afin de se reposer avec moins de trouble dans le sein de la providence. . . . .

Vouloir que la seule volonté divine soit faite, c'est à la fois acquiescer, en philosophe, à l'ordre établi par la sagesse créatrice et s'affranchir, en chrétien, des soins et des inquiétudes attachés à la condition humaine. C'est trouver la vie dans le repos, et jouir d'un bien que les occupations terrestres ne peuvent donner et qu'il n'appartient qu'à la religion de nous faire connaître. Telle est la manière dont Fénélon conçoit le christianisme. Dans la pratique de cette religion, il montre, s'il est possible, plus d'abandon et de confiance encore. Pour lui, prier n'est pas seulement un devoir, mais un besoin. Il ne considère pas la prière comme ces phrases qu'on répète par devers soi, mais bien comme un entretien, comme un dialogue semblable à ceux d'Akempis où il y a deux interlocuteurs, où on se prosterne en demandant et où on se relève

avec la réponse. Ces communications fréquentes entre l'homme et la divinité appartiennent à la manière intime dont les mystiques comprennent la vraie religion, et si elle donne lieu à des abus, si elle crée des sectaires dangereux, ce n'est pas dans la personne de Fénélon qu'elle était à craindre. Les vrais mystiques sont préservés par l'humilité même, de tous ces dangers qu'on exagère beaucoup dans ce siècle.

On signale un autre inconvénient du quiétisme. Il nous détache tellement, dit-on, du positif de la vie, qu'on n'éprouve plus de regret ni de désir en songeant aux événements qui la remplissent. Ce prétendu danger est celui de la religion en général; mais si la résignation religieuse détruit ainsi toute l'activité nécessaire dans cette vie, elle a cela de commun avec la philosophie, avec la morale, et on ne peut imputer comme un tort à Fénélon, un détachement de soi-même et du monde que nous admirons chez les sages du Portique. S'il y avait des périls à signaler, ce serait plutôt ceux d'une activité prétendue religieuse. Le repos de l'âme peut être blâmé, mais personne ne le redoute. Les arguments en faveur d'une activité inutile ne l'emportent pas sur ceux avec lesquels on peut démontrer la dignité du stoïcisme religieux. Celui qui reste impassible au milieu des mouvements sans but de la société, ne fait pas toujours preuve de paresse, mais de grandeur d'âme. Notre volonté individuelle n'est souvent qu'une cause de trouble dans un monde où rien ne dépend de nous. Nous sommes les maîtres de nos passions, mais non les arbitres de notre sort. Le malheur nous atteint malgré toute notre prudence. La fortune souvent nous comble de ses dons, sans que nous les ayons prévus, et puisqu'il est vrai, comme le dit l'écriture, que nous n'avons pas le pouvoir de faire pousser sur notre tête, un cheveu blanc ou un cheveu noir, quel plus noble, quel plus doux usage de notre volonté que de la déposer dans le sein de celui qui a tout prévu, tout dirigé pour l'accomplissement de ses desseins?

La religion de Fénélon est comme la philosophie idéaliste des anciens. Celle-ci ne voyait partout que l'âme; celle-là place également toutes les réalités en Dieu seul. D'autres peuvent raisonner le christianisme avec plus

d'érudition, nul ne le fait mieux sentir. La source de son génie, c'est l'abnégation. Tout en Dieu, ce n'est plus lui qui parle, c'est ce Dieu qui parle en lui. Tout ce qui ennoblit l'homme, tout ce qui le charme, l'éclaire et le console à la fois, est dans ces pages touchantes qui réunissent la philosophie, la poésie véritables et le christianisme. La religion des autres hommes est un devoir, la sienne est tout amour. Tandis que les autres nous instruisent, lui seul cherche à nous émouvoir, certain que, quand la conscience sera évoquée, elle trouvera aussitôt la lumière. Enfin, les autres proclament la religion comme un commandement, lui seul la présente comme un besoin du cœur, et, en la faisant aimer, il la fait mieux comprendre.

Voltaire, qui a tâché si inutilement de combattre la religion de Pascal, a essayé de donner des doutes sur celle de Fénélon. Il est permis de croire que l'âme du philosophe de Ferney, n'était pas à la hauteur de celle du vertueux instituteur du duc de Bourgogne : de sa seule autorité il attribue à ce grand homme le couplet suivant, qui n'annoncerait qu'une philosophie légère et insouciante :

> Jeune, j'étais trop sage,
> Et voulais trop savoir :
> Je ne veux en partage
> Que badinage,
> Et touche au dernier âge
> Sans rien prévoir.

Non, l'archevêque de Cambray, n'a jamais pensé ainsi. Le témoignage d'un contemporain, cité par Voltaire, mais de la véracité duquel personne ne peut plus s'assurer, n'est plus une preuve suffisante : attribuer des vers comme ceux ci à Fénélon, ce n'est pas connaître le cœur humain ; c'est montrer surtout qu'on n'a pas été sensible au charme des *Lettres Spirituelles* et qu'on n'a pas été persuadé des vérités qu'elles expriment.

Dans un siècle aussi remarquable par les mouvements extérieurs de la politique, que par la marche des opinions littéraires, Fénélon a été du petit nombre de ceux qui sont restés purs, vrais et consciencieux : il doit paraître à jamais à la tête des écrivains qui ont donné une direction nouvelle à ces choses morales sur lesquelles s'exercent les facultés humaines. Quand tout était arbi-

traire et conventionnel, il n'a rien proclamé dans les pensées, il n'a rien approuvé dans les actions qui ne fût marqué du sceau de la vérité et de la justice. Les opinions, dans la société, paraissent souvent avoir une marche forcée et nécessaire; en Fénélon seul, elles ont semblé amenées par une conviction intime, indépendante de l'éducation et de l'exemple. Les hommes réunis en société agissent les uns sur les autres par leur communication même, Fénélon seul instruit et, guidé par la nature, paraît dans son siècle comme s'il n'était pas entraîné par lui. Chez lui, nous voyons à la fois la littérature devenue un art utile, la morale rendue aimable sans cesser d'être rigoureuse, la religion conçue avec amour et profondeur tout ensemble, le contrat social établi sur des bases fixes.

Quel spectacle dut offrir à la génération contemporaine ce prélat qui unissait tant de lumières à tant de vertus? Tandis que la France abusée approuve dans les volontés de Louis XIV les principes de la monarchie absolue, Fénélon seul, pesant tour-à-tour dans la balance l'humanité et l'inégalité des conditions, s'attache à poser les bases du droit public des nations. En vain l'Académie Française adresse au monarque un concert de panégyriques, en vain le satyrique Despréaux invente pour lui de nouvelles formes d'adulations, en vain le censeur la Bruyère lui-même appelle les fils des rois les enfants des Dieux, et leur répète qu'ils naissent tous instruits; instituteur de l'héritier de la couronne, Fénélon seul lui fait entendre les leçons de la plus pure morale: il lui répéte que, de tous les hommes, les princes sont ceux qui ont le plus besoin d'être éclairés, et, loin que les peuples soient faits pour eux, ce sont eux, au contraire, qui sont faits pour les peuples. Tandis que Bossuet applaudit à la révocation de l'édit de Nantes; apôtre de la tolérance, dans un moment de persécution, l'archevêque de Cambray concilie à la fois la religion et la philosophie, et dit aux princes que s'ils ne peuvent approuver tout, comme indifférent, ils doivent souffrir avec patience tout ce que Dieu souffre. Enfin, quand tout est entraîné, séduit par une fausse grandeur, Fénélon seul tente de ramener les hommes égarés à la simplicité et à la nature; et, au milieu de la nation la plus brillante de l'Europe, au moment où

tous les arts s'empressent de consacrer la gloire de Louis XIV, de célébrer la magnificence de sa cour, le faste de ses bâtiments, la pompe de ses fêtes, la gloire de la France, Télémaque déplore avec éloquence, les malheurs de la guerre, Mentor blâme les jouissances factices du luxe, et Adoam présente le délicieux tableau des mœurs des peuples de la Bétique.

ED. RICHER.



BIOGRAPHIE NANTAISE.

GASCHIGNARD.

Gaschignard, maître ès-arts de l'Université de Nantes, naquit en cette ville, je ne sais en quelle année. Principal du collége de Machecoul, il se livra avec le plus grand succès à l'éducation de la jeunesse, jusqu'à l'époque de la révolution, dont il fut une des premières victimes. Les soins continuels qu'exigeait la direction de son collége ne l'empêchaient pas d'entretenir une correspondance suivie avec plusieurs hommes de lettres : nous citerons entre autres M. Blanchard-de-la-Musse, alors conseiller au parlement de Rennes, avec qui il ne cessa de correspondre que, lorsque par suite de la révolution tous les rapports qui existaient entre les hommes se trouvèrent détruits.

M. Gaschignard avait quelques manuscrits en portefeuille, qui sans doute auront été ensevelis dans son tombeau. On doit d'autant plus les regretter qu'il n'avait jamais d'autre but en écrivant que de perfectionner le système d'éducation qu'il avait adopté, et qui paraissait très-approprié à l'intelligence des élèves.

Il a composé une histoire de Bretagne par demande et réponse, dediée au duc d'Aiguillon, qui fut imprimée à Nantes en 1773, in-12. Elle est sagement écrite et convient parfaitement à la jeunesse bretonne, pour laquelle elle a été faite Il serait à désirer qu'on en donnât une seconde édition, car la première est devenue très-rare.

M. Miorcec de Kerdanet attribue encore à Gaschignard: *Histoire de M. de Vaubrun* (Augeau de Bruières, de Nantes) Amsterdam, 1772, in-12.

GIBONAYS.

Gibonays (Jean Arthur de la) était originaire de Saint-Malo; mais il a long-temps habité Nantes, et ses principaux ouvrages y ont été imprimés: c'est je pense une raison suffisante pour le regarder comme Nantais.

Le jeune La Gibonays, après avoir fait de bonnes humanités, forma d'abord le projet d'entrer dans l'état ecclésiastique. Il se livra en conséquence aux études convenables et prit le grade de bachelier en théologie.

Il changea de goût dans la suite et quitta la théologie pour la jurisprudence. Il embrassa la profession du barreau, dans laquelle il se distingua par ses vastes connaissances. Il obtint une place à la chambre des comptes de Bretagne, et il en était doyen, lorsqu'il mourut à Paris, en janvier 1728, dans sa 79.e année.

M. de la Gibonays fut un magistrat très-savant, qui connaissait également les lois ecclésiastiques et les lois civiles, de sorte qu'on disait de lui qu'il était théologien instruit et jurisconsulte habile.

Il a publié les ouvrages suivants:

1.° De l'Usure, intérêt et profit que l'on tire du prêt, ou l'ancienne doctrine sur le prêt usuraire, opposée aux nouvelles opinions. Paris, 1710, 1 vol. in-12.

2.° Maximes pour conserver l'union dans les compagnies. Nantes, 1714, 1 vol. in-8.°

3.° Recueil des édits, ordonnances et réglements concernant les fonctions ordinaires de la chambre des comptes de Bretagne, tiré des titres originaux qui sont au dépôt de ladite chambre, divisé en quatre parties et mis en ordre suivant la nature des matières. Nantes, 1721, 2 vol. in-fol.

On trouve à la fin de ce volume, un ouvrage curieux intitulé: Succession chronologique des ducs de Bretagne avec quelques observations et faits principaux. Nantes, veuve Querro, 1723.

Dans cet ouvrage il conduit l'histoire de Bretagne, jusqu'en 1726, sous le régne de Louis XV, et termine par un catalogue des terres érigées en dignités dans la province de Bretagne, enregistrées au greffe de la chambre des comptes.

M. Miorcec de Kerdanet, dans ses notices chronologiques assure, que ce dernier traité fut imprimé séparément à Nantes chez la veuve Querro, de format in-8.° ; mais qu'il n'y eut que le premier volume, renfermant 618 pages et les 48 pages du second ; parce que cette édition fut arrêtée.

4.° M. de la Gibonays a laissé manuscrit un traité sur la Bretagne, destiné à combattre l'abbé de Vertot.

LARCHER.

Etienne Larcher s'est établi à Nantes, vers la fin du XV.e siècle, et a été le premier imprimeur de cette ville. *Les Lunettes des Princes* de Meschinot sont sorties de ses presses pour la première fois en 1493. C'est par erreur que Guimar leur donne la date de 1488. On trouvera dans le tome 5 du *Lycée*, page 315, ce qui a occasionné cette erreur.

Voici le titre de cette édition : *Les Lunettes des Princes de Jehan Meschinot, chez Estienne Larcher, demourant à Nantes, en la rue des Carmes, près des Changes.* A la fin on trouve : *imprimé en l'an Mil cccc iiiixx et xiii.*

Cette édition, en caractère gothique, est fort rare ; un exemplaire en vélin a été vendu 100 l., chez M. de la Valière.

Je ne connais aucune autre particularité de la vie de Larcher.

Dès 1463, le commerce de la librairie était établi à Nantes et encouragé par le souverain. Un appelé Victor Poulaine achetait des livres à Paris, pour les revendre à Nantes ; mais je ne connais pas de livre qui ait été imprimé à Nantes, avant les Lunettes des Princes dont nous venons de parler.

Il y eut bien en 1480 un Bréviaire imprimé aux frais de Guillaume Touzé, libraire à Nantes. Mais il le fut à Vannes, chez François Renner.

Un Guillaume Larchier, imprimeur à Nantes, fit paraître en 1501, un Missel à l'usage du diocèse, en caractères gothiques. On ne sait, s'il était parent du précédent.

LA SANTE.

Giles-Anne-Xavier de La Sante naquit non loin de Redon, en 1684. Il se fit recevoir de jeune âge dans la

congrégation des jésuites, et il y remplit des places de professeur dans plusieurs de leurs colléges. Sa réputation le fit appeler à Paris, et il professa avec la plus grande distinction les belles lettres au collége de Louis-le-Grand. Il y forma des élèves du plus grand mérite, et, si les pièces de vers qu'il a fait imprimer dans un recueil, sont d'eux, comme il l'assure, je ne pense pas qu'aucun professeur de rhétorique ait formé des poëtes latins aussi distingués. On en jugera par l'*Origine du Billard* que je donnerai à la suite de cette notice, et qu'il attribue à un Chapt-de-Rastignac ; il mourut en 1762.

Il nous a laissé les ouvrages suivants :

1.° Poëme sur la maladie et la guérison du roi en 1728, in-4.°

2.° Le Fils indocile, comédie.

3.° Orationes, 2 vol. in-12, 1741. Ces discours se font remarquer par un style brillant et pur. On y distingue principalement l'oraison funèbre de Louis XIV et le discours dans lequel il décide de la palme littéraire entre les différents peuples de l'Europe.

4.° Musæ Rhetoricis, seu carmina à selectis Rhetorices alumnis elaborata, 1745, 2 vol. in-12. Ce recueil se fait lire avec plaisir. On y trouve souvent l'élégante facilité d'Ovide, qu'il s'était proposé pour modèle. On regrète qu'il y ait quelquefois trop d'afféterie, et que son style, comme celui de l'auteur des Métamorphoses, soit trop rempli d'antithèses. Au reste, il est beau pour un poëte latin moderne d'être comparé à Ovide, d'en avoir les beautés et les défauts. Je donne ici la métamorphose dans laquelle il explique l'origine du billard. J'invite les jeunes rhétoriciens de cette ville à nous en donner une traduction française.

LE BILLARD. = METAMORPHOSIS.

Me ludi nova forma vocat, quem læta juventus
Plus eheu ! studio fertur amare suo.
Sæpius hinc abeunt siccâ plerique crumenâ :
Sæpius hîc libris tempora danda fluunt.
Cur tanto istius ludi capiantur amore
Phœbei juvenes, hæc elegia docet.
Deliciæ juvenum fratres vixere gemelli,
Ambo pares annis, moribus ambo pares.

Ut simile ingenium, similis quoque forma duobus;
Candida frons vincit lilia, vincit ebur.
Vix alium ex alio posses dignoscere fratrem,
Tam similis fratri, quàm sibi frater erat.
Unus utrique animus, decor unus, et una voluptas;
Sanguine conjunctos junxerat unus amor.
Sæpe leves tereti globulos agitare bacillo,
Perque virens pratum currere, ludus erat.
Dum pueri ludunt, turbat discordia ludos,
(Ire comes ludo sæpius ira solet.)
Parcite; fraternâ nihil est funestius irâ;
Ni sapitis, ludus causa doloris erit.
Vana loquor; pugnant, superaddunt ictibus ictus,
Non molli baculo mollia terga dolant.
Hic fugat, ille fugit; fugit hic, fugat ille vicissim:
Palma per alternas itque reditque manus.
Ille fatigatus vicina recessit in antra;
Hic profugum fratrem pergit in antra sequi.
Dum sequitur, globulum quem fortè reliquerat alter
Corripit, et miseri fratris in ora vibrat.
Fit globulo vulnus, sequitur de vulnere sanguis;
Tinctaque fraterno terra cruore rubet.
Heu! puer expirat, fratrique ignoscit; at ille
Pallidus, exanimis, fratre cadente, cadit.
Flent Musæ, utque sui maneant monumenta doloris,
In globulos vertunt corpora bina duos.
More cicatricis, maculâ nigricante notatur
Verbere fraterno qui modò læsus erat.
Nunc quoque colludunt globuli, pugnamque cientes
Ad nutum baculi percutientis eunt.
Mille legunt releguntque vias, mille orbibus orbes
Impediunt: globulis, ut priùs, antra patent.
Ecce tapes viridis prati viridantis imago est;
Candidus est globulis, qui fuit antè, color.
Dulciculos fratres ut gens puerilis amabat,
Nunc etiam globulos gens puerilis amat.
Absit ut hunc damnem, modò sit moderatus, amorem:
Lude; sed in ludi fac sit amore modus.
Ut sua sunt studio, sic sunt sua tempora ludo;
Tempore si ludas conveniente, licet.
Fac ludus recreet mentem, non occupet. Omnis
Qui nimius fuerit, sit vitiosus amor.

J. LE BOYER.

I.re LETTRE SUR LE PAYS DE RETZ,

OU LA BRETAGNE D'OUTRE-LOIRE.

A M. L'ÉDITEUR DU LYCÉE ARMORICAIN.

Monsieur, j'avais entendu parler, dans un sens favorable, de votre collection : je m'y suis abonné, et j'en demeure extrêment satisfait. C'est un sentiment presque national, je ne suis pas Breton néanmoins, mais né sur les rives de la Sèvre nantaise et y passant le temps que me laissent mes fonctions judiciaires, je n'ai qu'à me laisser aller un peu, qu'à *suivre le torrent*, pour arriver jusqu'à l'antique Armorique, dont je ne suis éloigné du reste que de quelques lieues. Plus que cela, depuis plusieurs années, je m'occupe de l'histoire de mon pays, et prenant les anciennes limites du Poitou, dans mon travail, j'envahis une portion de la Bretagne, celle située à la gauche de la Loire. Déjà j'ai fait paraître une histoire particulière qui se rattache à ma grande entreprise : c'est la vie du connétable de Clisson (1). Or, je trouve dans un ouvrage estimé et très-répandu, de M. le vicomte Walsh, un passage qui contredit une de mes assertions. Je vais d'abord établir les deux thèses et j'essaierai ensuite de prouver que l'erreur ne se rencontre pas de mon côté.

Je lis dans les *Lettres Vendéennes* (2) :

« Sur la même rive que le parc de la Garenne,
» s'élève une autre chapelle. Son architecture n'a de
» caractère que celui de la vieillesse; elle couronne une
» colline dépouillée; elle porte le nom de *Toute-Joie*.

« Voici, m'a-t-on raconté, l'origine de ce nom :
» Olivier de Clisson, père du fameux connétable,
» étant venu, avec Jeanne de Belleville, sa femme, à

(1) 2 vol. in-8.o, prix : 12 fr. ; à Paris, chez Firmin Didot, et à Nantes, à la Librairie du *Lycée*.

(2) T. 2, p. 75 et 76.

» la procession des Rogations, entendait la messe dans
» cette chapelle, quand un messager vint lui apprendre
» que le premier *fait d'armes* de son fils avait été
» une victoire. A cette heureuse nouvelle, le vieux
» chevalier et sa noble compagne s'écrièrent en remer-
» ciant Dieu :

« Toute joie vient de vous, ô Seigneur, toute joie
« vous est due! »

» Depuis ce jour, la chapelle a porté le nom de
» Toute Joie. »

Au lieu de cela, j'écris dans l'*Histoire d'Olivier de Clisson, connétable de France* (1) :

« Aussitôt que la nouvelle du supplice d'Olivier de
» Clisson (2) fut parvenu en Bretagne, ses nombreux
» amis se réunirent et allèrent offrir leurs services à
» Jeanne de Belleville, sa veuve. Cette femme était
» douée d'un grand caractère, et, au lieu de se livrer
» à une douleur stérile, le désir de venger un outrage
» aussi cruel lui inspira une résolution extraordinaire.
» Elle réunit de suite une troupe de quatre cents
» hommes, composée de seigneurs qui venaient de se
» donner à elle et de quelques vassaux, et elle se mit
» en campagne. S'étant portée près d'un château où
» commandait Le Galois de la Heuse, pour Charles
» de Blois, elle mit partie de ses gens en embuscade.
» S'étant rendue avec quarante hommes seulement à
» la porte du fort, elle demanda à entrer. Le gouver-
» neur, qui ignorait la mort de Clisson, crut que la
» dame de Belleville faisait une partie de chasse,
» comme elle en avait l'habitude, et il ordonna d'ou-
» vrir. Dès que le pont-levis fut baissé et que la dame
» et son escorte eurent occupé la porte, on sonna du
» cor, comme on en était convenu, et le reste de la
» petite troupe accourut. Le château fut aussitôt occupé
» et toute la garnison passée au fil de l'épée, à
» l'exception de La Heuse, qui trouva moyen de
» s'échapper. Charles de Blois ayant appris ce coup de
» main, assembla des troupes pour reprendre la for-

(1) T. 1, p. 25 et 26.

(2) C'était le père du Connétable, arrêté à Paris, dans un tournoi. Il fut mis à mort par ordre de Philippe de Valois.

» teresse. La dame de Belleville ne l'attendit pas ;
» elle surprit et égorgea d'autres postes, et fit ainsi
» long-temps la guerre sur le continent. Désespérant
» de pouvoir continuer avec avantage ce genre d'agres-
» sion, elle tourna ses regards sur un autre élément
» et se mit à armer des vaisseaux. Elle s'embarqua
» avec ceux de son parti et combattit sur mer avec
» la même intrépidité qu'elle avait déployée sur terre.
» On vit alors cette noble amazone couler bas tous
» les vaisseaux français qu'elle rencontra, et faire
» plusieurs descentes sur les côtes voisines, où elle mit
» tout à mort. Son fils, encore dans un âge bien
» tendre, était à côté d'elle dans toutes ses expéditions,
» et il y prit l'habitude de voir couler le sang. Formé
» si jeune à une pareille école, et, ce qu'il y a de
» plus extraordinaire, par une femme, il y acquit
» cette bravoure presque surnaturelle, mais férocé, et
» cette cruauté implacable et froide qui devinrent les
» marques distinctives de son caractère. »

On le voit, il y a nécessairement opposition entre les deux fragments que je viens de transcrire. M. Walsh veut que la chapelle de *Toute-Joie* tire son nom de ce qu'Olivier, III du nom, sire de Clisson, et Jeanne de Belleville, sa femme, y aient appris, *à la procession des Rogations*, la nouvelle du premier fait d'armes de leur fils, le héros par excellence de la famille. Moi, je prétends, au contraire, qu'Olivier IV fit son apprentissage dans l'art de la guerre, étant bien jeune encore, sous sa mère Jeanne de Belleville, et postérieurement à la fin cruelle de son père. Actuellement, recherchons quelle est la version en harmonie avec la vérité.

Il n'est guères contestable qu'Olivier IV naquit en 1336, au château de Clisson. J'ajoute que c'est le 23 avril, jour de Saint-Georges, et c'est une opinion assez généralement reçue (1). Or, il est positif que c'est en 1343 qu'Olivier III fut décapité à Paris, d'après les ordres du Roi. Le jeune Clisson n'avait donc qu'environ sept ans à la mort de son père ; et dès-lors il lui avait été bien impossible de remporter une victoire avant

(1) Voyez la note 64, t. 4 de mon histoire du connétable de Clisson.

cet événement désastreux. La dénomination de chapelle de *Toute Joie* a évidemment, d'après cela, une autre origine. J'essaierai d'en rendre compte dans l'ouvrage déjà indiqué, et dont le premier volume paraîtra bientôt. Je veux parler de *l'Histoire du pays appelé actuellement Vendée civile et militaire (auparavant Bas-Poitou, pays de Retz et pays de Mauges), depuis l'époque la plus éloignée jusqu'au règne de Charles X.*

Du reste, lorsque je fais enseigner la guerre à Clisson par son héroïque mère, je me conforme exactement aux documents historiques. Cette femme extraordinaire joua à cette époque un rôle si important, que, lorsque les rois d'Angleterre conclurent des trêves avec les rois de France, ils ne manquèrent jamais de faire comprendre, dans les traités, la dame de Belleville (1), qui paraissait exercer sur ses terres tous les droits de souveraineté. J'ajouterai qu'après que la défaite de Maupertuis et la captivité du Roi Jean eurent forcé la France de céder ses plus belles provinces aux Anglais, ceux-ci allèrent jusqu'à faire comprendre dans leur partage la seigneurie de Belleville, comme si la bravoure de la dame de Clisson eût réellement détaché ce fief du Poitou, qui leur était formellement attribué, et dont il avait toujours dépendu auparavant, comme il n'a pas non plus cessé d'en faire partie depuis. Cette circonstance à la fois importante et singulière n'avait jusqu'ici donné lieu à aucune réflexion de la part de nos historiens.

Je n'en doute pas, M. Walsh fera disparaître de son livre, dans une prochaine édition la légère tache que je signale. Quel est l'ouvrage, et je l'ai dit ailleurs, qui, à son apparition dans le monde littéraire, ne laisse pas, même sous le rapport de l'exactitude et bien plus encore relativement au style, quelque chose à désirer.

C. D. DE LA FONTENELLE,

Conseiller à la cour royale de Poitiers, secrétaire-perpétuel de la Société Académique de la même ville, conservateur des antiquités de la Vendée, etc.

---

(1) Voyez la collection de Rymer.

AGRICULTURE.

4.e ARTICLE. — CONSTRUCTIONS RURALES.

(*Suite.*)

Dans la première partie de ce mémoire (1), j'ai supposé qu'il ne s'agissait que d'améliorer et de compléter des constructions rurales existantes ; je vais à présent admettre le cas où un propriétaire voudrait construire à neuf les bâtiments nécessaires pour l'établissement d'une ferme.

Il n'est aucune partie de l'art de bâtir qui demande à être traité avec plus de simplicité et plus d'économie, que l'architecture des champs. Nous n'y employons guères dans ce pays, que des matériaux peu cher et pris sur les lieux. La pierre s'extrait du champ le plus voisin ; au lieu de mortier de chaux, on se sert de terre glaise détrempée ; le bois de charpente se prend sur les haies de la ferme ; les arbres d'émondes appelés *mousards*, sont écarris et sciés pour cet usage. Il existe dans plusieurs cantons, des tuileries qui fournissent à bas prix, la tuile creuse et la brique nécessaires aux constructions.

L'établissement d'une ferme est un objet qui demande de sérieuses réflexions. Les localités et les besoins particuliers devant entrer comme élémens principaux dans la confection de chaque projet, il est difficile de donner des conseils utiles pour tous les cas particuliers ; renfermons-nous donc dans les généralités : recommandons à tous les propriétaires de choisir pour y bâtir, un lieu sain, élevé, point humide, à la proximité des routes, et où il se trouve en abondance de l'eau de bonne qualité. Le point le plus central du domaine, mérite la préférence ; la surveillance en deviendra plus facile et les frais de transport seront considérablement dimi-

(1) Voyez 39.e livraison, 7.e volume, page 214 du *Lycée*.

nués. Si un local réunissait toutes les autres convenances, mais était d'un abord difficile faute de chemins, il ne faudrait pas hésiter de faire le sacrifice d'ouvrir ceux que l'on jugerait nécessaires. Le terrain qu'on emploierait à cet usage ne serait pas le moins productif de la propriété.

Souvent l'emplacement de la ferme est déterminé à l'avance, et on ne le peut changer sans de graves inconvénients. C'est au propriétaire à peser les raisons pour et contre, et à prendre une détermination. Le lieu de l'établissement, une fois choisi, il aura à s'occuper de dresser un programme des constructions à élever; il ne devra pas perdre de vue que l'économie poussée trop loin deviendrait une prodigalité, s'il ne donnait pas au fermier toutes les dépendances nécessaires, et si par suite, celui-ci était forcé de laisser une partie de ses effets et de ses récoltes exposés aux intempéries des saisons. Dans tous les cas, l'étendue des constructions devra être proportionnée à l'importance de la ferme.

Bien fixé sur les convenances à remplir, le propriétaire fera disposer son projet par quelque homme de l'art, ou bien il s'en chargera lui-même, s'il en est capable. Il importe que celui qui s'occupera de ce travail soit bien convaincu, qu'autant il serait ridicule de mettre du luxe et de la recherche dans des constructions de ce genre, autant il convient de ne pas lésiner mal à propos. Presque toujours il y a véritable économie à employer de bons matériaux et à se servir de bons ouvriers. La symétrie, la régularité et la bonne disposition d'un projet, contribuent au moins autant à rendre les habitations commodes et solides, qu'à leur donner un aspect agréable à la vue. Les bâtiments doivent être plantés bien à l'équerre; les portes et les croisées correspondantes doivent se trouver sur les mêmes lignes, tant dans le sens horizontal que dans le sens vertical; il convient du reste de se conformer à toutes les règles de l'art, comme s'il s'agissait d'édifices plus importants. Dans l'intérêt de la propreté et de leur conservation, tous les murs doivent être crépis à l'extérieur en mortier de chaux et sable, et à l'in-

térieur enduits du même mortier, avec une main de bois. Tous les bois exposés au grand air, ainsi que les portes et les croisées seront peints à l'huile à plusieurs couches.

Je conseillerais de ne s'écarter dans les distributions que le moins possible de celles généralement usitées, tant je connais en ce pays l'empire de l'habitude. Je ne voudrais pas qu'on s'occupât le moins du monde de la décoration, il faut ici l'utile et rien que l'utile. Je regretterais tout ce qui viserait à l'effet et à plus forte raison tout ce qui sentirait la recherche. Qu'on remplisse les convenances, que les distributions soient simples, régulières et commodes, les façades qui résulteront de la disposition de plans bien conçus, auront nécessairement le caractère convenable. Surtout point de projets à prétention; le goût, la raison et l'économie les réprouvent également.

Après les généralités qui précèdent, indiquons quelles doivent être les principales dépendances d'une ferme, et quelles sont les dispositions les plus convenables à leur donner.

1.° *Maison d'habitation.* Elle doit être de grandeur suffisante pour loger convenablement toute la famille du fermier. — Il convient de disposer à l'entrée un passage ou petit vestibule, au moyen duquel on puisse supprimer les portes extérieures de la chambre principale et les remplacer par deux croisées. — Le sol de la maison doit être plus élevé que les terrains avoisinants, et carrelé en carreaux de terre cuite. — Si la maison n'a qu'un étage, le dessous des chevrons devra être lambrissé en planches légères.

2.° *Les étables.* Elles doivent pouvoir contenir à l'aise les bestiaux.— Pour faciliter les courants d'airs il est utile d'y pratiquer aux côtés opposés des baies correspondantes, avec volets. — Les mangeoires et les rateliers doivent être disposés de manière à permettre d'affourer par devant. — Les fumiers en seront éloignés le plus possible.

3.° *Dépendances diverses.* Outre les logements des hommes et des animaux, il faut encore dans une ferme d'autres bâtiments plus ou moins étendus. — Ces constructions secondaires sont: — Une chambre pour re-

cueillir les légumes destinés à la nourriture des bestiaux pendant l'hiver : il faut qu'on puisse facilement y préserver de la gelée ces utiles provisions. Dans un coin de cette chambre sera le dépôt des outils. — Des greniers suffisants pour pouvoir y conserver à l'abri de l'humidité les grains d'une récolte au moins : ces greniers seront placés avec avantage au-dessus des appartements d'habitation ; on y montera par un petit escalier disposé dans le passage ou vestibule mentionné ci-dessus. — Une laiterie de grandeur suffisante. — Une grange spacieuse. — Un fournil avec four, relegué loin des autres bâtiments. — Des loges à porc avec leurs petites cours. — Des hangars pour les charrettes. — Un pressoir. — Un cellier, etc., etc.

Tels sont les principaux bâtiments indispensables ou simplement utiles dans une ferme. Leur nombre et leur étendue sont nécessairement variables : c'est au propriétaire à juger, d'après l'importance de son exploitation, quels sont ceux qu'il doit rejeter, ceux qu'il doit admettre, et quelles *sont les dimensions à leur donner*.

U.



XVI.e LETTRE MORBIHANNAISE.

RÉPONSE A M. L'ABBÉ MAHÉ (1).

Lorsqu'à la suite d'une de ces visions prophétiques réservées seulement, dans ce siècle, à quelques comtesses prédestinées, je pris l'héroïque résolution, non de régenter les peuples et les rois, mais de replacer le département du Morbihan au niveau politique de l'antique Vénétie, je calculai qu'il me suffirait de six mois d'absence de Paris pour l'exécution de ce vaste projet. Mais, en me dévouant au bonheur et à la gloire de mes compatriotes, je ne crois pas m'être engagée à répondre à toutes leurs questions et moins encore à perdre mon temps à réfuter les objections des frondeurs. C'est assez vous témoigner, Monsieur, combien j'ai dû être étonnée en lisant votre lettre. Je m'attendais seulement à l'ex-

(1) Voyez la page 120 du 8.e volume du *Lycée*.

pression de gratitude que vous me deviez, moins pour les éloges mérités dont vous a comblé mon athénée, que parce que j'ai bien voulu m'en rendre l'interprète; mais, certes, j'étais bien éloignée de soupçonner que vous vous fussiez arrogé le droit de demander à une académie improvisée et présidée par la veuve d'un Morval de Richencourt, née de Kerguenec, les motifs de la décision qui vous concerne et vous immortalise. Cependant, comme il me plaît d'entrevoir plus d'originalité que d'irrévérence dans ce procédé celtique, je consens volontiers, mais toutefois sans tirer à conséquence, à descendre de la hauteur de ma position sociale et à n'être plus (pendant une heure seulement) à vos yeux que la simple Morbihannaise à qui vous demandez compte, d'un ton si plaisant, non-seulement de ses dires, mais même de son silence. Feu M. le comte de Buffon de glorieuse mémoire, affublé de son bonnet de nuit et d'une simple robe de chambre de Damas, ne pouvait jamais parvenir à écrire et à lier deux phrases. Mais venait-il à se rappeler enfin qu'il avait eu jadis l'honneur d'être l'un des gentilshommes ordinaires de la chambre du Roi, et se revêtait-il aussitôt, par respect pour ce souvenir, d'un habit de cour étincelant de paillettes et de broderies, en même temps qu'on coiffait sa belle tête d'une superbe perruque poudrée à neige, il devenait tout-à-coup un autre homme, et sa plume, cessant de raturer à chaque mot, traçait alors sans broncher ces pages sublimes dictées par le génie à l'historien de la nature. Par une bizarrerie contraire, quoique d'aussi bonne maison pour le moins que le seigneur de Montbar, je ne suis jamais plus sotte que lorsque j'éblouis tous les yeux par le luxe d'une toilette exquise, tandis qu'en cornette et en simple pet-en-l'air je parle, écris et raisonne comme une femme ordinaire ayant autant d'esprit, de talents et de connaissance qu'il lui en faut pour n'être point déplacée partout où préside seul le sens commun. Ne serait-ce pas aussi par une autre singularité non moins extraordinaire, que vous ne doutez de la vérité de mes oracles et de la solidité de mes opinions, que parce que vous les croyez toujours proclamés du haut de mes échasses aristocratiques ou académiques, et peut-être du fond un peu

obscur d'un voluptueux boudoir ? Rassurez-vous, je vous prie. S'il n'est point de grand homme pour un valet de chambre, ma réponse achèvera de vous convaincre également que malgré tous les prestiges dont je suis environnée et qui en imposent tant au vulgaire, je ne suis plus, hélas ! qu'une bien chétive créature, lorsque seule et livrée à moi-même je m'avise parfois de réfléchir sérieusement. Telle est précisément ma situation actuelle, et je m'empresse d'en profiter pour acquitter la promesse que vous m'avez arrachée.

D'après le résumé de votre lettre, il résulte que vous me reprochez 1.° d'avoir étourdiment avancé un fait inexact ; 2.° de m'être révoltée, sans l'énonciation d'aucun motif raisonnable ou absurde contre votre système exclusif des tumulus ; 3.° d'avoir encore, de mon autorité privée, disposé arbitrairement d'une statue que vous disputiez déjà à M. de Penhouet, en la consacrant à une divinité anonyme, malgré des oppositions respectables fondées sur le témoignage de plusieurs auteurs célèbres de l'antiquité ; 4.° de m'être enfin permis, pour comble de folie, de transformer en une vile baignoire le tombeau sacré d'Adonis.

Hélas ! Monsieur, pourquoi n'ai-je pas reçu la notification de ces quatre chefs d'accusation, lorsque j'étais encore, il y a six semaines, à la tête de l'aréopage dont tous les membres sont aujourd'hui épars et de retour dans leur manoir ! Tous se fussent écriés qu'il était injuste, odieux, horrible de prétendre rendre une femme de mon rang seule responsable des arrêts dont elle n'a été que le noble organe. Tous encore, quoique le plus jeune outrepasse la soixantaine, n'auraient pas manqué, au moins pour la forme, de vous appeler en champ clos, et vous eussent ensuite, si vous en fussiez sorti sain et sauf, assommé de *factum* cruellement hérissés de grec et de latin et plus que suffisants pour tripler, pendant dix ans, les feuillets de notre *Lycée*. Je me donnerai donc bien de garde de prévenir ces bons collègues du danger auquel je m'expose, en osant relever le gant que vous m'avez jeté, avec plus de grâce que d'équité. Vous les verriez bientôt ralliés fièrement autour de ma sonnette, et Dieu sait, de quel carillon ses sons argentins donneraient le signal dans le monde savant. C'est

donc pour prévenir ce vacarme effroyable, que je crois devoir, par prudence, entrer en explication avant d'en venir à des voies plus sérieuses. S'il en résulte que le procès que vous m'intentez tombe de lui-même, par suite des preuves que je vais produire, ma réputation colossale d'érudition cesse d'être compromise, l'honneur du corps que j'ai créé reste intact, et mon généreux dévouement ajoute encore une nouvelle palme à la couronne civique que le notaire de l'endroit projette de me donner entre deux couplets charmants, au dessert frugal d'un dîner d'amis.

Vous dites donc, Monsieur, que vous avez froncé le sourcil en me voyant avancer que vous consentiez à laisser Dariorig à Loc-Maria-Ker. Déridez, je vous en conjure, ce front sévère. Ou l'Athénée en masse, ainsi que beaucoup de lecteurs, a eu le tort de vous avoir mal compris, ou peut-être la phrase qui a donné lieu à ce *quiproquo* plus comique que sérieux, n'a point la clarté ordinaire, ainsi que la précision qui caractérisent votre style. Voici mot à mot ce passage :

« C'est un sentiment très-répandu que Vennes était » jadis à Loc-Maria-Ker, mais ce sentiment a besoin » d'explication. Si on veut seulement dire que Dariorig, » capitale de la Vénétie au temps de Ptolomée, était située » en cette commune, et qu'après la ruine de cette capitale » on en transféra le titre à la ville de Vennes, et que » peut-être on lui donna alors le nom de Vennes, *je* » *ne m'y oppose pas*, quoique je sois beaucoup plus » porté à croire que Vennes a toujours été le chef-lieu » de la Vénétie. Mais, si on prétend que la construc- » tion de cette ville est postérieure à la chute de Da- » riorig, je demanderai la preuve de cette assertion. »

Il nous a paru évident que vous n'avez voulu ici contester que le droit d'aînesse, que nous n'avons jamais pensé à donner à la capitale des Venètes au préjudice de la ville de Vannes, et que vous nous accordez conséquemment le reste, malgré l'arrière pensée que vous vous réservez. Nous nous sommes uniquement bornés à présumer que la métropole de la Vénétie du temps de César, était située en partie au lieu où existe aujourd'hui le bourg de Loc-Maria-Ker, et nous nous en sommes tenus là, sans nous occuper des conséquences que

l'on pouvait tirer de la table Théodosienne, absolument étrangère à notre opinion. Pour vous satisfaire, nous décrétons d'urgence, l'existence contemporaine des deux cités, et voilà, qu'à l'instant même, où nous entonnons l'hymne de paix, vous protestez et venez nous dire qu'en vous exprimant ainsi que nous le citons, vous n'avez consenti qu'à vous montrer extrêmement tolérant en permettant de répéter un sentiment très-répandu. Un membre secret de l'ex-censure ne se serait pas justifié plus adroitement.

Le reproche de ne soutenir par aucune raison bonne ou mauvaise, l'audace d'avoir douté que tous les tumulus fussent autant de tombeaux, est-il bien fondé? Vous étiez probablement singulièrement préoccupé, ou distrait par quelques réminicences poëtiques, lorsque vous m'avez si gratuitement accusée; quoiqu'il en soit, vous avez profité habilement de cette erreur réelle ou simulée, puisqu'elle vous a fourni une nouvelle occasion de manifester avec quelle adresse et quelle légèreté vous savez faire usage d'une arme aussi délicate que celle de l'ironie; *sed non erat hic locus*, dirait Keramorsec. Veuillez bien consulter la 40.e livraison du *Lycée*, page 334; vous y trouverez ce que vous me demandez, sauf à vous juger ensuite dans votre sagesse, s'il vous sera possible de nous accorder encore la faculté de croire ce qui nous paraît vraisemblable.

Je me flattais d'avoir assez heureusement réfuté ce second chef d'accusation, lorsqu'on m'annonça la visite mensuelle d'un ancien voisin de campagne, vieillard instruit et estimable, quoique sans nom et sans naissance. Inquiet de l'air soucieux qu'il me trouva, il m'en demanda brusquement la cause. Comme c'est un homme sans conséquence, tant par sa fortune que par son âge et sa nullité politique, je me contentai, pour toute réponse, de lui montrer votre épître et ce début de ma défense. Ce n'est pas assez, me dit-il, de vous être assez bien excusée relativement à l'article si délicat des barrows, point capital de l'accusation; il faut encore essayer de prouver à M. l'archéologue lui-même, que des deux moyens qu'il veut bien indiquer pour distinguer au doigt et à l'œil un tumulus d'une butte de moulin à vent, le second qui lui semble peut-

être le plus infaillible, exposerait cependant à mille erreurs, dont quelques-unes pourraient être assez plaisantes, comme chez moi, par exemple. Vous connaissez mes deux petits tertres ombragés l'un et l'autre par un catalpa. Celui placé à gauche de la porte du jardin, se compose sous l'épais gazon qui le recouvre d'une masse de terre mélangée de cendres, parmi lesquelles se trouvent nécessairement des charbons, plus encore d'une couche de wareck et de coquillages marins. Il est même assez vraisemblable qu'on y rencontrerait plusieurs débris d'ossements. — Oh! pour le coup, lui dis-je avec vivacité, il est impossible de ne pas reconnaître à de tels indices un tombeau antique, un vrai tumulus. — Fort bien raisonné, Madame. Mais, j'ai l'honneur de vous assurer que ce monument précieux n'est tout uniquement qu'un monceau de vases de mer, de vidanges de toute espèce, de goëmonds et de charrées, c'est-à-dire, de cendres de lessive formant ensemble un compost il y a près de 40 ans, et que j'ai laissé depuis ce temps *in statu quo*. L'autre butte n'est qu'un amas de décombres, de terres et d'herbes parasites extraites du jardin. Elle ne diffère en rien de l'autre à l'extérieur, s'il vous en rappelle encore, qu'en ferez-vous donc? — Un cénotaphe, répondis-je avec le plus grand sérieux, et pour peu que vous pensiez que je plaisante, cherchez dans l'Essai de M. Mahé, l'article concernant la commune de Caden. — Il est heureux, reprit-il en souriant, après avoir satisfait sa curiosité, que je puisse certifier comme pour l'autre, la création faite par moi de ce tertre; car, *de la possibilité que les Gaulois aient élevé des cénotaphes, lorsqu'ils ne trouvaient pas les corps des défunts*, ainsi que le dit M. l'Abbé, combien de gens en tireraient la conséquence forcée que cette seconde butte ne peut être et n'est qu'une ancienne fabrique de ce genre? Il en serait de même de celle formée par l'explosion du magasin à poudre des Anglais, lors du siège de Lorient, et qu'on voit attenant à un village près de cette ville. Il ne faut donc pas désespérer que quelques-uns de mes successeurs ne s'énorgueillissent un jour avec autant de raison, de posséder deux monuments de la plus haute antiquité. Réfléchissez actuel-

lement, chère présidente, à combien de causes diverses doivent leur existence, toutes les élévations de terrain factices ou dues à des accidents fortuits que l'on voit répandues sur la surface du globe, et venez encore essayer de me convaincre, sans rire, par des vers de Virgile, que toutes ces éminences, quelles que soient leurs dimensions colossales ou exiguës, ne peuvent être que des tombeaux ou des cénotaphes, prétendre enfin qu'il est plus que ridicule de supposer qu'une seule d'entre elles ait pu, malgré les plus fortes probabilités, servir à d'autres usages.

Voilà qui est très-bien, dis-je à M. K., je commence à me sentir l'esprit plus tranquille, et peu s'en faut que je ne me regarde même déjà comme innocente du crime de *lèze-tumulus* ; mais comment parviendrez-vous à me disculper aussi facilement, d'avoir affiché la plus grossière ignorance, en faisant ériger une statue à une divinité armoricaine par nos aïeux les Venètes, tandis qu'il est incontestable *que tous les peuples Celtes avaient en horreur la coutume de représenter leurs dieux sous des formes humaines*. Songez, Monsieur, qu'il ne s'agit point ici de plaisanter suivant votre détestable habitude, malgré la sanglante ironie qui ne nous présente une objection aussi foudroyante, que comme une *petite difficulté* à combattre. Songez enfin, qu'il y va de mon fauteuil. Nous n'avons point ici à lutter seulement contre un compatriote, mais à tenir tête aux Perses, que je ne m'attendais guères à trouver ici, non plus que leur roi Cambyse, aux Germains, aux Gaulois, à Hérodote, qui ne radote pas en cette circonstance, au grave Tacite et à Cicéron lui-même, qui tous réunis sous la bannière de notre malin chanoine, me somment de répondre. Ne vaudrait-il pas mieux céder de bonne grâce à une majorité aussi imposante, en faisant amende honorable. — Qu'osez-vous dire, présidente indigne, vociféra en frappant du pied mon défenseur officieux. Vendez-moi du moins votre cause, puisque vous n'avez ni la patience, ni le courage de la soutenir. Sachez donc que vous n'êtes pas aussi coupable que vous le persuade votre terreur panique. Si les Celtes, ainsi que le prétendent des auteurs anciens et modernes, ont consacré des temples à des divinités, et notamment à Isis, nul doute que ces

édifices avaient des idoles. — Et qu'importe, Monsieur, lui représentai-je avec douleur, si ces idoles ne présentaient aucune forme humaine ? Voilà ce qu'il faut démontrer et j'en reconnais de bonne foi, l'impossibilité. Abjurons donc bien vîte, et hâtez-vous de me dicter les humbles termes du désaveu le plus formel. — Au lieu de trembler en femmelette, reprit énergiquement l'opiniâtre M. K., payez d'audace, et je réponds de tous. Maintenez hardiment votre déesse en la proclamant jusques sur les toits, sous le nom baroque de Herthe, c'est-à-dire Cybelle ou la Terre. Dites encore à ceux qui l'ignorent, si vous voulez faire un peu d'érudition, que les Anglais qui sont autant Celtes que nous, appellent encore Herthe, cette déesse, quoiqu'ils écrivent *Earth*. Interrogé où il avait été pêcher cette Herthe, il me montra la page 330 de l'Essai, et m'offrit pour cautions d'autres témoignages irrécusables. — Mais encore une fois, vieux entêté, rien ne m'autorise raisonnablement à voter une statue celtique à cette déité. — Patience, ô la plus pétulante des femmes savantes. La complaisance de notre auteur se charge encore de vous en conférer le droit. Ecoutez, mais de par Brennus et son épée, ne m'interrompez plus par vos jérémiades, ou je vous livre pieds et poings liés à la discrétion de l'implacable Taranis, devenu depuis le Jupiter des Grecs.

Actuellement, continua-t-il en se rengorgeant, qu'il est impossible de nier la légitimité de notre bonne Herthe, il ne s'agit plus que d'établir aussi victorieusement que les Gaulois avaient des simulacres de leurs Dieux, et c'est encore votre adversaire qui le démontrera pour vous. Voyez la page 109 de son estimable ouvrage. Là, il déclare formellement que César (qui en vaut bien un autre), affirme l'existence de certains simulacres d'un dieu gaulois et que Lucain confirme ce témoignage. Qu'entend-on, par le mot simulacre dans toutes les langues ? Le dictionnaire répond *statue*, image *en relief*, *figure en représentation*, etc. — Je suis sauvé, m'écriai-je, en me jetant au cou du vieillard. Un moment, s'il vous plaît, madame, me répondit-il avec humeur. Gardez-vous de croire être déjà acquittée, puisque notre savant neutralise tout-à-coup la puissance de ces attestations par la réflexion de

Lucain lui-même et par celle qu'il y ajoute. Qui sait, dit-il, si ces simulacres avaient des formes humaines, *et s'ils n'étaient pas de simples pierres brutes, des troncs d'arbre*, etc. Mais le dictionnaire, monsieur; le dictionnaire ne sait donc ce qu'il dit? — Peu m'importe, ma pauvre comtesse, il vous reste toujours à prouver que les idoles celtiques offraient au moins des traits humains. — Eh bien! Monsieur, que ne me laissiez-vous donc me rétracter, répétai-je en fondant en larmes.

M. Mahé me raille avec autant d'esprit que de mesure; mais vous, barbare, vous vous plaisez, depuis une demi-heure à me torturer à coups d'épingles.

Pourquoi, belle présidente, m'avez-vous aussi interrompu si mal à propos par vos cris prématurés de victoire? Maintenant que je suis complètement dérouté par votre impatience et votre douleur, où en seriez-vous si notre malicieux abbé, qui n'a voulu après tout que vous mystifier pour punir un peu votre ton tranchant, n'avait point encore la bonté de vous retirer de l'ornière où vous vous êtes embourbée, en faisant apparaître Babouin et Babouine. Tournez cette heureuse page 102, et vous lirez au bas de celle qui la précède *que dans un taillis de la commune de Trédion, on montre encore aux curieux deux pierres brutes de cinq à dix pieds terminées par des faces ou plutôt par des têtes humaines. Ces figures ne sont pas d'hier*, *ajoute-t-il au verso*, *puisque l'air les a oblitérées; mais je ne sais à quelle époque elles remontent. Paul Lucas*, dit-il encore; *prétend avoir vu en Asie des pierres verticales terminées par des figures semblables. Prevost en dit autant à l'égard de roches aussi verticales au haut desquelles sont fagotées des têtes humaines.* M. l'abbé ne convient-il pas encore ailleurs qu'il a trouvé sous un tombeau formé de rochers, de petites statues en pierre élevées sur des piedestaux. Maints auteurs et voyageurs ne rapportent-ils pas des découvertes semblables. Que conclure de ces témoignages? Prouvent-ils l'horreur constante des Celtes pour les représentations de leurs dieux sous des traits de notre espèce? N'attestent-ils pas au contraire qu'après avoir plus ou

moins long-temps adoré des pierres brutes, nos ancêtres ont ensuite commencé à leur donner quelques ébauches grotesques de nos formes et qu'à mesure qu'ils se sont civilisés, ils ont fini par des simulacres complets, c'est à-dire par des statues telles que celles qu'on voit dans la cour du château ruiné de Quinipily. Tenez-vous-en là, Madame, quoique vous eussiez pu faire valoir d'autres exemples. Quelque chose qu'on vous réponde, gardez le silence ; vous avez fourni des preuves assez suffisantes pour vous en rapporter avec modestie et confiance au jugement de l'impartialité.

Docile pour la première fois à un conseil raisonnable, je vous soumets, Monsieur l'abbé, ces réflexions nées d'une étude attentive faite de votre précieux travail.

Je ne me serais jamais doutée, je vous l'avoue avec la même franchise qui a paru vous plaire que vous n'eussiez fait droit à nos observations sur votre Vénus victorieuse que par une plaisanterie dont je confesse ingénuement n'avoir pas encore pu découvrir le but. M. Keramorsec que j'ai consulté, ne m'a repondu que par le refrain éternel dont il m'abassourdit en censurant ma prodigalité *eos modùs in rebus*. J'aurais oublié d'en faire mention, si je n'avais pas cru devoir désabuser beaucoup de lecteurs qui prendront à la lettre l'avis un peu tardif de votre correspondant, si clairvoyant. N'ayant jamais douté que les Spartiates se baignassent quand bon leur semblait dans l'Eurotas, et les Armoricains dans les eaux dont ils étaient riverains, je ne vois point la nécessité de vous demander la preuve d'une assertion de ce genre.

Je touche enfin au terme de ma tâche fatigante. Puisque vous convenez que ce n'a été que par une conjecture très-hasardée, que vous aviez jusqu'à ce jour regardé la cuve de Quinipily, comme la tombe du favori de Vénus ; je ne puis que vous exhorter, au contraire, à profiter de l'avantage décisif que vous donne la lettre que vous nous annoncez, pour forcer enfin mon Athénée à s'avouer vaincu. Oserais-je vous demander pourquoi vous n'avez pu contenir l'exclamation la plus dédaigneuse, en me voyant nommer baignoire, ce que je ne puis reconnaître pour un sarcophage, que depuis l'apparition soudaine de la pomme miraculeuse. A moins que ce mot ne soit un barbarisme,

Il me sera encore facile de me disculper de ce dernier reproche, en invoquant votre autorité. M. de Penhouet avait déjà reconnu avant nous, que cette pierre creusée avait en effet la forme d'une baignoire. Si nous avons été assez mal avisés pour prendre la forme pour la réalité, nous avons commis une erreur qui ne paraîtrait peut-être pas une absurdité révoltante à un savant indulgent. Si, au contraire, cette auge a réellement servi aux bains des femmes de notre patrie, comme nous avons osé le dire, et s'il est incontestable qu'après leurs couches, elles venaient encore s'y purifier en présence de la statue, même au XVII.e siècle, ainsi que vous le certifiez vous-même (page 203), que peut donc avoir de si ridicule, le nom de baignoire que nous lui avons donné.

Je crois, Monsieur, avoir répondu tant bien que mal à vos quatre objections. J'aurais dû sans doute, autant par respect pour votre caractère personnel, auquel je me plais toujours à rendre hommage, que pour celui dont vous êtes si dignement revêtu, prendre un ton plus grave ; mais j'ai préféré, sans craindre de vous blesser, traiter à votre exemple un peu gaîment un sujet très-peu récréatif. Loin de me plaindre des petits avis épigrammatiques que vous me donnez, et qui ajoutent tant d'attraits à la lecture de la lettre dont vous m'avez honoré, je vous remercie au contraire de l'agréable distraction que vous m'avez procurée. Ce qui achèvera de vous convaincre de ma sincérité, est l'aveu de la gratitude que je vous dois encore pour vous être contenté de reconnaître la faiblesse d'une de mes positions, et d'avoir passé outre sans vouloir m'y forcer. Ce procédé confirme l'idée que j'ai depuis long-temps de votre supériorité en plus d'un genre, et c'est très-sérieusement, veuillez bien le croire, que je la confonds aujourd'hui avec le respect qu'il est impossible de vous refuser, à moins d'être un ancien welsche, ou un fanatique druide.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LA PRÉSIDENTE DE L'ATHÉNÉE MORBIHANNAIS.

Pour copie conforme :

YVES KERAMORSEC, *Secrétaire à vie.*



HISTOIRE D'OLIVIER DE CLISSON, CONNÉTABLE DE FRANCE;

PAR A. D. DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ.

Olivier de Clisson a été contemporain de Duguesclin : si nous ne possédions pas l'histoire de celui-ci composée sur les nombreux romans du XIV.e siècle, la *Vie de Clisson* (1) jetterait un jour nouveau sur ces temps reculés. L'ouvrage de M. de la Fontenelle ne remplit donc point de lacunes, comme on pourrait le croire au premier abord. Il n'exhume point des matériaux inconnus ensevelis dans les bibliothèques. Toutes les pièces sur lesquelles est fondée cette histoire sont entre les mains des savants : les actes de Bretagne, publiés par D. Lobineau et D. Morice, nous les font connaître toutes.

Avec ces matériaux soumis à une critique éclairée, il y a deux manières d'écrire l'histoire des héros du XIV.e siècle. La première consiste dans la peinture exacte et naïves des mœurs de ces temps à demi-barbares : c'est la manière qu'a suivie M. de Barante dans l'*Histoire des ducs de Bourgogne.* Nulle part on ne trouve plus de matériaux pour ce genre d'histoire que dans les ouvrages qui nous sont restés sur Duguesclin. Ces vieilles chroniques dont Menard et Lefebvre ont su faire usage, mais dont Duchatelet et Guyard de Berville ont méconnu le prix, nous représentent on ne peut plus fidèlement les traits réels de la physionomie de la Bretagne et même de la France à cette époque reculée. Le goût du merveilleux, le besoin des fables, s'allient sans cesse dans ces récits à la rudesse féodale et à l'esprit chevaleresque de ces temps sans culture. Là, les prestiges, les enchantements se mêlent d'une manière on ne peut

---

(1) 2 vol. in-8.o; prix : 12 francs ; à Paris, chez Firmin Didot, père et fils, imprimeurs-libraires, rue Jacob, n.o 24 ; à Nantes à la librairie du *Lycée.*

plus bizarre au tableau des événements réels. Plus l'historien est naïf et crédule, plus il rentre dans le siècle qu'il veut peindre, et plus il est vrai. Celui qui entreprendrait d'écrire ainsi l'histoire de Duguesclin avec les nombreux matériaux que nous possédons, ne manquerait pas d'intéresser vivement. La vie naïve et chevaleresque de Duguesclin prête plus en effet à l'histoire pittoresque proprement dite, que les aventures des chefs inconnus de ces clans écossais que Walter-Scott met en scène, ou que les révoltes nombreuses des princes bourguignons, dont nous entretient M. de Barante.

La seconde manière d'écrire l'histoire de ce siècle, le dernier du moyen-âge, c'est de le peindre en le jugeant; c'est de substituer la gravité de notre style moderne à la naïveté du langage antique; c'est de ne pas se borner au rôle d'un peintre de mœurs, mais de se pénétrer des devoirs du publiciste. Il n'y a pas d'époque peut-être où le discernement d'un historien soit plus utile. Il n'y avait pas alors de ces grands changements qui ont donné une physionomie si particulière au XVI.e siècle; mais il y avait un besoin naissant de liberté et de lumières qu'il ne faut pas méconnaître. On était arrivé à ce point où les ténèbres commençaient à se dissiper pour laisser poindre le jour. Robertson a remarqué que le XI.e siècle était l'époque où la société européenne était arrivée au dernier terme de son avilissement. Depuis ce moment, les progrès avaient été lents, mais réels. Les croisades, qui avaient mis un terme aux guerres particulières, avaient introduit en même temps dans l'Europe illétrée quelques-unes des sciences cultivées alors avec succès par les Arabes. Les communes avaient traité avec les seigneurs ruinés par ces expéditions lointaines; et la richesse acquise par l'industrie servit au moins une fois à acheter la liberté. Les appels qui permettaient de décliner la jurisdiction d'un seigneur pour recourir à un plus puissant, commencèrent plus tard à rompre les liens du gouvernement féodal. Les princes s'aidèrent du peuple pour mieux combattre les grands, et l'admission des députés des villes aux états fit rentrer la nation dans ses droits. Du temps de Duguesclin et de Clisson, on trouve des événements qui, bien appréciés, jettent un nouveau jour sur l'histoire. La facilité avec laquelle

le premier organisa les *grandes compagnies* montre le désir que manifestaient déjà les rois d'avoir une armée permanente; les révoltes des Flamands, que réprima le second, indiquent, à ne pas s'y tromper, cette fermentation sourde qui précéda dans le Nord le réveil des institutions républicaines. Ces Flamands, qui entretenaient des intelligences en France, n'étaient pas des révoltés qui ne savaient ce qu'ils demandaient. Poussés par leur siècle, comme les réformés le furent depuis par le leur, ils voulaient des institutions en harmonie avec les besoins de l'époque. Un brasseur de bierre pouvait se trouver à la tête de ces rassemblements, sans les décréditer pour cela. Le vulgaire juge des événements d'après les hommes que le courant du fleuve porte par hasard à la tête des autres; le sage remonte le cours du fleuve jusqu'à sa source, pour découvrir les causes qui lui ont imprimé une direction nouvelle.

L'ouvrage de M. de la Fontenelle, ne rentre dans aucune de ces deux manières : ce n'est ni un récit naïf, ni une narration philosophique. L'auteur a suivi la marche de nos bénédictins. Il n'y a donc rien dans cet ouvrage que nous ne trouvions dans D. Morice, et peut-être même dans D. Lobineau, quoique venu auparavant. Nous n'y voyons rien qui serve à modifier l'histoire de la Bretagne ou de la France, au XIV.e siècle, d'une manière particulière. Cependant, l'ouvrage est utile, en ce que le lecteur est obligé de chercher dans plusieurs livres ce qui concerne Clisson, et qu'il le trouve ici réuni dans un seul. N'exigeons pas de l'auteur plus qu'il n'a voulu donner. Il n'a prétendu ni tracer un tableau pittoresque, ni écrire un ouvrage philosophique. Il ne se donne ni pour un disciple de Schiller, ni pour un adepte du genre introduit par M. de Barante. Prenons-le, pour ce qu'il a voulu être, et ne jugeons son livre que d'après le plan sur lequel il a été composé.

L'auteur, dit modestement, qu'il livre cette première édition au public, comme une preuve qu'il serait bien-aise de voir corrigée. Nous allons, en conséquence, lui faire part des observations que nous avons faites, dûssent-elles lui paraître fausses ou minutieuses. Si la seconde édition de l'ouvrage rectifie quelques-unes des

imperfections que nous aurons remarquées dans celle-ci, nous ne regretterons pas la peine que nous nous serons donnée.

Nous louerons d'abord l'auteur de son impartialité. Trop prévenu, peut-être, en faveur de l'époque, il ne l'est nullement en faveur de son héros ; et, tout en célébrant les qualités du connétable, il ne dissimule pas ses vices. Néanmoins, il accorde à Clisson des talents militaires qu'il semble mettre au-dessus de ceux de Duguesclin. Il critique même, à cette occasion, les articles consacrés à ces deux grands hommes, dans la biographie universelle, par MM. Fiévée et Villenave. Je me suis étayé dans un autre écrit, des opinions des deux littérateurs que je viens de nommer, et je persiste à croire, avec eux, que Clisson était moins grand capitaine que Duguesclin. L'art de la guerre, dans ces temps-là, n'était pas un art proprement dit, et, s'il faut compter les coups-de-main, ceux de Duguesclin, par leur nombre et par leur importance, l'emportent sur ceux de Clisson, bien que celui-ci ait toujours été vainqueur, et que l'autre ait été souvent malheureux, principalement à la bataille d'Auray et à celle de Navarreth. Personne n'a mieux démontré que M. de la Fontenelle, combien Clisson fut supérieur à son devancier par les avantages sociaux. Les immenses richesses de l'un, quoique la source n'en fût pas toujours pure, en faisaient un grand seigneur, qui allait de pair avec les princes ; l'humble fortune, ou, pour me servir de ses expressions, la *pauvre noblesse* de l'autre, ne fait voir en lui qu'un simple gentilhomme qui craignait de prendre une charge si fort au-dessus de sa condition. Il faut cependant avouer que ces avantages qui éblouissent le peuple, n'éblouissent pas l'historien, et que celui-ci a raison de mettre le grand homme que le peuple appelait le bon connétable, que les soldats nommaient leur père, au-dessus de celui que les Anglais avaient flétri de l'odieux surnom de *boucher*.

Dans un autre endroit de son livre, M. de la Fontenelle, suivant les traces de l'abbé Irail et autres panégyristes, parle des avantages immenses que la Bretagne a tirés de son union à la France. Je ne prétends pas dire que tous les Bretons de nos jours n'aient mille rai-

sons de se féliciter d'être Français ; mais j'ose affirmer, et les preuves sont là, que les Bretons d'autrefois ont eu plus de raisons encore de se plaindre de l'avoir été. La monarchie française, à l'époque où la Bretagne en a fait partie, n'était plus soumise à ce régime féodal, qui, au milieu de tant d'inconvénients, avait du moins, parmi quelques avantages, celui de balancer les pouvoirs. Une puissance unique alors régissait la France. Louis XI avait abattu les grands vassaux ; Charles VIII, Louis XII, François I.er, les occupèrent dans des guerres étrangères. Les réformés qui avaient imaginé des cercles en France, comme en Allemagne, cédèrent aux armes et à la politique de Richelieu. Quand Louis-le-Grand monta sur le trône, la nation était le roi, et sa capitale était l'empire. Les provinces, redoutées à cause de l'esprit de rebellion qui s'y était manifesté, furent négligées quand tout fut tranquille : la Bretagne, plus que toutes les autres, eut à se plaindre de l'oubli dans lequel elle est restée ; et si, de nos jours, les étrangers qui la visitent la trouvent en arrière des autres parties de l'Europe, ne doit-on pas s'en prendre à ceux qui l'ont gouvernée ? M. Aimé Martin a publié récemment, dans *le Journal des Débats*, un article sur la Bretagne, auquel on a répondu avec trop de précipitation, ou trop de timidité. C'était à l'union de la Bretagne à la France qu'il fallait attribuer la barbarie dans laquelle une partie de cette province est encore plongée aujourd'hui. Les peuples ne s'éclairent pas tout seuls, et, puisque les gouvernements mettent l'éducation en ferme, c'est à eux d'établir de ces fermes-là partout. Quand on acquiert des peuples pour les combattre ou les ridiculiser, ce n'est pas le moyen de les éclairer. L'union a paralysé les efforts des Bretons, loin de les seconder. L'œuvre politique a été hostile, et a empêché l'œuvre morale de fructifier. La Bretagne, abandonnée à elle-même au XVI.e siècle, n'a pu profiter des lumières qui se sont répandues alors sur toute l'Europe. On s'étonne de n'y trouver rien qui soit au niveau du siècle ; mais la lumière a été interceptée pour elle. La Basse-Bretagne est restée avec ses landes incultivées, ses chemins impraticables, sa population ignorante, sans qu'on soit en

droit de s'en prendre à elle. En effet, quelque bonne envie qu'elle ait eu de s'enrichir ou de s'éclairer, il n'y a que le gouvernement qui permette de défricher des landes, il n'y a que lui qui envoie des ingénieurs pour ouvrir de grandes routes et des officiers de l'université pour diriger des écoles (1).

Voilà les deux sujets principaux sur lesquels je ne suis pas d'accord avec M. de la Fontenelle. Les autres remarques que je me permettrai de lui faire roulent sur des détails moins importants :

Je trouve, page 3 du livre 1.er, cette phrase sur Clisson : « Né Breton, et sujet d'un prince vassal de la » monarchie, il préjugea que toute l'étendue du pays, » de la Manche aux Pyrennées devait par la force des » choses former un seul état. » C'est faire honneur à Clisson d'un mérite qu'il n'a pas eu. Ce guerrier n'a été ni assez éclairé ni assez désintéressé pour préjuger que, par la *force des choses*, toutes les provinces françaises devaient faire partie de la monarchie. Des raisons particulières l'ont armé contre son prince, et si les événements ont mis le bon droit de son côté, il ne faut pas faire honneur à sa prévoyance de ce qui lui a simplement été suggéré par la haine et le désir de la vengeance. Le hasard dirige fort souvent les événements, et on dit ensuite que les hommes les ont amenés par de profondes combinaisons. On ne peut prêter des intentions de ce genre à des hommes ignorants comme l'étaient généralement tous ceux du XV.e siècle. On peut aussi contester cette vassalité qu'on établit ici comme un fait : Du temps de Clisson les ducs, en rendant hommage au roi, se servaient d'une formule qui prouvait assez qu'ils n'avouaient pas l'hommage-lige.

« L'amour de la patrie excita en lui un courage extraor» dinaire dont il aida puissamment le roi Charles V

---

(1) Il y aurait un beau chapitre à faire sur les landes : toujours est-il que là, comme ailleurs, le gouvernement ne consulte guère le peuple. Les landes sont partagées d'après des titres qui protègent frauduleusement une partie de la population, aux dépends du tout. Quant aux grandes routes, depuis le duc d'Aiguillon, celles de Bretagne ne le cèdent pas à celles des autres parties du royaume. C'est un peu de bien resté d'une administration dont il y a beaucoup de mal à dire.

» dans son projet de chasser les Anglais de France ; et le » *porta, d'après le vœu de la nation*, à la dignité militaire la plus éminente. »

Ce n'était point *le vœu de la nation* qui portait les grands hommes aux places éminentes. Dans ces temps là, comme depuis, c'était la volonté du prince ou celle de ses ministres. En second lieu, il y a là un abus de termes assez extraordinaire : ce n'était point l'amour de la patrie qui attachait Clisson à la France et lui faisait porter les armes contre son prince légitime et désoler le pays qui lui avait donné le jour. L'amour de la patrie, de quelque manière qu'on le définisse, n'est point contraire à ce sentiment puissant qui nous attache par-dessus tout aux lieux qui nous ont vus naître, aux hommes qui ont été les compagnons de notre enfance. L'étendre au-delà de cette mesure pour en faire un faux point d'honneur, c'est substituer une abstraction politique à un sentiment moral.

Page 199. — En note. « Pierre de Dreux, dit Mauclerc, fut le premier duc de Bretagne, etc. » C'est une erreur grave. D'après le système des historiens français ce fut le 1.er qui porta le titre de duc à la cour de France ; mais, dès le IXe siècle, ce titre était affecté aux souverains de la Bretagne. Au rapport de d'Aargentré, liv. 3., p. 125, *Le duc Pierre de Bourbon se mocquait même des ducs de France, disant qu'il n'y en avait que quatre en l'occident qui méritassent ce titre, entre lesquels il mettait les ducs de Saxe et de Bretagne.* Les actes qui nous restent d'Alain-le-Grand portent à la fois les titres de roi et de duc, *duquel*, dit le Baud, en parlant de ce dernier, *peu de princes en celui temps usaient.* (Histoire de Bretagne, c. 17, p. 125.) Tous les successeurs d'Alain le Grand portaient le titre de *Duc* ; il se trouve des chartes de fondation de l'an mil, portant ces mots : *Ego Alanus Dei gratiâ comes et dux Britanniæ gentis*, et l'assise, célèbre connue sous le nom d'*Assise du comte Geoffroi*, porte à la fois le nom du prince et celui de son épouse avec les titres de duc et de duchesse ; on y lit en effet : Geoffroi comte, fils du roi Henri, *duc de Bretagne*, comte de Richemond, et Constance comtesse, fille de Conan, *duchesse de Bretagne*, et comtesse de Richemond. (Voy. Le Baud, ch.

33

27, p. 198.) On sait que cette assise date de 1185 et que Pierre de Dreux qu'on veut considérer comme le premier duc de Bretagne, ne monta sur le trône qu'en 1212.

Dans les pièces justificatives, il est dit que le château de Clisson fut réuni à la Bretagne en 943 sous Alain Barbe-Torte, par suite du traité passé entre ce prince et Guillaume Tête-d'Etoupes, comte de Poitiers. C'est une faute puisée dans l'ouvrage de M. Lemot sur Clisson. Par le traité cité ici, Alain Barbe-Torte ne fit que rendre à la Bretagne les limites qu'elle avait sous le règne de Nominoë. En effet, d'après la conquête que fit alors Lambert, comte de Nantes des pays de Mauges, Tiffauges et Herbauge, le comté de Nantes avait pour bornes la Vilaine au nord, la rivière d'Oudon à l'est, et, de là, il descendait en passant par le Laïon, l'Evre et le château de Pierre-Fitte jusqu'au Lai qui se jette dans l'océan vis-à-vis l'île de Rhé. L'abbé Travers, dont le manuscrit déposé à la bibliothèque publique de Nantes, peut être consulté avec autant de confiance que les actes mêmes de Bretagne, donne sur cet événement des détails qui appuient la version qu'on rapporte ici.

On dit dans le texte, page 11, que la duchesse Alix était fille unique de la duchesse Constance. Alix était la fille aînée du troisième mariage de cette princesse. On n'est pas bien d'accord sur les enfants que laissa Constance de son premier mariage avec Geoffroi II. Outre Artur, qui fut duc de Bretagne, on compte Eléonore restée en Angleterre après le meurtre de son frère, où elle était connue sous le nom de la *Brette*, ou *demoiselle de Bretagne.* Des auteurs donnent à Eléonore une sœur appelée Mathilde. Dom Morice dit que Constance n'eut qu'une fille de ce premier mariage, Eléonore, âgée de deux ans, lors de la mort de Geoffroi II, son père. Constance n'eut point d'enfants de son second mariage avec Ranulfe, comte de Chester; mais il n'y a plus de doute sur ceux qu'elle a laissés de son troisième mariage avec Guy de Thouars. Elle en eut trois filles : l'aînée, nommée Alix, lui succéda au duché; la seconde, appelée Catherine, épousa un seigneur de Vitré, et la troisième, Marguerite, fut mariée à Geoffroi, vicomte de Rohan. (*Voyez D. Morice, table généalogique, p.* 23)

Ces fautes tiennent à l'histoire même; il en est qu

proviennent simplement du défaut de connaissance des localités : c'est ainsi qu'en parlant de la ville de Clisson, dans les notes, l'auteur dit que M. Cacault fit bâtir un musée dans le parc de la Garenne. Tout le monde sait que le musée Cacault est du côté opposé à la Garenne. Jean le Bouteiller et Hubert Dufresnoy, dont il est parlé à la page 19 du 1.er livre, ne furent pas faits prisonniers au Faouet, mais à la Roche Periou. Dans la même page, M. de la Fontenelle dit Charles d'Espagne au lieu de Louis d'Espagne. Dans tout l'ouvrage il écrit Blein pour Blain, la Roche-Perion pour la Roche-Periou. On reproche à M. de Barante d'écrire Colwerlie, M. de la Fontenelle substitue à ce nom celui de Caverlée, qui n'est pas plus exact : les historiens anglais, Hume, entre autres, disent Caurelee. Pour ce qui tient au style, je n'aime pas à voir employer fréquemment *malgré que* pour *quoique*. Je lis à la page 5 : « les armes y attachées » ; dans le style de l'histoire on dit : les armes qui y sont attachées. P. 98, liv. 3, l'auteur dit : *Madame de Clisson*, au lieu de dire Marguerite de Rohan, femme de Clisson ; liv. 4 p. 130, *les domestiques à Monfort*, au lieu des *domestiques de Montfort*. Beaucoup de négligences de ce genre peuvent être corrigées sans peine dans une seconde édition.

Il serait important aussi de faire disparaître un défaut grave de celle-ci, je veux parler de l'accumulation inutile des noms de famille. Nos anciens auteurs ont écrit dans ce genre, parce que beaucoup des familles citées existaient encore, et qu'on avait alors le faible de tenir à ce genre d'illustration. Ce soin minutieux, qui flatte l'amour-propre des familles, nuit à la marche générale de l'histoire. Il faudrait aussi plus de critique. La plupart des faits que l'auteur rappelle sont contestés, il serait bon dans une histoire particulière de les mettre dans tout leur jour. C'est ainsi qu'on ne peut parler de la disgrâce et de la mort de Duguesclin sans dire un mot des versions opposées auxquelles elles ont donné lieu. Ce travail est à peu près fait dans les excellentes notes qui accompagnent la volumineuse collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, publiés par M. Petitot. Les termes du blason n'appartiennent pas non plus à l'histoire proprement dite : ils sont connus de trop peu de lecteurs pour les citer souvent sans les expliquer. Les notes

servent d'ordinaire à éclaircir le texte: en voici une qui bien certainement ne le rend pas plus clair. L'auteur parle dans le texte de l'aigle que Duguesclin portait sur ses armes, et il ajoute dans la note : « Bertrand Duguesclin portait pour armes : d'argent à l'aigle de sable » éployée à deux têtes, becquée et membrée de gueules, » à la cotice de gueules, mise en bandes, brochant sur » le tout. » Boileau nous a dit que ce jargon-là n'était pas français, et Montaigne qui portait d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de mesme, armée de gueules, mise en fasce, nous avertit *qu'il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.*

Dans le désir de donner plus de rapidité à sa narration, l'auteur omet très-souvent des circonstances essentielles. C'est ainsi qu'il ne dit point, à propos du siége de Derval, que les Anglais ayant débarqué à Brest, la ville ne devait point être rendue aux Français, puisque ceux-ci ne devaient en prendre possession qu'en cas que la garnison ne fut pas secourue. (Voyez là-dessus Froissard et les actes de Bretagne, t. 2,, p. 78). En oubliant de faire mention de cette circonstance, le lecteur semble rejeter sur les Anglais tout l'odieux de l'exécution cruelle qui marqua ce siége célèbre, tandis que c'est à la cruauté seule de Clisson et à la faiblesse du duc d'Anjou qu'il faut l'attribuer.

En citant l'acte du parlement par lequel Charles V, en guerre avec Jean IV, ajournait celui-ci devant la cour des pairs, l'auteur dit simplement que le duc ne comparut pas. Mais il devait ajouter que, suivant les lois en vigueur, cet ajournement devait être accompagné d'un sauf-conduit, et que le défaut de sûreté dispensait le duc de se présenter. (*act. de Bret., t. 2., p.* 201. *D'Argentré* 1-9.) D'ailleurs la sommation ne fut signifiée que dans les villes de Nantes, de Rennes et de Dinan où le duc n'avait point de procureur; il ne fut signifié, dit Le Baud (ch. 41, p. 361, ni à Brest, ni à Derval *qui se tenaient au duc, ni en lieu où il eut puissance.*

Il ne faut de rapidité dans le style qu'autant qu'elle ne conduit pas à la sécheresse. Une histoire particulière principalement n'acquiert de prix que par les détails. La plupart de ces circonstances, qui font lire avec tant de plaisir l'Histoire des ducs de Bourgogne, ne se trouvent

point ici, et ce sont ces circonstances qui, bien jugées et bien présentées, donnent une physionomie particulière aux écrits historiques du moyen âge. Entre mille passages, j'en choisis un qui va éclaircir ce que je reproche à l'auteur. Personne n'ignore les détails de l'arrestation de Clisson au château de l'Hermine. Cet événement a fourni à Voltaire le dénouement de la tragédie d'Adelaïde Duguesclin, et M. de Barante y a trouvé le sujet d'un récit dramatique totalement neuf en histoire. M. de la Fontenelle, en voulant abréger le récit a omis des circonstances qui y auraient ajouté quelqu'intérêt. Voici par exemple comment il raconte la manière dont Beaumanoir se présente au duc pour lui demander l'élargissement du Connétable : « Ayant appris l'événement, il » mit un genou en terre devant le prince et le supplia » de ne pas se déshonorer par une action que tout le » monde blamerait. *Or, va, répliqua Jean IV, tu n'au-* » *ras ne mieux ne pis que lui*, et il fit un geste, comme » pour lui crever un œil; s'étant un peu retenu cepen- » dant, il donna des ordres en vertu desquels Beauma- » noir fut arrêté à l'instant, chargé de chaînes, et con- » duit lui-même dans la tour. » Ce récit, bien que vrai, est tronqué. Voici comment d'Argentré s'exprime : « Le » sieur de Beaumanoir, qui était là et qui avait vu ce » qui s'etait passé.... s'approcha, commençant à sup- » plier le Duc de même et avec toute humble instance » de donner congé au sieur de Clisson. Le duc, qui n'ai- » mait pas Beaumanoir..... s'avança contre lui, et, met- » tant la main sur sa dague, lui dit : ne m'en dis pas » beaucoup de chose, veux-tu que je te rende au point où » est ton maître ? Beaumanoir répondit : Monseigneur, » je pense que de votre grâce mon maître soit bien. Le » Duc répliqua : je te demande si tu veux être en ce » point ? Beaumanoir répondit qu'oui. Puisque tu veux » être ainsi, dit le Duc, je te veux crever un œil » comme lui.... » Ces circonstances, comme tant d'autres qui suivent, ne sont pas des détails inutiles comme on pourrait le croire au premier abord. On y voit désignée l'arme dont on se servait alors, la dague ou gros poignard dont on usait dans les combats singuliers. On sait, pour le dire en passant, que Ducange dérive ce mot du bas-breton *dager*, que l'on appelait en vieux français *badelaire*. Quelques-uns veulent que ce mot vienne

des Daces, parce que la dague était l'arme de ce peuple. On trouve en second lieu dans les questions réitérées du duc une intention qui le rend plus odieux encore ; car à la perfidie de l'action principale se joint une ingratitude raisonnée. La colère qui emporte l'homme est quelquefois excusable, mais celle qui se joint à l'ingratitude affecte douloureusement l'âme de celui qui en est le témoin, et le lecteur ici n'a pas oublié que Clisson avait perdu cet œil en combattant pour la cause de Montfort.

En résumé, l'Histoire d'Olivier de Clisson ne présente qu'une analyse de nos Bénédictins, faite dans l'intention d'écrire la biographie d'un homme qui n'avait pas eu encore son historien. Mais il y a ici, il faut l'avouer, plus de la faute du sujet que de l'auteur. Clisson n'offre rien qui le distingue assez de son siècle, pour que sa vie soit susceptible d'un grand intérêt. Dans la première moitié de sa carrière il est éclipsé par Duguesclin; dans la dernière moitié il tombe dans la disgrace des princes français occupés par des discordes civiles, et s'il ne reste pas dans l'oubli, il ne le doit alors qu'à la haine qui l'arme contre son prince. ED. RICHER.



LA VIERGE DU PRIEURÉ.

Si l'ange a des sœurs sur la terre,
Si dans un œil mortel brille un rayon sacré ;
S'il est un cœur céleste et pourtant ignoré,
Qui calme les douleurs et donne avec mystère :
C'est la Vierge du Prieuré.

Lorsqu'un hiver cruel désolait la contrée,
Près des autels souvent je l'ai vue éplorée,
Epancher devant Dieu son cœur pur et chrétien :
Une larme tombait de sa triste paupière !
Peut-être disait-elle, en sa douce prière :
« Mon Dieu, le pauvre souffre, et moi je ne puis rien. »

Pour couvrir quelque femme errante et désolée,
De ses voiles d'hiver à moitié dépouillée,
Elle oubliait le froid..... Sa sœur ne pleurait plus ;
Et, quand tout lui manquait pour calmer la souffrance,
Elle montrait le Ciel et parlait d'espérance,
Et ce n'était pas un refus.

Sur ses lèvres sans art, mais pleines d'harmonie,
A la simplicité la douceur est unie ;
Quelques mots de sa bouche ont consolé bientôt,

Et, près des saints autels, penchant son front tranquille,
Quand tout bas elle prie, on l'écoute immobile :
Sa voix est une voix d'en haut.

A l'heure où l'on entend la cloche matinale,
De sa piété virginale
Je veille invisible témoin ;
Plus pure, à l'Eternel mon âme alors s'adresse :
Je la vois; mais, sachant qu'un seul regard la blesse;
Je prie en l'observant de loin.

L'ange à sa chaste sœur tout bas parle sans doute :
Sa tête est inclinée ; on dirait qu'elle écoute
Je ne sais quel secret doux et mystérieux,
Un de ces mots sacrés que dit une voix tendre
Au juste charmé de l'entendre,
Quand, plein d'un saint amour il voit s'ouvrir les cieux.

Un jour devant la Vierge, auprès de la chapelle,
Passait un vieil aveugle ; on lui disait : « C'est elle ! »
Il s'arrêta pour la bénir.
Il faisait froid ; un chien lui servait seul de guide;
Il pleurait ; elle, alors, prenant sa main timide :
« Nous étions seuls.... Le Ciel a dû nous réunir. »

Et, tandis que la Vierge en sa crainte naïve,
Voulait se dérober à la foule attentive,
Heureuse et tremblante à la fois,
Le vieillard dont le cœur s'ouvrait à l'espérance,
Le vieillard se taisait, mais pleurait en silence :
Le cœur parle mieux que la voix.

Environné de sa tendresse,
Depuis cet heureux jour il passe sa vieillesse
Comme un antique aïeul qu'on soigne et qu'on chérit ;
Et, s'il pleure en songeant à la douce lumière,
S'il se plaint quelquefois, elle lui dit : « Mon père ! »
Et le bon vieillard lui sourit.

Conserve-là, mon Dieu, cette âme bienfaisante :
Dans ce vallon des pleurs où tout vit dans l'attente,
Qu'elle, au moins, nous apprenne à connaître les cieux.
Il est des méchants sur la terre :
Qu'il soit une âme où brille un divin caractère,
Sublime appui des malheureux.

Dégoûté des plaisirs qu'aime son cœur crédule,
Quand l'homme épouvanté recule....
Il a vu le remords se mêler à ses jeux :
Que cette âme du Ciel paraisse, et qu'il la voie,
Alors il comprendra qu'il est une autre joie,
Et portera plus haut ses regards et ses vœux.

Alors, abandonnant les rêves de la vie,
Il dira, des plaisirs dont son cœur fut épris :
« Ces pompes d'un moment, qu'un autre les envie....
» J'ai vu l'ange et j'ai tout compris. »

ED. TURQUETY.

SEIZIÈME NOTE EN ITALIE (1).

Peintures ...iques. Cu...sités des ...isées de ...tici et de ...ples.

Pour compléter l'étude des choses antiques, si fructueusement ébauchée aux visites de Pompéia et d'Herculanum, il faut passer quelques heures dans les musées de Portici et de Naples, où ont été réunis tous les objets précieux qu'on a tirés des fouilles des deux cités exhumées. C'est ce que nous allons faire.

Nous commençons par Portici.

Il pouvait nous rester encore des doutes sur la perfection du talent des anciens dans la peinture, parce que ce que nous avions vu jusqu'à ce jour tenait de l'ornement élégamment traité, plus que de l'art de Raphaël. En visitant les galeries de Portici, il faut que nous accordions à nos maîtres en architecture et en sculpture, non pas la palme de la peinture, mais une immense part dans notre estime. Il se trouve ici de véritables tableaux, conçus et exécutés de manière à faire encore honneur à d'illustres pinceaux modernes.

Parmi les tableaux d'histoire qui s'offrent à nous en grand nombre, et tels que nous pouvons douter si nous ne sommes pas dans un musée moderne, nous distinguons : — L'éducation de Télephe, fils d'Hercule, cadre de 8 pieds sur 6. L'Hercule nu, un peu plus haut que nature, est admirablement modelé ; le héros sourit à l'enfant qui se joue aux mamelles de la biche, avec une satisfaction toute paternelle ; la femme, assise, drapée avec beaucoup de goût, regarde avec une expression douteuse : ce n'est point là la mère. — Un Achille instruit par le Centaure dans l'art de toucher la lyre. Un de nos peintres modernes a traité le même sujet en substituant l'arc à la lyre, et n'a pas fait un Achille plus attentif. Un Hercule enfant, étouffant un serpent en présence de Jupiter et d'Alcmène effrayée :

---

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée* ; 124, 260, 302, 484 et 579 du 6.e volume ; 241 et 406 du 7.e volume ; 40 du 8.e volume.

celle-ci est bien une mère. — Une Phèdre humiliée par Hippolyte qui a repoussé sa déclaration adultère et qui va s'éloigner. Le jeune prince, pur comme Racine l'a peint; l'épouse coupable, déchirée par l'amour, le dépit et le remords; l'OEnone qui voudrait voir sa maîtresse heureuse, et dissiper les orages qui se préparent; tout, dans ce morceau, rappelle le chef-d'œuvre de M. Guérin qui, sans doute, avait vu celui-ci. Il y a de la similitude dans la pose et dans l'expression de la Phèdre et l'Hippolyte; cependant, ici il n'y a point de Thésée présent, et l'OEnone parlant au fils d'Antiope, ne vaut pas celle de notre compatriote, conseillant à la reine de dissimuler le trouble qui l'agite. — Une Pénélope méconnaissant Ulysse à la porte de son palais, quand ce malheureux roi est déjà reconnu par l'esclave qui l'a nourri; sujet disposé d'une manière très-dramatique. — Une Sapho composant des vers. Demi-figure dans laquelle le peintre a su réunir l'enthousiasme poëtique et la méditation qui le maîtrise. Toutes les Saphos que nous avons sont des folles; celle-ci seule est poëte. — Oreste en Tauride, reconnu par Iphigénie, au pied de la statue de Diane. Cadre de six figures, toutes de la plus touchante expression. Pylade lit, et c'est apparemment la narration des événements d'Argos; Oreste est pensif, ce récit lui retrace d'affreux souvenirs; Iphigénie, qui n'en perd pas une syllabe, est dans l'anxiété du soupçon; elle est sur le point de découvrir la vérité et de reconnaître son père. Trois autres personnages écoutent, agités par des sentiments divers. De ces trois personnages, l'un est la représentation identique des traits et des vêtements d'Iphigénie; ce qui a fait croire à quelques-uns que c'était la princesse représentée une seconde fois et témoignant sa joie depuis que ses doutes sont entièrement dissipés. Mais la répétition d'un même personnage dans un même tableau, serait une faute si grossière, que nous refusons d'admettre cette interprétation: il vaut mieux accuser l'artiste d'avoir imprudemment employé le même modèle pour deux personnages différents. — Ne pouvant énumérer toutes les grandes compositions historiques qui se trouvent ici rassemblées, parce qu'il nous faut garder place pour d'autres peintures, nous ne citerons plus en ce qui

concerne ce genre, que le beau Thésée vainqueur du Minotaure qui est étendu à ses pieds. Un jeune Athénien lui exprime sa reconnaissance en lui pressant la main, un autre embrasse ses genoux, Ariane et d'autres femmes célèbrent son triomphe. Les figures accessoires méritent le reproche d'avoir été faites trop petites, probablement pour rehausser la taille du héros; mais dans l'ensemble, on croirait ce tableau sorti du pinceau de David. Les groupes sont d'une entente parfaite, et la figure académique du libérateur ne paraît le céder en correction et en mérite, ni au Romulus, ni au Léonidas.

Rendons-nous ici à l'évidence : pour la convenance des attitudes, pour le naturel des expressions, pour la correction du dessin, pour l'heureuse disposition des groupes, et même, jusqu'à un certain point, pour la vérité et l'harmonie des couleurs, les peintres anciens étaient artistes à un degré aussi éminent que les modernes; en même temps que pour l'élévation, ou la poésie du style en peinture, souvent ils ont eu l'avantage. Et si quelque chose doit étonner, c'est que nos peintres, je veux dire ceux de Jules II et de Léon X, sans avoir connu ces illustres devanciers, sans avoir eu d'autres modèles que les miniatures léchées et dorées du bas et du moyen âge ou les roides figures qui ont régné jusqu'au XV.e siècle, aient, au réveil des arts, reçu du génie qui y préside, précisément ces mêmes inspirations dont nous voyons les effets dans les grandes compositions antiques qui viennent de réapparaître au jour. Cette rencontre tend à constater l'existence d'un type du beau dans la peinture. — Qu'on en disserte philosophiquement d'une manière contradictoire, à tous permis; mais il nous semble qu'il doit y avoir de l'imprudence à s'écarter de celui que Protogène, Sanzio et David ont consacré.

Notre empressement à vérifier le savoir faire des anciens dans ce que la peinture offre de plus élevé, c'est-à-dire dans les tableaux d'histoire, nous avaient entraînés de suite vers la galerie qui les renferme. Mais ce n'est pas dans cet ordre que les démonstrateurs guident les étrangers au milieu des curiosités du palais de Portici : il faut que nous revenions sur nos pas.

Dans une première pièce, ont été transportés plu-

sieurs des barbouillages écrits par les soldats sur les murs de leur corps de garde à Pompéia. On a, pour effectuer ce transport, comme celui de tous les objets dont nous avons à rendre compte, scié l'enduit de maçonnerie qui les avait reçus. Ces barbouillages sont des noms propres écrits en caractères grecs et en caractères latins, négligemment tracés par des mains différentes et plus ou moins vulgaires. Les auteurs ne s'attendaient pas à passer ainsi sans peine à la postérité. Nous y avons cherché le *Nomine stultorum semper*..... que nous griffonnions dans notre jeune âge sur les murs du collége. C'était bien là, mieux que dans les livres, que devait se retrouver cette satirique sentence.

Deux autres salons renferment les arabesques qu'on a trouvés peints sur stuc dans les appartements des deux villes. Ce sont absolument les ornements fantasques et légers que nous avons imités dans nos papiers de tenture. Quelques parties sont tracées mécaniquement au moyen de patrons, comme on les trace à présent en fabrique, ou, faites à la toise, elles offrent des incorrections d'apprentis-ouvriers qui exécutent mal d'après un bon modèle. D'autres sont terminés par des artistes dont la main habile a placé, ou dans les médaillons, ou sur les déroulements de feuillage, ou sur les touffes de fleurs, des oiseaux, des insectes, des chimères et de suaves figures de femmes, pleines de grâce et de volupté. Le caractère de ces ornements, plus spirituels que sensés, est toujours un peu libre et tel que nous le demandons pour les boudoirs galants.

Une pièce est réservée aux paysages, tous de petite dimension. Ce ne sont pas des Claude Lorrain, tant s'en faut; mais c'est touché avec esprit et légèreté. La perspective aërienne, ou la dégradation des tons dans les objets, à mesure qu'ils s'enfoncent dans les lointains, n'est pas aussi parfaite que nous l'exigerions actuellement, mais elle est indiquée. Quant à la perspective géométrique, elle est irréprochable : on s'en assure à la vue de longues colonnades qui s'éloignent de l'œil, et de temples circulaires, aussi entourés de colonnes. Les sujets champêtres sont ornés de figures, mais sans autre intention que celle de les indiquer rapidement et pour l'effet seulement, comme dans les ébauches. Une seule figure

incorrecte nous a frappés dans les nombreux tableaux du musée, et c'est dans un de ces paysages échappés à la fougue du pinceau. Idée première à laquelle on veut rapidement donner un corps afin qu'elle n'échappe plus à la mémoire. Un morceau assez remarquable, plus pour le sujet que pour l'exécution, est celui qui représente la vue du port et du golfe de Pouzzol. On y reconnaît le môle, ou le pont de Caligula avec ses arches, ainsi que le temple de Sérapis; beaucoup d'autres brillants édifices qui n'existent plus les entourent. On voit, dans le port, des galères sur lesquelles on distingue assez passablement les trois rangs de rames placés au-dessus l'un de l'autre. La vue est prise un peu à vue d'oiseau, sous un angle de 40 à 50 degrés; ce qui fait que le tableau est moitié plan et moitié perspective. C'est un genre aujourd'hui réprouvé, mais qui a eu son mérite et que nous n'avons abandonné que depuis une cinquantaine d'années; peut-être même pour y revenir.

On voit ailleurs des animaux quadrupèdes, oiseaux, poissons, etc; il s'y trouve des choses excellentes et d'un vrai surprenant; plus loin des chasses, enfin des fleurs et des fruits. Sous ce dernier rapport, nous ne faisons rien de mieux. Il faut distinguer un grand vase de cristal ou de verre, à moitié rempli d'eau et dans lequel on a mis des fleurs à rafraîchir : quelques-unes se laissent apercevoir à travers la transparence du verre; le ton de couleur s'en trouve un peu altéré, mais si légèrement qu'il en fait conclure que le verre des anciens était très-pur et très-blanc. Un tableau représente les apprêts d'un bon repas : du gibier, du poisson, des légumes, un gigot de mouton couvert d'un linge pour être garanti des mouches, des légumes et des fruits de diverses sortes; puis, dans une bourse ouverte, l'argent nécessaire pour payer toute cette bonne chère. C'est le style peu poëtique de ces francs tableaux flamands, qui font venir l'eau à la bouche des gastronomes.

La salle où sont les tableaux que j'appellerai de chevalet, quoiqu'il ne s'agisse que de peintures sur stuc, est aussi elle fort intéressante, en ce qu'elle nous fait assister à des actes dont nous n'aurions qu'une connaissance imparfaite par les livres. Ce sont: — Des scènes de comédie: le joueur de flûte est toujours derrière l'acteur qui dé-

clame. Les masques sont expressifs, mais que penser de leur immobilité ? — Des danseurs de corde : ils n'ont pas de balanciers. — Des repas, on y saisit assez bien la disposition des lits du *triclinium*. — Un combat naval de deux trirêmes : l'une d'elles a été choquée par le rostre de l'autre et s'engloutit dans les flots. On voit aussi des galères à la voile. — Des sacrifices : les plus remarquables sont ceux qui étaient peints sur les murs mêmes du temple d'Isis à Pompéia ; les prêtres ont l'habillement de ceux qu'on a trouvés dans les catacombes de Thèbes. — Des têtes d'études pour l'expression : Lebrun n'a pas mieux réussi. — Mille sujets mythologiques et historiques, traités non comme dans nos ignares tableaux de quatre siècles, mais comme aimeraient à le faire aujourd'hui nos peintres les plus ingénieux et les plus gracieux. Je citerai parmi les tableaux semi-historiques, la mort de Sophonisbe, en présence de Scipion et de Massinissa : ce dernier a tous les traits de Napoléon. — J'oubliais les caricatures : il y en a beaucoup. Ce sont des personnages dont le grotesque consiste à avoir la tête trois fois plus grosse que le corps et les jambes, et qui se livrent plaisamment à des actions ordinaires de la vie. Nous imitons à présent ces bambochades, en France et en Angleterre. — La satire a aussi son lot : nous voyons là le perroquet traînant un char et guidé par une cigale : malice dirigée contre Sénèque et son disciple Néron. Le vaudeville de Paris a copié cela sur son rideau, mais la méchanceté n'est plus la même.

Nous répétons que tous ces tableaux, dont le nombre s'élève à 1,600 sont peints avec une grande habileté. Cependant, il faut remarquer que ceux qu'on a tirés des temples sont inférieurs à ceux qu'on a trouvés dans les maisons particulières : les premiers tiennent plus du décors, les seconds sont à plus haut degré des morceaux de connaisseurs. A présent que nous dépouillons aussi les églises pour garnir des musées, nous fournirons l'occasion de faire la même remarque, s'il arrive un jour que nous soyons engloutis et retrouvés.

Les autres parties du palais de Portici renferment en outre de nombreux fragments antiques de diverses sortes, des urnes, des mosaïques, des tombeaux, des inscriptions, des ustensiles, des poids et mesures, des verroux,

des gonds et autres ferrures en bronze employées dans les bâtiments, les entraves auxquels étaient encore attachés les squelettes des criminels, des ossements, le crâne d'Arius Diomède, l'empreinte dans la lave de l'épaule et du sein de sa jeune épouse, etc. etc. Un objet très-curieux est le petit oratoire de cette bonne dame de Pompéia, qui, contristée de sa stérilité, avait une si tendre dévotion au dieu Priape, le magnifique mais lubrique trépied dont nous avons parlé dans notre dernière note, était au milieu de cette cellule d'ailleurs ornée des emblêmes du culte d'Isis. Sur les murs de l'oratoire ont été appliquées plusieurs enseignes peintes qu'on n'a pas voulu laisser à Pompéia, exposés aux altérations de l'air; entr'autres, celle d'un potier et celle d'un cordonnier. Toutes deux représentent ces artisans faisant travailler leurs ouvriers sous leurs yeux et montrant la bonne qualité de leur marchandise au chaland, enfin, celle d'un maître d'école. Cette dernière est la plus bizarre. Le pédagogue a fait saisir par deux esclaves un élève négligent, et lui administre une fustigation sur le derrière à découvert; les autres écoliers, rangés autour de la salle, et dûment avertis par les cris de leur camarade du sort réservé aux paresseux, étudient attentivement leurs leçons. C'était sans doute aux parents que l'instituteur voulait plaire en étalant cette scène instructive sur le devant de sa maison. Au reste l'auteur du tableau aurait mérité lui-même la fustigation: car son ouvrage est peint comme nos enseignes de cabaret. Ce tableau sera de la plus haute utilité pour les érudits en flagellation, qui veulent aujourd'hui remettre en honneur cette indécente pratique: ils citeront et diront avec gravité que les Romains nos maîtres en toutes sciences faisaient, comme eux, pénétrer par le postérieur des jeunes garçons, le *latin* qu'on voulait leur caser dans la tête.

Nous faisons trêve un moment avec l'antiquité pour parcourir les modernes logements royaux. Ils sont fort riches, et pour la plupart, tels que les avait fait décorer la reine Caroline Murat. Les dessins des ameublements sont venus de France, mais la princesse avait eu l'adresse de se populariser en n'y employant que des étoffes de soie de la fabrique napolitaine de Cazerte. Le

roi actuel occupe une partie des appartements de cette dame, et son épouse secrète, la belle duchesse de Floridia, repose sur un magnifique lit de parade que Caroline avait fait exécuter à Paris : c'est un chef-d'œuvre de bon goût. Ces deux illustres personnages se voient, sans scandale, encore environnés de toutes parts d'aigles françaises et de monogrammes de la famille de Napoléon. Les appartements du roi révolutionnaire Joachim sont, par une piquante rencontre, habités par l'imprudent protecteur des révolutionnaires de 1820, par le prince actuellement héritier du trône. Beaucoup de pièces y sont pavées en mosaïques du plus grand prix, tirées d'Herculanum. L'un des salons est remarquable en ce que plafond, sol, murailles, lustres, candélabres et autres ornements, tout est en porcelaine dans le genre chinois. Cet ouvrage, plus bizarre qu'agréable à l'œil, est du temps de Charles III, et a coûté, dit-on, plus de deux millions de francs.

Le concierge conduit les étrangers dans une salle où sont encore appendus les portraits de Napoléon, de Joachim, de Joseph et de leur famille, peints par Gérard. Le vieux roi Ferdinand I.er, que nous pouvions soupçonner d'être craintif, en ne le rencontrant jamais hors de chez lui qu'accompagné d'une garde nombreuse, n'a pas, comme on le voit, peur des ombres. Le buste du fils de Napoléon, exécuté par Canova, est aussi sur la cheminée d'un de ses cabinets, quoique celui-là ne soit cependant pas une ombre.

Mais laissons ces signes des bouleversements modernes, et retournons au siècle de Vespasien et de son fils : l'académie *dei studii*, aujourd'hui le Musée-Bourbon, nous attend à Naples, pour nous initier à des mystères de l'antiquité non moins piquants que ceux de Portici.

Voici des patères, des lacrymatoires, des coupes, des haches, des spatules ; des pinces et cuillers pour les victimaires ; des goupillons, ou aspersoirs pour l'eau l'eau lustrale ; des bâtons et des crosses d'augures et de pontifes ; des *ex-votos*, bras, jambes, yeux, oreilles, etc., tous guéris par de dévotes intercessions. — Des armes offensives et défensives, glaives, lances, boucliers et casques ; nous ne voyons pas de cuirasses. — Des lampes souvent élégantes, parfois de

l'immodestie la plus cynique : les unes sont suspendues par des chaînes, les autres sont supportées par des candelabres. — Des idolines de bronze en grand nombre, variant de hauteur de six à vingt-quatre pouces : il y en a de charmantes pour la pureté du dessin et le fini de la ciselure, mais on en trouve aussi de lourdes et incorrectes ; il y a même des magots difformes. Il ne faut pas croire que tout ce qui est antique soit beau ; il y eut aussi jadis de mauvais artistes. Quelques-unes de ces figurines feraient rougir des habitués de corps-de-garde ; d'autres sont libres, mais moins repoussantes ; telle est un ou une hermaphrodite, enfant de l'imagination déréglée des Grecs, sujet moëlleux, dans lequel le sexe féminin domine. Nous remarquons une belle amazone à vêtements courts, c'est la chasteté armée ; et tout auprès, une danseuse nue, qui est la plus gentille personne du monde ; elle s'élève sur la pointe de ses jolis petits pieds, balance son corps gracieux et touche à peine la terre, sans qu'aucune contraction annonce qu'elle se prépare à bondir. — Séductrices de l'opéra, venez prendre modèle.

Le conte de la Belle-au-Bois-Dormant va-t-il se réaliser ? Dans cette armoire, sont déposés du froment, des fèves, des lentilles, trouvés à Herculanum et seulement un peu noircis par le temps. — Deux pains, l'un d'eux a la marque du boulanger qui le vendait. — Du levain provenant de la même boutique, il est enveloppé dans un linge. — Un pâté de viande hachée, avec croute ; on en avait déjà enlevé une tranche. — Quatre œufs, dont les coquilles n'ont été nullement fracturées : qu'en dites-vous ? des œufs frais de 1800 ans ! — De la cire, du savon, des filets, de la corde, du drap teint de pourpre, du linge de corps tout roulé pour être placé dans un coffre, une bourse avec des pièces de monnaie dedans, des bouchons de liège, des éponges, un œuf d'autruche, et mille autres curieuses bagatelles de ce genre, dont la conservation est parfaite.

Les bijoux d'or et d'argent étonnent moins, sous le rapport de leur inaltération ; mais ils intéressent par leur bon goût et par leur similitude d'usage, avec ce qui plait tant encore à nos dames. Ce sont des bagues, des bracelets, des agrafes, des pendans d'oreille, des épingles,

des aiguilles, des miroirs de métal, des peignes, des boîtes, des cassolettes, des coupes, des trépieds. Quelques-unes sont ornées de camées et de pierres précieuses, mais aucune, de diamants. — N'oublions pas du galon d'or, sans soie, et des feuilles d'or battu, minces comme les nôtres et préparées pour la dorure.

Les pierres gravées qui sont là, arrêteront un *Caylus* pendant plusieurs semaines; les antiquaires consacreront leurs veilles à l'interprétation de la fameuse tasse de *Capo-di-Monte*, camée d'un pied de diamètre, et de trois pouces de hauteur, mieux travaillé encore que l'apothéose d'Auguste, qui est à Paris : mais nous sommes des ignares, et nous ne pouvons déchiffrer ce que signifient les sept figures et le sphinx de la tasse ; il ne faut donc nous attacher qu'aux babioles.

Nous fixons en conséquence notre attention sur le verre à vître, que décidément les anciens connaissaient ; sur des bouteilles, amphores et vases de toutes grandeurs; sur des salières, sur un huilier à deux burettes comme les nôtres ; sur les flacons carrés d'une pharmacie, il y en a de triangulaires qu'on peut mettre dans les encoignures, commodité à laquelle nous n'avions pas songé : il est fâcheux que le pharmacien n'ait pas fait écrire le nom des drogues sur ses flacons. Viennent ensuite des émaux, des boîtes de couleurs, des petits cubes préparés pour le travail des mosaïques, enfin quantité de parallépipèdes de terres vitrifiées, coloriées intérieurement dans le sens de leur longueur : toutes les petites tranches que vous en découpez perpendiculairement à l'axe, donnent un joli et même dessin qu'on multiplie ainsi dans les pièces qu'on veut enrichir d'ornements.

Ici, sont des marmites, des tuyaux de fontaine, des robinets, des sceaux, des chaudrons, des poids, des balances, des instruments de musique ; là, des édits, des contrats gravés sur bronze, des calendriers, puis la Table Isiaque trouvée à Pompéia, probablement rivale en science, ou interprète du Zodiaque de Denderah. On surprend les anciens dans toutes les circonstances de la vie.

Mais des peintures antiques ornent encore les parois du salon. Nous nous y précipitons : ce sont les plus précieuses de celles qu'on a recueillies à Pompéia, à Stabia et

à Herculanum. La cour, en fuyant devant les Français, les avait emportées en Sicile; elles ne sont revenues que depuis la chute de Joachim.

Ce ne sont point de grands tableaux d'histoire, comme à Portici; on nous soumet là des sortes de miniatures, des cadres de 20 à 24 pouces de large sur 14 à 15 de haut, peints sur stuc ou sur marbre, et dont le coloris a conservé sa fraîcheur primitive : — Une dame à sa toilette entourée de ses femmes : c'étaient, il y a deux mille ans, des soins semblables à ceux qu'on prend aujourd'hui. — Arianne abandonnée : le vaisseau de Thésée fuit à l'horizon ; mais la princesse écoute déjà Bacchus, ou l'Amour, qui est derrière elle. Il y a de la perspective dans ce tableau qui est un peu altéré. — Une jeune fille se regardant avec complaisance dans un miroir : elle a raison, car elle est fort jolie. — La marchande d'amours : sujet qu'on croirait avoir été traité du temps de Boucher, car il est un peu maniéré. — Jeunes amours jouant à la cligne-musette : le petit patient se bouche bien franchement les yeux; un des joueurs s'encourt avec précaution pour se cacher, un autre, derrière une porte, attend avec anxiété le moment de crier : cherche ! Il y a une naïveté charmante dans cette composition. — Une Scylla, furie faisant dévorer des naufragés par ses chevaux marins : il a fallu de l'art pour ne pas faire de cela un tableau trop hideux. — Un satyre combattant contre une chèvre : leurs têtes vont se heurter; l'un et l'autre y vont de franc jeu. — Deux scènes de comédie, avec le nom du peintre au-dessus (Dioscorides de Xamos). Les acteurs ont sur la figure ce vilain masque immobile qui grossit la tête et dérobe le jeu des passions sur la physionomie : je ne peux souffrir cet usage. — Une bacchante sur le croupe d'un centaure rétif, dont elle a lié les mains derrière le dos; elle le tient aux cheveux, le maîtrise et le dompte : tout ce qu'il y a de beau dans les formes d'un noble coursier, dans celles d'un homme de trente ans et dans celles d'une jeune et belle femme nue, est réuni dans ce groupe. — Une autre bacchante abreuvant un monstre à tête de panthère, sur lequel elle est couchée : développement des contours les plus purs que le pinceau puisse tracer. — Puis viennent ces célèbres *baladinas*, ou danseuses d'Herculanum, que nos décorateurs nous reproduisent

si souvent en France, sans nous en fatiguer. Nous ne faisons rien de plus grâcieux ni de plus harmonieux, tant pour les poses aëriennes, que pour la transparente élégance des vêtements et pour le choix des couleurs de ceux-ci. Ah! si les anges étaient ainsi conformés! dit avec une tendre émotion, un voluptueux européen. Ce sont les célestes houris! s'écrie avec transport un osmanli. — Les *baladinas* sont de beaucoup supérieures aux funambules, ou danseurs de corde, qu'on voit plus loin, et qu'avec raison, cependant, on nous répète aussi en France. Ceux-ci ont, à la vérité, bien de la grâce; mais, par leurs attitudes forcées, ils se rapprochent un peu du grotesque. Ce sont d'ailleurs des faunes à longues oreilles et à queues de bouc, tandis que les autres sont de jeunes femmes et des créatures ravissantes.

Parmi les camayeux, ou tableaux peints en rouge sur marbre blanc, nous distinguerons un repas de trois personnes: deux des convives sont déjà couchés sur le lit ou triclinium. Ce dessin termine toutes les discussions sur la manière dont les anciens se mettaient à table, et donne la plus complète intelligence des salles à manger qu'on voit à Pompéia. — Un héros assaillant et terrassant un centaure qui enlevait une nymphe: composition d'un goût et d'une pureté si admirables, que nous sommes tentés d'écrire le nom d'Apelles au-dessous.— Cinq jeunes et charmantes filles de 16 à 18 ans, jouant aux osselets. La joueuse répète le tour d'adresse qui nous était familier avant l'âge des passions: elle a lancé en l'air une partie des osselets qu'elle doit recevoir sur le dos de la main; il lui en est échappé quelques-uns qui tombent à terre et qui devront y être repris par une nouvelle manœuvre plus difficile; elle se nomme *Ileara*. *Aglaé*, qui est accroupie devant elle, apporte une grande attention au coup qui s'exécute, comme s'il devait lui faire perdre ou gagner la partie. *Phœbé*, *Niobé*, *Latone*, sont debout, conversent sur le jeu, ou peut-être engagent des paris. Le peintre, qui a exécuté ce tableau aussi frais qu'un bouquet de roses, y a inscrit les noms harmonieux de ces jolies joueuses, qui pourraient bien être des portraits, et il y a ajouté le sien: il se nommait Alexandre d'Athènes. — Toujours des artistes grecs, quand il s'agit de sacrifier aux grâces!

Voici encore quelques tableaux, mais ils sont exécutés en mosaïque. — Dédale et Icare : celui-ci est déjà tombé dans le Cydnus, et son père va le suivre. Ce morceau présente un peu de confusion. — Combat de Thésée contre le Minotaure; Ariadne et d'autres femmes y assistent. C'est faiblement dessiné, et à cent lieues du héros assaillant le Centaure, quoique traité dans la même intention. — Une victoire aîlée : style sublime, draperies noblement dessinées. — Une femme aîlée, nue, s'élévant dans les airs, et tenant une branche d'olivier à la main. Est-ce la paix ? Si tant de charmes apparaissaient aux yeux des hommes, ils se feraient la guerre pour les posséder. — Des amours, des animaux, des allégories, mille sujets délicats presque toujours rendus avec esprit et sentiment, complètent cette précieuse collection, unique en Europe.

Un cabinet est destiné aux antiquités égyptiennes et étrusques. On nous y montre l'Isis et le Jupiter Sérapis, trouvés à Pompéia. Ces deux figures n'ont point la roideur et la gaucherie des figures hétéroclites de Thèbes et de Philœ. Elles sont bien dans le même style, mais elles ont plus de mouvement : on voit que les statuaires grecs ont travaillé ces divinités pour les mettre à la mode, comme nos grandes actrices travaillent les costumes du moyen-âge, pour se rapprocher du goût du jour : le type est conservé, mais il est embelli ; il n'y a que les rigoristes qui puissent s'en formaliser. — Pourquoi nous arrêter aux autres antiquités égyptiennes, aux Isis, aux Osyris, aux Thyphons, aux Orus, aux bœufs Apis, aux momies, aux fragments hiéroglyphiques? Ne voyons-nous pas abondamment de ces choses en France? Mieux vaut donner un moment aux monuments étrusques, dont la collection est ici plus complète qu'en quelqu'autre endroit que ce soit. Regardons : — Un Bacchus et une Minerve, attribués au fils de l'Etrurie, sans doute à cause d'une certaine roideur qui tient le milieu entre le genre grec et le genre égyptien. Ce sont deux belles statues en marbre, de quatre à cinq pieds. — Des vases de terre brune ayant des caractères étrusques. Les dessins, en jaune, n'offrent pas des figures roides ; celles-ci ont, au contraire, des mouvements exagérés, elles sont comme disloquées. Nous y

reconnaissons des sujets troyens, notamment Enée emportant Anchise et accompagné de Creuse et d'Ascagne. — Des patères et autres instruments servant dans les sacrifices : on les a trouvés dans le temple d'Isis, et on les a qualifiés étrusques, tant à cause du genre des dessins qui y sont ciselés, que parce qu'on y voit des lettres ou caractères qu'on croit étrusques. — Des priapes monstrueux en pierre, recouverts de ces mêmes caractères. — Des amulettes, aussi réputés étrusques, par la même raison. Il y en a en bronze, c'est le plus grand nombre ; puis en plomb, en fer, en basalte, en lapis-lazuli, en terre cuite et en une sorte de porcelaine. En considérant les objets qu'elles représentent, on peut douter, même en faisant la part de l'allégorie, qu'il y eut beaucoup de spiritualisme dans la religion de ces peuples.

Nous attendons de Messieurs les antiquaires l'explication claire de la liaison du culte et des familles de l'Egypte et de l'Etrurie. Quant à nous, en voyant l'état des arts chez les Etrusques et leur langage écrit sur des instruments égyptiens, nous ne pouvons méconnaître un peuple très-avancé en civilisation, long-temps avant les Romains, dont l'orgueil aura étouffé les annales de la nation rivale et soumise. C'est peut-être par l'intelligence des hiéroglyhes qu'on en apprendra plus long sur le compte de celle-ci, car, sans doute, elle a aussi eu ses héros et ses poëtes ou chansonniers. Ces derniers étant les vrais protecteurs des premiers, il ne faudrait qu'une ou deux de leurs stances pour révéler probablement des hauts faits qui restent misérablement ensevelis dans l'oubli. Rendons grâce, nous, peuples modernes, à l'heureuse invention de l'imprimerie, qui ne nous laisse plus tout à fait à la merci des chansons ; mais prions encore le ciel qu'il suggère à quelque nouveau Vaucanson l'invention d'un instrument qui pincerait jusqu'au sang l'oreille de l'historien dont la plume trace un récit complaisant ou infidèle.

Nous avons commencé notre note par les grands tableaux d'histoire, qui, en effet, méritaient bien cet honneur ; nous la terminerons par la haute statuaire, art magique que, dans le cours de nos voyages, nous avons été si souvent enclins à placer au-dessus même de toutes peintures.

Les statues antiques du musée napolitain son réparties en deux classes : les bronzes et les marbres. A peu d'exceptions, elles ont toutes été fournies par les fouilles d'Herculanum, de Pompéia, de Stabia, de Nola, de Pouzzol, de Capoue et des environs de Naples ; ce qui n'est pas tiré de cette source provient de la collection que les Farnèze avaient formée à Parme. Les Bourbons, qui ont succédé au pouvoir politique de ces princes, ont pensé que l'héritage mobilier leur revenait aussi privativement ; de sorte qu'au grand désespoir des Parmesans, qui y voyaient une propriété nationale, ils ont fait transporter ici les richesses dont se composait cette propriété, tant à Parme qu'à Rome.

La galerie des bronzes contient 80 à 100 morceaux, parmi lesquels nous remarquons : — Un Mercure assis, tout-à-fait attrayant.—Un Faune couché, très-joli.—Un Apollon passable.—Un cheval composé de plusieurs centaines de fragments qu'on a réunis avec beaucoup de patience : il n'est pas supérieur à ce que nous faisons. — Des actrices drapées, dont une masquée pour la scène, ce qui est fort curieux.— Des portraits médiocres ; les têtes paraissent trop petites pour le corps. — Deux joueurs de boule, morceau académique très-précieux pour l'étude. — La tête d'un cheval colossale d'un beau style. La statue entière existait à Naples, et comme elle y donnait lieu à quelques superstitions que le clergé réprouvait, le gouvernement espagnol la fit briser pour en employer les débris aux cloches de l'église de St. Janvier : les artistes en murmurent. — Deux jolies biches, dont une seule est antique : la moderne soutient la comparaison. — Enfin une charmante levrette qui se gratte l'oreille avec la patte. Elle a été trouvée, ou l'adulation l'a fait se trouver dans un tombeau de Pompéia, au moment même où la reine Caroline Murat assistait aux fouilles.

La galerie des marbres est d'une richesse qu'on peut comparer à celle du musée du Vatican. Elle se compose d'environ cinq cents pièces ; on en compte au moins le quadruple à Rome, mais ici il y a moins de broutilles.

Quatre statues classiques, provenant de la succession des Farnèze forment, tout d'abord, le noyau de cette magnifique collection. — Le célèbre *Hercule*, qui porte

le nom de ses princes. On ne voit point d'homme dont l'ensemble offre une conformation semblable à celle-ci. Il y en a bien qui sont aussi fortement articulés, par exemple, des hommes de peine et de fatigue; mais leur tête aura-t-elle cette tranquille expression de divinité qui règne sur la figure de l'Hercule? Bien mieux, je crois deviner ici dans ces articulations prononcées quelque chose de cette héroïque physionomie des muscles dont j'ai parlé dans ma 10.me note et que les modèles d'atelier ne sauraient offrir: dans ses membres robustes, circule le sang de Jupiter. Le docteur Gall a critiqué en physiologiste, la petitesse de la tête. Son système sur la capacité intelligente fut-il vrai, il n'en faudrait conclure autre chose, sinon que le génie des arts ne se contente pas d'une simple imitation matérielle: il crée, et ici, c'est avec bonheur. — La Flore, statue colossale: on ne peut croire que le vêtement soit de marbre; c'est un linge transparent. J'ai vu plusieurs copies de cette Flore; aucune ne rend le moëlleux de la draperie, dont des formes divines ont d'ailleurs déterminé les heureux plis. — La *Vénus Callipyge*, morceau de boudoir trop séduisant par ses contours callipygiens, et d'un mouvement trop peu pudique pour avoir jamais été placé dans un temple: Nous avons établi ailleurs la possibilité de faire concorder la nudité avec la pudeur; ici semblable effet n'a point été cherché.—L'*Aristide* haranguant les Athéniens (il se pourrait que cette statue provînt des fouilles de ce pays-ci). On ne peut voir une attitude plus noble, plus simple, plus parlante; rien de théâtral dans sa pose: on sent que l'orateur va dire la vérité, tant il s'exprime avec une tranquille assurance. M. *Chantrey*, de Londres, s'est mis à la tête des statuaires modernes, en donnant à ses ouvrages, précisément ce même mode d'expression, qui pénètre par la simple vérité *bien choisie*, plus que par tous autres efforts.

Après ces quatre célèbres morceaux, il faut s'arrêter devant les deux statues équestres des *Balbus*, père et fils. Elles décoraient le théâtre d'Herculanum, et n'ont pas le moindrement souffert de l'éruption. Elles nous reconcilient avec les chevaux des anciens, qui nous avaient toujours laissé quelque chose à désirer. Ceux-ci sont d'une belle nature et pleins de vie; les gravures que

nous en avions vues, ne leur rendaient pas justice. On voit, auprès, plusieurs statues des membres de cette famille *Balbus*, qui jouait, à ce qu'il paraît, un grand rôle parmi les notabilités d'Herculanum. Quelques-unes de ces figures sont un peu froides, comme tout ce qui est portrait; il faut pourtant distinguer celle de la mère.

Les autres marbres dont on aime à conserver le souvenir sont: — Un Auguste et un Drusus, assis: portraits héroïques. Les artistes rendent en ce genre de grands services à certains souverains qui ne seraient pas toujours dignes de poser comme modèles. On en a un exemple dans le grand escalier des *Studii*, où Canova a dû déployer un art prodigieux, pour représenter dans le plus haut style la moins héroïque des figures, celle du bon roi régnant, Ferdinand Ier. — Une Vénus victorieuse, avec l'amour auprès d'elle. Elle est belle et émue: elle partage sans doute la gloire de son amant. — Un hermaphrodite qui impatiente la raison, parce qu'on est obligé d'admirer. — Un charmant Ganimède avec l'aigle: autre motif tout semblable d'impatience. — Deux gladiateurs, qui ont dû être beaucoup étudiés par l'auteur des Pugilateurs du Vatican.

Les Vénus de Médicis et du Capitole sont souvent répétées, mais avec des têtes différentes. Les belles dames romaines aimaient à faire faire ainsi leurs portraits. La figure de l'une d'elles a cinquante ans: c'est un contraste choquant, et la statue devient dès lors indécente.

La cour de l'Académie est remplie de vases, d'autels, de candelabres, et de tout ce qu'on tire chaque jour des fouilles. Nous y voyons une borne servant de calendrier tout nouvellement apportée d'Herculanum. Elle a quatre faces, et sur chacune, sont inscrits trois des mois de l'année, désignés en latin par nos noms vulgaires. Au-dessous du nom du mois, sont indiqués: le nombre de jours dont il se compose, le signe du zodiaque auquel il correspond, le lever et le coucher du soleil, le genre de culture qui s'y rapporte, et plusieurs autres annotations. Nous voudrions pouvoir porter cette pièce, encore inédite, à notre savant M. J. Le Boyer. Et à notre pénétrant M. P. Athenas, il faudrait que nous puissions offrir les dessins du contenu des tombeaux qu'on vient d'avoir la bonne fortune de découvrir dans l'enceinte

même du bâtiment du musée. On y a trouvé des squelettes couverts d'armures gauloises ou germaines, peut-être aussi, vandales ou visigothiques. On cherche, du moins, à y deviner des compagnons de ce terrible Alaric qui, comme on sait, fut inhumé dans le fleuve Busiento, à peu de distance d'ici, et dont les fils, poussés jusqu'aux limites de l'Armorique, vinrent humilier leur orgueil en Poitou, aux plaines de Vouglé.

Voilà une bien longue et bien fastidieuse énumération de choses qui ont cependant un grand prix. Nous convenons qu'elle ne ressemble que trop à celle des livrets à numéros qu'on vend à la porte du Louvre; mais il fallait nous soulager quelque part du poids de tant de souvenirs, qui nous auraient oppressés. Nous tâcherons désormais d'éviter ces sortes de litanies, et pour y satisfaire, pour nous renfermer dans le cercle des antiquités, principal objet de cette note, nous faisons grace à nos lecteurs des Van Dicks, des Rembrandts, des Claudes, des Dominiquains, des Salvator Rosa et autres morceaux de maîtres, qui ornent le musée des modernes. Etouffant nos velléités de parler, nous nous tairons sur certain petit salon consacré à des tableaux de femmes que les nudités, la liberté des sujets et les hardiesses d'Annibal Carrache ne permettent d'ouvrir qu'aux personnes aguéries : qu'on sache seulement que la plus sainte de cette chapelle est la célèbre *Danaé* pâmée du Titien; et qu'on se fasse une idée de la licence du reste.

A la vue d'une série de peintures byzantines exécutées au temps des Empereurs Grecs des Ve au VIIIe siècles, et formant une des divisions du Musée, nous aurions peut-être le droit, en considération de leur âge, d'en décrire les fonds d'or, les figures patiemment travaillées, mais très-basannées, et les vêtements aux couleurs éclatantes; mais, vu leur ressemblance avec les Madones attribuées à Saint Luc, et qu'on nous a fait voir à Rome, nous nous contenterons de les indiquer comme étant de l'école de cet Evangeliste.

Quelle que soit notre hâte de finir, il faut bien cependant consacrer quelques lignes aux fameux manuscrits sur papyrus, que la plus opiniâtre patience s'attache ici à déchiffrer. On sait qu'une bibliothèque entière, composée de 1500 rouleaux, a été trouvée dans

les fouilles d'Herculanum. Que ne lumières de devait-on pas en attendre! Cicéron, Tacite, Pline, Tite-Live allaient être complétés; les auteurs grecs eux-mêmes allaient réapparaître : plus de lacunes, tous les secrets allaient nous être révelés. Vain espoir! des années s'écoulent pour développer, fétu à fétu, ces fragiles feuilles demi-brulées, sur lesquelles les caractères tracés, heureusement d'un seul côté, ne se distinguent que par une légère teinte un peu moins foncée; des hommes laborieux les recueillent un à un, ils les assemblent péniblement; des graveurs les reproduisent confusément sur le cuivre, et l'érudition les interprète. Que lit-on? Ou des passages déjà connus, ou des livres indifférents: un obscure traité en grec, sur la musique, voilà, jusqu'à présent, le seul fruit de tant de travail.

La musique! à ce mot, cependant, de nouvelles idées, encore relatives aux anciens, se réveillent tout-à-coup. Le manuscrit déchiffré y influe à la vérité pour peu, puisque nous ne l'avons pas lu; mais il nous rappelle qu'au milieu des témoignages divers des arts et des talents, que nous avons énumérés dans cette note, des flûtes d'or, des pipeaux de roseau et de métal, des psaltérions, lyres et guitares, des cors, des trompettes et des tambourins, ont passé sous nos yeux. Si nous ne les avons pas annotés alors, nous pouvons le faire à présent; non que des instruments puissent donner de la musique une idée claire, plus que des pinceaux et des couleurs ne donnent celle d'un tableau, mais parce que nous y trouvons l'occasion de terminer notre notice par un coup d'œil sur l'ensemble des beaux arts considérés dans les temps reculés, et d'émettre un jugement sur la musique antique.

Nous avons vu les monuments de ces âges dans tous les genres (1). En sculpture, depuis l'Apollon et la Vénus de Rome, jusqu'aux froids portraits et aux grotesques magots d'Herculanum; en architecture, depuis

(1) Nous faisons à regret exception pour les temples de *Pestum*, dont on nous montre les reliefs, mais dont nous ne verrons point les originaux, qui sont à vingt lieues de Naples. L'architecture de ces édifices est aussi propre à désoler les gens qui veulent prescrire des règles dans les arts, qu'à rendre audacieux ceux qui aiment à les braver. La lourdeur et la solidité de l'ordre tos-

les colonnes du *Jupiter-Stator* (le plus beau reste de l'antiquité à mon gré), jusqu'au mesquin oratoire et aux incommodes maisons bourgeoises de Pompéia ; en peinture, depuis le Thésée jusqu'aux fantasques arabesques : nous avons rencontré les talents sur tous les degrés du temple du goût, et, dans chaque partie, des chefs-d'œuvre dignes d'en occuper le sommet. Serait-ce donc, par exception, dans la musique, que ce haut sommet serait resté inoccupé ? Ce peuple ingénieux, j'entends parler des Grecs, ce peuple qui porta tant de sentiment et de poësie dans ses conceptions, en aurait-il négligé l'usage dans le plus poëtique de tout ? Nous ne saurions nous l'imaginer. Les Grecs peuvent ignorer le fracas des orchestres et la lutte moderne des instruments contre les voix, puisque cent de leurs lyres résonnant à la fois, étaient évidemment incapables de produire cet effet dans leurs vastes théâtres ; ils purent être inhabiles aux laborieux enchevêtrements du contre-point, probablement étranger à leurs mélopées. Mais leur tact délicat découvrit, n'en doutons pas, dans l'heureux assemblage des sons, le langage de l'âme tel, et mieux peut être, que nous le concevons aujourd'hui. C'est une justice qu'à la vue de leur supériorité dans tous leurs autres arts d'imitation, ou plutôt de sentiments exquis, le raisonnement, et non l'aveugle prédilection, nous force de leur rendre.

C'est dans cette grande Grèce, où nous sommes, que la voix de Pythagor révéla au peuple les mystères de l'harmonie, et en découvrit les effets moraux. Ces effets, les violentes agitations, par le mode phrygien ; le calme des passions, par le mode lydien ; Timothée sut les produire au sein d'une nation éclairée : ce ne pouvaient être de grossiers prestiges, et ce n'est point, d'un art alors vulgaire, et quelqu'abus qu'on en pût faire, que Platon, qui voyait les objets d'un point de vue plus élevé que celui d'un simple chatouil-

---

eau sont mariées à la grâce et à la légèreté des ordres plus aériens. Des colonnes courtes et sans bases, supportent de magnifiques entablements doriques ; des frontons du style athénien le plus pur, les couronnent. Ce n'est point du grec, ce n'est point de l'égyptien ; c'est du *Pestùm*. L'effet en est noble et religieux.

lement de l'oreille, que le grave Platon, planant dans les plus hautes régions de la morale et de la philosophie, pouvait dire à ses disciples attentifs : « Les gens sages » se servent de la musique, non pour un plaisir insen- » sé, ou même pernicieux, mais pour calmer et modé- » rer les passions, pour en corriger les horribles dis- » sonances ». Voilà, en effet, comment ce bel art doit être entendu.



UNE NUIT.

ÉLÉGIE.

A l'heure du silence, heure pure et sacrée,
Où la Vierge des nuits, mollement égarée,
Dans la plaine d'azur promène son rayon :
A l'heure où vient rêver la Contemplation,
A l'heure enchanteresse où la mélancolie,
Cette fille du calme et du recueillement,
Glissant comme un parfum dans une âme attendrie,
De tristesse et d'espoir la berce doucement;
Le paisible nocher s'approchait du rivage ;
Des roses s'exhalait une mourante odeur ;
Et les arbres émus balançaient leur feuillage,
Sur le flot qu'entr'ouvrait la rame du pêcheur.

Long-temps encor, l'une charmante,
Etincelle au pâle horizon,
Du mystère timide amante,
Jette dans l'onde transparente,
Le blanc reflet de ton rayon.

Qu'égaré sur l'humide plaine,
Tranquille, agité tour-à-tour,
Un souffle propice ramène
Cette voile qu'effleure à peine
La dernière haleine du jour.

Les flots ont embrassé la rive :
A la fenêtre du manoir,
La Vierge inquiète, craintive,
Vient et s'assied toute pensive,
Pour goûter la fraîcheur du soir.

Elle se penche, sur sa lyre
Egare sa tremblante main
Jusqu'à l'heure où la nuit expire,
Où du tendre oiseau qui soupire
Les chants annoncent le matin.

Comme la brise qui résonne
En caressant le bord des mers,
Comme le rameau qui frissonne
A l'écho sa voix abandonne,
Des sons plaintifs frappant les airs.

« Les rêves de mon âme ont passé comme une ombre,
» Qui s'enfuit quand la main s'étend pour la saisir ;
» Je me suis éveillée, et des chagrins sans nombre,
» En pesant sur mon cœur sont venus le flétrir.

» Las ! à ce qui n'est plus, quelle erreur de prétendre !
» Tout m'accable aujourd'hui, tout m'apporte un regret :
» Vainement je crois voir, en vain je crois entendre :
» C'est la nuit, le silence, et pour moi tout se tait.

» Mais au monde, en cédant à ma peine fatale,
» Je puis, je puis cacher ce que souffre mon cœur ;
» Et les soupirs brûlants, fuyant par intervalle,
» De mon sein oppressé par un poids de douleur.

» Heureux, lorsque du jour la flamme est éclipsée,
» Evitant du sommeil les mensongers plaisirs,
» Qui peut, en égarant sa mobile pensée ;
» La poser tour-à-tour sur mille souvenirs.

» Alors, en écoutant la molle rêverie,
» Celui que vient remplir la méditation,
» Repasse, en rappelant les heures de sa vie,
» Ses peines, son bonheur et chaque émotion.

» Le malheureux éprouve un besoin de silence ;
» Il faut qu'en liberté puisse battre son cœur :
» Le jour il se contraint ; la nuit, plus calme, il pense !
» La pensée est du moins un reste de bonheur.

» Que de fois, en pensant le mal qui me déchire,
» Me laisse respirer et s'éloigne de moi !...
» C'est toi !... je t'ai revu !... tes yeux vont me sourire...
» Je suis heureuse enfin lorsque je songe à toi !

» Mais toi, mon doux ami, dont mon âme abymée
» Se plaît à me parler comme de son trésor,
» Je t'en prie, ah ! dis-moi, long-temps, long-temps encor,
» Te rappelleras-tu combien tu m'as aimée ?

» Si tu ne m'aimais plus, il me faudrait mourir !
» Non ! que jamais l'oubli n'efface mon image ;
» Ne m'ôte pas l'espoir, quand lui seul me soulage,
» Mon ami ! j'ai besoin d'un bien long souvenir.

» Ah ! puissé-je bientôt, contre ton sein pressée,
» Ne plus m'en rapporter à d'incertains hasards,
» Sentir ma main brûlante à ta main enlacée,
» Et retrouver mon cœur, dans un de tes regards ! »

ELISA MERCOEUR.

SUITE DU PREMIER CONTE BRETON (1).

X.e SIÈCLE.

BERENGER.

CHAPITRE X. — LE COMBAT.

Voici le jour de gloire à nos désirs promis,
Bélenus a doré nos armes éclatantes,
Et son disque à regret semble éclairer les tentes
De nos farouches ennemis.
(*Imitation d'un chant celtique.*)

La petite troupe d'Alain est arrivée, vers le déclin du jour, sur le sommet de l'immense colline qui domine la cité de Nantes, et s'étend jusqu'aux bords de la Loire (2). Là, les guerriers bretons font halte, les tentes sont déployées, des sentinelles placées autour du camp veillent à la sûreté de l'armée qui oublie dans le repos les fatigues du jour et l'image des périls qui l'attendent le lendemain. Debout, au milieu de ses compagnons endormis, le conquérant de la Bretagne, le magnanime Alain n'a pu fermer la paupière, il parcourt la colline en silence, sa marche est rapide; les bras croisés sur sa portrine, les yeux fixés vers la terre, il paraît plongé dans les réflexions les plus profondes. Des mots confus sortent de sa bouche, encore quelques heures, et sa destinée sera fixée, encore quelques heures, et la Bretagne sera libre ou à jamais esclave. « Dieu puissant! s'écrie-t-il, en se jetant à genoux, vous qui avez conduit mes pas victorieux jusqu'ici, donnez-moi la force d'achever ma glorieuse entreprise. »

La lune, en ce moment, réfléchissait sa lumière pâle

(1) Voyez les pages 279, 418, 475, 606 et 152 du 8.e volume du *Lycée*.

(2) Cette colline est celle où sont situées la rue Contrescarpe et la place Bretagne.

et vacillante sur les ruines de la cité. A cet aspect, le petit-fils d'Alain tressaillit, ses yeux s'animèrent; il ajouta : « Cité chérie, noble séjour de mon aïeul, tes enfants reviendront dans ton sein et te rendront ta splendeur première!.... » Il se relève à ces mots plein d'un noble courage, et fixant ses regards sur le camp des ennemis qui se déploie au pied de la colline, et qu'éclairent des feux brillants et nombreux (1), il médite sur les moyens à employer pour l'attaque et sur les chances du combat. Tout-à-coup il aperçoit un homme, revêtu de l'habit religieux, qui gravit le flanc escarpé de la colline, et paraît se traîner péniblement vers lui.

Alain vole à sa rencontre, soutient sa marche chancelante, il l'examine : c'est un pieux cénobite, c'est l'ermite du *Val des Chênes*, couvert de sueur et épuisé de fatigue : « Est-ce vous, noble sire Alain, dit le solitaire en regardant le Duc, Dieu soit loué, je vous rencontre à temps! Fuyez sur-le-champ, gardez-vous que le jour vous surprenne dans ces lieux, vous y trouveriez la mort!....» — « La mort!.... que veux-tu dire, vieillard? » — « Je sors du camp des Normands : Incon a rassemblé tous ses guerriers épars sur les rives de la Loire; à chaque instant leur nombre augmente, ils envelopperont aisément votre petite troupe et l'anéantiront; fuyez, au nom du ciel, conservez les jours des enfants de la Bretagne! » — « Nous, fuir! nous, abandonner une entreprise que le Dieu de mon aïeul a dirigée jusqu'à présent? Non, j'oserai lutter sans crainte contre cette foule de brigands et de sauvages. S'ils ont pour eux le nombre, n'avons-nous pas la valeur et l'appui du Très-Haut? Il a voulu, ce Dieu protecteur de notre sainte cause, rassembler tous nos ennemis pour qu'aucun d'eux n'échappât à notre juste vengeance. Mais dis-moi, pieux ermite, n'aurais-tu pas vu un de mes chevaliers dans le camp des ennemis?» — «Seigneur, le scalde Eric, que j'ai rencontré ce matin, m'a dit qu'un des chefs de votre armée avait été transporté mourant dans l'île de Biesse, et qu'aujourd'hui, au lever de l'aurore, il devait être sacrifié aux mânes des Normands immolés sur les rives

---

(1) Le camp des Normands était placé dans la plaine qu'occupe maintenant le quartier Sainte-Catherine.

de la Vilaine. » — « O ciel ! qu'entends-je !.... Goyon périrait sous les coups des barbares ! Quoi ! ils voudraient nous rendre témoins du supplice de mon fidèle compagnon ! Non, l'aurore va paraître, mais elle éclairera la défaite de ses bourreaux. »

Alain aussitôt a volé vers le camp ; il donne le signal du réveil ; en un moment, tous les guerriers sont debout, ils ont revêtu leurs armures et contemplent en frémissant d'impatience les tentes des Normands dont les premiers rayons du soleil éclairent les banderolles flottantes. Alain parcourt les rangs avec rapidité, ses yeux sont étincelants de fureur, ses dents s'entrechoquent avec force. « Mes amis, s'écrie-t-il, Berenger est l'esclave de ces infâmes mécréants, Bérenger va devenir leur victime : sauvons-le d'un honteux supplice, arrachons-le des mains de ses assassins, en pénétrant au milieu du camp des barbares. Les voyez-vous qui sortent de leurs retranchements en hurlant comme des bêtes sauvages, et se forment en ligne sous les murs de la cité que nous sommes appelés à conquérir ?.... Courons sur ce vil troupeau, repoussons-le vers la Loire et que ce fleuve l'engloutisse en entier.

Toute l'armée a répondu à ce discours par des cris de vengeance et de mort. Ces guerriers impatients de combattre ont reçu la bénédiction de l'évêque Octro, ils recommandent leur âme à Dieu et descendent comme un torrent rapide dans la vaste plaine, où déjà les ennemis sont rassemblés.

Incon a fait sortir ses compagnons hors du camp. Il essaie de ranger ces hordes tumultueuses et désordonnées peu habituées à combattre en bataille rangée, un grand nombre de ces sauvages, sans attendre l'attaque des Bretons, se porte au-devant d'eux, mais le choc de la cavalerie a été terrible, leur troupe arrêtée dans sa marche est forcée de se reployer près d'Incon, qui, armé de sa terrible massue, renverse les guerriers qui s'opposent à son passage.

Cependant, malgré ses efforts, en peu d'instants, toute la ligne de l'armée des Normands est rompue, les Bretons et leurs adversaires combattent pêle-mêle. La valeur des guerriers d'Alain n'a pas fléchi devant la foule toujours renaissante des barbares. Tout cède à leur impétuo-

cité, déjà l'armée d'Incon est repoussée jusqu'aux palissades du camp, déjà les Bretons crient *victoire!*..... Mais soudain, le redoutable Incon a saisi sa trompe: il en fait sortir un long mugissement, qui retentit au loin. A ce signal, deux nouvelles troupes de Normands ont paru à la fois du côté du rivage et de la cité. Elles accourent et poussent des cris de joie féroces, et s'apprêtent à envelopper l'armée Bretonne. Alain, d'un seul coup-d'œil, a compris le dessein des ennemis: encore quelques instants et son armée est cernée de toutes parts. D'une voix terrible, il commande la retraite; plus prompt que l'éclair, il parcourt toute la ligne en répétant l'ordre qui est transmis aux deux aîles. A la gauche, les Anglais, avec leur sang froid ordinaire, ont fait volte face: ils se serrent les uns contre les autres, et opposent une masse inébranlable aux efforts des nouveaux assaillants. Ils se retirent lentement, et n'abandonnent le terrain que pied à pied. Mais l'aîle droite court un grand danger: les Francs, emportés par leur ardeur bouillante, se sont trop avancés. Des groupes nombreux les entourent; le petit-fils de Gerbolde, armé d'une lourde masse d'armes, combat presque seul ces hordes de barbares. Peu à peu la plus grande partie de ses compagnons vient se joindre à lui, ils forment un carré, que les lances des Norwégiens ne peuvent entamer. Déjà, ils sont entourés d'une montagne de cadavres; mais le nombre de leurs adversaires augmente à chaque instant; ils vont succomber, vainement les archers ont tenté de pénétrer jusqu'à eux: tous leurs efforts ont été inutiles.

Alain a vu le péril qui les menace: il ordonne à Guegon de voler à leur secours avec la troupe de Berenger. Suivi du chevalier de Kergourdanec'h, Guegon s'élance sur les Normands, les renverse et parvient jusqu'à la petite troupe des Francs. Ces guerriers, épuisés de fatigue, reprennent courage à la vue de ce secours inattendu: secondant les efforts de leurs libérateurs, ils parviennent à rejoindre l'armée d'Alain, se reploient en bon ordre avec elle vers la colline, et dans leur retraite immolent un grand nombre d'ennemis.

Ils ont gagné le revers de la montagne et parviennent bientôt au sommet, L'ennemi a lâché prise. Mais un danger plus affreux les attend, le soleil brûlant de la

caniculc darde ses rayons sur la terre desséchée, le sol est enflammé : aucun air bienfaisant ne rafraîchit l'atmosphère. Les compagnons d'Alain, haletants, couverts de sueur, cherchent en vain d'un œil avide quelque source, quelque fontaine pour étancher la soif qui les dévore : ils ne trouvent qu'une terre aride et nue. Le désespoir s'empare de tous les cœurs : à peine échappés à la mort, ils vont la retrouver avec toutes ses horreurs; ils se roulent sur le sol embrâsé en demandant de l'eau à grands cris. Ces accents déchirants ont frappé le cœur du magnanime Alain: en proie aux mêmes souffrances, il essaie de les surmonter et d'encourager ses guerriers; mais bientôt, cédant aussi à la force de la douleur, il tombe anéanti. C'en est fait, au lever de l'aurore ces héros, échappés au carnage, vont succomber sans gloire à la vue de leurs ennemis...

CHAPITRE XII.e — LA VICTOIRE.

Et les défit, ce fut en l'an neuf cent
Et trente-six déploya sa bannière.....
(*Généalogie d'Anne de Bretagne.*)

Cependant Berenger, après avoir parcouru un long espace, se retrouve sur la route de Rieux. Déjà les hautes tourelles du château ont frappé ses regards : il prête l'oreille, aucun bruit ne se fait entendre; le chevalier tressaille, il est près des murs du vieux Castel, le pont levis est baissé, aucun soldat n'en garde l'entrée. Inquiet, éperdu, il descend de cheval, franchit le pont et pénètre dans l'intérieur du noble domaine : toutes les salles sont désertes. Tout-à-coup, dans un couloir obscur, ses pieds heurtent des cadavres, et de longues traces de sang sont empreintes sur l'escalier. Beranger vole à l'appartement de Judith, la porte est enfoncée. Le vieux Guriec est tombé mort sur le seuil, et la fille du comte de Thouars a disparu. Le chevalier épouvanté s'apprête à fuir ce séjour d'horreur, lorsque des gémissements se font entendre près de lui, il regarde; c'était un vieillard couvert de blessures et nageant dans son sang, il semblait près d'expirer. A la vue du chevalier il essaya de se soulever, et d'une voix mourante, il fit entendre quelques mots. « Rivellen est entré par surprise..... Judith est en sa puissance..... » Puis il retomba abattu en désignant du doigt la route du comté Nantais.

Berenger, furieux, s'élance hors du château, sur la route que lui a indiquée le vieillard. Déjà il est près de dépasser la forêt qui borde le chemin, lorsqu'il croit entendre plusieurs voix partir de son sein; il s'avance doucement, écarte le feuillage, et aperçoit à la lueur des flambeaux un grand nombre d'hommes armés, au milieu desquels était une femme évanouie. Il l'examine: il croit reconnaître les traits de Judith.... Plus de doute, c'est elle, il vient de voir s'avancer son lâche ravisseur, qui s'efforce d'entraîner ses gens d'armes vers le camp des Normands. Le plus grand nombre résiste; et quelques-uns veulent se former en troupes indépendantes pour piller les castels voisins. Berenger, profitant de cette mésintelligence, paraît tout à coup au milieu d'eux. Cette apparition inattendue jette la surprise et l'effroi parmi les soldats. Le chevalier, sans leur donner le temps de se reconnaître, s'écrie: « Eh quoi! indignes enfants de la Bretagne, l'ai-je bien entendu? non contents d'avoir enlevé une femme placée sous la protection de votre souverain, vous voulez porter les armes contre lui, et suivre ce traître, cet assassin dans le camp des enfants du Nord? Revenez de votre erreur, le Dieu tout-puissant protége la cause du petit-fils d'Alain: en ce moment, digne successeur de son aïeul, il combat les Normands et les repousse à jamais du territoire breton; venez retrouver l'estime de vos frères en combattant près d'eux, venez vous couvrir d'une immortelle gloire. » La troupe, à ce discours, est demeurée confuse, interdite; un murmure sourd et prolongé parcourt les rangs. Mais Rivellen, tout à coup, poussant de longs cris de rage, court sur le chevalier. « Lâche imposteur, dit-il, ta dernière heure est venue. » Au même instant il lève son glaive sur la tête de Berenger. Celui-ci a su éviter le coup avec adresse, et, attaquant à son tour son adversaire, il lui fait une profonde blessure dans la poitrine. Rivellen tombe, se débat vainement; des flots de sang coulent de sa blessure. Le chevalier aussitôt s'adressant à la troupe effrayée s'écrie: « Ainsi seront punis les traîtres et les infâmes ravisseurs! Guerriers, jurez tous de ne reconnaître pour légitime souverain que le digne fils d'Alain-le-Grand?... *Nous le jurons*, ont répondu tous les soldats, et ils viennent se ranger près du chevalier. « Laissons ce traître expirer en ces lieux, ajoute Berenger. » — « Mon

noble seigneur, je me charge du soin de lui préparer sa dernière demeure! » dit soudain le petit nain de la forêt de Redon qui venait de sortir d'une grotte voisine : « Je vais le mettre en bonne compagnie. » Alors pendant que Berenger volait au secours de Judith, le nécromancien, aidé de quelques soldats, traîna le corps de Rivellen dans la grotte et roula une énorme pierre à l'entrée, il ajouta en riant : « A moins que les fées qui ont construit cette demeure ne viennent l'enlever cette nuit, son âme maudite restera enfermée dans cette grotte jusqu'au jour du jugement dernier. » Bientôt on entendit des gémissements effrayants auxquels se mêlaient d'autres cris aigus et sinistres, les soldats tressaillirent. « Ce n'est rien, dit le nain, c'est sa femme qu'il vient » de rencontrer dans ce noir séjour; elle touche à sa » dernière heure et se ranime pour faire ses adieux à » son tendre époux. Mourez en paix, heureux couple, » vous ne serez point séparés à votre dernier moment, » et vos âmes se trouveront unies dans l'autre monde » comme elles l'étaient dans celui-ci. »

Le nain disparut à ces mots en faisant entendre de longs éclats de rire. Bientôt les hurlements cessent par degré, de sourds gémissements leur succèdent; puis tout rentra dans le silence.

Pendant cette scène d'horreur Berenger prodiguait ses soins à la belle Judith. Il a vu enfin ses beaux yeux s'ouvrir, et il s'empresse de calmer son effroi. Plus tranquille à l'aspect de Goyon, la fille du comte de Thouars consent à monter un palefroi que lui a préparé son libérateur; celui-ci aussitôt donne l'ordre à sa petite troupe de se mettre en marche. Après quelques heures, ils aperçoivent au loin le camp de l'armée Bretonne; ils approchent, le plus grand silence règne autour d'eux; seulement de temps en temps on entend des cris sinistres. Berenger et Judith frémissent, ils se hâtent d'arriver au sommet de la colline. Quel spectacle effrayant vient s'offrir à leurs regards? Tous les compagnons d'armes d'Alain étendus sans force sur la terre, appellent la mort à grands cris; Alain lui-même, couché sous sa tente, est en proie au plus violent délire, ses lèvres tremblantes murmurent quelques prières à la Vierge Marie: » De l'eau! de l'eau, s'écrie-t-il, ils vont tous mourir! »

Berenger et sa compagne, épouvantés, éperdus, parcourent la colline à pas précipités; leurs yeux hagards errent en vain sur cette plaine aride et fumante, aucune source n'apparaît. « C'en est donc fait, s'écrie Berenger, « avec désespoir, ils vont tous expirer sous les murs de » cette cité qu'ils allaient conquérir; les barbares qu'ils » devaient en chasser assisteront, pleins de joie, à leur » affreuse agonie! O grand Dieu! sauvez mes frères, » sauvez notre pays, et toi, qu'implore mon malheureux » ami, Vierge sainte, sois sensible à ses tourments, » exauce sa prière!..... »

Berenger est livré au plus profond recueillement: tout-à-coup un souvenir confus vient frapper son esprit, il croit avoir vu sur la route une source jaillissante, qui, après avoir coulé sur le sable, se perd dans les rochers, reparaît et se perd encore: peut-être va-t-il en découvrir le cours. Il entraîne soudain Judith et ses compagnons; ils cherchent la direction de l'eau, sondent le terrain; enfin, après des tentatives infructueuses, le chevalier pousse un cri de joie; il vient de découvrir la source cachée sous d'épaisses broussailles. Il se hâte avec ses soldats d'aller secourir ses frères, Alain le premier, en sentant cette eau bienfaisante couler dans ses veines, a repris connaissance: il presse contre son cœur son ami et son amante; tous les guerriers se traînent vers la source miraculeuse, raffraichissent leurs entrailles brûlantes, et, reprenant leur force, proclament par des acclamations unanimes le nom de leur sauveur. Bientôt, pleins de vigueur et de courage, ils demandent à revoler au combat: le petit renfort amené par Berenger, semble leur donner la certitude de vaincre; et leur chef, cédant à leur désir, fait entendre le signal du combat.

Soudain, l'armée bretonne fond à l'improviste sur le camp des Norwégiens, qui, surpris, épouvantés de cette brusque attaque, cherchent en vain à se rallier. Par une manœuvre habile, Goyon longe les murs de la cité, à la tête de l'aile gauche, tandis que la droite s'étend jusque sur les rives de la Loire. Les ennemis ne tardent pas à se trouver enveloppés de toutes parts, et resserrés dans un petit espace. Au même instant, par un mouvement bien ordonné, tous les cavaliers bretons s'avancent

avec rapidité sur les barbares et les repoussent vers le fleuve, devenu leur seul asile. Déjà un grand nombre se précipite pêle-mêle dans les barques ; mais une troupe encore assez considérable, commandée par Incon, résiste et ne recule que lentement. Cependant, forcés peu à peu de céder au choc terrible de la cavalerie, les barbares sont arrivés au bord de la Loire, prête à les engloutir, s'ils reculent de quelques pas. Animés par le désespoir et l'image effrayante de la mort qui les attend, les soldats d'Incon résistent quelques temps à l'impétuosité de leurs ennemis. Ceux-ci redoublent d'efforts, gagnent du terrain. Déjà les Norwégiens sont entrés dans les flots ; mais ils combattent avec plus d'acharnement. Incon, armé de sa terrible massue, arrête presque seul la marche des guerriers bretons et en renverse un grand nombre. Couvert de blessures, il se bat encore en désespéré. Ses ennemis le pressent, il recule en hurlant de rage et portant des coups mortels ; en vain l'onde commence à le soulever, sa fureur redouble. Goyon, indigné de cette lutte trop longue, s'élance, évite la terrible massue du Normand, et lui enfonce son épée dans la gorge. Incon chancelle et pousse un hurlement effroyable : il se débat quelque temps dans les flots teints de son sang, il va disparaître ; mais ses guerriers épouvantés s'emparent du corps de leur chef, le transportent dans leur barque et s'éloignent à force de rames, poursuivis par les cris de victoire de l'armée des bretons.

Alain, à genoux sur le rivage, remercie le Dieu tout-puissant de sa victoire, et bientôt toute l'armée mêle ses prières à celles de son chef.

Cependant, Berenger, suivi de quelques soldats, s'est jeté dans une barque et se dirige vers l'île de Biesse : il presse les rameurs, il tremble d'arriver trop tard. Tout-à-coup, sur le monticule où il adressa ses adieux à la prêtresse, il croit voir un groupe d'hommes vêtus de blanc, il croit entendre des accents de fureur et de rage ; une femme se débat au milieu d'eux. Un cri sinistre, qui retentit sur toute la rive, vient frapper le cœur du chevalier, il se lève, tend les bras vers la victime... mais à son tour il pousse un cri terrible : cette femme vient d'être précipitée dans les flots en prononçant le nom de Berenger. Le chevalier éperdu veut

s'élancer, on le retient avec peine ; le corps surnage quelque temps, puis disparaît soudain. Berenger tombe anéanti... On le transporte sur le rivage, il rouvre les yeux : en ce moment les flots rejetaient un cadavre, il s'élance, le saisit, le contemple, il cherche à réchauffer ce corps inanimé : « Nidda ! s'écrie-t-il avec l'accent du désespoir, Nidda ! reviens à la vie pour être aimée, pour mon bonheur. Dieu !.... sa main est glacée, les barbares l'ont sacrifiée à leur rage !.... » En cet instant un léger mouvement de la victime, l'avertit qu'elle respire encore, il la presse, il la réchauffe de son haleine : Nidda ouvre un instant ses beaux yeux, elle les fixe sur Berenger ; un léger sourire semble errer sur ses lèvres décolorées ; puis, serrant contre son sein la petite croix que lui donna son amant, elle pousse un long soupir, et ferme les yeux pour toujours.

Les soldats de Goyon entraînent leur maître désespéré loin du rivage ; le Chevalier, égaré, furieux porte ses pas au hasard ; il se trouve au milieu des ruines de la cité : des cris d'allégresse retentissaient au loin ; Alain écartait avec son épée sanglante les ronces qui entouraient les murs de la Cathédrale.

Les portes du temple cèdent à ses efforts, elles roulent sur leurs gonds, et ces voûtes sonores qui, depuis trente ans, n'avaient point redit les vœux des Chrétiens, retentissent des actions de grâces des libérateurs de la Bretagne. Berenger, par un mouvement machinal, a suivi ses compagnons, placé dans un coin obscur de l'église il demeure livré à une profonde rêverie ; puis, relevant la tête, il aperçoit près de lui la belle Judith priant avec ferveur et paraissant faire à Dieu le sacrifice de son amour. Soudain la voix d'Alain vint les ranimer tous deux : plein d'un noble enthousiasme, il s'écriait devant la foule attendrie : « Mes amis, mes enfants, l'Eternel a écouté mes vœux, nous retrouvons notre patrie, je releverai les murs de cette antique Cité, appelée encore à de glorieux destins, je rappellerai dans son sein ses enfants exilés, et peut-être que le nom de votre chef retentira dans l'avenir avec celui de son auguste aïeul. »

BUDIC L'ARMORICAIN.

DE L'INFLUENCE DE CERTAINES MACHINES SUR LE SORT DES OUVRIERS.

Quelques écrivains ont contesté son existence à la science de l'*économie politique*. Selon eux, ce qu'on appelle ainsi ne serait qu'un enchaînement d'oiseuses abstractions, semblables à celles de la vieille métaphysique, plus propres à exercer la subtilité des esprits qu'à éclairer les timoniers des états.

Il se peut, à la vérité, et quoi qu'en dise M. J. B. Say dans son traité d'ailleurs si lumineux sur cette matière, que l'économie politique n'ait pas encore atteint toute la précision des sciences mathématiques; mais je suis d'avis qu'on peut la comparer aux sciences physiques et chimiques sous le rapport de l'exactitude, en ce sens que, dans la marche des unes et des autres, certains pas ont été des erreurs qui, par des redressements ultérieurs, ont servi d'acheminement à des vérités; certains autres, de simples aperçus d'abord fugitifs, dont l'utilité pour la société ne s'est montrée que très-tardivement; d'autres, des axiomes purement spéculatifs, de qui l'on peut dire encore aujourd'hui, *à quoi bon!* sans désespérer de répondre un jour à la question; d'autres enfin des prestiges excusables, qu'une étude plus approfondie dissipera, je l'espère. Or, une semblable science ne peut être méprisable.

Au reste, ce qui me parait évident, pendant qu'on se dispute sur l'existence, ou sur les propriétés de l'économie politique, c'est que cette science est dans la bonne voie de se former, par les soins qu'apportent d'excellentes têtes à élaborer tout ce qui peut contribuer à en éclaircir les éléments (1), et rien ne le prouve mieux

(1) L'économie politique n'est point l'art de gouverner et d'administrer les états. C'est l'anatomie des organes par lesquels s'opèrent les transformations de la richesse dans un pays, ou plutôt dans la société de tous les peuples; c'est l'étude des canaux qui servent à la

que les deux articles sur l'emploi des machines que M. P. Athenas vient de publier dans les derniers numéros du *Lycée Armoricain*. Si les réflexions sur le même sujet, que j'ai données dans le cahier de juin, ont été l'occasion de celles de M. Athenas, je n'ai qu'à me féliciter d'avoir provoqué une discussion qui a fait développer un talent si remarquable, et rappeler des faits essentiels qu'il importe de ne jamais oublier, puisque c'est de la collection et de la combinaison des faits que doivent se déduire les théories inébranlables.

Les deux articles dont je parle, improuvent cependant les opinions que j'ai émises, 1.° sur l'intervention du législateur dans le cas où une machine, ou une découverte, encore bien qu'ingénieuse sous tous autres rapports, offenserait la population du pays; 2.° sur l'existence des machines qui ont ce caractère, c'est-à-dire, celui, en supprimant des bras, de donner des produits dont la consommation ne peut être forcée en étendue, malgré leur plus bas prix.

Je ne crois point devoir encore abjurer mon sentiment sur ces deux points, et ne le trouve en opposition ni avec mes actes, ni avec les citations que l'on fait d'un de mes ouvrages, jugé d'ailleurs avec trop de bienveillance.

En effet, si j'ai contribué à l'adoption, par les fabricants de Nantes, de la *navette-volante* (perfectionnement dont j'ai peine à me croire le premier introducteur), c'est que cette machine était dans le cas de celles qui, en faisant baisser le prix du produit, en étendent la consommation, et permettent, par là, de rappeler de nouveaux travailleurs. Si j'ai posé, dans mon *Essai sur les entraves du commerce* (1), que la société avait le droit d'exiger une portion de la propriété matérielle

circulation. Cette étude, qui, certes, fera connaître les organes viciés ou les fausses directions, servira aux moyens curatifs : voilà en quoi elle sera utile. L'économie politique est à l'art de gouverner ce que l'anatomie est à la médecine. Mais comme elle n'est pas toute en chiffres, comme elle assiste à des influences morales, un terrain glissant l'entraîne aussi elle vers une sorte de physiologie, où les recherches sont loin d'être épuisées.

(1) Un vol. in-8°, à la librairie du *Lycée*.

pour la conservation d'un tout maintenu par elle; si j'ai appelé cette même société à contribution pour le sacrifice partiel qu'elle imposait à quelques-uns de ses membres dans l'utilité de tous; je n'ai fait que me répéter; même vérité dans mon article sur les machines, en disant, à l'occasion de celles qu'il faudrait autoriser pour le bien général, malgré leur offense à une partie de la population, « que l'intervention de l'autorité » pourrait être une assistance aux victimes, parce que » la communauté, *qui* peut se croire dispensée de » réparer les maux fortuits, ou produits par l'incon» duite, doit secours à tous les malheureux qui le » deviennent *par le fait seul et pour l'avantage de* » *cette communauté.* » Je ne crains point de m'être, à cet égard, mis en contradiction avec moi-même: ce sont des principes qu'on peut développer avec plus ou moins de bonheur, mais sur lesquels je pense que, désormais je tergiverserai peu.

Je ne peux avoir eu l'idée qu'on me prête, de mettre les produits de la pensée dans une classe exceptionnelle et moins favorisée que celle de la propriété matérielle. Je sais que le travail de la pensée est seul le générateur des produits perfectionnés; mais quand nous parlons de machines, c'est sans doute de propriété matérielle qu'il est question.

Certain d'avoir jugé favorablement, et dans le même sens que M. Athenas, toutes les machines autres que celles qui expulsent des ouvriers sans chance de les rappeler et qui sont celles sur les quelles je désire appeler l'attention; convaincu, comme lui, que l'administration s'est trompée lorsqu'elle a empêché l'emploi des métiers à bas et des laminoirs de monnoyage, celui des machines applicables à certains produits d'exportation et de maintes autres; aussi peu favorable que lui au système de M. Malthus, mais par des motifs différents et que j'exposerai peut-être quelque jour; non moins admirateur des puissants effets de l'industrie chez les Anglais et chez les Américains, et aussi dans notre France, je n'ai point à me débattre sur ces importantes matières; mais je vois que j'ai à me défendre sur les deux propositions que j'ai avancées avec une conviction dont je ne peux me départir, surtout sur la seconde.

J'ai peu de choses à ajouter à ce que j'ai dit dans mon article de juin sur la première, sur la propriété de l'intervention du législateur (ou de l'administration même si l'on veut, car elle n'en est que l'organe), quand il s'agit de machines qu'il reconnait être nuisibles. Quelqu'opinion qu'on se fasse de l'origine du pacte social, de la formation du gouvernement, et de ses lumières, on ne peut nier qu'en dernier ressort, à Maroc, comme à Washington, à Vienne comme à Paris ou à Londres, ce soit au gouvernement à décider sur ce qui est bon ou mauvais pour l'état. Que les écrivains, s'efforçant de répandre des lumières, tonnent ou approuvent; toujours est-il que c'est au pouvoir institué en tête de la société qu'il appartient de prononcer : si l'insurrection déplace celui-ci, le principe reste encore le même. Il faut, dans tout état constitué, trouver la souveraine puissance quelque part, et admettre la fict on de son infaillibilité actuelle; ainsi le veut la raison, tout en murmurant des abus qu'elle aperçoit. Ces vérités ne doivent pas avoir besoin d'être discutées dans un écrit comme celui-ci. Mais l'intervention, dont le droit est incontestable, pourra consister ou dans des restrictions à l'égard de l'inventeur du nouveau procédé, ou dans des mesures prises en faveur des ouvriers inévitablement offensés; et ici paraîtrait devoir s'engager une controverse. Sous le dernier de ces deux rapports, il n'y en a pas, puisque M. Athenas convient avec moi que « s'il résulte quelque inconvénient » momentané pour la classe laborieuse, du perfection» nement de l'industrie, c'est au gouvernement à y re« médier par les fonds de son budget. » Sous le dernier, nous nous rapprochons tellement, que mon honorable collègue n'hésite pas à admettre la prohibition contre une invention « qui aurait pour objet une arme tellement » meurtrière qu'elle pourrait être *un fléau* pour l'huma» nité tout entière. » J'ai dit, comme lui, que l'administration pouvait prohiber l'application d'une brillante découverte, *comme d'un poison*, si cette découverte devait avoir des conséquences que l'autorité jugerait devoir être anti-sociales. M. Athenas réclame une indemnité pour l'inventeur empêché : suivant les circonstances, il peut avoir raison. Il cite de nombreuses occurences où l'on a mal usé du droit de prohiber, ou de restreindre : ces exceptions confirmeraient la règle au besoin. En tous cas,

elles démontrent l'opportunité des examens approfondis, et nous rappellent que l'infaillibilité n'est que fictive et actuelle, sans dédain du plus ample informé. Le droit existe, voilà ce qui me paraît maintenant bien reconnu; nous ne différons plus que sur la convenance d'en faire usage, soit pour restreindre, soit pour secourir, quand il est question de machines dont la propriété est, en repoussant des bras, de ne pas étendre la consommation, et c'est ce qui nous ramène à ma seconde proposition, l'unique, je pense, qui ait vraiment besoin d'être agitée, celle du moins sur laquelle les économistes ne se sont pas, suivant moi, suffisamment arrêtés.

Y a-t-il, ou n'y a-t-il pas des machines qui, en remplaçant les ouvriers, font naître des produits dont le meilleur marché ne saurait faire accroître la consommation? Ces machines ne pouvant agir comme celles dont les produits se consomment d'autant plus qu'elles sont moins cher, c'est-à-dire, réappeler les ouvriers momentanément renvoyés, ne doivent-elles pas être placées dans une cathégorie particulière, et, dans leurs conséquences avec la population dont elles blessent évidemment une portion, être examinées par les écrivains, comme par les gouvernants, avec une plus grande attention qu'on ne l'a fait jusqu'à présent?

Telles sont les questions que j'ai cru pouvoir résoudre par l'affirmative; et je ne m'en dédis pas. Tous mes développements n'ont eu pour but que cela.

On me fait le reproche d'avoir établi mes prémices sur une supposition tellement outrée, qu'au premier coup-d'œil, elles ne mériteraient pour toute réponse qu'une mauvaise plaisanterie. Toutefois, comme M. Athonas est trop judicieux pour se borner à cette arme et qu'il veut bien m'honorer de sa précieuse estime, il consent à les combattre par d'autres considérations. Aucune machine, dit-il, n'ayant subitement enlevé le travail à douze millions d'hommes, il est moralement impossible que la chose arrive pour l'avenir; et, dès lors il est clair que mon raisonnement devrait s'écrouler. Sans être aussi rassuré que lui sur cette impossibilité, je dois rappeler que ma supposition n'avait été poussée à cet excès, en parlant des progrès possibles en agronomie, que pour faire mieux sentir l'effet des machines qui menacent la classe des ouvriers, et à un moindre degré, et dans une circonstance

où le bon marché du produit, c'est-à-dire du pain, ne saurait en augmenter la consommation. Or, cet effet, moindre, j'en conviens, que la supposition, mais patent à mes yeux, on ne le conteste pas de manière à annihiler lesdites prémices. Le raisonnement reste donc debout, et il ne s'agit plus que d'examiner l'étendue de la sphère à laquelle il est applicable.

En effet, les économistes n'ont point nié l'existence des produits dont la consommation est limitée, quelle que soit la baisse du prix, seulement ils n'ont pas suivi avec assez de soin le sort des ouvriers que les perfectionnements dans l'art de créer ces sortes de produits repoussent inévitablement et sans réappel. Ils ont bien expliqué que si une machine faisait des bonnets à moindre prix, on demanderait une plus grande quantité de ces coiffures et que les bonnetiers, d'abord renvoyés, seraient ultérieurement rappelés pour manœuvrer les machines qui ne les avaient heurtés que passagèrement. Cette explication a satisfait pour le moment, quoiqu'elle ne soit pas absolument rigoureuse, parce qu'elle a été secondée par des faits assez heureux; mais ils n'ont donné aucune satisfaction sur les machines à subsistances, ou analogues, et c'est ce que je leur reproche, c'est le point sur lequel j'appelle leur investigation, car ce n'est point de vagues à-peu-près qu'on doit se contenter dans une science qui est appelée à faire des progrès réels.

Pendant des siècles de langueur manufacturière, alors que la guerre et la glèbe occupaient la plus grande partie des bras, la lente découverte des machines et procédés dont je signale aujourd'hui l'influence, nuisait peu aux ouvriers, d'ailleurs en petit nombre; ou s'ils étaient moissonnés, on était faiblement disposé à en tenir compte. Dans nos temps de prodigieuse activité industrielle, accompagnés d'un accroissement sensible de population, au milieu de nos progrès de toutes sortes dans une civilisation toute nouvelle et dans la philosophie appliquée, il importe de s'arrêter à une considération peut-être trop long-temps négligée et de veiller sur une cause qui, faible dans son origine, doit avoir des conséquences de plus en plus graves. Elle appelle des raisonnements plus rigoureux que ceux qui nous ont été donnés jusqu'à ce jour: le repos public l'exige autant que la philanthropie.

Si la législation pouvait se contenter de chiffres, sans doute on dirait que la multiplication des produits en général est toujours un bien, et la destruction des ouvriers pauvres et devenus inutiles, une chose indifférente, ou même utile pour les autres. Mais grâce à Dieu, la philosophie du siècle n'admet pas ce matérialisme politique, elle ne s'accommode pas de la prétendue piété filiale des *Oneidas*, de l'Ohio qui assommaient leurs vieillards trop débiles; et de plus, à la vue des ouvriers que les machines repoussent et qui s'arment autour de nous, la prudence humaine dit assez qu'il faut d'autres combinaisons.

Quelles doivent être ces combinaisons? Usera-t-on des restrictions à l'égard des inventions dangereuses pour les ouvriers? nourrira-t-on ceux-ci quand ils justifieront qu'ils n'ont plus d'ouvrage? y a-t-il quelqu'autre moyen de concilier l'humanité et l'enrichissement national? Voilà précisément ce que je demande aux personnes studieuses et réfléchies, ce que j'ai voulu soumettre à leurs plus amples méditations. Je n'ai fait que préparer un problême dont la solution est certainement digne d'occuper les gens à vues étendues, dégagés d'intérêts personnels et des préjugés de caste et d'éducation, vrais amis de leur patrie, d'eux-mêmes et de leur postérité.

Je vois presque périodiquement des masses d'ouvriers tomber sans emploi et embarrasser la société. Une partie subit ce malheur par l'adoption de machines expéditives qui font baisser les produits qui en étendront par là la consommation et rappelleront par conséquent de nouveau les bras qui avaient été délaissés. Ici le remède paraît voisin du mal. Nous tâcherons d'en attendre l'effet avec patience. — Une autre portion se voit privée d'ouvrage, parce que certaines branches du commerce d'exportation exploitées à un point excessif se trouvent coupées. La diplomatie avait préparé les débouchés: c'est elle probablement qui se chargera de les rouvrir. —Un certain nombre devient victime de circonstances fortuites ou politiques qui arrêtent la consommation intérieure. Les cas fortuits et les événements politiques demandent des mesures extraordinaires dont aujourd'hui je n'ai pas désiré de m'occuper. — Enfin, une classe particulière est et sera repoussée du travail qui la faisait vivre, par des inventions

économiques appliquées à donner des produits, subsistances ou autres, dont le bon marché ne peut accroître la consommation. N'ayant jamais eu l'intention, dans un article de journal, d'embrasser dans toute son étendue ce qui concerne l'emploi des machines, c'est cette classe particulière que j'ai extraite du milieu des autres et exposée aux regards des économistes qui s'en étaient trop peu occupés; c'est celle qu'aujourd'hui, je leur recommande encore. Un des moyens de faire faire des progrès à une science, est tout aussi bien d'en étudier une section séparée, que de toujours la traiter dans sa généralité.

On peut m'adresser le reproche de n'avoir pas résolu le problême que j'avais posé, et il se peut aussi que je le mérite; mais je n'ai point manifesté la prétention d'y donner satisfaction, puisque j'ai seulement proposé d'envisager dorénavant les machines sous un point de vue spécial, et cela dans le but de provoquer les lumières dont j'indique le besoin.

Si j'ai tenté de rattacher la solution de la question au systême des secours publics, c'est que j'ai surtout été frappé du grand nombre des vieillards que les nouvelles machines jettent hors des travaux, et que le premier mouvement envers ces infortunés est de leur tendre la main. Mais le systême des secours publics est chose qui paraît être à refondre entièrement dans notre état actuel de civilisation. S'il doit être invoqué dans le cas qui nous occupe, il faut qu'il devienne le sujet de nouvelles études très approfondies, et bien des veilles doivent encore y être consacrées avant qu'il soit coordonné avec l'état politique. Toutefois, je ne pense pas que ce soit le seul moyen de contrebalancer l'effet des procédés économiques : les grands travaux publics, les colonisations intérieures ou extérieures, peut-être aussi des restrictions peuvent en offrir d'autres. Cherchons-les sans nous rebuter et sans nous laisser éblouir par le prestige des machines, au point de croire qu'aucune ne nuit à la population.

La bonne économie politique ne doit point clore la discussion en présentant de vagues compensations opérées par la fusion de certaines classes d'ouvriers dans certaines autres; ce serait répondre en jetant la plume au vent.

F. DE TOLLENARE.

ÉPITAPHE

SUR LA TOMBE D'UN ENFANT DE DEUX ANS.

La mort l'enleva dès l'enfance ;
Les regrets de sa mère et ses justes douleurs
Disent : « *Ne priez pas..... Mais versez quelques pleurs*
» *Sur la tombe de l'innocence !* »

Y. G.

STANCES A MOI-MÊME.

Vieillard, sois juste envers toi-même :
Il n'est plus pour toi d'avenir :
Heureux qu'on puisse te souffrir,
Ne vas pas exiger qu'on t'aime !

Ah ! quand tout annonce ta fin,
Alors qu'au banquet de la vie,
Le hasard encor te convie,
A la *Mort* il fait un larcin.

Vieillard, on rit de ton délire,
Quand tu viens y chanter *Cypris*.
Laisse ses jeunes favoris
La fêter gaîment sur leur lyre.

On cite à peine *Anacréon*,
Chaulieu, *La Fare*, *Saint-Aulaire*,
Qui, jusqu'au bout de leur carrière,
Aient été chéris d'*Apollon*.

Combien de rimeurs, sur leurs traces,
Ont trop appris à leurs dépens,
Qu'un *Apollon* en cheveux blancs
Fait fuir les *Muses* et les *Grâces*.

Tous tes efforts sont superflus !
Pour toi l'*Amour* n'a plus de fête !
Il existe encor dans ta tête !
Mais, hélas ! Il n'en descend plus.

Rien en toi ne plaît, n'intéresse ;
Borne prudemment tes désirs !
Du repos et des souvenirs,
Tel est le lot de la vieillesse.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nancy, 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

JUILLET 1826.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à huit heures. Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,763	28.2,3	+22,5	+ 18	55	o. s. o.	0,764	28,1,8	+28.6	+23	50	ouest	Ciel levé, soleil, vent.
2		0,765	28.3,2	+ 20	+ 16	52	n. e.	0,766	28,3,6	+28.6	+23	48	nord	Nuageux, soleil, vent.
3		0,763	28,2,3	+21,2	+ 17	51	n. e.	0,761	28,1,4	+32,5	+26	47	e. s. e.	*Idem*, tonnerre, petite pluie.
4	●	0,758	28	+ 25	+ 20	45	n. e.	0,758	28	+27,5	+22	51	s. e.	*Idem*, pluie, vent.
5	7 h. 29'	0,758	28	+ 20	+ 16	52	nord	0,758	28	+27,5	+22	52	s. o.	Brume épaisse, couvert, nuageux.
6	matin.	0,758	28	+21,2	+ 17	55	sud	0,758	28	+26,2	+21	53	s. o.	Nuageux, couvert, soleil.
7		0,758	28	+22,5	+ 18	52	ouest	0,756	27,11,2	+ 25	+20	50	s. o.	Brumeux, nuageux, vent.
8		0,753	27,9.9	+22,5	+ 18	55	sud	0,752	27,9,5	+23,6	+19	58	s. o.	Couvert, vent, pluie continuelle.
9		0,752	27,9,5	+18.6	+ 15	60	n. n. o.	0,753	27,9,9	+23,6	+19	56	ouest	Nuageux, soleil, vent.
10		0,757	27,11,5	+18,6	+ 15	57	ouest	0,758	28	+22,5	+18	55	o. s. o.	*Idem* couvert.
11		0,758	28	+17,5	+ 14	58	nord	0,760	28,1	+22,5	+18	50	ouest	Nuageux, soleil, vent.
12	☽	0,761	28,1,4	+18,6	+ 15	58	ouest	0,760	28,1	+22,5	+18	52	o. n. o.	*Idem* calme.
13	1 h. 28'	0,756	27,11,2	+21,2	+ 17	57	sud	0,755	27,10,8	+26,2	+21	50	ouest	*Idem* couvert, vent.
14	soir.	0,757	27,11,5	+21,2	+ 17	56	o. o.	0,758	28	+22,5	+18	52	o. s. o.	*Idem* soleil.
15		0,759	28,0,5	+18,6	+ 15	55	s. s. e.	0,760	28,1	+22,5	+18	54	s. o.	Brume, pluie, nuages, solel.
16		0,760	28,1	+18,6	+ 15	55	sud	0,761	28,1,4	+22,5	+18	52	s. s. o.	Brumeux, nuageux, soleil, vent.
17		0,760	28,1	+18,6	+ 15	58	nord	0,760	28,1	+ 25	+20	52	n. o.	Nuageux, soleil.
18		0,760	28,1	+ 20	+ 16	55	n. e.	0,760	28,1	+23,6	+19	52	n. o.	Ciel levé, soleil.
19	⊙	0,760	28,1	+ 20	+ 16	55	n. o.	0,761	28,1,4	+ 25	+20	50	n. o.	*Idem*, vent.
20	7 h. 6'	0,762	28,1,9	+17,5	+ 14	52	n. n. o.	0,760	28,1	+22,5	+18	50	n. o.	Nuageux, soleil.
21	matin	0,755	27,10,8	+18,6	+ 15	54	n. o.	0,754	27,10,3	+22,5	+18	53	o. n. o.	Nuageux, couvert, vent.
22		0,753	27,9,9	+18,6	+ 15	54	o. n. o.	0,754	27,10,3	+22,5	+18	50	n. o.	*Idem*, tonnerre, pluie.
23		0,757	27,11	+16,2	+ 13	60	n. n. o.	0,758	28	+21,2	+17	58	n. o.	Nuageux, pluvieux, vent.
24		0,759	28,0,5	+17,5	+ 14	64	n. e.	0,760	28,1	+21,2	+17	64	nord	*Idem* couvert.
25		0,759	28,0,5	+17,5	+ 14	67	nord	0,759	28,0,5	+22,5	+18	58	n. e.	Ciel levé, soleil.
26	☾	0,760	28,1	+16,2	+ 13	62	n. e.	0,761	28,1,4	+ 25	+20	54	n. e.	*Idem* vent.
27	8 h. 57'	0,763	28,2,3	+17,5	+ 14	50	n. n. e.	0,763	28,2,3	+22,5	+18	48	n. e.	*Idem idem.*
28	soir.	0,763	28,2,3	+16,2	+ 13	50	e. n. e.	0,761	28,1,4	+23,6	+19	46	n. e.	*Idem idem.*
29		0,760	28,1	+18,6	+ 15	50	n. e.	0,760	28,1	+ 25	+20	42	e. n. e.	*Idem idem.*
30		0,759	28,0,5	+21,2	+ 17	49	e. n. e.	0,758	28	+28,6	+23	40	n. e.	*Idem idem.*
31		0,758	28	+ 25	+ 20	49	s. s. e.	0,758	28	+33,7	+27	49	sud	*Idem*, nuages le soir.

de plaire aux femmes surtout; et, quoiqu'il ne fût plus de la première jeunesse, la toilette, les secours de l'art et un extérieur encore fort agréable en faisaient un homme remarquable, séduisant même dès qu'il en voulait prendre la peine. Blasé sur tout avant l'âge où la raison fait sentir le néant des vains plaisirs du monde et le vide qu'ils laissent après eux, M. de Pontivel était sujet depuis plusieurs années à des accès de noire mélancolie, causés par l'ennui, la satiété, fléaux des gens égoïstes et riches que la sécheresse de leur cœur prive de la jouissance la plus pure, la plus vraie et la plus inépuisable, celle qu'on trouve dans la bienfaisance sans ostentation. On ne pouvait l'accuser d'avarice : il était prodigue au contraire; mais si sa bourse s'ouvrait aux cris des malheureux, son cœur leur restait fermé. Il donnait, afin d'être délivré du spectacle de la souffrance et de la misère; il donnait, parce que les larmes et le chagrin l'importunaient ou troublaient son repos; mais, à quarante ans, M. de Pontivel était encore à connaître cette satisfaction douce et paisible qui suit le bienfait et qui est la récompense du bienfaiteur. Jamais il n'avait songé à la joie que ses dons faisaient succéder à la douleur; il ne l'avait jamais vue, il ne s'était jamais imaginé que les bénédictions du pauvre fussent douces à l'oreille : ce n'était pour lui qu'une nouvelle importunité; et, pourvu qu'on le laissât tranquille, peu lui importait d'être ou non payé de reconnaissance. Aussi, bien souvent, ceux qu'il obligeait, se retiraient mécontents et le cœur serré; car les égards, la bonté compatissante, l'intérêt réel ou apparent sont plus précieux cent fois à l'être que la misère n'a pas avili, que les secours donnés avec profusion, mais sans aucune marque d'attendrissement ou de pitié.

Cependant M. de Pontivel avait, à Châteaulin, la réputation d'être un des meilleurs Seigneurs des environs : il lui avait suffi, pour l'acquérir, de remettre leurs redevances à ceux de ses domainiers qui avaient éprouvé des pertes soit par la grêle, soit par des maladies parmi leurs bestiaux; et, pour se donner le renom d'homme charmant, il lui en avait moins coûté encore. Quelques flatteries adressées aux femmes les plus riches et les plus nobles de la ville, des airs de supériorité avec leurs

maris, mais de supériorité sans impertinence, car l'impertinence est ce que les Bretons souffrent le moins, l'annonce d'une ou deux fêtes dès qu'une partie du château du Lin serait réparée, enfin la nouveauté, l'absence de toute distraction, de tout amusement dans une petite ville située presqu'au milieu d'un désert, il n'en fallait pas tant pour assurer à M. de Pontivel la prééminence, pour fixer les regards sur lui et pour lui mériter la bienveillance générale. Depuis un mois il était arrivé, et tout faisait espérer qu'il prolongerait plus que de coutume, son séjour dans ce canton. C'était l'ennui qui l'avait chassé de Brest, sa résidence habituelle, et il qualifiait de philosophie, de misanthropie, le dégoût dont il se trouvait parfois saisi au sein des joies et du bruit du monde. Alors il se retirait pour quelque temps dans l'une de ses terres, d'où l'ennui le chassait de nouveau dans le monde. Mais cette fois, le prétendu philosophe trouvait à Châteaulin un aimant qui semblait devoir fixer à jamais son humeur volage. La jolie petite fille qu'il avait vue jouer avec Armand près de l'enceinte du château, était devenue une charmante jeune personne de quinze ans, ayant, sans s'en douter, cette élégance, cette grâce dans les manières et ce tact des convenances qu'on s'imagine ne pouvoir être acquises que dans les grandes villes; comme si l'on n'avait pas mille exemples du contraire. Elle joignait à ces dons heureux, une figure angélique, une simplicité, une naïveté enchanteresses et tout à fait piquantes pour un homme fatigué du manége des coquettes et de la candeur apprêtée des beautés sentimentales de Brest et de Recouvrance. Mille fois, M. de Pontivel avait goûté le plaisir de plaire, mais jamais on n'avait montré pour son esprit et son amabilité une admiration si vraie, si flatteuse, et jamais on ne l'avait exprimée plus franchement que Pascaline. Ses yeux, son sourire, ses paroles, tout le disait. Différente de la plupart des femmes, elle n'était pas si empressée de parler que d'écouter, et sa modestie, sa timidité, ajoutaient un charme nouveau à tant d'autres charmes. M.me de Kerivilly, flattée des attentions de M. de Pontivel pour elle, faisait son éloge à tout propos; M. de Kerivilly le trouvait aussi extrêmement aimable, et jusqu'à M. Penmark, perdu dans les affaires et dans ses

projets d'agriculture qui absorbaient toutes les facultés de son esprit, partageait l'opinion de sa famille qui était, au reste, celle de toute la ville. M. le recteur lui-même ne tarissait pas quand il s'agissait du nouveau seigneur du Lin, qui avait promis de beaux ornements pour l'église, et de faire repeindre à neuf l'intérieur et l'extérieur du presbytère, en donnant d'avance d'abondantes aumônes pour les pauvres.

M. de Pontivel fut resté tout-à-fait indifférent à ce concert de louanges, si Pascaline ne l'avait pas entendu. Habitué à de brillants succès sur un plus vaste théâtre, ceux qu'il obtenait sans se donner la moindre peine dans cette petite ville, le touchaient peu: il n'y attachait de prix que par l'idée qu'ils entretenaient l'admiration, l'estime de Pascaline pour lui, et qu'ils la disposaient en sa faveur. De jour en jour il la trouvait plus séduisante par l'absence même de tout art, de toute coquetterie, et Pascaline de son côté le trouvait de jour en jour plus aimable. Armand ne l'avait point accoutumée au langage de la flatterie, et quand elle comparait les éloges rares et brusques qu'elle avait reçus de lui et les compliments maladroits des autres jeunes gens de la ville avec la manière fine, délicate, dont M. de Pontivel disait ou faisait entendre combien il la trouvait jolie, elle ne pouvait s'empêcher de lui savoir bon gré d'être si touché de ses charmes et de l'exprimer avec tant de grâce. C'était quelque chose de bien nouveau pour la jeune fille que de se voir l'objet de ces petits soins, de ces attentions recherchées et constantes qui flattent tant la vanité des femmes; M. de Pontivel en connaissait le pouvoir, et souvent il en avait souri; mais aujourd'hui..... aujourd'hui le désir extrême qu'il éprouvait de plaire, lui faisait connaître pour la première fois la crainte de n'y pas réussir. Il se prêtait avec complaisance, ou plutôt avec empressement à tous les enfantillages de Pascaline; autant Armand était impérieux et obstiné quand il voulait quelque chose, autant M. de Pontivel était soumis et docile aux moindres fantaisies de la jeune fille qui commençait à s'amuser à essayer sur lui son empire et qui se trouvait toute surprise de se voir insensiblement transformée en une divinité. Il fallait que M. de Pontivel l'aimât bien, l'aimât plus qu'Armand ne l'avait jamais aimée, pour subordonner

ainsi sa volonté à la sienne, pour la suivre en tout lieu et pour se montrer si dévoué à la servir, à prévenir ses désirs! voilà ce que se disait souvent la jeune fille et ce n'était pas seulement dans le sein de sa famille, c'était aux yeux de toute la ville que l'homme le plus aimable, le plus spirituel, le plus charmant qu'on pût voir, se déclarait son captif, son chevalier, son vassal, et qu'il faisait dépendre d'un regard, d'un sourire la joie ou la douleur! Pascaline les excitait à son gré dans le cœur dont elle était l'idole et les voyait se peindre avec vivacité sur cette physionomie agréable et mobile. Les plaisanteries de ses compagnes, les sarcasmes un peu amers des dames délaissées pour elle, le silence et l'air contraint des hommes en présence de M. de Pontivel à qui chacun paraissait rendre hommage, dont chacun reconnaissait hautement ou en secret la supériorité; tout semblait se réunir pour faire mieux sentir à Pascaline le prix de sa conquête, et M.me de Kerivilly elle-même y contribuait tant qu'elle pouvait. Volontiers elle eut fait éclater la joie et l'orgueil qu'elle ressentait du pouvoir de la beauté de sa Pascaline; mais c'eût été une grande maladresse, car elle aurait eu à combattre à l'instant et son mari, et M. Penmark, et Pascaline elle-même, qui aimait peut-être encore Armand. La bonne maman se taisait donc et se contentait d'empêcher M. de Kerivilly de s'apercevoir de quelque chose; ce qui était très-facile. Les hommes, en général, n'ont pas, pour découvrir un amour naissant, la finesse et la perspicacité des femmes: la plus maladroite et la plus sotte en sait là-dessus bien davantage que l'homme le plus spirituel, et le bon papa ne voyait rien, rien du tout. Il trouvait tout simple qu'on gâtât sa Pascaline comme il la gâtait lui-même, et jamais il ne lui serait venu à l'esprit qu'un homme de quarante ans pût songer à faire sa femme d'une enfant de quinze ans. Quant au voisin Penmark il ne voyait rien non plus, regardant le mariage de son fils et de Pascaline presque comme terminé: les attentions de M. de Pontivel pour sa future belle-fille, ne lui semblaient pas aller au-delà des bornes d'une galanterie permise. La maligne bonne maman riait sous cape de leur aveuglement, et secondait le nouvel adorateur qui ne s'était pas encore expliqué, mais dont les vues lui pa-

raissaient claires, claires comme le jour. De petits mots dits avec simplicité venant à propos et adroitement placés, entretenaient, développaient la vanité de Pascaline et lui suggéraient des comparaisons qui ne tournaient pas à l'avantage d'Armand. La bonne maman faisait des vœux sincères pour qu'il ne revînt pas de long temps, même pas du tout, ou du moins seulement lorsque sa petite fille serait la femme de M. de Pontivel. Elle l'aimait pourtant; mais il avait pu s'éloigner, abandonner pour ainsi dire son accordée! Pouvait-on le lui pardonner? Quelquefois M.me de Kerivilly s'étonnait du silence de M. de Pontivel, puis elle se disait. « Au reste, nous avons du temps. Pascaline est si jeune! » Quelle aurait été son inquiétude si elle avait découvert qu'il ne savait pas trop lui-même ce qu'il voulait! L'intention de M. de Pontivel n'était certainement pas de porter le trouble et le déshonneur dans cette famille; car s'il était léger, inconsidéré, volage, il n'était pas du moins malhonnête homme; mais l'idée du mariage, d'un mariage surtout qui ne pouvait flatter son orgueil sous le rapport de la naissance ni de la fortune, ne se présentait pas encore à lui. Il se laissait aller au plaisir de vivre près de Pascaline, s'amusait de sa naïveté, s'enivrait du bonheur de la contempler et de lire dans les plus beaux yeux qu'il eut jamais vus une affection pure et franche: son esprit n'allait pas au-delà du présent, ne formait aucun projet pour l'avenir, et M. de Pontivel eut-il pu en former il se serait gardé de rompre le charme en songeant sitôt à des nœuds qu'il avait toujours regardés comme le remède le plus certain contre l'amour.

La belle saison se passa ainsi: Pascaline était toujours consultée sur les réparations, les changements qu'on faisait au château du Lin, et chaque mot qu'elle prononçait était reçu comme une faveur. La tête lui tournait; les fumées de l'orgueil obscurcissaient la justesse de son jugement, et le souvenir d'Armand s'affaiblissait de plus en plus. L'automne vint, puis l'hiver, et M. de Pontivel paraissait ne pas songer à quitter un pays dans lequel il n'avait jamais séjourné plus d'un mois de suite. Quel triomphe pour Pascaline! car c'était pour Pascaline seule qu'il restait; la bonne maman, lui-même, toute la ville le disaient, et les jeunes amies de Pascaline paraissaient

certaines que dans peu une belle noce aurait lieu. Elle-même s'accoutumait insensiblement à y songer, et M.me de Kerivilly n'en doutait pas. La bonne maman s'occupait sans relâche du trousseau de sa petite fille, trousseau qui avait été commencé dès le moment de la naissance de Pascaline comme c'était l'usage dans le pays, chaque jour ses allusions à cet événement devenaient plus claires. Bien des fois elle avait déclaré que Pascaline ne serait point mariée avant l'âge de dix-huit ans ; mais en faveur de M. de Pontivel elle était toute prête à revenir sur cette décision, car elle craignait le retour d'Armand sans le prévoir, puisqu'elle le croyait parti pour deux années au moins.

Quelque temps qu'il fît, le maître du manoir du Lin venait régulièrement chaque soir passer la veillée chez M. de Kerivilly, à moins qu'il n'y eût dans la ville quelqu'assemblée où il pouvait se flatter de rencontrer Pascaline. Après avoir fait la partie de dames avec le bon papa, joué au domino avec M. Penmark et écouté d'un air attentif les détails de ménage de la bonne maman, il ne s'occupait que de Pascaline, à qui il apportait toujours quelques jolies bagatelles. Il apprenait d'elle à faire du filet, et en revanche elle avait appris de lui à prendre des papillons, à les conserver sous verre, et déjà le produit de leurs chasses, placé dans de jolis cadres dorés, ornait les murs de la salle où l'on se réunissait le soir. D'assez mauvais dessins de M. de Pontivel, que toute la famille, et particulièrement Pascaline, trouvaient superbes, avaient reçu aussi les honneurs du cadre. Mais ce qui charmait surtout Pascaline, c'était une guitare dont il jouait agréablement. Il s'accompagnait en chantant des romances d'une voix peu étendue et qui ne brillait pas auprès de celle de la jeune fille si fraîche, si pure, si flexible, si veloutée ; les accents de Pascaline, modulés sans art, pénétraient jusqu'au cœur et se mêlaient quelquefois à ceux de M. de Pontivel, l'admirant et la louant sans cesse avec enthousiasme.

Un soir, le vent et la pluie frappaient contre les vîtres, et M.me de Kerivilly songeait à offrir, pour cette nuit, l'hospitalité à leur aimable voisin, comme il lui était arrivé plus d'une fois, lorsque la servante ouvrant brusquement la porte, un jeune homme, dont les vêtements ruisselaient, s'élance comme un fou au cou de M. Pen-

mark qui faisait une seconde partie de dames avec M. de Kerivilly, renverse la table pour embrasser avec la même vivacité, le bon papa, la bonne maman et Pascaline qu'il tient long-temps serrée contre son cœur sans pouvoir exprimer sa joie autrement que par des exclamations sans suite. Pascaline surprise, ravie, partageait cette joie, elle répondait avec tendresse aux caresses de son Armand; et les deux pères s'écrièrent à la fois : « Est-il possible ! comment, c'est toi ! » — « Oui, c'est moi! » disait Armand passant tour-à-tour des bras de l'un dans ceux de l'autre, riant, pleurant, parlant, questionnant, répondant tout ensemble. La bonne maman ne se mêlait point à ce joyeux tumulte : elle semblait comme suspendue entre son affection pour un enfant qu'elle avait vu naître et le mécontentement, le dépit causés par l'idée que ce retour allait déranger tous ses projets. M. de Pontivel était ainsi qu'elle mécontent et silencieux : il se voyait totalement oublié de Pascaline, et il examinait curieusement ce rival qui arrivait si inopinément pour la lui enlever.

La bonne maman s'apercevant combien l'oval de la figure de l'aimable voisin s'était allongé, fit aussitôt diversion en disant avec un peu d'humeur : « Armand, regarde comme tu arranges le plancher de la salle, et Pascaline, et ton père et M. de Kerivilly !..... Les voilà tous aussi mouillés que toi..... Pascaline, va changer de vêtements..... Vas-y aussi, Armand..... Tu es dans un bel état !... »

— « C'est vrai, dit Armand, j'étais si pressé de vous voir..... Bonne maman, j'ai bien envie de vous embrasser encore..... Non, n'ayez pas peur, ce n'est pas pour à présent..... Je reviens tout de suite.....» Et il sortit en courant.

Pascaline, rappelée à la pensée de M. de Pontivel, se sentait confuse et embarrassée. Elle saisit avec empressement le prétexte qui s'offrait de quitter la salle, et Madame de Kerivilly la suivit un moment après.

— « Ils ont tout conté à M. de Pontivel, dit-elle en grommelant..... Oh ! je voudrais que cet Armand..... »

— « Bonne maman !..» s'écria Pascaline d'un ton suppliant.

— « Est-ce qu'il y a du bon sens, reprit M.me de Kerivilly, d'arriver ainsi comme une bombe sans prévenir

personne, quand nous ne l'attendions que dans un an... au plus tôt ! Ce pauvre M. de Pontivel ! j'ai vu, oui j'ai vu briller des larmes dans ses yeux !.... Allons, habille-toi vîte et descendons. Tu seras bien gracieuse avec lui, Pascaline, il le faut, entends-tu, pour ne point paraître ingrate..... Aie soin de ne pas trop t'occuper d'Armand, ce ne serait pas poli. »

Pascaline ne répondit rien. Elle aurait bien voulu se dispenser de descendre. A la joie causée par le retour d'Armand, venaient de succéder un trouble, un embarras..... Comment se conduire avec lui, avec M. de Pontivel ? Si elle désirait vivement de témoigner au premier le plaisir bien vrai qu'elle éprouvait de le revoir, elle désirait également de ne pas chagriner le second.

A souper, elle fut placée entre tous les deux. M. de Pontivel était silencieux ; Armand parlait beaucoup au contraire. Il avait tant de choses à raconter ! Et il le faisait avec un feu, une vivacité ! Pascaline devenait de plus en plus attentive, et l'aimable voisin de plus en plus sérieux. Armand s'exprimait bien : ses descriptions étaient animées, pleines de vie. Quand il raconta son arrivée à la Martinique, la cruelle maladie qui l'avait mis aux portes du tombeau ; quand il dit que la pensée de mourir sans revoir sa famille ne l'avait pas quitté, même dans son délire, et qu'en revenant à lui il n'en avait pas eu d'autre que d'accourir près de tout ce qu'il aimait, tous les yeux se mouillèrent, même ceux de la bonne maman, et Pascaline, comme au temps de leur enfance, posa sa main sur celle d'Armand ; il se contenta de la serrer affectueusement, tandis que M. de Pontivel murmurait à mi-voix : « Heureux Armand ! oh ! comme à sa place je couvrirais de baisers cette main chérie ! » Pascaline devint cramoisie, car elle l'avait entendu, et elle retira vîte sa main qu'Armand, occupé de son récit, ne songea point à retenir.

Le jeune homme s'excusa de n'avoir donné qu'une fois de ses nouvelles, sur les études auxquelles il s'était livré et qui avaient occupé tous ses moments ; puis il annonça qu'ayant fait au retour la connaissance d'un jeune naturaliste, qui se proposait d'aller en Egypte, dans le dessein de remonter le Nil jusqu'à sa source, il s'était engagé à le rejoindre le printemps suivant, au port de

Toulon, et de s'embarquer avec lui afin de l'accompagner dans ce voyage. A cette nouvelle, la bonne maman respira, la figure de M. de Pontivel s'épanouit et Pascaline... Oh! Pascaline n'aurait pu dire ce qui se passait en elle. Son cœur était serré; elle se sentait gênée, agitée, et cette gêne, cette agitation, qui eussent fait rire plus d'une belle dame accoutumée à recevoir les hommages de plusieurs adorateurs à la fois, comme à les encourager et à les tromper tous, montraient la jeune fille sous un aspect bien séduisant à M. de Pontivel. Sa gaucherie même, prouvait qu'en elle la candeur n'était point une feinte, et qu'elle n'avait pas la plus légère idée des détours et des ruses de la coquetterie.

Ce fut seulement les jours suivants que Pascaline remarqua les changements avantageux qui s'étaient faits dans Armand. Il avait beaucoup grandi, ses traits s'étaient développés; un léger duvet couvrait son menton, et son teint, encore bruni, ne déparait pas cette figure mâle qui exprimait la franchise et la fermeté. Mais ses manières avaient une brusquerie, ses mouvements une promptitude et sa voix un éclat qui faisaient à chaque instant tressaillir Pascaline accoutumée aux façons polies, à la voix adoucie, à l'air de déférence de M. de Pontivel. Comme autrefois, et plus encore qu'autrefois, Armand avait déjà répondu par un *je le veux*, ou par un *je ne veux pas*, à plusieurs demandes de Pascaline tout-à-fait deshabituée de se voir traitée avec aussi peu de cérémonie, et elle-même avait dit également *je veux*, et *je ne veux pas*, ce qui avait encore plus surpris Armand. Cependant, leur ancienne confiance, leur ancienne affection se ranimait, et la meilleure intelligence régnait souvent entre eux, en dépit des peines que se donnaient la bonne maman et M. de Pontivel pour la troubler. Si la conquête, les soins assidus d'un homme aussi séduisant que ce dernier, flattaient la vanité de Pascaline, l'amour d'Armand touchait son âme; l'un parlait à son amour-propre, à son esprit; l'autre à son cœur, et Armand avait, de plus, pour lui, les doux souvenirs de l'enfance. Mais M. de Pontivel, animé par les obstacles imprévus qu'il rencontrait, était plus assidu, plus aimable que jamais, et il saisissait toutes les occasions de faire remarquer, avec beaucoup d'adresse, et sans

avoir l'air de songer à autre chose qu'à rendre service à Armand, combien celui-ci manquait d'usage du monde, et l'énorme différence que cela seul mettait entre eux. Armand, étourdi, emporté, donnait prise sur lui à son rival. Pascaline rougissait parfois de la rusticité de ses manières, et savait gré à M. de Pontivel des avertissements, des avis, en apparence dictés par l'amitié, qu'il donnait au bouillant jeune homme, plus irrité que reconnaissant de tant de *bontés*. Armand voyait avec impatience son père, M. et M.me de Kerivilly, et Pascaline surtout soumis à l'empire de celui que, dans sa mauvaise humeur, il appelait un *homme femme;* et souvent il recevait les conseils de M. de Pontivel d'une façon si peu polie, que Pascaline, toute confuse, toute honteuse, baissait la tête ou saisissait le plus léger prétexte pour sortir de la salle. Si Armand la suivait, c'était pour s'entendre gronder; alors, se livrant aux emportements de l'orgueil blessé et de la jalousie, il déclarait qu'il serait bien fâché de ressembler à cette poupée habillée en homme, à ce *muguet* de quarante ans. Pascaline se fâchait à son tour; elle défendait M. de Pontivel avec chaleur; l'humeur d'Armand augmentait et la brouillerie des deux amants durait quelquefois plusieurs jours, pendant lesquels Armand était d'une maussaderie insupportable, tandis que son rival, au contraire, tout aussi jaloux, et ayant bien plus de raison de l'être, montrait une douceur, une égalité d'humeur, même avec le fougueux jeune homme, dont toute la famille, et principalement la bonne maman et Pascaline étaient bien reconnaissantes.

M. de Kerivilly, de son côté, grondait Armand, et à lui seul Armand répondait respectueusement et sans sortir des bornes de la modération. « Mon fils, disait le bon vieillard, Pascaline ne t'aime pas, je t'assure, et lui, il ne pense pas à Pascaline. »

— « Il y pense, mon père! répliquait Armand avec un gros soupir: oh! vous pouvez m'en croire, elle ne m'aime plus comme par le passé! »

— « Tu te trompes, mon fils, reprenait M. de Kerivilly. J'ai parlé hier à ma Pascaline; son cœur t'appartient tout entier. Mais lui ferais-tu un crime de trouver M. de Pontivel aimable? Si c'est une faute impardonnable, j'en suis fâché, car nous la partageons tous. »

Armand fit un geste d'impatience et ne répondit pas.

— « Sois aimable aussi toi, mon cher Armand. Les soins, les attentions plaisent aux femmes..... Pourquoi répondre presque toujours par un refus aux désirs de Pascaline ? »

— « Parce que l'homme, mon père, ne doit pas être soumis à la volonté d'une femme.... »

— « Mon ami, un homme bien amoureux n'en connaît d'autre que celle de la femme qu'il aime.... »

— « Encore passe, mon père, quand cette volonté est raisonnable.... Eh ! puis, je n'ai pas été habitué à m'entendre dire par Pascaline, *je veux* ! Autrefois elle obtenait de moi tout ce qu'elle voulait, mais c'était par la douceur.... »

— « Mon ami, redeviens complaisant comme autrefois, et elle-même redeviendra douce et complaisante... »

— « Oui, et elle croira que je veux imiter son merveilleux M. de Pontivel. »

— « Quelle enfance ! et surtout que de vanité je découvre en toi, mon fils ! Eh ! quand Pascaline le croirait, quand nous croirions tous que la société de cet homme aimable te devient profitable, ton orgueil en pourrait-il être blessé ? »

— « Oui, mon père. »

— « Armand, Armand, prends-y garde; ce fut un vain orgueil qui t'inspira le désir de ton premier voyage ; c'est un vain orgueil qui t'expose aujourd'hui à perdre l'amour de Pascaline.... Réfléchis à ta conduite, réfléchis mûrement, mon fils, et songe que le bonheur de toute la vie vaut bien la peine qu'on lui sacrifie le fol amour-propre qui t'a entraîné et t'entraîne encore loin du but.... »

— « Je réfléchirai, mon père, » répondit Armand par pure déférence, car en s'en allant, il se disait : « Ils sont tous ligués contre moi ; tous s'entendent pour m'offrir, comme un modèle ce mirliflor, qui passe son temps à dire des riens, à faire du filet.... Beau modèle vraiment !... je me garderai bien de chercher à lui ressembler ! »

Si Armand l'avait voulu, il aurait senti que ce n'était point dans ses ridicules qu'on désirait qu'il imitât M. de Pontivel, et que même on ne lui demandait pas de

l'imiter du tout, mais seulement de ne point se rendre détestable, et c'est à quoi, par orgueil et par jalousie, il travaillait sans relâche. Il y avait pourtant des moments où Pascaline retrouvait en lui l'ami de son enfance : ces moments étaient rares par la faute de tous les deux, et le reste de l'hiver s'écoula en brouilleries et en raccommodements perpétuels.

Armand voyait approcher l'instant du départ avec inquiétude. L'idée de laisser le champ libre à son odieux rival le mettait hors de lui ; mais d'un autre côté comment rester après avoir tant parlé de ce second voyage ? Après avoir exprimé avec tant de chaleur la joie qu'il éprouvait de l'entreprendre ? Après avoir fait un si pompeux étalage de la gloire qu'il en retirerait, des services qu'il se trouverait peut-être à portée de rendre aux sciences et à son pays ? Et cependant Armand sentait déjà la vérité des discours que lui avait tenus M. de Kerivilly, lors de leur première séparation ; déjà il avait eu lieu de s'apercevoir que cette vie aventureuse, qui lui avait paru de loin si amusante, si glorieuse surtout, ne valait pas les douces jouissances d'une existence paisible, embellie par l'affection d'une famille chérie et par l'amour de Pascaline. « Reste, » disaient son père et M. de Kerivilly. « Reste, » disait aussi son cœur.... Mais Pascaline ne disait rien ; elle était piquée de n'avoir obtenu, pour toute réponse à ses instances, qu'un refus ; mais M.me de Kerivilly ne disait rien non plus pour le retenir, et laissait même percer le désir de le voir s'éloigner ; mais M. de Pontivel ne l'entretenait que des lumières qu'il allait acquérir pour les répandre à son retour dans sa patrie, et, parfois, mêlant à ses discours une légère ironie, de légers doutes, il donnait à entendre que si Pascaline le *voulait*, Armand ne partirait pas.... Et Armand partit, afin de montrer qu'il ne faisait pas dépendre, comme lui, sa volonté de celle d'une femme.

En s'éloignant de Châteaulin, Armand récapitulait dans sa mémoire tous les torts de Pascaline, sans songer le moins du monde aux siens, et il lui prodiguait les épithètes de volage, de coquette, de perfide ; à chaque pas, sa colère semblait augmenter, parce qu'il se persuadait que bientôt il serait sacrifié à M. de Pontivel.

Cette idée faisait bouillonner son sang. Etre quitté et rejeté !... non, mille fois non ! Et trois jours après le départ d'Armand, Pascaline reçut une lettre par laquelle il la dégageait de ses serments. « Je vous rends votre li-» berté, écrivait-il, et je reprends la mienne. Nous ve-» nons de nous apercevoir tous deux que nous ne » sommes point faits l'un pour l'autre. Oubliez le passé; » quant à moi, rien ne me sera plus facile que de l'ou-» blier aussi. J'écris à mon père pour le prévenir que » tous nos nœuds sont rompus. Adieu, Pascaline; le » monde est si grand, que je ne désespère pas d'y » trouver une femme qui ne soit ni volage ni coquette, » et qui puisse être fidèle au moins pendant dix-huit » mois. » — « L'insolent!.. s'écria M.me de Kerivilly en lisant cette lettre, tandis que Pascaline pleurait à chaudes larmes, car elle aimait Armand, oui, elle l'aimait plus que jamais, malgré tous ses torts. Et dans quel moment arrivait cette cruelle lettre! justement à l'instant où M. de Kerivilly, mécontent de la mésintelligence qu'il avait vue régner entre eux depuis le retour d'Armand, et inquiet pour la réputation et le repos de sa petite-fille que pouvaient compromettre les assiduités de plus en plus marquées de M. de Pontivel, venait de faire rentrer Pascaline en elle-même et de lui faire sentir qu'elle ne s'était pas conduite avec Armand comme elle l'aurait dû. — « C'est un congé en forme, ou je ne m'y connais pas !... reprit la bonne maman pâle de colère..... « Jour de ma vie !... et tu pleures !... Allons, Pascaline, console-toi. Il ne te donne point sujet de le regretter..... l'impertinent !... Ne dirait-on pas...? pauvre enfant !... J'espère que maintenant tu ne penseras plus du tout à lui !... Mais voyez un peu !... Je vais lui répondre, laisse-moi faire..... Si je ne manie pas la plume aussi bien que le fuseau, j'en sais assez du moins pour lui dire son fait !.... »

— « Non, bonne maman, s'écria Pascaline au milieu des sanglots, ne lui répondez pas, je vous en prie ! »

— « Si, je veux lui répondre... et à l'instant. »

La bonne maman écrivit, et Armand, qui s'était repenti vingt fois au moins d'avoir envoyé sa lettre à Pascaline, éprouva tous les transports de la jalousie et de la colère en apprenant que les vœux de M. de Pontivel

étaient agréés ; petit mensonge que M.me de Kerivilly avait cru pouvoir se permettre afin de venger Pascaline et de rendre à Armand la douleur que lui-même avait causée.

Mais malgré les soins de la bonne maman pour réaliser ce qu'elle avait annoncé, rien n'avançait, et il se passa du temps avant que la vanité pût sécher les pleurs excités par l'amour méconnu, outragé. M. de Pontivel était traité avec froideur ; ses louanges, sa soumission, ses flatteries excitaient à peine un sourire mélancolique, et il voyait avec dépit qu'on était toute prête à le sacrifier à Armand ; son orgueil s'en trouvant blessé, il redoublait de soins, seulement afin de se procurer la satisfaction de l'emporter sur un rival qu'il n'avait pas cru si redoutable, et dont il ignorait tous les torts. Pascaline aurait voulu pouvoir se les cacher à elle-même, ou du moins les oublier ; mais M.me de Kerivilly en ramenait sans cesse le souvenir ; elle se montrait si indignée de la conduite d'Armand et de cette impertinente lettre, elle répétait et répétait si souvent que Pascaline avait été abandonnée, quittée, que la fierté de celle-ci se réveilla pourtant et qu'après avoir pleuré un ingrat, elle résolut de tâcher de l'oublier.

Plus M. de Pontivel rencontrait de difficultés, plus il se sentait excité à en triompher ; car cette fois il était bien certain de ne pas se trouver le jouet de la coquetterie. Ses hommages, ses adorations parurent toucher enfin le cœur de la jeune fille, d'autant plus flattée d'en être le constant objet, qu'on l'avait *quittée*. Personne ne prenait la défense d'Armand ; pas même M. de Kerivilly, quoiqu'il ne regardât pas d'un œil aussi sévère que sa femme ce qu'elle appelait un *affront impardonnable* ; il attendait tout du temps, ne pouvant parler d'Armand sans que la bonne maman ne se mît sérieusement en colère et sans que Pascaline ne versât des larmes et ne témoignât une peine fort vive. Mais le temps amena un résultat tout différent de celui sur lequel M. de Kerivilly comptait, et deux mois après le départ d'Armand, chacun à Châteaulin fut informé que Pascaline était *l'accordée* de M. de Pontivel, grâces à la bonne maman qui se hâta de le publier. Sans trop savoir comment, M. de Pontivel s'était engagé, Pascaline de même, et peut-être que tous les deux s'en repentaient

également. Le premier se sentait moins de disposition que jamais à subir le joug du mariage, et déjà son *accordée* lui semblait moins aimable depuis qu'il pouvait la regarder presque comme sa femme; la jeune fille aussi ne songeait qu'avec effroi qu'elle allait donner sa main à M. de Pontivel, mais la bonne maman, qui ne se sentait pas de joie, ne cessait de parler de l'envie qu'excitait à Châteaulin ce brillant mariage; de la prééminence qu'il allait donner à Pascaline, et chaque phrase qu'elle prononçait, se terminait maintenant par ces mots : *quand tu seras dans ton château du Lin.* M. de Pontivel de son côté, s'étant trop avancé pour pouvoir maintenant reculer et prenant son parti, savait faire valoir les avantages d'une telle union, et les parures charmantes qu'il avait fait venir de Brest, ses projets de fête et de plaisirs, ses douces flatteries, tout éblouissait Pascaline et l'aidait à bannir le passé de sa mémoire.

M. de Kerivilly n'avait donné qu'à regret son consentement à ce mariage. Mais l'air de satisfaction de sa petite fille, la joie de sa femme, l'amabilité de M. de Pontivel, le réconciliaient peu à peu avec l'idée de voir Pascaline l'épouse d'un autre qu'Armand, et quelquefois même il se persuadait qu'elle aurait été moins heureuse avec l'impatient et jaloux jeune homme qu'avec M. de Pontivel qui paraissait ne vivre que pour elle, et qui était d'un âge à faire espérer que maintenant on n'avait plus à craindre de sa part les folies trop communes à la jeunesse. Quant à M. Penmark, il regrettait sans doute que les choses eussent pris cette tournure, mais il s'en affligeait modérément, n'ayant jamais été d'un caractère à s'affecter beaucoup de ce qui n'avait pas rapport à son étude et à sa seule passion, l'agriculture et l'économie rurale. Une société nombreuse et brillante, venue de Brest, de Lesneven et de Quimper pour assister à la cérémonie et aux fêtes qui devaient la suivre, était réunie chez M. de Pontivel. Pascaline admirée, adulée par tous les hommes, enviée et caressée par les femmes, préconisée, encensée tout le jour, ne pouvait suffire à l'orgueil qui gonflait son cœur. Des amis de M. Pontivel lui répétaient sans cesse que la première elle avait su fixer l'humeur volage de son futur époux; qu'avant de la connaître il avait mille fois juré de ne se marier jamais, et toute fière d'un

si beau triomphe, elle s'admirait comme le paon, et s'étonnait d'avoir été si long-temps à s'apercevoir qu'elle possédait un mérite si grand, des charmes si puissants... Fatal effet de la flatterie ! Il n'est pas de poison qui gâte plus promptement les dons heureux de la nature : il n'en est pas de plus subtil ! en peu de temps il fait les plus grands ravages; il dessèche, il corrompt le cœur; il détourne une femme de la route du bonheur, et souvent même de celle du devoir !

L'admiration réelle qu'excitait Pascaline, en satisfaisant l'amour propre de M. de Pontivel, ranima des feux qui avaient été bien près de s'éteindre et lui fit envisager plus courageusement la nécessité où il s'était mis, par la demande qu'il avait faite de sa main dans un transport amoureux, de terminer par le mariage le cours de ses galanteries. Tels étaient les sentiments qu'inspirait Pascaline ; et elle se croyait adorée, et elle attribuait à l'amour les empressements dont elle se voyait l'objet ! Combien elle se trompait : son futur époux commençait aussi à être fier d'une conquête qu'on paraissait lui envier, et s'il jouissait de ses succès, c'était moins pour elle que pour lui-même.

Le grand jour arriva ; tous deux furent unis et trois mois s'écoulèrent pour la nouvelle mariée dans un enchantement perpétuel. Le château était continuellement rempli d'une foule d'amis arrivant de dix lieues à la ronde. Les fêtes, les parties de plaisir se succédaient sans interruption ; aucun des deux époux n'en était importuné. La solitude est chère au véritable amour ; mais, pour ceux dont un goût éphémère et la vanité ont serré les nœuds, elle n'est qu'un fardeau.

Avec la belle saison disparurent les amis attirés par la curiosité, par l'espoir du plaisir et par les agréments de la campagne, qui est charmante et très-pittoresque à Châteaulin comme dans les environs. L'automne retint quelques chasseurs, et alors Pascaline commença à se trouver souvent seule, son mari étant le plus infatigable de tous. Elle s'en plaignit ; il répondit en plaisantant ; elle se fâcha et rappela que quelques mois auparavant rien ne pouvait l'éloigner d'elle ; que même il lui avait fait un sacrifice beaucoup plus grand que celui de la chasse, en s'abstenant d'aller voir à Brest deux acteurs

de Paris nouvellement arrivés, parce qu'elle avait témoigné le désir qu'il n'y allât point. M. de Pontivel fit une pirouette et répliqua qu'on se soumettait à tous les caprices de sa maîtresse; mais que le mariage rétablissant l'ordre naturel, l'amant disparaissait pour faire place au mari, c'est-à-dire un maître. A ce mot de *maître*, Pascaline regarda M. de Pontivel avec une expression d'étonnement qui excita sa gaieté. Après avoir ri, il lui donna un baiser sur le front et la quitta. La jeune femme était outrée; mais ce léger nuage ne tarda pas à être suivi de beaucoup d'autres. Il arrivait bien souvent à Pascaline de dire, comme avant son mariage: *Je veux*; le mari répondait simplement: *Je ne veux pas*, et les bouderies devenaient de plus en plus fréquentes, sans qu'il parût le remarquer. Cependant tous les deux n'avaient pas encore eu de querelles sérieuses: un mot, une caresse, suffisaient pour ramener Pascaline à son aimable caractère; elle espérait d'ailleurs aller passer l'hiver à Brest, et elle savait déjà qu'il ne fallait pas indisposer contre elle son époux quand elle voulait en obtenir quelque chose. M. de Pontivel ayant presque promis à ses amis de leur mener sa femme, celle-ci s'attendait de jour en jour à s'entendre inviter à s'occuper des préparatifs du départ, et elle pensait, avec une joie secrète, aux plaisirs, aux triomphes qui l'attendaient dans cette grande ville... Quels furent donc sa surprise et son mécontentement, lorsque M. de Pontivel déclara sans détour que son intention n'était pas de l'y conduire! Elle doutait d'avoir bien entendu; mais ce doute ne fut pas de longue durée. M. de Pontivel ne se souciait pas du tout d'exposer une femme si jeune, si jolie, et encore si simple et si pure, aux dangers dont elle se trouverait entourée dès qu'elle paraîtrait dans le monde, dangers qu'il connaissait mieux que personne. Ce refus fit couler les larmes de Pascaline sans qu'il se mît en peine de les essuyer; elle bouda sans qu'il daignât s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'enfin il lui déclarât, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, qu'elle eût à changer de manière, et qu'il était fatigué de ses caprices, de ses larmes. Quelques mots de regret sur la *mésalliance* où il s'était laissé entraîner par l'amour, achevèrent de mettre Pascaline hors d'elle-même, et elle se retira dans

sa chambre pour y pleurer en liberté. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'était aperçue de l'orgueil de son mari. M. de Pontivel était entiché de sa noblesse avec toute la morgue et l'entêtement d'un gentilhomme campagnard : à l'entendre, personne n'était plus noble que lui. Déjà il avait fait sentir à la famille de Kerivilly qu'elle ne valait pas la sienne, et la bonne maman avait répondu avec vivacité que la noblesse du cœur valait bien celle qui n'est due qu'à des parchemins, si même elle ne valait mieux.

Peu à peu M. de Pontivel cessa tout-à-fait de se contraindre. Avait-il de l'humeur, il ne se mettait plus en peine de la cacher ; s'ennuyait-il, il tempêtait et grondait tout son monde, ou bien il venait bailler près de Pascaline, ou bien encore il se récréait en la contrariant, en la rendant victime de sa propre folie ; et, deux ou trois fois par jour, il regrettait hautement de s'être marié, déclarant qu'un homme ne pouvait faire une plus grande sottise ; en un mot, galanterie, petits soins et jusqu'à la politesse avaient complétement disparus au bout d'un an de mariage.

Pascaline était toujours entourée, il est vrai, des jouissances du luxe ; elle primait à Châteaulin, elle y donnait le ton, et son mari se montrait pour elle, dans la société, aussi aimable qu'il était maussade à la maison ; mais la pauvre Pascaline qui excitait l'envie, méritait plutôt la pitié. La bonne maman, par ses conseils imprudents, avait, sans le vouloir, un peu contribué à aigrir l'un contre l'autre les deux époux : maîtresse dans son ménage, elle prétendait que sa petite fille le fût dans le sien, sans songer à la différence trop réelle qui existait entre un homme doux et bon comme son mari, et un être égoïste et despote comme M. de Pontivel, dont le caractère se dévoilait de plus en plus.

Plus pauvre, au milieu de sa splendeur, qu'elle ne l'avait été chez ses parents, Pascaline n'avait maintenant à donner aux malheureux qu'un peu d'or ; mais ses soins, ses consolations, il fallait les leur refuser : et se refuser à elle-même le plaisir de les attirer pour les renvoyer satisfaits et secourus. Blessée dans son amour-propre par celui qui avait contribué à le développer, contrariée dans tous ses penchants, après les avoir vus

encouragés, flattés, elle se trouvait encore en butte à des sarcasmes amers sur ses *amours* avec Armand, à des soupçons outrageants et jaloux sur le souvenir qu'elle en conservait peut-être, sur les regrets qu'elle éprouvait sans doute de son absence, sur l'impatience avec laquelle elle désirait et attendait son retour. D'abord elle avait répondu avec humeur, ensuite par des pleurs, maintenant elle ne répondait plus que par le silence et elle se soumettait, pour obtenir la paix, à tout ce que son mari exigeait. C'était dans le sein de sa bonne maman, c'était près de M. de Kerivilly qu'elle allait verser des larmes et déplorer sa folie. La première s'emportait et l'irritait encore contre son mari; le second au contraire l'encourageait, la fortifiait et l'engageait à souffrir avec résignation, et tous deux gardaient le secret, comme elle le leur avait demandé, sur son malheur domestique; car elle aurait rougi de faire connaître combien elle avait mal jugé l'homme qu'elle avait pu préférer à Armand, à qui elle avait pu sacrifier cet Armand, toujours aimé et dont la brusque franchise, la rudesse même, lui semblaient aujourd'hui bien préférables à la fausse douceur, à l'hypocrisie de M. de Pontivel. La jeune femme se trompait, en soupçonnant son mari d'être enclin à ces vices honteux. M. de Pontivel n'était ni faux ni hypocrite; mais il ne savait être aimable que lorsqu'il s'amusait, et la satiété succédait chez lui si promptement au désir satisfait, le dégoût à l'enjouement qu'il était tour-à-tour, et en moins d'un moment, charmant et détestable, détestable et charmant.

L'hiver suivant, l'excès de l'ennui chassa M. de Pontivel de Chateaulin. Il n'avait pas à craindre le retour d'Armand, et bien certain que sous la garde de ses grands parents la réputation et le cœur de sa femme, ne couraient aucun danger, ce fut dans leur maison qu'il la laissa. La pauvre Pascaline respira en se retrouvant sous le toit de ses bons parents, en reprenant possession de sa petite chambre, et pour la première fois, depuis bien long-temps, elle se leva, le lendemain du départ de son mari, avec un sentiment de joie inexprimable; il lui semblait qu'elle était dégagée de ses chaînes, et elle se prêta avec une complaisance toute aimable aux soins qu'on prenait pour la distraire. Pen-

dant le temps où M. de Pontivel lui faisait la cour, son caractère doux et soumis avait éprouvé une légère altération; mais la rude épreuve qu'elle venait de subir, avait fait disparaître les torts et les défauts, ouvrage de la vanité, et elle en avait été guérie par celui-là même qui les lui avait donnés.

Les mois, les années s'écoulaient dans une paisible uniformité qui n'était interrompue que par les apparitions de plus en plus rares de M. de Pontivel. Il n'avait pas un cœur capable d'apprécier le trésor qu'il possédait, et Pascaline n'ayant plus pour lui le charme de la nouveauté, avait tout perdu à ses yeux. Mais, si Pascaline avait recouvré quelque tranquillité, elle était loin d'être heureuse. Une mélancolie habituelle donnait à son charmant visage un attrait inexprimable qui inspirait la tristesse et une douce pitié. On ne pouvait la voir sans se sentir ému jusqu'aux larmes; les paysans qu'elle visitait, qu'elle secourait comme autrefois, n'appelaient Pascaline que l'*Ange*, et jamais ce nom n'avait été mieux mérité. Oui, elle était un ange pour tout ce qui l'entourait. M. de Kerivilly, à moitié paralitique, ne reçevait de soins que d'elle seule; la bonne maman, courbée par l'âge, aigrie par le chagrin, et se reprochant amèrement d'avoir poussé Pascaline vers le précipice, était devenue accariâtre, grondeuse, même cette Pascaline si attentive et si soumise, et qui supportait avec une douceur angélique l'humeur que l'idée de ses propres torts donnait à M.me de Kerivilly. Quant à M. Penmark, les années passaient sans laisser de trace sur sa figure paisible; il est vrai que n'ayant jamais senti bien vivement ni peines ni plaisirs, il n'avait point éprouvé de ces secousses qui attirent ou dessèchent les sources de la vie. Fier de son fils, qui se distinguait dans les sciences et avait déjà contribué à quelques découvertes utiles dans plusieurs voyages qu'il avait entrepris tour-à-tour, M. Penmark en parlait sans cesse, et Pascaline l'écoutait en silence; mais ce silence n'était pas celui de l'indifférence. Deux larmes brûlantes roulaient lentement sur ses joues, lorsqu'elle songeait que si elle n'eut pas cédé aux suggestions d'une folle vanité, elle aurait pu être heureuse, oh! bien heureuse! Dans l'abandon où la laissait son époux, quelque-

fois elle se croyait libre ; perdue dans ses souvenirs, elle allait errer au bord de la mer, sur les rochers, dans les bois où tant de fois Armand l'avait accompagnée, protégée, défendue contre tous les dangers..... Mais une lettre de M. de Pontivel venait faire évanouir une erreur coupable et Pascaline payait par de cruels remords, quelques moments d'oubli d'elle-même et de ses maux.

Armand n'était pas plus heureux. Ni le temps, ni l'absence, n'avaient pu effacer de son cœur une image chérie qui s'unissait à chacun des souvenirs les plus chers et les plus durables, aux souvenirs de l'enfance. Plus d'une fois il avait cru aimer, plus d'une fois il avait été au moment de se lier aussi d'un lien indissoluble ; mais toujours, toujours la pensée de sa première amie, de ce premier amour dont l'homme conserve la mémoire jusqu'au dernier soupir, quand cet amour fut innocent et pur, était venue dissiper comme une vapeur légère ces goûts passagers. Armand avait cherché dans l'étude, dans une vie active, un remède contre l'agitation qu'il portait au-dedans de lui, contre le feu dont il était dévoré. Mais l'étude n'a que des fatigues, elle n'a point de faveurs pour celui qui ne s'y livre point par amour pour elle. Quiconque ne cultive les sciences et les arts que par vanité, que pour se faire un nom et briller, ne trouve en eux que déceptions. Plus on attache de prix aux applaudissements de la foule, plus les traits de l'envie sont sensibles ; ne faisant point dépendre sa joie de la satisfaction que donne le sentiment d'avoir bien fait, sentiment que la critique injuste ne peut détruire, mais l'attachant tout entière aux succès : si le succès échappe, on ne trouve rien en soi-même pour se consoler, et jusqu'aux sots peuvent à leur aise vous accabler, vous torturer. Voilà ce qu'Armand avait éprouvé, et voilà comment les progrès qu'il avait pu faire, les services qu'il avait pu rendre s'étaient trouvés pour lui mêlés d'une si grande amertume, que le désir d'acquérir de la gloire avait fini par s'éteindre dans son cœur, et avait été remplacé par le dégoût, par le découragement qui suivent toujours l'espoir trompé.

Retourner à Châteaulin, y vivre dans cette obscurité si long-temps dédaignée et dont il connaissait maintenant tout le prix, c'était le vœu le plus cher d'Armand. Mais

retourner à Châteaulin où demeurait Pascaline, épouse d'un autre !...... Oh ! non, non ! Les lettres de son père ne lui avaient point appris qu'elle fût malheureuse ; M. Penmark ne s'en doutait pas, et il croyait, comme toute la ville, que si Pascaline ne suivait point son époux à Brest, c'est qu'elle préférait ne pas quitter ses bons parents, à qui ses soins étaient si nécessaires. Cependant M. Penmark ayant recueilli, plus tard, les discours inspirés par l'étonnement que devait naturellement faire naître l'abandon, trop visible, où M. de Pontivel laissait sa femme, il en écrivit quelques mots à Armand... Pascaline, malheureuse ! Pascaline, délaissée par son mari !..... Ah ! cette idée était affreuse, et Armand fut au moment de partir.... Mais, qu'irait-il faire à Châteaulin !.... En sondant son cœur, il rougit et il sentit qu'il ne devait pas songer encore à revoir le lieu de sa naissance. Depuis huit jours seulement il était de retour à Marseille, d'un voyage de deux années ; dans l'incertitude, dans le trouble où il se trouvait, Armand avait besoin de s'élancer encore au milieu des dangers et des tempêtes ; une occasion s'offrit, et il partit, emportant avec lui la pensée, la cruelle pensée du malheur de Pascaline, et celle plus cruelle encore d'y avoir peut-être contribué par sa folle conduite, par son fol orgueil. Quand il se rappelait ses manières avec elle, à son retour à Châteaulin, quand il songeait à la misérable vanité qui l'avait empêché de rester, de s'efforcer de ramener ce cœur qu'alors il possédait, peut-être encore, Armand avait honte de lui-même et il se disait : « Me suis-je jamais conduit en homme ! » A chaque circonstance remarquable de sa vie qui revenait à sa mémoire, il se faisait la même question, toujours, toujours il devait répondre *non* ! M. de Kerivilly avait eu raison d'annoncer à Armand que ce n'était pas où il voulait le chercher qu'il trouverait le bonheur. Que lui restait-il de tant de voyages et d'agitations ? Le regret d'avoir quitté son père, son pays, ses amis, sa Pascaline, pour courir après un fantôme de vaine gloire, et la certitude d'avoir fui comme un fou la félicité pure qui lui était réservée !....

Ces réflexions occupèrent souvent Armand pendant la durée du nouveau voyage qu'il venait d'entreprendre

sans autre but que d'y échapper. Il avait saisi avec empressement la première occasion qui s'était offerte de quitter la France ; ce fut avec plus d'empressement encore qu'il chercha, à son arrivée au cap de Bonne-Espérance, l'occasion d'y retourner. Une lettre de son père mit le comble à son impatience. Pascaline était libre !... A cette nouvelle, Armand, hors de lui, crut qu'il succomberait à l'excès de sa joie. Il aurait voulu partir le jour même, à l'instant... et il fallut attendre près de trois semaines ! Armand faillit en perdre la raison. Enfin le moment est arrivé ; les voiles s'enflent, et le vaisseau fend les vagues de l'Océan.

Huit années s'étaient écoulées depuis qu'Armand avait quitté pour la seconde fois Châteaulin, lorsque par une belle soirée d'été il se trouva sur les hauteurs qui dominent la ville. Ses avides regards parcouraient les bois, les rochers ; des larmes lui dérobaient souvent la vue de ces lieux si bien connus, si chéris ; elles ruisselaient sur ses joues brûlées par le soleil des tropiques, sans qu'il songeât à les essuyer. Mais on eut dit qu'un charme lui interdisait l'entrée de cette vallée ; on eut dit qu'un cercle magique l'entourait et empêchait Armand d'y pénétrer. Il tremblait, il hésitait, oppressé par la pensée que Pascaline peut-être avait cessé de l'aimer ! Il s'assit au pied d'un arbre, et aux derniers rayons du jour il relut la dernière lettre de M. Penmarck, sans y trouver un seul mot sur la disposition où pouvait être Pascaline à son égard. Armand le savait, car plus de vingt fois il avait lu et relu ces lignes tracées par la main d'un père ; cependant il en fut frappé comme s'il l'avait ignoré, et ce silence lui parut la confirmation de ce qu'il redoutait.

Quand les ombres de la nuit eurent enveloppé les montagnes comme la vallée, Armand descendit vers Châteaulin, et bientôt il arriva à la maison de son père ; tout était sombre et silencieux : il frappa pourtant ; une voisine vint au bruit. — « M. Penmarck, dit-elle, est chez la veuve de Kervilly. » Armand tressaillit : il avait appris le jour même que depuis six mois le vénérable vieillard reposait dans la tombe, et il l'avait aussitôt oublié ; il ne pouvait songer qu'à Pascaline. Armand continua de descendre en cotoyant la rivière, que tant de fois il avait traversée à la nage, afin d'être plus tôt

rendu près de sa jeune amie, et bientôt il arriva au pont qui réunit les deux rives. D'un pas toujours plus lent, Armand le traversa et remonta de l'autre côté, absorbé dans ses tristes pensées. Quelle différence entre celles dont il était occupé lors de son premier retour, et celles qui l'occupaient aujourd'hui ? Alors, il était certain de la joie que son arrivée imprévue allait causer ; aujourd'hui il en doutait ; alors il courait, il volait sans s'apercevoir des torrents de pluie qui l'inondaient ; aujourd'hui il avançait lentement, comme à regret, et l'air parfumé des bois et des champs ne ranimait pas son cœur serré par l'inquiétude sur la réception qu'on allait lui faire !

Le voilà devant cette maison si bien connue, devant cette porte que tant de fois il a franchie avec un cri joyeux, et il s'arrête. Les contrevents de la salle au rez-de-chaussée ne sont que poussés, et à travers les fentes Armand aperçoit de la lumière. Il s'approche, s'approche encore avec précaution ; d'une main tremblante il entr'ouve les contrevents, et son œil pénètre dans l'intérieur. En face de lui, M. Penmark assis près d'une table, devant un échiquier, s'amuse à former des tours, des bastions avec les pions du jeu de dames, comme c'était sa coutume avant et après la partie. Auprès de M. Penmark est une chaise vide et une autre placée tout à côté, sur laquelle est posée une corbeille à ouvrage ; Armand devine que c'est la place de Pascaline, et ses yeux se mouillent. Dans un grand fauteuil, dont le dossier se trouve tourné vers la fenêtre, est sans doute la bonne maman ; mais Armand ne peut la voir ; il n'aperçoit qu'une main sèche et ridée qui fait tourner encore avec beaucoup d'agilité un léger fuseau. Armand est si tremblant, qu'il a besoin d'un appui ; il s'éloigne de quelques pas ; son œil ne voit plus le tableau qui vient de s'offrir à lui, mais son oreille entend la voix de son père et celle plus élevée de M.me de Kerivilly ; elle dit avec vivacité : — « Oui, tous les Penmark ont toujours été des entêtés de père en fils, et le vôtre ne fait pas honte sous ce rapport à sa famille.... Je me tue de le dire à Pascaline.... La pauvre enfant !... Non, je ne me mêle plus de rien, j'ai trop mal réussi la première fois.... Elle fera maintenant comme elle voudra....

Pourtant le fils de M. le président n'est pas à dédaigner... Eh ! puis ils se connaissent d'Eve et d'Adam ; ils ont joué bien souvent ensemble.... Quest-ce que cela me fait qu'il revienne ou qu'il ne revienne pas, cet écervelé.... Sans doute qu'elle l'aime encore... la pauvre enfant !... Et lui aussi, vous croyez ? il n'y paraît guères.... Oui, elle est bien long-temps ce soir..... Oh ! vous ne pensez qu'à votre partie, voisin Penmark ; mais elle a pensé qu'il y a aujourd'hui huit ans et deux mois qu'à pareil jour il nous a quittés une seconde fois pour aller courir le monde, et elle a passé toute sa journée à prier pour lui.... Ce soir encore.... J'ai envie de l'envoyer chercher.... Je n'aime pas qu'elle reste toute seule si tard dans le cimetière !....

Que devenait Armand en écoutant ces paroles, ces réponses aux observations, aux questions de son père ! C'était à genoux qu'il les recueillait, à genoux, sur la pierre, les deux mains fortement serrés contre son cœur, comme pour l'empêcher de s'échapper de son sein. Soudain il se relève ; il s'éloigne à grands pas, sort de la ville, et bientôt il arrive sur le roc aride où dorment d'un sommeil éternel ceux qui ont terminé plus ou moins paisiblement leur pélerinage ici-bas. La lune éclaire de ses rayons argentés, et les tombes surmontées d'une croix parée de fleurs nouvellement cueillies, et les pointes de rochers, et les arbrisseaux épars entre les monticules recouverts de mousse ou de gazon, qui marquent la place occupée par la froide poussière de celui auquel il fallut peut-être, pendant sa vie, une vaste demeure, et à qui maintenant suffisent quelques pieds de terre. Armand s'avance avec respect ; il évite de fouler sous ses pas cette terre des tombeaux où lui aussi trouvera un jour un asile.... Il aperçoit sur une tombe nouvelle une couronne de roses blanches..... Il tressaille et s'arrête.... Là, repose une jeune fille !... Son amant la pleure sans doute !... C'est lui peut-être qui est venu rendre ce dernier hommage à celle qu'il aimait !... La poitrine d'Armand s'oppresse.... Dans ce lieu funèbre, où il vient chercher Pascaline, il aurait pu ne trouver que des cendres insensibles et muettes !... A cette pensée, son sang semble se glacer.... Il fuit... mais il s'arrête encore.... Son œil a découvert une femme à genoux

près d'une tombe. Elle est vêtue des couleurs du deuil... on dirait une ombre.... La brise du soir apporte à l'oreille d'Armand des sons confus.... Il entend des sanglots... bientôt son nom est prononcé avec l'accent de l'amour et de la douleur. — « Pascaline! » s'écrie Armand, et Pascaline tremblante, éperdue, hors d'elle-même, se trouve dans les bras de son amant.

« Armand ! » — « Pascaline ! » — « Oh ! mon Dieu ! » Voilà pendant long-temps les seuls mots qui sortent de leurs lèvres. Comme au temps de leur heureuse enfance, Pascaline appuie sa tête sur le sein d'Armand, et Armand serre étroitement Pascaline contre son cœur. Ils pleurent tous deux, mais que leurs larmes sont douces ! Que leur silence est éloquent !

— « Ma Pascaline ! Tu m'aimes donc toujours ! » — « Oh ! toujours !.... Mais toi !... » — « Ah ! je n'ai pas cessé de t'aimer, de te regretter !.... et toi, Pascaline, m'as tu regretté ! m'as tu pleuré ! » Pascaline laisse tomber sa tête sur l'épaule d'Armand, et Armand ne doute plus d'avoir été pleuré, d'avoir été regretté.

Tous deux, se tenant embrassés, s'asseyent sur une pierre près de la tombe du vieillard qui fut leur meilleur ami ; chacun d'eux s'avoue coupable, et trouve dans l'autre indulgence et oubli du passé ; chacun d'eux s'accuse et trouve dans l'autre un défenseur.

— « O ma Pascaline, dit Armand avec feu, je ne te quitte plus ! Qu'allais-je chercher loin de toi ! Loin de toi dont le regard fit battre pour la première fois mon cœur ! dont l'âme fait partie de mon âme !.... »

— « Et moi, Armand !.... Oh ! pourras-tu me pardonner !.... »

— « Te pardonner !.... Ah ! ce n'est pas à toi, c'est à moi de dire : Pourras-tu me pardonner ! O ! Pascaline, que les souvenirs de notre heureuse enfance effacent tous les autres ! Ils sont si purs et si doux ! Reprends ton empire ; sois encore pour moi ce que tu fus toujours, mon ange tutélaire ! Va, tu n'as plus à craindre qu'une misérable vanité me rende désormais indigne de ta tendresse ! Notre bonheur est dans nos mains.... Une seconde fois ne le laissons pas échapper ! O ! Pascaline, c'est l'amour le plus vrai, le plus inaltérable qui me ramène vers toi.... Un amour à l'épreuve du temps et du malheur !.... »

Quelle félicité ces paroles portaient dans le cœur de Pascaline ! De quelle joie cette voix chérie pénétrait tout son être. — « Mon Armand, disait-elle, tu ne me quitteras plus !..... Chaque jour mon regard rencontrera le tien..... Tu seras encore, comme autrefois, mon appui, mon protecteur !..... Armand, près de toi j'ai commencé à vivre..... Oh ! que près de toi je puisse mourir. »

— « Oui, tu m'appartiendras, reprit Armand avec feu. Mon nom sera ton nom, ma maison sera ta maison.. Je vivrai pour toi, uniquement pour toi, pour te rendre heureuse..... Pascaline, j'en prends à témoin ce ciel si pur et les mânes de ton père. »

Tous deux s'agenouillent en même temps devant la tombe du vieillard : « O mon père, dit Armand, du haut des cieux bénissez vos enfants !..... Du haut des cieux veillez sur tous deux !..... Je n'ai point écouté vos sages conseils, et huit années de ma vie se sont écoulées dans une agitation sans but, et loin de Pascaline !..... Mon père, j'abjure mes erreurs !..... Elle veut encore être à moi..... Sa félicité sera mon ouvrage, mon unique soin et ma récompense ! »

— « O mon père, dit Pascaline à son tour d'une voix entrecoupée par ses larmes, votre dernier vœu est accompli !.... Il m'aime encore.... Au-delà de la tombe, c'est vous qui réunissez pour toujours vos enfants ! »

— « Oui, pour toujours ! » s'écrie Armand. Il se relève, et serrant Pascaline contre son cœur, il montre du doigt Châteaulin : « Là, dit-il, dans cette vallée paisible que j'abandonnai pour courir après des chimères, nous vivrons heureux et ignorés. Là, dans cette vallée qui sera notre univers, aucun nuage ne viendra obscurcir notre félicité, car tous deux nous avons été éprouvés par le malheur, et lorsque le terme fatal arrivera, ici, Pascaline, nous reposerons ensemble ! »

— « O mon Armand, dit Pascaline baignée de pleurs, ma seule espérance fut long-temps que tu viendrais m'y regretter un jour..... Ah ! puisse maintenant l'heure suprême sonner pour nous au même instant.

S. U. DUDRÉZÈNE.

BIOGRAPHIE NANTAISE.

FÉLICIEN DE SAINTE MAGDELEINE.

Félicien de Sainte Magdeleine naquit à Nantes dans les premières années du XVII.e siècle. Il prit l'habit de carme en la même ville, et il fut appelé peu de temps après à professer la théologie à Bordeaux, où il se distingua par beaucoup de connaissances et une grande sévérité de mœurs. Il revint à Nantes dans un âge très-avancé et y mourut en 1685. Il cultiva toute sa vie, avec fruit, la littérature et les sciences. On lui prêta des sentiments jansénistes, et il éprouva à ce sujet quelques persécutions. Voici la liste des ouvrages qu'il a composés.

1.° *Defensio providentiæ divinæ juxtà doctrinam divi Augustini et sancti Thomæ, ecclesiæ catholicæ luminum. Burdigalæ*, 1657, 3 vol. in 4.°

2.° *Nova eloquentiæ methodius quæ complectitur rhetoricam Aristotelis et Raymundi Lullii. Parisiis*, 1663, 1 vol. in-12.

ERRARD.

Charles Errard, peintre et architecte, naquit à Nantes en 1606, il commença par faire des portraits qui le firent remarquer; on le choisit pour peindre à fresque la coupole du chœur de la cathédrale de Nantes, et il s'en tira à la satisfaction générale des habitants. Ces peintures ne s'y voient plus. Elles ont été remplacées par d'autres qui ne font pas un aussi bon effet. On voyait aussi de lui avant la révolution, dans la sacristie de la même cathédrale un très-beau tableau représentant J. C. présentant les clefs à Saint Pierre. Parmi les portraits en grand qu'il a faits, on distingue celui de M. de Montbazon, gouverneur de Bretagne. Les talents d'Errard ne tardèrent pas à le faire connaître dans la capitale, et Louis XIV le nomma directeur de l'académie française de peinture à Rome. M. Huet, dans sa Statistique de la Loire Inférieure, semble porté à croire qu'il a été le premier directeur de cet établissement créé en 1665. Il dessina les plus belles statues an-

tiques de la capitale du monde chrétien : nous avons de lui l'Hercule du palais Farnèse, le sacrifice du taureau du même palais, un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre antiques qui sont encore admirés des connaisseurs.

L'église de l'Assomption de Paris a été bâtie sur ses dessins et sous sa surveillance immédiate. Le dôme de cette église manque d'élégance et de légèreté, et sous ce rapport il a été justement critiqué; mais l'ensemble de l'église lui fait honneur.

Charles Errard mourut à Paris en 1689, suivant l'auteur de la Statistique de Nantes; et, à Rome, suivant M. de Kerdanet.

M.lle DESCARTES.

M. Cambry, dans le dernier volume de son voyage dans le Finistère, assure que Catherine Descartes était de Nantes. N'ayant pas la certitude du contraire je crois devoir en parler ici.

M.lle Descartes, fille de René Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, était nièce du célèbre Descartes et soutint avec éclat la gloire de lui appartenir par le sang. L'abbé Lambert dit, dans son histoire littéraire du règne de Louis XIV, que l'on faisait le plus grand cas de Catherine Descartes; au point que l'on disait vulgairement que l'esprit de l'oncle était tombé en quenouille.

Née avec beaucoup de facilité pour les lettres et pour les sciences, elle les étudia avec avidité dans sa jeunesse, et non-seulement la poësie et l'éloquence lui devinrent familières, mais elle acquit des connaissances étendues dans les diverses branches de la philosophie.

Fléchier, dans une de ses lettres, s'exprime ainsi : « A » l'égard de M.lle Descartes, son nom, son esprit, sa » vertu, la mettent à couvert de tout oubli, et toutes » les fois que je me souviens d'avoir été en Bretagne, » je songe que je l'y ai vue. » Malgré son grand mérite elle vécut sédentaire à la campagne, dans sa province. Elle fut liée cependant avec les personnes les plus célèbres de son temps. Elle eut pour amie M.lle de la Vigne et M.lle de Scudery. M. de Kerdanet assure qu'elle publia à Paris, en 1693, un recueil de poësies. Je ne connais point ce recueil et je n'ai vu les productions de M.lle Des-

cartes que disséminées dans les *vers choisis du P. Bouhours*, dans les *poësies de M.e de la Suze*, dans le *Parnasse des Dames* et dans *l'histoire littéraire des femmes françaises*. On distingue parmi les pièces qu'elle nous a laissées, *l'ombre de Descartes à M.lle de la Vigne ; la relation de la mort de Descartes*, mêlée de prose et de vers. On y trouve des beautés du premier ordre, il y régne un tour d'expressions, une délicatesse de pensées et de sentiments, une harmonie et une cadence que l'on trouve rarement ailleurs.

Elle adressa à M.lle Scudery les vers suivants, au sujet d'une fauvette qui revenait tous les printemps auprès des fenêtres de l'appartement de son amie :

Voici mon compliment
Pour la plus belle des fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes,
N'en deplaise à mon oncle (1), elle a du sentiment.

Un poëte lui répondit par le madrigal suivant :

Si votre oncle vivait, loin d'avoir du depit
De vous ouïr vanter la reine des fauvettes,
Il dirait, comme moi, qu'elle est ce que vous êtes,
Toute pleine d'esprit.

M.lle Scudery répondit aussi par une épître intitulée *Sapho à l'illustre Cartesie*, dont voici la fin :

Après cela, Cartesie
Pour vous parler franchement
Il m'entre en la fantaisie
De vous gronder tendrement.
De ma fauvette fidèle
Vous avez tous les appas,
Vous chantez aussi bien qu'elle,
Mais vous ne revenez pas.

Catherine Descartes mourut à Rennes en 1706.

DENAN.

Jacques Denan, notaire, a composé, en vers français, un livre intitulé *le Commerce Fidèle et la Charité Hospitalière*, imprimé à Nantes, chez Guil. Mounier, 1645. Nous n'avons pu nous procurer d'autres renseignements sur cet homme de lettres.

---

(1) Descartes pensait que les bêtes n'avaient pas de sentiment. Il les croyait de simples machines.

DEDRAIN.

René Dedrain, docteur en droit et avocat au siége présidial de Cahors n'est connu que par des commentaires latins sur les ordonnances de Charles IX dites de Moulins, imprimées à Paris, en 1571, in-8°. On sait qu'il était né à Nantes, mais on ne connaît ni l'année de sa naissance ni celle de sa mort.

COLUMB.

Columb (Michel), sculpteur distingué, est né à Nantes, dans le XV.ᵉ siècle (1). Son principal ouvrage, et celui qui l'a immortalisé, est le tombeau de François II, qui était avant la révolution dans l'église des Carmes de Nantes, et que l'on voit maintenant dans la cathédrale. Quoiqu'on y remarque quelques défauts et qu'il ait été un peu dégradé, il fait encore l'admiration des connaisseurs. On en trouve des gravures exactes dans les histoires de Dom Lobineau et de Dom Maurice et des descriptions dans tous les auteurs qui se sont occupés de Nantes, ce qui nous dispensera d'en parler ici.

J. LE BOYER.



PRÉCIS

DE L'HISTOIRE NATURELLE DE BRETAGNE.

CHAPITRE III (2).

Des landes et forêts, des différentes plantes qu'elles produisent, et des animaux, oiseaux, insectes et reptiles qu'on y trouve.

Si les plaines et les vallons de la Bretagne produisent des blés, des vignes, du lin, du chanvre, des pâtu-

---

[1] Quelques-uns pensent qu'il est né à Saint-Pol-de-Léon.

[2] Errata du chapitre II de ce Précis, pag. 501-507 du 7.ᵉ vol. — pag. 502, ligne 31, *terres en sables*, lisez : *terres ensablées*; lig. 40, *ayant mangé*, lisez : *ayant mordu*. Pag. 503, ligne 7, *l'histoire*,

rages, les montagnes ont aussi leurs productions particulières. Autrefois, presqu'entièrement couvertes de forêts, les plaines et les montagnes offraient à peu près le même spectacle (1). Alors, les unes et les autres ne différaient entr'elles que par les diverses espèces d'arbres et de plantes que la nature y faisait croître; mais le grand nombre des terres qui ont été défrichées et la diminution continuelle des forêts et des bois particuliers ont donné une nouvelle force à cette province. La plupart des montagnes et des hauteurs sont demeurées incultes et stériles, couvertes seulement de bruyères et d'ajoncs, nommés landes dans ce pays, noms qu'elles ont communiqués à ces plaines arides, à ces vastes solitudes que l'archevêque Baldric visita en 1109 avec Axa Caleb, *filia super asinum sedens.*

» Nommé à l'archevêché de Dol, dit ce prélat, il me
» prit envie de parcourir les côtes des Bas-Bretons; mais
» je ne trouvai plus dans ces plaines sauvages ni les roses
» de la Dordogne, ni rien qui leur ressemblât: peut-être
» s'étaient-elles fanées ou desséchées, peut-être aussi les
» avait-on arrachées jusques à la racine, rien du moins
» n'annonçait qu'elles eussent jamais existé dans ces
» climats, et ces solitudes ne présentaient au loin que
» des déserts incultes et des marais fétides. Je m'arrêtai
» quelque temps à défricher cette terre de rochers et à
» y planter des oliviers; mais, rebuté par les vapeurs
» méphitiques de ces plages maritimes, je renonçai à
» mon entreprise et je rougis de mes inutiles efforts (2). »

---

lisez: *l'historien*; ligne 11, *se vit*, lisez: *se voyait*; lig. 29, *du cap sur*, lisez: *du cap et sur*. Pag. 504, lig. 9, *Ploudalmozeau*, *Lannilès*, lisez: *Ploudalmézeau*, *Lannilis*; lig. 10, *Plouguermeau*, *Guisoni*, *Kerlouin*, lisez: *Plouguerneau*, *Ginsséni*, *Kerlouan*. Pag. 505, lig. 40, *Yung*, lisez: *Young*. Pag. 506, lig. 34, *les recherches*, lisez: *la découverte*.

[1] En 540, une grande forêt s'étendait depuis Gaël jusqu'à Corlay, et même au-delà, jusqu'à celle de Talamon, près Landerneau; on en suit encore les traces dans toutes ces forêts partielles disséminées sur le sol de la Bretagne: ce qui jadis avait fait diviser cette province en deux parties, celle des bois, l'*Ar-goët*; et celle de la mer, l'*Ar-mor* ou *l'Ar-morik*.

[2] *In dolensi sede pallio archiepiscopali decoratus, Britannorum citeriorum fines cœpi deambulare, sed rosas Burgaliensium aut similes illis in campestribus nequaquàm potui reperire, seu enim aliquantulum emar-*

Il y avait autrefois en Bretagne 161,046 journaux 36 cordes sous forêts, nombre qui se réduit aujourd'hui à un peu plus de 152,717 journaux. Les principales forêts royales étaient celles de Rennes, de Liffré, de Saint-Aubin, de Fougères, de Villecartier, de Marcillé, de Toufou, du Gâvre, de Lanvaux, de Boquen, de Quimperlé et de Cornouaille. Celle de Ruiz, si célèbre dans l'ancien temps, est entièrement détruite. C'est dans cette dernière forêt que le duc Jean I.er, qui passa sa vie dans les bois et les châteaux (1), prit souvent le plaisir de la chasse, en partie peut-être avec les moines de Saint-Gildas : car on sait que, du temps d'Abailard, leur abbé, ils ne dédaignaient pas ce genre d'exercice, et que « les portes de leur abbaye étaient ornées de » pieds de biches, d'ours, de sangliers, de dépouilles » hideuses de loups et de hiboux, et leurs cellules ta- » pissées de nappes de cerfs, etc. (2). »

Les forêts des seigneurs étaient celles de Vitré, de la Guerche, de Châteaubriand, d'Ancenis, du Cellier, d'Oudon, de Blain, de la Brétêche, de Machecoul, de Molac, de Camors, de la Forêt-Neuve, de Rochefort, d'Elven, de Laz, de Coatangars, de Duault, de Quimerch, de Pontlabbé, de Kergrist-Malo, de Coatannoz et Coatandé (3), de Malaunay (4), de Meur, d'Avaugour (5), de Coatlo (6), de Lorges, de Loudéac, de

cuerant, seu penitus aruerant, seu fradicitùs exstirpatæ, nulla signa quod saltem fuerint proferebant, sed deserta inculta et squalidas salsugines solitudo illa prætendebat.... insisti paulisper agris ex ossandis, oleis plantandis, sed terræ maritime barbarâ mephitâ devictus, substiti, quià incassùm laboraverant vehementer erubui.

[1] Il avait fait bâtir sept châteaux et plusieurs parcs, entre autres le château de Sussinio et le vaste parc de Duault.

[2] Lettre d'Abailard à Philinthe.

[3] C'est-à-dire, *bois de la nuit* et *bois du jour*, anciens bois druidiques près de Bennac'h ou Belle-Ile-en-Terre. Claudio Raspa, Piémontais, mâjor de la ville de Turin, se disait issu des anciens barons de Baynack, au pays et duché de Bretagne. (Voyages de la Boullaye.)

[4] Ou Malaunet, forêt remplie de voleurs autrefois. *Porter son argent à Malaunet* était une manière de proverbe breton pour dire mal placer ou risquer son argent.

[5] Henri de Penthièvre y fit placer un château pour lui servir de rendez-vous de chasse.

[6] Bois sur la rivière de Lo, d'où le nom de Goello ou Coët-lo, bois du Lot.

Quénécan (1), de la Noué, de la Hunaudaye, de Montfort, de Paimpont et plusieurs autres d'une moindre étendue : on en comptait en tout 118. La plus considérable était celle de Paimpont, qui, en 1467 avait 7 lieues de long sur deux de large : elle contient aujourd'hui 9000 hectares. On sait de quelle célébrité à joui cette forêt dans les XII.e, XIII.e et XIV.e siècles, sous les noms harmonieux de forêt des Armantes ou de Brocéliande. Outre le perron merveilleux de l'enchanteur Merlin, elle renfermait le tombeau de ce barde et la fontaine périlleuse de Baranton, décrite assez longuement par Huon de Méry, poëte du XIII.e siècle (2).

Vi, dit-il, la fontaine près de moy
Ço fut la quinte nuit de moy
Ke la trovai par aventure.
La fontaine n'est pas obscure
Einz ert clère cum fin argent
Mult fud le pré plaisant è gent
Ke s'ombroioit desus un arbre,
Le bacin, le perron de marbre
Trovai en istelle manière,
Et le vert Pin et la chaière
Cume la descrit Crestiens [3].
En plus clère ewe crestiens
Ne reçut unques jur baptesme
Ne s'embla pas ke ço fust cresme,
Quant le bacin ting en ma main
Kar fut aussi le puchai plain
Cum si la vousisse espuchier
Quant jo mis la main el puchier
Tut le firmamant vi troubler ;
Quant j'oi puchié, lor vi dubler
Cele tremblur en quatre doubles
Et si fud mil tanz noir à troubles.
Quant j'oi sus le perron versé
Jo qui tut sul i fud laissé
Ne talent n'en ai de mentir,
Mès le ciel oï desmentir,

[1] Roch le Baillif a traité fort au long des merveilles de cette forêt.

[2] Huon de Méry faisait partie de l'armée française qui vint combattre Pierre Mauclerc, duc de Bretagne. J'ai cité d'autres vers sur la forêt de Brécilien dans l'histoire de la langue des Gaulois, dans les notices sur les écrivains bretons et dans le voyage à Joyeuse-Garde.

[3] Crestiens de Troyes, poëte du XII.e siècle.

E esclaircir de tutes parz ;
En plus de sis miles parz
Ert la forest enluminée,
Si tut le ciel fust cheminée,
Et tut le munt arsist ensemble,
Ne feist pas comme semble,
Tel clarté ne si grant orage,
Cent fois maldís en mun corage,
Par qui conseil ting-là mon eirre,
Kar à chascun coup du tonnoire
La foudre du ciel descendoit,
Ke trenchout è parfendoit,
Parmi les bois, chaisnes è fous ;
Ore écutez cum jo fud fous,
E esperduz, è entrepris,
Ke uncore plein bacin de ewe pris,
Et sus le perron la floti.
Mès si le ciel out bien glati
E envoié fudres en terre,
Lors dubla la noise è la guerre,
Que j'oï mener vers tut le munde.
Car du tonnoire à la runde,
Tute la terre senti trembler,
Jo guidai bien ke assembler
Feist dex ciel è terre ensemble,
Ço fud folie ço me semble,
De dous fois le bacin vidier,
Me jol' fis pur mon fol quidier.
Kar le tanz à passier quidai,
Quand le secund bacin vidai,
Mès lors aparceu ke qui guide,
K'il a de sens la teste vide,
Kar en cent muis ne puet avoir
De quider plein de savoir. (1).

Les espèces particulières d'arbres et d'arbrisseaux qui composent les forêts et les bois de la Bretagne sont les chênes, les hêtres, les châtaigniers, les trembles, les bouleaux, les frênes, quelques ormeaux ; en certains endroits, des pins, des charmilles, des érables, des sicomores, des sumacs, des poiriers, pommiers, cerisiers, pruniers, noyers, cormiers, alisiers, coudriers, bourdaines, garais, houx, buis, fréçons, épines, ronces, genêts, landes, bruyères et lucets.

Les principales plantes sont le rapuntium salioncnse uzens morissonii, campanula hederaceo folio, nisolia,

---

(1) Tournoiement d'antecrist, msc. de la bibl. du Roi N, n.° 5, fol. 213, R.°, col. 2.

smyrmûm, doronicum romanum, lunaria minor, epimedium dodonei, sepolipodium, le phalangium, hypericum tomentosum, palustre minus, le scordium sigillum, salomonis, metampyrum, les différents saxifrages, clandestina, umbilicus, venerus, mercurialis mas, testiculata, species crocei, lilium convallium poligonatum, helleborus niger, helleborus alter, helleborina, les veroniques, les bugles, la savicle, les scrophulaires, lappa major et minor, les différents gallium, les presles, les centinodes, les ciclamen, la clandestine, lazarum, lazarina, les différentes mousses, les différents fungus, les mousserons et presque toutes les plantes qui naissent à l'ombre et sous les arbres. (1)

Les landes en produisent plusieurs autres, tels que les lis, l'asphodelle, les gentstelles, toutes les espèces de bruyères et la plupart des plantes qui viennent dans les terrains incultes et arides. Nous en parlerons encore à la fin de cet ouvrage en traitant des plantes connues des paysans bas-bretons, notice qui donnera une idée de leur science dans la botanique et dans l'histoire naturelle.

Les animaux qui habitent nos forêts sont les cerfs, les biches communes, les chevreuils de deux espèces, les uns grands et forts, les autres petits presque comme un lièvre, hauts sur jambes et très-alertes, les sangliers, les loups de plusieurs espèces, les renards, les blaireaux, les tessons, les lièvres dont quelques-uns sont blancs comme neige en hiver (2), les lapins, les chats sauvages, pistois, fouines, martres, loutres, mulots, rats et souris sauvages, taupes et musaraignes.

Les oiseaux y sont aussi fort nombreux. On voit, en hiver, sur les marais de Dol, dans la presqu'île de Ruiz, sur le lac du Leuhan (3), des aigles et des aiglons, quelques autours en toutes saisons, des milans,

---

[1] On peut voir aussi la flore nantaise de Bonamy, 1782 et 1785, 2 petits vol. in-12; la liste des plantes du Finistère à la fin du tome 3 du voyage de Cambry, page 243, les orchidées des environs de Rennes, par M. J.-F. Fleury, 1819, in 8.°, et le Voyage Pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure, par M. Ed. Richer. Ce sont là les seuls ouvrages que nous ayons sur cette partie de l'histoire naturelle de Bretagne.

[2] Le manoir de Lavengat, près Lesneven, a pris son nom d'un lièvre blanc, lan-ven-gad, la lande du lièvre blanc.

[3] En Kersaint-Plabennec, près Brest.

des buses, des éperviers, des émérillons, des pies-grièches et plusieurs autres petits oiseaux de proie; des corbeaux noirs et gris, des corneilles, dont on en trouve quelquefois de toutes blanches; des chouettes grises et noires, avec des yeux bleus et des huppes; des outardes de Champagne, différentes espèces de hiboux, des pies, des geais (1), des grives, des traies, des loriots, des faisans, des piverts, des merles, et même des merles blancs (2). On rencontre encore sur les montagnes, dans les bruyères et dans les plaines, d'excellentes perdrix grises de deux espèces : les grosses dans les plaines, et les petites ou raquettes, sur les montagnes. Le vert du genêt et des bruyères qu'elles mangent contribue, dit-on, singulièrement à leur donner ce goût fin et délicat qui les distingue des autres volatiles de l'espèce. Les perdrix rouges sont assez communes aux environs de Carhaix, dans la presqu'île de Ruiz, dans le pays de Nantes et dans celui de Rennes.

Les autres oiseaux bretons sont les tourterelles, les pigeons, les ramiers, les bisets, les cailles, les bécasses, les bécassines, les ortolans (3), les râles de genêt, les canepetières, les pluviers, les vanneaux, les rossignols, les linotes, les étourneaux, les bouvreuils et les chardonnerets, auxquels nos Bas-Bretons donnent le beau nom de *pab-aour* ou papes-d'or, les pinsons des Ardennes, les bruants, les alouettes, les rouges-gorges, les fauvettes, les verdiers, les hochecusou-lavandières, les roitelets, d'humeur fort gaie, comme l'indique leur nom breton de laouennanic; et les coucous, qui ont deux petites cornes cachées sous la peau du crâne et légèrement saillantes; quelques oiseaux nocturnes, tels que les chauves-souris, hiboux, chats-huants, ducs et orfraies du plumage et à peu près de la figure d'un coucou, le bec

---

[1] On en tua un fort singulier, en 1755, à Kerléan, près Vannes; il n'avait du geai que la figure et quelques plumes rousses sur le dos; le reste de l'oiseau était d'un bleu tendre, et les grosses plumes des ailes d'un bleu de roi ou beau violet.

[2] D'où l'on conclut que Voltaire avait grand tort de ne pas parier des merles blancs avec le R. P. dom Calmet, qui lui parlait de chèvres vertes. [V. la Bible expliquée de Voltaire, sur le chap. 20 de la Genèse].

[3] Ils sont fort communs à l'île de Baz, près Saint-Pol-de-Léon, à l'île d'Ouessant, etc.

petit, la queue large, bordée de poils durs et aigus, et les pieds courts : cet oiseau ne vole que la nuit, et son cri est lugubre et effrayant ; on l'appelle aussi fresaie. Sur les marais, les étangs et autour des eaux, on rencontre des hérons, des butors, des aigrettes, des pâles, des pélicans, des râles, des poules d'eau, des judelles, des cygnes, des canards et des oies sauvages : les oiseaux de mer trouveront leur place, quand on parlera des côtes de la province.

Le grand nombre de chevaux qu'on élève en Bretagne, celui des jeunes poulains qu'on en retire pour peupler les riches pâturages du Cotentin et du reste de la Normandie, le grand nombre de bœufs que fournissent les divers cantons, la consommation qui s'en fait, tant pour l'approvisionnement de l'intérieur du pays, que pour celui de la capitale et des nombreux armements, prouvent toute la richesse et la fécondité de cette province, qui produit, en outre, beaucoup de bestiaux, de vaches et de moutons d'une très-bonne qualité ; les moutons les plus estimés sont ceux des iles de Molènes et d'Onessant, des communes de Tréflez, de Dol, et de Caden. On y trouve également une grande quantité de chèvres et de pourceaux, de chiens de chasse, bassets, lévriers, barbets, etc., des dogues de race anglaise, des ânes et des mulets ; beaucoup de volailles, des coqs, des poules (1), des dindons et quelques paons. Les poulardes de Janzé, près Rennes, celles de Guimgamp, de Pluvigner et de Nantes ; les chapons de Braspartz sont les meilleurs de la province.

Les animaux venimeux et les reptiles ne sont pas dangereux en Bretagne. Les plus connus sont les salamandres (2), les vipères vraies ou fausses, les couleuvres, les

---

(1) On connaît l'histoire d'un petit poulet des environs de Rennes, lequel avait quatre pieds et quatre ailes. Le paysan, chez qui il était né, avait eu le plaisir de le voir courir et manger avec les autres poulets pendant quelque temps ; mais un jour la poule, frappée plus qu'à son ordinaire des pieds qu'elle voyait sur le dos de son poussin, et s'imaginant sans doute qu'il était renversé et hors d'état de se relever, le retourna dans l'autre sens ; mais lui voyant encore des pieds et des ailes en cet endroit, elle perdit patience, et comme si l'horreur du monstre l'eût emporté sur la tendresse maternelle, elle tua son nourrisson à coups de bec.

(2) Voy. sur la salamandre bretonne les mémoires de l'acad. des sc. 1727, p. 27.

aspics, les anvains, les crapauds, les lézards gros et verts et les petits de couleur grise, les vers de terre, les limaçons et autres reptiles. Les divers insectes sont les chalansons, vers, teignes, fourmis et araignées, les insectes à corselets et à ailes écailleuses, les scarabées, les cerfs-volants : les grandes punaises, les belettes, grillons grillotaupes, les taons (1), les cantarides, les sauterelles, les cigales, les cheumores, les mouches, les guêpes, les frêlons (2), les abeilles sauvages, les cousins, les chenilles, les papillons. Le grand paon est très-commun sur les côtes du midi, aussi bien que le papillon à tête de mort, qui n'est regardé par les Bretons ni comme un présage de mortalité, ni avec autant d'effroi que l'a voulu insinuer Réaumur dans son histoire des insectes. On élève également dans toutes les parties de la Bretagne beaucoup d'abeilles qui produisent du miel et de la cire dont on faisait jadis un grand commerce avec l'Espagne et la Hollande. On avait commencé à Rennes en 1750 un établissement de vers à soie, mais n'ayant pas réussi, il fut entièrement abandonné.

MIORCEC DE KERDANET.



SUR MONTFORT.

A M. F. REVER (3).

Pour remplir autant que possible vos intentions, Monsieur, je viens de visiter de nouveau, les *Thermes*

---

[1] Espèce de grillot long et noir dont la queue fourchue pique, dit-on, les bœufs et les fait mourir.

[2] En 1681, on découvrit près Vannes un monument curieux de l'architecture des frêlons, c'était une espèce de bâtiment fait en rond comme une tour, à neuf étages soutenus par des piliers disposés d'espace en espace pour supporter tout l'édifice ; et ce qui démontre que les frêlons bretons s'entendent fort bien en proportions, c'est que les piliers des plus bas étages étaient les plus gros et le pilier du milieu encore plus gros que les autres, comme devant soutenir un plus grand poids. A chaque étage, on voyait les cellules de chacun de ces moines ailés, cellules distribuées dans l'ordre le plus parfait. Cet admirable travail trouvé dans un arbre creux ou fendu, avait un pied et demi de hauteur et les étages un bon pouce de distance entre eux.

[3] Voyez p. 113, de la 44.e livraison du *Lycée*, la lettre écrite à M. l'éditeur, relative à l'aperçu de Montfort, par B. D. L. M.

de Montfort-sur-Meu, que j'ai signalés dans *l'aperçu* que je fis insérer dans la vingt-deuxième livraison du *Lycée Armoricain*, et dont je ne m'étais occupé que pour satisfaire la curiosité d'un ami de *Nantes*, qui me demandait quelques détails sur le pays que j'habitais momentanément.

Les *thermes de Montfort* consistaient en deux bassins contigus et non pas bout à bout; ils sont séparés par un mur d'environ six pieds d'épaisseur : chaque bassin était entouré d'un mur pareil, le tout construit en pierres de taille du pays, *granit psaronien*, assemblés par un ciment actuellement encore très-solide, quoiqu'il n'en reste plus que la partie, qui a toujours été inondée, comme simple fondement de l'édifice, la superficie ayant été démolie depuis fort long-temps.

Depuis mon *aperçu sur Montfort*, on a défoui les fondations de l'un des bassins pour agrandir le jardin dans lequel il se trouve, et les pierres qu'on en a extraites, ont fait connaître que leur assemblage était à *queue d'aronde* dans les encoignures ; le bassin qui existe aujourd'hui a été dégagé des vases qui le comblaient à plus de cinq pieds de hauteur qu'on a déposées sur celui qu'on a rempli ; il a été reconnu que le fond de ce bassin n'était pavé qu'en petites pierres : mais l'eau et la vase qui sont restées au fond n'ont pas permis de s'assurer si le pavé était *en mosaïque*. Les deux bassins avaient chacun environ douze toises de longueur et six toises de large, formant un carré long rectangle dirigé de l'ouest à l'est : ils joignaient à la rivière par leur bout oriental, où se trouvaient pratiquées six trapes d'aqueduc uniformes d'environ trois pieds de hauteur sur deux pieds de largeur, trois pour chaque bassin, qui recevaient et renvoyaient l'eau de la rivière, que probablement on exhaussait pour cet effet, par le moyen d'une écluse fermant et ouvrant au-dessous, mais dont il ne reste aucun vestige. Chacune des six trapes d'aqueduc se fermait hermétiquement par une palle à coulisse dont l'intersigne se trouve dans des rainures carrées encore existantes.

Aux deux encoignures de ces bassins, du côté de la rivière, il y avait deux fourneaux d'étuve ou *hypocaustes* construites en cul de lampe, saillantes sur la rivière et

dont on voit les deux bases recouvertes de larges pierres de dales qui en formaient le fond, et qui étaient percées perpendiculairement par un trou de six pouces.

Plusieurs *corbelets* en pierre de taille, de la longueur de trois à quatre pieds, saillants d'environ dix-huit pouces, étaient disposés d'espace en espace autour de chaque bassin. Il existe encore plusieurs de ces *corbelets* sur la tête desquels se trouve une mortaise de quatre pouces en carré, destinée, suivant toute apparence, à recevoir le tenon des montants qui supportaient la toiture; dans la tête de chacun des corbelets, il existe un trou rond, d'environ un pouce de diamètre, traversant la mortaise et qui servait, sans doute, a assujettir le tenon par une cheville: ces *corbelets* avaient leur saillie en dedans et non pas au dehors du bassin; chacun de ces bassins paraît avoir eu six pieds de profondeur: le fond en est maintenant à environ deux pieds au-dessous du lit de la rivière qui y joint immédiatement; mais il est à présumer que le lit de la rivière se sera envasé, de même que le lit des bassins: quelques militaires, qui ont voyagé en Italie, ont rapporté y avoir vu d'anciens *thermes* à peu près de la même forme: et M. *de Mannay*, évêque de Rennes, auquel on les fit examiner, lors d'une visite qu'il fit à Montfort, il y a 10 à 12 ans, déclara que c'était vraiment la forme de plusieurs autres *thermes* qu'il avait vus; mais que néanmoins il avait peine à reconnaître l'ouvrage des Romains, à raison de la grossièreté des matériaux, et du peu de perfection de la main-d'œuvre: on lui fit observer que cela pouvait provenir de ce qu'on avait voulu se servir des pierres du pays et que la main-d'œuvre avait pu se dégrader dans un aussi long espace de temps: M. de Mannay répondit que cela ne lui paraissait pas tout à fait invraisemblable: ce qu'il y a de certain, c'est que l'on ne peut pas regarder ces deux bassins comme de simples réservoirs ou lavoirs publics, parce qu'ils auraient été inutiles dans un pays entouré de deux rivières et d'un vaste étang, parce qu'il n'y aurait point eu de raisons de pratiquer six trous d'aqueduc, n'y d'y donner une profondeur et un escarpement qui les eussent rendus de toutes parts inaccessibles à des lavandières.

Il y avait pour descendre dans chacun de ces bassins

deux larges escaliers en pierre de taille, qui aboutissaient à un pallier commun, du côté opposé à la rivière jusqu'à peu près à deux pieds au-dessus du fond du bassin : on en retrouve encore quelques vestiges dans celui qui a été conservé (1). L'eau des deux bassins communique de l'un à l'autre par deux ouvertures, qui traversaient le mur de séparation, mur qui n'avait pas plus d'un pouce ou deux d'ouverture en forme de parenthèse renversée ; il deviendrait trop minutieux, ce me semble, d'entrer dans des détails de beaucoup d'autres particularités.

C'est d'après ces données principales, qu'on s'est cru fondé à regarder ces deux bassins comme des *thermes*, monuments de l'ancien séjour des Romains qui, comme l'histoire l'atteste, ont dominé dans les Gaules et même dans l'Armorique, depuis la conquête de Jules *César*, pendant environ cinq cents ans, jusqu'au milieu du V.e siècle. Si ce monument d'aussi singulier espèce était vraiment plus moderne, l'on en verrait quelques parts de semblables, et il en serait fait mention dans les archives ou dans les bibliothèques.

Par rapport aux éclaircissements que vous demandez sur les deux tombeaux de *Merlin* et de son épouse *Viviane*, je me bornerai à répondre que leur existence et leur situation sont très-précisément indiquées dans *l'Arthuriade* connue sous le nom de roman de la *table ronde* ; car ce prétendu *roman* n'est rien autre chose qu'une véritable histoire écrite en style d'Epopée comme la *Henriade* de Voltaire et *la Franciade* de M. *Viennet*; mais on nous l'a donnée, travestie plutôt que traduite sur l'original celtique, faute d'en avoir bien entendu les diverses allégories. Une notion exacte des localités, jointe à l'intelligence de la langue celtique, fournissent la clef de presque toutes les allusions de cet antique poëme national, et ne permettent pas de douter qu'il n'ait été vraiment composé dans les environs de notre forêt de *Brecilian*, à l'époque où le *Druidisme* y luttait contre

(1) A *Carhaix* il existe encore moins de vestige, et l'on ne reconnait plus l'ancienne destination, que par l'énoncé *carouer*, qui signifie *bains* dans la langue du pays. Mais en récompense il y a des restes d'un immense aqueduc souterrain très-bien conservé, comme ceux dont les historiens nous donnent la description dans la ville de *Rome*.

l'introduction du *Christianisme.* Au surplus, les deux tombeaux dont il s'agit n'étaient que de simples *dolmens*, tels que tous ceux qu'a décrits M. *l'Abbé Mahé*, dans l'intéressant ouvrage qu'il vient de faire imprimer à *Vannes, sur les antiquités du Morbihan*; ils ont été abattus depuis les trente ans derniers, et leurs matériaux restent encore presque tous amoncelés sur le lieu ; si l'on fouillait dessous, l'on n'y trouverait que ce qui a été trouvé ailleurs dans des fouilles pareilles ; il en est asses d'exemples cités dans l'ouvrage de M. *l'Abbé Mahé*, et je crois n'avoir rien de mieux à faire que de vous y renvoyer à cet égard.

Enfin, pour ce qui est du vieux cantique de *la Canne miraculeuse* de Montfort, que vous avez lu dans l'ouvrage de mon concitoyen *Poignand*, il m'a déclaré n'avoir recueilli cette espèce de *complainte*, que d'après les traditions populaires du pays, et qu'il verrait avec beaucoup de plaisir tout ce que vous pourriez, dites vous, y ajouter, n'ayant pu lui-même se procurer rien de plus à ce sujet.

Tout en répondant, Monsieur, aux renseignements que vous paraissez désirer sur le petit capitole qui était couronné d'un château d'habitation flanqué de quatre tours comme le château de *Léhon* qui est flanqué de huit, je vous dirai qu'on ne peut pas le regarder comme de simples buttes de campement, à cause de leur volume et des monuments d'architecture dont ils étaient surmontés. Pourtant ils ne sont pas formés uniquement de terre amoncelée à la brouette ; on y a visiblement profité d'un accident de terrain, en isolant à la pioche la pointe de promontoire pierreux, sur lequel les fondations de l'architecture ont été assises ; mais on a ensuite exhaussé cette pointe de promontoire par un immense amoncellement de terre rapportée à la brouette, en forme de *mamelon*, mais du genre des épaulements de nos parcs d'artillerie ou plutôt du genre des glacis qu'on emploie de nos jours pour revêtement des remparts ; il y a bien dans le pays des buttes de campement dans plusieurs endroits; il y a aussi des mottes de *tir* et de *cible*, enfin il y a des *tombeles* ou *Barrows-Gaulois* ; mais le mont capitolin de Montfort et celui de Léhon en diffèrent absolument. Il est vrai, comme bien vous le dites, que les restes d'architectures qui se voient aujourd'hui sur le

monticule artificiel de Léhon, ne sont pas du temps des Romains, parce que l'histoire apprend que le château de *Léhon* a été rasé et restauré plusieurs fois : ce ne serait donc que dans les fondations qu'on pourrait retrouver des vestiges de l'architecture romaine. Le château qui couronnait le monticule de Montfort a également été démoli et restauré, de sorte que c'est dans les fondements de l'une des tours, à l'angle *nord-est*, qu'on peut rencontrer aujourd'hui des restes de l'architecture et du ciment des Romains, l'empatement des autres tours n'est pas découvert assez profondément, pour qu'on y voie une maçonnerie et un ciment de la même espèce : certainement, d'après tant de siècles, on ne doit pas s'attendre à trouver des choses entières, ni dans l'un ni dans l'autre des deux endroits.

Voilà tous les renseignements que je puis vous donner, Monsieur, mais la plupart des monuments qui existent à Montfort, se trouvent dégradés (*tempus edax rerum*) il m'a donc été impossible de vous satisfaire comme je l'eusse désiré.

J'ai l'honneur, etc.

BLANCHARD DE LA MUSSE.



A un ami qui me reprochait d'avoir abandonné la poësie pour me livrer à des élucubrations archéologiques.

Quand, pour le genre *romantique*
Paul combat en enfant perdu,
Par *Armand* le terrain *classique*
Est à son tour bien défendu.
Dans l'une ou dans l'autre doctrine,
J'aperçois quelque identité;
On vise à la célébrité,
Et l'amour propre prédomine !
Comme le classique *Racine*
Armand voudrait être cité ;
A rivaliser Lamartine,
Paul aspire de son côté !
Ah ! bien loin que je revendique
Leurs droits à l'immortalité,
Au sein de mon obscurité,
Moi, je fais de *l'antiquité*,
Comme on fait de la *politique*.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

DIX-SEPTIÈME NOTE EN ITALIE (1).

Dernier coup-d'œil sur Naples. Traversée. Débarquement à Livourne.

Il nous faut, hélas, bientôt quitter Naples. Que d'objets intéressants nous aurions cependant encore à y examiner ! Et mieux encore, quelles vives jouissances, si nous pouvions recommencer notre revue, si, faisant trêve à notre perpétuel mouvement, il nous était permis de nous livrer à un calme loisir de quelques mois, sous la voûte d'un ciel si pur, de savourer ce *far-niente* délicieux, mal à propos flétri du nom de langueur ; puisqu'il laisse à l'imagination et à la vie contemplative toute leur vivacité et tous leurs charmes ! Nous voudrions revoir tant de lieux si pleins de souvenirs, retourner au cap Misène, et de là, ne plus courir en hâte, mais diriger des promenades tranquilles aux ruines de Cumes et de Baies, au lac Averne et à Pouzzol. Nous aimerions à faire revivre encore les antiques habitants d'Herculanum et de Pompéia, à assister au service divin au fond des catacombes de Saint-Janvier, à voguer de nouveau sur le golphe de Naples, à débarquer au pied du Vésuve et à interroger de plus près les laves qui le revêtent. De semblables plaisirs ne nous sont point réservés.

Nous visitons le jardin botanique. Il est assez étendu, agréablement ombragé, mais inculte dans plusieurs de ses parties. Les plantes y sont rangées d'après la méthode de Jussieu. On nous montre des serres qui nous désabusent sur le compte du climat, que, d'après sa chaleur, nous supposions plus apte à la naturalisation des végétaux exotiques. On entreprend de nous énumérer ceux-ci, mais nous écoutons avec distraction ; car nous avons cueilli avec profusion les plus curieuses, entre les tropiques, et la rareté, ou le prix des autres, a peu de mérite à nos yeux. Nous leur préférons botaniquement

---

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée* ; 124, 260, 302, 484 et 579 du 6.e volume ; 241 et 406 du 7.e volume ; 40 et 264 du 8.e volume.

les plantes vulgaires de nos climats : l'étude d'un Myosurus ou d'un Brôme a plus de charmes pour nous que celle d'un rare Mimosa ; les premiers sont vraiment de notre famille, le reste est un apanage de la haute science ou de la vanité, qui ne nous irait pas du tout.

A la cour de justice, nous retrouvons des traces de la procédure importée à Naples par les Français. Je veux signaler les débats publics et les défenseurs constitués pour les prévenus. —Voyez comment aux termes de l'évangile, qui s'abaisse sera élevé. Cherchant une place commode dans la salle du tribunal, je n'avais trouvé rien de mieux que d'aller m'asseoir sur un banc isolé près de trois autres personnes qui s'y trouvaient déjà : c'étaient des condamnés qui allaient être honteusement conduits aux fers. Cette méprise fait rire l'assemblée, et les juges voyant un étranger dans un cas si piteux, me font donner un fauteuil dans l'enceinte qui leur est réservée. L'accusé était un paysan qu'on avait saisi dans une maison de campagne, où il s'était introduit nuitamment. Avait-il forcé la porte ? Quelle intention l'avait conduit-là ? Tel était l'état du procès. Les juges, et non le président seul, interrogeaient le prévenu tous à la fois ; les questions se croisaient bruyamment, elles étaient souvent insultantes et menaçantes. Le rusé *contadino*, qui aurait difficilement obtenu l'absolution sur sa mine, répondait adroitement à tout avec une assurance imperturbable. Il lâchait des *lazzis* auxquels la cour était loin d'opposer la gravité et le *decorum*. « Ce vieux reitre est un larron », me disait tout bas le juge le plus voisin. L'accusateur public prenait des notes d'un côté, l'avocat défenseur en prenait du sien, et celui-ci allait plaider ; mais l'heure sonnant à l'horloge, et la cause ayant été remise, je me suis vu privé du plaisir d'entendre un plaidoyer napolitain. Je le regrète, car on les dit aussi plaisants et non moins bien appropriés à l'auditoire, que les sermons familiers débités dans les carrefours par les moines.

A l'hôpital civil, grandes salles très-bien aérées, mais tellement accessibles que nous pénétrons partout sans guides, et au milieu de curieux indiscrets, jusqu'au lieu où se font des opérations chirurgicales peu en harmonie avec la décence. C'est en traversant avec peine une foule bruyante, que les médecins et les élèves

arrivent aux lits des patients. Il y a loin de là à ce qu'on voit à Rome, où les salles sont solennelles comme les églises, auxquelles, du reste, elles ressemblent, et surtout à l'ordre admirable qui règne dans les hôpiteaux de Milan, dignes, sous tous les rapports, de servir de modèles. On ne connait pas ici les congrégations de femmes consacrées au soulagement des malades; ceux-ci sont assistés par des infirmiers, par les élèves et par quelques prêtres. Quoique nous soyons les hôtes d'un employé des hospices, très-disposé à dénigrer les administrateurs, nous ne pouvons tirer de lui aucun renseignement sur le nombre des malades, sur la proportion des mortalités, ni sur le taux moyen de la dépense, de sorte que nous sortons aussi ignorants que quand nous étions entrés. A l'hôpital militaire, service énormément dispendieux pour un pays où les vivres sont à bon marché, un français entrepreneur fait une fortune considérable à traiter cinq à six mille militaires à un fr. soixante quinze centimes par jour, sans avoir à sa charge ni les médecins ni la pharmacie. A l'hospice des enfants trouvés, à *l'Annonciade*, tour d'exposition comme dans la plupart de nos villes de France. Les enfants sont élevés à la crêche, ils sont frais et proprement tenus; les nourrices qui les allaitent sont belles, gaies et caressantes; chacune a soin de deux enfants. Ce beau début dans la vie ne répond pas à ce qu'il promet, comme on va le voir. Le dernier enfant déposé hier 1.er octobre portait le numéro 1420 de l'année commencée au 1.er janvier; 400 individus déjà sévrés étaient dans un local qu'on a obstinément évité de nous montrer, et où, sans doute, il y avait une forte mortalité; 400 étaient sous nos yeux à la mamelle: il en était donc mort au moins 640 en neuf mois de temps. Les filles qui atteignent dix ans, sont envoyées dans des monastères, où l'on tâche de leur inspirer le goût du voile, et les garçons de six ans, dans le *Seraglio*, où ils sont censés apprendre quelqu'état, mais d'où ils sont effectivement tirés pour être enrôlés comme soldats. Quand nous avons demandé combien en étaient annuellement livrés aux monastères et au *Seraglio*, on nous a répondu : presque pas; le grand nombre meurt avant d'avoir atteint l'âge requis. Nouvelle preuve de l'impropriété d'élever

ces infortunés ailleurs qu'à la campagne. La grosse réjouie de religieuse qui nous accompagnait, paraissait fort surprise de toute nos questions, auxquelles elle répondait d'ailleurs assez mal. La mortalité, à ses yeux, ne faisait que peupler le paradis de petits anges, et elle s'efforçait de nous prouver d'une manière fort comique, que c'était bien plutôt un miracle très-spécial de la Madone, que chaque nourrice pût allaiter deux enfants à la fois. 1420 expositions en neuf mois, en supposent 1893 par an; c'est pour 400 mille âmes, à peu près la même proportion qu'à Nantes qui, sur 75,000 habitants, compte annuellement environ 370 expositions. Les abandons ne sont donc pas à Naples plus communs que dans notre Bretagne; mais il s'y trouve cette différence que peu d'invidus exposés sont conduits à l'âge de raison, tandis que, dans notre pays, nous les élevons en nombre proportionné presqu'aussi grand, que celui des enfants légitimes. D'où il faut conclure que les Napolitains éprouveront plus tard que nous la nécessité de méditer sur le système du docteur *Malthus*.

Nous sommes obligés de passer sous silence la curieuse maison d'aliénés d'*Aversa*, dont M. Valentin de Nancy a rendu un compte fort intéressant : nous ne pouvons nous y rendre, et vérifier les effets merveilleux qu'on y obtient, en faisant, dit-on, cultiver aux lunatiques l'art musical et l'art dramatique.

Nous avons visité bien des églises à Naples, nous en avons généralement parlé peu favorablement, parce que Rome, Sienne et Florence, nous ont vraiment gâtés sous ce rapport. En voici une, cependant, qu'on nous fait voir un peu tard, mais qui mérite de nous arrêter quelques instants : c'est la chapelle attenante au vaste palais de la famille *Sangro*. Elle a été sensiblement altérée par les tremblements de terre, mais la riche architecture s'en fait encore remarquer, et elle est d'ailleurs ornée de trois morceaux de sculpture qui, pour la difficulté d'exécution, se placent hors de la ligne de tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. La première est un Christ au tombeau, superbe figure, dans les traits de laquelle l'empreinte divine survit au tribut payé par la nature humaine. Le corps n'est enveloppé que d'un linceul, la sueur de l'agonie a humecté

ce linge et l'a fait coller sur la peau, de sorte que tous muscles sont sentis. Cet effet du linceul humide est d'une vérité effrayante, en tant qu'il reproduit la dernière lutte de la vie contre la mort. On croit déjà sentir l'odeur cadavereuse. Il est dit que Canova a offert de cette pièce le même poids en argent. La seconde statue représente allégoriquement, et sous les traits d'un des princes de *Sangro*, l'homme s'affranchissant de l'empire des séductions et des vices de ce monde. Il est enveloppé d'un filet et cherche à s'en débarrasser. La sculpture de la figure est travaillée à travers les mailles du filet, lequel est de la même pièce de marbre que la statue. C'est une difficulté vaincue qui est fort curieuse, mais qui n'est guères que cela. Le troisième morceau est le portrait d'une des princesses de la même maison, représentée sous les traits de la Pudeur, et elle est nue. Mais non, je me trompe : ses belles formes sont couvertes d'une fine mousseline de marbre, qui les couvre sans en laisser perdre aucun détail. On n'a jamais poussé aussi loin l'imitation et l'illusion en sculpture : cette mousseline est d'une finesse et d'une transparence dont il est difficile de peindre l'effet ; on craindrait de la déchirer en y touchant, et partout, cependant, elle adhère au bloc, ne quittant le corps que quand elle forme les plis indispensables. — J'admire le talent de *Corradini*, auteur de cet ouvrage extraordinaire ; mais j'en demande pardon à l'allégorie : nous n'aimerions pas que nos femmes et nos sœurs eussent de la pudeur à la manière de la belle princesse de *Sangro*.

Après avoir donné de justes éloges au beau ciel de Naples, nous devons, par hommage à la sincérité, signaler aussi quelques inconvénients du climat. Or, il faut le dire, le cruel vent de *Sirocco* qui souffle du sud-est exerce souvent sur nous sa maligne influence. Il produit dans le corps une débilité qui est tout à fait contrariante, en ce qu'elle n'est point partagée par l'esprit qui, affranchi de cet affaiblissement, s'indigne du mauvais service de son valet. De très-vives émotions peuvent seules rétablir quelqu'harmonie entre l'intelligence et la matière, le *même* et l'*autre*, comme dit Platon. Nous tentons de nous retremper, et de recouvrer quelqu'énergie en parcourant les croupes du mont Pausilippe, où les

restes d'un orage donnent à l'air une certaine vivacité, par une plus grande agitation des flots.

Le roi Joachim a fait tracer dans le tuf volcanique de ce promontoire une route charmante pour la promenade: nous nous y repaissons de nouveau de la vue du golfe de Pouzzol et de celui de Naples. De tous côtés se développent des maisons de plaisance et une culture riante. La joie est sur toutes les figures: nous sommes au moment des vendanges. Près du château gothique de la reine Jeanne, sur la vie licencieuse de qui on repète mille contes affreux, nous avions rencontré de longues processions en l'honneur de la Madone qui a protégé les récoltes; plus loin les jeunes gens dansent la *Tarentella*, tandis que les vieillards essaient en vain de compter les grappes dont sont chargés les ceps. Nous quittons la voiture pour descendre dans de nombreux ravins, où les propriétés sont closes par l'aloës et le figuier d'Inde. Nous nous trouvons à la portée de l'île de Visica et du rocher sur lequel est bâti le Lazaret: il y a là une petite baie ombragée, digne des Néréides.

Cette contrée est encore une mine d'antiquités. Nous nous arrêtons à une misérable maison de paysan, à laquelle trois morceaux de corniches, sculptés en beau marbre blanc, servent de perron. Les femmes nous offrent des fragments de sculpture et des médailles: On trouve de tout cela sur la côte, et il n'est pas rare d'y faire, avec les enfants, de bons marchés en camées et autres pièces antiques qu'ils ont trouvés sur le rivage. Un guide nous conduit à un amas de ruines battues par la mer et que, sans trop savoir pourquoi, on appelle l'école de Virgile. C'était, disent quelques savants, un temple à la fortune, apparemment à la fortune nautique, car il s'avance à l'extrêmité d'un cap qui le mettait en vue des vaisseaux dirigés sur l'un ou à l'autre golfe. On nous fait voir ailleurs les viviers couverts, où il est dit que Pollion nourrissait ses murènes de chair humaine. Une inscription latine de 3 à 400 ans de date, placée dans une petite chapelle voisine, consacre, à tort ou à raison, l'authenticité de cette horreur. Ici sont les débris d'un palais de Lucullus; là, ceux d'un temple; plus loin, des bains. Le paysan qui nous conduit, gratte avec les doigts la terre de sa vigne et nous découvre un

fort bean pavé en mosaïque. En voyant tant de vestiges de la magnificence des anciens on s'accoutume à ajouter foi à une foule de récits qui les concernent et que souvent on était tenté de ranger dans la classe des fables ou au moins des exagérations.

Que les Romains aient élevé des constructions gigantesques et en aussi grand nombre, cela n'est pas, en effet, très-étonnant, si l'on réfléchit un peu sur leur méthode. Ils réduisaient en servitude les peuples vaincus, et ils se trouvaient quelquefois tellement surchargés d'esclaves, qu'on a vu le gouvernement ordonner le massacre de ceux qui ne trouvaient pas de maîtres qui voulussent s'en charger. A quoi employer tant de bras vigoureux sans valeur? A exploiter des carrières, à amonceler des blocs sous la direction des artistes Grecs, à faire ces routes, ces aqueducs, ces monuments qui nous étonnent. Le moyen âge, avec ses serfs, nous offre quelques répétitions de ces grands efforts. Nos ingénieurs en feraient bien autant aujourd'hui, si, comme alors, on leur donnait de l'argent et des hommes sans compter; car, qui a fait un acqueduc de dix arches, serait capable de le faire de mille; qui a élevé les dômes des Invalides et de Sainte-Geneviève, en édifierait cent autres, et, au fait, sauf la quantité, nos nations modernes produiraient des échantillons égaux en prix à tout ce qui nous reste des grands édifices des Romains. Si la suppression de l'esclavage; si le respect aux propriétés privées, dans les guerres, sont cause que nous laisserons aux siècles à venir moins de sujets de stupéfaction, nous devons peu le regretter. Ce que les Romains ont fait en monuments, nous le ferions, si nous voulions; la science nous en fournit tous les moyens: nous en sommes certains, et cela doit suffire à notre amour-propre. Parmi les reproches que pourront nous adresser les générations futures, si, comme il faut l'espérer, elles se perfectionnent; au moins, encourrons-nous moins que nos prédécesseurs, celui d'avoir cimenté de sang et de larmes, tant de palais plus somptueux qu'utiles.

Voilà plusieurs jours que nous avons le pied sur le bord de la chaloupe pour nous embarquer sur le chebeck *Santa-Maria-de-Porto-Salvo*, et regagner les aimables

côtes de la France : nous nous proposons de nous rendre à Marseille. Mais les orages se sont succédé : les navires s'entrechoquaient, balancés comme des plumes dans le port mal abrité ; trois bâtiments partis pour la Sicile, avaient été contraints de rentrer ; nous restions à terre, nous supportions, au milieu des fleurs, le joug d'un destin dont l'autel n'est point de fer. Enfin, comme le disent les marins, nous avons une *embellie*, ou, comme le disent les poëtes, Neptune, occupé à courir après quelque nymphe, a, pour un instant, fait trêve à ses fureurs, et nous pouvons mettre à la voile. — Adieu beau pays de Naples ! nous n'emportons de toi que de grâcieux et non douloureux souvenirs. Quand notre nef fuit, en bondissant, ton rivage ; comme nous n'y laissons aucuns amis, et que nous nous flattons d'en aller retrouver, aucune amertume n'empoisonne la séparation.

Le 8 octobre. — Partis dans l'après-dînée, nous avons tout le soir la brillante illumination de la ville. Nous sommes poussés vers l'île de Caprée, puis nous serrons le vent pour longer celle de Procida. Nous nous installons assez mal dans une cajute de caboteur, disposée pour quatre personnes et encombrée de huit passagers. Les occasions pour faire ce voyage par mer, sont assez rares en ce moment, à cause de la guerre entre la France et l'Espagne, qui a amené sur la côte des corsaires dirigés contre les Français, et qui ne laisse la mer libre qu'aux Napolitains, encore neutres. Mais les Barbaresques attaquent ceux-ci, et nous faisons quelques mauvaises réflexions sur la chance d'aller arroser les jardins du dey d'Alger. Comme nous n'avons point de jeune héroïne dans notre compagnie, ce sera un pauvre roman.

Le 9. — Nous jetons, au matin, un dernier regard sur l'île d'Ischia, et nous apercevons les deux petits rochers qui portent le nom d'îles *Panza*. C'est là que gémissent dans les fers, les individus qui partagèrent avec le prince héréditaire, l'élan de la dernière révolution. Une jolie brise favorise notre navigation ; mais nous nous éloignons avec mélancolie de cette géhenne du carbonarisme. Si elle renferme quelques criminels, elle punit aussi de pauvres diables que l'exemple même de la cour pouvait bien égarer.

Le 10. — Nous passons devant le Tibre et devant *Civitta Vecchia*, dont nous pouvons compter les églises

et distinguer les maisons et le port. Les faux neutres venant de Malte, le fréquentaient pendant nos grandes guerres, en dépit du blocus continental. De là, la querelle entre Pie VII et Napoléon, le voyage de Fontainebleau et le concordat de 1813.

Le 11. — Ayant couru à l'ouest pendant la nuit, nous nous trouvons, au point du jour, en vue de l'île de *Monte-Christo*, et peu d'heures après devant l'*île* d'*Elbe*, d'historique et funeste mémoire. Le calme nous surprend là, comme pour nous donner le loisir de considérer ce lieu fameux. C'est *Porto-Longone* que nous voyons devant nous : *Porto-Ferraio* qu'habitait le grand Empereur de ce petit coin de terre, nous est caché par les montagnes. Quels torrents de maux sont partis de là ! Quelles leçons y puiseraient des princes conseillés de préférer la faveur des coteries à l'affection générale des peuples ! — Le calme cesse, par un vent de sud-ouest, nous rangeons *Bastia*, et dans la nuit, nous atteignons le cap septentrional de la Corse. Encore trente-six heures, et nous débarquerons à Marseille.

Le 12. — Les dernières tempêtes ont soufflé du nord-ouest, battu la côte occidentale de la Sardaigne et de la Corse, et projeté la houle au Cap Corse avec une telle violence, que le faible *Sirocco* qui enfle nos voiles, est insuffisant pour nous faire franchir la pointe de l'île. Nous passons fort languissamment toute notre journée à batailler sans succès contre la lame qui nous repousse, et en vue de deux petites tours qui se trouvent là sur le rivage. Nous voyons les montagnards endimanchés, qui se rendent aux églises et paraissent s'occuper fort peu de notre impatience. Nous aurions bien le désir de mouiller et de descendre à terre, dont nous sommes à portée de la voix. Mais la Corse est sous le coup d'une sorte d'interdit sanitaire : qui en a touché le sol, et met ensuite le pied sur le continent, est assujetti à une rigoureuse quarantaine de quatorze jours ; c'est une distraction dont nous nous soucions fort peu.

Le 13. — Même fastidieuse situation : faible vent du sud-est, forte houle du nord-ouest. A midi, le temps change, le vent a passé à l'ouest sud-ouest ; mais il souffle violemment. Encouragé par nos sollicitations et par l'exemple d'un brick qui manœuvre ses voiles, notre capitaine se prend enfin à courir franchement au plus

près, direction qui doit nous conduire à Nice ou à Fréjus ; sa barque se comporte assez bien ; nous nous élevons, nous faisons enfin bonne route. Mais ce moment de faveur n'est pas de longue durée ; la bonne brise est devenue un grand vent, la mer s'est élevée, le capitaine s'intimide, et en dépit de nos sarcasmes, laisse arriver, met le cap au sud, et, sans efforts pour tenir le moindrement contre un temps qui n'eût pas fait sourciller un Breton, se laisse emmener lâchement, vent arrière, par la bourasque, jusque par le travers de Bastia, dont nous atteignons les environs à la nuit. Sans la rencontre de je ne sais quel cap, derrière lequel il cherche un abri, je crois qu'au train dont il allait, il nous eut déposés demain à Tunis. Ici, nous jetons l'ancre et l'on prend conseil. L'équipage, double des nôtres, ne sait pas se partager en deux escouades ; les mêmes hommes ont toujours veillé, ou brûlé des cierges devant la Madone ; ils ne sont pas de fer, disent-ils, et l'on s'aperçoit qu'ils ne sont que de coton. Si le temps ne change pas dans la nuit.... on restera à l'ancre, allez-vous dire ; non, pour se remettre de tant de fatigues, quelque grands que soient les frais de relâche, on ira se réfugier à Livourne. — Pauvres armateurs Napolitains, que je vous plains avec de tels gens !

Le 14. — Les vents sont toujours ceux de l'O. S. O. auxquels nous avons si stupidement cédé. Ils nous conduiraient à Gênes tout aussi bien qu'à Livourne, ou plutôt la mer étant un champ qu'on peut labourer en tous sens, il ne faudrait que de la constance. Mais cette dernière ville n'est qu'à vingt lieues, on veut se reposer, et c'est à Livourne qu'on se résoud honteusement à relâcher. Nous formons dès-lors le projet d'y abandonner nos pusillanimes marins et d'opérer par terre notre retour en France. — A trois heures du matin, vent en poupe, nous cinglons donc sur Livourne. Nous laissons, au sud, la belle île de *Capraia*, qui appartient au Roi de Sardaigne ; à neuf, nous sommes en vue de la petite île de *Gorgone*, sur laquelle il y a un vieux château, deux petites maisons et quelques vignes ; vrai séjour d'Anachorète. De là, nous n'aurions besoin que de trois heures pour gagner le mouillage, mais le calme survient et nous sommes menacés de passer tristement notre journée. La fortune cesse pourtant de nous être con-

traire; à midi, une petite brise nous pousse doucement, nous découvrons le phare, et la forêt des mâts, qui nous marque le port; nous nous faisons remorquer par notre chaloupe; les pavillons, les forts, les édifices se dessinent de plus en plus à nos yeux; nous faisons nos apprêts de débarquement, nous approchons, les voiles se carguent, et nous mouillons à quatre heures près du môle, au milieu d'une foule de bâtiments de toutes nations. Un canot nous conduit au bureau de santé: la visite faite, nous sautons à terre: adieu à la *Santa-Maria-de-Porto-Salvo!* Nous ne la suivrons pas, à Marseille, où Dieu seul sait quand elle arrivera, car l'équipage demande déjà huit jours de repos.

L'aspect de Livourne est extrêmement curieux, à cause de la multiplicité des costumes Levantins qu'on rencontre dans les rues. Nous n'avons rien de semblable dans nos ports de l'Océan, ni même à Marseille, où la bigarrure, quoique considérable, nous a paru jadis beaucoup moindre.

La ville est moderne, percée de belles rues et ornée de statuts et de quelques beaux édifices: nous sommes trop voisins de Florence, pour que les arts soient ici négligés. C'est cependant le commerce qui y domine, la noblesse n'y veut pas séjourner.

La prospérité de Livourne tient à la franchise de son port et à la tolérance religieuse, chaque secte chrétienne ou juive pouvant avoir un temple à son usage, les autres n'étant pas inquiétées. Cette tolérance est l'ouvrage des Médicis qui voulaient faire tomber Pise, et qui y ont réussi. Leurs sages successeurs ont suivi les mêmes errements. La franchise y attire les Anglais, Hollandais, Français, Américains, et autres civilisés à l'Européenne, lesquels se trouvent en contact amical avec des Grecs, des Arméniens, des Juifs, des Asiatiques et des Africains de toutes les religions et de toutes les nuances. L'intérêt qui divise les Etats, réunit ici les commerçants, très-justement réputés cosmopolites. On les voit traitant familièrement ensemble dans les cafés, que nous trouvons être les plus beaux de l'Italie, l'habit et la croyance sont les dernières choses sur lesquelles on ait à se rechercher. Ce n'est sans doute pas là la coupable indifférence contre laquelle tonne M. de La

Mennais, puisque chacun reste fidèle aux rites de ses pères. C'est une harmonie dont la cause, vulgaire ou non, mérite réellement l'attention des publicistes, puisqu'ils ne cherchent qu'à obtenir, d'une manière ou d'une autre, de semblables effets.

Le Levantin non brutal, et il paraît qu'il en est quelques-uns, envoie volontiers ses fils à Livourne, pour les y faire instruire dans nos mœurs, parce qu'il sait qu'on ne tentera pas de lui arracher une abjuration de sa foi. Ces jeunes gens retournent dans leur patrie avec des lumières qui préparent peut-être une révolution, ou plutôt un rapprochement, que l'humanité doit désirer par-dessus tout. Cette éducation s'étend même aux femmes, car nous voyons dans notre hôtel une jeune négresse nubienne, très-élégamment mise, qui parle fort correctement l'italien, et entre les mains de qui nous trouvons une grammaire et des cahiers pour apprendre régulièrement l'anglais. Si cette méthode devient constante, que de changements importants elle préparera!

Comme nous ne passons que deux jours dans cette singulière ville, nous ne pouvons en emporter de grands détails. Nous nous contenterons de prendre note des principaux établissements que nous y avons vus.

Le port. — Il est encore plus petit que celui de Naples. Un assez beau môle, que domine une batterie, le défend du Sud-Ouest. Deux fanaux en marquent l'entrée, qui nous paraît trop large. Une tour construite sur un rocher, à 4 ou 500 toises au large, indique, comme balise, qu'il y a là un écueil. L'intérieur du port est divisé en deux parties par une chaussée parallèle au rivage, et sur laquelle est bâti le bureau de santé. La partie la plus voisine de la terre est très-bien garantie des vagues: on la nomme la *Darse*. C'est là que se font les radoubs. L'autre partie doit être très-agitée dans les gros temps. Sur le quai, est une statue de Ferdinand Ier de Médicis; quatre figures de bronze sont enchaînées à ses pieds, expression trop fastueuse des succès guerriers, autrefois employée pour Louis XIV à Paris, et de nos jours, pour lord Nelson à Liverpool.

Le quartier de la Nouvelle-Venise. — C'est celui des magasins du commerce. Ceux-ci sont rangés le long de canaux multipliés qui aboutissent d'une part à la mer,

et de l'autre à l'*Arno*, fleuve qui donne communication avec Florence et avec l'intérieur de l'Italie. Les gros navires n'y entrent pas, parce qu'il n'y a pas, dans la Méditerranée, de marées suffisantes ; mais les alléges, et les bateaux de la navigation intérieure, y font rapidement et commodément le service.

Le magasin aux huiles. — Il tient à la Nouvelle-Venise. Voûté à 12 ou 15 pieds de hauteur seulement, pour que la fraîcheur s'y conserve, il offre six rangées de 60 citernes chacune, construites en pierres schisteuses de Gènes. La citerne, de la contenance de quinze quintaux d'huile, ferme à clef ; le négociant y dépose sa marchandise, moyennant un très-faible droit de magasinage, et la retire sans déchet aucun, même après plusieurs années. Des rigoles conduisent dans un réservoir l'huile qui pourrait s'épancher dans les transvasements. La pierre, dite de *Lavagna* dont sont construites les citernes, se laisse si peu imprégner par l'huile, qu'on peut impunément en verser de surfine dans la même cuve d'où l'on vient d'en tirer de commune.

L'hôtel des bains. — Aussi, dans la Nouvelle-Venise. L'élégance et la propreté recommandent cet établissement, où l'on donne des bains et des douches à l'eau de mer, ou à l'eau douce, à volonté. Il me semble remarquer partout que la réorganisation des maisons de bains, communes dans l'antiquité et dans le moyen âge, assez rares dans le dernier siècle, de plus en plus fréquentes dans celui-ci, se propage par l'intermédiaire des agens français ou des modes françaises.

L'église du Dôme ou la cathédrale. — Sur la place du même nom. Edifice en marbre, d'architecture tudesque, dans le genre du dôme de Milan. C'est moins vaste, moins historié, mais il y règne plus de goût, sauf l'absence des voûtes.

L'église des Grecs schismatiques. — Le chœur est tellement séparé de la nef, que ce qui s'y passe est un profond mystère pour le public. Ornements un peu étranges, tableaux très-noirs sur fonds or dans le style de ce que j'appelle l'école de l'évangeliste Saint-Luc. Nous y trouvons une gardienne ou diaconesse, qui ne sait même pas parler italien, tant chaque nation trouve ici son chez soi.

La Synagogue. — C'est le temple le plus élégant de

Livourne. Les marbres les plus précieux y ont été employés. On y amène toutes les notabilités et jusqu'aux cardinaux, qui visitent la ville ; des inscriptions constatent ces illustres visites. Comme dans toutes les synagogues, les femmes occupent une galerie supérieure, et les hommes la nef. Ces premières sont cachées à la vue par des grillages d'un genre oriental et de la plus grande richesse. On essaie d'introduire la langue italienne dans les cantiques; c'est une grande innovation dans le culte hébraïque, et peut-être une profanation aux yeux des rabins âgés. — Il faut savoir qu'il y a à Livourne 15,000 juifs, et qu'ils n'y sont point assujettis, comme à Rome, à l'humiliante clôture nocturne dans un *ghetto* : ils vivent libres comme les autres habitants.

Le cimetière des Anglais. — A une demi-lieue de la ville. Il est décoré d'une foule de beaux monuments en marbre de Carrare. Comme il est déjà ancien, il s'y trouve des tombeaux de tous les styles; de sorte qu'il forme, sous ce rapport monumental, comme un musée qui rend compte des variations du goût dans les différents âges. Décidément, le genre moderne, moins chargé de chantournements, et plus rapproché du style antique, touche davantage. Il paraît que les Anglais de distinction qui meurent dans les autres villes de l'Italie, et même à Constantinople, se font inhumer ici, car un grand nombre d'épitaphes l'annoncent ainsi. Nous y lisons aussi celles de plusieurs Français. — On nous parle du cimetière des Hollandais, comme étant remarquable par l'ordre admirable qui y règne. Les fastueux monuments en sont bannis : on n'y souffre que de simples pierres tombales portant le nom du décédé et la date de son décès, sans détails emphatiques. Mais comme l'utilité est la déesse des Hollandais, le cimetière est, en même temps, un jardin botanique.

Nous prenons goût, aussi nous en France, aux cimetières décorés, et nous avons raison, malgré les monuments parfois ridicules qu'on laisse s'y introduire. Je ne serai satisfait que lorsque nos champs de repos seront devenus des lieux de promenade décente et religieuse, dans lesquels on pourra s'entretenir des amis qu'on a perdus, avec un intérêt tranquille et sans sanglots déchirants. J'ai remarqué que, communément dans nos sociétés françaises, il fallait s'interdire de parler des

morts les plus chéris ; sous peine de faire repaître toutes les pamoisons de la douleur récente. Qu'en résulte-t-il ? c'est qu'on s'en abstient, et que les morts sont trop tôt oubliés. Ne vaudrait-il pas mieux, au lieu de se livrer à une pompe dispendieuse, dont on n'ose plus parler le lendemain, introduire dans nos mœurs l'habitude de converser, sous des berceaux, de ces êtres aimés qui, sans doute, ont conservé des rapports avec nous. On y reviendrait plus souvent et plus volontiers. On verrait moins de ces explosions de pleurs, qui, de nos jours, viennent interrompre jusqu'aux éloges les plus sincères. Voyez les anciens : ils plaçaient leurs tombeaux sur le bord des chemins, et célébraient annuellement des repas funéraires, où ils s'entretenaient pieusement des qualités qui avaient distingué l'ami absent et regretté.

Il nous semble que le séjour de Livourne aurait pour nous des charmes. Nous aimons cette utile activité qui y règne, et la douce concorde qui lie en un seul faisceau tant d'habitants, de mœurs, de religion et de caractères différents. Le dernier duc de Richelieu, homme d'état cependant, se permit, assure-t-on, de dire dernièrement, à son passage, que c'était une ville de.... misérables (son expression était plus méprisante encore). Ce jugement, s'il est vrai qu'il ait été porté, me paraît très-répréhensible. Lors même que le duc n'aurait eu en vue que les nombreux réfugiés politiques dont le gouvernement tolère ici la présence, la sentence est trop dure, et j'en appelle.

Un autre personnage, non moins éminent que ce ministre, vient de passer ici et de s'embarquer pour aller appuyer de son bras et de sa fortune la prise d'armes de la Grèce : c'est le premier poëte de notre âge, l'illustre et bizarre lord Byron. Il porte sa lyre et son épée à ces Grecs qu'il connaît bien, qu'il a si souvent placés dans ses chants, et qu'il veut rendre dignes de leurs brillants aïeux. Nouveau Tyrtée, il enflammera les nouveaux Spartiates : nous renaissons aux temps des Miltiade et des Léonidas. Contempler un instant les traits de cet homme célèbre, eût formé un bel épisode de notre voyage ; mais nous arrivons trop tard : il vole, à cette heure, à la gloire, il va dévorer cet aliment dont les grandes âmes sont avides.

L. F. DE TOLLENARE.

ANTIQUITÉS BRETONNES.

On lit dans la 38.e livraison du *Lycée*, page 92, ce qui suit :

« M. Maudet de Penhouet a été le premier qui, dans » les derniers temps, ait appelé l'attention sur nos antiquités ; il n'a traité que quelques objets de la tâche » qu'il s'était imposée pour les recherches de celles du » Morbihan.

Je dois des remercîmens à M. Athenas, pour ce qu'il dit de mes premiers efforts à provoquer les lumières des personnes éclairées, sur nos antiquités armoricaines.

Quant à la seconde partie du paragraphe cité ; dans lequel il me met en présence du public comme n'ayant pas rempli la tâche que je m'étais imposée, voici ma réponse :

Dès mil huit cent vingt, j'avais rassemblé une grande quantité de matériaux sur le Morbihan : premièrement quatre cartes, l'une physiologique du littoral de ce département, montrant les progrès de la mer sur la côte depuis l'époque de Jules César ; secondement, une carte monumentale de tous les objets curieux qui se trouvent sur ce littoral ; troisièmement, une carte itinéraire pour faciliter à l'étranger les moyens d'examiner ces mêmes monuments ; quatrièmement, une carte représentant les routes romaines dans le département, suivaient ensuite environ trente planches représentant les vues des monuments les plus anciens et successivement ceux des Romains et aussi ceux qui se rattachent à l'histoire écrite de la Bretagne. J'avais colligé le tout pour servir d'interprétation à mon ouvrage qui contenait par ordre de matières plus de dix articles traités en forme de chapitre, l'ensemble eut fait un volume de deux cents pages, dans lequel je m'étais attaché à diminuer le texte, mais à parler clairement aux yeux comme à l'esprit. Avant de faire imprimer ce travail qui m'a coûté tant de peines, tant de soins, quoiqu'ayant été aidé par le département je désirais m'étayer du jugement de la classe de l'Académie des sciences qui s'occupe des antiquités : ci-jointe la

copie d'une lettre à S. E. le ministre de l'intérieur, qui me fut communiquée en 1821.

INSTITUT DE FRANCE.

Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

Paris, le 11 octobre 1821.

« Monsieur le comte,

« L'académie a reçu avec reconnaissance le nouvel » ouvrage de M. de Penhouët sur les anciens aqueducs » de Lyon, que V. E. a eu la bonté de lui envoyer. Elle » désire beaucoup que l'auteur puisse publier ses re- » cherches sur le Morbihan, dont un des membres de la » commission d'antiquités, auquel ce travail a été com- » muniqué en manuscrit, lui a fait concevoir une idée » avantageuse. »

Signé DACIER, *Secrétaire perpétuel.*

De plus, jaloux de connaître de quelle manière seraient accueillies dans mon propre pays les idées que je présentais à l'appui d'une opinion déjà publiée en 1814 dans mes recherches historiques sur la Bretagne, et violemment contredite à l'Académie Celtique, je priai en 1822, M. Le Boyer, membre très-distingué de la Société des sciences et arts de Nantes, de lui présenter mon manuscrit. Une séance fut convoquée pour en prendre connaissance. Le rapport public de cette Société pour l'année 1823, contient une analyse de mon travail sur le Morbihan, pages 76, 77 et 78; je me bornerai à citer ici le premier et le dernier paragraphe de cet article.

« Le même sociétaire (M. Le Boyer) a été chargé par » M. le colonel de Penhouet, notre associé correspon- » dant, de vous communiquer un ouvrage de ce dernier » ayant pour titre: *Travail archéologique fait en 1821,* » *pour servir aux recherches des antiquités du départe-* » *ment du Morbihan.* »

« L'ouvrage que M. de Penhouet a bien voulu nous » communiquer étant manuscrit, je regrette que la » discrétion et les bornes d'un procès-verbal m'em- » pêchent de me livrer au plaisir de citer. Je me borne- » rai donc à dire que cet ouvrage est plein de recherches » savantes et à faire des vœux pour sa publication. »

Encore plus assuré par ce suffrage, je m'étais décidé à livrer mon travail à l'impression, lorsque je fus frappé d'un malheureux événement, suite d'un grand abus de confiance,

lequel m'ôta toutes ressources pour parvenir à l'impression d'un ouvrage très-dispendieux et d'un genre qui n'offre jamais beaucoup de débit. Cette circonstance, qui m'a beaucoup peiné, ne m'a pas pour cela découragé dans la recherche de la vérité, et par mes lectures j'ai encore beaucoup ajouté à mon travail. En 1824 je l'adressai à M. le comte de Choiseul, préfet du département du Morbihan, pour qu'il fût lui-même assuré de ce que j'avais fait : il resta environ un mois dans ses mains.

Un autre vient de publier les antiquités de ce curieux département. S'il a mieux expliqué que moi nos monuments les plus anciens et s'il a reculé les bornes de notre histoire, j'aurai moins de regret de l'impossibilité où je suis de faire imprimer mes cahiers et lithographier les objets qui s'y rattachent. Mon opinion sur nos origines armoricaines étant bien autrement contredite dans l'*Essai sur les antiquités du Morbihan*, qu'elle ne l'avait été à l'Académie celtique, je ne répondrai point aux expressions de l'auteur, je me bornerai à déclarer ici qu'à l'égard de la plus haute antiquité où nous puissions remonter, j'admets que l'état de civilisation où étaient les Venètes lors de l'arrivée de Jules César dans nos mers provenait d'une ancienne colonisation orientale; que la langue bretonne actuellement parlée dans la Basse-Bretagne n'est point le celtique, et que l'antique religion du pays était celle des Phéniciens. Toutes mes explications de nos plus anciens monuments tendent à ce but qui correspond à l'établissement des Phéniciens en Espagne, en Portugal et à celui du même peuple en Angleterre quinze cents ans avant notre ère ; on peut consulter à ce sujet les historiens espagnols les plus accrédités et de notre temps l'histoire ancienne d'Espagne par M. Delping, publiée en 1811 ; en Angleterre, Aylett Sammes, qui a consacré trente pages de son in-folio (Antiquités de la Grande-Bretagne) à traiter de l'établissement des Phéniciens dans ce pays, et en dernier lieu, John Lingard qui publie dans ce moment une histoire très-accréditée de l'Angleterre, dans laquelle il établit que les anciens habitants de ce pays ont reçu la civilisation des Phéniciens. L'esprit juste qui aura voulu approfondir ces faits, pourra ne pas trouver si extraordinaire, que les côtes de l'Armorique sur la route de l'Espagne en Angleterre qui produisaient des métaux dont les Phéni-

ciens étaient si avides, aient pu participer aux mêmes avantages.

Nous concluerons contradictoirement aux partisans du celticisme à ce que les Phéniciens, qui avaient porté leur commerce jusques dans la Baltique, aient fondé des comptoirs et peu à peu des colonies dans notre péninsule Armoricaine, comme ils l'avaient fait dans la péninsule Espagnole et ensuite dans les îles Britanniques; que par suite de cette colonisation, ils aient apporté chez nous leurs langues, leur religion et leurs mœurs; que les monuments élevés sur nos côtes l'ont été par eux ou à leur imitation, espèce de monuments sans doute employée à divers usages, ce qui peut les rendre souvent énigmatiques, mais qu'on ne doit pas se rebuter d'étudier, bien qu'on veuille nous faire entendre que c'est conspirer contre l'état et la religion d'en chercher l'explication.

Après avoir répondu à la provocation de M. Athenas, laquelle je ne considère que comme flatteuse, j'ai cru devoir ajouter l'explication franche que je viens de donner comme devant répondre à l'intérêt des personnes qui ont lu, sans prévention, ce que j'ai déjà écrit sur nos origines, et ajoutant que je suis toujours prêt à répondre aux objections qui peuvent m'être faites sur ce qu'on appelle mon système, toutes les fois qu'elles paraîtront devoir être utiles à la science.

DE PENHOUET.

P. S. Il serait à désirer que l'on prît beaucoup d'attention aux découvertes en monuments quelconques, qui peuvent être faites en Bretagne, car, c'est principalement par ce moyen que l'on peut se flatter d'éclaircir l'histoire ancienne du pays. Voici à ce sujet ce qu'on lit dans l'histoire ancienne d'Espagne, par M. Delping, volume 1.er, page 192, à l'égard de la découverte d'un monument ancien.

« *Une série de découvertes pareilles nous ferait connaî-*
» *tre les usages et les costumes des anciens* ESPAGNOLS,
» *beaucoup mieux que ne le font quelques passages des*
» *auteurs Latins ou Grecs.* »

Je me permets cette invitation à ceux de mes compatriotes qui ont le goût de nos antiquités et qui savent bien que cette science ne fait de progrès qu'autant qu'elle trouve des objets de comparaison, ce qu'on nomme l'étude de l'antiquité comparative.



ŒUVRES COMPLÈTES DE M. DE CHATEAUBRIAND.

2.e *Article.* (1)

Il est dans la destinée des ouvrages remarquables d'être cités avec enthousiasme ou critiqués avec force, tandis que les ouvrages médiocres passent avec tranquillité entre les mains de quelques lecteurs bénévoles, sont loués par les amis de l'auteur, et achèvent leur existence éphémère dans le silence de l'oubli. Il nous semble que cette différence provient surtout de ce que les écrits qui partent de la main d'un homme de génie, étant à la hauteur du siècle qui les voit naître et des questions qui agitent les esprits, remuent certaines fibres secrètes du cœur humain, le touchent en ce qu'il a de plus intime et s'adressent aux sentiments qui sont le fonds de notre existence. Il n'est donc pas étonnant que les ouvrages de M. de Châteaubriand aient été vivement attaqués et défendus, particulièrement le *Génie du Christianisme*, qui, en ouvrant une nouvelle carrière aux méditations et à la littérature, a produit une si vive impression. Le désir de ne pas paraître dominé par les idées générales, a entraîné quelques hommes dans un excès opposé : en voulant prouver que les écrits de M. de Châteaubriand ne sont pas sans défaut, ils n'ont pas rendu justice aux qualités éminentes qui les caractérisent. Comme dans un premier article nous avons essayé d'apprécier ces qualités, nous nous proposons, dans celui-ci, de répondre à quelques observations critiques, qui, ayant été dirigées surtout contre le *Génie du Christianisme*, pourraient être renouvelées par la publication récente de cet ouvrage.

On peut se laisser entraîner par le suffrage du grand nombre et surtout par celui des hommes de talent, lorsqu'il s'agit d'ouvrages littéraires; cependant il est un sentiment naturel qui se trompe rarement, et qui, nous portant à rendre hommage aux choses dignes d'être ad-

[1] Voyez la page 576 du 7.e volume.

mirées, se lasse promptement de ce qui est médiocre ou faux. Des écrits vantés par une coterie peuvent jouir pendant quelque temps d'une vogue factice, mais ce n'est que par un mérite réel, qu'ils obtiennent une réputation durable et qu'ils étendent leur renommée dans l'Europe entière et dans les autres parties du globe.

On a atténué le mérite des ouvrages de M. de Châteaubriand en disant qu'ils ne dépeignent pas toujours exactement la nature : nous croyons que l'on peut répondre à cette observation, en supposant qu'elle soit juste, en faisant remarquer que l'auteur a écrit plutôt en poëte qu'en physicien, et qu'il s'est attaché aux grands effets en passant légèrement sur les détails. M. de Châteaubriand en parlant des beautés de la nature n'a pu éviter quelques points de contact avec les auteurs qui ont traité les mêmes sujets ; mais, tandis que ceux-ci ont presque toujours écrit en philosophes, M. de Châteaubriand se montre chrétien, et c'est à la lumière de la véritable religion qu'il considère les merveilles de la création et les profondeurs du cœur de l'homme. Cette manière d'envisager ces importants sujets lui dévoile un monde tout nouveau : la partie littéraire du *Génie du Christianisme* est féconde en aperçus dignes de fixer toute notre attention, particulièrement en ce qui regarde les caractères : il démontre que la religion chrétienne a changé le cœur de l'homme en substituant à cet orgueil qui passait chez les premiers peuples pour grandeur d'âme, l'humilité qui convient si bien à notre faiblesse et à notre dépendance. Il offre ainsi de nouvelles couleurs à la peinture des caractères et des passions, en même temps qu'en découvrant d'ineffables harmonies entre la religion et notre cœur, il ouvre un nouveau champ à la poësie. On ne peut disconvenir qu'elle n'ait changé de caractère en France depuis que le *Génie du Christianisme* a paru, et il nous semble que ce changement est dû surtout à cet ouvrage. Cela seul suffirait pour assigner à son auteur une place très-distinguée parmi nos meilleurs écrivains, car il n'appartient qu'au génie d'exercer une sorte de domination sur les esprits et de leur donner une nouvelle impulsion : tout ouvrage qui forme une époque dans la littérature d'une nation, vient assurément d'un homme supérieur.

La variété du talent de M. de Châteaubriand est non

moins remarquable que sa force : il se montre observateur et moraliste profond, orateur véhément, écrivain plein de charmes et parfois sublime. Lorsque nous avons dit que les lecteurs pouvaient s'attendre à trouver dans l'épisode du *Dernier Abencerage* la même fraîcheur de coloris que dans celui d'*Atala*, nous avons pressenti leur jugement : ils auront remarqué dans ce charmant écrit, une délicatesse d'expression et une fleur de chevalerie qui retracent les mœurs des valeureux Castillans, et que l'auteur a trouvées dans l'illustre société qui est la sienne, et surtout dans son propre cœur.

Quelques personnes, profondément religieuses, disent que M. de Châteaubriand se plaît plutôt à présenter aux yeux de brillants tableaux, qu'à nous montrer le christianisme dans son essence ; qu'il néglige ce que la religion a de plus intime, pour s'occuper de la partie poëtique. Nous nous contenterons d'inviter à lire l'admirable chapitre où il nous parle de la personne et de la vie de Jésus-Christ : on ne nous saura pas mauvais gré d'en transcrire ici quelques lignes.

« Si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la Divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ ? Modèle de toutes les vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la tolérance l'admire dans le jugement de la femme adultère ; partout la piété le trouve bénissant les pleurs de l'infortune ; dans son amour pour les enfants, sa candeur et son innocence se décèlent ; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde. »

Nous croyons que l'on ne peut refuser à celui qui traça ces paroles remarquables le sentiment profond auquel la véritable perfection se révèle ; il n'est pas facile de parler des choses qui tiennent au sentiment avec cette chaleur pénétrante et cette grâce qui l'accompagnent, à moins de l'éprouver réellement : ce sont elles qui servent à le faire connaître, et on peut être assuré qu'il n'existe jamais, si elles ne se trouvent pas avec lui.

M. de Châteaubriand, tout en se montrant persuadé

que l'on ne peut adorer Dieu réellement qu'en esprit et en vérité, n'exclut pas de cette adoration le culte public, et il décrit magnifiquement les saintes cérémonies qui l'accompagnent. Dieu est le bienfaiteur des sociétés comme il l'est de chacun de nous en particulier; il est donc juste que la société lui rende des hommages, et elle ne le peut que par un culte public: ce culte sert d'ailleurs à entretenir cette union des cœurs, qui, selon l'esprit du christianisme, doit de tous les chrétiens faire une seule famille; il entretient l'unité de la foi, par lui s'acccomplit cette divine parole: « Il n'est qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême. » Aussi le culte public a-t-il existé depuis que les hommes se sont réunis en société, et depuis l'établissement de la religion chrétienne a-t-il toujours formé une partie des principaux devoirs du chrétien: en cela nous ne faisons que suivre les usages des premiers fidèles; car il est de l'essence de la vraie religion d'être toujours et partout la même; bien différente des systèmes philosophiques qui, nés dans le temps, disparaissent successivement avec lui. La fixité ou la variation de doctrine est la pierre de touche qui sert à distinguer la vérité de l'erreur; de même que l'obéissance à l'autorité que J. C. a laissée dépositaire de son pouvoir spirituel est la marque distinctive de ses disciples.

L'auteur du *Génie du Christianisme* se plaît à faire paraître à nos yeux toutes les pompes chrétiennes, non pour présenter à notre imagination des tableaux poëtiques, mais parce que les cérémonies extérieures du culte se rapportent toutes à l'esprit qui l'anime. Ainsi, il ne nous entretient de la magnificence qui accompagne la fête du Saint-Sacrement, que pour nous rappeler le plus grand prodige de l'amour divin et la reconnaissance que cet amour doit nous inspirer. S'il nous parle de la joie qui éclate aux processions des Rogations, c'est parce que cette joie provient d'une foi vive en un Dieu prêt à bénir les richesses rustiques du pauvre laboureur. Toujours une pensée morale se joint aux cérémonies chrétiennes, et l'illustre Sainte-Thérèse, dont les écrits sont admirés partout où ils sont lus, ne pouvait se lasser en considérant combien les moindres de ces cérémonies sont fécondes en sou-

venirs et en instruction. Nous devons remarquer que les temps où le culte chrétien a été célébré avec le plus de pompes et de zèle ont été les plus remplis de grandes actions et de grandes vertus, et nous ne verrions pas maintenant un peuple cruel et fanatique renverser les temples sacrés, égorger les pontifes sur les saints autels, entraîner les vierges à l'esclavage, si, au lieu de discourir sur les passages de la Sainte-Ecriture, les chrétiens étaient unis par la même loi, le même culte et surtout par la divine charité. La division des chrétiens est la grande plaie du christianisme : puisse-t-elle être cicatrisée bientôt pour le bonheur des hommes, par cette onction céleste qui guérit toutes les blessures, et répand le calme dans les cœurs.

CH. DE COMMEQUIERS.



LES DEUX CHIENS.

FABLE.

Deux chiens avaient un même maître :
L'un d'eux, qui s'appelait Chéri,
Du logis qui l'avait vu naître
Etait l'unique favori.
Leste, coquet, plaisant et plein de gentillesse,
A force de ruse et d'adresse
Il avait su gagner l'amitié de chacun.
Aux valets du logis faisait-il quelque pièce ?
Venait-il à mordre quelqu'un ?
Etait-il hargneux importun ?
C'étaient des farces de jeunesse ;
On en riait tout haut : jamais enfant gâté
Ne fit autant sa volonté.
Cependant ce mignon était pétri de vices,
Indocile, gourmand, peureux par-dessus tout ;
Il ne s'imaginait que fourbes et malices,
Et se plaisait au mal par goût.
Jouait-on avec lui ? le drôle, à la sourdine,
Vous décochait un coup de dent ;
Puis, le moment d'après, vous faisant bonne mine,
Il vous léchait d'un air content.
Malgré tant de défauts, enfants, maître, maîtresse,
Voire même les gens fréquentant la maison,

Chacun était plein de tendresse
Pour cet impertinant brouillon.
Céphale, l'autre chien, était tout le contraire :
Peu doué du talent de plaire,
Grave d'humeur, faible d'esprit,
Il n'avait près des gens que fort peu de crédit ;
Du reste, il était plein d'audace,
Fidèle, actif, âpre à la chasse,
La nuit toujours sur pied et courant le logis
De çà de là, peur des bandits.
Lui fallait-il contr'eux déployer son courage,
Donner l'alarme au voisinage,
Il était toujours prêt ; mais n'aboyait pourtant
Que quand le cas était urgent.
Il mourut : de sa mort la douleur fut légère,
A peine même daigna-t-on
L'honorer d'un trou dans la terre.
Chéri mourut aussi : la désolation
Fut pour le coup dans la maison :
Enfants, valets, maitre, maitresse,
Ce fut à qui dans sa tristesse
Etourdirait tous les voisins
Du bruit de ses sombres chagrins.

Sur une vérité cette fable se fonde,
Elle prouve à tout lecteur
Que bel esprit dans ce monde
Est plus choyé que bon cœur.

L. IMPOST.

LE DERNIER CHANT DU POETE.

ÉLÉGIE.

Enfin je l'ai revu, cet asile enchanteur
Où, jeune encor, j'aimais à rêver le bonheur.
Salut, sombres vallons ! Salut, charmant bocage,
Dont souvent j'ai foulé les sentiers sinueux,
Tandis que sur ma tête, au milieu du feuillage,
La tendre Philomèle enchantait le rivage
Par ses accords mélodieux.

Rochers majestueux couronnés de verdure,
Bords fleuris du ruisseau dont le tendre murmure
Se mêlait aux concerts du chantre ailé des bois,
Et toi lac, dont les flots au lever de l'aurore
S'éveillaient à la voix du jeune amant de Flore,
Salut !.... C'est vous que je revois !

Ah ! oui, c'est encor vous, doux bosquets, frais ombrages !
Vous parfumez encor ces fortunés rivages,
Tendres fleurs qu'un seul jour voit éclore et mourir....
Hier, le doux zéphyr sur ses ailes légères,
Apporta vos parfums, vos couleurs éphémères....
Demain..... il viendra vous flétrir.

Ma vie, ainsi que vous, brilla dans son jeune âge.
Sans craindre l'avenir, sans entendre l'orage
Qui grondait sourdement à l'horizon lointain,
Pour moi se déroulait une immense carrière,
Un jour serein brillait sur la nature entière,
Et la foudre approchait en vain !

Sans trouble, sans frayeur, s'ouvrant à l'espérance,
Mon cœur audacieux dévorait l'existence,
Et ressemblait à l'aigle élancé dans les cieux,
Qui bientôt, arrêté dans son vol intrépide,
Se débat, tombe et meurt, sans voir le trait rapide
Que rougit son sang généreux.

Ainsi, je descendais le fleuve de la vie :
Je voguais, dérobant à sa rive fleurie
Les roses, les lauriers qui parfument son cours,
Le souffle de l'amour se jouait dans mes voiles,
Et, pilote imprudent, sur la foi des étoiles
Je laissais s'écouler mes jours.

Quel est ce bruit affreux qui gronde sur ma tête ?.....
L'onde agite ses flots, la voix de la tempête,
De mes voiles de pourpre a chassé le zéphyr ;
Autour de moi s'étend une ombre menaçante,
Et du sein de la nuit une voix éclatante
Me dit : Renonce à l'avenir !

Eh quoi ! faut-il mourir !... Adieu, douce espérance !
Adieu, rêves trompeurs de ma crédule enfance !
Et toi qui de ma vie encourageais l'essor,
Toi qui, parant mon front de tes tresses légères,
Me promettais des jours et nombreux et prospères,
Amour, adieu !.... Voici la mort !

Oui, la mort ! elle est là.... menaçante, inflexible ;
Déjà dans son courroux de son souffle terrible
Elle a flétri les fleurs, tendres dons de l'amour :
Déjà sa faux sanglante a choisi sa victime,
Et sous mes pas tremblants creusé le noir abyme
Où va tomber mon dernier jour !

Mourons !.... Mais que du moins ma harpe frémissante
Joignant ses doux concerts à ma voix expirante,
Prete encore son charme à mes derniers adieux.
Quand l'oiseau d'Apollon, prêt à quitter la vie,
Module les accords de sa voix affaiblie,
C'est qu'il rêve déjà les cieux !

Le ch.er DE SAINT-VICTOR.



GUSTAVE DE SYDENHEIM. (1)

A M. l'Éditeur du Lycée Armoricain.

J'avais lu le roman dont un de vos collaborateurs a rendu compte succinctement, Monsieur, à la fin du cahier du mois d'août. L'article du *Lycée* m'a engagé à relire l'ouvrage, et je viens vous communiquer les réflexions qu'une seconde lecture m'a suggérées : vous pouvez les publier, si vous les jugez dignes de cette faveur.

Gustave de Sydenheim doit être classé parmi les romans de mœurs : ce sont ceux-là que je préfère, parce qu'ils ne supportent pas les écarts d'imagination, et qu'ils sont plus instructifs que les autres. La composition de notre compatriote me plait donc comme tableau animé, grâcieux et toujours vrai, de ce que j'ai vu et entendu, de ce que je vois et entends encore. Chaque personnage me semble agir et parler selon son rang, son âge, son éducation, et j'avoue, pardonnez-le moi, que dans aucun ouvrage je n'ai moins reconnu l'auteur caché derrière les acteurs. Celui de *Gustave* est rarement hors de la société ; c'est pourquoi je le blâme d'avoir payé son tribut au genre noir : des duels, une fille noyée, une évasion de prison copiée sur une scène de *la Suite du Comte Albert*, sont des moyens bien usés depuis que les maîtres de l'art, Richarson et Rousseau les ont employés.

Je pense, ainsi que l'auteur de l'article, Monsieur, que l'intérêt est partagé : c'est là un reproche grave et fondé. Sydenheim ne domine pas effectivement les personnages groupés près de lui : il est inquiet, vacillant et présomptueux. On s'attache cependant à lui, parce que rempli de probité et d'honneur, il n'en est pas plus heureux. J'ai même lu avec attendrissement, car je suis bon homme, tout ce qui a trait à sa disgrâce et à sa mort.

---

[1] 4 volumes in-12 ; à Nantes, à la librairie du *Lycée*.

Le caractère le plus saillant est celui du docteur *Billig*, ami fidèle et généreux, tête froide et de bon conseil. Il est tracé de main de maître d'un bout à l'autre; les romans modernes n'en offrent point de plus remarquable. Le major *de Munterfeld*, le pasteur *Segenbach*, le ministre d'état, comte *de Hochstirn*, *Grednitz* et *Stolberg*, sont aussi des personnages peints avec beaucoup de vigueur et de vérité.

Les portraits de femmes sont moins soignés; les dames ont le droit d'en faire une bonne querelle à l'auteur. Cécile *Weber*, vaine et légère; M.me *de Klemmersthal*, spirituelle, vive, douée de sensibilité et de raison, sont charmantes, j'en conviens. *Elfride de Richterwald*, qui meurt avant le temps, est une fille très-estimable. La conseillère de *Spreeding* inspire la confiance et le respect; mais toutes quatre elles ne peuvent obtenir grâce pour deux femmes perverses et pour plusieurs autres, revêches ou acariâtres, que M. A. G. fait figurer dans sa galerie.

Le style fera vivre l'ouvrage: il est simple, élégant et pur, et par conséquent nullement maniéré, puisque la simplicité exclut l'affectation. Je le trouve parfois trop délayé; votre collaborateur l'a remarqué comme moi, et il adoucit sa critique en disant que les récits de l'auteur, même lorsqu'ils sont stériles, ressemblent toujours à la conversation d'un homme d'esprit; mais à quoi sert l'esprit qui n'est pas employé à propos? M. A G. prouve qu'il est substantiel et concis quand il le veut; on ne doit pas lui pardonner la surabondance ou la diffusion. Si son livre était destiné à l'honneur d'une seconde édition, je lui conseillerais de s'armer de courage et de ciseaux, et de supprimer une centaine de pages que les gens de goût pourraient indiquer et qu'il saura fort bien reconnaître lui même à tête reposée. Ses quatre volumes en souffriraient peu, car ils sont fournis en conscience.

La lettre citée dans le *Lycée* est un exemple de cette facilité verbeuse que je censure quoique votre collaborateur la trouve aimable. J'ai remarqué quinze lettres qui sont bien supérieures à celle-ci; la 43.e surtout me semble irréprochable. Quand on sait ainsi varier ses tons, on soutient l'attention des lecteurs. Parmi ces

ENCYCLOPÉDIE PROGRESSIVE,

OU

Collection de traités sur l'histoire, l'état actuel et les progrès des connaissances humaines; avec un MANUEL ENCYCLOPÉDIQUE, ou *Dictionnaire abrégé des sciences et des arts, contenant l'explication grammaticale de tous les mots de la langue française, un Vocabulaire universel de géographie ancienne et moderne, une Biographie complete et succincte des personnages célèbres de tous les pays, et le Résumé général de tous les Dictionnaires spéciaux des sciences exactes, naturelles, technologiques, industrielles, morales, politiques, historiques, etc.* (1).

Il y a quelque chose de très-remarquable dans l'état actuel de la société en Europe : c'est un besoin de lumière qui soit en harmonie avec le besoin de liberté qui s'est fait sentir. On sent que la civilisation sociale, comme dit M. Guizot, est atteinte; mais que la civili-

---

(1) Il paraîtra tous les deux mois environ un volume de 500 pages au moins de *l'Encyclopédie Progressive*. Prix : 8 francs chaque volume pour les souscripteurs. Pour être souscripteur, il suffit d'écrire à l'éditeur ou de se faire inscrire au bureau, *sans rien payer d'avance et sans prendre aucun engagement pour la suite*, en indiquant avec soin l'adresse à Paris à laquelle les volumes devront être envoyés.

Pour le paiement des souscriptions, il suffit d'adresser directement au Bureau un mandat sur Paris, à l'ordre de l'éditeur de l'*Encyclopédie Progressive*, rue Chantereine, n.º 10, à Paris. Les volumes ainsi payés d'avance seront envoyés *franc de port*. Chaque volume formant une collection de Traités distincts et complets ayant chacun une pagination particulière, les souscripteurs pourront, sans inconvénient, arrêter leur souscription quand bon leur semblera; ils auront aussi la faculté, dans les six mois de la publication, de remettre au bureau les volumes, *non coupés*, qu'ils voudraient échanger, *sans rétribution*, contre d'autres volumes déjà publiés ou qui seraient encore à paraître. Chaque traité se vend séparément à raison

sation intellectuelle ne l'est pas. Alors, on cherche à éclairer la bourgeoisie savante, pour me servir des expressions du même écrivain, et pour cela on accumule les dictionnaires et les journaux. Si les auteurs de ces dictionnaires et de ces journaux étaient incontestablement en possession de la lumière, nul doute qu'ils ne pussent éclairer les classes mitoyennes; mais, s'ils se trompent, il ne doit résulter de leurs travaux qu'une confusion nouvelle. L'esprit humain, accablé d'une foule de traités contradictoires, ne sait déjà plus où se prendre pour trouver la vérité. Le simple catalogue des livres que nous possédons sur une branche spéciale des connaissances humaines, fait lui-même un gros livre que les érudits seuls ont la patience de consulter; comment espérer que la lumière jaillira de nouveaux ouvrages aussi volumineux que les premiers?

Ce n'est pas là ce qu'attend l'esprit humain. Si une révélation intellectuelle est prochaine, elle ne résultera point de ces travaux décousus, mais d'un ouvrage unique. Quand quelqu'un aura étudié l'esprit humain sous ses vrais rapports, quand il aura signalé l'origine de nos erreurs et de nos progrès, alors la science de l'homme sera rétablie sur ses bases. Jusques-là, plusieurs hommes, quels que distingués qu'ils soient d'ailleurs, ne feront jamais ce qui ne peut être fait que par un seul. Qu'il paraisse un génie vigoureux, et c'est à lui qu'il sera donné de concevoir la société et l'homme tels qu'ils sont. Les autres verront telles sociétés ou tels hommes, mais il ne résultera rien de leurs travaux qui ait un but déterminé. Un des grands besoins de l'homme, c'est de mettre de l'accord dans les jugements qu'il porte sur une foule de choses diverses. Il faut que tout se lie dans sa tête : il aime mieux adopter un système faux que des pensées vraies, mais détachées. Celles-ci ne sont à ses yeux que des branches mortes tombées du grand arbre

---

de 50 centimes la feuille ou les 16 pages. Le *Manuel Encyclopédique*, imprimé à deux colonnes, se vendra séparément 8 francs le volume de 500 pages, pour ceux qui se seront fait inscrire d'avance. Il n'y aura jamais qu'une seule édition de chacun des Traités de l'*Encyclopédie Progressive* ainsi que du *Manuel Encyclopédique*. Les additions, s'il y en a, seront toujours tirées à part, afin de pouvoir être ajoutées aux exemplaires du premier tirage.

des connaissances humaines. Or, y a-t-il dans la pensée de cinquante collaborateurs, cette unité précieuse qu'on cherche dans les systèmes, dans les méthodes imaginés par un seul ? La lecture d'un pareil ouvrage loin de donner des idées plus justes, ne peut qu'embrouiller celles qu'on a déjà : si Plutarque avait chargé une vingtaine de collaborateurs d'écrire les deux tiers de son livre, croit-on que ce livre fût parvenu jusqu'à nous ? Cette biographie philosophique ne serait plus que comme nos dictionnaires des grands hommes, un livre à consulter pour les noms et les dates : ce ne serait pas certainement un ouvrage à l'usage des philosophes.

M. Guizot, dans l'article *Encyclopédie* qui sert d'introduction, ne se dissimule pas tous ces inconvénients ; mais il prétend y obvier par le plan même de son livre. Une encyclopédie progressive, en cela même qu'elle suit toujours les progrès de l'esprit humain, ne lui paraît point une œuvre arrêtée, mais un édifice en commencement, que nos successeurs pourront toujours achever. Les articles publiés aujourd'hui y sont comme des pierres d'attente, chacune avec leur date, et il est clair que chaque science n'y paraîtra que telle qu'elle s'est présentée à l'esprit du rédacteur. Mais si le lecteur du XIX.e siècle ne peut faire un choix au milieu de ces articles et y trouver la vérité, croit-on que le lecteur du XX.e siècle ait plus de sagacité et de patience. Dans cent ans d'ici, les livres se seront multipliés d'une manière si prodigieuse, que si la tâche est déjà trop forte pour nous, elle sera alors presque impossible. Le public veut s'instruire, sans doute; mais, au lieu de lui dire : lisez, lisez encore, ne vaudrait-il pas mieux lui dire : ne lisez pas tant et faites un choix. Ce n'est pas de voir les choses, c'est d'apprendre à les voir que dépend toute l'éducation.

Une encyclopédie progressive ne pourra être lue avec fruit dans quelques années d'ici, à moins que le lecteur n'en fasse préliminairement la table ; et quel lecteur se décidera à une si effrayante besogne ? Il est bien certain qu'il faudra que chacun en vienne là ; car si les auteurs le faisaient eux-mêmes, leur encyclopédie, au lieu d'être progressive, serait fixe, et dès-lors leur but ne serait plus rempli. Pour étudier les

hommes qui ont fait marcher l'esprit humain avec eux, il ne faut pas lire leur histoire dans un livre écrit par mille collaborateurs sans avoir essayé au préalable de les mettre d'accord, et ce travail est plus considérable que tous les autres. En lisant la vie des poëtes anglais par Johnson, on sait bien que celui qui a jugé Shakspeare sous un point de vue élevé, n'oubliera ni sa manière ni ses principes en jugeant Dryden, et dès lors le lecteur sans défiance commente à loisir les opinions de l'auteur pour les approuver ou les rejeter.

Quand je dis qu'il faudra toutes ces précautions avant de lire l'Encyclopédie Progressive, je suis loin d'outrer les choses. Les rédacteurs eux-mêmes avouent que plusieurs articles seront traités par des auteurs différents, afin que le lecteur fasse lui-même un choix et découvre ainsi la vérité. Quand nous ne lirions pas cette déclaration en tête de l'ouvrage, il suffirait de parcourir la première livraison pour nous convaincre de la nécessité d'un choix. La doctrine médicale de M. Broussais y est exposée par l'auteur, en attendant que quelqu'un de ses collègues la combatte ; le système d'économie politique de M. J. B. Say y attend la critique de quelque économiste de l'école de Ricardo, peut-être même celle de M. Louis Say, frère de l'auteur. Enfin l'article religion de M. Benjamin Constant ne peut pas rester tel qu'il est, parce que d'abord la religion n'est pas une chose progressive, mais fixe, et qu'ensuite quelques-unes des idées sur lesquelles on s'étaie dans cet article sont éminemment contestables. Les rédacteurs savent bien que cela arrivera : ils ont même prié, dans leur avertissement, les personnes étrangères de leur envoyer des additions et des rectifications, qu'ils publieront à la suite de chaque lettre, si elles sont reconnues justes, et qu'ils paieront à raison de trois cents francs la feuille. On voit que de cette manière l'Encyclopédie Progressive deviendra le dépôt des vérités et des erreurs. L'impartialité des rédacteurs leur défend d'y faire un choix, le peu d'instruction ou l'insouciance de la plupart des lecteurs ne leur permettra jamais d'en faire un, et le livre ira grossir inutilement la foule des livres. Il est vrai que l'éditeur s'en trouvera bien peut-être, et que les rédacteurs s'embarrasseront fort peu de la peine du lecteur bénévole qui cherchera à les mettre d'accord.

Faisons comparaître, disent-ils, toutes les opinions devant l'esprit humain, et laissons-le faire un choix. Cette manière de parler semble assez raisonnable au premier abord; mais ce ne sont pas les matériaux qui manquent à l'esprit humain; nous n'en avons que trop: c'est un discernement précieux qui peut seul nous apprendre à en faire usage. Ce ne sont pas des compilations qu'on veut: c'est un ouvrage de génie qui dispense précisément de compiler. Nous ne voulons pas tant d'un catalogue minutieux de nos connaissances, que d'un extrait raisonné. L'esprit humain est un être de raison qui a sans doute des milliers d'années à vivre; mais l'homme, qui est un être réel, n'en a à peu près, l'un portant l'autre, qu'une trentaine, et il faut lui apprendre à abréger tout. Les connaissances réelles ne résultent jamais, d'ailleurs, d'une compilation formée d'éléments hétérogènes, mais d'un traité *ex professo* sur chaque matière. Les nouveaux encyclopédistes sentent bien cela, et l'aristocratie littéraire, comme ils disent, ne paraît jamais disposée à voir de bon œil des entreprises de ce genre.

J'ai dit que plusieurs des assertions de M. Benjamin Constant étaient susceptibles de controverse, je me hâte de le prouver. Aussi bien, ce n'est jamais par des généralités qu'on porte un jugement solide sur un ouvrage, mais bien par la discussion des opinions qui y sont avancées. L'auteur considère la religion comme une chose progressive, variable et transitoire, de même que la politique, la science et l'administration. Ceci est une grande erreur, la religion est une chose fixe et immuable, comme la morale; le cœur humain naît tout instruit; le sentiment religieux sort tout formé du cœur humain, comme les anciens disaient que la sagesse sortait tout armée du cerveau de Jupiter. Le goût se perfectionne, mais le sentiment poëtique ne se perfectionne pas: il en est ainsi de la religion; elle consiste tout entière dans cet instinct puissant qui fait sentir à l'homme sa faiblesse et son impuissance, qui lui fait chercher un appui dans le ciel, parce qu'il n'en a pas sur la terre. Cette instinct vit dans le cœur du sauvage, mieux encore peut-être que dans le sein de l'homme civilisé. La politique peut lui donner des formes, mais ces formes périssables, soumises à ces changements, que vous appelez des per-

fections, ne le constituent pas en lui-même. Indépendant des lieux et des temps, quel que soit le degré de civilisation, le sentiment religieux reste stationnaire : il est sorti du créateur avec toute sa perfection, qu'est-ce que les hommes pourraient y ajouter ? Des réglements de police en changent l'expression, mais ils n'en dénaturent pas l'essence. La ruse ou la force s'en sert comme d'un prétexte ou d'une excuse ; mais, à l'instant qu'on le croit associé au crime, il a disparu pour se refugier dans le sein de l'innocence. Vous dites qu'il se perfectionne, parce que ce n'est pas lui que vous apercevez.

Ce n'est point en suivant la marche de la société comme le fait M. Benjamin-Constant qu'on étudie la religion dans ses prétendus progrès. La théocratie n'est point un gouvernement abominable par une forme religieuse quelconque, mais précisement plutôt parce qu'il n'y en avait pas. Plus une chose est parfaite, plus l'hypocrisie qui s'en étaie est odieuse. La religion du sauvage peut et doit être celle de l'homme civilisé précisément parce que l'un et l'autre sont des hommes, que le sentiment religieux est le même chez l'un et l'autre, qu'il n'y a qu'une vérité pour toutes les âmes comme il n'y a qu'un soleil pour tous les yeux. La religion n'est point proportionnée à l'état de perfection de l'homme. Elle a ses lumières pour tous les âges, mais ce n'est pas elle qui va au-devant de l'homme ; c'est l'homme qui arrive à elle. Tout se perfectionne dans l'univers, excepté ce qui est instinctif : l'hirondelle de nos jours ne construit pas son nid autrement que l'hirondelle du temps du roi Evandre; les prières de nos jours sont encore les prières boiteuses du bon Homère : c'est que la prière qui sort du cœur de l'homme, comme l'art de la brute ne sont point de ces choses sur lesquelles notre science ait quelque influence. Ce qui est de notre domaine change avec le temps. Mais la religion n'est pas de ce monde ; et par conséquent elle est immuable.

Kant a très-bien prouvé que Dieu et l'âme humaine n'étaient pas en nous des connaissances fournies par l'expérience. L'un et l'autre sont hors du temps et de l'espace, et par conséquent dans un monde qui n'est pas accessible à nos prétendus progrès. Mallebranche avait

découvert auparavant cette vérité en proclamant avec son grand sens que Dieu était le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps. Or, ce qui est immatériel n'est pas perfectible. La religion, considérée sous ce point de vue, est fixe, immobile, et ce serait une absurdité de prétendre que le dieu qui a créé le sauvage lui a refusé la lumière qu'il accorde à l'homme civilisé.

Si l'on objecte ici que ce n'est pas de la religion considérée philosophiquement que veut parler M. Benjamin Constant, mais de la religion positive, du christianisme en un mot, il est facile de faire voir par l'histoire, que ces prétendus progrès n'ont consisté que dans un retour au christianisme primitif. Si on veut considérer comme une perfection la réforme au XVI.e siècle, il ne faut pas oublier que c'est en alléguant le passé que Luther blâmait le présent. Chaque fois que des sectes religieuses se sont établies, ce n'est pas en s'écartant du texte des livres canoniques, mais c'est en prétendant en rectifier l'esprit, qu'elles ont fait des prosélytes; en se détachant du tronc, les branches ont péri faute de vie, et s'il arrivait jamais une époque qui réunît toutes les communions chrétiennes, ce serait précisément en abandonnant de chaque côté les innovations faites à la religion, qu'elles consolideraient leur union. Des écrivains profonds ont soutenu en Allemagne, et Schubert entre autre, que l'homme avait eu jadis une intelligence plus développée à l'égard des mystères religieux. La plupart des théosophes prétendent que nous ne concevons plus l'esprit des livres saints, qu'ils sont devenus pour nous comme les hiéroglyphes de l'Egypte, précisément parce que nos prétendus progrès nous ont éloignés de la connaissance des mystères religieux. L'esprit philosophique peut parvenir à dégager la religion de ce qui n'est pas elle, mais il ne viendra jamais à bout de la perfectionner elle-même, parce qu'elle est d'essence divine. M. Benjamin Constant rappelle les avantages que les incrédules ont tirés de la physique et de l'astronomie de la bible; mais qui ne sait pas aujourd'hui que le sens littéral de ce livre cachait un sens spirituel. Chez les catholiques, Pascal et Nicolle ont expliqué quelques passages de ce sens. Chez les protestants, une foule d'auteurs, entre autres Muralt ont trouvé les allégories morales les plus sublimes

dans la lettre des écritures ; chez les théosophes, Saint Martin y a découvert la philosophie la plus profonde, et Swedenborg, qui établit aujourd'hui une nouvelle église, ne s'étaie que du sens spirituel de la bible, qu'il ne trouve certainement pas opposé aux notions les plus exactes de l'astronomie et de la physique.

Je n'examine pas ici, si l'intérêt du sacerdoce est de marcher ou de ne marcher pas avec le siècle. Le sacerdoce n'est pas le sentiment religieux, et ce n'est par aucune considération de convenance locale que l'on combat l'opinion de M. Benjamin Constant. Peut-être, au contraire, pourrait-on adresser à l'auteur le reproche de ne s'être pas affranchi assez complétement des influences locales et passagères. Le pays qu'on habite, et le siècle dans lequel on vit, ne sont pas toujours sur la voie de la vérité, et ce qu'on prend pour une marche retrograde est quelquefois l'allure de la prudence. A entendre certaines gens, la religion chrétienne retrograde, parce que les Jésuites sont tolérés. Pauvres gens qui ont une idée si petite de la religion pour croire que le jésuitisme y porte atteinte! Dans la poussière où nous nous agitons, le jésuitisme a passé et passera de nouveau, sans que la religion céleste où se réfugient les sentiments religieux en soit obscurcie ; mais quand on respire l'atmosphère des petites passions et des coteries du jour, on en contracte quelque chose qui fait qu'on ne considère jamais les sujets graves dans leur unité. On a des opinions politiques par esprit de parti, et des sentiments religieux par esprit de secte. Laissons les partis et les sectes aux esprits désœuvrés qui n'ont rien de mieux à faire que de s'occuper des petites choses : tout ce qui les occupe tant aujourd'hui sera oublié demain, et ils auront honte d'avoir dépensé leur âme en frivolités. Il y a quelque chose qui vaut mieux que la passion, c'est l'étude, et l'étude n'est rien sans l'amour de la vérité, et cet amour ne prend ses aliments véritables que dans la nature. Celui qui la connaît une fois ne conçoit plus rien aux mouvements déréglés du siècle. Tout est hors nature dans ces discussions puériles qui n'ont pour elles que l'intérêt du moment. Tout est hors nature dans ces engouements irréfléchis que la mode inspire, dans ces

opinions suggérées par l'exemple. Il faut faire abstraction de tout ce qui est présent, en traitant des choses philosophiques et morales; et c'est précisément au contraire la philosophie et la morale qu'on veut juger d'après le présent. Soyons calmes d'abord, et bientôt nous ne tarderons pas à être vrais. Ce n'est point dans l'effervescence des passions politiques qu'on découvre la vérité, c'est dans le calme de la conscience. Les plus beaux jours de l'année sont en même temps les plus tranquilles, et l'horizon n'est sans nuage que quand l'orage est entièrement dissipé.

Il n'y aura d'encyclopédie progressive écrite d'après l'amour de la vérité que quand les collaborateurs auront oublié dans leur cabinet les tracasseries du moment. Le siècle sans doute a une marche progressive, mais ce n'est pas dans les places publiques ou dans les salons qu'on s'en aperçoit. On a le défaut en France de se régler sur tout le monde sans faire attention qu'il est impossible que tout le monde ait sa conscience en état de recevoir la vérité. Il y a des meneurs en tête de tous les partis, et ce sont fort souvent les passions ou les intérêts des meneurs qu'on épouse en croyant adopter la vérité. Se défiant d'eux-mêmes, tous les hommes au lieu d'interroger leur conscience qui ne les tromperait pas, regardent comment est faite celle de leurs voisins pour se régler sur elle. Avant que M. Wilberforce eut tonné en Angleterre sur la traite des noirs qui pensait en France à s'apitoyer sur leur sort ? et cependant quel est l'homme sincère qui ne retrouve pas en lui-même tous les arguments dont on se sert aujourd'hui pour condamner ce trafic infâme ? Avant que M. le baron de Staël eut fait connaître à la France les raisonnements dont les apologistes de la traite se servent pour excuser un commerce qui les enrichit, qui n'avait pas été choqué de ces apologies indécentes ? Il a fallu qu'Howard ait été approuvé en Angleterre pour que les personnes qui visitaient nos prisons eussent cru à la réalité des émotions qu'elles éprouvaient. Catholique et protestant, tout le monde parle de la croix qui lutte contre le croissant, et il y a cinquante ans, le mot de croix eut fait rire tout le monde. Les choses morales ont une valeur réelle, indépendante des opinions des siècles. La Saint-Barthelemy n'a fait de tort à la re-

ligion que dans l'opinion des simples; les fanatiques seuls imputent à la philosophie les massacres de septembre. La vérité est aussi ancienne que le monde. Tous nos progrès consistent à nous dépouiller des préjugés qui nous empêchent de la voir. Tant que nous l'associerons à ces mêmes préjugés, nous la verrons à travers des nuages. Ayez le courage d'admirer la vérité dans la bouche d'un jésuite. Approuvez la philosophie et l'humanité dans un libéral; avec cela vous serez dans la disposition convenable pour écrire. Mais si vous cachez la lumière, parce qu'elle vient d'un homme qui n'est pas des vôtres; si vous haïssez l'opinion de celui en qui vous êtes forcé de reconnaître de la justice, prenez garde que ces dispositions ne vous portent à dispenser une lumière fausse et à prêcher une justice à votre guise. En ne tenant à aucun parti, vous ne serez peut-être lu et apprécié de personne; mais, quand la fièvre des partis aura cessé, quand le bon sens sera revenu, et infailliblement il aura son tour, tout le monde sera de votre avis.

MERIADEC.



ESSAI POÉTIQUE.

Non loin des bords fameux où, trompant ses rivaux,
Annibal descendit dans la nuit des tombeaux,
Un peuple malheureux, qui, fier de sa mémoire,
Partageait des chrétiens l'espérance et la gloire,
Enfin, sur les débris de ses vastes grandeurs,
Respirait affranchi du joug des oppresseurs.

Comme un jour éclatant né du sein de l'orage,
D'un heureux avenir la consolante image
Flattait les fils d'Hellas d'un espoir mérité.
Déjà même, déjà la sainte liberté,
Brisant d'indignes fers, terminait dans Florence
Les longs ressentiments de Rome et de Bizance,
Lorsqu'un tigre vomi par les feux du désert,
Tel qu'un de ces flambeaux phénomènes de l'air,
Qui, suivant le hasard dans leurs courses profondes
S'en vont, échevelés, épouvanter les mondes;
Lorsqu'un fils d'Amurat, guidé par la fureur,
Et d'un culte odieux, infâme défenseur,
Vint arracher aux Grecs leur fortune naissante.....

A l'aspect du Croissant, la liberté tremblante
Abandonne la Grèce et pousse un cri de deuil.
Bientôt le désespoir, un pied dans le cercueil,
Un glaive dans la main, les yeux pleins de courage,
Anime les chrétiens et presse le carnage :
« Allons! enfants des Grecs [1] !... Allons! il faut mourir !...
» La gloire des héros est leur dernier soupir !.... »
Il a dit ; et soudain, aux remparts de Bizance,
La mort, l'affreuse mort signale sa puissance.
On n'entend point gémir la faiblesse et la peur :
Les femmes, les vieillards, plus forts que la douleur,
Attendent le trépas et dévorent leurs larmes.
Ici, de la pudeur les trop justes alarmes
Arrachent l'innocence aux désirs des sultans ;
Là, meurtri, renversé sur des corps palpitants,
Un fils, un tendre fils, aux plaintes de sa mère,
Relève en souriant sa mourante paupière ;
Plus loin, sur les débris des palais renversés,
Des temples, des autels, des drapeaux entassés,
Le barbare Osmanlis, étincelant de rage,
Des héros de la Croix proclame l'esclavage :
« Misérables, dit-il, vous, dont l'impunité
» Fut trop long-temps l'orgueil d'un peuple détesté !
» Vous, ennemis jurés des temples du prophète !
» Le génie Azraël (2) plane sur votre tête ;
» Tremblez! ou, désertant de fragiles autels,
» Suivez de Mahomet les décrets éternels!... »
A ces mots, il se tait ; et, sous le poids des chaînes,
La Grèce voit le ciel et ne voit point ses peines...

Mais, tandis qu'échappés au fer des oppresseurs,
De malheureux captifs, les yeux baignés de pleurs,
Achètent de leurs fils les dépouilles mortelles ;
Tandis que, s'arrachant aux rives maternelles,
La foule des beaux arts, loin d'un séjour affreux,
Va chercher le repos, aliment de ses feux,
Un groupe de soldats fatigués de la vie,
Triste et dernier appui d'une illustre patrie,
Près d'un temple éloigné du théâtre sanglant
Où le bras de la mort promène le Croissant,
Aux fureurs de l'impie oppose le courage.

Hélas! en cet asile étranger au pillage,
Une vierge éplorée, une fille des rois,
Humblement prosternée aux autels de la Croix,
Attend que le Très-Haut, sur des ailes de flamme,

---

(1) Δεῦτε Παῖδες τῶν ἑλλήνων.... C'est le chant que Marc-Botsaris faisait retentir dans les rochers du mont Sideros, après avoir battu un corps d'Osmanlis.

(2) Dans les fables du Qôran, Azraël ou Azraïl est l'ange de la mort

Au règne des heureux veuille élever son âme.

Semblable à cet esprit d'un éternel amour
Que rêve le mortel au céleste séjour,
Et qui, dispensateur de la grâce infinie,
Descend nous consoler au départ de la vie,
Irène, jeune amante arrachée au bonheur,
Belle de ses vertus, grande au sein du malheur,
Près du corps accablé de sa plaintive mère,
Soupire les accents d'une triste prière....
Hélas! quel sort cruel! quel barbare plaisir
De cette infortunée attriste l'avenir!
A peine dans son cœur un rayon d'espérance
Affaiblit du chagrin la sinistre influence,
Qu'un long gémissement échappé des tombeaux
Du temple consacré vient troubler le repos:
Une sombre pâleur, un torrent de poussière,
Remplissent l'étendue et voilent la lumière.
On dirait que le ciel, d'horreur épouvanté,
Va de ses ennemis punir l'impiété:
L'air siffle, l'éclair brille, et la voix des orages
De la mer courroucée insulte les rivages,
Tout-à-coup, au milieu de ce chaos affreux,
De soldats inhumains un flot impétueux
De l'asile sacré renverse les portiques,
Et roule en mugissant sous les voûtes antiques:
Tel un rocher désert, vieux monarque des eaux
Dans les obscurs détours de ses larges caveaux
Reçoit de l'océan la vague frémissante,
Et d'un écho profond éveille l'épouvante...

O chef-d'œuvre de l'âme! auguste vérité!
Rayon brillant de gloire et d'immortalité!
Humble religion! quelle force sublime
Tu donnes aux vertus qu'ose outrager le crime...!
Lorsqu'un fer assassin... lorsqu'un peuple exécré,
Vainqueur ivre de sang et de sang altéré,
Profane les autels que le chrétien adore,
La fille des César, la vierge du Bosphore,
Regardant sans frayeur la porte des tombeaux,
Près du seuil de la mort pardonne à ses bourreaux:
« Adieu, chère patrie! Adieu, sanglant rivage!
» Adieu, vous dont le sort a trahi le courage!
» Vous dont les descendants, asservis aux revers,
» N'offriront qu'un encens outragé par des fers....!
» O ma mère! ô débris d'une triste famille,
» Réponds à mon amour! Ah! réponds à ta fille...!
» Que son dernier soupir exhalé dans tes bras
» Abrège les instants que l'on doit au trépas...
» O ma mère! ô ma vie! entends les cris funèbres
» Et les foudres vengeurs rouler dans les ténèbres.
» C'est l'heure de la mort... C'est la divinité
» Qui donne le signal de notre éternité....

» Les glaives... les soldats... l'horreur nous environne...
» Frappez, fiers Osmanlis, Mahomet vous l'ordonne..!
» Que mon sang répandu satisfasse vos yeux :
» Le chrétien est un roi dont le sceptre est aux cieux..! »
Elle dit ; mais, hélas ! sa jeunesse et ses charmes,
Un désordre enchanteur, ouvrage des alarmes,
Excitent le désir au cœur des Musulmans...
On l'entraîne... et la vierge, à ces cruels moments
Pour l'être infortuné qui lui donna la vie
Conjure la pitié d'une horde ennemie...
Elle tombe aux genoux des féroces soldats ;
Près de quitter le temple elle arrête leurs pas :
Soudain... ô jour de deuil ! ô terreur imprévue !
Un bras ensanglanté vient offrir à sa vue
Une tête hideuse et les cheveux épars...
« O ma mère..! » A ce cri, la fille des Césars
Pâlit, chancelle, expire ; et son âme affranchie
Remonte vers les cieux sa première patrie....

URBAIN.

ESQUISSES PROVINCIALES.

LES BEAUX ESPRITS DE LA PETITE VILLE.

M. Thomas est un homme prudent dans toute l'acception du mot. Ses actions sont calculées, parce que ses pensées le sont : il ne voit rien au-delà de l'habileté dans les affaires humaines, le moindre événement politique à ses yeux est toujours la suite de quelque plan profondément médité. — Les gouvernements européens ne secourent pas les Grecs ? — Laissez-les donc faire il y a d'habiles gens là bas, qui en savent plus long qu'on ne croit..... Aux yeux de M. Thomas, il n'y a pas un événement de ce monde qu'on puisse attribuer au hasard ou à la providence, il n'y a qu'une chose qui amène les événements : c'est la volonté humaine. Il a grande confiance dans les ministres qui sont en place, dans les médecins qui sont en vogue, dans les gens de lettres qui sont officiers de l'université. Il n'y a pas d'article de journal, si niais qu'il soit, dans lequel il ne découvre une malice ou une intention philosophique. M. Thomas a arrangé sa petite fortune avec une extrême prudence. Elle s'est accrue, grâce à ses soins, et elle

donne maintenant un grand poids à ses raisons, aussi, c'est une bonne tête, qui ne se laisse aller à aucune illusion. Quand on a son suffrage, on en est tout fier. Il fait autorité dans la petite ville. Le corps municipal ne fait rien sans prendre son avis. Si lord Wellington assiégeait la place, ce serait lui qu'on chargerait du rôle de médiateur. Il écrirait au noble duc dans le style de l'histoire : sa lettre ferait époque. Il s'attache à avoir une écriture propre, à ponctuer très-exactement; il gratte la queue d une virgule trop longue. Ami de l'ordre, il rend à chacun ce qui lui appartient, ne parle jamais du député de l'arrondissement sans oublier chaque fois d'accoler à son nom l'épithète d'honorable. Quand il cite la chambre des pairs, c'est toujours la noble chambre. Un plaisant lui ayant dit un jour à propos de cela : la seconde chambre est donc la chambre roturière ? M. Thomas s'imagina que rire de cette plaisanterie, c'était se compromettre, et il s'éloigna à pas comptés d'un homme qui traitait si légèrement des objets si graves.

M. David passe pour le Diderot du pays, il a beaucoup de lecture, et son expérience lui a appris bien des choses. Les autres hommes se repaissent de mille illusions; pour lui, il ne sait pas trop s'il y a un Dieu; mais il sait bien qu'il n'y a pas de diable. Quant à son âme, il en a une, tant qu'il a du sang dans les veines; mais, après cela, ne lui en parlez pas. Un chien a un cœur, un cerveau, des nerfs, des muscles, et du sang comme lui. Si l'on veut aller plus loin, ce chien a de la reconnaissance, de la fidélité; il se souvient, il apprend : n'est-ce pas tout ce que fait l'homme : il y aura donc aussi un paradis des chiens? Quelle absurdité! et M. David a trop de bon sens pour se fourrer des niaiseries métaphysiques dans l'esprit. La religion est bonne pour le peuple; mais, quand il sera aussi instruit que M. David, on s'en passera tout-à-fait. L'évangile n'a de beau que sa morale; tout le reste est inintelligible. Les gouvernements ne valent rien : on ne devrait pas avoir de rois héréditaires, mais des présidents électifs. Les employés du gouvernement fuient M. David comme la peste; ceux qui ne sont plus en place rient beaucoup de ses saillies : il a bien de l'esprit, je vous assure.

On peut ne pas l'approuver, mais on dit dans la petite ville qu'il n'y a tout de même rien à répondre à tout cela. Sa bibliothèque se compose du dictionnaire philosophique de Voltaire, de quelques romans de Pigault-Lebrun et de plusieurs volumes détachés de Raynal, de Diderot, de Boullanger.... Il sait par cœur *les droits de l'homme*, et ne croit pas qu'après le *contrat-social*, il y ait rien au monde de plus beau que la théophilantropie de la Reveillière-Lepeau !.....

Qu'on fasse place : voilà M. Thibaut qui entre. Pour celui-là il n'y a personne capable de lui faire la barbe. Il est certain qu'il a fait d'excellentes études, il sait encore par cœur ses cahiers de philosophie. Il a un peu de morgue, à ce que disent quelques-uns ; mais, ma foi on en aurait à moins : il est capable de mettre en vers une ode d'Horace. Une société départementale lui a envoyé un diplome de correspondant : il est signé du préfet même, qui était président. Ses vers sont forts de choses ; ses rimes sont riches ; il se moque de M. Thomas, qui n'a pas fait un vers dans sa vie, trouve l'érudition de M. David un peu légère, et pour lui il aimerait assez la religion, car au fond elle a de belles choses, mais il voudrait que le curé fût un Fénélon. Il serait assez porté à tolérer le gouvernement ; mais il ne voudrait ni douanes, ni droits-réunis. Ses vues sont sages, son ambition bornée. Quand il prise du tabac, il raconte l'histoire de Nicot ; le sucre le ramène à la découverte de l'Amérique. Parfois il prend le ton plaisant, et rit le premier des gentillesses de son esprit. Ce serait un homme parfait, s'il marchait tout seul ; mais il y a là un diable d'espiègle qui fait voir à l'auditoire que la conversation politique de M. Thibaut à la chambre présente une identité parfaite avec les discours de feu M. Dumolard à la tribune ; que la manière dont il parle de perfectibilité humaine ressemble à un article de la *Revue*, que ses jugements sur la littérature étrangère sont extraits textuellement du *Globe*. Il n'y a pas jusqu'aux vers de M. Thibaut dont il ne trouve les pensées dans quelque prosateur célèbre, et M. Thibaut, toujours attaqué, prend chaque matin dans sa bibliothèque une guénille pour cacher sa nudité, et chaque soir revient du combat aussi nu qu'un ver.

M. Maurice est un naturaliste consommé. Il laisse la

littérature aux gens à mémoire. Pour lui, il veut du visible et du palpable. Chaque jour il va ramasser des insectes, cueillir des fleurs, casser des pierres, et revient les poches pleines à la maison. M. Maurice a un cabinet superbe, une bibliothèque toute en estampes. Il n'y a pas de caporal qui fasse mieux manœuvrer son peloton que M. Maurice ne fait pirouetter ses insectes et ses plantes. Il reçoit des ordres de Paris et les exécute très-fidèlement. Son premier chef de file s'appelait Buffon; à la mort de celui-là, il a demandé à un M. Daubenton l'ordre de bataille; MM. Haüy et Cuvier lui ont envoyé de nouvelles consignes; et le pauvre M. Maurice, toujours haletant, finit à peine de mettre de l'ordre dans sa petite armée qu'elle est mise en déroute. Il sue sang et eau pour venir à bout de cette besogne et ne peut y parvenir: néanmoins, il ne se décourage pas. Il met du camphre dans ses boîtes pour détruire les dermestes, passe sa vie à redresser des épingles, couper des liéges et écrire des étiquettes. Sa besogne est si prodigieuse que M. Maurice n'a pu parvenir même, quoiqu'il ait déjà cinquante ans, à connaître la langue du pays dans lequel il s'aventure. On prétend que c'est tout au plus si dans trente ans d'ici il sera sûr des noms de ses insectes. Il a rédigé dans toute sa vie un mémoire très-savant, dans lequel il prouve que les ailes des oiseaux leur servent à voler.

Mais la merveille du pays, c'est le cabinet de M. Monier. Il a des gravures avant la lettre, des éditions sur papier vélin, des livres qui portent le *fac simile* de l'auteur. C'est une grande gloire pour lui de montrer tout cela. Quand un étranger arrive, c'est là qu'on s'adresse. S'il venait dix étrangers par jour, M. Monier verrait dix fois son cabinet sans en être ennuyé, et pourtant, quand il est tout seul, on dit qu'il n'y peut pas rester dix minutes. Ne croyez pas qu'il y ait rien chez lui de commun. Son serre-papier est le pommeau de l'épée d'Annibal, à ce qu'il prétend. Ce jonc que vous voyez là passe pour le bâton de J.-J. Rousseau. Il a fait venir de Hollande la chaise dans laquelle s'asseyait Pierre-le-Grand, alors simple charpentier au chantier de Saardam. Il a des actes administratifs revêtus de la signature d'un préfet qui depuis est devenu ministre. En passant deux heures dans son cabinet, on

connait le dernier siècle et celui-ci beaucoup mieux qu'on n'aurait pu le faire. On y voit un fragment du parafe de Montesquieu, une lettre manuscrite de La Harpe. Toutes ces belles choses lui attirent des envieux comme on peut croire. Il y en a qui disent que, quoiqu'il ait dans sa bibliothèque plusieurs ouvrages en langue étrangère, il n'est pas capable de les lire; quelques-unes de ses gravures, ajoutent de mauvais plaisants, sont coupées très-près du cadre et collées sur un papier blanc pour faire croire qu'elles sont avant la lettre. Quelqu'un m'a dit à l'oreille que sa lampe était allumée tous les soirs dans sa bibliothèque, et que les volets étaient à demi fermés pour laisser apercevoir la lumière, tandis que M. Monier ronflait tranquillement dans son lit. Il y a chez lui un album sur lequel on s'inscrit. On y lit des vers galants d'un inspecteur des douanes: à trois hiatus près, ces vers entreraient fort bien dans des étrennes mignonnes. Le receveur de l'enregistrement, qui a été jusqu'en rhétorique, y a mis son nom. L'ingénieur des ponts-et-chaussées y a dessiné une figure de mathématiques, et un capitaine des armées royalistes y a inscrit son sceau.

Je parlerais bien de M. Simon, qui excelle dans l'art des calembourgs; de M. Legrand, qui passe pour le meilleur écuyer de la province; de M. Michaud, qui, même en Hollande, aurait de la réputation dans la manière de cultiver les fleurs; je dirais également quelques mots de M. Dupré, qui doit à son adresse dans l'art de découper les viandes, d'être invité dans tous les dîners, et de M. Boucher qui doit à son violon l'avantage d'être l'âme de tous les bals; mais toutes ces renommées ne sont pas bien établies, et celles de MM. Thomas, David, Thibaut, Maurice et Monier sont incontestables.

Ce n'est pas assez d'avoir donné l'ébauche de ces caractères primitifs; pour se faire une idée de la petite ville, il faudrait voir en contact MM. Thomas, David, Thibaut, Maurice et Monier. J'ose dire que rien au monde n'est plus digne de remarque qu'une conversation entre ces cinq Messieurs. Il n'y a pas de raquette plus prompte à renvoyer un volant que leur langue à répondre aux interpellations. Il n'y a pas de salade qui présente autant d'herbes que leur conversation offre d'éléments hétérogènes. Les idées, comme les herbes, sont fouet-

tées, attirées, bouleversées de mille manières. Il entre alors de telles choses dans l'entendement des auditeurs, qu'il n'y a pas d'homme qui puisse les retracer. On se fait des idées précises des caractères primitifs; mais, quand ils se sont ainsi frottés les uns contre les autres, on n'a plus de couleurs pour les peindre. On pourrait dire que cela ressemble aux figures variées du Kaléidoscope, recevant des taloches qui l'empêchent d'achever ses dessins commencés. Tout y est en germe comme dans le cahos : ce sont des germes étouffés avant d'avoir vu le jour. Ce sont quelquefois de vieilles idées qu'on ressuscite, mais qui tombent la minute d'après en poussière, parce qu'on n'a pas eu assez de talent pour leur donner de la vie. En sortant de là, M. Thomas hoche de la tête, de manière à faire croire qu'il y a de la réflexion dans ce tic gracieux; M. David frappe le poing sur la table; M. Thibaut se frotte les mains en songeant qu'il vient d'étaler son esprit; M. Maurice et M. Monier se prennent par le bras, et, levant les epaules, se moquent de ces pauvres gens qui de retour chez eux n'ont rien à y montrer.

EDOUARD.



MES REGRETS.

Hæret lateri lethalis arundo.
VIRG.

Le soleil fatigué descendait sous la terre,
Le ciel était serein, et la brise légère
Agitait mollement le feuillage des bois;
Et Philomèle encore, au milieu du bocage,
Soupirant sa douleur en son tendre langage,
Chantait avant la nuit une dernière fois.

Seul, assis sur le bord d'un lac pur et tranquille,
J'aimais à contempler sa surface immobile
Réfléchir des coteaux les bosquets verdoyants :
Je rêvais.... écoutant, d'une oreille attentive,
Du pasteur, au retour, la voix lente et plaintive,
Et son amante au loin répondant à ses chants.

L'hirondelle à mes yeux tantôt fendait la nue,
Ou du lac azuré sillonnant l'étendue,
Egayait par ses cris les échos d'alentour.
Las! quelques jours encore, et, troupe fugitive,
Pour des climats plus doux tu vas fuir cette rive :
L'écho ne dira plus tes joyeux chants d'amour!...

J'admirai[illegible] ; et [illegible] miroir, [illegible].
Par un [illegible], [illegible] enchaînée,
[illegible] mes yeux.
[illegible], grand Dieu, quelle pure harmonie !
Tout nous [illegible] la puissance infinie.....
Oh..... mon âme [illegible] se croyait dans les cieux....

Mais un bruit mesuré de rames en cadence,
De la rive du lac a troublé le silence
Et les [illegible] de mon cœur oppressé.
Fuyez, [illegible], barque légère;
Vous qui me rappelez une vie éphémère,
Que le temps vole et fuit... qu'un beau jour a passé....

Tu fuis, et la douleur, de longs regrets suivie,
O temps, vient tout à coup obscurcir notre vie
Quand l'espoir nous offrait un riant avenir !
Insensible à nos cris, tu fuis, rien ne t'arrête ;
Et de nos vains plaisirs et de nos jours de fête
Il ne nous reste plus qu'un vague souvenir !....

Je vins un mois plus tard sur la rive où naguère,
Rempli d'illusions, je rêvais solitaire
Des biens, je le vois trop, dans ce monde inconnus.
Las, tout était changé sur ce triste rivage :
Et mon cœur de la mort déplorait le ravage :
Je pleurais des amis, et je ne rêvais plus !...

Et tu plus à mon cœur, ô deuil de la nature !
Lac, ton écho pour moi n'a plus de doux murmure :
J'aime mieux tes torrents que ton faible ruisseau ;
Et j'aime à voir la feuille et mourante et flétrie,
Pâle feuille d'automne à sa tige ravie,
Qui s'élève, qui tombe et disparaît sous l'eau.

Mais toi, pasteur, pourquoi cette marche incertaine ?
Tu soupires.... ton cœur connaît-il donc la peine :
As-tu vu des amis sur un lit de douleur,
Et la cruelle mort déchirer leurs entrailles ?
As-tu vu, comme moi, de telles funérailles,
Quand, plein d'un faux espoir, tu chantais le bonheur ?

Quoi ! tu pleures, berger, le deuil de la nature,
Et ces pâles débris de sa triste parure,
Ces débris dispersés par les fougueux autans !
Il renaîtra bientôt des fleurs et du feuillage....
Mais quand de nos amis la déplorable image
Seule nous reste, hélas ! pour nous plus de printemps !

Adieu, bord solitaire ; adieu, rive chérie ;
Je viendrai quelquefois, de mon âme flétrie,
A vos échos émus redire les douleurs :
Mais vous n'entendrez plus mes chansons d'allégresse,
Ni les transports bruyants d'une folâtre ivresse.....
Las ! pour toujours ma lyre est humide de pleurs !...

LÉON.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la* ***mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.***

AOUT 1826.

JOURS DU MOIS	Phase de la Lune.	MATIN, à sept heures.						SOIR, à trois heures.						ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	
		mèt	p. l.					mèt	p. l.					
1		0,758	28	+22,5	+18	55	nord	0,757	27,11,6	+36,8	+19,5	49	s. s. o.	Ciel levé, soleil brûlant.
2		0,756	27,11,2	+26,2	+21	49	s. o.	0,757	27,11,6	+31,2	+25	49	s. s. o.	Nuageux, couvert, vent, tonnerre le soir.
3	●	0,757	27,11,6	+21,2	+17	51	o. o.	0,757	27,11,6	+28,6	+23	49	ouest	Nuageux, soleil, brume le matin
4	7 h. 14'	0,758	28	+21,8	+17,8	54	n. o.	0,758	28	+30	+24	49	n. s. o.	Brume épaisse le matin, nuages, couvert, vent.
5	soir.	0,758	28	+23,6	+19	55	s. s. e.	0,758	28	+28,6	+23	51	sud	*Idem*, *idem*, *idem*.
6		0,760	28,1	+18,6	+15	55	nord	0,763	28,2	+26,2	+21	49	n. e.	*Idem* soleil.
7		0,764	28,2,8	+18,6	+15	53	nord	0,764	28,2,8	+27,5	+22	48	n. e.	Légère brume, soleil.
8		0,764	28,2,8	+18,6	+15	50	n. e.	0,761	28,1,2	+28,6	+23	48	nord	*Idem*, quelques nuages, vent
9		0,758	28	+17,5	+14,2	54	n. e.	0,757	27,11,2	+22,5	+18	55	nord	Nuageux, couvert, orage, tonnerre, pluie, vent.
10	☽	0,756	27,11	+16,8	+13,5	60	n. n. o.	0,756	27,11	+21,2	+17	60	o. s. o.	Nuageux, couvert, pluvieux.
11	6 h. 7'	0,758	28	+17,5	+14	60	n. o.	0,758	28	+22,8	+18	64	ouest	Brume épaisse le matin, nuages, soleil.
12	soir.	0,760	28,1	+18,6	+15	60	n. e.	0,760	28,2	+22,5	+18	54	nord	Ciel levé, soleil.
13		0,763	28,2,3	+16,8	+13,5	51	est	0,760	28,1	+21,8	+17	55	e. n. e.	*Idem*, nuages, vent.
14		0,759	28,0,5	+ 20	+16	53	ouest	0,760	28,1	+ 25	+20	53	ouest	*Idem idem*.
15		0,762	28,1,9	+ 20	+16	53	s. e.	0,762	28,1,9	+22,5	+18	50	sud	*Idem idem*.
16		0,761	28,1,1	+ 20	+16	55	s. e.	0,762	28,1,9	+23,6	+19	53	sud	*Idem idem*.
17	⊙	0,763	28,2,3	+17,5	+14	65	nord	0,764	28,2,8	+22,5	+18	50	n. e.	*Idem idem*.
18	5 h. 8'	0,766	28,3,6	+16,8	+13,5	50	est	0,766	28,3,6	+ 25	+20	48	e. n. e.	*Idem idem*.
19	soir.	0,765	28,3,2	+18,6	+15	52	n. e.	0,764	28,3,8	+28,6	+23	42	n. e.	Calme, soleil.
20		0,760	28,1	+20,6	+16,5	50	nord	0,759	28,0,5	+28,6	+23	48	s. o.	Petite brume, nuages, soleil.
21		0,758	28	+18,1	+14,5	54	n. o.	0,758	28	+27,5	+22	50	ouest	Nuageux, soleil.
22		0,758	28	+17,5	+14	52	nord	0,758	28	+ 25	+20	51	n. o.	*Idem idem*.
23		0,758	28	+17,5	+14	50	s. s. e.	0,753	27,9,5	+ 25	+20	55	s. o.	Nuageux, couvert, pluie le soir, vent.
24		0,754	27,10,3	+22,5	+18	65	sud	0,753	27,9,9	+ 25	+20	60	s. s. o.	Nuageux, couvert, vent.
25	☾	0,752	27,9,5	+17,5	+14	62	est	0,751	27,9	+28,6	+23	55	s. s. o.	Soleil, quelques nuages, vent.
26	3 h. 2'	0,755	27,11	+18,6	+15	57	s. o.	0,758	28	+ 25	+20	54	s. s. o.	*Idem idem*.
27	soir.	0,760	28,1	+18,1	+14,5	54	ouest	0,760	28,1	+23,6	+19	55	s. s. o.	*Idem idem*.
28		0,760	28,1	+18,6	+15		sud	0,759	28,0,5	+23,6	+19	58	s. s. o.	Nuageux, couvert, brumeux.
29		0,757	27,11,6	+ 20	+16	60	e. s. e.	0,754	27,11,3	+26,2	+21	57	s. e.	Brume épaisse le matin, nuages, soleil.
30		0,751	27,9	+22,5	+18	65	sud	0,752	27,9,5	+ 25	+20	55	sud	Tonnerre, pluie le matin, couvert, nuages, soleil.
31		0,756	28,11	+18,6	+15	60	sud	0,756	27,11,2	+22,5	+18	60	sud	Nuageux, pluvieux.

J'admirais ; et mon âme attendrie, étonnée,
Par un attrait puissant, sur ces bords enchaînée,
Contemplait le tableau déroulé sous mes yeux.
Dans tes œuvres, grand Dieu, quelle pure harmonie !
Tout nous révèle ici ta puissance infinie.....
Ou.... mon âme plutôt se croyait dans les cieux....

Mais un bruit mesuré de rames en cadence,
De la rive du Lac a troublé le silence
Et les transports divins de mon cœur oppressé.
Rame, frappe les flots ; vogue, barque légère ;
Vous qui me rappelez une vie éphémère,
Que le temps vole et fuit... qu'un beau jour a passé...

Tu fuis, et la douleur, de longs regrets suivie,
O temps, vient tout à coup obscurcir notre vie
Quand l'espoir nous offrait un riant avenir !
Insensible à nos cris, tu fuis, rien ne t'arrête ;
Et de nos vains plaisirs et de nos jours de fête
Il ne nous reste plus qu'un vague souvenir !....

Je vins un mois plus tard sur la rive ou naguère,
Rempli d'illusions, je rêvais solitaire
Des biens, je le vois trop, dans ce monde inconnus.
Las, tout était changé sur ce triste rivage ;
Et mon cœur de la mort déplorait le ravage :
Je pleurais des amis, et je ne rêvais plus !...

Et tu plus à mon cœur, ô deuil de la nature !
Lac, ton écho pour moi n'a plus de doux murmure :
J'aime mieux tes torrents que ton faible ruisseau ;
Et j'aime à voir la feuille et mourante et flétrie,
Pâle feuille d'automne à sa tige ravie,
Qui s'élève, qui tombe et disparaît sous l'eau.

Mais toi, pasteur, pourquoi cette marche incertaine ?
Tu soupires.... ton cœur connait-il donc la peine :
As-tu vu des amis sur un lit de douleur,
Et la cruelle mort déchirer leurs entrailles ?
As-tu vu, comme moi, de telles funérailles,
Quand, plein d'un faux espoir, tu chantais le bonheur ?

Quoi ! tu pleures, berger, le deuil de la nature,
Et ces pâles débris de sa triste parure,
Ces débris dispersés par les fougueux autans !
Il renaîtra bientôt des fleurs et du feuillage....
Mais quand de nos amis la déplorable image
Seule nous reste, hélas ! pour nous plus de printemps !

Adieu, bord solitaire ; adieu, rive chérie ;
Je viendrai quelquefois, de mon âme flétrie,
A vos échos émus redire les douleurs :
Mais vous n'entendrez plus mes chansons d'allégresse,
Ni les transports bruyants d'une folâtre ivresse.....
Las ! pour toujours ma lyre est humide de pleurs !...

LÉON.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

AOUT 1826.

Jours du mois	Phase de la Lune.	MATIN, à ſept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt	p. l.					mèt	p. l.					
1		0,758	28	+22,5	+18	55	nord	0,757	27,11,6	+36,8	+29,5	49	s. s. o.	Ciel levé, ſoleil brûlant.
2		0,756	27,11,2	+26,2	+21	49	s. o.	0,757	27,11,6	+31,2	+25	49	s. s. o.	Nuageux, couvert, vent, tonnerre le ſoir.
3	●	0,757	27,11,6	+21,2	+17	51	o. o.	0,757	27,11,6	+28,6	+23	49	ouest	Nuageux, ſoleil, brume le matin
4	7 h. 14'	0,758	28	+21,8	+17,8	54	n. o.	0,758	28	+30	+24	49	n. n. o.	Brume épaiſſe le matin, nuages, couvert, vent.
5	ſoir.	0,758	28	+23,6	+19	55	s. s. e.	0,758	28	+28,6	+23	51	sud	*Idem*, *idem*, *idem*.
6		0,760	28,1	+18,6	+15	55	nord	0,763	28,2	+26,2	+21	49	n. e.	*Idem* ſoleil.
7		0,764	28,2,8	+18,6	+15	53	nord	0,764	28,2,8	+27,5	+22	48	n. e.	Légère brume, ſoleil.
8		0,764	28,2,8	+18,6	+15	50	n. e.	0,761	28,1,2	+28,6	+23	48	nord	*Idem*, quelques nuages, vent
9		0,758	28	+17,5	+14	54	n. e.	0,757	27,11,2	+22,5	+18	55	nord	Nuageux, couvert, orage, tonnerre, pluie, vent
10	☽	0,756	27,11	+16,8	+13,5	60	n. n. o.	0,756	27,11	+21,2	+17	60	o. s. o.	Nuageux, couvert, pluvieux.
11	6 h. 7'	0,758	28	+17,5	+14	60	n. o.	0,758	28	+22,8	+18	64	ouest	Brume épaiſſe le matin, nuages, ſoleil.
12	ſoir.	0,760	28,1	+18,6	+15	60	n. e.	0,762	28,2	+22,5	+18	54	nord	Ciel levé, ſoleil.
13		0,763	28,2,3	+16,8	+13,5	51	est	0,760	28,1	+21,2	+17	55	e. n. e.	*Idem*, nuages, vent.
14		0,759	28,0,5	+20	+16	53	ouest	0,760	28,1	+25	+20	53	ouest	*Idem idem*.
15		0,762	28,1,9	+20	+16	53	s. e.	0,762	28,1,9	+22,5	+18	50	sud	*Idem idem*.
16		0,761	28,2,2	+20	+16	55	s. e.	0,762	28,1,9	+23,6	+19	53	sud	*Idem idem*.
17	○	0,763	28,2,3	+17,5	+14	65	nord	0,764	28,2,8	+22,5	+18	50	n. e.	*Idem idem*.
18	5 h. 8'	0,766	28,3,6	+16,8	+13,5	50	est	0,766	28,3,6	+25	+20	48	e. n. e.	*Idem idem*.
19	ſoir.	0,765	28,3,2	+18,6	+15	52	n. e.	0,764	28,3,8	+28,6	+23	42	n. e.	Calme, ſoleil.
20		0,760	28,1	+20,6	+16,5	50	nord	0,759	28,0,5	+28,6	+23	48	s. o.	Petite brume, nuages, ſoleil.
21		0,758	28	+18,1	+14,5	54	n. o.	0,758	28	+27,5	+22	50	ouest	Nuageux, ſoleil.
22		0,758	28	+17,5	+14	52	nord	0,758	28	+25	+20	51	n. o.	*Idem idem*.
23		0,758	28	+17,5	+14	50	s. s. e.	0,753	27,9,5	+25	+20	55	s. o.	Nuageux, couvert, pluie le ſoir, vent.
24		0,754	27,10,3	+22,5	+18	65	sud	0,753	27,9,9	+25	+20	60	s. s. o.	Nuageux, couvert, vent.
25	☾	0,752	27,9,5	+17,5	+14	62	est	0,751	27,9	+28,6	+23	55	s. s. o.	Soleil, quelques nuages, vent.
26	3 h. 2'	0,755	27,11	+18,6	+15	57	s. o.	0,758	28	+25	+20	54	s. s. o.	*Idem idem*.
27	ſoir.	0,760	28,1	+18,1	+14,5	54	ouest	0,760	28,1	+23,6	+19	55	s. s. o.	*Idem idem*.
28		0,760	28,1	+18,6	+15		sud	0,759	28,0,5	+23,6	+19	58	s. s. o.	Nuageux, couvert, brumeux.
29		0,757	27,11,6	+20	+16	60	e. s. e.	0,754	27,11,3	+26,2	+21	57	s. e.	Brume épaiſſe le matin, nuages, ſoleil.
30		0,751	27,9	+22,5	+18	65	sud	0,752	27,9,5	+25	+20	55	sud	Tonnerre, pluie le matin, couvert, nuages, ſoleil.
31		0,756	28,11	+18,6	+15	60	sud	0,756	27,11,2	+22,5	+18	60	sud	Nuageux, pluvieux.

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Août 1826.

Baromètre....	Plus grande élévation	= 28 p. 3,6 lig. = 0,766 mill.
	Moindre élévation	= 27 9 = 0,751 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	29,5 Réaumur. = 36,8 centigrades.
	Moindre degré de chaleur............	13,5 Réaumur. = 16,8 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 60 degrés.
	Moindre degré	= 42 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre	
Du N.	5	de beaux jours	22
N.-E.	4	de couverts.	9
E.	3	de pluie.	5
S.-E.	2	de grêle	0
S.	9	de vent	16
S.-O.	2	de gelée, glace	0
O.	4	de tonnerre.	3
N.-O.	2	de neige	0
		de brouillard.	8

Il est tombé 0,72 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

HUETTE, *Opticien.*

8.e Volume. An 1826. 47.e Livraison.



LE LYCÉE ARMORICAIN.



ESSAI SUR L'HOMME, DE POPE;

TRADUIT EN PROSE PAR LE BARON M***.



En jetant les yeux sur cet ouvrage, on s'écriera sans doute que l'auteur est bien téméraire d'avoir osé refaire cette traduction après celle de Fontanes et surtout celle de Delille. Je conviens qu'il ne me paraît pas possible de mieux traduire en vers le chef-d'œuvre de Pope que ne l'a fait Delille. Quelque célébrité dont jouisse sa traduction des Géorgiques, je crois celle-ci encore supérieure; il n'avait pas à lutter à la vérité avec un modèle aussi parfait; mais on ne peut nier qu'il a rendu le poëme anglais avec une fidélité admirable, et qui l'emporte de beaucoup à cet égard sur la belle poësie de Fontanes Je ne parlerai pas des traductions en prose qui manquent absolument d'élégance.

Mais, tout en convenant que la traduction de Delille est aussi fidèle que peut l'être une traduction en vers, on ne peut nier, qu'à la comparaison avec l'original, elle laisse encore beaucoup à désirer. Nous ne pouvons la rendre exactement, disent les poëtes; les rimes, la mesure, les inversions, le génie des deux idiomes s'y oppose; mais ne suffit-il pas que nous nous emparions de la pensée, du sentiment, ou de l'image, pour en reproduire l'équivalent? — Non, répondra la critique, l'original est dénaturé. — Pour le mieux. — Soit, mais c'est un portrait fidèle que je voulais; vous l'avez embelli, il n'est donc plus fidèle. La supériorité du prosateur est

incontestable à cet égard. S'il sait sa langue et celle de l'original, c'est de lui seul qu'on peut dire qu'il tient dans sa main la boule de cire qui prendra l'empreinte de la physionomie du modèle.

Il me semble que la traduction suivante et inédite de M. le baron M**. remplit toutes les conditions imposées à un traducteur. On y reconnaît la plume savante et exercée qui déjà avait transcrit dans notre langue l'immortel poëme du *Paradis Perdu* de Milton. Je regrette seulement que les bornes resserrées de ce recueil obligent à l'insertion séparée des quatre épîtres de l'*Essai sur l'Homme* : si ce mode de publication n'altère pas le mérite de l'ouvrage, il tend du moins à en diminuer l'intérêt. ***

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE PREMIÈRE.

Réveillez-vous, Milord : laissez tous les petits objets à l'orgueil, à la basse ambition des rois ; puisque la vie ne nous accorde qu'un moment pour regarder autour de nous et mourir, employons cet instant à parcourir d'un pas libre la carrière de l'homme ; labyrinte immense, mais non sans régularité ; désert où brillent quelques fleurs parmi les ronces ; jardin séducteur planté de fruits défendus. Explorons ensemble cette vaste campagne ; visitons ses plaines découvertes et ses sombres forêts ; suivons les traces secrètes de l'être qui rampe dans les ténèbres, et le vol insensé de celui qui se perd dans la nue ; épions les pas de la nature, frappons la folie dans sa course, peignons les mœurs dans leur naissance et dans leurs progrès ; rions de nos travers, dévoilons notre faiblesse et justifions aux yeux de l'homme les voies de Dieu.

Et d'abord sur le grand Etre d'en haut et l'homme d'ici-bas, quel jugement pouvons-nous porter qui ne soit tiré de nos connaissances ? et que connaissons-nous de l'homme, si ce n'est sa demeure ici, à quoi se rapportent et d'où partent tous nos raisonnements ? Quoique la puissance de Dieu se manifeste dans des mondes sans

nombre, c'est dans le nôtre seul que nous devons le chercher. Celui dont l'œil, perçant à travers l'espace immense, pourrait voir les mondes roulant sur les mondes, composer un univers, observer comment les différents systèmes se combinent entre eux, savoir quelles autres planètes tournent autour d'autres soleils, et quels sont les divers habitants de chacune de ces planètes, celui-là seul dirait pourquoi Dieu a fait toutes les choses telles qu'elles sont. Ton génie transcendant a-t-il pénétré dans l'intérieur de cette vaste construction? A-t-il vu son support et ses liens, leurs fortes connexions, leur intime dépendance, leurs justes gradations? Faible atôme, est-ce à toi d'embrasser le grand tout? Est-ce, enfin, Dieu ou toi qui tiens la chaîne à laquelle tout est attaché et qui fait tout mouvoir?

Présomptueux mortel, prétends-tu savoir pourquoi tu as été formé si petit, si faible et si borné? Mais dis-moi d'abord, si tu le peux, par quelle raison plus mystérieuse tu n'as pas été formé plus petit, plus faible et plus borné? demande à la terre d'où tu es sorti, pourquoi les chênes sont plus élevés et plus forts que les buissons qu'ils ombragent; demande aux plaines étoilées pourquoi Jupiter est plus grand que ses satellites.

S'il est reconnu que, de tous les systêmes possibles, la sagesse infinie a dû préférer le meilleur, où tout est placé sans être confondu, où tout ce qui existe s'élève par de justes degrés, il est évident que dans la gradation de la vie intellectuelle, il doit avoir été marqué quelque part un rang pour l'homme; alors toute la question débattue depuis si long-temps, se réduit à savoir si Dieu l'a mal placé.

Nous trouvons cette place mauvaise en ne considérant que l'homme; mais elle peut, elle doit être dans l'ordre relativement au tout. Dans les ouvrages humains mille mouvements exécutés avec un travail pénible produisent à peine une seule fin; mais un simple mouvement de la main de Dieu, en produisant l'ouvrage qu'il a conçu, sert en même-temps à effectuer plusieurs autres opérations; ainsi l'homme qui semble la principale créature de ce monde n'est peut-être qu'un agent secondaire pour d'autres mondes inconnus: il ne voit ni la roue dont il est le mobile, ni le but où tendent ses pas. Renfermé dans un point, il n'aperçoit qu'une partie du grand tout.

Quand le fier coursier saura pourquoi la main qui le guide accélère ou ralentit sa marche, quand le bœuf stupide connaîtra pourquoi, jadis dieu de l'Egypte, aujourd'hui laboure ton champ et demain tombera sous le tranchant du couteau, le sot orgueil de l'homme pourra comprendre alors ses actions, ses désirs, pourquoi, tantôt plein d'activité, tantôt accablé de langueurs, tour-à-tour apathique et passionné, il est maintenant esclave et l'instant après une divinité.

Garde-toi donc d'accuser le Ciel de l'imperfection de l'homme; reconnais plutôt que l'homme est aussi parfait qu'il doit l'être. Ses lumières sont proportionnées à sa durée et à sa place. Sa durée est d'un moment et son espace un point. S'il doit être heureux dans quelque sphère, qu'importe que ce soit tôt ou tard, ici ou là? L'heureux aujourd'hui l'est autant que l'heureux depuis mille ans.

Le ciel tient fermé pour toutes les créatures le livre du destin; toutes les pages en sont invisibles, excepté celle où le présent se déroule: il cache à la brute ce qu'il dévoile à l'homme, et découvre à l'ange ce que l'homme ignore. Sans cela, quel être supporterait la vie? L'agneau que ta voracité condamne à la mort, s'il avait ta raison, pourrait-il bondir et folâtrer? Heureux jusqu'au dernier moment, il broute l'herbe fleurie et lèche la main qui va l'égorger. O ignorance de l'avenir! aimable compagne du voyageur dans la route qui lui est prescrite! don précieux du maître de l'univers qui voit d'un œil égal tomber un héros et un moucheron, la fin d'un monde et d'un atôme, une bulle d'air s'évanouir et un soleil s'éteindre.

Sois donc humble dans tes espérances, essaie ton vol d'une aile tremblante, attends un grand maître, la mort, et rends hommage à Dieu. Il ne t'appartient pas de connaître le bonheur qu'il te destine un jour; mais il te le fait espérer afin de te rendre heureux dès-à-présent. Une source d'espérances jaillit perpétuellement du fond du cœur humain. L'homme n'est jamais heureux, mais il est toujours près de l'être. Inquiet, resserré dans sa terrestre prison, il s'élance et se repose dans une vie à venir.

Contemple ce pauvre Indien, cet ignorant sauvage

qui voit Dieu dans la nue et l'entend dans les vents. On n'a point rempli son esprit de l'orgueilleuse prétention de s'élever jusqu'aux cieux pour observer la voie lactée ou suivre la course du soleil. C'est derrière une haute montagne couronnée de nuages qu'un plus humble ciel est offert par la simple nature à son espérance ; il imagine un meilleur monde dans la profondeur des forêts, et dans le sein des mers quelque île plus heureuse où l'esclave reverra son pays natal, sans craindre la cruauté de l'ennemi, ni celle du chrétien brûlant de la soif de l'or. Content d'exister, et borné à ce seul désir naturel, il ne demande ni l'aîle des anges, ni le feu des séraphins; mais il croit qu'admis dans ce ciel, où tout est égal, il sera toujours accompagné de son chien fidèle.

Sois plus hardi, va, pèse dans ta savante balance ton opinion avec les lois de la providence ; appelle imperfection ce que tu imagines être tel. Dis : ici, elle a donné trop peu ; là, elle a été trop prodigue ; bouleverse le monde entier au gré de ton caprice, et déclare hautement que Dieu est injuste si l'homme est malheureux, s'il n'est pas seul l'objet de tous ses soins, le seul parfait dans ce monde, le seul immortel dans l'autre ; ravis a ses mains son sceptre et sa balance, juge sa justice et sois Dieu de Dieu même.

C'est de l'orgueil, de l'orgueil sophistique que provient notre erreur. Chacun veut quitter sa sphère et s'élancer dans les cieux ; c'est toujours le même orgueil qui s'élève d'une aîle téméraire. L'homme aspire à la place de l'ange, et l'ange à celle de Dieu. Mais puisque les anges aspirant à devenir des dieux ont été précipités, l'homme doit l'être, s'il aspire à la nature des anges. Tout insensé qui veut intervertir l'ordre de l'univers est coupable envers son éternel auteur.

Demande pour quelle fin brillent les corps célestes ; demande pourquoi la terre existe. « Pour moi, répond » l'orgueil, pour moi la vigilante nature éveille sa » puissance productrice, allaite les plantes et colore les » fleurs ; la rose revient chaque année m'offrir son doux » parfum, et la vigne sa liqueur ambrée ; pour moi, » des richesses sans nombre sortent du sein des mines ; » la santé jaillit pour moi de mille sources diverses ; la

» met roule pour me porter, le soleil se lève pour » m'éclairer, le ciel est mon dais, et la terre mon » marchepied. »

Mais la nature ne s'écarte-t-elle pas de cette heureuse fin, lorsque de livides morts se précipitent du haut des cieux embrâsés, que des villes puissantes tombent englouties dans le sein de la terre entr'ouverte, et que des nations entières sont ensevelies sous les eaux en fureur ?

Non, réplique l'orgueil ; la cause première et toute-puissante, ne gouverne que par des lois générales. Quelques exceptions, quelques changements ont pu s'introduire depuis la création de toutes choses ; car qu'existe-t-il de parfait ? — Et pourquoi l'homme le serait-il ? Si son bonheur était la principale fin de la nature, elle s'égarerait donc quelquefois, et l'homme serait infaillible ! Mais la diversité des passions dans le cœur humain concourt au but de la nature autant que la succession du soleil et de la pluie ; il n'existe pas plus d'hommes toujours modérés, tranquilles et sages, que des cieux toujours sereins et d'éternels printemps. Or, si des pestes, si des tremblements de terre ne troublent pas l'ordre de l'univers, pourquoi serait-il troublé par les crimes d'un Borgia ou d'un Catilina ? Quel être connaît et dirige tout ainsi ? Celui-là seul dont la main allume la foudre, pèse l'océan, lance les tempêtes, verse dans l'âme de César la féroce ambition et commet au fougueux Alexandre le châtiment du genre humain.

Ainsi c'est l'orgueil et toujours l'orgueil qui nous inspire ces sophismes. Mais, en considérant d'un œil impartial le cours de la nature morale, comme celui de la nature physique, pourquoi son auteur est-il l'objet de notre censure dans celle-ci et de notre admiration dans l'autre ? Dans tout ce qu'il a ordonné, c'est en se soumettant que brille la saine raison.

Il nous paraîtrait peut-être beaucoup mieux qu'une parfaite harmonie régnât dans l'univers comme une parfaite vertu dans l'espèce humaine, que jamais les tempêtes n'eussent bouleversé les mers, ni les passions jeté le trouble dans nos âmes; mais tout subsiste par le combat des éléments, et les passions sont les éléments de la vie. L'ordre général, dès l'origine des choses, se maintient dans la nature ainsi que dans l'espèce humaine.

Quelle est donc la prétention de l'homme ? Tantôt cet être au-dessous des anges voudrait s'élever au-dessus d'eux, et tantôt, le regard abaissé, il envie au taureau sa vigueur, au sanglier sa fourrure; mais si toutes les créatures étaient destinées à son service, quel service pourraient-elles rendre à celui qui posséderait tous leurs avantages ? La nature, libérale sans profusion, a dispensé a chacune d'elles des organes et des avantages particuliers : à celles-ci la vîtesse, à celles-là la force; tout est mesuré dans une exacte proportion pour chaque espèce, sans qu'on puisse y rien ajouter, ni rien en retrancher. L'insecte, le quadrupède, sont contents de leur partage; le ciel aurait-il été injuste pour l'homme et pour l'homme seul ? Cette créature que nous qualifions de raisonnable, serait-elle donc la seule qui ne fût satisfaite de rien, si elle ne jouissait de tout ?

Le bonheur de l'homme, si l'orgueil pouvait goûter le bonheur, serait de ne rien projeter, de ne rien entreprendre au-dessus de ses forces; de proportionner à sa nature, à son état, l'emploi de ses facultés morales et physiques. Pourquoi, dis-tu, l'œil de l'homme n'est-il pas un microscope ? par la simple raison que l'homme n'est pas une mouche. Et où serait l'avantage d'une vue si perçante qu'elle aperçût un ciron et ne pût embrasser l'étendue des cieux ; d'un toucher plus délicat, si toujours dans les transes, une cruelle agonie menaçait à chaque instant toutes les parties de ton corps; d'un odorat plus vif, si le parfum d'une rose te frappait de convulsions mortelles; d'une ouïe plus fine, si la marche de la nature, si l'harmonie des sphères célestes tonnait sans cesse à ton oreille épouvantée ? ô combien tu regretterais alors que le ciel t'eût privé du murmure du zéphyr et du gazouillement du ruisseau ! Qui peut donc ne pas reconnaître que la providence est également bonne et sage dans ce qu'elle accorde comme dans ce qu'elle refuse ?

Il existe une échelle composée des nombreux degrés de la création, qui s'élève des objets sensibles aux êtres intelligents. Observe la gradation qui règne depuis la foule innombrable des insectes jusqu'à la race impériale de l'homme. Quelle vaste distance, dans le sens de la vue, entre le sombre crépuscule de la taupe et l'éclatant

rayon du lynx; dans l'odorat, entre la lionne qui s'élance impétueusement au bruit de sa proie, et le chien qui la poursuit avec tant d'adresse en flairant la terre; pour l'ouïe, entre le stupide habitant de l'onde et l'aimable musicien du feuillage printannier! Quelle finesse exquise dans le tact de l'araignée! elle vit dans tous ses fils, elle marche sur ses doigts. Avec quel sentiment délicat l'abeille extrait son miel salutaire des plantes vénéneuses! Compare le grossier instinct du pourceau à celui de l'éléphant, qui semble une demi-raison. Quelle est faible la barrière qui sépare cet instinct de notre raison, toujours si voisins l'un de l'autre, et cependant séparés pour toujours! Où est le nœud de l'alliance entre la mémoire et le jugement? Où est l'étroite limite qui sépare le sentiment de la pensée? Avec quelque ardeur que les natures voisines aspirent à se réunir, jamais cependant elles ne franchissent leurs insurmontables barrières. Sans cette juste gradation, il n'y aurait plus d'inégalité entre les différents animaux, ni de supériorité de l'homme sur eux tous. N'est-ce pas ta raison qui te soumet toutes leurs facultés, qui les réunit toutes en toi seul?

Vois dans l'air, dans l'eau, sur la terre, tous les germes s'agiter et s'élancer dans la vie. Quelle longue série d'êtres animés s'élève dans les airs, s'étend autour de toi, s'enfonce dans les profondeurs de la terre! Vaste chaîne d'individus qui commence à Dieu, descend à l'ange, à l'homme, à l'animal, à l'insecte imperceptible à l'œil, au meilleur microscope! Gradation de l'infini à toi, et de toi au néant! Si nous pouvions monter dans un rang supérieur, un être inférieur s'emparerait du nôtre; une marche rompue laisse un vide dans la création, et la grande échelle de la nature est à l'instant détruite; cette grande chaîne est également interrompue par le manque d'un seul anneau, comme par celui de plusieurs chaînons.

De même si quelqu'un des systèmes solaires venait à s'arrêter tout-à-coup dans sa révolution graduelle, qui n'est pas moins essentielle à l'ordre merveilleux de l'univers, à l'instant sa ruine entraînerait celle du monde entier. Que la terre sans contrepoids soit jetée hors de son orbite, les planètes, les soleils courent aussitôt sans ordre et sans lois à travers l'immensité de l'es-

pace; les esprits célestes qui les gouvernaient sont précipités de leur sphère, les astres tombent sur les astres, les mondes sur les mondes, les fondements des cieux s'écroulent, la nature tremblante menace jusqu'au trône de Dieu; tout périt, tout s'abyme, et pour qui? pour toi, vil insecte! ô comble de l'orgueil et de l'impiété!

Eh quoi, si le pied destiné à fouler la poussière, si la main façonnée pour le travail, voulaient être la tête; et si la tête même, l'œil ou l'oreille, dédaignant de servir plus long-temps d'esclaves à l'esprit, prétendaient le gouverner, il serait aussi injuste qu'absurde, sans doute, qu'une partie du corps humain réclamât la place et les fonctions d'une autre partie. Mais n'est-il pas également injuste autant qu'absurde d'oser censurer la disposition où le suprême ordonnateur a rangé chaque partie du grand tout?

Ces différentes parties composent l'univers; c'est ce tout merveilleux dont la nature est le corps et Dieu même est l'âme. Dieu, différent dans chaque être, est cependant le même sous toutes les formes; aussi grand sur la terre que dans les cieux, il échauffe dans le soleil, rafraîchit dans les vents, étincelle dans les étoiles, fleurit dans les plantes, vit dans tout ce qui a vie, remplit tout l'espace, s'étend sans se diviser, produit sans s'épuiser, anime nos organes, inspire notre âme: aussi parfait dans le moindre cheveu que dans le cœur le plus noble, dans le chétif mortel que dans le sublime séraphin; devant lui nul n'est grand, petit, faible ni fort; il remplit, limite, unit, égalise tout.

Cesse donc d'appeler l'ordre une imperfection; ton bonheur dépend de ce que tu oses blâmer. Connais ta nature; cette ignorance, cette faiblesse, c'est Dieu même qui l'a mise en toi, sois soumis. Dans cette sphère ou dans toute autre, sois sûr que tu seras aussi heureux que tu peux l'être; confie-toi donc à la main d'une puissance qui dispose de l'heure de la naissance et de celle de la mort. La nature est un art que tu ne peux connaître; le hasard, un dessein que tu ne peux voir; la discorde, une harmonie que tu ne peux entendre, et le mal particulier, un bien général. Ainsi, en dépit de l'orgueil, en dépit de la folle raison, résulte cette vérité manifeste: tout ce qui est, est bien.

(*La seconde épître au prochain cahier.*)

NOTICE

SUR LE

BEURRE DES ENVIRONS DE RENNES.

DIT

BEURRE DE LA PRÉVALAYE.

Sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles et pressi copia lactis.
VIRG. BUC.

Le beurre de certains cantons des environs de Rennes, connu sous le nom de *beurre de la Prévalaye* (1), jouit, dans presque toute la France, et chez l'étranger même, d'une réputation méritée. Un grain très-fin, un arome et une saveur agréables qui lui sont particulières, et que ne méconnaîtront point ceux qui le mangent frais, le placent au premier rang parmi les produits de même espèce, et en font une nourriture délicate et avantageuse.

N'ignorant point sa supériorité sur celui de la plupart des autres parties de la France, des agronomes éclairés et philantropes, ont essayé, en appelant près d'eux des beurrières de la Prévalaye, des vaches des environs de Rennes, et par divers autres moyens, de reproduire le même beurre dans leurs campagnes. Peu avant la révolution, sur la demande du Roi, une laitière de la Prévalaye se rendit à Trianon, avec ses vaches mêmes, et cette petite colonie prospéra peu. Beaucoup d'autres essais ne paraissent pas avoir produit de plus heureux résultats; mais, malgré ces non-réussites, la question de savoir si dans d'autres parties de la France on ne pourrait pas obtenir un beurre aussi bon que

(1) La Prévalaye, autrefois Prévalée, est un petit château de plaisance à 2 kilomètres sud-ouest de Rennes, sur la rive gauche de l'Ille-et-Vilaine. Il est entouré de belles prairies. De longues et belles avenues de châtaigniers y conduisent.

celui de la Prévalaye, n'étant pas encore entièrement résolue, nous allons essayer de rechercher à quelle cause il doit les bonnes qualités qui le distinguent, afin que si quelqu'un voulait encore tenter d'en obtenir de semblable dans d'autres lieux, il pût s'aider des renseignements que nous allons donner, s'il les trouvait convenables, pour se diriger dans ses tentatives, ou pour éviter peut-être une vaine entreprise.

Pour atteindre notre but, nous croyons convenable d'examiner surtout les quatre objets suivans:

1.° La nature du sol. — 2.° Les espèces végétales qu'il produit naturellement. — 3.° La race des vaches et la manière dont on les traite. — 4.° Le procédé employé pour obtenir le beurre.

1.° Les campagnes du sud, de l'ouest et du nord de la ville, sont celles que l'on considère comme donnant le meilleur beurre: on cite les communes de Rennes, St-Grégoire, Montgenon, Pacé, Bruz, Chartres, Chatillon, Chavagne, l'Hermitage, le Rheu, Mordelles, etc. Ces campagnes sont arrosées par l'Ille-et-Vilaine et les petites rivières du Meen ou du Men, de la Seiche et de Blone. Les couches supérieures du terrain, sont formées, comme dans presque tout l'intérieur du département, de bancs d'argile plus ou moins colorée (1), traversée par des bancs ou de très-larges veines d'un sable produit par de petits fragmens de quartz roulés, mêlés d'un peu de silex (2), le tout recouvert d'une couche de terre végétale qui, en général, n'a que quelques pouces de profondeur. Ce terreau, dans les lieux labourés se trouve par l'effort de la charrue mêlé à l'argile et forme ce que les cultivateurs nomment une terre forte. Dans les communes du midi, on rencontre des bancs assez profonds de calcaire coquillier, qu'on exploite depuis long-temps pour la fabrication de la chaux; le même calcaire affleure parfois le sol, et forme çà et là un peu de marne calcaire; un calcaire peu différent de celui-ci se trouve dans la commune de St-Grégoire au nord de la ville, et depuis peu d'années a été mis en exploitation pour le même usage. Il serait superflu d'indiquer

[1] Argile ferrugineuse. *haüy*.
[2] Quartz pyromaque. *haüy*.

ici les fossiles dont sont composées ces terres à chaux ; dans la première, située dans les communes de Bruz et Chartres, on trouve beaucoup de fragments de grosses côtes et autres ossements fossilisés qui peut-être ont appartenu à des lamantins, ils sont surtout communs dans les environs de la mine de galène (1) du Pont-Péant. Ces dépôts marins, les cailloux roulés connus sous le nom de *cailloux de Rennes* (2), (que l'on prenait sans doute dans les environs, puisque la ville en avait été pavée, mais dont le gissement est ignoré aujourd'hui), et quelques autres considérations ne permettent pas de douter que nos campagnes n'aient été long-temps couvertes par les eaux de la mer, dans quelque dernier cataclisme.

Les terrains les plus calcaires, ceux qui contiennent beaucoup de gravier ou de terre légère de bruyère nourrissent moins de végétaux et donnent un beurre moins bon, ceux où l'on trouve de la marne calcaire, valent mieux, la végétation est plus variée, mais généralement les plantes, un peu plus aromatiques il est vrai, y sont d'un tissu plus sec. On remarque quelquefois, qu'un champ très-fertile, dont le sol formé de terreau et d'argile mélangés dans les proportions convenables produit un pâturage qui donne d'excellent beurre, est entouré de plusieurs autres dans lesquels la végétation est languissante et rare, et souvent ne se compose que de bruyères. Beaucoup de terres vagues, de chemins vicinaux où des paysans pauvres conduisent leurs vaches, donnent de bon beurre, mais les pâturages les plus estimés et les meilleurs, sont les prairies placées sur le cours des rivières que nous avons nommées plus haut : la couche végétale y est plus profonde ; toujours fraîches et herbues, elles abondent en graments d'espèces très-variées, d'une végétation forte et toujours renaissante. Celles qui, quelquefois, sont inondées l'hiver ne donnent pas du beurre de moindre qualité, quand on y remet les vaches : il est vrai que les pluies fréquentes dans cette saison enlèvent bientôt la légère couche de limon déposée par les eaux. Les prairies de l'intérieur des terres valent beaucoup moins que celles-ci, presque toujours très-maigres, il faudrait les arroser et fumer avec soin

(1) Plomb sulfuré argentifère. *haüy*.
(2) Quartz agathe brèche. *haüy*.

pour en tirer un bon parti. Les terres sont divisées en champs de quelques hectares, entourés de fossés et de talus formés par la terre qu'on en a tirée. Les talus sont plantés d'arbres et souvent couverts de ronces et d'autres arbrisseaux formant des haies, cette grande quantité d'arbres qui de loin, donne à la campagne l'aspect d'une vaste forêt, entretient une humidité propre à la végétation. On laisse ordinairement un quart des terres environ en friche ou en jachère, pour laisser reposer le sol, et surtout pour obtenir des pâturages.

Les vents du sud et du sud-ouest qui règnent habituellement, amènent des pluies très-fréquentes. On estime qu'il tombe plus de 22 pouces d'eau chaque année. En général l'été est assez beau, les grandes sécheresses nuisent beaucoup aux pâturages, la légère couche de terre végétale perdant très-facilement son humidité, soit par l'évaporation, soit en la laissant passer dans l'argile et les schistes sous jacents. 2.° Après avoir recherché quelle est la nature du sol, et quels sont les terrains qui donnent le meilleur beurre, nous allons donner une liste des végétaux qui croissent le plus abondamment dans les lieux où l'on met les vaches à paître, et qui leur servent de nourriture habituelle.

Le nom vulgaire de ces plantes variant beaucoup, nous croyons convenable d'employer le mot technique. Nous les rangerons par ordre alphabétique, en commençant toutefois par les graminées, les plantes de cette famille formant la base des pâturages. Une colonne d'observations indiquera les noms français, leur abondance, l'estime qu'on en fait, etc.

NOMS LATINS, *Nomenclature linnéenne.*	NOMS FRANÇAIS ET VULGAIRES. *Observations.*
Agrostis rubra. L.	Agrostis rouge. Foin rouge, commun, bon fourrage.
Agrostis vulgaris. L.	Agrostis vulgaire. Foin commun, bon fourrage.
Agrostis stolonifera L.	Agrostis stolonifère. Foin très-estimé.
Agrostis hispida. Will.	Agrostis pileux, commun, bon fourrage.
Agrostis pumila. L.	Agrostis nain, *id.*
Agrostis varians. Thuil.	Agrostis variant, *id.*
Aira præcox. L.	Canche précoce, au printemps, bonne.
Alopecurus pratensis. L.	Vulpin des prés, très-commun, très-bon.
Alopecurus agrestis. L.	Vulpin des champs, *id.*
Alopecurus geniculatus. L.	Vulpin geniculé, *id.*

Anthoxanthum odoratum. L. (*)	Flouve odorante, très-commune, est une de celles qui donnent au beurre ses bonnes qualités.
Arundo phragmites.	Roseau à balais, bon, quand il est très-jeune.
Aira cæspitosa. L.	Canche élevée. Erbin élevé, estimé.
Aira caryophillea. L.	Canche caryophillée, *id.*
Avena fatua. L.	Avoine folle, averon, bon fourrage.
Avena elatior. L.	Avoine élevée, fromental, *id.*
Avena flavescens. L.	Avoine jaunâtre, avenette blonde, *id.*
Avena pratensis. L.	Avoine des prés, avenette argentée, *id.*
Briza media. L.	Brize tremblante, amourette, bon fourrage.
Briza virens. L.	Brize verte, tremblin moins commune que la première.
Bromus arvensis. L.	Brome des champs, bon fourrage.
Bromus pratensis. K.	Brome des prés, *id.*
Bromus erectus. Hud.	Brome dressé, quelques prairies, *id.*
Bromus sylvaticus. L.	Brome des bois, moins commun que le suivant.
Bromus sterilis. L.	Brome stérile. Brome averon.
Bromus mollis. L.	Brome mollet. Brome veloûté, commun, bon.
Bromus secalinus. L.	Brome seglin. Brome droue, moins répandu, bon.
Cynosurus cristatus. L.	Cynosure crételle, très-commune, bonne.
Dactylis glomerata. L.	Dactyle pelotonné, rustique, se maintient bien, très-bon, quand il est jeune.
Festuca ovina. L.	Fétuque ovine, petit foin, commune, très-bonne.
Festuca elatior. L.	Fétuque élevée, moins répandue, très-bonne.
Festuca fluitans. L.	Fétuque flottante, recherchée des bestiaux.
Festuca duriuscula. L.	Fétuque durette.
Festuca bromoïdes. L.	Fétuque bromoïde, commune, bonne.
Holcus mollis. L.	Houque molle, commune, bonne.
Hordeum murinum. L.	Orge des rats, orge des murailles.
Lolium perenne. L.	Ivraie vivace, ray grasse, commune, bonne.
Lolium temulentum. L.	Ivraie énivrante, *infelix lolium*, *Virg.*
Lolium multiflorum. L.	Ivraie multiflore, *id.*
Milium lendigerum. L.	Milium soyeux, estimé.
Phalaris oryzoïdes. L.	Phalaris orizoïdes, riz batard.
Phleum nodosum. L.	Fléole noueuse, commune, bonne.

(*) Anthoxanthum suave olens odorem fœno gratissimum concilia, Scheuchzer, gram, 239.

Phleum pratense. L.	Fléole des prés, commune, bonne.
Poa pratensis. L.	Paturin des prés, *idem*.
Poa annua. L.	Paturin annuel, très-répandu, bon.
Poa bulbosa. L.	Paturin bulbeux, moins que le précédent.
Polium tenue. L.	Ivraie délicate, bonne.
Poa nemoralis. L.	Paturin des bois.
Poa trivialis. L.	Poa commun, bon.
Poa angustifolia. L.	Poa à feuilles étroites, *idem*.
Poa aquatica. L.	Poa aquatique.
Triticum repens. L.	Froment rampant, chiendent trop commun.
Achillea mille folium. L.	Achillée mille feuilles, herbe aux coupures, commune, bonne.
Agrimonia Eupatoria. L.	Aigremoine.
Ajuga reptans. L.	Bugle rampante, bonne.
Alchemilla aphanes. Leers.	Alchemille, petit pied de lion, percepie, bonne.
Alsine media.	Morgeline, mouron des oiseaux, commune.
Anthirrinum spurium. L.	Linaire couchée, velvote.
Anthirrinum linaria. L.	Linaire vulgaire.
Anthirrinum arvense. L.	Linaire des champs.
Anemone nemorosa. L.	Anemone des bois, sylvie.
Arenaria rubra. L.	Arenaire rouge, sabline rouge.
Arabis thaliana. L.	Arabette des dames.
Arum maculatum. L.	Arum maculé, pied-de-veau, commun.
Anthemis nobilis. L.	Camomille romaine, commune.
Anthemis arvensis. L.	Camomille des champs.
Anthemis cotycla. L.	Camomille maroute.
Betonica officinalis. L.	Betoine officinale.
Bidens tripartita. L.	Bidens tripartite, chanvre aquatique.
Bidens cernua. L.	Bidens penché.
Bunium bulbocastanum. L.	Bunium, terre noix.
Bellis perennis. L.	Paquerette, petite marguerite, bon partout.
Cucubalus behen. L.	Behen blanc, bon.
Campanula rapunculus. L.	Campanule raiponce.
Chironia centorium. Sm.	Chironie, petite centaurée, bonne.
Chœrophyllum sylvestre. L.	Cerfeuil sauvage.
Clinopodium vulgare. L.	Clinopode vulgaire.
Cardamine prætensis. L.	Cresson des prés, bonne.
Cardamine hirsuta. L.	Cresson velu.
Cardamine amara. L.	Cresson amer.
Cerastium vulgare. L.	Ceraiste commun, mouron d'alouette.
Cnicus pratensis. Will.	Chardon des prés.
Cichorium intybus. L.	Chicorée sauvage, bonne.
Chrysanthemum leucanthemum. L.	Chrysanthème, grande marguerite blanche.
Centaurea nigra. L.	Centaurée noire, jacée brune commune.

Carex vulpina. L.	Caret vulpin, laîche hérissée.
Carex muricata. L.	Caret muriqué, laîche piquante.
Carex divulsa. *Good.*	Caret séparé.
Carex stellulata. *Good.*	Caret étoilé.
Carex remota. L.	Carex éloigné.
Carex ovalis. *Good.*	Caret ovale.
Carex flava. L.	Caret jaune.
Carex riparia. Curt.	Caret des rivages.
Carex precox. Jacq.	Caret précoce.
Carex glauca. Scop.	Caret glauque.
Convolvulus arvensis. L.	Liseron des champs, bonne.
Daucus carotta. L.	Carotte sauvage, bonne quand elle est jeune.
Digitalis purpurea. L.	Digitale pourprée, gantelée, mauvaise.
Erica tetralis. L.	Bruyère à tête, commune, sert pour litière.
Erica cinerea. L.	Bruyère cendrée, *idem.*
Erica ciliaris. L.	Bruyère ciliée, *idem.*
Erica vulgaris. L.	Bruyère commune, *idem.*
Epilobium montanum. L.	Epilobe de montagne.
Euphorbia helioscopia. L.	Euphorbe, réveil matin, nuisible.
Euphorbia exigua. L.	Euphorbe, exigue, *idem.*
Euphrosia officinalis. L.	Euphraise officinale.
Erysimum officinale. L.	Erysimum vélar, herbe du chantre.
Erysimum alliaria. L.	Erysimum alliaire, nuisible.
Ervum hirsutum. L.	Ers velue, lentille velue, bonne.
Ervum tetraspermum. L.	Ers tetrasperme, *idem.*
Equisetum arvense. L.	Prêle des champs, queue de cheval.
Fragaria sterilis. L.	Fraisier stérile, bon.
Fumaria officinalis. L.	Fumeterre officinale.
Genista tinctoria. L.	Genêt des teinturiers, genestre
Genista anglica. L.	Genêt des Anglais.
Galium verum. L.	Caillelait jaune, commun, bon.
Galium uliginosum. L.	Caillelait des marais, *id.*
Galium mollugo L.	Caillelait blanc, *id.*
Galium apparine. L.	Caillelait grateron.
Geranium molle. L.	Geranion mollet. Bec de grue mollet.
Geranium dissectum. L.	Geranion découpé. Bec de grue découpé.
Geranium colombinum. L.	Geranion, pied de colombe.
Glecoma hæderacea. L.	Glecome, lierre terrestre. Herbe Saint-Jean.
Heracleum Sphondylium. L.	Heraclée brune ursine. Brune ursine bâtarde.
Hypericum humifusum. L.	Mille pertuis, couché.
Hypericum perforatum. L.	Mille pertuis, commun.
Hieracium pilosella. L.	Piloselle. Oreille de rat.
Hypochœris radicata. L.	Porcelle radiqueuse. Salade de porc.
Juncus conglomeratus. L.	Jonc congloméré. Jonc à tête.
Juncus effusus. L.	Jonc à mèches.
Juncus articulatus. L.	Jonc articulé.
Juncus bufonius. L.	Jonc des crapauds.
Juncus campestris. L.	Jonc des champs.

Latyrus aphaca. L.	Gesse aphaque. Gesse des blés, bonne.
Latyrus pratensis. L.	Gesse des prés, très-bonne.
Lysimachia nummularia. L.	Lysimaque monnoyère. Herbe aux écus, bonne.
Lychnis flos cuculli. L.	Lychnide. Fleur de coucou, bonne.
Lychnis dioïca. L.	Lychnide dioïque. Compagnon blanc, bon
Lamium purpureum. L.	Lamier pourpré. Lamier rouge.
Lotus corniculatus. L.	Lotier corniculé Trèfle cornu, très-répandu, très-bon.
Lapsana communis. L.	Lampsane commune. Herbe aux mamelles.
Lobelia urens. L.	Lobélie brûlante.
Lythrum salicaria. L.	Salicaire à épis.
Matricaria camomilla. L.	Matricaire camomille.
Mentha aquatica. L.	Menthe aquatique.
Mentha arvensis. L.	Menthe des champs.
Mentha pulegium. L.	Menthe pouliot.
Malva rotundifolia. L.	Mauve à feuilles rondes.
Malva sylvestris. L.	Mauve commune.
Malva Moschata. L.	Mauve musquée.
Myosotis annua. L.	Myosotis annuel.
Myosotis perennis. L.	Myosotis vivace.
Mercurialis annua. L.	Mercuriale annuelle, trop abondante, nuisible.
Medicago lupulina. L.	Luzerne lupuline, commune, bonne.
Medicago maculata. L.	Luzerne maculée, *id.*
Œnanthe peucedani folia. Poll.	Œnanthe à feuilles de peudanum.
Œnanthe fistulosa. L.	Œnanthe fistuleuse.
Oxalis corniculata. L.	Oxalide corniculée. Surelle jaune.
Orchis morio. L.	Orchis bouffon, commune.
Orchis mascula. L.	Orchis mâle. Orchis printannier (1).
Orchis laxiflora. L.	Orchis à fleurs lâches.
Orchis maculata. L.	Orchis maculé.
Orobus vernus. L.	Orobe printannier, bonne.
Ornithopus perpusillus. L.	Pied d'oiseau, petit, *id.*
Ononis spinosa. L.	Bugrane. Arrête-bœuf, bon fourrage.
Papaver rhœas. L.	Pavot coquelicot.
Prunella vulgaris. L.	Brunelle commune, bonne.
Pedicularis sylvatica. L.	Pediculaire des bois, fistulaire.
Polygala vulgaris. L.	Polygala commun, bonne.
Phellandrium aquaticum. L.	Phellandre aquatique. Ciguë d'eau, est dite salutaire aux bœufs.
Parietaria officinalis. L.	Pariétaire.
Plantago lanceolata. L.	Plantain lancéolé, commun.
Plantago coronopus. L.	Plantain corne de cerf.
Primula grandiflora. Lam.	Primevère à grandes fleurs.

(1) Dans une monographie des orchidées des environs de Rennes, imprimée en 1819, j'ai proposé de remplacer le nom spécifique *mascula* par celui de *verna*.

Primula veris. Will.	Primevère. Coucou.
Polygonum persicaria. L.	Persicaire commune.
Polygonum aviculare. L.	Persicaire des oiseaux. Renouée, centinode.
Potentilla anserina. L.	Potentille argentine; ansérine, bonne.
Potentilla quinque folium. L.	Potentille quintefeuille, *id.*
Pteris aquilina. L.	Fougère ordinaire, très-abondante.
Ranunculus repens. L.	Renoncule rampante. Bassinet.
Ranunculus flammula. L.	Renoncule petite douve, nuisible.
Ranunculus bulbosus. L.	Renoncule bulbeuse, *id.*
Ranunculus acris. L.	Renoncule acre. Bouton d'or, *id.*
Ranunculus aquatilis. L.	Renoncule grenouillette.
Ranunculus ficaria. L.	Renoncule ficaire.
Ranunculus sceleratus. L.	Renoncule scélérate, moins commune que les précédentes, dangereuse.
Rhinanthus crista galli. L.	Rinanthe crête de coq, très-répandue, bonne.
Rumex patientia. L.	Rumex patience.
Rumex sanguineus. L.	Rumex oseille rouge.
Rumex acetosa. L.	Rumex, oseille commune.
Stellaria holostea. L.	Stellaire holostée, étoile des bois, bonne, commune.
Stellaria graminea. L.	Stellaire à feuilles de gramen, *id.*
Sclerantus annuus. L.	Gravelle annuelle.
Sonchus oleraceus. L.	Laitron commun, laitue de lièvre.
Sonchus arvensis. L.	Laitron des champs.
Scabiosa arvensis. L.	Scabieuse des champs, scabieuse vulgaire.
Scabiosa succisa. L.	Scabieuse succise, mors du diable.
Scorzonera angustifolia. L.	Scorsonère à feuilles étroites.
Stachys arvensis. L.	Stachys des champs, épiaire.
Senecio vulgaris. L.	Séneçon commun.
Senecio Jacobea. L.	Séneçon Jacobée.
Spirea ulmaria. L.	Spirée ulmaire, reine des prés.
Spartium scoparium. L.	Genêt à balais, très-commun.
Trifolium repens. L.	Trèfle triolet, très-bon, cultivé.
Trifolium pratense. L.	Trèfle des prés, très-bon.
Trifolium ochroleucum. L.	Trèfle jaunâtre, *id.*
Trifolium arvense. L.	Trèfle des champs, pied de lièvre, *id.*
Trifolium procumbens. L.	Trèfle couché, *id.*
Trifolium subterraneum. L.	Trèfle subterrané, *id.*
Trifolium striatum. L.	Trèfle strié, *id.*
Trifolium fragiferum. L.	Trèfle fraise, *id.*
Trifolium agrarium. L.	Trèfle agraire, plusieurs variétés, très-répandu, excellent.
Taraxacum officinale. L.	Taraxacum pissenlit, très-commun.
Teucrium scorodonia. L.	Teucrium, sauge des bois, germandrée sauvage.
Thlaspi bursa pastoris. L.	Thlaspi, bourse à pasteur.
Turritis glabra. L.	Tourette glabre.
Ulex europeus. L.	Ajonc marin, genêt épineux, commun, cultivé pour fourrage d'hiver.

Ulex nanus. L.	Ajonc nain.
Veronica chamædris. L.	Véronique chamædris, véronique des haies.
Veronica hœderœfolia. L.	Véronique à feuilles de lierre.
Veronica beccabunga. L.	Véronique beccabunga.
Verbena officinalis. L.	Verveine officinale, herbe sacrée.
Valerianella olitoria.	Valériane mâche.
Viola canina. L.	Violette de chien.
Vicia dumetorum. L.	Vesce des haies, grande vesce, bonne.
Vicia sepium. L.	Vesce des buissons, *id.*
Vicia cracca. L.	Vesce craque, vesce à bouquets, *id.*
Valantia cruciata. L.	Valantie croisette, bonne.

Tels sont, à peu près, les végétaux que l'on trouve le plus communément dans les campagnes circonvoisines. Il serait peu nécessaire et presque impossible d'indiquer exactement, dans quelle proportion chaque espèce se trouve, par rapport aux autres, les variations atmosphériques influant beaucoup sur le renouvellement annuel de chaque plante, ce que n'ignorent point les botanistes. Nous essaierons cependant d'établir cette relation approximative entre les graminées et les autres espèces prises collectivement.

On en pourrait compter beaucoup plus que nous n'en indiquons ici; mais nous ne devons point donner une flore du département, et il nous a paru suffisant de nommer celles qui, par leur abondance, forment la nourriture la plus ordinaire des bestiaux. Entre celles que nous mentionnons, il en est même beaucoup que les vaches n'attaquent que peu ou point; mais nous avons cru devoir les inscrire afin de faire mieux connaître la nature du sol; la présence de telle plante indiquant bien à l'homme instruit de la localité des végétaux, la nature du terrain dans lequel elle se plait; l'indication des seules plantes fourragères ne produirait pas aussi facilement ce résultat.

La liste que nous avons donnée, contient 219 espèces, dans lesquelles on ne trouve que 44 graminées, les autres s'élevant à 175, ce qui donne à peu près le rapport simplifié de 1 à 4 ou plus approximativement encore, celui de 1 à 39,772...; mais nous ferons observer que nous avons passé sous silence plusieurs espèces de gramens, moins communes que celles que nous avons mentionnées, et que les individus de cette classe étant infiniment plus multipliés que ceux des autres plantes,

leur nombre l'emporte enfin de beaucoup. Entre les plantes énumérées ci-dessus, et quelques autres que nous n'avons point indiquées comme peu répandues, celles que l'on considère plus particulièrement comme nuisibles aux vaches, ou communiquant au lait et au beurre des propriétés étrangères, sont : la mercuriale annuelle *mercurialis annua*, plante très-abondante, et connue des paysans sous le nom d'*aramberge*; les euphorbes des bois, réveil matin et épurge, *euphorbia sylvatica, helioscopia, lathyris*, L.; cette dernière ne se trouve que rarement et sur les talus des potagers. Le suc résineux de ces plantes rend le lait amer et purgatif ou le décompose; le colchique d'automne, tue chien, *colchicum autumnale*, L., très-rare heureusement, produit les mêmes effets. Les eaux des vignes, des ours, *allium vineale, ursinum*, L., que l'on trouve çà et là, dans les champs et les prairies, donnent au lait une odeur et un goût alliacé, et sont redoutés des laitières. Quelques espèces de renonculacées, d'ombellifères et de crucifères, spécialement celles qui croissent dans les lieux humides ou très-ombragés, nuisent aux vaches et à leurs produits. Les champignons très-abondants dans nos campagnes humides, et dont plusieurs peu volumineux et très-malfaisants sont cachés sous des herbes longues et serrées, ne peuvent-ils pas, étant broutés avec celles-ci, nuire aux animaux ou à leurs produits. *Lac boum aboletis fit nauseosum. Frid. hasselg; vires plant.*

Quoiqu'en général, les vaches instruites par la seule nature, évitent assez bien les plantes qui leurs nuisent, les bons cultivateurs devraient, à leurs loisirs, s'occuper de les détruire, en les arrachant dans le temps de leur floraison.

Les hommes instruits connaissent depuis long-temps pour la plupart, l'action de certains végétaux sur le produit de la lactation. La prompte élaboration de cette sécrétion que la chimie regarde comme la moins animalisée, rend compte de l'altération subite qu'elle éprouve de la part des substances un peu actives. Les narcotiques ou les purgatifs rendent le lait assoupissant ou purgatif; et cette observation a été mise à profit, pour lui communiquer diverses propriétés médicamenteuses. Quelques substances, sans lui imprimer une

action assez puissante pour être sentie par les hommes bien-portants, le changent assez pour que l'estomac malade de quelques sujets repousse son action, et l'on dit communément alors que le malade est dégoûté du lait et n'en peut plus faire usage, sans s'inquiéter davantage de la cause qui produit cette répugnance. La médecine a-t-elle tiré tout le parti possible de cette intéressante considération. Ceux qui s'occupent de l'art médical, nous pardonneront peut-être cette petite digression. — *Voir le précis d'expériences sur le lait, de M. Parmentier, le dictionnaire des sciences médicales, t. 27, p. 126; les annales de chimie, t. 17, p. 327; t. 32, p. 55.*

Point de prairies artificielles; elles donnent un beurre de qualité inférieure à celui des belles prairies naturelles, mais en y consacrant quelques terres de qualité secondaire, on pourrait s'assurer des fourrages pour la saison rigoureuse. Le trèfle, *trifolium pratense*, est presque la seule plante que l'on cultive uniquement comme fourrage, il réussit assez bien, et on l'estime beaucoup. Son introduction est due à la célèbre Société d'agriculture de Bretagne, la première de ce genre qui se soit formée en France, et qui malheureusement s'est éteinte trop tôt, car notre agriculture, n'ayant pas assez profité de l'impulsion favorable qu'elle en avait reçue, se trouve encore peu florissante par rapport à ses ressources. L'esprit un peu routinier des paysans, la grande facilité avec laquelle ils se rebutent pour quelques essais infructueux, le peu d'avantages que leur ont offerts la plupart des instruments et des procédés nouveaux qu'on leur a fait connaître; soit qu'ils ne convinssent pas à la nature du sol ou à celle des espèces cultivées; aussi le peu de débouchés qu'ils trouvent pour leurs grains, peuvent être considérés comme quelques-unes des causes qui retardent les progrès de l'agriculture dans nos contrées. Nous sommes loin de penser cependant, comme quelques théoriciens dépréciateurs zélés, qu'un pays qui n'adopte pas promptement toutes leurs idées neuves et leurs instruments *perfectionnés*, ne saurait s'avancer et restera toujours quelques siècles en arrière. Notre culture n'est plus ce qu'elle était il y a 40 ans; par des plantations bien entendues, on commence à tirer parti de nos landes;

beaucoup de terres incultes autrefois se couvrent aujourd'hui de moissons, et si les progrès sont lents, ils ne sont pas tout-à-fait nuls. Un peu difficiles, et peut-être non sans raison, nos laboureurs-fermiers, qui presque seuls conduisent les campagnes, car très-peu de propriétaires font valoir leurs domaines, ont besoin de voir sous leurs yeux plusieurs expériences heureuses, pour se décider à adopter quelque nouveau mode. Mais ce n'est point ici le lieu, et il ne nous appartient pas d'examiner l'état de notre industrie agricole.

3.° Les vaches de nos campagnes, presque toutes élevées dans le pays, sont petites, courtes, un peu grosses, peu difficiles à nourrir et très-bonnes laitières. Les étables, souvent jointes à la maison du fermier avec laquelle elles communiquent au moyen d'une porte, sont généralement humides et froides, très-négligées, la litière trop rarement renouvelée, ce qui force les animaux à coucher dans leurs ordures; on y pratique aussi trop peu d'égoûts pour les liquides qui les infectent. Le même toit abrite souvent les chevaux, les bœufs et les vaches. Il est facile de concevoir que l'insalubrité de ces lieux influe beaucoup sur la santé des bestiaux; aussi des maladies viennent-elles les affliger. Mais, malgré les pertes qu'éprouvent les laboureurs, on doit être surpris que leur incurie ne soit pas encore plus souvent punie. Les gens d'une ignorance profonde qui, en dépit de toute raison, exercent l'art vétérinaire dans nos campagnes, ne sont pas aussi un léger fléau pour nos paysans crédules.

Au printemps et à l'automne, lorsque le temps n'est pas trop mauvais, on laisse les vaches dans les pâturages une partie de la journée. Dans l'été on les met aux champs dès le point du jour et on les ramène à l'étable vers neuf ou dix heures du matin, lorsque la grande chaleur commence à se faire sentir: on les y laisse jusqu'à près de quatre heures de l'après-midi, pour de nouveau les faire sortir jusqu'à la nuit. Dans le fort de l'hiver, on les nourrit à l'étable avec du foin, de la paille, un peu de trèfle desséché, du bran de son délayé dans l'eau (ce qu'on nomme *branée*), des choux, de l'ajonc broyé, des pommes de terre, du marc de pommes (lorsqu'il est fermenté, il fait tourner le lait, probablement par l'alcohol et l'acide acétique qu'il

contient), enfin, quelques herbes qu'on va chercher çà et là. Généralement on ne fait pas assez de provisions pour l'hiver, et, lorsqu'il est rigoureux, les vaches souffrent quelquefois de la faim. Lorsque dans cette saison le froid n'est pas trop vif ou les pluies trop abondantes, on les met encore aux champs pendant le milieu du jour.

Dans la belle saison on trait les vaches deux fois par jour, le matin avant leur sortie, et le soir quelques heures après la rentrée du pâturage, lorsqu'on les y laisse toute la journée. Dans le temps des chaleurs, la première traite se fait aussi le matin; mais la seconde vers trois ou quatre heures de l'après-midi, avant de les faire sortir de nouveau. Dans l'hiver, on est souvent contraint de ne les traire qu'une fois, et cette traite est encore quelquefois peu abondante. Le manque d'une nourriture convenable et copieuse, et le froid de la saison surtout sont les causes de cette diminution du lait.

Afin d'obtenir beaucoup de lait, on enlève communément le veau à la mère de quinze à trente jours après le vêlage, ou même plus tôt, pour le livrer au boucher. La chair de ces jeunes animaux est encore molle et peu succulente et par conséquent beaucoup moins nourrissante que s'ils étaient gardés plus long-temps. Les fermiers les vendraient sans doute alors plus cher, et cette augmentation de prix balancerait peut-être avec avantage le bénéfice qu'ils retirent de leur lait. Cependant à l'école pratique d'agriculture de Roville, M. Mathieu Dombale a trouvé de l'avantage à vendre les siens à un mois. Ce qui jusqu'à un certain point, pourrait justifier l'usage où sont nos paysans d'en faire autant. C'est la consommation de lait toujours augmentante faite par ces animaux, lorsqu'il les conservait jusqu'à trois mois, qui l'a engagé à agir ainsi, mais nous croyons qu'il y aurait de l'avantage à prendre la moitié de ce temps, ou même deux mois.

On estime qu'une vache ordinaire donne par jour, terme moyen, lorsqu'on la trait deux fois, 5 à 6 (1) kilogrammes de lait, lequel produit environ 300 à 360 (2) grammes de beurre. Il en est cependant beaucoup qui

(1) 10 à 12 livres.
(2) 10 à 12 onces.

donnent une quantité bien plus considérable de lait, double même, surtout lorsqu'elles commencent à avancer un peu en âge.

4.° Le lait étant trait est passé dans un petit tamis de crin, pour enlever les poils qu'il pourrait contenir, et versé dans de grands pots de grès à large ouverture. Ces pots sont mis dans un grand coffre en bois à parois très-épaisses et à pieds, que l'on nomme *met*. Ce coffre est placé dans la maison de demeurance. Il n'y a point de laiterie proprement dite.

On peut distinguer en deux sortes le beurre que les campagnes apportent sur les marchés de Rennes, le beurre fin et le beurre de provision ou de garde.

Pour faire le beurre fin, on prend du lait d'une ou deux traites et qu'on a laissé reposer pendant un jour et demi ou deux jours au plus, on le verse dans une baratte en bois ou en terre cuite et on le bat jusqu'à ce que tout le beurre paraisse en être extrait. Rarement pour préparer ce beurre fin, on laisse la crême se séparer entièrement; on regarde celui qui est fait avec la crême enlevée comme moins délicat. Le beurre séparé du lait de beurre qu'il surnage est mis dans de grandes *jattes*, vaisseaux de bois peu profonds et très-évasés, là, au moyen d'une forte cuiller en bois, on le pétrit longtemps et avec beaucoup de soin, pour le bien délaiter. Mieux cette opération est faite, mieux le beurre se conserve et meilleur il est. Quelquefois même on le lave avec une petite quantité d'eau bien pure, qui sert à étendre et à entraîner les dernières gouttes de lait de beurre. Au moyen d'une lame de couteau, très-propre et peu tranchante qu'on passe en plusieurs sens croisés dans la masse, on enlève les poils de vache qui pourraient encore s'y trouver.

Ce beurre étant bien délaité on y ajoute une très-petite quantité de sel blanc (sel marin purifié), 15 grammes (1) environ par livre, qu'on y incorpore soigneusement, on le met ensuite sous forme de petits gâteaux nommés *môches*, et du poids de 125 à 750 (2) grammes; il est très-délicat, mais peu salé; il se conserve peu de temps

---

[1] Demi-once.
[2] 4 onces à une livre 8 onces.

et se consomme aussi presque tout sur les lieux. Il n'est guère préparé que par les laitières voisines de la ville, qui l'y apportent chaque jour, ou par les propriétaires qui habitent la campagne, pour l'usage de leur table. C'est ce beurre fin qui est le plus ordinairement appelé à Rennes beurre de la Prévalaye. Les beurrières de cet endroit étant loin de pouvoir suffire à la consommation qui en est faite, en reçoivent des campagnes voisines, et l'apportent à la ville, comme préparé chez elles. Les gens qui, se piquant d'un goût très-fin, ne le trouveraient pas tout-à-fait aussi délicat, s'ils pensaient qu'ils ne vînt pas directement de la Prévalaye, sont mis en défaut par cette petite supercherie.

Quelquefois ce beurre fin est assez peu délaité, et quelques personnes croient que c'est dans l'intention de le rendre meilleur que les laitières le laissent ainsi, mais nous croyons être certain, et plusieurs marchands de beurre nous ont assuré, qu'en le délaitant moins, le but était d'augmenter le poids ou le volume de la moche. C'est peut-être en voyant de ce beurre peu délaité que M. Tessier, aura pensé, ainsi qu'il l'a dit, que nos laitières l'arrosaient de lait frais.

Le beurre dit de garde, diffère de celui dont nous venons de parler, en ce que pour le préparer on n'emploie point le lait aussi frais, et qu'on mêle souvent celui de plusieurs traites pour les baratter ensemble. Dans le temps ou le lait est abondant, on ne baratte que la crême surnageante; mais, lorsqu'il est rare, on baratte le tout. Ce beurre, étant bien délaité, est salé avec 33 à 48 grammes (1) de sel par livre, et mis en moches du poids de 1 kilog. 1/2 à 3 kilog. (2).

Ce beurre beaucoup plus salé que le beurre fin, est un peu moins délicat, mais se conserve aussi bien mieux. C'est celui qu'on livre toujours au commerce, ou que l'on garde pour provision d'hiver. Les ménagères après l'avoir acheté le délaitent encore en le malaxant sur des toiles très-propres, y ajoutent une nouvelle petite dose de sel, quelquefois le tassent dans des pots de grés, où il est encore recouvert d'une légère couche de sel ou

---

[1] Une once à une once 1/2.
[2] 3 livres à 6 livres.

arrosé avec une forte saumure, un linge blanc et une pierre plate récouvrent ensuite chaque pot, qu'on place dans un lieu frais. On n'emploie pas la fusion pour le conserver. Les marchands de beurre le disposent de la même manière pour l'expédier, ou seulement l'enveloppent de linge et le mettent dans de petites clisses.

Le beurre frais ou beurre fin, se vend sur la place, de 75 cent. à 90 c. la livre l'été, et de 1 fr. 10 c. à 1 fr. 30 c. l'hiver. Le beurre de provision de 60 c. à 75 c. l'été, et 95 c. à 90 c. l'hiver.

La chaleur et le froid nuisent également à la préparation du beurre. Dans l'été on place la baratte dans un lieu frais, si les chaleurs sont grandes, et dans l'hiver on est quelquefois contraint d'échauffer légèrement le lait, de passer de l'eau chaude dans la baratte, de baratter près du feu, et d'ajouter un peu d'eau tiède pour accélérer la séparation du beurre. Tout ceci doit être fait avec mesure, car si l'on chauffe un peu trop le lait, le beurre reste plus ou moins blanc, les trop grandes chaleurs de l'été produisent encore le même effet. D'autres causes l'empêchent encore de présenter toujours la belle couleur jaune qu'on lui désire, sans que pour cela cependant il perde de sa qualité. Les herbes de certains pâturages le donnent plus pâle; au temps de la floraison des châtaigniers le même phénomène se produit, ce qui vient peut-être, de ce qu'alors les foins étant nouvellement coupés, le regain des prairies où l'on met les vaches, ne se trouve pas assez développé, ou de ce qu'elles mangent des chatons de châtaigniers très-commun dans nos campagnes. Certaines vaches le donnent presque toujours moins jaune et quelquefois moins bon, ce qui dépend probablement d'une disposition organique particulière. Nos beurrières ne rehaussent point la couleur de leur beurre, comme on le pratique dans quelques pays, avec des matières colorantes, lesquelles n'y étant qu'en petite quantité, altèrent peu sa qualité il est vrai, ainsi que le pense M. Chaptal, mais cependant s'y font assez aisément reconnaître. Ce progrès de l'industrie n'a point encore jusqu'ici pénétré chez elles. Lorsque dans quelques cas il est pâle, mais ferme, elles présentent la surface de la moche à un feu très-doux et de manière seulement à en échauffer légèrement

la superficie ; cette petite opération lui donne un peu de couleur, et la surface alors paraît comme figée, mais il faut y prendre garde pour s'en apercevoir. Tous les vases qui reçoivent le lait, les instrumens qui servent à la préparation du beurre, sont toujours tenus dans la plus grande propreté, et ce soin influe beaucoup sur sa qualité.

On lit dans le nouveau Dictionnaire d'Agriculture, Paris, 1821. — Tom. II, pag. 425, note de M. Bosc, d'après M. Tessier.

« La nature particulière du beurre de Bretagne ne » tient ni aux herbages, ni aux vaches, mais au mode » de fabrication. Ce beurre est d'une excellente nature, » parce qu'on le fait avec de la crême jeune, et généra- » lement en grande quantité à la fois. Dès qu'il est fa- » briqué et lavé, on le met, après l'avoir arrosé de lait » frais, par gâteaux aplatis plus ou moins gros, mais » rarement de moins de 3 et de plus de 6 livres, sur une » espèce de tourtière placée sur des cendres chaudes, » et on le couvre d'un four de campagne en cuivre, » couvert de cendres semblables. Il y reste quelques mi- » nutes, plus ou moins selon la force du gâteau, *et sa* » *nature est changée.* »

Cette petite manipulation est, dit-il, un secret dans quelques familles ; c'est donc un secret bien conservé, car toutes les laitières, auprès desquelles nous avons pris des informations, nous ont assuré qu'elles igno- raient ce procédé, et très-souvent nous avons vu pré- parer et préparé nous-mêmes du beurre excellent, sans le mettre en usage. Cependant, comme il a de l'analogie avec celui que nous avons mentionné ci-dessus pour rehausser un peu la couleur, il est probable que s'il a quelquefois été mis en pratique, c'était dans le même but, mais non pour changer la nature du produit. Les moches de beurre fin sont apportées à la ville sur de petites as- siettes plates de faïence ou d'étain, et recouvertes d'une petite gamelle ou écuelle de terre cuite, de fer-blanc ou de bois; mais ceci n'a pour objet que de tenir le beurre plus frais et à l'abri des impuretés. Nous pen- sons donc que le savant professeur a été induit en erreur.

D'après ce que nous venons d'exposer sur la nature du

terrain, les végétaux qu'il produit, la constitution des vaches, le peu de soins qu'on leur donne et le mode de préparation du beurre, peu différent de celui qu'on emploie dans beaucoup d'autres lieux, nous croyons pouvoir conclure que la bonne qualité de ce produit dans les environs de Rennes, ainsi que celle du lait presque toujours très-fourni en crême, sont dues, en partie, à la grande liberté dont jouissent les vaches, qu'on ne garde à l'étable que le moins possible, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce qui empêche leur lait de jamais s'échauffer, ainsi qu'aux pâturages, toujours frais et surtout bien variés. Ce petit avantage de localité rend ce beurre l'objet d'un commerce très-étendu pour la ville de Rennes. En traitant les vaches avec plus d'attention, en augmentant les fourrages d'hiver, en détruisant, autant que possible, les plantes nuisibles, il serait peut-être encore possible d'augmenter et d'améliorer leurs produits.

Fournissant de bons pâturages, nos campagnes sont loin d'être aussi favorables aux céréales. Serait-il possible d'augmenter facilement, sous ce rapport, leur fécondité? Faut-il dire des différents lieux, ce que La Fontaine disait des animaux, *toute terre n'a pas toutes propriétés*.

On vend à Rennes dans la belle saison, sous le nom de *mingos*, de la crême long-temps fouettée avec des verges d'osier dans des terrines très-évasées, mais de manière cependant à ne point la convertir en beurre. C'est un mets très-délicat, qu'on emploie comme dessert et qu'on peut édulcorer et aromatiser de différentes manières. On y apporte aussi sous le nom de fromage, du caséum égoutté dans des jonchées ou de petits paniers d'osier qui lui donnent une forme; il se mange avec de la crême édulcorée ou seulement avec le sérum.

Le lait de beurre, appelé *lait baratté*, sert à nourrir les gens de la ferme; quand il y en a beaucoup ou qu'il s'aigrit un peu trop, on le donne aux porcs. Ce lait baratté peut très-bien s'employer pour la préparation du sérum dans les pharmacies, il suffit d'en verser une petite portion sur le lait en ébullition pour obtenir sur le champ la coagulation du caséum. Il peut avantageusement rem-

placer la présure, les acides et les autres substances capables de cailler le lait.

Depuis peu d'années on essaie à Rennes ou dans les environs la préparation des fromages proprement dits, ces entreprises étant bien conduites pourront offrir des résultats avantageux.

Nous avons essayé de conserver du beurre des environs de Rennes d'après les procédés de M. Appert, et nous n'avons pas été aussi heureux que nous l'espérions dans nos essais. La première fois nous prîmes des bouteilles de verre à parois épaisses, nous les remplîmes de beurre frais, non salé, de beurre frais peu salé, et de beurre salé pour provision; nous suivîmes avec autant de soin que possible la formule de l'auteur, et quand nous ouvrîmes ces bouteilles, 6 mois après l'opération, tout le beurre était légèrement rance, mais non de manière à ne pouvoir être utilisé. Nous fîmes une seconde expérience, remplaçant les bouteilles par des pots de terre vernissée; ces pots mis dans un lieu obscur furent oubliés, et lorsqu'on les ouvrit au moins 18 mois après, le beurre s'y trouva plus rance que celui du premier essai, mais non entièrement gâté, et meilleur encore que celui qu'on vend à Paris sous le nom de beurre rance ou fort.

En répétant les essais, augmentant encore de précautions, s'il était possible, on réussirait peut-être beaucoup mieux, peut-être conserverait-on au beurre une partie des qualités qu'il possède étant frais, puisqu'on obtient facilement ce résultat pour des substances plus difficiles à conserver par les procédés simples qu'a publiés l'auteur cité ci-dessus.

Le lait et le beurre sont des produits des plus importants de l'économie rurale, nous n'entreprendrons point leur éloge comme aliment, chacun connaît les avantages qu'on en retire. Si leur usage est favorable au corps, on doit penser aussi qu'il exerce une influence salutaire sur le moral, si on lit dans les livres saints :

Butyrum et lac comedet ut sciat
Reprobare malum et eligere bonum.

F. FLEURY.

DU ROYAUME D'YSSI (1).

Que d'efforts on a faits pour retrouver dans l'ancien monde le royaume d'Yssi ! Dom Lobineau l'a placé dans le royaume d'Aginense en Bas-Léon. L'abbé Déric l'a rejeté à 12 ou 15 lieues de là, sur les rivières de Morlaix (2). Je crois qu'ils se sont tous deux trompés, et surtout le révérend père, qui de deux royaumes n'en a fait qu'un. Que diraient cependant les rois Clérodus, Hilpertitus, Ausoche, Argan et Prinitia (3), s'ils revenaient du noir rivage, et qu'ils vissent donner si gratuitement leurs états aux rois Bristokus, Ingonas, Jubal et Candidus (4) ?

Ingomar a très-bien indiqué la position de ce royaume : le malheur est qu'on ne l'a pas compris. Il dit que le roi Ausochus habitait *in capite littoris magni, à parte occidentali, in tribu Lysiâ, in commendatione Yssi* (5); c'est-à-dire, suivant l'historien Lebaud, « qu'Ausochus » demourait au chef du rivage de la grand mer, vers » la partie occidentale, en la tribu Lysie et en la com- » mendation d'Yssi » (6). Reste à savoir ce qu'on entendait par ces mots *commendatio Yssi*.

Dans le latin du moyen âge, le mot *commendatio* signifiait garde, gouvernement, vice-royauté, royaume, etc. (7). *Commendatio Yssi* signifie donc au moins gouvernement ou vice-royauté d'Yssi ; mots latins qu'Ingomar a traduits du nom breton de *Quémenet-Yssi*, qui offre le même sens, et qui était le nom d'un ancien canton de la Basse-Bretagne, au territoire de Léon.

On comptait autrefois dans ce dernier pays un évêché

(1) Près Lesneven.
(2) Lobin., Vies des SS., pag. 143. — Dérie, t. 4, pag. 156.
(3) Rois d'Yssi.
(4) Rois d'Aginense.
(5) Ingomar, dans D. Morice, pr., t. 1.er, col. 204.
(6) Lebaud, page 80. Tout ce qu'on rapporte ici de cet auteur est traduit d'Ingomar.
(7) Voy. Ducange et autres.

et deux petits diocèses ou archidiaconés ; savoir : l'archidiaconé d'Ack ou d'Aginense, et celui de Quémenet-Yssi. Ces trois gouvernements ecclésiastiques avaient succédé aux trois gouvernements civils ou royaumes, qui régissaient ce pays avant l'établissement des évêchés.

L'archidiaconé d'Yssy avait pour chef-lieu Trégarantec, antique et mémorable paroisse (1), où l'on trouve encore de nos jours la section du *Lysien*, qui n'est évidemment que la tribu Lysienne dont parle Ingomar. C'est donc là qu'était jadis le royaume d'Yssi ! C'est là qu'était placé le vieux palais d'Ausoche (2) ! Là, règne maintenant un morne silence, où jadis l'on entendait les chants de l'allégresse. Voilà donc ce qui subsiste de ce magnifique palais, quelques débris épars ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain. Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire ! comment a pu périr un si puissant empire !

Le royaume d'Yssi n'était pourtant que de dix-sept villages, du temps même du roi Clérodus, le monarque ysséen le plus vaillant, puisqu'il fut *deux fois coiffé de petits bonnets de lauriers*. Clérodus eut trois fils « qui » avaient apporté en terre un merveilleux signe sur cha» cun leur épaule dextre ; c'est à savoir que l'aîné ap» porta un arc tendu, le second un fer de lance et le » tiers un épée ; ce qui voulait dire qu'ils seraient ce » qu'en effet ils ont été, moult preux dans les combats. » Ils avaient pour devises sur leurs écus : *Carantez è » peb amzer ; è peb hont léaldet*, c'est-à-dire, cha» rité en tout temps ; en tout chemin loyauté » (3).

A Clérodus succéda son petit-fils Hilpertitus, qui n'avait du bon Titus que la finale de son nom ; car il était méchant et très-*grignoux* (4). Il laissa la couronne à son fils Ausochus.

---

(1) Dont le nom veut dire *trève charitable*, parce qu'à l'époque d'une affreuse épidémie elle donna asile aux habitants de Plouider.

(2) Sur le bord de la route de Lesneven, à Landivisiau, près de Porlach et de la chapelle de Jésus, où tout passant doit lire, sur la façade de l'église, ce vieux et doux précepte : *In nomine Domini Jesu omne genu flectatur.*

(3) Mss., Bibl. roy.

(4) Effectivement, le mot breton *hilper* ou *chilper* désigne un homme d'humeur bizarre, chagrine et querelleuse. Le nom du roi Chilpéric n'a pas d'autre origine : *Chilper-rich*, le roi chagrin, le roi *grignoux*.

Dieu avait donné au bon roi Ausochus une fille unique d'une rare beauté (1), à laquelle les jeunes princes d'Aginense offrirent leurs vœux les plus tendres ; mais ce n'était pas dans la ville de Tolente (2) que le ciel lui avait choisi un époux.

Depuis quelques jours, le roi Ausochus s'était absenté pour aller voir le roi Millic dans la terre de Kéran (3) ; la jeune Pritelle (c'était le nom de la princesse) était restée seule au palais avec ses gouvernantes (4). Il arriva que Juthaïl, jeune roi de la Domnonée (5), qui s'était égaré à la chasse dans la forêt de Lestrémeur (6), fut conduit, par le hasard, ou plutôt par l'amour, dans le palais d'Yssi, où la jeune Pritelle le reçut avec tant de grâce et de modestie que le prince en devint amoureux. Le soir même, en dormant, il eut un songe, dans lequel il vit la jeune princesse tout entourée de casques, de cuirasses, d'épées, de lances et de hallebardes ; songe affreux qu'il se fit expliquer par le devin Tholosinus, fils d'Onis le Satyrique, lequel répondit à l'envoyé du prince que « si son maître épousait la fille d'Ausochus, » il en aurait un fils, qui vaudrait moult en la che» valerie terrienne. Et ces paroles rapportées à Juthaïl, » il demanda la princesse à ses parents, à bénédiction » nuptiale et licence paternelle (7) ; et, comme il la » connut, elle eut un fils qui fut baptisé par l'évêque » Guédonus et nommé Judicaël, puis après fut nourri » jusques à l'âge de trois ans chez Ausochus, son aïeul, » dans le pays d'Yssi !

» Quand il fut en l'âge de trois ans, il fut mené au » palais de son père, en Domnonée, et devint, selon » Ingomarus, aimable à toutes gens, de grande et belle » stature, et d'un très-doux parler. Toutesfois ne » s'adonna-t-il pas à l'étude des lettres, ains apprit

(1) *Domino dispensante, habebat filiam speciosam Pritellam nomine.* Ingomar.

(2) Capitale du royaume d'Aginense.

(3) En Trélaouénan.

(4) Je crois pourtant qu'elle avait encore sa mère ; car Ingomar avertit que Juthaïl en laissant sa femme en Yssi, la recommanda à son beau-père et à sa belle-mère, *socero, socruique suæ*, etc.

(5) Royaume dont Gaël était la capitale.

(6) Aujourd'hui Coatlestremeur en Plounéventer.

(7) En 590, Ingomar, lieu cité. Le Baud, pag. 82.

» l'Oraison Dominicale et le Symbole des Apôtres seu-
» lement. Il fréquenta la chevalerie terrienne, où il
» s'exerça tellement que toutes choses que les chevaliers
» les plus robustes ne pouvaient faire, Judicaël les fai-
» sait, n'étant pourtant qu'en âge puéril; et quand il
» vint en l'âge viril, il confondit, par agilité de son
» corps et force de ses bras, maintes compagnies en-
» nemies dont il était environné, et pour tout dire
» enfin, *sicut verris robustus inter porcos, ità rex*
» *Judicaëlus.... inter hosten* (1).

Long-temps après Ausochus, son gendre et son petit-fils, régna Argan sur la terre d'Yssi, lequel accompagna Charlemagne dans ses guerres, où il fit de merveilleux exploits, et périt à la bataille de Roncevaux (2). Le Tasse l'a célébré dans sa Jérusalem (3), et nos troubadours bretons ont redit long-temps ses hauts faits aux vieux châtelains d'Argol, d'Aginense et d'Yssi (4).

Puis fut le roi Priuitis,

Qui n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura (5).

Le tour des évêques vint après celui des rois dans le royaume d'Yssy. Or donc, Judicaël avait eu plusieurs enfants de la reine Morone, fille d'Even ou Candidus, monarque d'Aginense. L'un deux, nommé Arnec (6), devint évêque dans le pays d'Yssi (7). Son évêché n'était pas très-étendu; il renfermait en tout vingt ménages, encore même comptait-on pour deux celui du saint prélat.

Trivac'h ozac'h, ha trégont greg,
Ha plac'h an escop d'a uguenvet.

(1) Lob., pag. 148.
(2) L'an 778.
(3) Il a extrait ce qu'il en dit de l'archevêque Turpin, contemporain d'Argan.
(4) D'Argentré, liv. 2, ch. 8. Il cite également l'archevêque Turpin.
(5) M. Bérenger.
(6) Voy. Gallet, pag. 818.
(7) La paroisse de Trégarantec l'a toujours considéré depuis comme son bon ange et son patron.

Cependant, Saint-Arnec avait promis un don à Saint-Vigan, son voisin. « Je te donne, lui dit-il un jour, » tout le terrain que tu pourras parcourir pendant que » je dormirai. » Et Saint-Arnec de s'endormir, et Saint-Vigan de se mettre tout aussitôt en course; mais ce n'est pas à pied que le saint voyagea. Il prit un cheval, et, pour mieux courir du pays, il monta avec son pégase sur la tour de Saint-Eloi (1), d'où, prenant son essor, il parcourut en l'air tout le diocèse d'Yssi, si bien que Saint-Arnec, à son réveil, fut obligé, pour octroyer le don par lui promis de céder son évêché à Saint-Vigan. Ainsi le dit l'histoire du royaume d'Yssi, qui se termine en cet endroit.

Fait au manoir des Tourelles, en Yssi (2), *l'an* 1825.

MIORCEC DE KERDANET.



APERÇU

SUR LES ANCIENS VENÈTES DE L'ARMORIQUE,

CONSIDÉRÉS D'ORIGINE PHÉNICIENNE.

Selden, écrivain anglais, versé dans l'étude de l'antiquité, a comparé les Venètes de l'Armorique aux Carthaginois (3). Le savant évêque d'Avranches, Huet, dans son histoire sur la navigation des anciens, leur fait un reproche d'avoir ignoré combien les peuples de Vannes avaient eu de réputation dans les affaires de la mer. Ce reproche, qui n'est pas absolument fondé, a pu détour-

(1) Eglise entre Lesneven et Landerneau, dédiée par Saint-Arnec à Saint-Eloi, qui avait été l'ami particulier du roi Judicaël.

(2) Le château des Tourelles était jadis une des meilleures forteresses de cette région. Rebâti deux ou trois fois depuis le temps des monarques Yssiens, il fut refait à neuf, l'an 1501, par René Le Moyne et Marie de Brézal, jeunes époux, qui, suivant une vieille inscription qu'on voit encore en cet endroit, n'avaient à cette époque, entre eux deux, que 34 ans.

(3) *Carthaginienses pœnorum primi fuere; quin etiam de Venetis Galliæ occidentalis circaligeris, fluvii ostium.*

(SELDEN, *de dominatione maris.*)

ner des esprits portés aux investigations nationales de s'occuper d'un sujet aussi curieux, par la crainte de manquer d'appui chez les écrivains de l'antiquité.

Le géographe Morel qualifie les Venètes de l'Océan, de très-belliqueux par terre et par mer, en même temps, de très-anciens (1). Nous ne savons rien des guerres qu'ils ont pu soutenir ou entreprendre par terre, et cependant nous n'ignorons pas qu'il a existé vers le IV.e siècle un écrivain breton du nom de *Silvius Bonus* qui a écrit un livre sur les guerres des Venètes *de Bellis Armoricanis* (2), nous disons des Venètes par ce qu'ils étaient le premier peuple parmi les Armoricains. La privation de ce livre ne peut manquer d'être sentie par les personnes qui goûtent les recherches auxquelles nous nous livrons.

A l'égard de leur antiquité elle est telle que Polybe, Strabon, et l'empereur Julien ont mis en doute si ce n'était pas les Venètes de l'Océan qui ont fondé ceux de l'Adriatique; on peut voir à ce sujet, une dissertation dans le dictionnaire de Lamartinière, au mot Vénète, elle est fort intéressante.

Nous ne sommes point aussi dépourvus d'autorités parvenues de l'antiquité que l'a pensé M. Huet, nous en avons une irrévocable et qui seule suffit pour établir et maintenir la réputation des Venètes dans les affaires de la mer, c'est celle de Jules César. Il n'est personne qui, en lisant le III.e livre des Commentaires ne se pénètre du degré d'élevation ou se trouvait alors dans la marine un peuple qui, par ce seul moyen de faire la guerre, arrêta aussi long-temps la marche conquérante d'un si grand capitaine, il n'est personne dis-je qui ne se convainque d'après le récit de César, de la puissance et de l'habileté des peuples armoricains réunis sous l'autorité des Venètes.

---

(1) *Venetes Armoricæ Britanniæ populi, terra marique bellicossisimi, et antiquissimi.* (*Lexicon, géog.*, MOREL.)

(2) D'Argentré regrette ainsi la perte de ce livre : « Nous n'aurions pas métier de recueillir comme d'un naufrage les reliques de nos origines, icelui Silvius Bonus était voisin des temps ou en savait la vérité ».

Martial le cite pour avoir critiqué les poësies d'Ausonne.

Jules César n'est pas le seul à parler de cette guerre, Strabon la rappelle, il confirme les faits rapportés dans les Commentaires et entre dans de nouveaux détails dont n'avait pas parlé le premier écrivain; Hérodote et Diodore de Sicile parlent aussi du commerce de l'étain que les Grecs faisaient avec les Venètes (1).

Il suffira donc de lire le IIIe livre des Commentaires pour avoir la plus haute idée de la puissance sur mer des Venètes il y a plus de deux mille ans. Mais ce n'est pas ce qui nous occupe aujourd'hui.

Il n'est plus question de tracer le tableau de leur marine si puissante, tant par la force de leurs vaisseaux en particulier que par l'ensemble de la flotte formidable qu'ils opposèrent aux Romains. Nous essaierons, ici, à l'aide des notions prises dans l'antiquité des nations qui leur ont été contemporaines de faire rejaillir sur eux une partie des lumières qui nous semblent propres à les placer au même niveau historique où ces nations se sont elles-mêmes placées. Pour parler plus clairement, nous essaierons de mettre de pair l'histoire des anciens Venètes avec celle des anciens Espagnols et Anglais dont on peut se rendre compte en consultant les établissements des Phéniciens en Espagne et en Angleterre.

Depuis long-temps, il est vrai, nous soutenons à peu près seul, les idées que nous reproduisons aujourd'hui avec de nouveaux arguments; l'improbation et le dédain dont elles ont été accueillies par certaines personnes ne changeront rien à la ligne que nous nous sommes tracée en 1814; nous considérons donc les Venètes anciens comme descendus d'une colonie phénicienne qui a dû communiquer aux habitants qu'elle trouvât dans cette contrée sa langue, sa religion, ses

(1) Hérodote sur les îles Cassiterides s'exprime ainsi: je ne connais pas les iles Cassiterides d'où vient notre étain, car les Grecs l'achetent, soit immédiatement des Phéniciens, ou des *Venètes*, ou des Narbonniens : et Diodore de Sicile dit qu'il était apporté de Vannes à Narbonne en trente jours.

Il est possible qu'on l'apporta ainsi à dos de mulets pour fournir au marché de Narbonne, ce qui n'exclut pas que les Grecs navigeant dans l'Océan, ne l'achetassent directement des Venètes.

mœurs et ses habitudes. Quant aux habitants indigènes au pays d'Armorique, qui rencontrèrent les Phéniciens, nous ne recherchons point d'où ils étaient venus et quel était leur nom ; nous pensons même que cela est impossible à découvrir (1) ; mais avant d'aller plus loin il est à propos de dire que les Venètes ont aussi été connus dans l'antiquité sous le nom de *Cyantes*, *Cinetes*, *Cineti* et *Cinesii* (2). On peut consulter Ortelius dont l'autorité est d'un grand poids, l'évêque d'Avranches est de ce sentiment. Mais les Grecs ont désigné de ce même nom des peuples sur les côtes de la Gallicie, d'où quelques écrivains ont voulu attribuer à ces derniers le passage d'Hérodote qui place des Celtes voisins des Cinesiens, et *Fuller* prétend que ce nom avait été donné à nos Venètes, parce qu'ils peignaient leurs vaisseaux en bleu.

On connaît encore, près de Vannes, la paroisse de Ciné ou le territoire de Ciné, *broc Ciné*. Je sais que dans la principauté de Galles, en Angleterre, il y a la grande et la petite Cynète. Les Grecs ont apporté beaucoup de confusion dans l'histoire, en donnant des noms communs à des peuples différents ainsi qu'à des îles ; par exemple, ils ont nommé *Cassitenides*, celles qui produisaient de l'étain ; ainsi les *Sorlingues*, ou îles *Scilley*, sont désignées par eux sous le nom de *Cassitenides*, de même que des îles sur les côtes du Portugal, et enfin d'autres dans les mers de l'Inde. Ils ont généralisé le nom de Celtes ou Keltes à tous les peu-

(1) S'il est vrai que l'Académie celtique n'accueillit pas d'abord mes opinions très-opposées aux bases sur lesquelles elle s'était établie, il n'en a pas été ainsi de l'Académie des antiquaires de France qui a pris la place de la première.

En 1822 je lus au bureau de cette respectable Académie un précis de mon travail sur le Morbihan, alors feu M. Langlès était président, il fixa l'attention des membres sur ce qu'on avait appelé jusqu'alors mon système, il prétendit qu'il était trop soutenu pour qu'on ne le prenne pas en grande considération, et il ajouta que les recherches auxquelles se livrait l'Académie, n'admettaient plus d'opinions exclusives et j'en appelle aux membres qui étaient présents à cette séance.

(2) Passage d'Hérodote : « Les Celtes confinent aux Cynesiens, qui sont le dernier peuple qu'on trouve à l'occident de l'Europe. »
(4.e *L.*, *c.* 2.)

ples de l'ouest de l'Europe, comme encore aujourd'hui dans l'orient on désigne par le nom de Francs, tous les différents peuples de l'Europe; à Constantinople, le quartier des Francs est composé de Russes, d'Anglais, d'Espagnols. Diodore de Sicile donne des bornes à l'étendue de la Celtique, dans l'intérieur de la Gaule, au-dessus de Marseille (1). On connaît encore un mont Celtique en Auvergne. Les Gaulois, dit Strabon, *l. c. IV*, qui habitaient la province Narbonnaise, s'appelaient autrefois Celtes, et je pense que les Grecs, à cause de la célébrité des Celtes de Narbonne, en ont étendu le nom sur le reste de la Gaule. Ces Celtes Gaulois se sont mêlés en Espagne avec les Ibériens, et l'on ne sait pas si les premiers ne venaient pas de l'Espagne, où leur langue paraîtrait s'être conservée parmi les descendants des Cantabres, qui sont les Basques d'aujourd'hui.

Nous nous arrêterons un moment sur ce peuple particulier par sa langue et ses habitudes. En nous en rapportant aux anciens historiens de l'Espagne, nous voyons les Basques placés là où étaient des Celtes dans les temps anciens, et M. Depping (voyez Histoire ancienne d'Espagne, publiée en 1811) croit qu'ils ont pu conserver le langage celtique; notre compatriote Latour-d'Auvergne, auquel on peut aussi s'en rapporter sur l'étude du bas-breton, ayant résidé en Biscaye, n'a trouvé aucune ressemblance entre le bas-breton et le basque (2).

Cependant l'une ou l'autre de ces deux langues est le celtique, voilà ce qu'il faudrait rechercher à l'aide de l'histoire.

L'auteur des Origines gauloises a conclu que la Biscaye devait avoir reçu une colonie phénicienne. Mais les Phéniciens n'ont pas dû avoir de relations avec un peuple relégué dans des montagnes, et qui ne leur offrait que

---

(1) Il est bon d'avertir d'une chose que beaucoup ignorent, c'est qu'on appelle Celtes les peuples qui habitent au-dessus de Marseille et au milieu des terres. (*L. c. V.*, *etc.*, 32.)

Dans le Cantal, on appelle encore une montagne du nom de mont Celtique, *mons Celticus*. (V. *Notice sur l'Auvergne*, par de Larbre, 1807.)

(2) Voyez page 126 et suivantes de ses Origines gauloises.

du fer ; il paraît plus naturel de les voir s'établir sur des plages accessibles, là où ils trouvaient le plomb et l'étain ; pour nous, nous pensons avec M. Depping, que le basque pourrait bien être un reste du celtique, et alors il restera à découvrir d'où provient le bas-breton.

S'il faut admettre, avec Latour-d'Auvergne, une colonie phénicienne en Biscaye, ce sera du moins une preuve que ce peuple Phénicien a colonisé un point de nos côtes océaniques, et alors il n'y a donc rien d'extraordinaire de les voir y transporter d'autres colonies.

Revenons aux Venètes Armoricains et disons que s'ils eussent été Celtes, la gloire de leur réputation sur mer se serait étendue à la nation celtique, mais on ne connaît point d'historiens qui aient vanté les Celtes comme grands navigateurs et prépondérants sur la mer.

Le même Latour d'Auvergne a placé dans ses origines gauloises l'expression suivante : *Veneti populi intercel-tos* (1), et il a prétendu qu'il l'avait prise dans les commentaires de César, mais on ne voit point que César ait dit pareille chose ; au surplus, si les Venètes ont été compris parmi les Celtes rien n'empêcherait qu'ils aient reçu dès la plus haute antiquité une civilisation qui leur a été apportée par mer avec un langage, une religion, des mœurs, des habitudes différentes de celles des Celtes dont on ne parla dans les Gaules que deux siècles avant l'ère chrétienne.

Une particularité qui pourrait se rattacher à l'état de civilisation des Venètes, c'est de savoir quel auteur ancien a écrit, qu'à l'extrémité de la Gaule, sur les bords de l'Océan il existait un peuple qui vivait dans la mollesse, suite d'une longue civilisation.

J'ai dit que je chercherais des lumières chez les nations contemporaines des Venètes pour les faire rejaillir sur notre histoire Armoricaine ; maintenant, voyons ce qui se passa dans les îles britanniques lorsque Jules César y aborda.

Il y observa deux peuples différents, celui qui habi-

---

(1) Voy. pag. 231 des Origines Gauloises. Ce passage se lit dans Raimond Marlianus, sur les commentaires de César, dans une édition des commentaires de 1547, mais ne se trouve point dans le texte.

tait les côtes et celui qui vivait dans l'intérieur, le premier avait des mœurs douces, affables; et le second était dans un état voisin de la barbarie. Strabon va plus loin, en parlant de ceux des côtes, il les représente portant de longues robes qui leur descendaient à la cheville du pied, et Tacite dit qu'ils avaient les cheveux noirs et crépus différents du reste des Bretons, d'une complexion bazannée, et par là ressemblaient aux Espagnols. Ils étaient appelés Silures et venaient d'une colonie phénicienne, parce que ce nom était phénicien, et Solin apprend que les îles qui joignaient l'Angleterre étaient appelées Britanniques, parce qu'elles produisaient des mines d'étain, lorsque le reste de l'Angleterre portait le nom d'Albion. On appelle encore du nom de Silures une partie de la principauté de Galles.

Les écrivains les plus instruits de l'Angleterre ne doutent plus que les Phéniciens n'y aient apporté la civilisation. L'établissement de ces habiles spéculateurs de l'antiquité y est tracé par plusieurs écrivains de cette nation d'une manière positive, surtout par le docteur *Aylet Sammes* (1), professeur à l'Université de Cambridge, très-versé dans les langues orientales.

Instruit par des hommes si éclairés, nous voyons les Phéniciens trafiquer en Angleterre, et s'établir premièrement dans des îles adjacentes à la grande terre, s'avancer sur les côtes du Cornwall et ensuite sur les bords de la Severne. Alors nous nous demandons, si auparavant de s'être introduits dans les îles Britaniques, les Phéniciens ne s'étaient point engagés dans de semblables entreprises sur nos bords Armoricains. Ces présomptions nous paraissent très-plausibles, lorsque nous voyons ce peuple de commerçants sortir du fond de la Méditerranée, y déposer çà et là des colonies, et progressivement s'avancer sur les côtes d'Espagne, fré-

(1) Le docteur Sammes a écrit dans la préface de son livre, qu'il ne s'arrogeait pas l'honneur de la première découverte de ce genre d'antiquité, que le crédit d'une si belle hypothèse ne reposait pas sur une si faible autorité que la sienne; et il ajoute, qu'un savant français, Bochant, ayant traité largement des voyages des Phéniciens et fait connaître leur commerce sur les côtes occidentales de l'Europe, il avait cru devoir illustrer son pays en profitant des lumières d'un homme si savant.

quenter les nôtres et se rendre jusque dans la mer Baltique pour y chercher de l'ambre.

Ce serait trop long de nommer ici les colonies qu'ils fondèrent, et pour rappeler leur ancienne navigation, il faudrait remonter au-delà du temps d'Homère, puisque ce poëte les cite dans ses vers ; lui-même devait avoir été instruit à leur école, lorsqu'il représente la terre comme une île environnée d'eau, qu'il fait le soleil se lever et se coucher dans l'océan, qu'il décrit le bouclier d'Achile, dont les bords se terminent à la mer. Peu après la guerre de Troie on vit les Phéniciens fonder des colonies sur les côtes de Libie, en dehors du détroit; enfin, les livres Saints nous parlent assez clairement des richesses que les Tyriens accumulaient chez eux par leur habileté dans le commerce ; c'est *surtout dans l'intervalle des règnes de David et de Cyrus qu'ils parvinrent au plus haut degré de splendeur, et c'est alors probablement qu'ils établirent de nombreuses colonies dignes émules de la metropole, qui faisaient fleurir à la fois en Europe, en Asie et en Afrique le commerce et l'industrie au milieu des nations barbares.* (M. Depping.)

A-t-on bien raison de s'étonner de ces choses, lorsqu'on sait qu'un homme avec des mœurs simples et douces (Thomas Payne), fut, il y a deux siècles, s'établir en Amérique avec quelques amis, et y fonda le commencement d'une colonie qui donna naissance à beaucoup d'autres, qui présentent aujourd'hui cette même différence que César remarqua lorsqu'il aborda en Angleterre.

Guidés par l'esprit de commerce, les Phéniciens semblaient destinés par la providence à le propager dans tout le monde ; ils ne s'avançaient point chez les nations avec lesquelles ils voulaient entrer en liaisons par des moyens violents, ils ne voulaient point conquérir par l'épée, mais bien plutôt s'introduire chez les peuples en leur demandant leur amitié ; si dans la suite ils eurent des guerres à soutenir, ils se servirent de leur or pour trouver ailleurs que chez eux des soldats, principes toujours adoptés par les nations commerçantes.

C'est ainsi que nous les voyons descendre sur les parties méridionales d'Espagne. L'Andalousie, Grenade

reçurent leurs premières colonies ; ils fondèrent Malaca, Cordoba, Cordoue et nombre d'autres villes qui se reconnaissent encore aujourd'hui d'origine phénicienne. Mais Gades ou Cadix (1) fut considérée par eux comme le point le plus favorable sur l'océan, pour de là, faire des expéditions lointaines.

Ces établissements coloniaux leurs fournissaient les moyens de s'étendre en relation avec les peuples qui les joignaient, et par là de se procurer des hommes pour monter leurs vaisseaux et aussi des colons pour fonder de nouvelles colonies ; c'est ainsi qu'on peut répondre à ceux qui n'ont d'autres objections à faire sur ces nombreuses migrations des Phéniciens, si ce n'est que la Phénicie était un trop petit pays pour les avoir produites. A l'appui de ce que nous venons de dire, nous rappelons que Tacite compare les Bretons de la côte de l'Angleterre à des Espagnols, et les Irlandais se disent provenus d'une colonie Milésienne., venue elle-même de l'orient et établie en Espagne avant de passer en Irlande.

La politique des Phéniciens fut de ne point considérer leurs colonies comme sujettes de la métropole, mais plutôt de même qu'une mère est à l'égard de ses filles ; c'est pourquoi tous ces essaims sortis de la mère-patrie avaient pour elle le respect d'enfants pour leur mère, et lui procuraient des bénéfices perpétuels qu'elle n'aurait pu conserver par une politique contraire, c'est de cette manière qu'ils s'établirent en Lusitanie, où une inscription romaine, dernièrement reconnue près le cap Finistère, rappelle qu'une forteresse y fut rebâtie avec les briques d'une tour phénicienne. Ce fait nous a été rapporté par l'amiral anglais sir Sidney Smith qui l'*avait vu*. Les Phéniciens peuplèrent les côtes du golfe de Biscaye ; tel est le sentiment des auteurs es-

---

(1) Strabon, lib. 3, dit que Cadix pouvait passer pour la ville la plus peuplée après Rome. D'où l'on peut croire que de grandes migrations en sont sorties, surtout lorsqu'on fait attention au passage suivant de Tacite :

« Autrefois, les transmigrations ne se faisaient que par mer »... On rend compte d'une colonie de 30,000 personnes sorties de Carthage et transportées en Afrique, sur l'océan, dans soixante vaisseaux.

pagnols. L'objet important de leur commerce avait pour but l'achat des métaux et surtout de l'étain ; ce métal se trouvait alors sur nos côtes, et le passage suivant de Strabon nous le fait assez connaître.

» Quant à l'étain, dit-il, ce n'est point au rapport » de Possidonius sur la superficie de la terre, qu'on le » trouve, comme quelques historiens l'ont débité, mais » on le tire également des mines. Il y a des mines de ce » métal chez les peuples barbares qui habitent au-delà » des Luzitains, ainsi que dans les isles Cassitéride et » dans les isles britanniques » (1).

Après les Luzitains et les Gallicieus, leurs voisins, qu'on peut confondre avec les premiers, venaient les Cantabres, qui n'ont jamais fourni de l'étain, non plus les Aquitains; mais les Venètes, qui suivaient ces derniers et qui étaient placés entre les Aquitains et les isles Britanniques, devaient en avoir en abondance sur les bords de la mer, puisque, par une circonstance fortuite pour notre opinion, ce métal s'est retrouvé de nos jours dans les entrailles de la terre, sur cette même côte où florissaient jadis les Venètes; la mer, depuis cette époque, s'est singulièrement avancée sur la terre, et roule depuis nombre de siècles sur les parages engloutis où l'on doit supposer qu'existaient les mines dont parle Strabon, puisqu'il est vrai que les flots en apportent des morceaux sur le rivage, circonstance qui a fait connaître à des esprits judicieux et éclairés la présence du métal dans les environs de Piriac, circonstance aussi qui paraissait *heureuse* pour le pays, et fait regretter qu'on ne donne pas de suite à une si précieuse découverte ; mais l'étain n'était pas seulement sur les côtes de la Vénétie proprement dite, il se retrouvait aussi chez les Ossismiens, leurs voisins. On peut consulter le géographe Ortelius, il cite un passage d'Avienus : *OEstrimides insulæ plumbi et stani divites*. Ainsi voilà des isles sur la côte du Finistère qui était riche de plomb d'étain ; les Grecs ont dû les désigner sous le nom de Cassiterides (2).

(1) Nous devons regretter une lacune de 40 lieues qui se trouve dans la carte de Ptolomée, et précisement sur notre côte du Morbihan.

(2) Il faut observer que ces îles sont appelées *Insulæ Veneticæ*, dans les anciennes cartes. Pline les nomme ainsi.

D'après de tels faits, on voit que les Phéniciens qui ont été attirés en Angleterre par la recherche des métaux n'ont pas dû manquer de s'arrêter sur nos côtes, et nous sommes portés à croire qu'ils y fondèrent des établissemens avant de passer dans les îles britanniques. En nous rappelant l'habitude qu'ils avaient de s'établir dans les îles voisines des continents, nous pensons qu'ils se fixèrent d'abord sur des terres, sinon séparées de la côte des Venètes au moins formaient-elles des presqu'îles. Les ravages que la mer a faits sur cette côte l'ont rendue méconnaissable depuis l'époque à laquelle nous nous attachons. Nous ne sommes pas éloigné de croire que Belle-Isle, dont le nom breton, *Guidel*, signifie séparé, joignait alors les terres qui s'avançaient au large des îles Hédic et Houat.

Nous avons recherché le plus minutieusement tous les renseignements qui pouvaient nous conduire à savoir ce qu'était le *Mare Conclusum* de César, et nous nous sommes convaincus que ce que nous appelons aujourd'hui l'immense rade de Quiberon n'était alors qu'un canal étroit, la mer s'étant avancée partout sur cette côte de plus d'une lieue Depuis l'époque citée, elle a fait les mêmes envahissements au moins autour des îles que nous venons de nommer, de sorte que si l'esprit se reporte à ces temps éloignés il reconnaîtra en face des côtes du Morbihan des terres dont on peut préciser à peu près l'étendue, et qui certainement ont existé; et c'est là où nous plaçons les établissements des fondateurs de la colonie, et c'est dans ces positions abritées des vents de l'ouest et du midi que nous supposons avoir existé les villes des Venètes placées, selon César, sur des pointes avancées en mer, *in extremis linguis*.

C'est une tradition très accréditée en Europe, que l'Horcule Phénicien a produit l'Hercule Gaulois, mais sans nous attacher à la définition de ces deux Hercule et de tant d'autres du même nom, nous savons que cette même tradition veut qu'Hercule soit venu par mer dans les Gaules. Ainsi s'explique M. Dupleix (1) à cet égard : « nous tirerons de la fable ce qu'elle peut pré-

(1) Dupleix, hist. de la Gaule. Gosselin. *De veterum Gallorum*.

» senter de vrai ; mais lorsque toutes les traditions nous » parlent d'un Hercule venu dans les Gaules, nous » croyons qu'il est possible de prouver d'après les au- » teurs consultés, l'arrivée de cet Hercule sur les côtes » de l'Océan. » Guillaume *Marcel* explique mieux le fait en soutenant que la religion des Druides est venue par l'Armorique, parce que le nom d'Hercule donné au soleil est l'explication de la fable, *orti es Britannia Druidæ sed Gallicanaquæ et Armorica dicta.*

Ces navigations des Phéniciens dans nos mers sont encore rappelées par un écrivain du XV.ᵉ siècle. *Jean Lemaire* dans ses illustrations de la Gaule, décrit un incendie qui, long-temps, consuma les montagnes des Pyrénées, lequel incendie, brûlant la terre, fit connaître une mine d'argent, ce qui fournit au poëte historien une occasion de rappeler les voyages des Phéniciens dans nos mers, qu'il tenait de ses recherches dans l'antiquité. » *Par* avanture, dit-il, certains marchands de Phénicie » qui est en Surie passant par là et connurent tantôt » la valeur du métal, s'y firent échange avec lesdits » bergers pastoureaux et en chargèrent leurs vaisseaux. »

Des autorités plus certaines, nous indiquent les Phéniciens allant trafiquer sur les côtes méridionales de l'Angleterre ; ces autorités sont *Pomponius Méla, Diodore de Sicile, Tacite.*

Si les ports de Tyr, de Sidon, exportaient les productions de l'Inde qu'ils recevaient de l'intérieur de l'Asie, si les Carthaginois, les Mossiliens, allaient chercher au-delà du Bosphore les produits des contrées que baigne la mer Noire et venaient les échanger avec les métaux et l'ambre des peuples hyperboréens, comment nos côtes auraient-elles été seules privées d'établissements phéniciens de même qu'ils en ont fondé ailleurs.

L'abbé Desfontaines dans son histoire des ducs de Bretagne a écrit que les Venètes ont été les plus habiles navigateurs du monde, sans en excepter les Phéniciens, c'est peut-être beaucoup trop dire ; mais leur position ne les plaçait-elle pas de manière à faire le commerce du nord avec l'Angleterre qui était leur marché. *Albion Emporium Venetorum* a dit Strabon. Les vaisseaux de la Vénétie, qui selon César étaient si fortement construits et dont les voiles étaient de peau, n'étaient-ils

pas ainsi voilés pour les navigations septentrionales (1).
Leurs navigations dans le nord n'ont-elles point produit une ou plusieurs colonies. On trouve dans la Baltique le golphe *Venedes* et des *Ostiens* ou *Ossismiens*, chez les Sueves; Tacite remarque qu'on y parlait la langue des Bretons. Du temps de César, les Venètes exigeaient des droits sur les bâtiments qui passaient, ces droits des Venètes semblent s'être reproduits dans ceux dits *de bris* qu'avaient nos ducs, droits qui s'étendaient jusqu'à Bordeaux, mais Solden qui les contestait ne manque pas de dire, à moins qu'on ne veuille parler des Venètes de César, ce qui serait différent. *Nisi quod de Venetis Armoricis ex Cesari velis hic excipiendum.*

Si l'on n'admet pas que les anciens Venètes ont dû leur état florissant dans l'ancien monde, aux mêmes causes que celles auxquelles on attribue l'élévation des colonies phéniciennes en Espagne, il faudra convenir que ce sera une espèce de miracle de les voir parvenus tout-à-coup à tant de puissance sur mer qu'ils étaient les premiers sur toutes les côtes océaniques, et cela étant placés près des peuples Méditérannécns qui ne se donnaient nullement à la science de la marine. Mais tout s'explique naturellement quand on s'accorde avec les faits cités et incontestablement vrais des historiens anciens qui ont établi les voyages et les colonisations des Phéniciens sur nos côtes nombre de siècles avant l'arrivée des Romains dans nos mers, pour y détruire une seconde fois Carthage. Pour peu que l'on soit jaloux de prouver nos antiquités comme l'ont fait les Espagnols et les Anglais pour leur ancienne histoire, on doit s'apercevoir qu'il ne sera pas aisé d'en chercher les preuves dans les annales celtiques.

La crainte de trop nous étendre dans cet article nous empêchera de parler au long de ce que nous pensons des villes romaines de Lok-Maria-Ker et de Vannes actuelle; ces deux villes ont dû être bâties par les Romains après la destruction des Venètes, et l'on doit supposer qu'elles l'ont été par la nécessité où ces conquérants se sont trouvés d'opposer une résistance au pillage des

(1) Nous apprenons par les papiers publics qu'en Angleterre on vient de voiler un bâtiment avec des voiles de peau.

peuples du Nord qui ne trouvaient aucun obstacle sur mer. Lok-Maria-Ker à moitié submergée, quoiqu'en dedans du Morbihan, bâtie sans doute long-temps après les villes des Venètes, nous montre ce que nous devons penser de ces villes, et si ce n'est pas avec raison que nous les supposons sous les eaux, on peut se représenter ce qu'a été l'île de Cesambre et ce qu'il en reste en face de Saint-Malo, et ce que serait cette même ville de Saint-Malo, si des mantelets la mer avait dépassé une lieue dans les terres; nous prenons Saint-Malo pour point de comparaison, parce que cette ville nous représente parfaitement ce que devaient être celles des Venètes, au dire de Jules César. Quant à Vannes actuelle, nos mêmes observations permettent encore moins de la considérer comme une ville des Venètes (1).

En nous résumant, nous voyons les Phéniciens s'être avancés peu à peu sur les côtes d'Espagne, nous voyons également la même chose se passer en Angleterre. Ramenés à nos anciens Venètes, nous observons cette puissance colossale sur mer, à laquelle ils étaient parvenus lors de l'invasion romaine, nous savons que les Gaulois leurs voisins n'étaient point adonnés à la marine, qu'enfin les Venètes étaient sur la route des grands navigateurs de ce temps lorsqu'ils allaient d'Espagne en Angleterre; reconnaissant les mêmes motifs, nous en avons conclu les mêmes conséquences, c'est-à-dire que si la civilisation a été portée par les Phéniciens en Espagne, en Angleterre, ainsi que cela est bien constaté aujourd'hui, notre pays a dû recevoir les mêmes avantages. Cette vérité qui nous paraît palpable a trouvé et trouve tous les jours de nombreux détracteurs, mais a-t-elle été soigneusement examinée à l'aide d'une critique impartiale? c'est ce que nous ne pensons pas.

---

(1) Si l'on s'était attaché à donner sa véritable explication au mot *conclusum* dont s'est servi César, on ne l'eût pas rendu par renfermé : *mare conclusum*, mer renfermée.

Le Glossaire Deducange, dit : *conclusio id est clusa*, une écluse. Le dict. d'Etienne dit : *conclusum*, *locum angustum*, et non une mer renfermée, un lieu étroit. C'est précisément ce que devait être la rade du Morbihan au temps de Jules César.

Cet objet a nécessité un mémoire dans mon travail inédit du Morbihan.

En Angleterre, on s'est servi des monuments les plus anciens, de ceux des patriarches, pour prouver l'identité d'un même culte avec l'Asie; on a rappelé des divinités communes, on a rapproché la langue des anciens Bretons de celle des Cananéens ou Hébreux; on a fait connaître une similitude entre les mœurs anciennes de l'Orient et de l'Occident. En Bretagne, on a négligé l'intelligence de ces anciens monuments, se bornant à de stériles disputes sur des mots de la langue bretonne rapprochée de celle des Gaulois (1).

Mais, dira-t-on, les Anglais ont chez eux une foule de monuments qui rappellent le culte de *Bel*, de *Bellisama*, la *déesse de Syrie*, d'*Astartée et de Mammone*, dieu et déesse phéniciens. Ces monuments sont des inscriptions latines, ce qui prouve que les Romains en soumettant les Bretons, les laissèrent adorer les divinités qu'ils avaient reçues des Phéniciens; ici, nous n'avons rien de semblable; nous savons seulement que sur les côtes de l'Aquitaine, on a trouvé un autel élevé à la déesse Bellisama. (2).

Depuis qu'en Angleterre on s'occupe de la recherche des antiquités, on a eu le plus grand soin de préserver

(1) L'abbé de *Fontenu*, Mémoire de littérature, tome VII (Mémoire de l'académie), a écrit avec autant de raison qu'il avait sans doute de connaissance des choses, ce qui suit : Qui peut douter que la correspondance qu'eurent les anciens Bretons pendant tant de siècles, soit avec les Phéniciens, soit avec les Carthaginois, ne leur eût donné une connaissance parfaite, non-seulement des mœurs et des coutumes, mais aussi de la religion phénicienne. Ce commerce même n'aurait pu se soutenir pendant un si long espace de temps si les Phéniciens n'eussent point eu dans ces îles (les îles Britanniques) de grands établissements, avec liberté d'y faire profession publique de leur religion, qui par conséquent ne pouvait être ignorée des naturels du pays; il est même très-vraisemblable que ce fut de ces insulaires dont les Saxons reçurent la connaissance du culte d'*Astartée*, c'est-à-dire d'*Isis*, par le moyen du commerce qu'ils eurent de tous temps sur les côtes des îles Britanniques.

(2) La Tour d'Auvergne, en indiquant la découverte de cette statue sous le nom de *Belisama*, dit que ce mot signifie en breton *c'est ici Bel*, ou *ceci est la représentation de Bel*. Ainsi, quand nous trouvons le mot *Bel* dans la langue bretonne, nous sommes autorisés à dire qu'il peut être question du dieu *Bel*. Nous prenons acte de cette explication donnée par l'homme le plus habile parmi les Celtes modernes, pour appuyer ce que nous avons déjà dit touchant le mot *bel* et ses dérivés. (Voy. les Origines Gauloises, page 147.)

celles qu'on y a découvertes, tandis qu'en Bretagne, on a dédaigné de pareils soins (1). A défaut de tels monuments écrits, qui cependant peuvent se retrouver tous les jours, nous avons la Bretagne entière à examiner : c'est une médaille toujours bonne à consulter, où nous trouvons journellement des signes caractéristiques de notre affiliation avec les orientaux ; les nombreux monuments que nous avons recueillis en seront des témoignages.

Si cependant nous n'avons suivi qu'un fantôme, et que ce soit sans raison comme sans réflexions que nous ayons adopté un système ridicule dès lors que nous nous éloignons du celtissisme, nous aurons donc été trompés par tous les auteurs qui nous ont guidés, et de ce nombre nous comptons le savant Bochart, auquel on ne reprochera pas l'ignorance des langues orientales.

Si cependant nos idées sur nos origines méritent quelque attention, nous pensons qu'elles sont susceptibles d'ouvrir une carrière nouvelle à ceux qui, sans prévention, voudront approfondir la question où nous nous sommes engagés. Les avantages qui pourront en résulter, seront d'abord de se fixer sur le nom de Bretagne, qu'a dû porter notre pays au moins aussi anciennement que l'Angleterre, lorsqu'on le tirera du mot Phénicien (selon Bochart) *Bratanac*, qui voulait dire terre où il y a de l'étain. On examinera si ce n'est pas nous qui avons porté des colonies dans les parties méridionales de l'Angleterre. Les érudits, rassemblant une plus grande masse de lumières sur les colonies transportées sur nos bords par les Phéniciens, lèveront tous les doutes sur la civilisation, où depuis plus de mille ans avant les Romains, on aperçoit que se trouvaient les Venètes, si ce n'est pas par eux qu'elle s'est répandue dans les Gaules. Enfin, notre histoire ancienne se rattachera à celles des Espagnols et des Anglais, pour les temps les plus anciens auxquels on puisse remonter.

(1) Il serait bien à désirer qu'on pût savoir ce que sont de petites statues en pierre, élevées sur des piédestaux, trouvées sous un tombeau formé de rochers, et qui sont rappelées à la page 248 de la 45.° livraison du *Lycée* ; il parait qu'elles sont indiquées dans l'*Essai sur les antiquités du Morbihan* ; mais on n'en trouve pas les représentations dans les gravures de cet ouvrage. Ce fait est curieux.

Plus de personnes instruites en ces sortes de choses, s'en occupant, ce ne sera plus par des plaisanteries qu'on y répondra, mais plutôt par une critique saine, qui toujours plaît, lorsqu'elle est présentée avec des formes acceptables. Ces débats font le charme de ceux qui, avec Salluste, pensent que parmi les productions de l'esprit on distingue d'abord le souvenir des faits et des choses des anciens.

Ex iis Negotiis ingenio exeriuntur, in primis Magno cesui, memoria rerum gestarum.

DE PENHOUËT.



BIOGRAPHIE NANTAISE.

LANOUE.

François de Lanoue, surnommé *Bras-de-fer*, naquit à Fresnay, canton de Bourgneuf, en 1531. Il embrassa fort jeune l'état militaire et commença sa carrière dans les guerres d'Italie. Il y annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour, en montrant une grande bravoure et un grand sang-froid dans les combats. A son retour en France, les erreurs de Calvin le séduisirent, et il embrassa la religion qu'il venait d'établir, il devint même un de ses plus ardents sectateurs et rendit les plus grands services à ses co-religionnaires. Il prit Orléans sur les catholiques, en 1567, conduisit l'arrière-garde de l'armée à la bataille de Jarnac, en 1569 et se rendit maître de Fontenay, d'Oleron, de Marennes, de Soubise et de Brouage. Ce fut au siége de Fontenay qu'il perdit un bras, qu'il fit remplacer par un bras mécanique de fer si artistement fait qu'il lui servait à tenir les rênes de son cheval et à le diriger. C'est ce qui lui valut le surnom de *Bras-de-fer*. Envoyé en 1571 dans les Pays-Bas, il surprit Valenciennes et s'en empara. Le 24 août 1572, eurent lieu les horribles massacres de la Saint-Barthelémi, la cour voulut forcer les villes où les protestants s'étaient réfugiés, à les livrer, et ces villes s'y étant refusées, on en fit le siége. Lanoue eut le commandement des troupes [illegible]ées contre la Rochelle; mais il passa du côté des

rebelles, qui professaient la même religion que lui. Cette trahison, quoique inspirée par la religion, n'en était pas moins indigne de lui ; aussi excita-t-elle dans son âme des remords qui le portèrent à chercher à concilier les protestants avec les catholiques, mais ses efforts furent inutiles, le ministre protestant Laplace, ardent et zélé pour le calvinisme, s'emporta contre Lanoue en lui reprochant avec aigreur sa modération, il l'appela faible, lâche, apostat, et porta la colère jusqu'à lui donner un soufflet. Un jeune freluquet de nos jours aurait terminé cette affaire d'une toute autre manière que notre brave guerrier. Ce dernier garda un sang-froid qui lui fait le plus grand honneur et se borna à dire au ministre : « vous « avez besoin de prendre des remèdes contre la folie. » Il le fit conduire à sa femme en la prévenant que son mari avait le cerveau dérangé et qu'il la chargeait expressément d'y remédier.

Lanoue passa en 1578 au service des états-généraux dans les Pays-Bas où il fit prisonnier le comte d'Egmont. Mais son courage ne l'empêcha pas d'être dans la suite fait lui même prisonnier; et, après cinq ans de captivité, il vint se joindre au parti d'Henri IV et donna beaucoup de tablature à la ligue. En 1589, le duc d'Aumale à la tête des ligueurs, entreprit le siége de Senlis. Cette ville manquait de vivres et se voyait sur le point de se rendre. On ne pouvait lui en procurer, parce que l'argent manquait et que les marchands ne voulaient pas lui en fournir sans paiement, Lanoue s'écria alors : « Garde son » argent quiconque l'estime plus que son honneur, ce » sera donc moi qui ferai la dépense, tandis que j'au- » rai une goutte de sang et un arpent de terre, je les em- » ploierai pour la défense de l'état où Dieu m'a fait » naître. » Il engagea aussitôt sa terre des Tournelles et réussit par ce moyen à approvisionner la ville.

Henri IV conçut pour ce héros une affection particulière dont il était bien digne, aussi Lanoue continua à le servir avec zèle et fidélité, jusqu'à sa mort qui arriva en 1591. Employé au siége de Lamballe sous les ordres du prince de Dombey, il s'y comporta avec son intrépidité ordinaire. Une brèche avait été faite au mur du château ; il voulut voir si elle était praticable, il monta sur une échelle et fut blessé à la tête d'un coup d'arquebuse. On

le transporta à Moncontour où il mourut le 21 août dix-sept jours après avoir reçu sa blessure : il fut regretté de tous ses compagnons d'armes et surtout de Henri IV : « Que je suis malheureux, disait ce grand roi, d'avoir » perdu devant une bicoque, un homme qui à lui seul » valait une province. » On peut voir tout ce qui concerne la mort de Lanoue dans les mémoires de Montmartin son compagnon d'armes qui fut aussi blessé au même siége. Ce brave guerrier qui était en même temps un excellent politique, fut pleuré des protestants et des catholiques. « Ses vertus, dit Lacretelle, furent d'abord » l'inutile censure de son siècle, et elles en furent ensuite le » modèle. »

La vie de Lanoue-Bras-de-Fer a été écrite par Moyse Amirault, et imprimée à Leyde, en 1661, in-4.°

Le brave Lanoue nous a laissé deux ouvrages bien écrits pour le temps, et qu'on lit encore aujourd'hui avec intérêt.

1.° Discours politiques et militaires sur les affaires de France. Basle, 1587, in-4.°; et la Rochelle, 1590, un vol. in-18 de 988 pages.

« On trouve, dit dom Taillandier, dans cet ouvrage, » de grandes connaissances politiques et des vues pro- » fondes. On y reconnait la sagesse et l'étendue de son » esprit. »

2.° Déclaration de François Lanoue, pour la prise d'armes pour la juste défense de Sedan et de Jamets, frontières du royaume et sous la protection de Sa Majesté : in-8.°; Verdun 1588.

LANOUE FILS.

Odet de Lanoue, fils aîné de Lanoue-Bras-de-Fer suivit les traces de son père ; il se distingua à l'armée et dans les lettres. Henri IV conserva au fils toute l'amitié qu'il avait pour le père. Il l'employa avec confiance dans les occasions les plus périlleuses, et Lanoue se signala par sa valeur et sa fidélité. On cite un trait à son sujet qui fait le plus grand honneur à notre bon Henri. Lorsqu'il fit son entrée à Paris en 1594, il était accompagné de son fidèle Lanoue. Des sergents vinrent saisir les équipages de ce dernier, à cause des engagements que son père avait pris pour soutenir le parti du roi. Lanoue ne put souffrir cet affront et alla s'en plaindre à Henri IV

qui était entouré d'une foule de personnes : « Il faut » payer ses dettes, lui dit publiquement Henri, je paye bien les miennes. » Il le prit ensuite à l'écart et lui donna ses pierreries, pour les engager à la place de ce qui avait été saisi par les créanciers. Odet de Lanoue mourut en 1618.

Nous avons de lui :

1.° Description de la tyrannie et des tyrans. Reims, 1577, in-16. Il n'avait que 17 ans, lorsqu'il fit cet ouvrage.

2.° Paradoxes que les adversités sont plus nécessaires que les prospérités, en vers. La Rochelle, 1588, in-12.

3.° Poësies Chrétiennes. Genève, 1594, in-8.°

MARTIN DE LANOUE.

M. Huet, dans sa statistique parle d'un Martin de Lanoue qui n'était pas de la même famille que les précédents. Il était maître es-arts et a enseigné avec succès les mathématiques à Nantes vers la fin du XVII.e siècle. Il est auteur d'un traité d'arithmétique fort estimé de son temps, mais qui est peu consulté à présent. Ce traité a eu deux éditions ; la première à Angers, en 1666, 1 vol. in-4°. La seconde à Nantes, chez Dorion, en 1671, aussi in-4°. Il a encore fait imprimer à Nantes, chez Querro, en 1681, un traité sur l'art de vérifier les écritures.

J. LE BOYER.



SECONDE LETTRE

D'UN MORBIHANAIS A UNE MORBIHANAISE (1).

Quand je me suis permis d'entrer en lice contre vous, Madame, je croyais n'avoir en tête qu'une seule dame, et comme je regardais nos débats comme un simple jeu d'esprit sans conséquence, j'ai combattu sans inquiétude pour l'avenir, ou plutôt j'ai escarmouché gaiement, et

(1) Voyez les pages 120 et 240 du 8.e volume.

au lieu de me mettre en frais d'érudition et de me hérisser de grec, je n'ai pris pour arme qu'une aiguille acérée, semblable à ces illustres grenouilles qui, avant de marcher au combat, armèrent leurs bras de brins de jonc piquants, en guise de lances, comme on le voit dans le noble poëme de la Batrachomyomachie.

Maintenant que je me vois menacé d'avoir sur les bras toute une athénée, je vois le danger de ma position, et il n'est plus temps de rire. Vous êtes présidente d'une société savante, et j'ai l'honneur d'en présider une aussi. Si deux académies venaient à se déclarer la guerre et à se heurter, comme deux astres lumineux, quel fracas, quel incendie dans le Morbihan ! Que le ciel nous préserve d'un tel malheur. *Dii talem avertite casum.*

Je vous propose donc, Madame, de terminer l'affaire par des éclaircissements et par des concessions réciproques et de conclure un traité de paix d'après les dispositions suivantes :

ARTICLE 1.er Je reconnais que M.me la présidente a beaucoup d'esprit, des connaissances variées et un style agréable. Ce n'est pas la peur, c'est la conviction qui me dicte cet aveu.

ART. 2. Je reconnais que M.me la présidente a usé à mon égard de procédés pleins de politesse et d'une indulgence excessive. Cet aveu que j'ai déjà fait est commandé par la reconnaissance et par la justice.

ART. 3. Je suis convenu dans ma première lettre que dans ce passage de l'essai : « Si on veut seulement dire » que Dariorig, capitale de la Vénétie, au temps de » Ptolomée, était située en cette commune (de Lot-» Maria-Ker) et qu'après la ruine de cette capitale » on en transféra le titre à la ville de Vennes, *je ne m'y* » *oppose pas.* » Je suis, dis-je, convenu qu'il y a de la faiblesse dans ce passage et qu'il a pu induire à croire que je renonçais à l'opinion pour laquelle je m'étais déclaré précédemment. Vous voyez que je m'expédie franchement.

Mais avouez aussi, Madame, que cette faiblesse est l'effet de ma modération et une simple expression de politesse, puisque dans la même phrase j'ajoute : « *quoique je* » *sois beaucoup plus porté à croire que Vennes a tou-* » *jours été le chef-lieu de la Vénétie* » ce que je déclare ailleurs pour la troisième fois.

ART. 4 J'ai présenté tous les *tumulus* comme d'anciens tombeaux, parce que je voyais cette opinion appuyée par un grand nombre de faits et d'autorités, les unes anciennes, les autres modernes, et que je ne connaissais rien qui me portât à en douter.

A tout cela vous n'avez opposé que ces paroles : « Nous » n'en persistons pas moins à croire qu'elles (ces émi- » nences) ont dû souvent servir à d'autres destina- » tions. »

Une simple dénégation n'est pas une réfutation, et vous ne refuserez pas d'avouer que j'ai pu, sans être exigeant et difficultueux, vous demander les preuves.

Maintenant vous me renvoyez à la 40.e livraison du *Lycée*, comme si je devais y trouver la lumière que je désirais, et je n'y vois que ces paroles : « Nous » soupçonnâmes (en voyageant et en considérant des » *tumulus*) que tant d'immenses travaux n'avaient pu » être exécutés pour honorer seulement les cendres des » morts. »

Ainsi, à des preuves de fait et des témoignages historiques, vous n'opposez qu'un soupçon et vous pensez que je dois me contenter d'un système improvisé au milieu des distractions d'une promenade de curiosité. Madame, un travail archéologique, pour être solide, demande des recherches faites à loisir et de longues méditations :

» Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
» Jamais (de promeneurs) ne fut l'apprentissage. »
(*Boileau.*)

Si j'étais dans votre position, je ne balancerais pas à en faire l'aveu avec cette aimable franchise qui honore les Armoricains, que le commerce des étrangers n'a pas pervertis, et dont j'ai remarqué avec plaisir, plus d'un trait dans votre lettre.

Vous tirez parti de certains monticules modernes, qui peuvent être pris pour des tombeaux, et qui, en effet, sont toute autre chose : il y a long-temps que je le sais. Je connais quelqu'un qui prit d'abord une certaine butte conique pour un tombeau gaulois, et qui en la fouillant y trouva un tuyau de pipe ; ce qui l'étonna fort et le désapointa, car il n'avait jamais lu dans aucun auteur Grec que les Celtes se délectassent à humer la fumée de

la nicotiane. Aussi, pour éviter ces cruelles et ridicules méprises, je me garde bien de placer au nombre des Barows, les éminences qui me sont suspectes de nouveauté.

Je vous accorde donc sans difficulté qu'on peut se tromper en prenant des levées de terre récemment formées pour des combelles anciennes. Mais accordez-moi à votre tour que les *tumulus* réellement anciens, qui sont les seuls dont j'ai parlé, sont de vieux tombeaux, et nous serons d'accord. Avouez du moins que vous avez laissé subsister mes raisons dans toute leur force.

Des affronteurs fabriquent quelquefois divers ustensiles, par exemple des lampes, dans le goût Romain, non pour les faire servir à l'éclairage, mais pour les vendre aux curieux, à qui ils espèrent faire accroire que ce sont des pièces antiques, et plus d'un colonia a été pris à ce piége. Voudriez-vous en inférer que les lampes qui sont véritablement romaines, n'étaient pas destinées à répandre la lumière dans les appartements.

Art. 5. Selon des auteurs modernes et même selon des anciens : « Les Gaulois ont, dites-vous, consacré des » temples à des divinités et notamment à Isis, et nul » doute que ces temples n'eussent des idoles. »

Je veux bien croire, sans examen, que nos ancêtres aient connu et adoré Isis; qu'elle ait eu un temple et image au village d'Issy, auquel elle aura donné son nom; qu'elle en eut un autre dans l'emplacement de l'église de Saint-Germain-des-Prés, où, en effet, son simulacre a demeuré pendant plusieurs siècles; je croirai encore si vous vous voulez que cette déesse avait un temple à Rennes, au lieu où est la maison de la ci-devant Abbaye de Saint-Georges. Car Albert-le-Grand, notre compatriote, le dit, et c'est un écrivain qui sait beaucoup de choses inconnues aux savants.

Mais j'ai avancé seulement que les divinités, soit romaines, soit égyptiennes, étaient inconnues aux Gaulois avant la domination des Romains, sans le nier pour les temps postérieurs.

Si donc vous voulez me trouver en défaut, vous avez à me faire voir qu'avant la conquête de la Gaule par César, on élevait parmi nous à Isis des simulacres à forme humaine. Or, comme vous en trouverez la preuve impossible, vous serez d'assez bonne foi pour avouer que les auteurs qui l'ont cru, ont confondu les temps.

Art. 6. Pour établir que les Gaulois avaient des images figurées de leurs divinités, M. K... semble vouloir tirer parti de César, qui parle des *simulacres* de leurs dieux, et du dictionnaire qui définit le mot *simulacre* par ces équivalents, *statue, image en relief, figure en représentation.*

Je réponds à M. K... que presque tous les mots des langues se prennent tantôt dans leur sens rigoureux, qui est le primitif, et tantôt dans un sens plus étendu, par une figure très-commune, que Gresset nomme *la catachrèse à double face.* Le mot *feuilles*, par exemple, qui d'abord ne signifiait que des feuilles d'arbres, s'est ensuite étendu aux feuilles de papier, aux feuilles de fer-blanc, aux feuilles d'or, de carton et d'ardoise, qui toutes sont plates et minces ainsi que les feuilles d'arbres.

Il en est de même du mot *simulacre.* Dans le principe, il ne convenait qu'à des images figurées; car sans doute *simulacre* vient de *similitude*; mais il est d'usage de l'appliquer à tout ce qui, sans être semblable par ses formes à un objet, est établi pour le représenter; et, afin qu'on ne m'accuse pas de chercher une échappatoire dans une théorie abstraite, je cite un exemple tiré de M. Goguet « Cet art, dit-il (la sculpture), a été long-» temps inconnu aux Grecs. Leurs *simulacres* étaient de » simples poteaux ou de grosses pierres. » (De l'origine des lois, etc. II époq. liv. II, ch. 5). Autre exemple: « Le *simulacre*, dit Pelloutier, auquel ils (les Scythes) » attachaient son culte (celui du dieu de la guerre), était » une épée. » (Hist. des Celt., tom. 5, liv. III).

Il paraît, Madame, que vous avez fini, non sans verser des pleurs, par renoncer au sentiment de M. K...; ainsi je n'ai qu'à applaudir à votre droiture. Vous avez fait de vous-même ce que je vous aurais priée de faire.

M. K... croit me serrer de plus près, en m'opposant à moi-même. Il me cite *Babouin* et *Babouine*, deux menhirs dont j'ai dit qu'ils sont terminés par des faces d'homme. Il me rappelle encore deux petites figures humaines que j'ai vues, et qui ont été tirées d'un tombeau gaulois, et il laisse à conclure de tout cela, que j'ai reconnu parmi les Celtes des statues de leurs divinités.

Il ne manque à ce raisonnement qu'une seule chose, qui est la vérité dans les suppositions. Car ai-je dit, ai-je insinué quelque part que les deux bamboches de Tré-

dion et les deux figurines sépulcrales de l'Ile-aux-Moines soient des images de divinités gauloises. J'ai été bien éloigné d'avancer un fait si opposé à mon sentiment, et si je ne l'ai pas avancé, que devient la conclusion de M. K...?

Ce que je vous prie ici de reconnaître, Madame, c'est qu'en cette rencontre sa logique n'a pas été assez exacte.

Art. 7. On m'avait écrit que la statue de Quinipili tient un morion dans une de ses mains et une pomme dans l'autre. Au casque de Mars et à la pomme de Pâris, qui pouvait méconnaître Vénus? Je vous ai répété ce qu'on m'avait écrit, mais, s'il vous en souvient, je le répétai sous une forme dubitative, parce qu'en effet j'en doutais. J'avais raison de me défier de ce rapport; car une personne qui vient de visiter cette déesse m'a assuré qu'elle ne tient rien dans ses mains, qu'elles sont ouvertes et appliquées sur sa poitrine. Ainsi rien ne vous empêche de revenir à votre premier sentiment (que pourtant vous n'avez pas prouvé). Mais je persiste aussi dans le mien touchant la déesse, en reconnaissant l'incertitude de la conjecture que j'ai hasardée, touchant l'ange qui en est un appendice.

Cette conjecture n'est pas la seule que je me sois permise. Mais je n'en proposai aucune que lorsque toute lumière me manquait, touchant la nature des monuments. Quand vous userez avec cette sobriété du droit de conjecturer, personne n'aura celui d'y trouver à redire. Mais lorsqu'un des bassins de la balance est chargé de faits et de documents historiques; des dénégations qui les laissent subsister et des conjectures sans preuves sont un poids trop faible pour la faire pencher. C'est un aveu que je vous ai déjà demandé et que je sollicite encore.

Telles sont, Madame, les bases du traité que je vous propose, et si, comme je l'attends de votre bon esprit et de votre caractère conciliant, vous voulez bien les approuver, tout est consommé. Aussitôt après l'échange des ratifications, il y aura paix et amitié entre nous et entre nos académies respectives: nous passerons l'éponge sur nos petites picoteries: nous brûlerons vos articles et les miens, pour allumer le calumet de la réconciliation.

MAHÉ, *chanoine.*

DIX-HUITIÈME NOTE EN ITALIE (1).

Si, après avoir quitté Livourne et notre maudit chébec napolitain, nous roulons à présent si agréablement dans la belle plaine que féconde l'*Arno*, c'est, sans nul doute, l'effet d'une détermination que la philosophie des sens externes pourra expliquer à son avantage; car, à bord du chébec, tous étaient offensés, tandis que tout concourt ici à les flatter : de sorte que nous semblons réellement répondre à leur appel. Cependant, que cette exclusive philosophie ne croie point, en cette occasion, son triomphe assuré. Une disposition interne, qui n'est point de son ressort, entre aussi pour beaucoup dans notre renonciation au voyage maritime de Marseille. Cette disposition, c'est la curiosité, acte qui, depuis la création du monde, s'est constamment manifesté dans notre existence, et qui, certes, ne peut être attribué à la puissance des sens. En effet, puisque le but vers lequel tend la curiosité leur est encore inconnu, il faut bien que l'âme devienne accessible à celle-ci par d'autres intermédiaires que par eux. Dès-lors, il faut aussi que nous admettions une philosophie du sentiment, pour expliquer ce qui ne peut l'être par la philosophie des sensations.

Quoi qu'il en soit de l'origine des idées (sentiments ou sensations aperçus), nous devons consigner ici que c'est la curiosité de visiter le littoral occidental de l'Italie, qui nous entraîne en ce moment.

Nous sommes en pleine Toscane, non cette aride et poudreuse Etrurie des Apennins, que nous avions traversée en nous rendant de Bologne à Florence, mais dans la fertile province qu'a enrichie la paternelle administration de *Léopold*. Le pays, du pied des montagnes à la mer, que nous tenons sur notre gauche, est

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436, et 545 du 5.e volume du *Lycée*; 124, 260, 302, 484 et 579 du 6.e volume, 241 et 406 du 7.e volume; 40, 264 et 350 du 8.e volume.

tout à fait uni, et si plat que nous ne pouvons deviner si les flaques d'eau, que nous apercevons au loin, viennent de la Méditerranée, ou de la pluie qui est tombée en abondance ces jours-ci ; mais il est dans le plus brillant état de culture, et nous le trouvons industrieusement coupé par des canaux qui, communiquant à l'Arno, multiplient les denrées, puisqu'ils en facilitent les débouchés. Ce qui est presque toujours le cas pour les canaux et pour tous les moyens économiques de transport.

Nous arrivons à *Pise*, que nous parcourons avec un intérêt très-vif.

En voyant cette ville magnifique et ses beaux quais sur les deux rives de l'Arno, ses portiques et ses somptueux édifices gothiques, on s'imagine facilement qu'elle a pu être le siége d'une puissante république, rivale de Gènes et de Florence au moyen âge. Elle avait conquis la Sardaigne, la Corse et Carthage ; elle comptait plus de cent-cinquante mille citoyens, et marquait dans le monde politique comme Gènes et Venise ; elle fournissait, concurrement avec ces villes, les vaisseaux qui transportaient les croisés dans l'Orient, s'enrichissait comme elles aux dépens de ceux-ci, elle devint militaire pour défendre ses richesses. Les guerres des Guelfes et des Gibelins ont causé sa ruine : elle s'était déclarée contre les papes en faveur des empereurs ; les Génois, alors Gibelins, remportèrent sur elle, à la fin du quatorzième siècle, une victoire navale si complète que sa marine en fut totalement détruite : elle ne s'est jamais relevée de cet échec. Toute puissance politique est éphémère ; mais celle qui repose sur le commerce maritime paraît l'être encore plus que les autres. C'est pendant ces troubles que le tyran *Ugolin* s'empara de l'autorité, pour la perdre bientôt, et subir dans une tour le terrible supplice qu'a si énergiquement décrit Le Dante.

Pise, après sa défaite par les Génois, n'a peut-être pas encore manqué de gloire ; mais la république a dû éprouver toutes les vicissitudes qui atteignent la faiblesse. Elle a appartenu à Florence, puis a été rendue libre par Charles VIII de France, puis conquise par Louis XII, puis, enfin, reduite de nouveau par les

Médicis, à la planète de qui elle n'a plus servi que de satellite.

C'est aujourd'hui un beau squelette, comme le deviendrait Nantes, si des accidents naturels ou politiques venaient à y fermer la Loire. Ses cent-cinquante mille habitants sont réduits à vingt mille ; mais ses beaux monuments, ceux qui furent élevés avec tant de solidité au temps de sa splendeur, subsistent encore en pleine conservation. Nous y visitons la cathédrale, le baptistère, le *Campo-Santo*, la fameuse *Tour penchée* et l'église des chevaliers de Saint-Etienne.

La cathédrale (*il Duomo*) est toute en marbre de Carrare, et dans ce genre tudesque qui est un peu inférieur au brillant gothique du quatorzième siècle; mais elle est vaste et fort noble. Il y règne une obscurité qui s'accorde très-bien avec le caractère religieux, mais qui aurait dû épargner la dépense des tableaux précieux qu'on y a enfermés, car on les voit à peine. Les soixante et douze colonnes de marbre et de granit qui soutiennent le plafond, proviennent apparemment de plus anciens édifices, car elles m'ont paru de dimensions différentes. Il faut le croire ainsi, à moins qu'il ne fût dans le goût des architectes du temps de montrer la fécondité de leur imagination en se livrant à cette bigarrure qui va beaucoup au-delà de la diversité connue des chapiteaux gothiques. Les portes de bronze sont belles comme celles du baptistère de Florence, et dignes comme elles d'être appelées les portes du paradis: elles sont, il faut le dire, l'ouvrage de Jean de Bologne.

Nous admirons, dans le baptistère, une chaire en marbre, sculptée au XII.ᵉ siècle, avec une correction de dessin et une délicatesse d'exécution qui feraient le plus grand honneur aux artistes de nos jours. Quand elle fut faite, sur les ordres de simples marchands, on ne produisait en France à nos rois que de maussades magots. — Le Custode ne manque jamais de regaler les visiteurs du fort écho qui retentit sous la belle rotonde de ce monument qui, comme tous les semblables de l'Italie, est séparé de l'église principale, afin, sans doute, que celle-ci ne soit jamais souillée par la présence des non encore régénérés par le baptême.

Le sol du cimetière, ou *campo santo*, est composé de terre sainte, apportée à grands frais de Jérusalem par les Pisans. — Cette terre a, ou avait, la propriété de consumer les cadavres en vingt-quatre heures; on ne nous le prouvo qu'en nous montrant un tableau où sont hideusement peints les rapides progrès de cette décomposition: une analyse chimique du sol l'expliquerait peut-être plus lucidement. Il faut se représenter le *campo santo* comme un vaste cloître entouré de portiques en marbre; sous ceux-ci ont été amoncelés des tombeaux antiques, anciens et modernes, rangés si méthodiquement qu'on ne sait plus si c'est un lieu de sépulture ou un musée. Sous ce dernier rapport, il est digne de fixer l'attention: au milieu de tombeaux très-pieux, nous y voyons un beau sarcophage, orné d'une chasse de Méléagre qui, je crois, a été publiée par le père Montfaucon. Les murailles du cloître sont revêtues de peintures à fresque que le gardien du lieu voudrait nous faire admirer; celui-ci exécute apparemment, en sollicitant l'examen, des ordres qui furent donnés il y a trois cents ans et que le respect pour la tradition a empêché de rapporter: le fait est qu'ils sont désormais inutiles, car les peintures sont aujourd'hui détériorées et presque indéchiffrables.

Rien autre chose à dire de l'eglise et du couvent des chevaliers de Saint-Etienne, sinon que c'est du marbre et toujours du marbre poli comme dans la cathédrale, le baptistère et le *campo santo*. Cette matière précieuse rehausse toujours le mérite d'un grand édifice, quel qu'il soit d'ailleurs. L'église de celui-ci est fraiche et fort élégante, le couvent est gothique, quoique l'ordre religieux et militaire auquel il est consacré, ne date que de Côsme I.er de Médicis; peut-être avait-il servi à un autre usage auparavant. Les chevaliers religieux de Saint-Etienne avaient quelqu'analogie avec ceux de Malte, quoique plus modernes. Comme eux, ils devaient combattre les Turcs et possédaient quelques galères. Cette institution parait être tombée en désuétude, et il n'en reste plus que quelques trophées, ou drapeaux, enlevés aux Ottomans et suspendus aux voûtes de l'église. S'il existe encore des commanderies, elles sont à la dis-

position de la cour qui y trouve l'occasion de répandre quelques faveurs.

La merveille de Pise est cette *Tour penchée*, sur laquelle on a fait tant de dissertations pour savoir si l'architecte avait eu ou non l'intention de l'élever perpendiculairement. Elle a 188 pieds de hauteur, elle est en marbre, et ornée de sept rangs de colonnes, superposés les uns aux autres : cette magnificence ne souffre pas qu'on établisse une comparaison entre elle et les misérables tours penchées de Bologne, qui ne sont que de laids parallélipipèdes en briques. Elle est enfin inclinée de quinze pieds, et la plate-forme qui la surmonte est horizontale; dispositions contradictoires qui font éclore les disputes sur le plan primitif du monument. — Notre *cicerone*, qui, sans doute, n'appartient à aucune académie, nous donne de cela une explication qui nous parait satisfaisante. Suivant lui, un architecte avait élevé la tour perpendiculairement jusqu'au deuxième ou troisième rang de colonnes, le terrain étant venu à fléchir, la construction pencha sans désunion des parties, et on l'abandonna dans cette position effrayante pendant quatre-vingts ans. Comme elle ne tombait pas, un second architecte en calcula les conditions statiques et entreprit de l'achever, en travaillant perpendiculairement sur la portion déjà inclinée; il lui suffit, pour cela, de tenir les colonnes des quatre rangs supérieurs, de quelques pouces plus longues du côté de l'inclinaison que du côté opposé : par ce moyen, il atteignit l'horizontalité qu'on remarque aujourd'hui sur la plate-forme. — Nous n'avons pas mesuré les colonnes, mais ce serait chose facile à faire; les archives de la ville doivent renfermer des traces de la partie historique que nous raconte le *ciccrone* : comment se fait-il qu'avec de semblables éléments qui se trouvent là sous la main, les savants aient encore besoin de controverser ? — Quant à nous, à qui cela importe assez peu, nous nous trouvons satisfaits du système qui vient d'être exposé : nous tenons le second architecte pour un habile homme et les hommes qui ont ordonné ce monument pour des magistrats très-magnifiques. — Peut-être, cependant, trouverait-on plus de mérite à l'érection d'un pont, au creusage d'un

port, ou à l'établissement d'un môle, mais comme cette question ne nous regarde pas, puisque nous ne sommes pas de la paroisse, nous nous séparons des Pisans sans chercher à l'approfondir.

Nous reprenons notre voyage : les barrières d'une nouvelle principauté s'ouvrent devant nous, et vers le soir nous arrivons à *Luques*.

Toute la ville est brillamment illuminée pour célébrer la délivrance à Cadix du roi d'Espagne, frère de la grande-duchesse ici régnante. La foule se porte au spectacle, elle nous y entraîne; nous croyons qu'il va s'y passer quelques solennités politiques; point du tout, la cour ne s'y trouve seulement pas, et pas un Luquois ne nous parle de Ferdinand : c'est la *Didon* de Rossini qui a mis tout le monde en émoi. L'illumination est de commande, l'empressement pour le *maëstro* est de sentiment. Voyons ce qui nourrit ce sentiment.

Musique spirituelle et brillante, souvent bruyante, airs délicieux, chœurs énergiques, enchaînement de notes qui semblent produire des perles et des diamants; mais il nous semble que nous avons entendu les mêmes motifs dans maints autres opéras italiens. Dans lesquels s'est-on imité, pillé, répété, c'est ce que nous ignorons. Voilà *Tacchinardi* qui nous avait tant charmés à Paris par l'excellence de sa méthode; il représente le sauvage Yarbe et se garde de s'émouvoir, de peur d'altérer la pureté de son chant; aussi est-il froid. Il lui arrive cependant une fois de s'abandonner à un grand mouvement dramatique, et comme le chant n'en reste pas moins correct, il est couvert d'applaudissements; preuve que les Italiens peuvent écouter un opéra autrement que comme un simple concert. La cantatrice qui porte le sceptre de la reine de Carthage est charmante, elle a une voix délicieuse; elle chante comme on le fait à Naples, et quoique les airs dans lesquels elle soupire son amour, nous paraissent moins expressifs que ceux dont Piccini a embellis la Didon française, si elle va moins au cœur, elle flatte si agréablement l'oreille, qu'il faut rendre les armes à la séductrice syrène. C'est une femme qui remplit le rôle d'Enée. Mais quelle femme! le plus beau *contr'alto* qu'on puisse imaginer, même après avoir entendu M.me *Pasta*. Venez en France, étonnante *Pizaroni*, venez à

Paris recueillir des suffrages, que nous commençons à être dignes d'offrir à votre talent.

Nous sommes dans une chétive ville de 18 à 20,000 habitants, et l'on voit cependant qu'on trouve le moyen d'y réunir trois chanteurs du premier ordre. C'est que pour la musique, qu'elle idolâtre et qu'elle cultive avec un grand succès, la princesse de Lucques ne regrète aucun sacrifice et qu'elle est merveilleusement secondée en cela par ses sujets, enthousiastes de ce bel art. — Toute la dépense est appliquée au théâtre pour lequel on néglige la résidence même du souverain; car celle-ci est un simple palais qui serait à peine remarqué à Rome et à Naples.

Lucques mérite cependant d'être aussi considéré sous un autre rapport plus sérieux. Cette ville faisait, comme toute la Toscane, partie des états de la princesse Mathilde, au temps de Grégoire VII. Elle avait éprouvé toutes les vicissitudes des guerres Guelphes et Gibelines, lorsque, vers la fin du XIV.e siècle, elle *acheta* sa liberté politique d'un légat du pape, qui y gouvernait alors, et se constitua en république. L'état était au pouvoir de cent-cinquante familles patriciennes qui ne se donnaient des chefs que pour deux mois, de sorte qu'à peu près toutes parvenaient à la suprême autorité à tour de rôle, et le reste de la population n'avait aucune part à ce gouvernement prétendu républicain. Notre spirituel Dupaty s'est peut-être trop moqué de cette bizarre institution, car le fait est que le pays prospérait et que les terres y sont en excellente culture: c'est que la bonne administration vaut mieux encore que les bonnes constitutions. — En 1801, les Français, maîtres de l'Italie, se bornèrent, à l'égard de Lucques, à introduire un peu plus de démocratie dans ses lois: la sagesse des anciens patriciens avait empêché que l'état fût compromis comme l'avaient été Modène, Parme et la Toscane. Mais Napoléon n'aimait plus les républiques; il fit donc si bien que celle-ci fut métamorphosée en grand duché pour sa sœur Eliza Bacciochi, et cette princesse, sous la puissante influence de son frère, perfectionna ce que l'ancienne administration avait commencé. De belles routes furent établie sur toutes les directions utiles; on en jouit encore aujourd'hui. — A

la chute de Bonaparte on voulut simplifier l'étude de la géographie en réduisant, sans respect pour les droits acquis, le nombre des états indépendants. L'Autriche aurait sans doute fait réunir Lucques à la Toscane; mais il fallait une indemnité à la malheureuse infante d'Espagne, Marie-Louise-Béatrix, à qui Napoléon avait enlevé Parme, pour lui conférer le royaume d'Etrurie et le lui retirer ensuite. Les cabinets de Paris et Madrid eurent encore assez de crédit au congrès de Vienne, pour faire adjuger à l'ex-reine le grand duché de Lucques, avec l'expectative de celui de Parme, à la mort de l'ancienne impératrice des Français. Ainsi Lucques cessera probablement un jour d'être une ville de cour, et retournera, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la vie privée. Comme la grande duchesse a été reine éphémère d'Etrurie, elle se fait donner, ainsi qu'à son fils, le titre de majesté royale; circonstance assez singulière, que de voir une princesse de la famille des Bourbons conserver un titre royal qu'elle ne tient que de la république française, et que paraissent lui refuser les grandes puissances de l'Europe.

Nous avons peu de temps pour visiter l'église cathédrale, qui est d'architecture gothique, style plus rare en Italie qu'il ne l'est dans le nord : on y montre quelques peintures estimées. Dans la plus grande partie de la ville, les rues sont étroites; c'est peut-être fort à propos pour se garantir de la chaleur; mais il faudrait qu'on y fût propre. — Lucques et Pise ont des eaux thermales que fréquente toute la haute noblesse de l'Italie, qui attirent les riches oisifs d'Angleterre, de Russie et d'Allemagne, et en rendent le séjour extrêmement brillant en été. Lucques tire, dit-on, de beaux profits de ce concours et de la présence de la cour; mais, comme cette source doit être intermittente, on fera bien d'appuyer la prospérité du pays sur la large base de sa belle culture d'oliviers et de muriers.

Le petit état de Lucques a ses douanes comme les grands royaumes; voici que nous traversons une souveraineté encore plus petite, qui a aussi les siennes; c'est celle de la Duchesse de *Mazza-di-Cararra*. Les voyageurs seraient fort incommodés de cette multiplicité de barrières, s'il n'était facile de les franchir sans visites, au moyen de quelques *scudis*.

Au bourg de *Pietra Santa*, nous voyons deux belles églises en marbre, avec parois de cette matière ; c'est que nous approchons des célèbres carrières de Cararra.

A *Cararra*, ce ne sont pas seulement les monuments publics que nous trouvons construits en beau marbre poli : les plus rustiques chaumières en sont ornées aux portes, aux seuils et aux croisées. Tout est ici voué à l'art du statuaire : de simples auberges offrent à leur entrée, de bonnes copies de l'Apollon du Belvedère et de la Vénus Callespidge. Un artiste de Rome, ou de Paris, fait et arrête chez lui son modèle en terre ; il l'apporte ici, et sous ses yeux, l'ouvrier de Cararre tire sa statue du bloc, la lui met au point et ne lui laisse que la dernière touche à donner ; on y trouve économie de transport et garantie contre les tâches, ou imperfections qui ne peuvent se découvrir dans une pièce de marbre qu'à mesure qu'on l'ébauche. La répétition des mêmes travaux en facilite la pratique et révèle parfois le génie ; de sorte que souvent le simple manœuvre de Cararra devient un artiste ; du moins, y trouve-t-on aisément à bien faire exécuter un buste pour 200 à 240 francs, ou la copie passable d'une statue pour 25 à 30 louis.

Nous aurions bien quelques velléités d'aller visiter les carrières, mais il faudrait nous détourner de deux lieues. Nous nous bornons à les reconnaître de loin dans les montagnes qui sont sur notre droite.

Nous ne ferons pas l'éloge des routes qui coupent les états de la vieille Duchesse de Massa-di-Cararra. A la mort de cette princesse, sa souveraineté doit aller se fondre dans celle de Modène, de sorte que l'administration étant provisoire, et d'ailleurs peu incitée par son chef, les travaux publics sont négligés. Considérons cependant que cette fâcheuse situation paraît tenir aux personnes plus qu'aux institutions ; car, au fait, Parme est aussi en usufruit, et de grandes choses s'y exécutent.

A défaut de modèles pour les ingénieurs, nous offrirons aux peintres de beaux sujets d'études. Le pays, montueux, présente à chaque pas, des accidents pittoresques. Du sein de majestueuses forêts, s'élèvent de vieux chateaux dont les tourelles et les machicoulis rappellent les temps poétiques de la féodalité, en même

temps que leurs vastes dimensions, leurs ornements recherchés et le marbre précieux dont ils sont construits retracent les prodiges de la féerie qui venaient, si à propos, embellir les aventures chevaleresques.

Nous avons couché à *Sarzane*, sur le territoire Ligurien, et nous y passons la matinée pour attendre l'écoulement des eaux de la *Magra*, fleuve qui est à sec pendant les trois quarts de l'année et qu'en peu d'heures, un orage convertit en torrent impraticable. Une grande rue fort belle, une place assez vaste, mais irrégulière, deux églises éblouissantes de marbres et de dorures; du marbre, et toujours du marbre à presque toutes les ouvertures des maisons; voilà ce que nous remarquons dans cette ville. C'est jour de marché, ce qui est d'un grand prix pour qui n'a qu'un coup d'œil rapide à donner à une contrée. Les *contadine*, ou villageoises vont jambes nues et portent des jupons très-écourtés. Elles ont le bas du corps fort bien, nous en voyons de si bien découplées qu'elles pourraient poser pour des peintres qui ne voudraient pas traiter une nature trop distinguée. Leurs petits chapeaux de paille nous paraissent si galants que nous en emportons des échantillons à Paris et à Nantes.

Les eaux impétueuses de la *Magra* ont baissé, mais elles sont encore impétueuses, nous traversons ce fleuve avec difficulté sur bac fort mal installé qui fait diriger des vœux vers les beaux ponts modernes des états de Parme; nous entrons dans un pays fort gai, orné de jolis villages posés sur diverses croupes des Apennins, toutefois nous ne pouvons dans notre journée atteindre plus loin que *la Spezzia*.

Voilà trois jours que nous voyageons à forfait avec un *vetturius* italien, vu que nous avons laissé notre voiture à Naples. Nous ne faisons que 10, 12 et 5 lieues par jour, il y aurait de quoi impatienter des gens d'affaires; mais nous en avons peu, nous sommes dans un bon carrosse, à peu de frais, sans embarras de postillons et d'auberges, le voiturier se chargeant de nourrir, et très-tolérablement, les personnes qu'il transporte. Nous pouvons nous arrêter où la curiosité nous retient, ou faire à pied de longues pormenades; nous nous trouvons fort bien de cette méthode. Nous nous en accommodons

d'autant mieux que nous accompagnons en France deux jeunes et jolies dames, à nous recommandées par le Consul français à Livourne : On peut prendre patience à ce prix. Miss H...., retourne en Ecosse et promène déjà dans les Apennins les douces rêveries qu'elle va nourrir près de ses lacs mélancoliques. Sa vive compagne, née aux rives de la Seine, nous charme par sa gaîté, son esprit et ses talents, ajoutons avec justice, par son aimable raison. — Roulez, bon *Dominico*, roulez aussi lentement qu'il vous plaira.

La petite ville de la *Spezzia* était appelée à de hautes destinées. Bonaparte en voulait faire un grand port militaire, les citadelles protectrices étaient déjà élevées; cent solliciteurs demandaient déjà les lucratifs emplois... Fragilité des projets humains ! On n'avait pas encore eu le temps d'établir les chantiers de construction, lorsque la catastrophe arriva. — Le golfe est très-vaste, et comme il paraît que le mouillage y est partout très-profond et très-bon, on pourrait y mettre, protégées par les deux forts, les flottes les plus considérables.

Nous avons tout le temps de visiter les rues mesquines de cet avorton de Brest et d'assister à un misérable concert, où se trouvent à peine dix à douze auditeurs payant. Un étang de peu d'étendue, sans fond, dit-on aux crédules; une source d'eau douce qui sourdit avec violence sous la mer; telles sont les curiosités qu'on voudrait nous faire admirer ; mais nous leur préférons le bel aspect que présente le golfe entouré de montagnes verdoyantes qui se réfléchissent agréablement dans les eaux. De l'extrémité d'un tout petit môle qui s'avance dans la mer, on a ce spectacle dans sa complète magnificence, et l'on en garde volontiers le souvenir.

Au-delà de la *Spezzia*, nous entrons dans une contrée à collines qui déversent des ruisseaux bruissants et sont couvertes d'antiques châtaigniers. Nous sommes saisis du rapport qu'ont les sites avec ceux de notre joli val d'*Orvault ;* la saison automnale accroît la ressemblance, et rien ne peut empêcher que nos compagnons de voyage subissent les descriptions qu'avec une tendre effusion nous leur faisons de notre cher pays. La route est d'abord mauvaise, puis si exécrable jusqu'à *Borghetto*, qu'il nous faut marcher à pied pendant

quatre heures, tandis que six hommes soutiennent la voiture des deux côtés pour l'empêcher de verser. Ce mauvais pas est tout ce qui reste imparfait de la belle communication que les Français avaient commencé à établir de Gênes à Florence, pour éviter de traverser les Apennins. *Borghetto* est peut-être le plus laid bourg de l'Italie, de sorte que nous avons vu les deux extrémités de la chaîne des curiosités qu'offre la Péninsule. — De ce bourg à *Sestri di-Levante*, rochers stériles, hautes montagnes que traverse la route moderne, digne à présent d'être comparée à celle du Simplon. Bonaparte qui l'avait fait tracer pour communiquer avec sa chère Spezzia, l'avait mise à l'abri du canon des croiseurs ennemis, en l'éloignant tant soit peu du bord de la Méditerranée, ce qui a obligé de la conduire par monts et par vaux, et ne permet de voir la mer que lorsque l'on atteint la crête de quelques rochers.

Sestri est une charmante petite ville, plantée sur un promontoire si étroit, que, d'une mer à l'autre, il y a à peine une portée de fusil. Cette position lui donne deux ports qui n'auraient pas dû échapper au pinceau de Vernet. Les plages opposées sont couvertes de délicieuses maisons de campagne, qui appartiennent à de riches Génois. De notre auberge, aussi elle située sur le bord de la mer, nous avons devant nous une scène au moins aussi belle que celle de la *Spezzia*. Et comme il fait clair de lune, comme nous sommes avec des têtes passablement poëtiques, nous faisons, au murmure des flots qui viennent mourir à nos pieds, des invocations et du romantique de si bonne école, que nos discours finissent par n'être plus intelligibles que pour le discoureur.

Il est heureux que la nuit aît calmé nos esprits trop émus, car, de *Sestri* à *Gènes*, nous rencontrons de nouveau tout ce qui est propre à renouveler l'exaltation, état qui, sans repos intermédiaire, ne comporterait qu'une médiocre durée. — Montagnes boisées de nobles châtaigniers, ruisseaux argentés qui serpentent sous les oliviers et dans des jardins d'orangers, jolis villages lançant leurs élégantes campanilles du sein de la verdure, gros bourgs richement bâtis, villes considérables et à

beaux édifices, telles que *Chiavari* et *Lavagna*, ports animés par de bruyants départs et par de joyeuses arrivées, tartanes cinglant au loin sur la plaine azurée, habitants bien vêtus, résidences somptueuses et soignées. — C'est le riche littoral nommé la *Rivière du Levant* que nous venons de parcourir avant de pénétrer entre les longues files de palais qui composent la cité de Gènes. Le commerce a passé par là avant la poësie.

Gènes rivalisait Venise, couvrait les mers de ses vaisseaux victorieux, commandait en Crimée, possédait une partie de la ville de Constantinople, l'île de Corse lui obéissait, les Rois recherchaient son alliance. Aujourd'hui, Gènes n'a plus de sujets, elle est sujette elle-même; dépouillée de son indépendance politique, elle est soumise au sceptre de Savoie, qu'elle détestait: ainsi l'a voulu le congrès de Vienne, restaurateur des légitimités.

Il fallait que la constitution politique de cette république fût plus vicieuse que celle de Venise, car ce n'est pas de nos jours seulement que Gènes a subi la loi des vainqueurs. Des partis qui la déchiraient appelaient l'étranger à leur aide, et on la vit, au moyen âge, tomber au pouvoir, tantôt des Visconti de Milan, tantôt des empereurs, ou des marquis de Montferrat, tantôt sous la domination des Français. C'était notre François I.er qui en était le maître, lorsqu'en 1528, l'illustre André Doria leva l'étendard de l'insurrection, réussit à affranchir sa patrie, et y établit le régime aristocratique. C'est la constitution introduite par André Doria qui guidait encore le gouvernement au moment de notre révolution. Du moins n'avait-elle éprouvé qu'une légère intermittence en 1748, alorsque les Autrichiens s'emparèrent de la ville, pour ne s'y maintenir que pendant quelques mois.

En 1797, les Génois ayant épousé avec fureur les principes démocratiques français, renversèrent fougueusement leur aristocratie et se constituèrent en république Ligurienne, république qui dura jusqu'à ce que Bonaparte l'engloutit dans son grand empire, et dont elle ne chercha à se dégager qu'au moment du revers de fortune. Les Anglais montrèrent alors aux habitants l'image sacrée de leur antique indépendance, ils prirent les armes

prose; il y aurait à en mourir sans le gai babillage et les saillies françaises dont nous incommodons probablement les loges voisines de la nôtre.

Nous avons la maladresse de manquer un des plus nobles spectacles que puisse offrir le génie maritime, l'immersion d'un des cônes destinés à prolonger le môle du levant. Trompés par l'heure, nous arrivons quand l'opération est achevée, et l'ingénieur ne peut pas avoir plus de complaisance que Cassini qui refusa, dit on, à de belles dames que leur toilette avait mises en retard, de recommencer une éclipse en leur faveur. Cette opération avait attiré beaucoup de monde. Nous cherchons un dédommagement au palais que les Génois firent élever à leurs frais à Saint-Pierre-d'Arena, pour l'offrir en témoignage de gratitude à leur libérateur André Doria. On le vante beaucoup; je l'avais admiré en 1809, parce qu'alors je n'avais vu qu'une faible partie de l'Italie. Cette fois, au sentiment près qui l'a fait édifier, tout m'y paroît assez ordinaire, et la statue colossale du héros, sous les traits de Neptune, ne me semble pas meilleure que le Dessaix de la place des Victoires et l'Achille-Wellington de Hyde-Park. La situation en est toujours heureuse, la terrasse dont la mer vient baigner le pied attirera toujours au coucher du soleil; mais les jardins sont trop arides et trop poudreux, et quoique plantés en lauriers et en orangers, ils trouveraient difficilement grâce à nos yeux, sans la galanterie des jardiniers qui viennent présenter de charmants bouquets à nos dames.

On nous conduit à l'ancien palais du Doge, pour nous y montrer des salles d'apparat d'une grande richesse. Elles sont ornées de tableaux historiques qui rappellent les faits dont Gènes peut s'honorer; la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, les conquêtes des Génois sur les empereurs Grecs et leurs victoires sur les peuples voisins. On y voyait les statues en marbre des patriciens illustres; ces statues ont été jetés par les fenêtres lors de la révolution démocratique: on les a remplacées par des plâtres drapés en toile blanche. Le Doge ne pouvait sortir de ce palais sans une loi, et recevait *quinze cents francs* de liste civile.

Des souverains seulement pouvaient habiter le palais

des *Durazzo*. Galeries, peintures, statues, dorures, ameublements, tout y est d'un éclat éblouissant : nous y passons plusieurs heures et ne pouvons nous persuader que ce soit là demeure d'un simple particulier. C'est aussi là que descend le Roi, quand il vient visiter ses nouveaux sujets.

Trop peu de temps se trouve à notre disposition pour visiter les manufactures qui, concurremment avec la navigation, ont enrichi les Génois. Mais une simple promenade faite avec attention dans les rues de la ville, y fait découvrir les traces d'une très active industrie en soiries, fabrique de fleurs, de franges, de meubles, etc; on s'en explique mieux comment les magnifiques palais dont on est entouré servent de résidences à des commerçants et non à des princes, et à la vue de tant d'utiles monuments publics, ponts, routes et temples, élevés pour la plupart par la libéralité privée et sous l'inspiration du génie industriel, on ne veut plus refuser à cette noble cité, le titre de *Gènes la superbe*.



D'UNE CERTAINE DISPOSITION DE L'ESPRIT HUMAIN.

La jeunesse est l'âge de l'enthousiasme, l'âge viril celui du doute, la vieillesse celui du désenchantement. Partout où nous trouvons ces sentiments exprimés dans un livre nous pouvons, à peu d'exceptions près, juger de l'âge de celui qui l'a écrit.

Toutes les grandes idées partent de la jeunesse, parce que c'est l'enthousiasme qui saisit les premières lueurs en toutes choses; aussi Bailly observe-t-il sagement, à l'occasion des fameuses découvertes de Képler, que si tous les hommes qui ont le plus avancé la science par leurs travaux voulaient revenir sur leurs premiers pas, ils verraient que leurs idées les plus heureuses ont été celles de leur jeunesse. Tous les grands travaux de l'esprit humain, ajoute cet historien philosophe, sont renfermés dans les essais de la jeunesse comme les fruits de l'automne

dans les fleurs du printemps. A l'exemple de Képler on peut ajouter celui de Newton qui à 24 ans était en possession de la découverte la plus importante, celle de la pesanteur universelle, et l'exemple du Tasse qui à 22 ans avait commencé son poëme immortel.

La jeunesse est donc l'âge convenable pour se livrer à toutes les études qui exigent plus d'âme que d'esprit, plus d'exaltation que de réflexion, plus de génie enfin que d'expérience. C'est l'âge qui convient le mieux pour sentir et juger la nature, pour apprécier l'homme et ses facultés, pour connaître et exalter tout ce qu'il y a de pur, de vrai dans le spectacle du monde. C'est alors que l'amour prend les caractères de la vertu, car le premier regard d'amour de l'innocence est aussi loin du libertinage que la vertu elle-même l'est du vice; c'est alors que le patriotisme se change en une passion désintéressée, dans laquelle il n'entre aucun calcul d'intérêt ou de fortune; c'est alors que la religion s'exalte et met dans le cœur une certaine disposition à la mysticité, celle-ci pouvant être considérée comme un superflu d'âme, pour ainsi parler, qui est à la religion ce que l'enthousiasme est aux beaux arts; c'est alors enfin que les mots de dévouement, de grandeur d'âme, électrisent et transportent l'imagination, et qu'on ne voit rien de petit, de médiocre dans la nature comme dans le cœur humain. Cependant on avance en âge, on porte ces dispositions dans le commerce du monde, et on s'étonne des nombreux mécomptes qu'on trouve à chaque instant. On en vient bientôt à douter de soi, on est honteux de faire voir une disposition d'esprit décriée sous le nom de romanesque; on loue encore mais avec des restrictions, on critique où on ne faisait qu'admirer, on doute où l'on croyait aveuglément. Auparavant on jugeait tout d'après les lois invariables de la justice, on écrivait en poëte. Actuellement on est trop sceptique pour se laisser enflammer ainsi; et, si l'on prenait la plume, on serait plutôt historien que poëte.

Nous voyons un exemple frappant de ceci dans deux ouvrages de Plutarque. Le premier, qu'on trouve dans ses œuvres morales, est un traité sur les vertus d'Alexandre, et l'écrivain y parle en déclamateur. L'expédition d'Alexandre y est représentée comme la suite d'un vaste plan de civilisation générale. La belle âme de Plutarque

s'échauffe en parlant d'un tel plan si bien en harmonie avec les idées que se forge la jeunesse des conquêtes rapides des héros et de la grande âme qui a dû méditer de si vastes desseins. Le second ouvrage est la vie d'Alexandre insérée parmi les autres vies des hommes illustres de l'antiquité. Ici c'est un homme mûr qui rend justice à la valeur, mais qui n'en dissimule pas les fautes : c'est un philosophe qui a assisté trop long-temps à la vie pour savoir que l'exécution ne répond jamais à la théorie, et que les théories qui encadrent les faits pour les aggrandir ou les justifier, sont comme les systèmes des savants, des commentaires sur les hommes et les choses, et non pas le récit fidèle du passé.

S'ensuit-il de cela, comme on tâche de nous le persuader sans cesse, qu'on est d'autant plus raisonnable qu'on est d'autant moins enthousiaste, qu'il y a un âge pour les illusions et un autre pour les vérités, que la sagesse consiste à louer avec réserve, et la folie ou l'inconséquence à admirer sans restriction? Non, sans doute, et on doit tirer de ces réflexions une conséquence tout opposée, c'est que le spectacle seul est changé. Dans la jeunesse on ne porte ses regards que sur la nature où rien n'est vulgaire, où rien n'est arbitraire; sur le cœur humain où il n'y a rien non plus de conventionnel et où tout annonce comme dans la nature le mouvement et la vie; à un âge plus avancé, on ne connait la nature que d'après ce que les hommes en ont dit, on n'étudie le cœur humain que pour y découvrir les traces des petites passions dont auparavant on ne soupçonnait pas l'existence; on ne vit plus avec la nature et l'homme, mais dans la société où il n'y a pas un mouvement qui ne provienne d'un calcul, pas un élan de l'âme qui ne soit une affectation ou une cérémonie, dans la société enfin il n'y a pas de vérité sans erreur, d'institution louable sans quelque motif secret qui en détruit le charme, de règle fixe sans convention. Qu'y a-t-il donc de surprenant que le scepticisme succède à l'enthousiasme, et que celui qui a commencé par un hymne finisse quelquefois par une satyre?

Qu'on ne craigne donc pas de passer pour niais en montrant un penchant à l'admiration à un âge où il est convenu qu'on ne doit plus en avoir. L'enthousiasme

que l'on considère dans le monde comme quelque chose de juvénil est une disposition naturelle du cœur humain. L'homme était destiné à aimer et non pas à médire, à admirer l'univers et non pas à l'expliquer. Les premiers objets ont disparu pour faire place à d'autres ; mais si ce n'est pas de la faute de l'homme qui a détourné les regards du spectacle qui l'enchantait d'abord pour les fixer sur celui qui lui a succédé, c'est toujours un défaut de réflexion de sa part de dire que l'enthousiasme le trompait et qu'il n'y a que l'expérience qui l'ait éclairé.

ED. RICHER.



SUR LA MULTIPLICATION, SUR LA CULTURE ET SUR LA PLANTATION

DES ARBRES EN GÉNÉRAL.

Nous nous étions proposé d'insérer, par articles séparés, dans le *Lycée Armoricain*, un ouvrage de M. Grelier, sur la multiplication, la culture et la plantation des arbres en général ; ouvrage qui nous avait inspiré un grand intérêt, par l'utilité dont il peut être à notre département et aux départements de l'ouest pour lesquels il a été spécialement composé ; mais le texte s'étant étendu sous la plume de l'auteur, jusqu'à pouvoir former un volume in-8.°, nous avons pensé que son morcellement, dans 15 à 20 numéros du *Lycée*, nuirait à son utilité, cet ouvrage devant être un livre portatif, *le vade mecum* du propriétaire qui réside constamment sur ses domaines où les visite souvent. C'est en parcourant ses champs qu'il sentira le besoin de lire ce livre ; c'est en le lisant qu'il apprendra à connaître les moyens faciles et peu dispendieux de les rendre plus agréables et de leur faire produire des revenus plus considérables que ceux qu'il en retire. Nous avons donc conseillé à M. Grelier de le faire imprimer par souscription : il a partagé notre opinion, et le prospectus de son ouvrage ne tardera pas à être publié.

En attendant nous avons ouvert provisoirement cette souscription à la librairie du *Lycée*, à compter du 2 novembre courant. Le prix de chaque exemplaire est fixé à 2 fr. 25 c., broché. On ne paiera rien en souscrivant, parce que l'impression ne commencera que lorsque le montant des souscriptions sera assez élevé pour en solder les frais.



VOYAGE
DE M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD, DE NANTES. (1)

On attendait avec impatience le texte du beau voyage de notre célèbre compatriote : la publication des nombreuses lithographies et des dessins gravés qui en font partie, rendait cette impatience plus vive encore. Deux volumes, sortis des presses de l'imprimerie royale, viennent enfin de paraître, et nous croyons devoir en offrir, par extraits, l'analyse aux lecteurs du *Lycée*, en les renvoyant, pour les détails, à la narration animée de l'auteur. Indiquer ce que contient cet ouvrage, c'est, sans contredit, la meilleure manière de le recommander. (L'abondance des matières nous force à renvoyer notre premier extrait à la prochaine livraison.)

---

(1) VOYAGE A MÉROÉ, AU FLEUVE BLANC, AU-DELÀ DE FAZOQL, DANS LE MIDI DU ROYAUME DE SENNAR, A SYOUAH ET DANS CINQ AUTRES OASIS, fait dans les années 1819, 1820, 1821, 1822, par M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD, de Nantes, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de la Société Académique de la Loire-Inférieure, associé-correspondant de celle de Marseille, et de la Société de Géographie. — Ouvrage dédié au Roi. — TEXTE : prix, 9 fr. le volume in-8.°.

A Paris, chez Debure frères, Tillard frères, Treuttel et Wurtz, libraires. — A Nantes, chez M. Cailliaud aîné, joaillier-bijoutier, rue Dauphine, n.° 1.er, et à la librairie du *Lycée*.

On trouve aux mêmes adresses les diverses livraisons des lithographies et gravures des cartes géographiques, plans, dessins de monuments et de sites levés par M. Cailliaud dans ce voyage; mais les volumes de texte se vendent séparément, et contiennent eux-mêmes diverses gravures offrant des costumes des peuples visités par l'auteur.

LES HUMORISTES,

PAR WASHINGTON IRVING (1).

« Autant de langues que l'homme sait parler (disait Charles-Quint), autant de fois est-il homme. »

(Brantôme. Gr. Capit., disc. 1.er)

L'on a souvent répété que les Français ont peu d'aptitude à l'étude des langues : ce préjugé existe encore assez généralement parmi les étrangers, et il faut bien l'avouer, ce n'est pas sans fondement. Jusqu'à ce jour la connaissance des langues modernes semblait exclusivement réservée, en France, à un petit nombre de savants et d'hommes de lettres ; la masse de la nation n'y avait aucune part, et l'on en tirait la conséquence qu'elle était incapable d'en acquérir. Cependant l'on peut se convaincre aujourd'hui combien ce préjugé était injuste, et il est facile d'en expliquer la cause. L'ignorance des Français tenait à leur excessive vanité ; ils ne connaissaient point les langues étrangères, parce qu'ils ne daignaient pas les apprendre. Riches de leur propre fonds, fiers d'une littérature qui leur offre des modèles dans tous les genres, ils ne portaient point envie aux trésors littéraires de leurs voisins et les méprisaient sans les connaître. Plus éclairés aujourd'hui, nous sommes forcés de convenir que ce superbe dédain était le fruit de l'ignorance, toujours disposée à s'admirer elle-même et à déprécier ce qui lui est inconnu ; et d'avouer que ce misérable orgueil n'augmentait en rien nos richesses ; de même que le petit prince nègre qui, après avoir pris sur une natte son chétif repas, fait crier par ses officiers que les potentats de la terre peuvent dîner, n'ajoute rien à sa puissance par sa ridicule vanité. Enfin, cet aveugle amour-propre a fait place à des sentiments

(1) Une traduction de cet ouvrage est sous presse et doit paraître très-incessamment ; deux vol. in-12. A Paris, chez Corbet, et à Nantes, à la librairie du Lycée. (Note de l'Éditeur.)

plus raisonnables, et l'on sent aujourd'hui, que même au sein de l'opulence, l'on peut faire à ses voisins d'utiles emprunts. Certes, je suis assez Français, je suis admirateur assez zélé des auteurs du siècle de Louis XIV et des chefs-d'œuvre qu'ils nous ont légués, pour les préférer à tous les trésors littéraires des nations modernes; cependant, mon patriotisme ne m'aveugle pas assez pour me faire mépriser leurs richesses. Je sais, au contraire, leur payer un juste tribut d'éloges; et loin de les dédaigner, je pense que nous devons nous efforcer d'en profiter en les imitant. Au reste, mes idées à ce sujet, semblent assez généralement adoptées, et de nos jours, l'on regarde l'étude des langues vivantes comme le complément obligé d'une bonne éducation. L'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, sont cultivés avec succès, mais c'est l'Anglais qui obtient la préférence. Cette langue, aussi riche qu'énergique, que le commerce a portée aux extrémités du monde, commence, grâces à la paix, à s'introduire en France; et dans notre Armorique, surtout, elle fait des progrès remarquables. Appelés par notre position, en face de l'Angleterre, à entretenir avec cette contrée des communications journalières, il est naturel que nous étudiions avec ardeur une langue propre à rendre nos relations plus agréables et plus faciles; aussi pourrait-on citer telle ville maritime de la Bretagne où la moitié de la population entend et parle l'anglais avec facilité.

Mais si les besoins du commerce rendent nécessaire à certaines personnes la connaissance de la langue anglaise, un autre motif non moins puissant doit encore nous porter à l'étudier; c'est le désir de nous familiariser avec les richesses littéraires de l'Angleterre, et de nous approprier des trésors auxquels nous sommes trop long-temps demeurés étrangers. Jadis, à l'époque de la renaissance des lettres, l'Espagne et l'Italie fixèrent tous les regards; c'est parmi leurs auteurs que l'on allait chercher des exemples et des modèles; l'on craignait de s'égarer en cessant de les prendre pour guides; et le père de la tragédie, l'immortel Corneille, ne dédaigna pas de faire au cahos informe du théâtre espagnol de nombreux emprunts, avant d'oser se livrer aux inspirations de son génie. Le règne de l'Espagne fut court,

et il devait l'être : des mœurs romanesques, des sentiments exagérés, des hyperboles gigantesques, convenaient aux imaginations ardentes du midi ; elles ne pouvaient long-temps plaire à un peuple plus rapproché de la nature, et d'un goût plus pur et plus sévère. La belle Ausonie conserva plus long-temps le sceptre littéraire ; son beau ciel, son climat enchanteur, ses sites délicieux que l'on ne peut contempler sans enthousiasme ; la douceur et l'harmonie d'une langue toute musicale, la brillante imagination de ses poëtes nourrie et modérée par l'étude des anciens, tout semblait assurer l'empire des lettres à cette heureuse contrée qui deux fois en a été le berceau. Mais enfin son étoile a pâli ; après avoir brillé avec éclat pendant plus de cinq siècles, elle semble s'éclipser aujourd'hui. Asservie sous un joug étranger, dépouillée de ses richesses, privée de sa liberté, la triste Italie compte à peine quelques noms célèbres dans les lettres ; et son langage divin étudié avec passion pendant de longues années, semble maintenant abandonné pour faire place à l'anglais.

Jamais, il est vrai, les circonstances n'ont été plus favorables pour entreprendre l'étude de cette langue ; des communications aussi faciles que multipliées attirent en foule les Anglais dans notre patrie, et nous invitent à visiter la leur ; chaque jour, nos usages, nos institutions, nos mœurs, se rapprochent davantage et font disparaître la haine héréditaire qui séparait les deux nations. Jamais d'ailleurs la littérature anglaise n'a été plus variée, plus brillante et plus féconde. Sans cesse elle offre à notre admiration de nouveaux chefs-d'œuvre ; sans cesse l'on voit paraître de nouveaux écrivains dans tous les genres. Histoire, poësie, romans, voyage, aucune portion du vaste domaine des lettres n'est abandonné ; Walter-Scott, lord Byron, Southey, Campbell, Shelly, Hayley, Clapperton, Blvomfield, Roscoe, Hallans, Lingard, Mackenzie, Thomas Moore, se la partagent et la cultivent avec un égal succès. En citant ces noms fameux, l'on ne doit pas oublier celui d'un étranger qui est venu prendre place auprès des écrivains les plus distingués de l'Angleterre, et qui s'est fait naturaliser parmi eux. L'on devine déjà que nous voulons parler de Washington Irving, auteur américain, juste-

ment célèbre. Nous avons déjà consacré un article à l'examen de ses ouvrages, nous espérons que l'on ne trouvera pas mauvais que nous revenions encore une fois sur ce sujet, afin d'entretenir nos lecteurs de l'une de ses productions les plus remarquables, les *Humoristes*, dont nous n'avons point encore parlé.

Il semble assez convenable de commencer tout d'abord par expliquer le titre de l'ouvrage, car le mot *Humoristes*, quoique consacré par Trévoux et l'encyclopédie, est peu usité, et cependant je suis forcé de l'employer faute d'équivalents. Il faut bien se garder de confondre les *humoristes* d'Irving avec les médecins Galénistes, ou bien encore avec les gens sujets à avoir de l'humeur; en remontant à l'étymologie du mot *humoriste* en anglais, l'on voit, au contraire, qu'il ne peut s'appliquer qu'à des gens réjouis et bons vivants. Cette épithète fut adoptée d'abord par les membres d'une académie instituée à Rome dans le XVII.e siècle, et qui se faisaient appeler *belli humori*, puis *humoristi*, les gens de belle humeur (1). Plus tard les Anglais ont adopté ce mot en lui donnant à peu près la même signification; cependant il est difficile de le définir d'une manière exacte, et pour s'en convaincre, il suffit de lire le passage du *Spectateur* que nous allons transcrire :

« Il est plus aisé de dire ce que l'*humour* n'est pas, » que d'exprimer ce qu'elle est; et l'on ne saurait guères » mieux la définir que par des termes négatifs, de la » même manière à peu près que Cowley a défini l'esprit. » Pour moi, si je voulais en donner une idée, je sui- » vrais la méthode allégorique de Platon; j'en ferais une » personne, et j'insinuerais toutes les qualités qui lui » conviennent, sous l'emblême d'une généalogie. Je » dirais donc que la *verité* est la mère, et le *bon sens* » le père de la famille; que l'*esprit* est leur fils légitime, » que celui-ci épousa une dame d'une ligne collatérale, » nommée la *gaieté*, et que l'*humour* naquit de ce ma- » riage. Celle-ci, la plus jeune de toute la famille, » issue d'un père et d'une mère d'une constitution si » différente, est aussi d'un tempérament fort inégal. » Vous la voyez quelquefois paraître, d'un air grave,

(1) Histoire de l'Académie Française, par Pélisson, t. 1, p. 4.

» en habit de cérémonie, et quelquefois d'un air en-
» joué, vêtue d'une manière grotesque ; c'est-à-dire ;
» que vous la prendriez tantôt pour un juge et tantôt
» pour un scaramouche. Mais, comme elle tient beaucoup
» du naturel de sa mère, dans quelque disposition qu'elle
» soit, elle ne manque jamais de divertir la compagnie.

» Dailleurs, il y a une enchanteresse qui a pris le
» nom de cette jeune dame et qui voudrait passer
» pour elle dans le monde ; mais, afin que les honnêtes
» gens n'en soient pas les dupes, je prie tous ceux qui
» la rencontreront d'examiner, à la rigueur, quel est
» son parentage, si elle est alliée de près ou de loin
» avec la *vérité*, et si elle est descendue en droite
» ligne du *bon sens*, puisqu'à moins de cela ils doivent
» la regarder comme une trompeuse. Ils pourront aussi
» la distinguer par ses grands éclats de rire, qui ne sont
» presque jamais suivis de ceux du reste de la compa-
» gnie, ou plutôt qui rendent tout le monde sérieux ;
» au lieu que l'*humour* a presque toujours l'air grave,
» pendant que tout le monde rit autour d'elle. Enfin,
» si elle n'a pas un mélange du père et de la mère, et
» qu'elle veuille passer pour une production de l'*esprit*,
» sans avoir aucune *gaieté* ; pour être fille de la *gaieté*,
» sans aucun *esprit*, vous pouvez conclure d'abord que
» c'est une bâtarde.

» Ce monstre, dont je parle, doit son origine au
» *mensonge*, qui est le père du *galimathias*. Celui-ci
» eut une fille nommée la *frénésie*, qui épousa un des
» fils de la *folie*, connu sous le nom de *ris immodéré* ;
» et c'est de leur mariage qu'est venue notre enchante-
» resse. Je vais mettre ici sa table généalogique, et
» placer au-dessous celle de l'*humour*, afin qu'on puisse
» voir d'un coup-d'œil les différentes relations de l'une
» et de l'autre. »

LE MENSONGE.
LE GALIMATHIAS.
LA FRÉNÉSIE. — LE RIS IMMODÉRÉ.
LA FAUSSE PLAISANTERIE.

LA VERITÉ.
LE BON SENS.
L'ESPRIT. — LA GAIETÉ.
HUMOUR (1).

---

(1) The spectator, n.° 35.

Revenons aux *Humoristes* d'Irving. Cet ouvrage n'est point un roman, et, pour éviter toute méprise à ce sujet, l'auteur prend soin d'en prévenir le lecteur dès le premier chapitre; satisfait de la réputation qu'il a acquise comme *Essayiste*, Irving ne semble pas disposé à la compromettre, en aspirant au titre de romancier; il se renferme dans le genre qui lui a déjà procuré de brillants succès, et où tout semble lui en promettre de nouveaux. Les *Humoristes* sont une suite de chapitres détachés sur différents sujets, ce sont des tableaux qui ne sont liés entre eux que par un fil extrêmement délié; en un mot, cet ouvrage est absolument dans le genre des *Esquisses* du même auteur, et dont les *Humoristes* sont en quelque sorte la continuation. En effet, dans les premiers chapitres du second volume des *Esquisses*, Irving nous fait connaître toute la famille Bracebridge, et c'est encore dans le manoir qu'elle habite que l'auteur nous ramène une seconde fois; seulement, observant dans cette nouvelle production une espèce d'unité de sujet, il fait paraître les mêmes personnages, et développe successivement leur caractère dans tout le cours de l'ouvrage.

L'auteur semble s'être proposé pour but de peindre les anciens usages de l'Angleterre, à deux époques de l'année également célèbres; Noël et le mois de Mai. Autrefois, Noël était pour les Anglais ce que sont pour nous la fête des Rois et le temps du Carnaval. Dans certains comtés de l'Angleterre, c'est encore l'époque des réunions d'amis, des repas de famille et des congés pour les écoliers, et il n'est personne, depuis le gentilhomme campagnard jusqu'au dernier de ses vasseaux, qui ne se croie obligé de fêter Christmas (Noël). Les usages bizarres qui accompagnaient jadis cette solennité ont fourni le sujet de plusieurs chapitres des *Esquisses*. Dans les *Humoristes*, l'auteur nous transporte au mois de Mai, afin de retracer les vieilles coutumes anciennement observées au renouvellement du printemps, et dont M. Bracebridge se montre scrupuleux observateur. Le mariage prochain de l'un des fils du propriétaire est le motif qui ramène au château l'auteur des *Esquisses*.

Parmi les portraits qu'a tracés Irving, l'on distingue, en première ligne, celui du propriétaire du château,

M. Bracebridge, ou le *Chevalier*, ainsi que l'appelle assez ordinairement l'auteur pour éviter, dit-il, la répétition d'un nom peu fait pour charmer l'oreille. C'est un vieux gentilhomme campagnard du comté d'York, sincère admirateur de tout ce que l'antiquité a rendu respectable; véritable *laudator temporis acti*, pour qui les anciens usages sont sacrés, et toute innovation un sacrilége, et qui multiplie pour ses vassaux les fêtes et les plaisirs de toute espèce, à condition qu'ils consentent à se divertir absolument comme le faisaient leurs ancêtres il y a deux ou trois cents ans. En racontant en détail les manies du Chevalier, l'auteur trouve naturellement occasion de nous faire connaître les mœurs et les coutumes de la vieille Angleterre.

L'on a prétendu, il est vrai, que le portrait du Chevalier est changé, et que le modèle n'existe nulle part en Angleterre. Je ne prendrai pas sur moi de trancher la question, car je n'ai point parcouru le Yorkshire où l'auteur a placé le lieu de la scène; mais des gens dignes de foi et bien instruits, m'ont affirmé que le caractère de M. Bracebridge n'offre rien d'exagéré, et que les œufs de Pâques, le tison de Noël et la danse au bâton, vieux usages que décrit Irving, sont encore religieusement observés dans quelques comtés du nord de l'Angleterre et particulièrement dans le comté d'York. Il existe peu de rapports entre la sauvage rudesse des cantons qui bordent l'Ecosse et les mœurs polies d'une grande cité comme celle de Londres, aussi n'est-il pas étonnant que les personnes qui n'ont jamais perdu de vue ce point central de la civilisation, ne puissent se former une idée de ce qui se passe en dehors du cercle qu'elles habitent; mais pour nous, habitants de l'Armorique, pour nous qui, en parcourant ses sauvages bruyères et ses campagnes agrestes, retrouvons à chaque pas des mœurs et des coutumes oubliées depuis plusieurs siècles dans le reste de la France, nous ne voyons rien d'exagéré dans le caractère du Chevalier. Il nous serait facile de citer en Bretagne plus d'un portrait ressemblant de cet admirateur passionné des beaux jours de la féodalité qui, déplorant comme lui le bon état des grandes routes, la commodité des diligences et la légèreté des malle-postes, regrette les chemins impraticables d'au-

trefois, et l'heureux temps où un misérable coche bien dur, bien pesant, et s'embourbant à chaque pas, cahottait en huit jours les voyageurs de Nantes à Paris. Ce qui d'ailleurs fait croire à la réalité de l'original et à la ressemblance du portrait, c'est que l'auteur ne l'a point tracé en caricature; s'il prête au Chevalier quelques ridicules, il lui donne aussi un caractère généreux et des sentiments élevés; en un mot, s'il lui suppose les préjugés et les travers d'un gentilhomme de l'autre siècle, il lui en accorde aussi la franchise et la loyauté. On peut en juger par les conseils que M. Bracebridge adresse à ses fils.

« La plupart des maximes de Chesterfield ne tendent qu'à faire d'un gentilhomme, un homme à la mode, et telle n'est point la destinée d'un Anglais. Il n'a pas le droit de se renfermer dans ce froid égoïsme. Ses loisirs, son repos, sa fortune, appartiennent à son pays, et il doit toujours être prêt à les lui sacrifier. Il faut qu'il soit homme en un mot; qu'il soit franc, ouvert, enjoué, prévenant, instruit, accompli s'il se peut; qu'il soit brave, loyal et généreux; capable de vivre avec des hommes libres, ou de lutter avec des hommes d'état, et de défendre son pays et ses droits au dedans et au dehors. Dans une contrée telle que l'Angleterre, où l'on ouvre à l'exercice de l'intelligence une carrière libre et sans bornes, où l'opinion et l'exemple exercent sur l'esprit du peuple une si vive influence, tout gentilhomme est obligé de consacrer ses loisirs et ses richesses à la gloire et à la prospérité de la nation. Dans une contrée où l'on entrave, où l'on arrête par de nombreux obstacles l'action et le développement de l'intelligence, les hommes éminents par leur rang ou leur naissance peuvent impunément traîner leur vie dans les plaisirs et l'oisiveté; mais un Anglais fat est inexcusable; et c'est pour cela, sans doute, que de tous les fats du monde, c'est le plus ridicule et le plus insupportable. » . . . .

Après le chevalier paraît Monsieur Simon, vieux garçon vif et léger, véritable ci-devant jeune homme. C'est le complaisant, le familier de la maison, l'ami de tout le monde, l'homme indispensable; aussi on le voit souvent en scène, et toujours avec plaisir.

Il ne faut pas oublier non plus lady Lillycrafs, veuve sentimentale et romanesque, quoique d'un âge déjà mûr, et dont le naturel sensible éclate surtout dans son faible pour les animaux ; un papillon souffrant lui fait verser des larmes ; elle est toujours entourée d'oiseaux parleurs, de chiens de manchon et de chats d'Angora, auxquels elle prodigue les plus tendres soins. La description de ses chiens mérite d'être citée.

» Parmi les nombreux chiens favoris qui remplissent sa demeure, elle en a choisi deux pour l'accompagner au château. L'un est un gros épagneul appelé Zéphyr : Dieu me préserve de semblables zéphyrs ! Ses membres chargés de graisse ont perdu leur forme et leur souplesse, les yeux lui sortent de la tête, son embonpoint l'étouffe, et il peut à peine marcher. L'autre est un vilain petit roquet grisonnant de vieillesse, dont l'œil mauvais brille comme un charbon ardent, aussitôt qu'on le regarde ; il a le nez retroussé, et son museau ridé laisse voir toutes ses dents ; en un mot, il a l'air d'un chien enfoncé dans la misanthropie, et tout à fait dégoûté du monde. Lorsqu'il marche, sa queue est si bien retroussée, qu'on dirait qu'elle va l'enlever de terre ; et il ne s'appuie ordinairement que sur trois pattes, tenant l'autre en réserve. Ce charmant animal s'appelle Beauté.

» Ces chiens gâtés sont sujets à mille indispositions de bon ton, inconnues aux chiens vulgaires. Lady Lillycrafs les caresse et les nourrit avec la plus tendre affection, et, de son côté, le page qui partage avec eux les bonnes grâces de milady, les gorge de friandises de toute espèce ; mais souvent ils ont l'estomac faible et dérangé, et ne peuvent manger ; quelquefois aussi j'ai vu le malin page leur donner en cachette une chiquenaude sur le nez, ou leur tirer les oreilles, lorsque sa maîtresse était absente. Ils se couchent ordinairement auprès du feu sur des coussins réservés pour eux seuls, et cependant le moindre vent les fait frissonner et se plaindre. Si quelqu'un entre dans l'appartement, ils vous assourdissent pendant un quart d'heure de leurs jappements aigus. Ils se montrent de la dernière insolence envers tous les chiens du château. Le chevalier affectionne, d'une manière particulière, un noble limier, auquel il accorde le privilége d'entrer au salon ; mais

dès qu'il paraît, ces intrus s'élancent sur lui comme des furieux; et souvent j'ai admiré le superbe dédain et la tranquille indifférence avec lesquels il semble jeter un regard de pitié sur d'aussi faibles adversaires. Assez ordinairement, lorsque milady sort en voiture, elle se fait accompagner par ses chiens, pour leur faire prendre l'air, et alors, se plaçant à chaque portière, ils aboient aux chiens vulgaires qui vont à pied. Ces animaux sont un tourment continuel pour tout le château; on les trouve sans cesse sur son chemin, et si on les heurte en passant, les hurlements des chiens et les exclamations plaintives de la maîtresse remplissent l'appartement de trouble et de confusion. »

Le portrait de Jeannot Tibbets, vrai modèle du *yeomen* anglais, de ces gros fermiers vivant sur leurs terres depuis un temps immémorial, et conservant tout l'orgueil d'une antique origine; celui du vieux général Harbotte, galantin suranné, fin gourmet, habitué des *eaux* et des *courses*, dont les campagnes se sont bornées à une expédition dans l'Inde et au siége de Seringapatam, éternel sujet de ses conversations, sont tracés avec la même finesse de vues et la même justesse d'observations.

Enfin les personnages secondaires; l'antiquaire, la femme de charge, le maître d'école, etc., sont décrits de main de maître. Pour citer tous les portraits dignes d'éloges, je serais forcé de traduire la moitié de l'ouvrage.

Il ne faut pas croire cependant que dans les *humoristes*, Irving se soit borné à tracer des portraits, pendant son séjour au château: il trouve l'occasion de présenter des réflexions sur mille sujets divers, et il y règne un mélange de sensibilité et de gaîté qui en rend la lecture extrêmement attachante. Dans le premier genre l'on peut citer le chapitre intitulé les *Portraits de Famille*. Dans le second, nous avons remarqué particulièrement les chapitres qui ont pour titre les *Corbeaux* et *Malheurs domestiques*. L'auteur semble avoir eu pour but de jeter du ridicule sur la compassion excessive que parfois les Anglais affectent envers les animaux, et il plaisante agréablement sur ce sujet. Les magistrats d'Athènes condamnèrent un mar-

mis au fouet pour avoir plumé un moineau tout vivant; ils pensaient qu'un enfant aussi cruel ne pouvait devenir qu'un mauvais citoyen; les Anglais ont adopté les mêmes principes, et l'on sait que chez eux les actes de barbarie exercés envers les animaux sont punis d'une assez forte amende. Mais qu'on ne s'y trompe point, cette sensibilité exquise pour les animaux ne prouve nullement un naturel doux et humain. Les Turcs, cruels et barbares envers leurs semblables, sont néanmoins compatissants pour les animaux, et de la même main dont ils égorgent un Grec esclave ils distribuent des aumônes aux oiseaux et aux chiens; et Busbechius rapporte qu'un enfant chrétien fut sur le point d'être lapidé à Constantinople pour avoir baillonné, en s'amusant, un oiseau à long bec.

Les Anglais sont bienfaisants, généreux; mais dans leurs démonstrations d'humanité il entre parfois un peu d'ostentation. L'on se rappelle les pontons où des milliers de Français ont langui pendant de longues années, et il ne convient guère à un peuple, qui entassait dans des cachots infects de malheureux prisonniers de guerre, de laisser éclater cette excessive sensibilité envers les animaux. Une circonstance digne de remarque, c'est que l'auteur de la proposition pour le renouvellement du bill, à la dernière session du parlement, était un duelliste fameux par sa cruauté.

Au surplus, en Angleterre même, l'on a rarement pris la chose au sérieux, on l'a plutôt envisagée sous le côté plaisant. Hoggarth, le premier, dans ses caricatures pleines de verve, voua au ridicule les actes de barbarie commis envers des animaux; après lui, Addison dans le *Spectateur*, et Moor dans le *Monde*, s'égayèrent aux dépens du *Nabab*, qui se plaisait à déchirer et à saler vivante une misérable tortue pour étendre sur le gril ses membres palpitants, et leur donner ainsi une saveur plus agréable, et de l'épicurien, digne émule d'Apicius, qui prenait plaisir à faire mourir, à coup de fouet, un porc gras, afin que la chair en fût plus tendre et plus délicate.

Une discussion, entonnée sur ce ton, ne promettait pas des résultats bien sérieux; cependant le législateur intervint, un bill fut proposé, et la discussion fut

portée devant le parlement. Mais au sein même de cette auguste assemblée, la plaisanterie prit souvent la place du raisonnement. Les partisans du bill avaient attaqué leurs adversaires avec l'arme du ridicule ; ceux-ci se défendirent sur le même ton. Lorsque la proposition fut renouvelée en 1820, les membres de l'opposition ne la combattirent que par des ironies, et l'un des orateurs les plus distingués de la chambre-basse, M. Mac-Intosh, demandait, assez plaisamment aux ministres, si, en vertu de leur bill, il serait défendu de faire bouillir les homards tout en vie, et d'avaler les huîtres vivantes.

Dans un journal très-répandu en Angleterre, et qui passe pour un des régulateurs de l'opinion publique, journal dans lequel, au reste, l'on a beaucoup vanté les ouvrages d'Irving, on lui a reproché une impartialité qui, suivant nous, ne mérite que des éloges. M.r Irving, dit l'auteur de cet article, est sujet d'un état républicain ; il doit avoir puisé, à sa source, les principes démagogiques et la haîne de l'arbitraire ; l'on s'attendait donc à le voir juger sévèrement la marche du gouvernement anglais et la conduite des ministres ; mais telle est son impartialité que l'on ne peut deviner s'il est Whig ou Tory. — Cette doctrine, je l'avoue, me paraît fort étrange ; je n'ai pas assez vieilli dans la carrière des gouvernements représentatifs, pour me persuader qu'un écrivain doit nécessairement prendre parti dans les querelles et les factions qui divisent, assez ordinairement, les états constitutionnels ; et j'espère que ma profession de foi, à ce sujet, ne paraîtra pas déplacée dans un journal dont la politique est rigoureusement exclue. Déjà la politique a beaucoup trop étendu son domaine ; cependant elle entreprend sans cesse de nouveaux envahissements ; tâchons, au moins, d'en préserver la littérature ; et qu'il soit permis à l'homme de lettres, retiré dans son cabinet, loin du fracas des partis, d'instruire ou d'amuser ses concitoyens sans s'adresser à leurs passions. Mais peut-on raisonnablement l'espérer ? Où se réfugier aujourd'hui pour trouver un asile contre cette éternelle politique qui vous poursuit partout ? Oh ! l'heureux temps pour les lettres que celui où l'annonce d'une tragédie nouvelle intéressait tout Paris ; où l'on ne connaissait d'autres partis que les Gluckistes et les Piccinistes.

aussi animés, mais plus pacifiques que les factions des *Verts* et des *Jaunes* qui, aux courses des chars, se disputaient la prééminence dans le cirque de Byzance. De nos jours, la politique envahit tout; partout on la retrouve, partout elle gouverne. Non contente de régner à la bourse, dans les cafés et dans les journaux quotidiens, et d'occuper exclusivement les gobe-mouches qui, en prenant le verre d'eau sucrée, régentent les ministres et détrônent les Rois, elle exerce au théâtre un pouvoir despotique, elle domine dans les salons, elle se glisse jusque dans les boudoirs et dans les antichambres. Les lettres mêmes ont ressenti ses atteintes. Au théâtre, c'est elle qui dirige les applaudissements et les sifflets, c'est elle qui dicte au journaliste ses arrêts, c'est elle qui fait les réputations, décide des succès, donne ou ravit les palmes littéraires. Lorsqu'un jeune auteur débute dans la carrière des lettres, lorsqu'un ouvrage nouveau est lancé dans le monde, l'on ne s'informe pas d'abord quel est le mérite de l'ouvrage ou le talent de l'auteur; l'on demande est-il *libéral* ou *ultrà*? et de son opinion dépend le sort de son livre. Aussi les succès sont des succès de parti, loué par un journal, décrié par un autre, un auteur n'est estimé que des hommes dont il a flatté les passions; les éloges sont un trafic, une spéculation politique; l'on vante un adepte que l'on veut gagner; l'on ménage l'amour-propre d'un affilié que l'on craint d'irriter; la critique et le blâme sont réservés pour l'adversaire que l'on redoute; et malheur à lui s'il a des talents remarquables, c'est aux yeux de ses antagonistes un crime irrémissible.

Tel est le déplorable état de la littérature en France, et à en juger par les reproches qu'adresse à Irving un journaliste d'outre-mer, souvent les choses se passent de la même manière en Angleterre. Mais Irving s'est élevé au-dessus de tous les petits calculs d'opinion; sûr de son talent, il n'a cherché d'appui qu'en lui-même et non dans des intrigues de coterie, et le succès a confirmé son attente. Lorsque l'on caresse l'esprit de parti l'on n'obtient les suffrages d'une moitié de la nation qu'en heurtant les opinions de l'autre; Irving a mieux fait, il ne s'est point adressé aux passions, il n'a flatté la vanité de personne et il a obtenu des applaudissements unanimes; universellement admirés,

vantés par toutes les opinions ses ouvrages sont entre les mains de tout le monde, et Whigs et Torys les lisent avec un égal plaisir.

Ce succès est d'autant plus remarquable que les habitants de la Vieille-Angleterre conservent encore une antipathie prononcée contre les colons qui peuplent la nouvelle; la mère-patrie n'a point pardonné à sa fille rebelle, et les journaux, intéressés peut-être à ranimer cette vieille querelle, sont remplis souvent de diatribes contre les pauvres *Yankees*. Cependant Washington Irving a glorieusement triomphé de tous les obstacles; mais pour donner une idée de la violence des préjugés qu'il avait à vaincre, il suffit de citer le passage suivant d'un journal anglais :

« Les Américains n'ont point de littérature, ou du moins il n'en ont point en propre; la leur est toute d'importation. Ils ont produit cependant un Franklin, et peuvent espérer de vivre un demi-siècle sur sa réputation. Ils ont possédé aussi, et possèdent peut-être encore un M. Dwight qui a publié quelques poësies, et dont le prénom est Timothée. Enfin l'on cite une description abrégée de la Virginie, par M. Jefferson; un poëme épique, par M. Joel Berlow, et quelques essais dans le genre facétieux, par M. Irving. Mais pourquoi les Américains se mêleraient-ils d'écrire, lorsqu'un trajet de six semaines suffit pour leur apporter, dans leur propre langue, de pleines malles et caisses de nos sciences, de nos arts et de notre génie (1) ».

Nous terminerons cet article et nos citations en traduisant quelques lignes du chapitre intitulé : *Le gros Monsieur*. Ce chapitre est sans contredit le plus piquant de l'ouvrage.

LE GROS MONSIEUR.

HISTOIRE ROMANTIQUE.

« *Je le verrai, dût-il m'anéantir.* »
(HAMLET.)

C'était un dimanche; il pleuvait, et nous étions dans le mois de novembre, saison triste et brumeuse. J'avais

---

(1) Ed. Rev. N.° 61, p. 144, — 1818, cité in the Correspondence of Lord Byron With a Friend. t. 3. p. 52.

été arrêté dans le cours d'un voyage par une légère indisposition : j'étais convalescent, cependant un reste de fièvre m'obligeait encore à garder la chambre dans une auberge du bourg de Derby. Un dimanche pluvieux dans une auberge de village! Il faut avoir eu le malheur de se trouver en pareille situation pour s'en faire une idée. La pluie frappait à petit bruit les vitraux, et le son mélancolique des cloches appelait les fidèles à l'église.

Je m'approchai de la fenêtre, espérant découvrir quelque objet propre à récréer la vue; mais il semblait que l'on eût placé mon appartement hors de la portée de toute distraction. De ma chambre à coucher, je n'apercevais que des toits de tuile, ou de longues rangées de cheminées; et de mon salon, j'avais en perspective toute la basse cour. Je ne connais rien de plus propre à dégoûter de ce bas monde, que la vue d'une basse-cour, un jour de pluie. De la paille pourrie, long-temps foulée par les voyageurs et les garçons d'écurie, formait une épaisse couche de litière qui couvrait toute la cour. Dans un coin, un monceau de fumier s'élevait comme une île, au milieu d'une mare d'eau croupissante; une douzaine de volailles rassemblées sous une voiture de roulier, se pressaient autour d'un piteux et misérable coq, que la pluie avait dépouillé de toute sa fierté, et dont la queue traînante, nattée de manière à ne former qu'une seule plume, servait de conduit à l'eau qui coulait sur son dos; derrière la voiture, une vache ruminait tristement, recevant la pluie avec une patience imperturbable, tandis qu'un léger nuage de vapeurs s'élevait de tout son corps; un vieux cheval vairon, ennuyé de la solitude de son écurie, allongeait par la fenêtre sa tête décharnée sur laquelle tombait l'eau des gouttières; tout près de là, un malheureux dogue, enchaîné dans sa loge, poussait de temps en temps un grognement sourd, sans que l'on pût deviner s'il voulait hurler ou aboyer; une servante de cuisine, grosse souillon en sabots, plus désagréable que le temps même, allait et venait dans la cour; en un mot, tout était triste et désolé, excepté une troupe de canards qui, rassemblés amicalement autour d'un bourbier, s'y désaltéraient en barbotant à grand bruit.

J'étais seul, désœuvré et sans aucun sujet de distrac-

tion. Aussi ma chambre me devint insupportable, et je la quittai bientôt pour me rendre dans l'appartement que l'on nomme le salon des voyageurs. C'est une pièce commune qui, dans beaucoup d'hôtels, est réservée pour la commodité d'une classe d'hôtes appelés commis-voyageurs, ou simplement *voyageurs*, espèce de chevaliers errants du commerce, qui parcourent incessamment le royaume en diligence, à cheval ou en cabriolet. Suivant moi, eux seuls remplacent de nos jours les chevaliers errants du bon vieux temps; comme leurs devanciers, ils mènent une vie errante et avantureuse; seulement ils ont échangé la lance contre une cravache; une carte d'échantillons leur sert de bouclier, et leur cotte de mailles est un carrick. Au lieu de maintenir envers et contre tous, les attraits d'une beauté incomparable, ils courent le pays, répandant au loin la réputation et la solidité d'un gros marchand ou d'un riche manufacturier; toujours prêts à conclure une affaire en son nom; car de nos jours, lorsqu'on se recherche, c'est pour trafiquer et non pour se combattre. De même que dans le bon vieux temps de la féodalité les chevaliers fatigués d'un long voyage suspendaient autour de la grand'salle de l'hôtellerie leurs pesantes armures, la cotte de mailles, le casque et la longue épée; ainsi le salon des voyageurs est orné de tout l'équipage de leurs successeurs; l'on y voit des carricks, des fouets de toute espèce, des éperons, des guêtres et des chapeaux recouverts d'une coiffe de taffetas ciré.

J'espérais rencontrer un de ces dignes *voyageurs*, avec qui je pourrais lier conversation. Je fus désapointé. J'en aperçus, il est vrai, deux ou trois dans le salon, mais je n'en pus rien tirer : l'un achevait son déjeûner en querellant le garçon et maudissant tout ce qu'on lui servait; un autre, tout en boutonnant ses guêtres, exhalait mille imprécations contre le galopin qui avait mal nettoyé ses souliers, et le troisième, assis auprès d'une table, battait la caisse avec ses doigts en regardant le pluie couler le long des vitres. Il semblait que la tristesse du temps les avait gagnés, et ils sortirent l'un après l'autre sans proférer un seul mot.

Mon unique ressource fut de muser à la fenêtre en regardant les belles de l'endroit qui, marchant sur la

pointe du pied, se rendaient à l'église, cachées sous un parapluie tout mouillé, et la jupe retroussée jusqu'à mi-jambe. Bientôt la cloche cessa de sonner, et un profond silence régna dans la rue. Alors je pris plaisir à considérer les filles d'un marchand, dont la demeure était en face de l'hôtel, et qui, retenues au logis par la crainte de gâter leurs atours du dimanche, se montraient à la fenêtre, en faisant parade de leurs charmes, dans l'espoir d'attirer l'attention des voyageurs; mais la voix aigre d'une mère sévère et vigilante les obligea enfin à se retirer, et il ne resta plus rien pour me distraire.

Que faire pour passer cette longue journée? J'étais seul, malade, et tout, dans une auberge, semble calculé pour redoubler l'ennui. De vieilles gazettes parfumées de bière et de tabac, que j'avais déjà lues et relues une douzaine de fois, de mauvais romans plus ennuyeux qu'un jour pluvieux. Je fus sur le point de périr d'ennui en parcourant un vieux volume du Magasin des Dames. Je relus dix fois tous les noms vulgaires que d'ambitieux voyageurs avaient gravés sur les vitraux; éternelles kyrielles de Smiths et de Browns, de Jacksons et de Johnsons et de tous les *sons* du monde, et je déchiffrai quelques fragments de fastidieuse poësie que j'avais lus sur des fenêtres d'auberge, dans toutes les parties du monde.

Le temps est toujours triste et sombre; les nuages noirs, lourds et épais chassent lentement; la pluie même n'offre aucune variété; c'est toujours même bruit fatigant et monotone de l'eau qui tombe, — tombe — et tombe encore goutte à goutte; quelquefois, cependant, un parapluie qui passe sous la gouttière, me réveille en me donnant l'idée d'une forte ondée.

Ce fut pour moi un événement vraiment confortable (si toutefois je puis employer cette expression adoptée de nos jours), lorsque dans le courant de la matinée j'entendis le son d'un cor, et que je vis une diligence traverser rapidement la rue, couverte d'une douzaine de voyageurs perchés sur l'impériale, où on les avait entassés les uns sur les autres; et qui, blottis sous leurs parapluies de coton, étaient enveloppés d'un nuage de vapeur qui s'exhalait de leurs carricks et de leurs manteaux tout trempés.

Le bruit de la voiture attira sur la rue une foule de

polissons et de chiens vagabonds, et le garçon d'écurie; aux cheveux rouges, et cet animal indescriptible appelé *galopin*, et les autres vagabonds de toute espèce qui infestent les environs d'une hôtellerie; mais ce mouvement fut passager: la diligence poursuivit sa route, les chiens, les polissons, le garçon d'écurie et le *galopin* rentrèrent dans leur tannière; la rue demeura silencieuse, et la pluie continua à tomber. J'avais même peu d'espoir de la voir cesser, car le baromètre était précisément à grande pluie; le chat tigré de mon hôtesse, assis dans le coin du foyer, nettoyait ses moustaches en passant souvent sa patte par-dessus son oreille; et, lorsque je consultai l'almanach, je ne vis pour le mois entier que de sinistres prédictions: « pluie, — petite pluie, — grande pluie, — pluie continue; » et toujours de la pluie, depuis le 1.er du mois jusqu'au 30.

Je devins morose; les heures me semblaient des siècles, le battement même de la pendule m'était insupportable. Enfin, le profond silence qui règnait dans l'hôtel fut interrompu par le bruit argentin d'une sonnette. Un instant après j'entendis, sur l'escalier, la voix d'un garçon: « Le gros Monsieur du n.° 13, demande son déjeuner, du pain, du beurre et du thé, avec du jambon et des œufs. Les œufs pas trop cuits. »

J'ai peine à résister au désir de traduire en entier le *Gros Monsieur*, mais la citation serait un peu longue pour un article de journal. Je me boruerai donc à recommander ce chapitre au lecteur; il y trouvera cet intérêt vague et romantique que l'on recherche si avidement aujourd'hui, et le portrait d'un personnage qui ne lui est point inconnu. G.



A M. L'ÉDITEUR
DU LYCÉE ARMORICAIN.

Monsieur, j'aime l'histoire naturelle: je lis donc avec avidité tout ce qui, dans votre *Lycée*, se rattache à cette partie intéressante des études humaines, et peut

concourir à faire connaître la zoologie, les minéraux ou les productions végétales de notre province, encore à-peu-près totalement *inexplorée*. Si je n'ai pas toujours trouvé une grande profondeur de science dans les articles qui traitent de ces matières difficiles, du moins j'y ai reconnu de la bonne volonté, et des efforts pour éclairer le public et aplanir la route à ceux qui seraient tentés de s'y engager.

Jugez donc de mon dépit à la lecture de deux articles de votre numéro d'octobre : les *Esquisses provinciales* et le *chapitre III du Précis de l'Histoire naturelle de Bretagne* : dans le premier, M. *Edouard* cherche à ridiculiser les amateurs d'histoire naturelle ; dans le second, M. Miorcec de Kerdanet...... Mais il aura son tour !

Après avoir successivement présenté, dans ses caustiques esquisses, les caricatures parlantes du *diplomate*, de *l'esprit-fort*, du *Poëte*, du *connaisseur* et de quelques autres *beaux-esprits* de la petite ville, le Labruyère armoricain se plaît à barbouiller de toutes les couleurs de sa palette le portrait du naturaliste.

« Il met du camphre dans ses boîtes pour détruire » les dermestes, passe sa vie à redresser des épingles, » couper des liéges et écrire des étiquettes...... » dit M. Edouard, feignant ainsi de regarder comme l'unique occupation, comme l'objet de toutes les études de l'entomologiste, les moyens matériels qu'il emploie pour conserver les objets qui fixent ses souvenirs ou guident ses recherches.

« Chaque jour il va ramasser des insectes, cueillir » des fleurs, casser des pierres, et revient les poches » pleines à la maison. » — C'est-à-dire que notre théophraste de province trouve puéril de se livrer à l'étude des merveilles de la création, et que ce que Dieu n'a pas jugé indigne de sortir de ses mains, ne lui semble pas digne de passer un moment par celles de l'homme ! si c'est là que l'a conduit sa philosophie, il a atteint un triste résultat ! Lyonnet passa sa vie à faire l'anatomie d'une chenille, et il ne crut pas avoir inutilement employé ses jours.

« Il reçoit des ordres de Paris, et les exécute fidèle- » ment. Son premier chef de file s'appelait Buffon ; à la

» mort de celui-là, il a demandé à un M. Daubenton
» l'ordre de bataille ; MM. Haüy et Cuvier lui ont en-
» voyé de nouvelles consignes ; et le pauvre M. *Maurice*,
» toujours haletant, finit à peine de mettre de l'ordre
» dans sa petite armée qu'elle est mise en déroute. »

Certes, cela est dit avec esprit, avec beaucoup d'esprit ; mais suffit-il que le coloris soit brillant, ne faut-il pas encore que le dessin soit correct ? Nous demanderons donc à M. Edouard, qui, nous le soupçonnons, en faisant la critique du naturaliste pourrait bien s'être un peu critiqué lui-même ; nous lui demanderons, dis-je, s'il est bien extraordinaire qu'une science qui n'est encore, en quelque sorte, qu'à son aurore, n'ait pas une classification parfaite ; et si ce serait un bon moyen d'atteindre le but que de s'arrêter en route, parce qu'on a fait quelques pas de travers. Du reste, M. Edouard sait (et aussi bien que personne peut-être) qu'un naturaliste ne change pas chaque jour sa classification, parce que la classification n'est qu'un moyen de faciliter l'étude des espèces, et qu'un naturaliste, vraiment digne de ce nom, se garde bien de confondre le moyen avec le but ; mais M. Edouard a voulu plaisanter *quand même !* (1)

Il n'en est pas ainsi de M. Miorcec de Kerdanet ; il parle sérieusement : *il fait un* PRÉCIS *de l'histoire naturelle de Bretagne*, et à l'occasion de nos landes et de nos forêts, il regrette qu'il n'y ait pas de *Flore bretonne*, qui en fasse connaître les plantes ; il va plus loin, il cherche à suppléer à cette disette ; mais

» Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami
» Mieux vaudrait un sage ennemi.

Si M. Miorcec de Kerdanet travaille à une *Flore bretonne*,

---

(1) *Note de l'Editeur.* — M. Edouard nous déclare : « qu'il
» n'a point eu l'intention de mettre en scène le véritable naturaliste,
» mais un de ces amateurs ignorants dont nos petites villes abondent.
» Il y a cette différence entre le petit amateur et le naturaliste,
» que l'un fait une occupation des détails matériels de la science,
» tandis que l'autre les regarde seulement comme une distraction.
» Le premier ne met que de l'amour-propre dans la science, le second
» remplace ce mobile par l'amour de la vérité. L'un et l'autre voient
» leur armée mise en déroute par les nomenclatures ; mais l'amateur
» suit celles-ci sans les comprendre, le naturaliste les juge. D'après
» cela M. Maurice le fils pourrait être un naturaliste, quoique M. son
» père ne soit vraiment qu'un amateur. »

son début promet : non-seulement l'énumération qu'il donne est incomplète, mais encore elle fourmille de fautes. Nous aurions pu croire qu'elles proviennent de distractions du typographe, si elles n'étaient aussi multipliées (il n'y en a pas moins de trente en dix-sept lignes); et si M. Miorcec de Kerdanet ne nous donnait, à cinq lignes de distance, le nom latin et le nom français de la même plante, comme indiquant deux plantes différentes. Cependant l'homonymie est si frappante qu'elle eût averti un écolier de son erreur. (Clandestina, page 34, ligne 5. = La Clandestine, ibid, ligne 10 = Lathrea Clandestina Linn.

Nous allons indiquer quelques-unes de ces erreurs.

Noms de M. Miorcec de Kerdanet.	*Observations.*	*Noms Linnéens.*
Gavais.	*Bonnet-de-Prêtre* : voilà les noms vulgaires du *Fusain* ; mais il fallait donner le nom réel, le nom scientifique.	Evonymus europæus
Lucet.	Même observation.	Vaccinium myrtillus.
Frégon.	Lisez : *Fragon*, *Petit-Houx*, *Houx Frélon.*	Ruscus aculeatus.
Rapuntium ˆsalionense usens morisonii.	Lisez : *Rapuntium urens solonienșe* (Moriss.) ; c'est la *cardinale* de Linné et des auteurs modernes.	Lobelia urens.
Campanula hederaceo folio.	Cela peut passer.	Campanula hederacea.
Nisolia	Lisez : *Nissolia vulgaris* (Tourn.)	Lathyrus Nissolia.
Smyrmum.	Lisez : *Maceron.*	Smyrnium olusatrum.
Doronicum Romanum.	Nous avons le D. Plantagineum, et le D. Pardalianches ; avons-nous un D. Romanum ?	
Lunaria minor.	De quel auteur ? Est-ce une Fougère ? (Botrychium lunaria, Swart), ou une Crucifère ?	Osmunda lunaria. Lunaria annua.
Epimedium dodonei.	Je ne connais d'*Epimedium* que l'Ep. Alpinum, l'Ep. pubigerum, et l'Ep. Pinnatum. (Dec. prodr.) De quel auteur est le nom donné par M. Miorcec de Kerdanet ?	
Sepolipodium.	Serait-ce le polypode de chêne?	Polypodium vulgare
Phalangium.	Il fallait ajouter au nom de genre le nom des espèces que nous pouvons avoir.	Anthericum.

Palustre minus.	Qu'est-ce ?	
Scordium.	M. Miorcec de Kerdanet veut probablement désigner le	Teucrium Scordium.
Sigillum Salomonis.	Mot-à-mot du *sceau de Salomon*.	Convallaria multiflorum.
Umbilicus Venerus.	Nombril de Vénus (Cotylet.)	Umbilicus Veneris.
Mercurialis Mas, M. testiculatâ.	C'est la même.	Mercurialis Annua.
	M. Miorcec de Kerdanet n'indique pas la Mercuriale vivace qui vient dans nos bois.	Mercurialis perennis.
Species crocei.	Quelle espèce, ou quelles espèces ?	Crocus Sativus.
Helleborus alter.	M. Miorcec de Kerdanet vient de citer l'*Helleborus niger* de Bonamy : qu'est-ce que cet *Helleborus alter* ?	
La Savicle.	Lisez : *La Sanicle.*	Sanicula Europæa.
Les Centinodes.	Il n'y a qu'une plante appelée *la Centinode*.	Polygonum aviculare.
Ciclamen.	C'est *le pain de pourceau*.	Cyclamen Europœum.
Lasarum.	C'est l'	Asarum Europœum.
Lazarina.	Qu'est-ce ?	
Les Fungus.	On croirait que M. Miorcec de Kerdanet ne sait pas qu'il désigne ici les champignons ; car immediatement il nomme le mousseron, qui n'en est qu'une espèce.	Agaricus albellus.
Les Gentstelles.	Qu'est-ce ? serait-ce le genêt des teinturiers ?	Genista tinctorum.

En voilà bien assez pour démontrer que M. Miorcec de Kerdanet a parlé de ce qu'il ne connaît pas. Cet écrivain, nous a-t-on assuré, est un bibliographe instruit, un antiquaire érudit ; voire un avocat consultant distingué : nous le croyons, et ses écrits nous ont appris à l'estimer. Mais qu'il ait toujours devant les yeux cette épigraphe prosaïque d'un critique moderne :

« On ne doit pas parler de ce qu'on ne connaît pas. » Nous appropriant ce conseil salutaire, nous ne dirons rien des énumérations ornithologiques, ichtiologiques, entomologiques et minéralogiques de M. Miorcec de Kerdanet, qui valent, m'ont assuré quelques naturalistes de mes amis, ses énumérations botaniques.

MAURICE FILS,

Botanophile, qui n'herborise que depuis trois mois.

L'ATTENTE D'UNE FÊTE.

Je vais la voir !... déjà l'ombre nouvelle
Vient d'effacer les derniers feux du jour :
Une heure encore et je serai près d'elle !...
Une heure !... hélas ! que c'est long pour l'amour.
Que le soleil lentement se retire !
Tant qu'il a lui, seul et tremblant d'espoir,
J'ai répété ces mots si doux à dire :
Je vais la voir !

Quand viendra donc cette fête attendue,
Moment si cher (dirai-je à nos deux cœurs ?)
Où je pourrai m'enivrer de sa vue,
Et si près d'elle oublier mes terreurs.
Je lui dirai, sans qu'on puisse m'entendre,
Ce que sa vue a sur moi de pouvoir ;
Je lui dirai : qu'il m'était dur d'attendre...
J'allais vous voir !

Ah ! si son cœur, en proie à quelqu'alarme,
Comme le mien timide, mais aimant,
Dans cette fête entrevoyait un charme,
Charme bien doux qu'on s'avoue en tremblant ;
Si, me nommant tout bas dans sa pensée,
Elle disait : « Quand viendra donc le soir ? »
Puis d'une voix encor plus abaissée :
« Je vais le voir ! »

Jour trop heureux, ah ! tu serais l'aurore
De ce bonheur si tardif à s'offrir.
Aux cœurs aimants la vie est belle encore,
Son charme est pur et moins prompt à s'enfuir.
Et si, parfois, dans mon âme oppressée,
Planait encor le sombre désespoir,
Pour me calmer, j'aurais cette pensée :
Je vais la voir !

ED. TURQUETY.

AVIS A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Les Souscripteurs du *Lycée* qui s'abonneront au *Breton*, recevront ces deux journaux pour 36 fr. par an, à Nantes, et 40 fr. par la poste, EN S'ADRESSANT DIRECTEMENT A L'EDITEUR DU LYCÉE. — Le prix de chacun de ces journaux pris séparément, est, pour le *Lycée*, de 12 fr. pour Nantes, et de 15 fr. par la poste; et, pour *le Breton*, de 30 fr. pour Nantes, et de 32 fr. par la poste.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

SEPTEMBRE 1826.

JOURS DU MOIS.	Phase de la Lune.	MATIN, à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		met.	p. l.					met.	p. l.					
1		0,754	27,10,3	+15,6	+12,5	57	est	0,753	27,9,9	+21,2	+17	58	o. s. o.	Brume épaisse, nuageux, pluvieux.
2	●	0,752	27,9,5	+13,6	+11	58	s. s. e.	0,752	27,9,5	+21,2	+17	55	ouest	*Idem idem.*
3	5 h. 35'	0,754	27,10,3	+16,8	+13,5	57	sud	0,756	27,11,2	+21,2	+17	54	s. o.	Nuageux, soleil.
4	matin.	0,757	27,11,6	+18,1	+14,5	57	s. s. e.	0,757	27,11,6	+23,6	+19	54	sud	Petite brume, soleil, nuages.
5		0,751	27,9	+15,8	+13,5	60	ouest	0,756	27,11,2	+22,5	+18	60	o. s. o	*Id m*, tonnerre le matin, couvert, pluvieux.
6		0,753	27,9,9	+18,6	+15	67	sud	0,750	27,8,6	+21,2	+17	65	ouest	Brumeux, pluie, tonnerre, ouragan.
7		0,751	27,9	+14,4	+11,5	58	ouest	0,754	27,10,3	+21,2	+17	60	ouest	Grand vent, nuages, soleil.
8	☽	0,756	27,11,2	+15	+12	62	s. o.	0,756	27,11,2	+21,2	+17	68	s. o.	Couvert, pluvieux, vent.
9	11 h. 35'	0,754	27,10,3	+16,2	+13	69	s. o.	0,756	27,11,2	+23,6	+19	65	o. n. o	Brumeux, couvert, pluvieux.
10	soir.	0,762	28,1,9	+13,6	+11	64	o. n. o.	0,768	28,4,5	+21,2	+17	62	o. n. o	Nuageux, soleil.
11		0,762	28,1,9	+16,2	+12	64	n. e.	0,762	28,1,9	+22,5	+18	66	n. e.	Petite brume, soleil, nuages.
12		0,762	28,1,9	+15	+13	62	n. e.	0,762	28,1,9	+22,5	+18	60	n.	Ciel levé, quelques nuages.
13		0,760	28,1	+13,6	+11	58	n. e.	0,759	28,0,5	+21,2	+17	54	n	Petite brume, soleil.
14		0,758	28	+12,5	+10	56	est	0,759	28,0,5	+21,2	+17	50	[illegible] e.	*Idem idem.*
15		0,760	28,1	+12,5	+10	56	nord	0,762	28,1,9	+15,5	+18	55	n. e.	*Idem idem.*
16	⊙	0,761	28,1,4	+13,6	+11	60	est	0,760	28,1	+25	+20	52	n. e.	*Idem*, vent.
17	5 h. 50'	0,757	27,11,6	+17,5	+14	58	est s.	0,756	27,11,2	+23,6	+19	58	sud	Brume, sol. le mat., nuag., orage, tonnerre le soir.
18	matin	0,752	27,9,5	+17,5	+14	65	est	0,752	27,9,5	+22,5	+18	60	e. s. e.	Grande pluie la nuit, nuages, soleil, brume.
19		0,755	27,10,8	+16,2	+13	65	est s.	0,753	27,9,9	+21,2	+17	65	s. e.	Brume épaisse, pluie, orage.
20		0,751	27,9	+16,2	+13	65	ouest	0,750	27,8,6	+21,2	+17	70	o.	Couvert, pluie, brume.
21		0,753	27,9,9	+15,6	+12,5	65	n. e.	0,755	27,10,8	+21,2	+17	66	n. e.	Couvert, brumeux, nuageux.
22		0,755	27,10,8	+15	+12	65	n. e.	0,757	27,11,5	+21,2	+17	65	e. s. e.	Nuageux, couvert, brume.
23		0,757	27,11,5	+16,2	+13	75	s. e.	0,756	27,11,2	+22,5	+18	75	e. s. e	Nuageux, soleil.
24	☾	0,752	27,9,5	+17,5	+14	75	s. o.	0,752	27,9,5	+21,2	+17	74	s. s. o.	*Idem idem*, pluie le soir.
25	9 h. 16'	0,751	27,9	+17,5	+14	70	sud	0,752	27,9,5	+22,5	+18	70	s. o	Couvert, nuageux, pluie.
26	matin.	0,756	27,11,2	+16,2	+13	73	sud	0,757	27,11,5	+23,6	+19	75	s. s. o	Nuageux, couvert.
27		0,758	28	+20	+16	76	sud	0,762	28,1,9	+23,6	+19	75	s. s. o.	Brumeux, couvert.
28		0,763	28,1,9	+19,4	+15,5	76	sud	0,762	28,1,9	+23,6	+19	74	s. s. e.	*Idem idem.*
29		0,761	28,1,4	+16,2	+13	76	n. e.	0,756	27,11,2	+[illegible]	+20	72	s. s. e.	Ciel levé, soleil, vent le soir.
30		0,755	27,11,2	+21,2	+17	75	sud	0,756	27,11,2	+23,6	+19	74	s. o.	Nuageux, couvert.

ment sont-elles extraites ? — Prix des matières brutes à leur entrée dans les manufactures, à la sortie quand elles sont livrées au commerce. — Combustibles et autres matières employées dans les usines. — Quantités qui s'en consomment. — Distances et moyens de transport. — Machines. — Décrire ce qu'elles ont de remarquable. Instruments et outils. — Leur plus ou moins de perfection. — Lieux d'où on les tire. — Valeur en argent des produits industriels de toute nature. — Arts mécaniques exercés par des corporations ou par des particuliers. — Emplacement des fabriques et des ateliers. — Moyens d'améliorer la condition des ouvriers : caisses d'épargnes, sociétés de secours mutuels, etc. — Faire connaître les fabricants et marchands les uns aux autres, en donnant successivement, par département et par ville, une liste des principales manufactures, et les noms de ceux qui les exploitent.

Il n'y a pas un seul de nos chapitres sur lequel nous n'ayons une série de questions du même genre.

Commerce.

UN de nos premiers soins sera de présenter une analyse exacte, mais rapide, des ouvrages sur le commerce, non dans l'intention frivole de louer ou de critiquer les auteurs comme écrivains, mais afin d'offrir aux commerçants les vues utiles, les observations raisonnées que ces ouvrages peuvent contenir, ou faire naître.

Nous émettrons à la fois des idées nouvelles sur le moyen de faire un commerce de détail plus productif entre les différentes villes de Bretagne, et sur la possibilité d'accroître la prospérité du commerce en général ; en même temps, nous indiquerons les causes qui en arrêtent les progrès.

Pour rendre ce chapitre plus intéressant encore, nous avons l'intention et l'espoir de publier des extraits d[illegible] journaux de nos navigateurs, en les faisant, s'il y [illegible] de notices sur les pays qu'ils auront p[illegible]

Economie Politique.

.etagne est, pour
..onde à exploiter :
tirer parti, en traçant dan
et philosophique, les tablea
des usages bizarres de ce
encore, des habitudes, de la
des habitants de chacun d
à-tour pénétrant dans les
bourgades, ou dans la misé
Breton, nous offrirons une
et animés, qui, par la suite,
des mœurs de la Bretagne.

Après les mœurs et les costu
actuelles qui ont une si gran
sociaux, surtout dans la
turellement une place. Nos le
trois fois par mois, un artic
consacré, et dans lequel non
un extrait des petits journ
compte rendu des changemen
du goût, mais où nous not
raison, ceux qui auront eu
plus particulièrement à Nan
promenades, dans nos salor

Nous examinerons avec
suivent les décrets de la d
Paris, et, tout en signalant
nous ferons nos efforts pour
s'il s'introduit dans la provi
de faire naître une noble ém
en modes, en citant les ou
de leurs mains : peut-être
routine et l'esprit d'imitati
créateurs.

Méla

REVENONS les objections
faire contre notre *Prosp*
un ouvrage utile, mais non
que nos lecteurs se rassurent

---

t faites à raison de 15 centimes
re insertion, et de 10 centimes,
hacune des insertions suivantes.
ns les divers départements de
ssairement une bien plus grande
distribuait que dans un seul
pourra être d'une utilité réell
si qu'à MM. les manufacturiers
s, en un mot à toutes les per
is à y faire insérer.

taire Breton.

n de publier, chaque année, un
c soin, renfermant la liste de
ciants, des fabricants, des ar
s principales villes de la Bre
de cet annuaire sera adress
u *Breton*.

n et Publication.

mé sur du papier fabriqué e
ctères fondus et gravés dans
ication en aura lieu, avec
es mardis, jeudis et samedis
nos abonnés auxquels il man
ouloir bien en donner avis d
emière feuille paraîtra dans l
embre.

ésumé.

tre beaucoup, et nous avons
u moins l'espoir de tenir no
répétons, ce journal ne ser
rivain : il sera rédigé par u
qui, mus par les intérêts d
ne portion de leur temps à c
qu'il doit produire d'heureu
Armorique, si les efforts d
les succès qu'ils sont en dro

française, nous lui ferons un appel, et nous sacrifierons chaque jour à la frivolité du siècle : nous n'oublierons pas que la lecture des journaux doit être une distraction plus souvent qu'un travail.

Secondés par nos correspondants, nous donnerons connaissance à nos abonnés de tous les événements tant soit peu remarquables qui auront lieu dans la Bretagne : nous voulons d'abord que les récits soient exacts; nous tâcherons ensuite de les rendre amusants chaque fois que le sujet le permettra. Puis, pour dérider le front de nos agronomes, de nos industriels, pour faire sourire nos lectrices et amuser la foule des curieux et des oisifs, nous ne dédaignerons pas la malignité, non cette malignité de certains petits journaux qui n'abandonnent leur victime qu'après l'avoir déchirée, mais celle qui fait sourire le modèle lui-même, sans qu'il puisse se reconnaître dans son propre portrait; celle qui, pour exciter un rire franc, une gaîté communicative, n'a pas besoin de mettre en mouvement les passions, d'éveiller le scandale, ou d'aborder la calomnie.

L'anecdote piquante, la mystification badine, quelques observations de mœurs, des saillies, des bons-mots de nos Bretons, le conte en vers, l'épigramme, peut-être même l'énigme, la charade, le logogriphe, concourront à récréer un moment cette classe nombreuse de lecteurs qui veulent que l'amusement suive toujours l'instruction.

Concours.

POUR exciter une louable émulation, surtout parmi nos jeunes écrivains, nous proposerons chaque année un prix consistant en une médaille d'or. Le programme pour 1827 sera publié avec le 1.er numéro du *Breton*.

Avis et Annonces.

AFIN de satisfaire tous les intérêts, nous donnerons, par supplément, et sous le titre de *Petites Affiches* [B]*retonnes*, les avis et demandes, annonces de biens à [ven]dre et à louer, de fonds à placer, etc., etc. Ces di-

8.e Volume. An 1826. 48.e Livraison.



LE LYCÉE ARMORICAIN.



ESSAI SUR L'HOMME, DE POPE; TRADUIT EN PROSE PAR LE BARON M*.

(TRADUCTION INÉDITE.)

ÉPITRE DEUXIÈME.

Connais-toi donc, toi-même, au lieu de chercher follement à pénétrer l'essence divine; l'étude propre de l'homme est l'homme. Placé sur un isthme, espèce intermédiaire, sage et fou, honorable et vil, trop instruit pour le doute sceptique, trop faible pour l'orgueil stoïque, suspendu entre ces contrariétés, il est indécis s'il doit agir ou rester en repos, se croire un dieu ou une brute, donner la préférence à son esprit ou à son corps, ne naissant que pour mourir, ne raisonnant que pour s'égarer, incapable de sortir de son ignorance, soit qu'il pense trop, ou trop peu, ténébreux cahos de projets et de folies, à peine relevé d'une chute qu'il en éprouve une autre, perpétuellement dans l'erreur en jugeant la vérité, tour à tour esclave et maître, tyran et victime, la gloire, le jouet et l'énigme du monde.

Va, superbe créature, monte où la science te guide; mesure la terre, pèse l'air, règle le flux et le reflux de l'océan, enseigne aux planètes dans quels orbites elles doivent courir, corrige le calcul du temps et dirige le soleil; poursuis, vole avec Platon dans l'empyrée, cherche la vraie perfection, le vrai beau, le vrai bon, ou, suivant dans un obscur labirynthe la trace de ses

sectateurs, crois en perdant la raison que tu deviens égal à Dieu. Ainsi les prêtres de l'Orient, tournant jusqu'à s'étourdir, croient, dans leurs vertiges, imiter les révolutions du soleil. Va plus loin encore, enseigne à la suprême sagesse comment elle doit gouverner, puis rentre en toi-même et vois ta folie.

Lorsque dans ces derniers temps les esprits célestes virent un habitant de la terre développer les lois de la nature, un pareil génie sous une forme humaine, les remplit d'admiration, et Newton parut à leurs yeux, comme un singe paraît aux nôtres.

Mais ce génie capable de suivre les comètes dans leur rapide course, pouvait-il décrire ou fixer un seul mouvement de son âme? Lui qui vit jusqu'où s'élèvent ces astres et jusqu'à quel point ils descendent, aurait-il pu dire d'où lui-même il venait et quelle serait sa fin? ô prodige! ô mystère! l'esprit humain peut s'élever sans obstacles de connaissances en connaissances; mais, s'il veut s'instruire de sa propre nature, à peine la raison a-t-elle tracé l'esquisse de cette grande étude, que la passion vient l'effacer.

Cultive donc les sciences; mais, guidé par la modestie, commence par en écarter le cortége de l'orgueil; retranche tout ce qui n'est qu'un vain ornement, le luxe ou plutôt l'indigence du savoir; tous ces travaux ingénieux, mais de pure curiosité, qui n'ont pour but que de montrer l'étendue de l'esprit humain; émonde les branches vagabondes, ou coupe jusqu'à la racine l'arbre des arts produits par nos vices, et vois à quoi se réduit la faible lumière qui a éclairé nos ancêtres et qui doit éclairer nos neveux.

L'homme est gouverné par deux principes: par l'amour propre qui l'enflamme et la raison qui le modère. L'un n'est point un bien, l'autre n'est point un mal. Chaque principe doit agir suivant sa fin, pour exciter ou diriger. Le résultat est excellent, lorsque tous deux ont rempli leur destination respective, mauvais s'ils ne s'y sont pas conformés.

L'amour propre, source du mouvement, l'inspire à l'âme; la raison, la balance à la main, vient le régler. L'homme sans l'amour propre languirait dans le repos, immobile comme la plante attachée à la terre pour vé-

géter, se multiplier et périr ; et, privé de la raison, il s'agiterait sans aucune fin, semblable à ces météores dont la flamme vagabonde détruit tout sur son passage, jusqu'à ce qu'elle se détruise elle-même.

Une activité supérieure caractérise le principe du mouvement : son impulsion est vive, ardente, audacieuse. Calme et refléchie, la raison n'intervient que pour modérer, discuter et conseiller. L'amour propre n'est jamais plus enflammé qu'en présence de l'objet ; la raison aperçoit cet objet à distance et le considère dans le lointain ; l'un n'est frappé que du bien présent, l'autre prévoit les événements dans l'avenir. Celle-ci est plus vigilante, mais celui-là est plus fort, et les tentations triomphent du raisonnement. Si tu veux suspendre le triomphe de la force, écoute la voix de la raison, écoute la avec attention ; l'attention donne de l'expérience et forme l'habitude ; et la raison, fortifiée par leurs secours, subjugue enfin l'amour propre.

Que les subtils docteurs de l'école, plus habiles à diviser qu'à réunir, donnent des leçons de discorde à ces puissances amies, qu'avec l'arme d'un adroit sophisme, ils séparent la grâce de la vertu et le sentiment de la raison ; ces docteurs insensés sont souvent d'accord sur les choses et toujours en dispute sur les mots. L'amour propre et la raison aspirent au même but, l'un et l'autre craint la peine et cherche le plaisir ; l'un plein d'ardeur voudrait dévorer son objet ; l'autre, sans blesser la fleur, en pomper le miel. Ainsi, c'est le plaisir qui, suivant l'acception juste ou fausse qu'on lui donne, fait nos plus grands biens ou nos plus grands maux.

Les passions peuvent être appelées des modifications de l'amour propre ; leur mobile général est un bien réel ou apparent. Ce bien ne pouvant se partager, la raison nous ordonne de travailler au nôtre propre ; mais il est des passions qui, quoique concentrées dans l'intérêt personnel, n'emploient que des moyens purs ; elles obtiennent alors le suffrage de la raison et méritent son appui. Elles reçoivent le nom de quelques grandes vertus, celles qui, s'élançant vers un plus noble but, prodiguent leur dévouement sublime et font un dieu de l'homme passionné.

Que l'insensible stoïque vante la fermeté de sa vertu,

c'est la fermeté de la glace concentrée dans son cœur apathique. L'exercice et non le repos constitue la force de l'âme ; elle doit la vie aux passions orageuses, quoique brisée quelquefois par leur violence. Quelle que soit la différence des routes que nous suivions sur le vaste océan de la vie, si la raison est notre boussole, c'est la passion qui enfle nos voiles. Dieu lui-même sort quelquefois de son repos ; il monte sur les tempêtes et se promène sur les vents.

Les passions qui, comme les éléments, semblent nées pour se combattre, en se mélangeant se reconsilient et concourent ensemble au grand ouvrage de leur auteur ; il suffit pour cela d'en bien diriger lemploi ; et comment ce qui compose l'existence de l'homme pourrait-il se détruire ?

Que ta raison soit donc soumise aux lois de la nature ; en les suivant tu suivras celles de Dieu. C'est d'un habile et sage mélange de l'amour, de l'espérance et de la joie, ce riant cortège du plaisir avec la sombre famille du chagrin, la haine, la peur et les soucis que se forme et se maintient la balance de notre âme. Ainsi le contraste bien assorti de l'ombre et de la lumière donne l'expression et le coloris au tableau de la vie.

Les plaisirs sont donc toujours ou dans nos mains ou sous nos yeux. Lorsque leur jouissance s'éteint, elle renait en espérance dans l'avenir. Goûter le bien présent, chercher le bien futur, tel est tout l'emploi des sens et de l'âme. Toutes les sensations ont leurs charmes, mais toutes ne nous charment pas également. Chacun de nos sens est différamment affecté par les différents objets ; de là les diverses passions plus ou moins ardentes selon la force ou la faiblesse des organes ; de là s'élève quelquefois au fond du cœur une passion dominante qui, pareille au serpent d'Aaron, dévore toutes ses rivales.

Le principe de la mort de l'homme s'insinue peut-être dans son sein au moment de sa naissance ; le jeune ennemi qui le subjuguera lentement croit avec sa croissance et se fortifie de sa force. Ainsi se cache dans les premiers replis du cœur son jeune tyran qui doit un jour devenir un despote absolu. Bientôt il s'empare

et se nourit du fluide vital, soutien des sens et de l'âme. L'imagination lui prête encore son art funeste; elle échauffe le cœur; elle exalte la tête naissante à mesure que ses facultés se développent, et ne verse que des poisons dans l'ulcère déjà formé.

L'esprit, les talents, le génie ne font que rendre plus impérieuse la passion enfantée par la nature et nourrie par l'habitude; la raison même augmente sa puissance; ainsi la liqueur de Bacchus tournée en acide devient encore plus acide aux rayons bienfaisants du soleil.

Et nous infortunés sujets de cette faible reine, nous passons souvent de son empire légitime sous celui de quelque favori ! Ah ! quand elle ne nous prête ni ses armes ni son flambeau, combien elle doit se moquer de notre folie ! Froide amie, censeur sévère, elle nous apprend à gémir sur notre misère sans y remédier; ou de juge devenant flatteur, elle applaudit au choix que nous faisons, ou justifie celui que nous avons fait. Fière d'un facile triomphe, elle change un faible goût en une violente passion. Tel un présomptueux docteur se vante d'avoir expulsé quelques légères humeurs, lorsqu'en les aglomérant il en a formé la goutte.

Rentrons donc dans la route de la nature; la raison n'y sera pas notre guide, mais notre garde; son devoir est de considérer nos penchants avec plus d'indulgence que de rigueur, et de les rectifier et non de les détruire. Une puissance bien supérieure dirige les hommes, et chacun d'eux est poussé par sa main vers le but qui lui est prescrit. Battu par les orages de mille passions diverses, il suit constamment la route qui le mène à ce but; il la suit durant toute sa vie et même aux dépens de sa vie, malgré l'attrait du pouvoir et de la science, des richesses et de la gloire, malgré l'attrait du repos, de ce repos, souvent la plus forte de toutes les passions. Le travail du marchand, l'indolence du sage, l'humilité du moine, la fierté du guerrier, tous les penchants, tous également trouvent que la raison est de leur côté.

C'est sur cette branche de l'amour-propre que l'éternel artiste, qui du mal fait naître le bien, a greffé nos meilleurs fruits; c'est ainsi qu'est fixée notre âme aussi flottante que le mercure, et que la vertu croit et se fortifie implantée dans la nature de l'homme. L'esprit

serait trop subtile, s'il n'était pas cimenté par la matière; et les sens unis avec l'intelligence agissent pour le même intérêt.

Semblables à ces fruits ingrats que la main du jardinier améliore en les greffant sur des sauvageons, ainsi les plus solides vertus naissent de nos passions dont la racine est nourrie par la vigueur d'une nature agreste. Quelle belle récolte de bienfaisance et de talents doit quelquefois son apparition au chagrin, à l'obstination, à la haine ou à la peur! Voyez la force et le courage naître de la colère, la prudence de l'avarice, la sagesse de l'indolence; la luxure, épurée par d'utiles épreuves, devient un amour honnête qui plaît à toutes les femmes; l'envie qui courbe sous sa chaîne l'ignoble vulgaire est une noble émulation pour le savant et le guerrier. En un mot, il n'est aucune vertu particulière à l'un ou à l'autre sexe qui ne doive sa naissance à l'orgueil ou à la honte.

Ainsi, dut la vanité s'offenser de cet aveu, la nature a mis dans nos âmes les vertus tout auprès des vices; c'est la raison qui détourne vers le bien la pente au mal. Si Néron eut voulu l'écouter, il eut régné comme Titus. Le brûlant courage que l'on abhorre en Catilina est admirable dans Décius et divin dans Curtius. La même ambition détruit ou sauve les Etats et fait les héros ou les scélérats.

Dans ce cahos du cœur humain qui séparera la lumière des ténèbres? le Dieu qui est au-dedans de lui. Les extrêmes dans la nature produisent d'égales fins; ils se réunissent dans l'homme pour quelque mystérieux usage: leur mélange est comme celui des ombres et des jours dans un beau tableau, et souvent les nuances sont tellement fondues qu'il serait difficile de marquer la limite où le vice finit, où la vertu commence.

Insensés qui prétendez inférer de là qu'il n'est sur la terre ni vice, ni vertus. Lorsque le noir et le blanc sont unis et confondus, soutiendrez-vous aussi qu'il n'existe ni blanc, ni noir dans la nature? Consultez votre propre cœur et rien ne vous paraîtra plus clair; c'est pour se tromper soi-même qu'il en coûte de la peine et du temps.

Le vice est un monstre si hideux qu'il suffit de l'aper-

cevoir pour le prendre en horreur. Cependant on se familiarise avec sa laideur; on le souffre d'abord, puis on le plaint, enfin on l'embrasse. On n'est pas d'accord sur ce qui le constitue au plus haut degré; et sur quoi est-on d'accord? pas même sur la situation du nord de la terre; à Naples, c'est à Vienne; à Vienne, c'est à Berlin; à Berlin, à Stockolm, et là, dans la Norwége, dans la Laponie, et Dieu sait où le débat se termine. Il en est ainsi du vice; le plus grand coupable en rejette le fardeau sur son voisin; le malheureux qui vit sous la zône même du crime, ou ne sent pas sa fureur, ou la désavoue; il prétend à des éloges lorsqu'il fait horreur à l'honnête homme.

Toutefois le vice ainsi que la vertu est le partage de l'humanité jusqu'à un certain degré, car les excès sont rares en tout. Le scélérat et le fou ont leurs accès de sagesse et de vertu; et quelquefois l'homme de bien s'oublie et fait le mal qu'il déteste. Ce n'est jamais par un amour exclusif du vice ou de la vertu que nous faisons le mal ou le bien; l'amour propre est toujours notre guide; chacun tend à son bien particulier, mais le créateur n'a qu'un grand objet en vue, le bien de toute la création. C'est lui qui modère nos diverses folies par leur rivalité, qui déconcerte les complots du vice, qui distribue à chaque créature les heureuses faiblesses de l'espèce humaine, la pudeur aux filles, aux mères la fierté, à l'homme d'Etat la circonspection, l'audace au guerrier, la présomption aux rois, et la crédulité aux peuples. Il tire de la vanité ces grandes actions qui ne réclament d'autre intérêt et d'autre récompense que la louange; c'est enfin sur ses besoins et ses défauts qu'il fonde le bonheur, le repos et la gloire du genre humain.

Les hommes étant formés par la Divinité, dans la dépendance les uns des autres, le maître, le serviteur, l'ami, chacun demande des secours réciproques, et de la faiblesse de chaque individu résulte la force de tous. Les besoins, la fragilité, les passions resserrent l'intérêt commun et rendent ses liens plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour sincère et le bonheur domestique, héritage commun de la vie d'ici-bas. Cependant le déclin de l'âge nous apprend à nous déta-

cher des plaisirs, des amours, des affaires. Instruit de l'heure du départ, moitié par la raison, moitié par la décrépitude, l'homme sourit à la mort et s'en va paisiblement.

Quelle que soit sa passion, le savoir, la gloire ou la richesse, nul ne voudrait changer son sort pour celui de son voisin. Le savant met le bonheur dans l'étude de la nature, l'ignorant à ne rien apprendre, le riche dans la contemplation de son trésor, et le pauvre vit satisfait des soins de la Providence. Vois le mendiant aveugle qui danse, le boiteux qui chante, le fou qui se croit un Roi, l'ivrogne un héros, l'alchimiste affamé qui nage dans l'opulence de ses rêves, et le poëte, souverainement heureux, dans l'enthousiasme de ses vers. Chaque état a ses consolations, chaque âge a ses plaisirs ; l'orgueil est un ami commun qui caresse tous les désirs, et l'espérance qui voyage avec nous, ne nous quitte pas même aux portes du tombeau.

Regarde cet enfant, l'aimable favori de la nature; un grelot l'enchante, un brin de paille le fait rire ; des jeux plus bruyants amusent sa jeunesse : l'âge mûr qui succède, recherche de l'or, des titres, des cordons, hochets un peu plus sérieux, mais non moins puériles; arrive la vieillesse entourée de scapulaires et de chapelets, jouets du dernier âge comme les grelots l'étaient du premier. Enfin, le triste drame s'achève et l'acteur fatigué s'endort pour jamais. Jusqu'à ce moment, l'opinion flatteuse vient embellir nos jours de ses nuages dorés : l'espérance supplée à l'absence du bonheur, et l'orgueil remplit le vide du bon sens. Ce que la vérité renverse, l'illusion le relève, et la joie, semblable à une bulle d'air, éclate de rire dans la coupe de la folie ; la vision qui s'évanouit est bientôt remplacée par une autre vision, car ce n'est pas en vain que la vanité nous a été donnée. Quelque méprisable que soit l'amour propre, la puissance divine en a fait une échelle pour mesurer nos besoins par ceux des autres. Reconnaisons donc cette vérité d'où s'élève une grande consolation; c'est que si l'homme est insensé, Dieu est souverainement sage.

DE LA POÉSIE

CONSIDÉRÉE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE.

CHAPITRE Ier.

Remonter à l'origine de la poésie, c'est rappeler la naissance du monde ; en examiner tous les genres, c'est faire l'analyse du cœur humain. En effet, de même que la dialectique et l'histoire, la poësie n'eut pas besoin de la succession des temps pour commencer son règne. L'homme, en comparant ses idées, sentit qu'elles n'avaient point le même caractère ; et il chercha des expressions, des tournures, enfin un langage harmonieux qui put-être l'expression des sentiments les plus nobles et les plus délicats. Etre poëte ne fut donc qu'imiter la nature ; et, lorsque l'esprit eut acquis assez de hardiesse pour conjecturer des circonstances et former des systêmes, la poësie conserva toujours sur les sciences une supériorité d'autant plus grande : « Qu'elle avait encore un style à » elle, lors même qu'elle traitait les mêmes sujets que » la prose, et qu'elle avait la même fin. » (Condillac).

Après qu'Amphion (1) le plus ancien des poëtes grecs que l'on connaisse, et qui vivait du temps des prophètes, eût donné les premières règles de la civilisation (2), un

(1) C'est avant la guerre de Troie qu'Amphion animait par ses chants les ouvriers qui construisaient les remparts de Thèbes (Pausan., lib. 4, cap. 27) : si l'on en croit la fable, ces remparts s'élevèrent d'eux-mêmes aux sons de sa lyre enchanteresse. Orphée tirait de la sienne des sons ravissants ; et les tigres, dépouillant leur naturel féroce, venaient se ranger à ses pieds. Solon, par ses chants entraina ses concitoyens à la guerre de Salamine et à la conquête de cette île, malgré le décret fatal qui condamnait à mort tout citoyen assez téméraire pour hasarder une semblable proposition (Plut., in Sol.).

(2) Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
(*Boileau, Art poëtique, chant. 4.*)

pouvoir suprême fut nécessaire, afin de réprimer une licence effrénée, ennemie de tout ordre social et du développement interne des facultés. La poësie qui avait appris d'elle-même que pour maîtriser les hommes il fallait parler à leur imagination, créa des dieux à leur image ; et, semblable à l'aigle, qui d'un essor rapide s'élève au séjour du tonnerre, elle parut alors se perdre dans les cieux, afin d'enchaîner plus facilement par ses prestiges.

» Les poëtes, dit l'auteur du Parnasse des dames, » ont donné la première forme à la religion et aux » différents gouvernements de la Grèce. Ils furent long- » temps les seuls législateurs ; long-temps le dépôt sacré » du culte et les archives de l'histoire furent entre leurs » mains ; alors le titre *de sage* et celui *de poëte* avaient » la même signification. »

Sénèque et Lucrèce pensaient, en effet, que la mythologie était l'ouvrage des poëtes, et La Fontaine a prouvé par sa fable *du statuaire* qu'il partageait cette opinion (1). Quant aux lois, elles étaient du domaine de la poësie (2), et Phérécide de Sciros fut le premier qui établit l'usage d'écrire en prose les choses abstraites (3).

---

(1) A la faiblesse du sculpteur
Le poëte autrefois n'en dût guère,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Le cœur suit aisément l'esprit.
De cette source est descendue
L'erreur payenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.
(La Fontaine, *liv. XI*, *fable* 6.)

(2) L'opinion la plus répandue est qu'Orphée qui était de Thrace, et du nom duquel la piété s'appela *θρησκεια*, fut le premier qui enseigna aux Grecs les rites et les cérémonies de la religion. Le sage Solon composa plus de six mille vers, afin de graver plus profondément ses lois dans l'esprit des Athéniens. « Les » tablettes sur lesquelles il les écrivit se nommaient *αξονες*, *essieux*, » et se tournaient dans des espèces d'étuis oblongs dans lesquels » elles étaient enchassées (Plut., in Sol.).

(3) Du temps même de Phérécide, Pittacus, un des sept Sages de la Grèce, et qui cependant avait fait mourir Arion, traça en vers des Lois pour Mitylène sa patrie.

Mais, après avoir déroulé le tableau de l'histoire, si l'on demeure convaincu que la poësie possédait toutes les branches de la puissance législative, surtout chez les peuples qui nous ont laissé l'exemple d'un gouvernement théocratique; on ne doit cependant pas en conclure qu'il suffisait alors *d'être poëte pour être sage :* aussi l'assertion de l'auteur du Parnasse des dames me paraît tenir du Paradoxe.

Il est vrai que, dans les langues anciennes, le nom de poëte signifiait *inspiré, divin, prophète*...... Mais ces différentes acceptions que renferme aujourd'hui le mot *enthousiasme*, provenaient de ce que la poësie avait été d'abord ou religieuse, ou héroïque, ou pastorale, d'après le caractère distinctif des peuples.

Malheureusement l'intérêt personnel a presque toujours été le seul mobile des actions des hommes. Les premiers siècles du monde, ainsi que les siècles modernes, ont été le théâtre de la vanité; et comme la flatterie est le langage de cette passion, les poëtes de l'antiquité ont dû mériter bien rarement le beau titre de sage. Il paraît même, d'après les Annales de la Grèce, que l'on fut obligé à Athènes de chercher à réprimer par des lois la doctrine scandaleuse de certains poëtes, qui, abusant de leur influence sur les mœurs, osaient couvrir de ridicule les objets de leur haine ou de leur jalousie (1). Mais l'administration d'Athènes avait agi lorsque le mal était presque sans remède : l'orgueilleux Aristophane (2) occupait alors la scène comique. Homme injuste et vindicatif, qui s'était moqué des infirmités de Cratinus, parce qu'il était son rival, et qui ne rougissait point d'immoler à la risée publique les Eschyle, les Euripide, les Lamachus et les Nicias; Aristophane l'emporta tellement sur l'aréopage, que, maître de l'esprit du peuple, il prépara l'arrêt fatal qui, vingt-quatre ans après, fut lancé contre Socrate (3).

---

(1) On ne pourra livrer au ridicule sur le théâtre aucun particulier sous son vrai nom. (Ant. Grecques, liv. Ier, chap. a, art. 34.)

(2) Etymologie. αριστος, le meilleur; φαινειν, paraître. Aor. pass. εφανη.

(3) On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué :

C'est ainsi que dans un gouvernement les abus d'un pouvoir quelconque, surtout de l'éloquence et de la poësie, entraînent la multitude dans un abyme d'erreurs. L'édifice de la politique que l'on élève sur une base chancelante, s'écroule avant d'être terminé; et, dans sa chute, écrase l'architecte inhabile qui n'a pas su l'ordonner. Périclès, chef de la république d'Athènes, fascinait les yeux du peuple par des amusements frivoles, l'enivrait de plaisirs, et protégeait les facéties d'Aristophane, pour faire oublier son usurpation, comme Pisistrate avait secondé de tout son pouvoir les premiers efforts de Thespis, afin de faire pardonner sa tyrannie. Mais telle est l'influence de la littérature sur le caractère des nations, que cette éloquence astucieuse avec laquelle Périclès enchaînait la multitude, en favorisant la licence des Athéniens contre l'autorité de l'aréopage, fut la cause malheureuse de la chute de la république.

Néanmoins, dans le siècle de Périclès, si le langage de la poësie fut dégradé par Aristophane, l'âme de Sophocle fut le sanctuaire du génie poëtique. On aurait dit que la nature prévoyante eût placé le germe de toutes les vertus dans le cœur de ce grand homme, parce qu'il vivait à une époque fameuse par le débordement de tous les vices. « Tout le monde sait, dit » La Harpe, que Sophocle a composé de belles tragé- » dies : l'on ignore communément qu'il commanda les » armées et fut élevé à la dignité d'Archonte, la pre- » mière de la république d'Athènes. » En effet, cet auteur dramatique, que l'on regardera toujours comme le prince de la tragédie ancienne, consacra toute sa vie à l'intérêt de son pays. Dernier appui d'un état battu par les orages, la force de son génie conjura longtemps la tempête; mais, parvenu à cet âge où des émotions trop fortes peuvent briser les ressorts de la vie, les témoignages d'admiration qu'il reçut de toute la Grèce assemblée aux jeux olympiques, furent le signal de son heure suprême; et les Athéniens, en donnant des larmes à la mémoire de Sophocle, eurent aussi à pleurer leur liberté.

Et Socrate par lui, *dans un chœur de nuées*,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
(*Boileau, Art poétique, chant.* 3.)

Il n'est rien de plus nuisible à la prospérité d'un état que la dépravation du goût ; c'est une épidémie dont on ne peut calculer les progrès, parce qu'elle aliène l'esprit ; parce qu'elle offre à notre imagination des êtres fantastiques qui nous égarent et nous abyment. Pericles et Aristophane, en affectant l'un et l'autre des opinions démagogiques, élevèrent l'olocratie sur les ruines de la république ; et, comme il est impossible qu'un gouvernement confié à la populace puisse long-temps subsister, les Athéniens devinrent esclaves des *tyrans*, et la poësie, amie de la liberté, s'exila du berceau de sa gloire. Dès lors une stupide indifférence présida aux jugements du peuple ; dès lors les nations rivales d'Athènes osèrent affronter les Grecs jusque dans leurs murailles ; et l'on vit, après la bataille de Cunaxa, les deux premières cités de la Grèce s'humilier devant un successeur de Xerxès, devant un roi tout couvert encore du sang de son frère.

Cette conduite bien coupable d'Athènes et de Sparte fit courber la Grèce sous le joug de l'Étranger. On ne trouva plus au sein d'une nation naguère si redoutée, que des esprits enchaînés par la crainte qui marche toujours à coté de la tyrannie. Les noms des Lycurgue, des Solon, des Sophocle et des Pindare furent proscrits des murs d'Athènes et de Sparte (1). Toute la Grèce s'endormit au bord du précipice, ou plutôt, toute la Grèce cessa de compter parmi les nations: car on n'existe pas lorsqu'on a perdu le souvenir de sa gloire.

Mais il en est d'un état près de sa ruine comme d'un homme qui va mourir : l'un et l'autre, à l'aspect du danger, semblent ranimer leurs forces et lutter contre les horreurs du néant. Lorsqu'après quinze ans d'esclavage, la Grèce eut l'instinct de sa destruction totale, elle parut tout-à-coup plus terrible que jamais. Alors l'éloquence et la poësie firent retentir les tribunes qui long-temps avaient été veuves des défenseurs du peuple ; alors le bruit des armes et les chants de

(1) Les trente tyrans avaient porté une loi qui défendait l'étude des beaux-arts ; mais elle fut abrogée après leur expulsion. (Xenoph., ἀπομνημ, p. 566.)

victoire succédèrent aux arrêts de proscription et de mort ; et l'univers se ressentit du dernier combat d'une nation cherchant à prolonger son existence.

Ce fut à cette époque que la Grèce, instruite par une longue et cruelle expérience de la cause de ses malheurs, saisit d'une main ferme les rênes de son administration, et frappa avec force tous ceux qui osèrent se servir de la poësie comme d'un instrument empoisonné pour ulcérer le cœur des hommes (1). Mais chez tous les peuples qui visent à une régénération, la sagesse des lois tient de la cruauté, parce que tous les peuples soulevés pensent qu'ils affermissent l'état en écoutant leur délire, comme le fanatisme croit servir la religion en proclamant ses vices et ses erreurs.

Tandis que l'élève d'Aristote réduisait sous sa domination toute la monarchie du grand Cyrus, le poëte Anyte vivait encore. Ennemi du sage Socrate, il avait contribué à le faire condamner à mort; et comme toute la Grèce reconnaissait alors l'innocence du maître de Platon, Anyte fut assommé par les habitants d'Héraclée. Ce trait de sévérité n'est point le seul que nous fournisse l'histoire du siècle d'Alexandre. Quelques années avant la fin tragique d'Anyte, Anaxandride, poëte comique, avait été condamné à mourir de faim, pour

(1) Aucun aréopagite ne pourra composer de comédies. (Plut., de Athen. gloriâ, page 348.)

Si un orateur parle devant le sénat ou devant le peuple sur un autre objet que celui de la délibération, s'il parle deux fois de la même matière devant les mêmes auditeurs ; s'il emploie des invectives et des injures ; s'il cherche à supplanter son adversaire ; si, lorsqu'on traite d'affaires sérieuses, il ne cesse de fatiguer les citoyens de discours étrangers à la tribune ; si, lorsque l'assemblée du sénat ou du peuple sera séparée, il sollicite l'Epistrate, ou lui fait violence, les Proëdres, pour chaque faute, pourront lui imposer une amende de 50 drachmes, et le faire inscrire sur les registres des amendes publiques. S'il mérite une punition plus considérable, après lui avoir imposé l'amende de cinquante drachmes., ils le citeront devant le conseil à la première assemblée, exposeront les griefs, le feront juger par scrutin, et, s'il est condamné, le feront inscrire sur les registres, pour une amende plus forte, qu'il paiera aux Πραχτορες, comme convaincu de Παρανομια violation des lois (Eschine, in Timarch., page 336, édition de Verdière.)

avoir lancé, dans une pièce de vers, un trait qui tendait à diffamer l'administration d'Athènes. Je dirai plus : un homme dont les vastes connaissances avaient contribué à la gloire des Grecs ; un homme dont la sage dialectique fut regardée comme la règle de l'éloquence jusqu'au milieu du dix-septième siècle, Aristote, enfin, moins heureux qu'Eschyle, fut aussi accusé d'impiété par les prêtres d'Athènes, et fut obligé de se retirer à Chalcis, en Eubée, pour avoir composé une scholie où il rendait à un souverain les hommages qui n'étaient dus qu'à ceux qui avaient bien mérité de la patrie. Comme il est assez curieux de voir l'auteur de *la poétique* violer lui-même les règles qu'il avait prescrites à tout écrivain, je vais rapporter la traduction de la scholie qui fut cause de son exil. Cette citation aura l'avantage de prouver que l'étude la plus difficile pour un auteur est d'éviter le langage de la flatterie; elle servira également à faire connaître le caractère d'un genre de poësie qui a toujours été regardé comme le plus ancien chez les Grecs et probablement chez tous les peuples.

Austère volupté d'un cœur pur et sensible,
Toi dont la beauté mâle enchaîne les mortels,
Vertu sévère, incorruptible,
Heureux qui dans son sein te dresse des autels.

L'habitant de la Grèce a le ferme courage
De vivre sous ta loi :
Insensible aux revers, il brave l'esclavage,
Et sait mourir pour toi.

Il sent dans les tourments tes racines profondes
Défendre son cœur indompté :
Tu verses dans son sein les semences fécondes
De l'immortalité.

Aussi, ta douceur est pareille
Au sommeil qui descend mollement sur nos yeux;
A ce nectar si doux que compose l'abeille;
Aux tendres soins d'une mère qui veille
Près d'un fils adoré, nouveau présent des cieux.

Les deux fils de Léda, ces gémeaux invincibles,
Ont triomphé par toi d'un farouche ennemi :
Hercule a terrassé cent monstres plus terribles,
Sur toi seule affermi.

L'audacieux Ajax et le bouillant Achille,
Combattant pour te plaire, ont trouvé dans tes bras,

Un port sûr et tranquille :
La gloire et le trépas.

Tu la cherchais comme eux, dans ta guerrière audace,
Cher prince que la mort a rangé sous ses lois.
Aussi retentiront les échos du Parnasse
Du bruit de tes exploits,
Tant que les sons hardis de la lyre immortelle
Echaufferont le cœur des mortels vertueux ;
Et tant qu'on chantera de l'amitié fidèle
Les respectables nœuds.

URBAIN.



DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA POËSIE.

Il existe dans le cœur de l'homme un attrait invincible pour la vérité : s'il s'attache quelquefois à d'autres objets qu'à elle, c'est qu'il prend une apparence trompeuse pour la réalité ; mais on n'aime véritablement que les choses auxquelles on croit. En considérant l'ordre général des intelligences, on peut dire que la foi est la source de l'amour : elle est également la source de la poësie, qui ne vit que d'amour et d'enthousiasme. Aussi les accents des premiers poëtes ont-ils toujours été le langage de l'admiration qu'inspirent les merveilles de la nature, et de la reconnaissance envers son créateur ; les premières poësies de tous les peuples ont toujours été religieuses ; elles ont aussi exprimé les sentiments qui agitent et parfois bouleversent le cœur de l'homme en l'exaltant. La poësie n'était à son origine employée qu'à de grandes choses ; si elle a été choisie pour exprimer quelquefois la tendresse, c'est que tout paraît merveilleux dans l'objet aimé, parce que le sentiment qui s'en établit le juge est toujours un peu exagéré par cela même qu'il est sincère. On a dit poétiquement qu'Homère est le père des divinités qui brillent dans ses poësies ; à la vérité il les a rendues populaires par la beauté de ses chants, mais si ces divinités fabuleuses n'avaient pas été déjà connues dans la Grèce, nous doutons qu'elles eussent été l'objet d'un si grand intérêt ; il a pu embellir leur histoire en lui prêtant les charmes d'une si riche imagination ; mais les principaux traits de

ses tableaux étaient dans la mémoire des peuples auxquels il les présentait de nouveau, ils faisaient partie des souvenirs de l'enfance et des premières émotions du cœur, on aimait à les voir retracés avec de si vives couleurs. Les Romains, en adoptant la littérature de la Grèce, avaient en même temps adopté les dieux qui en semblaient inséparables : Virgile et Ovide les ont fait revivre chez les Romains, lorsque la philosophie semblait les exiler de la Grèce. Le cœur de l'homme étant porté naturellement vers la religion, à défaut de la véritable il adopte celle qui lui paraît le plus en harmonie avec ses penchants et ses idées : la religion Homérique, qui semblait faite pour la riante Athènes, se rapprochait des mœurs Romaines, lorsque la capitale du plus vaste empire qui eût existé sur la terre parut en assujettissant la Grèce par ses armes, s'être elle-même assujettie aux mœurs du peuple subjugué.

Le peu de monuments poëtiques qui nous restent des premiers temps, nous montrent toujours des chants consacrés aux Dieux des empires, à ceux qui étaient l'objet des croyances et de la vénération des peuples. Les nations du nord étaient d'accord sur ce point avec celles de l'orient, malgré la diversité de leurs usages ; celui-là était partout le même, tant il était profondément enraciné dans les cœurs. Que ce fut pour Osiris ou Jupiter, pour Odin ou Teutatès, toujours est-il vrai que les premières poësies ont été des hymnes à la gloire de la divinité, l'hommage de la foi des peuples et l'expression de leur croyance.

Nous croyons que ce caractère si général de la poësie n'a point changé, parce qu'il est fondé sur le cœur de l'homme ; si le merveilleux des épopées modernes produit si peu d'effet, c'est que l'on a cessé d'y croire ; les charmantes fictions d'Homère, même reproduites, s'il était possible, avec tout son génie, laisseraient les esprits vides et les cœurs froids. Le Camoens a cherché en vain à rajeunir ces tableaux, qui avaient excité l'admiration de la Grèce, et il a échoué dans cette entreprise. Le Tasse ayant pressenti que les fictions antiques étaient passées pour toujours, a cherché son merveilleux dans un autre ordre d'idées en harmonie avec les croyances de son temps. De là, tous ces enchante-

ments, exercés par les esprits de ténèbres, alliés naturels des ennemis du Christ qui a renversé leur puissance. Ce merveilleux, quoique moins poëtique que celui d'Homère, puisque les êtres surnaturels n'agissent que par l'intermédiaire des simples mortels, tandis que dans l'Iliade et l'Odyssée ils agissent par eux-mêmes, a produit beaucoup plus d'effet que celui-ci n'en eût produit, par la seule raison qu'il trouvait son appui dans la croyance établie. Milton est toujours grand, souvent sublime, et son merveilleux conserve la fraîcheur de la jeunesse, parce qu'il est fondé sur une conviction qui n'est point effacée et qui ne le sera jamais, malgré les efforts des sophistes. C'est de la Sainte Ecriture que ce merveilleux est tiré comme de sa véritable source, et il a emprunté quelque chose de l'immutabilité de ce livre divin; aussi voyons-nous toujours, avec émotion, les discours de l'archange rébèle, et surtout la peinture naïve des doux sentiments qui remplissaient le cœur de nos premiers parents. Le poëme de la Henriade n'est si froid, malgré la beauté de la versification, les expressions pleines de noblesse et l'intérêt qui s'attache si naturellement au héros de ce poëme, que parce qu'il nous présente un merveilleux auquel personne ne croit : c'est un vice radical qui jette de la langueur sur tout l'ouvrage, et qui ne peut être entièrement racheté par aucun genre de beautés. Un talent plus grand eût également échoué avec le même système, et tout poëte qui présente un merveilleux non appuyé sur les croyances, est placé par la force des choses entre le ridicule et l'extravagance, à moins de considérer le merveilleux comme une allégorie, qui semble toujours un peu languissante, lorsqu'elle est prolongée long-temps.

Les poësies ossianîques n'ont eu du succès, que parce qu'elles nous présentent une nature forte et sauvage, formant un contraste prononcé avec les riants bocages de la Grèce et de l'Italie, et parce qu'elles sont en relation avec une croyance encore répandue dans le nord de l'Europe, sur la nature de l'âme et sur notre future existence. En Allemagne, la poësie est imprégnée du système du mauvais principe, combattant continuellement contre le bon, et soumettant les esprits avec

une force presque invincible; ce système est une suite du manicheïsme, qui cherche toujours à se reproduire et qui compte encore des partisants; la poësie allemande semble avoir puisé d'une source aussi noire, une tristesse désespérante et qui heureusement commence à fatiguer ses plus chauds adeptes.

Puisque la poësie suit la croyance, comme cela nous semble démontré, c'est dans la sainte écriture, que les poëtes doivent maintenant chercher leurs inspirations et leur merveilleux; toute autre source nous paraît fermée pour eux, car l'un des premiers caractères de la poësie est d'être populaire, et ce n'est pas en suivant quelque système philosophique qu'elle peut le devenir; d'ailleurs la métaphysique peut parler à la raison, même au sentiment; mais elle n'offre ni images, ni passions, les deux principaux aliments de la poësie; celle-ci doit toujours chercher à peindre les beautés que nous présente le spectacle de la nature et qui sont presqu'inépuisables, ainsi que le cœur de l'homme; il offre au poëte une mine toujours féconde et qu'il ne pourra jamais entièrement exploiter, puisque les sentiments qui nous dominent sont modifiés de mille manières par les mœurs toujours changeantes des nations, par les situations sociales et par l'influence toute puissante du temps sur les individus et sur les sociétés; c'est là surtout ce que le poëte doit présenter à notre attention, dans les personnages de son invention. Chacun de nous doit reconnaître cet immense besoin d'aimer qui n'est jamais pleinement rassasié sur la terre, cette agitation d'une âme qui cherche toujours un bien inconnu, ces craintes et ces espérances qui sont le fond d'une existence toute intérieure, et que les biens du dehors, tout dignes d'envie qu'ils semblent être d'abord, ne peuvent occuper qu'imparfaitement; c'est en montrant l'homme à lui-même, que l'on est le plus sûr de captiver l'attention et d'exciter l'intérêt. Enfin, le temps semble arrivé où la poësie, dégagée de fictions, sera ce qu'elle était à son origine, le langage de la croyance et celui du sentiment.

CH. DE COMMEQUIERS.

VOYAGE
DE M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD, DE NANTES(1).

Après un voyage de plusieurs années, dont quatre passées en Egypte (2), M. Cailliaud arrive à Paris à la fin de février 1819. Il est accueilli avec tout l'intérêt qu'avaient inspiré ses riches découvertes. Il se rend ensuite à Nantes; et, après quelques instants passés au sein de sa famille, il se prépare à la quitter encore pour courir à de nouvelles découvertes, à de nouveaux dangers. — M. Constant Letorzec, fils d'un de nos plus anciens capitaines de vaisseaux, et lui-même officier de la marine française (3), se présente pour accompagner le voyageur nantais. — Tous deux s'embarquent à Marseille, le 10 septembre 1819 sur un brick marchand qui faisait voile pour Alexandrie. Le 18 octobre ils aperçoivent la terre d'Egypte. « Bientôt, dit » M. Cailliaud, je reconnus cette plage couverte de » sables brûlants, au milieu desquels s'élève la tour des

(1) Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au-delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah et dans cinq autres oasis, fait dans les années 1819, 1820, 1821, 1822, par M. Frédéric Cailliaud, de Nantes, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de la Société Académique de la Loire-Inférieure, associé-correspondant de celle de Marseille, et de la Société de Géographie. — Ouvrage dédié au Roi. — Texte : prix, 9 fr. le volume in-8.o

A Paris, chez Debure frères, Tillard frères, Treuttel et Wurtz, libraires. — A Nantes, chez M. Cailliaud aîné, joaillier-bijoutier, rue Dauphine, n.o 1.er, et à la librairie du Lycée.

On trouve aux mêmes adresses les diverses livraisons des lithographies et gravures des cartes géographiques, plans, dessins de monuments et de sites levés par M. Cailliaud dans ce voyage; mais les volumes de texte se vendent séparément, et contiennent eux-mêmes diverses gravures offrant des costumes des peuples visités par l'auteur.

(2) Voyez la page 174 du 1.er volume du Lycée, contenant l'analyse du premier voyage, et les pages 153 du 2.e volume, et 479 du 8.e volume.

(3) M. Constant Letorzec fait partie de la Société Académique de Nantes.

» Arabes : c'est ici, m'écriai-je, que débarqua l'ex-
» pédition française !.... J'étais plein d'émotion en ap-
» prochant de ces bords célèbres, où la stérilité du
» sol et le silence de la nature forment un si grand
» contraste avec les souvenirs historiques ; où le cœur d'un
» Français surtout voit partout l'empreinte d'exploits
» mémorables et de faits glorieux pour la patrie. »

Descendu à Alexandrie, M. Cailliaud fait sa première visite au consul de France ; le pacha étant absent, il se présente à son ministre, et immédiatement après il s'embarque sur le Nil, avec son compagnon, pour entreprendre un long voyage dans la Lybie. Le 8, il part de Rosette pour le Caire. Le 11, il se trouve à Terrâneh. Ayant manifesté, dans cette ville, l'intention de pénétrer dans l'oasis de Syouah, on essaie de l'effrayer sur cette excursion qu'on regarde comme impossible après la malheureuse tentative de l'intrépide colonel Boutin, aussi de Nantes, qui, plus tard, succomba en Syrie sous le fer d'assassins ; mais M. Cailliaud n'en est que plus résolu à tenter l'entreprise dans laquelle a échoué son infortuné compatriote.

Arrivé le 12 au Caire, il profite d'un court séjour dans cette ville pour visiter les hypogées de Saqqârah. — Le 30, présenté au Kiahya-bey par le vice-consul de France, il en obtient un mamelouck français pour interprète, et, en même temps, un ordre pour tous les kâchefs de la Haute-Egypte, afin d'en recevoir les secours qui pourraient faciliter ses excursions. Ayant reconnu l'impossibilité de pénétrer à Syouah par Terrâneh, il se décide à se rendre dans le Fayoum, pour se joindre à une des caravanes qui vont à cette oasis, faire le commerce des dattes qu'elles vendent au Caire et à Alexandrie. — Il voit parmi les mameloucks français un nommé Saladin, interprète intelligent qui avait accompagné le colonel Boutin à Syouah, et qui lui donne des détails sur la malheureuse issue de cette expédition téméraire. Mais plus on offre d'obstacles à M. Cailliaud, plus on excite ses désirs, et le 31, accompagné de M. Letorzec, et d'Ismaïl-Abouchenad, interprète, il s'embarque à Boulaq. — Le 2 novembre, nos voyageurs arrivent à Benyouseyfe. Le 8, ils descendent le Nil, et, le 9, ils sont en vue et à proximité des pyramides du

Fayoum. Le lendemain, ayant fait charger trois chameaux de leurs effets, ils partent, montés sur des ânes, pour Medynet-el-Fayoum, capitale de cette province. Ils y éprouvent de nombreuses difficultés pour poursuivre leur projet : le peuple de Syouah, livré à une farouche superstition, ne laisse à M. Cailliaud que peu d'espoir de jouir d'assez de liberté pour faire la découverte tant désirée du temple de Jupiter Ammon. Mais le hasard lui ayant fait rencontrer un habitant de Syouah nommé Yousef, il parvient à le décider à l'accompagner, à la condition de passer pour habitant du Caire et de s'habiller en musulman, condition également imposée à M. Letorzec. En outre, le gouverneur du Fayoum fait venir du désert voisin un cheych nommé Kouroum, jouissant de quelque considération parmi les Arabes, et il lui ordonne de conduire M. Cailliaud à Syouah.

Le 19, après s'être amplement approvisionné de petites marchandises pour les répandre dans le pays et se rendre favorables des hommes ombrageux et défiants, tous les préparatifs faits, MM. Cailliaud et Letorzec, avec leur guide, leur interprète et six chameaux portant leurs bagages, se rendent au camp du cheyckh Kouroum. Les femmes et les filles du cheyckh viennent leur souhaiter le bonjour et la bienvenue avec beaucoup d'affabilité. Ces femmes bédouines diffèrent beaucoup des autres femmes arabes : elles n'ont point l'habitude de se couvrir la figure aussi rigoureusement que le font celles des rives du Nil. Elles se drapent avec des pièces d'étoffe de laine, dont elles se couvrent aussi la tête ; selon l'usage des autres femmes de ce pays, elles portent une grande tache noire sur le menton ; leurs cheveux sont disposés en longues tresses qu'elles se roulent sur la tête ou qu'elles laissent tomber négligemment sur leurs épaules ; elles se suspendent, près de l'oreille, des cercles d'argent quelquefois de deux pouces et demie de diamètre ; les femmes de cheyckhs ont pour chaussures des bottines en peau rouge plissées.

Le lendemain, M. Cailliaud reçoit de nombreuses visites de cheychks arabes, qui, étonnés de son entreprise, lui font part de tous les obstacles qui s'opposent à la réussite d'un projet aussi périlleux pour

un européen; car il était déjà reconnu comme tel; ils lui racontent l'aventure du colonel Boutin. Quelques-uns veulent détourner le cheyckh et Yousef d'accompagner les deux français. Ils s'efforcent de les effrayer en leur disant qu'ils auront la tête tranchée, et qu'on égorgera jusqu'aux chameaux qui auront servi à cette expédition. — M. Cailliaud regarde ces discours comme des contes d'arabes, et il n'en continue pas moins ses préparatifs. Le 22 novembre, il effectue son départ. Nous regrettons vivement l'obligation où nous sommes d'abréger son récit, car il offre un intérêt qui ne se rallentit pas un seul instant; aussi notre analyse ne sera-t-elle qu'un sommaire incomplet de son ouvrage.

Plusieurs Arabes voulant profiter de la sûreté que donne la présence du cheyckh Kouroum, se décident à faire avec lui le voyage de Syouah, qu'ils entreprennent habituellement une fois l'an. De sorte que MM. Cailliaud et Letorzec font route avec une petite caravane d'environ cinquante hommes et cent chameaux. Les guides annoncent quinze à vingt jours de marche. Nos voyageurs traversent d'immenses plaines où l'horizon se perd de toute part dans le sable, auxquelles succèdent des ruines, puis des vallées où sont disséminés des arbustes, des herbages, des palmiers. Ils trouvent beaucoup de bois de palmier et d'accacia pétrifiés. Souvent, pour charmer l'ennui du chemin, ils écoutent les Arabes qui se font entr'eux des récits fabuleux sur les déserts qui séparent l'Egypte de Syouah. Le 7 décembre ils atteignent le village d'El Garah, nom emprunté à la montagne où il est situé, et où passent toutes les caravanes venant d'Alexandrie et du Fayoum. Le cheyckh Kouroum dit à M. Cailliaud que, d'après la prédiction d'un cheyckh mort dans ce village, les habitants n'y peuvent jamais être plus de quarante, hommes, femmes et enfants; que plusieurs fois la population a augmenté, mais que toujours la mort a emporté ce qui excédait le nombre de quarante. Les Arabes ajoutent la plus grande foi à ces rêveries. — M. Cailliaud ne pénètre qu'avec beaucoup de peine à El Garah, et il continue sa marche le lendemain, après avoir recueilli des observations sur le village et sur ses habitants.

Enfin la caravane s'approche du lieu de sa halte, et les compagnons de nos voyageurs habitans leur disent que c'est le moment de faire usage de leur sorcellerie, pour modérer le courroux que la présence de deux européens va exciter parmi les gens de Syouah. — Ils leur parlent d'une île mystérieuse, sur un petit lac d'eau salée, à quelque distance de la ville, comme renfermant des ruines curieuses. Cette île est en grande vénération, et les naturels prétendent qu'elle est inaccessible. — Le 10, MM. Cailliaud et Letorzec s'arrêtent devant cette oasis tant désirée. La permission d'y entrer leur est accordée, et ils se dirigent vers Syouah en passant par plusieurs petits chemins ombragés. « Le » bonheur d'avoir pu pénétrer dans ce canton, enfoncé » dans une mer de sables, à cent lieues de distance, » me mit hors de moi, dit notre compatriote; chaque » pas me rapprochait de ce lieu si imparfaitement » connu, et peut-être du temple de Jupiter-Ammon, » si long-temps cherché. » — Une curiosité tumultueuse, bientôt appaisée par les cheickhs, se manifeste à la vue des deux Européens; mais ce n'est qu'à force d'instances qu'ils obtiennent de voir les antiquités du pays, et encore ils doivent être surveillés par des guides désignés par les cheyckhs. — M. Cailliaud feint avec adresse d'ignorer l'existence de l'île mystérieuse d'Arachyeh; car, depuis la tentative du colonel Boutin pour s'y rendre, les naturels ont juré de périr, plutôt que de laisser des chrétiens pénétrer jusques dans cet asile sacré. Il visite d'abord Gebel Mouta (la montagne des morts), située dans le nord-ouest de la ville : elle offre un grand nombre d'excavations qui ont servi de sépulture aux anciens habitans. Le 13, il se rend aux antiquités de l'ouest qu'il décrit avec détail. Le 14, il sollicite des cheyckhs la permission d'aller aux antiquités d'Omm-Beydah, ruines les plus importantes de toutes, et qui lui paraissent devoir être celles du temple de Jupiter-Ammon. Prières, présents, tout est inutile; on lui répond par un refus constant, sur le motif que sa présence dessécherait la grande source du pays. Il n'obtient que l'autorisation de parcourir la partie est de Syouah, la montagne Drar-Abou-Beryk. Il y remarque des excavations, ouvrages des anciens, et y copie des ins-

criptions grecques. Du sommet de la montagne et à
l'aide d'une bonne lunette, il découvre les ruines d'Omm-
Beydah, au milieu d'un bois touffu de palmiers. « Ma
» satisfaction, dit-il, était bien incomplète, car la dis-
» tance rendait confus tous les objets : cependant, ces
» restes me parurent gigantesques. D'énormes lin-
» teaux couvraient des parties de murailles; on aper-
» cevait des troncs de colonnes et d'énormes pierres
» épars çà et là sur le sol. Je reconnus le style égyp-
» tien. Est-ce là enfin, me dis-je, le temple si fameux
» de Jupiter-Ammon? Je crus apercevoir des sculptures
» et des signes d'écriture. Ces inscriptions attestaient-
» elles le passage d'Alexandre? Etaient-elles l'ouvrage
» d'une colonie égyptienne? ou bien ce temple re-
» montait-il à une antiquité plus reculée? Dans les
» moindres indices je cherchais les traces du vainqueur
» de Darius; mais, à force de tendre la vue sur ce
» point éloigné, mes yeux se fatiguèrent : l'imagina-
» tion venait y suppléer par des illusions; je souffrais
» surtout de l'impuissance où j'étais réduit par un
» aveugle fanatisme; j'appelais à mon secours, par la
» pensée, la protection de l'Europe civilisée. Quand
» viendra le jour, m'écriai-je, où les lumières éten-
» dront leur empire dans ces contrées malheureuses,
» courbées sous le joug de la superstition?..... Le so-
» leil était à l'horizon; mes guides étaient descendus :
» je les suivis, mais de loin; je ne pouvais plus répondre
» aux questions qu'ils m'adressaient. Je cherchai alors
» dans mon esprit de quel stratagême je pourrais me
» servir afin de visiter le temple. Je laissai tout passer,
» guides, habitants, interprète, et je restai en arrière.
» Songeant que je n'étais qu'à un quart de lieue de
» ces ruines célèbres, l'idée me vint de tout braver
» pour m'y rendre. Je m'approchai du bois de palmiers,
» et je m'enveloppai dans mon bernouss, tout prêt à
» franchir seul l'espace qui me séparait du temple : je
» fis quelques pas; mais bientôt, surpris par les regards
» des espions de Syouah, je revins à moi, et je re-
» connus toute l'extravagance de mon projet, nous ar-
» rivâmes à notre tente, et je me couchai plus fatigué
» que si j'eusse marché tout le jour. »

De nouvelles demandes sont en pure perte pour voir ces antiquités. M. Cailliaud se plaint amèrement de toutes les contrariétés qu'on lui fait éprouver ; on lui répond qu'il est bien traité comparativement aux chrétiens venus précédemment dans le pays, et on lui rappelle encore le colonel Boutin. Il désire voir le lieu que cet officier a habité ; on lui montre un bâtiment qui tombe en ruines, parce que personne n'a voulu s'y loger depuis ce moment. Il cherche sur les murs si la main du colonel a laissé quelques traces encore reconnaissables : en vain il interroge ces murailles, tout est muet. En mémoire de cet infortuné compatriote, il trace son nom en cet endroit désert, avec celui de leur ville natale.

Ne pouvant parvenir aux ruines, objets de tous ses vœux, M. Cailliaud profite du moins de son temps pour tracer la position géographique et l'étendue du chef-lieu de l'Oasis, pour décrire les lieux, et pour prendre des notes sur la population, les lois, les usages, la nourriture, le commerce, l'industrie, etc. Ces notes sont extrêmement curieuses ; mais nous avons trois volumes à analyser et nous ne sommes pas à la 100.e page du 1.er

De nouvelles instances et surtout des présents obtiennent la permission tant de fois réclamée et si impatiemment attendue. Le 22 décembre, M. Cailliaud, M. Letorzec, leur interprète, et quatre cheyckhs montent sur des ânes pour se rendre à Omm-Beydah. Une forêt de datiers environne le temple dont ils foulent enfin les débris. Aucune inscription n'y indique la présence du héros macédonien ; son nom même est ignoré à Syouah ; et cependant les ornements et la distribution du monument donnent la certitude que c'est bien là le temple d'Ammon, tout y révèle le Jupiter des Grecs : l'Oasis de Syouah était donc le pays des Ammonites. « Mes guides, dit M. Cailliaud, qui ne » partageaient point le plaisir que j'avais à parcourir » ces débris, me tourmentaient pour partir. Comme » c'était la première et probablement la dernière fois » que je voyais ces ruines célèbres, je ne pouvais m'en » détacher sans regret ; j'aurais désiré les interroger » long-temps, j'aurais voulu retourner chaque pierre, » marcher dans les souterrains de l'oracle, suivre » jusqu'au bout les détours obscurs où s'accomplissaient

» jadis les mystères d'une fraude pieuse, reconnaître
» enfin les vestiges d'Alexandre, et les pas du grand
» prêtre qui le salua fils de Jupiter. Ma curiosité crois-
» sait à mesure qu'elle était satisfaite : en un mot j'au-
» rais donné tout ce que je possédais pour séjourner
» huit jours de plus, et faire en ce lieu quelque dé-
» couverte importante; mais déjà mes guides avaient
» repris leurs montures; ils me criaient de les suivre.
» Il fallut prendre son parti et retourner à la ville. »

Dans la même journée MM. Cailliaud et Letorzec quittent Syouah, en se dirigeant vers la petite Oasis. Ils sont étonnés, dans ce trajet, de trouver un lac d'eau salée, d'une longueur de deux lieues sur une largeur d'une demi-lieue, au sein d'un désert effrayant et au milieu des sables. Ils ne peuvent se lasser de contempler ce lac, les palmiers qui le bordent et l'immensité des sables qui l'entourent sans le combler. — Le 31 décembre, ils s'approchent du terme de leur course : il était temps, car depuis plusieurs jours ils étaient réduits à vivre de dattes et d'oignons, leurs chameaux épuisés ne pouvant plus transporter de bois. — Le 1.er janvier 1820, ils arrivent à El Qasr, le plus gros village de la petite Oasis, et sont reçus dans la maison du cheyckh. Ses femmes se retirent à l'aspect des deux Nantais, mais sans se couvrir la figure : elles étaient jeunes et assez blanches et c'étaient les premières femmes qu'ils eussent vues depuis trois mois. Les principaux habitants se rendent auprès de nos voyageurs. A l'heure du repas, on apporte deux grands plats de bois pleins de viande de chèvre bouillie, trois plats de riz, des gâteaux de froment et de dattes. Ils s'asseyent à terre, sur des nattes, selon l'usage du pays. D'abord on fait circuler un poêlon d'eau chaude, dans lequel tous les convives se lavent les mains; cérémonie qui se répète à la fin du repas. Chacun mange avec ses doigts, mais jamais de la main gauche : il n'y a qu'un seul vase pour boire : c'est une espèce de bouteille de terre, qu'on se passe de l'un à l'autre.

M. Cailliaud décrit dans son ouvrage, et avec beaucoup de soin, les antiquités du pays, entre autres des aqueducs très-remarquables; il reconnaît une source d'eaux thermales, et il lève un plan topogra-

phique des terres de l'Oasis, comprenant toutes ses sources; mais, pendant qu'il fait ce relevé, il est poursuivi par un grand nombre d'Arabes qui se plaignent qu'*il prend leur village pour le mettre sur le papier.* D'autres s'écrient que c'est un procédé magique pour tarir leurs sources. La foule et les murmures augmentent tellement qu'il est obligé d'interrompre son travail.

Le 12, M. Cailliaud fait une excursion sur les limites du désert et des terres cultivées. Il y parcourt des catacombes, marque la position géographique du lieu, et, au retour, fait plusieurs observations sur les usages et les mœurs.

Le 10 février, il quitte la petite Oasis pour aller au Farâfreh. Dans cette course, il rencontre diverses ruines et les restes d'une ancienne église chrétienne. Arrivé le 15 à Farâfreh, il y est assez mal reçu. L'entrée lui en est défendue, parce qu'aucun chrétien n'y a jusqu'à ce moment eu accès. La persévérance de M. Cailliaud triomphe encore ici de tous les obstacles, et il parvient à prendre des notes de toute sorte sur ce village.

Le 19, nos voyageurs s'acheminent vers l'Oasis du Dakel. Le 23, ils sont à Medynet-el-Qasr, chef-lieu de cette Oasis. En les apercevant, les habitants viennent à leur rencontre et leur font bon accueil, s'empressant, sur leur demande, de les guider pour examiner les antiquités. M. Cailliaud met à profit cette bonne volonté, assez rare. Il observe surtout un temple qui lui paraît appartenir au siècle des Ptolémées. — Le 26, il se met en marche du côté de l'Oasis de Thèbes. Emportant des matériaux de toute espèce, fruit d'une persévérance infatigable et d'un talent d'observation peu commun, il gagne les bords du Nil, que tous ses compagnons étaient impatients d'atteindre. — Nous regrettons encore de ne pouvoir suivre M. Cailliaud pas à pas; mais, comme il n'y a rien d'inutile dans son ouvrage et que nous ne pouvons en faire une seconde édition dans le *Lycée*, il faut, pour l'analyser, retrancher une grande partie des passages mêmes les plus intéressants.

Le 8, nos voyageurs découvrent les bords du Nil, qu'ils avaient quittés depuis si long-temps: c'était presque

une seconde patrie pour eux. « Alors, dit M. Cailliaud,
» promenant mes regards alternativement sur le désert
» que nous venions de parcourir, et sur la riante pers-
» pective qui s'offrait à nous, nous pûmes admirer à
» loisir cet intéressant contraste. D'un côté, le fleuve
» nous présentait, aussi loin que notre vue pouvait s'é-
» tendre, ses bords couverts de verdure, de fleurs et de
» moissons; les palmiers du Nil, les barques nombreuses
» qui le couvraient, les bestiaux qui paissaient sur ses
» rives, animaient ce beau paysage : d'un autre côté,
» le désert attristait encore nos regards par sa vaste mer
» de sables arides et brûlants. Tandis qu'à gauche tout
» nous offrait l'image du néant, à droite tout portait
» l'aspect de la vie et de la fertilité. — Je n'essaierai pas
» de peindre les sentiments que j'éprouvai. Que le lec-
» teur se transporte en idée sur le lieu de la scène, qu'il
» se souvienne des fatigues, des privations que le voya-
» geur a essuyées, des dangers qu'il a courus; qu'il se
» représente l'immense étendue du désert et les bords
» enchanteurs du Nil : alors, il appréciera peut-être les
» vives sensations qui m'affectaient en ce moment. Mes
» Arabes s'arrêtèrent pour faire le salut d'usage : ils
» tirèrent quelques coups de fusil, en poussant des cris
» de joie. — A neuf heures, nous atteignîmes les terres
» cultivées. Là, nous rencontrâmes une femme Bédouine
» qui portait sur sa tête un vase d'eau. Nous la priâmes
» de s'arrêter. Elle contempla un moment notre cara-
» vane épuisée de fatigue : nos chameaux maigres et se
« traînant avec peine, nos figures pâles, nos Arabes
» couverts de poussière, tremblant la fièvre et abattus,
» lui firent assez connaître combien nous avions besoin
» d'eau; elle s'empressa de nous offrir celle que conte-
» nait son vase et quelques dattes. Avec quelle avidité
» nous nous partageâmes cette petite provision d'eau
» fraîche! La jeune femme nous demanda s'il y avait
» long-temps que nous avions quitté ce fleuve : quatre
» mois, répondirent mes Arabes. A ces mots elle té-
» moigna la plus grande surprise. Quatre mois! s'écria-
» t-elle en fixant sur nous ses beaux yeux noirs, où la
» douceur et la pitié étaient peintes; et, par un mou-
» vement spontané, elle tendit vers nous les bras, ajou-
» tant d'une voix plaintive : O mes amis, ô mes mal-

» heureux frères ! Je récompensai de quelque argent les » soins charitables de cette femme hospitalière, et nous » la quittâmes comblée de nos bénédictions. »

M. Cailliaud se remet en route pour se rendre au Caire. Il apprend à Reyremond que Mohamed-Aly fait une grande expédition pour entreprendre la conquête de l'Oasis de Syouah, et que M. Drovetti, consul de France, en profite pour faire ce voyage avec sécurité, afin de pénétrer dans l'île mystérieuse du lac d'Arachyeh. — Le deux avril, il trouve au Caire M. Drovetti, qui lui donne des nouvelles de cette expédition : elle a réussi, mais M. Drovetti a été trompé dans son espoir : Il a navigué sur le lac, il a débarqué dans l'île; il n'a vu que des flots, quelques rochers nus, et aucun monument. Ainsi s'évanouissait la prétendue importance de ce lieu qui, plusieurs mois auparavant, avait tant tourmenté l'imigination du voyageur nantais. — M. Drovetti présente M. Cailliaud à Ismaïl Pacha, fils de Mohamed-Aly, qui se dispose à aller dans la Haute Egypte pour se mettre à la tête de l'expédition de Dongolah.

La prochaine livraison nous mettra à même de suivre M. Cailliaud dans ses nouvelles excursions.



TABLETTES LITTÉRAIRES.



LES LETTRES.

Passez en revue tous les plaisirs de ce monde, vous n'en trouverez pas de plus purs que ceux que donne la culture des lettres. Ce qui fait le charme de l'amour, c'est la communication de notre âme avec une autre âme qui nous entend. Les lettres nous font communiquer avec toutes les âmes sensibles, aimantes ou fières de cet univers. Vous écrivez un morceau sublime : soyez sûr que, quelque part qu'il tombe, il ira à son adresse et trouvera dans quelque asile obscur une âme solitaire qui le comprendra.

Les honneurs et les richesses attirent sur nous de la considération, mais une considération mêlée d'envie; presque toujours nous séparons l'homme de l'habit, et, en le saluant publiquement, nous l'insultons tout bas. L'admiration que la culture des lettres fait rejaillir sur ceux qui les cultivent est exempte de ce sentiment. Nous sommes tentés d'aimer celui que nous admirons. Nous ne pouvons voir une belle âme sans nous sentir entraîné vers elle.

L'homme de lettres passe dans la vie sans être remarqué, comme la nature elle-même. Les objets d'arts nous font oublier cette nature qui ne change point; mais tôt ou tard ils tombent en poussière pour faire place à d'autres, et la nature reste avec le souffle de vie qui l'animait et que rien ne peut éteindre. Voyez ce monarque au milieu de sa cour: ne diriez-vous pas que c'est un Dieu parmi les hommes? Laissez les années s'écouler: ce monarque qui vous éblouissait de sa gloire est descendu dans la tombe; il n'a pas laissé une pensée de lui; il est mort sans avoir écrit une page qui ait révélé son âme; et ce poëte, dont la renommée occupée à publier des faits inutiles a laissé le nom dans l'oubli, ce poëte seul, spectateur du grand théâtre que vous n'aviez point remarqué, vous dit encore mille ans après sa mort ce que c'est que la nature, ce que c'est que votre propre vie: toutes ses pensées réveillent en vous des pensées. Son âme réagit encore sur la vôtre; vous l'assimilez presque dans votre enthousiasme à la divinité, invisible comme lui, et qui comme lui s'adresse à vous par des sentiments.

Quelle volupté d'exprimer tout ce qu'on sent, de faire aimer aux autres ce qu'on a aimé soi-même, de se consoler des injustices des hommes par la pensée de l'avenir qui nous en dédommagera, cet avenir qui est pour nous une patrie nouvelle, de se dire qu'on a des amis parmi les hommes vertueux, des approbateurs parmi les sages! Tout ce que nous voyons dans la nature est la pensée divine réalisée: le spectacle de l'univers nous offre mille preuves de sa sagesse, de sa providence; pourquoi les écrits du génie ne seraient-ils pas son langage? N'y a-t-il pas quelque chose de divin dans ces inspirations éloquentes qui naissent à notre

insça dans notre âme. L'inspiration est comme l'Esprit-Saint. On la reçoit : on ne sait d'où elle vient.

Ah ! si nous possédons cette faculté sublime d'exprimer ce que l'âme ressent au-dedans d'elle, ne nous plaignons plus de tous les trésors, c'est ici le plus grand. Sans nous, l'univers est sans voix, la nature est sans interprète, l'amour est sans langage. Tout le reste est muet, tout le reste est mort, tout le reste se distingue par quelque ridicule ou quelque vice ; ici on n'est immortel que par des vertus. Une révolution, un caprice nous enlève nos châteaux ou nos cordons. Rien ne peut nous ravir la satisfaction d'avoir écrit selon notre conscience.

Sans doute on se sert des lettres pour flatter les caprices des hommes, comme on se sert de la parole pour maudire et pour blasphémer ; mais c'est aux hommes qui les cultivent qu'il appartient de dire la vérité. Jusqu'à eux il semble qu'elle n'existe pas parce qu'elle n'a pas été présentée comme elle devait l'être. La vérité existait sans doute, mais ils l'ont revêtue des expressions qui la font reconnaître, qui la font aimer, et c'est pour ainsi dire la produire pour la première fois.

Les lettres consolent celui qui a souffert, aggrandissent l'âme de celui qui n'a encore rien senti. Elles nous font trouver un ami dans notre propre conscience, qui en tourmente tant d'autres. Elles embellissent toutes les phâses de l'existence, jettent un reflet de vertu sur le jeune âge et environnent la vieillesse des respects de la génération qui la suit ; elles font une puissance de l'homme pauvre et obscur, dont toutes les pensées survivent aux monuments des Rois ; elles rendent bienveillant et généreux, dans la pratique de la vie, celui qu'elles ont inspiré dans la solitude ; et, enfin, s'il est vrai qu'il y ait dans l'homme un principe de vie que toutes les jouissances animales ne peuvent satisfaire, elles seules procurent à ce principe immortel des aliments analogues à sa noble nature.

ED. RICHER.

DIX-NEUVIÈME ET DERNIÈRE NOTE EN ITALIE (1).

Novi, Alexandrie, Turin, le Mont-Cenis, Chambery, les Charmettes. Rentrée en France.

Pour communiquer de la Ligurie en Piémont, il fallait autrefois franchir la *Bocchetta*. Ce passage, quoique praticable pour les voitures, était pénible et dangereux. Je me rappelle que je dus, il y a quatorze ans, faire les frais d'une dispendieuse escorte pour m'en tirer sans malencontre. Aujourd'hui, une route aussi douce et aussi belle que celle du Simplon, et tracée pour les transports militaires, nous conduit, comme en nous jouant, depuis Gênes jusqu'aux plaines de la Lombardie. Les voyageurs paisibles profitent de combinaisons qui n'avaient été faites que pour perfectionner l'art de la guerre, et tenir en bride les peuples peu soumis.

Les beaux points de vue sont très-multipliés. Le plus remarquable est celui qu'on trouve au haut d'une des montagnes, d'où l'on aperçoit tout à coup la chaîne neigeuse des Alpes, qu'on croit toucher avec la main, tandis qu'en se retournant on tient encore la Méditerranée sous les yeux. Une fois en plaine, nous nous trouvons près de *Novi*, sur le terrain où l'armée française, commandée par le général Joubert, fut défaite en 1798. Heureusement pour l'amour-propre national, que *Marengo* n'est pas loin de là.

A *Novi*, peu de chose à visiter. Nous y assistons le soir au salut dans une jolie église à coupole, où l'on exécute une musique sacrée très-pénétrante. C'est une fort bonne idée, quand on veut diriger les mœurs par un culte ostensible, que de réunir les fidèles au jour tombant, après la cessation de leurs travaux civils, pour les amener aux pieds de l'Éternel; il semble ré-

---

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369, 436 et 545 du 5.e volume du *Lycée*; 124, 260, 302, 484 et 579 du 6.e volume; 241 et 406 du 7.e volume; 40, 264, 350 et 459 du 8.e volume.

pondre à leurs hymnes d'amour, et les remplir de son esprit à l'heure solennelle des méditations. Les protestans n'ont point dans leurs rites, plus rationels, de ces poëtiques adorations.

Alexandrie, que Bonaparte a rendu la place la plus forte de l'Italie, pousse en dehors de son enceinte, et fort loin dans la plaine, ses redoutes, ses ouvrages avancés, ses glacis et ses appareils d'inondation : on sent la guerre de deux lieues. C'est un énorme polype qui étend au loin ses puissantes tentatules pour saisir l'imprudent qui s'est exposé à leur portée. Avant d'entrer dans la ville, nous nous arrêtons sur le champ de bataille de *Marengo*. Napoléon s'y prépara la couronne impériale, le 14 juin 1800 ; ce fut, pour les décisions politiques, le *Watterloo* de cette époque. Le village existe toujours, mais le petit monument triomphal qu'on y voyait en 1809, n'y est plus. C'est en vain que les Autrichiens l'ont renversé, le génie de l'histoire se rit de ces sortes de destructions, et le cri de gloire des vainqueurs s'y fait toujours entendre. Mais écoutez aussi ces lugubres accents qui répondent aux chants de victoire : ce sont les mères éplorées qui répètent en gémissant : Marengo ! Watterloo ! Jetez maintenant les yeux sur ces théâtres de vaillance et de rage, d'adresse et de méprises, de férocité et d'honneur, de désespoir et de joie, de sang et de lauriers. Des moissons jaunissantes les couvrent paisiblement de leurs riches tapis, le bluet des bergères émaille ceux-ci de ses aigrettes d'azur, le grillon chante sous le chaume, l'astre du jour y projette ses rayons tout comme aux jours de carnage, et la nature n'a changé aucune de ses lois à l'occasion des agitations humaines.

Nous trouvons qu'Alexandrie ressemble à une vaste caserne : à toutes les croisées sont suspendues des parties d'équipements militaires. C'est un spectacle attrayant pour un major de régiment, mais fort peu récréatif pour nous. Nous le fuyons et nous gagnons le Mont-Ferrat, où nous cessons d'éprouver la douce température ausonienne. Éloignés de 25 à 30 lieues des glaciers, nous en sentons déjà l'influence.

A cette distance, nous nous faisons une idée fort nette des hauteurs respectives des sommités des Alpes.

Voici, en partant de la gauche, le col de Tende, qui donne accès au Mont-Genèvre, par lequel on pénètre à Briançon ; le pyramidal Mont-Cénis, que nous franchirons sous peu de jours pour aller en Savoie ; le Mont-Blanc, qui ne permet point qu'on le franchisse ; le petit et le grand Saint-Bernard, dont l'illustration se lie à celle de l'humble village de Marengo ; le Simplon, où les ingénieurs français ont vaincu les glaciers ; peut-être, dans ces régions bleuâtres qui sont sur notre droite, le Bernardin et le Splugen, dont nous avons foulé la cime ; au-delà, les Alpes Tyroliennes. Ces grandes masses sont pour nous comme les pieds-droits des portes qui vont s'ouvrir devant nos pas pour nous faire rentrer dans notre France : nous les saluons avec allégresse.

Le Mont-Ferrat eut jadis ses souverains particuliers. Au quinzième siècle, après la prise de Constantinople des princes grecs y ont encore régné. Ils en ont disparu, ce beau pays est échu par des mariages aux Ducs de Savoie, et ce n'est sûrement pas à son détriment, car il est dans l'état de culture le plus florissant. Depuis Gênes, nous ne voyons plus d'orangers, mais nous remarquons beaucoup de mûriers.

A *Asti*, qui est la capitale de la province, et que l'obscurité nous empêche de visiter, nous rendons un hommage à son plus illustre citoyen au comte *Victor Alfieri*. Son acte de naissance est ici, son tombeau à Florence, ses écrits dans les mains de tous les Italiens, qui ne les méditent peut-être que trop pour leur futur repos politique.

Delà à *Turin*, nous entrons en Piémont, pays plat, mais parfaitement cultivé. La nuit a été orageuse sur les montagnes, et les Alpes se sont couvertes de neige à deux tiers de leur base, nous avions presqu'oublié qu'il dût exister un hiver.

En atteignant les rives du Pô, nous sentons les approches d'une grande capitale : les maisons de plaisance se multiplient, nous passons près d'un château royal et là route se couvre d'équipages.

Nous arrivons à Turin d'assez bonne heure pour en prendre de suite un aperçu. Les rues sont si bien percées, que de tous points on aperçoit la campagne.

l'importance que les catholiques attachent à cette relique. Il est intérieurement revêtu de marbres précieux et de bronzes dorés dont l'éclat éblouit; la voûte est composée d'un triple système d'arêtes à jour, superposées, fouillées par le ciseau dans toutes leurs parties, et laissant deviner comment des pierres ont pu être converties en une sorte d'ouvrage de filigrane, ainsi suspendu dans les airs. Cette chapelle, à la voûte aérienne près, rappelle celle des Médicis à Florence qui a un dôme plus simple; cependant cette dernière a des marbres plus précieux encore et plus soigneusement polis.

Le théâtre du palais, qui ne sert que pendant quelques semaines du carnaval, est d'une magnificence presqu'égale à celle du théâtre de Saint-Charles à Naples : le roi fait de grands frais pour cet établissement. Nos salles françaises pâlissent devant l'éclat de celles des cours italiennes.

On nous conduit au musée des antiques. Il ne vaut pas le nôtre en produits du ciseau grec, mais tout le monde sait qu'il abonde en curiosités égyptiennes, et que M. Champollion y a fait d'importantes découvertes. On nous y montre la célèbre *table isiaque*, dont les savants font grand bruit; nous avouons, à notre honte, que nous n'y comprenons rien; nous savons que c'est un almanach, et qu'on a tiré de sa disposition, des inductions fort importantes sur l'altération du système zodiacal et sur la dissidence des chronologies hébraïque et égyptienne. Nous sommes plus capables d'apprécier deux groupes en ivoire, qui se trouvent dans le même dépôt. L'un représente le sacrifice d'Isaac et l'autre le jugement de Salomon; les figures ont trois à quatre pieds : on ne sait qu'admirer le plus, ou de la dimension des pièces de morfil, ou de la perfection du travail.

Les artistes de Turin ont un talent particulier pour travailler l'ivoire. Nous passons quelques heures chez l'un d'eux qui exécute, en cette matière, avec une habileté admirable, les copies de toutes les statues célèbres. On pourrait obtenir de lui, dans la dimension de 2 à 4 pouces, tout le musée Pio-Clementin, y joindre les collections de Paris, de Florence et de Naples, et réunir toutes ces richesses sur une seule table. Je ne dis cependant pas que ce musée-nain fût propre à nourrir

de grandes inspirations : mais il entretiendrait commodément des souvenirs.

A défaut d'autres distractions, nous fûmes hier au théâtre des marionnettes. Ce spectacle ne se compose pour notre bas peuple en France que de scènes triviales et sans goût. Ici, c'est différent : *Alceste* faisait les frais de la soirée, et paraissait captiver à un haut degré l'intérêt des spectateurs en bure, qui se trouvaient familiers avec ce sujet de haute mythologie. Nous rencontrerions difficilement de semblables connaissances mythologiques chez nos artisans de même classe.

Si un certain goût épuré règne aux marionnettes, certaines choses qui l'offensent se rencontrent au grand théâtre : je veux parler des *groteschi* qui sont venus se mêler au ballet dont on nous gratifie aujourd'hui, à la suite d'un charmant opéra que la cour et la ville ont couvert d'applaudissements. Ces *groteschi* sont des danseurs des deux sexes, aussi galamment vêtus que tous autres, et non moins bien payés, mais qui doivent, pour produire l'effet qu'on attend de leur talent, horriblement sacrifier la grâce à la vigueur. Leurs fougueuses entrées, leurs sauts périlleux, leurs écarts monstrueux, leurs gambades, leurs élancements horizontaux, tout cela est hors de place en présence de la bonne compagnie ; c'est effrayant, et hideux surtout, quand on voit de jolies femmes se livrer à ces mouvements désordonnés. Et cependant, l'assemblée est tout en émoi à ce genre de spectacle ; le saut le plus hardi en fait appeler un plus téméraire encore ; la *grotesca*, encouragée par des bravos, bondit avec une sorte de fureur ; dans les loges, les yeux étincellent de plaisir, la salle retentit d'applaudissements ; c'est un délire, c'est une rage ; il semble que l'agitation générale ne cessera qu'au moment où l'imprudente bacchante, victime d'un dernier élan trop fougueux, tombera réduite en poudre sur le parquet qu'elle fait gémir.

La famille royale assistait à cette représentation, et recevait du public des témoignages de vénération auxquels elle répondait avec aménité. Le roi portait l'uniforme de ses gardes, les princesses étaient sans diamants, et la grande loge d'apparat restait inoccupée. Quoique le spectacle finisse fort tard, la cour retourne

à la campagne, à la vérité sous une assez nombreuse escorte.

Nous quittons Turin, où nous n'avons pu donner que deux jours, et remontons dans le coche de notre *Vetturino*, pour passer le mont Cénis et gagner Chamberi. Cette manière de voyager est décidément aussi agréable qu'économique, quand on n'a point de hâte et qu'on est en bonne compagnie.

Le pays qui se présente à nous, rappelle par sa culture perfectionnée, les belles plaines de Côme à Milan et à Bologne. Les mûriers coupent les champs de leurs longues avenues, les vignes sont suspendues en guirlandes aux ormeaux, et les canaux d'irrigation se croisent superposés les uns aux autres, comme dans la Lombardie. Le goût pour l'architecture est toujours remarquable, les villages sont élégamment construits, et les églises, riches et ornées de marbres. Nous traversons *Rivoli* et nous arrêtons à *Saint-Ambroggio*, où nous visitons avec détail une maison d'exploitation rurale. Les instruments n'y sont plus des enfants de l'ancienne routine, ils ont été soigneusement établis et probablement bien appropriés à la culture de la contrée, condition sur laquelle il ne nous appartient pas de prononcer d'après un simple coup-d'œil.

Le langage s'est s'altéré sensiblement. Ce n'est plus ce bel idiome romain, dont nous ne perdions pas un mot au milieu de la Péninsule, et dont nous retrouvions, aux extrémités, toujours quelques traces, chez les interlocuteurs attentifs ou indulgents pour notre faiblesse : nous entendons ici un jargon pire pour nous que celui de Naples ; car encore avions-nous fini par saisir quelque chose de celui-ci. Que d'études, sous le rapport des idiomes, aurait préalablement à faire le voyageur qui veut sérieusement s'instruire! Voyez en effet ce qui devrait arriver ici. Ne faudrait-il pas pouvoir converser avec le cultivateur, pour se bien pénétrer du mérite des procédés agricoles qui paraissent recommander la ferme qu'on nous fait visiter ? Si Arthur Young, s'est, comme le trouvent nos agronomes, si souvent trompé dans un travail qui ne fut cependant entrepris que pour étudier l'agriculture française, c'est, très-probablement, parce qu'il ne comprenait suffisamment ni le Picard, ni le Limousin.

Au-delà de Saint-Ambroggio, le caractère des plaines lombardes disparaît peu à peu sous des mouvemens de terrain assez marqués. Nous suivons les bords de la *Doire* qui, désormais, ressemble à un torrent plus qu'à une rivière; son lit se voit de plus en plus resserré entre les collines, précurseurs des hautes montagnes. Enfin, lorsque nous approchons de *Suze*, nous cheminons dans une véritable vallée alpine, et les tableaux prennent des couleurs rembrunies. Ce fort de la *Brunetta*, situé sur un arrête de rochers escarpés, qui courent parallèlement à la Doire, est déjà du romantique dans le genre sombre : il commande deux vallées; placez-y un châtelain du XII.e siècle, et sous les noires forêts qui l'environnent, vont naître à souhait les aventures.

Suze est pour nous la dernière ville que nous verrons en Italie. Les Romains y avaient érigé un arc de triomphe, dont on voit encore les restes; mais, malgré la présence de ce monument, il faut convenir avec chagrin que la splendeur italique a tout-à-fait disparu dans ces rues étroites, incessamment menacées par les éboulemens des rochers. Nous y soupons à une nombreuse table d'hôte où se trouvent réunis et les voyageurs qui viennent de France et ceux qui vont s'y rendre. La conversation est vive, animée et un peu étourdie : chacun fait tumultueusement ses observations sur le passage de la montagne; on nous interroge sur l'Italie et sur la manière d'y voyager; nous répondons en questionnant sur la Savoie, sur la France et sur les neiges. Les propos vont et viennent sans beaucoup d'ordre, on s'instruit peu de ce qu'on désire apprendre; mais on a babillé en français, et l'on est tout étonné de ne se séparer que fort avant dans la nuit.

Il faut cependant se lever de bonne heure pour passer le Mont-Cenis dans la journée. Quoique ce ne soit plus une affaire d'état, comme jadis; quoiqu'il ne faille plus démonter les voitures, jucher les dames sur des mulets ou les empaqueter dans des litières; encore est-il à propos de partir le matin, parce que s'il survient une tourmente de neige, c'est ordinairement dans l'après-dîner qu'elle se manifeste.

Six mulets sont ajoutés aux deux chevaux de notre

vetturino, et nous enlèvent lentement dans les rampes. Le temps est beau, les scènes des Alpes sont magiques; pour en jouir, nous préférons bientôt aller à pied. La route n'est pas embarrassée de neige; quand nous voulons jouer avec celle-ci, il faut que nous quittions le chemin et que nous nous élevions sur ses bords. Nous rencontrons des marchands de marmottes, des marchands d'écureuils, nous cueillons le rhododendron, nous contemplons de beaux accidents de rochers, nous interrogeons les échos, nous nous exaltons au tonnerre des cascades; nous folâtrons où nos pères avaient dû frémir; enfin après sept heures de montée, nous atteignons le col du Mont-Cenis. Il est élevé de 6300 pieds au dessus du niveau de la mer, et la cime de la montagne l'est elle-même de 9000. Nous avons trouvé le grain cultivé jusqu'à une hauteur qu'on peut évaluer à 3500 pieds à 7000 pieds. Au lieu d'un simple hospice, nous trouvons là un village complet, église, boutiques d'artisans et deux bonnes auberges: il est vrai qu'il faut s'y chauffer toute l'année. L'hospice existe toujours, concurremment avec les autres établissements que nous citons; nous y trouvons logés deux moines et un escadron de gendarmerie. Les religieux sont dotés par le gouvernement sarde, et ont le monopole des excellentes truites qu'on pêche au fameux lac qui se trouve dans cette région élevée; ils nous les vendent, par parenthèse, assez cher; mais nous aimons à croire qu'ils font, par contre, des distributions gratuites aux nécessiteux; alors nous ne nous plaignons pas.

Telle est la sécurité qu'offre à présent le Mont-Cenis qu'on a cru pouvoir, sans inconvénient, négliger les nombreuses maisons de refuge qui y avaient été établies de distance en distance, lors de l'ouverture de la route. Il n'arrive maintenant presque jamais que le passage soit interrompu pendant vingt-quatre heures, même dans le cœur de l'hiver. Ainsi donc, plus de ressources pour les romanciers, ni pour les narrateurs de voyages qui voudraient placer ici de piquants épisodes. Les ingénieurs leur ont coupé les vivres.

En deux heures de temps, nous descendons de l'hospice à *Lans-le-Bourg*, première station de la Savoie. Les points de vue de ce revers du Mont-Cenis sont plus pittoresques que ceux qui s'offrent du côté de l'Italie, nous

avions envie de dire plus variés, mais il se pourrait que la rapidité de la descente produisît l'illusion qui les fait juger ainsi. A mesure qu'on s'abaisse, on voit se dessiner de petites vallées sinueuses qui vont aboutir à la maîtresse chaîne de la montagne et qui s'y trouvent closes; elles n'ont qu'une issue, de sorte que chaque pâtre solitaire qui les habite pourrait placer une douane à l'unique entrée de son rustique empire et s'y défendre par des proclamations ou par les armes; mais il a si peu de rapports avec les vallées voisines, isolées et enclavées comme la sienne, que souvent il en ignore l'existence; et d'ailleurs, les neiges et les précipices empêchent les troupeaux qui paissent sur les hautes croupes, de passer d'un domaine à l'autre. Un sillon plus profond serpente indéfiniment devant l'œil, et s'enfonçant toujours de plus en plus, c'est la *Vallée de Maurienne* qui coupe toute la Savoie et que nous allons suivre jusqu'aux abords de la France. Les petits villages qu'on découvre paraissent comme des maisonnettes de cartes, au milieu des forêts de melèzes, qui vues d'en haut figurent alors comme des pelouses.

De *Lans-le-Bourg* à *Modane*, tantôt la vallée est étroite et ne laisse d'espace que pour le torrent et pour la route qui est, pour ainsi dire, suspendue au-dessus; tantôt elle s'élargit un peu et forme une petite plaine qui a, parfois, jusqu'à une lieue de largeur. Cette plaine est alors soigneusement cultivée; et, dans sa fraîcheur, opposée aux rochers arides qui l'entourent, elle ressemble à un bouquet de roses qu'on offrirait dans une corbeille d'airain.

On ne parle plus italien, les enseignes sont écrites en français; on n'est plus tenu à cette sorte de reconnaissance due à l'hôte ou au valet qui fait par exception pour vous, usage de votre idiome; mais aussi, plus d'architecture; à peine aperçoit-on encore de loin en loin sur les maisons quelques traces de vieilles fresques effacées, les villages sont mesquins, les églises pauvrement établies, comme dans nos anciens villages de France. Ajoutons, pour conserver le souvenir de l'impression que nous éprouvions à notre entrée en Savoie, qu'aux individus basannés à traits fortement prononcés et parfois patibulaires qu'on rencontrait en Piémont, ont succédé des figures douces, peu colorées, mais pleines de

simplesse et de bonhomie ; on ne se sent plus tenté, à la rencontre d'un villageois, au détour d'un chemin, de mettre les mains sur ses poches ou de veiller à sa défense.

Nous avançons dans la Savoie, toujours cotoyant l'*Arc* dont le courant fougueux ronge incessamment les bords. Les habitants lui dérobent quelques toises de terre qu'ils soutiennent sur des pierres péniblement ajustées en terrasses, et y sèment un grain fort chétif. Ils font aussi des conquêtes sur les rochers en y transportant un peu de terre dans des paniers, et ils y plantent quelques pommes de terre. Ces ouvrages de la patience et de l'industrie nous accompagnent jusqu'à *Saint-Jean-de-Maurienne.*

Cette antique et noire petite ville, dont les rues sont si étroites qu'elles n'admettent même pas les voitures, devrait être la capitale de la Savoie, puisqu'elle est le berceau de la maison régnante. C'est là que commandait au XI.e siècle le comte Humbert-aux-mains-blanches, d'abord faible vassal du Roi des deux Bourgognes ; mais bientôt affranchi par son épée de la suzeraineté même de l'empire. Ses fils ont quitté le pays des frimas et des marmotes, pour aller régner dans les douces contrées du Piémont, de la Sardaigne et de Gênes. Ils ont bien gagné cet heureux sort par leur valeur et par leur adresse ; mais ils devraient quelques faveurs de cour au lieu où fut déposé, par la providence, le germe de leur grandeur. Charles-le-Chauve, à son retour d'Italie, mourut à Saint-Jean-de-Maurienne ; on cherche au milieu des misérables constructions qui composent la ville, quelle pouvait être la maison susceptible de mettre à couvert un aussi important personnage. Probablement, on le logea dans l'un ou l'autre de ces petits châteaux à tourelles dont nous voyons les ruines pittoresques sur la route qui nous conduit à *Saint-Michel* et à *Aiguebelle.*

A notre grand étonnement, nous trouvons encore la vigne en culture dans ce climat glacial. Dieu a refusé cette précieuse plante aux Hyperboréens, sans doute dans la prescience qu'ils en abuseraient un jour. Si elle s'est montrée moins réservée dans ces froides vallées, c'est qu'elle savait que le bon et frugal Savoisien, ami de la tempérance, saurait se contenir dans les limites de la modération. Au fait, presque toutes les figures

portent ici l'expression de la bonté, de la modération et du calme de l'âme. Ces douces et aimables qualités, qu'on dit vraiment fréquentes ici, sont-elles les fruits du climat, de l'éducation, du système politique, ou de l'organisation physique? Ce n'est pas à nous à décider cette question; mais peut-être que chacune de ces conditions y contribue pour une part. On pourra aussi chercher dans les mêmes influences, sauf cependant celle du système politique, la cause qui produit cette multitude de goîtreux et de crétins dont le pays est affligé. Nous voyons de ces derniers, à tous les degrés d'idiotisme, depuis le malheureux à qui il reste tout juste assez de jugement pour aller puiser de l'eau à une fontaine, jusqu'à celui que, chaque matin, il faut porter sur un banc devant la maison, et alimenter comme un enfant.

Nous nous arrêtons quelques heures à Mont-Mélian, place jadis si forte qu'elle était considérée comme la clef de la Maurienne: Louis XIII y échoua avec toutes ses forces, et il fallut treize mois à Louis XIV pour s'en rendre maître. Comme l'art de la défense n'a probablement pas dégénéré, il faut que celui de l'attaque se soit perfectionné; car, nous dit un militaire, prendre Mont-Mélian, ne serait aujourd'hui qu'une affaire de poste.

Enfin, et toujours marchant avec notre lenteur ordinaire, nous arrivons à Chambery, où nous quittons notre *vetturino*.

Lors de la restauration de 1814, Chambery était resté à la France: le *statu quo* politique paraissait fixé; tous les partages d'âmes et de lieues carrées étaient accomplis, et les lois de la plus rigoureuse pondération y avaient été, dit-on, observées. Pourquoi a-t-on, en 1815, prescrit aux habitants d'étouffer leur amour pour les Bourbons, et de venir offrir cette affection au Roi de Sardaigne, comme un habit retourné? Le Roi de France, allié des souverains armés contre Napoléon, devait-il être puni d'une défection militaire qu'il combattait lui-même? Les congrès partagent donc les vulgaires faiblesses des hommes qui font et défont sans principes fixes. C'est Dieu seul qui est immuable.

On visite à Chambery; la cathédrale, le musée, la bibliothèque. — La cathédrale est d'un assez beau gothique, mais les décors intérieurs sont déjà négligés comme dans la plupart de nos églises françaises. Nous

sommes à cent lieues du goût et de la magnificence des autres pays catholiques, et non moins loin de la propreté et de la décence des temples protestants de l'Angleterre. Ces musées, ces bibliothèques, si considérablement multipliés depuis trente ans, dans nos villes de province, préparent sans doute quelques révolutions dans les esprits. Espérons qu'ils amèneront aussi quelques changements dans la disposition intérieure de nos édifices sacrés : nous en avons vraiment besoin. Ce n'est pas faire quelques réflexions sur le caractère du siècle, qu'on voit, dans une petite ville comme Chambéry, consacrer à l'érection d'une immense salle de spectacle, des fonds dont la solennité du culte aurait, en d'autres temps, réclamé au moins une partie.

La promenade imposée aux voyageurs qui viennent ici, est celle des *Charmettes*, maisonnette située à une demi-lieue de la ville et illustrée par les pages du plus éloquent de nos écrivains. C'est là que Jean-Jacques Rousseau, dans la fleur de l'âge, dans toute la fraîcheur d'une vive imagination et dans toute l'ardeur des sensations juvéniles, a, dit-il, passé les plus heureux moments de sa vie, sans gloire acquise encore, mais dans les bras de l'amour. J'en demande bien pardon, non en ce moment au grave philosophe moraliste, mais au jeune amant lui-même : je n'aime point ses triviales amours avec M.me de Varens; je n'ai point connu, dans nos jours dépravés, de jeune homme un peu délicat qui n'eut eu des nausées à l'idée d'être le rival du jardinier Claude Anet et de brûler son encens sur un autel que, de l'aveu de la déesse, profanait le manant. Rousseau peut embellir bien des vilénies par le charme de son style; mais je ne conçois ni quel but utile il s'est proposé, ni quel intérêt il a pu se flatter d'inspirer, en se peignant aux crochets d'une femme à tempérament ardent, qui avait tout l'air de salarier sa vigueur de 24 ans : fi! — Et avoir été imprimer tout au long le nom de l'auteur de cette turpitude, au mépris de tout ce que prescrivaient la reconnaissance et la simple bienséance : fi! fi! de nouveau!

La maison des *Charmettes* est une jolie petite habitation bourgeoise, placée dans un site fort agréable; deux amants tout neufs y passeraient des moments délicieux jusqu'aux jours de satiété. Mais on a beau nous

montrer la chambre de Jean-Jacques, celle de M.me de Varens, le petit salon, le jardin, le verger, la terrasse, détails si joliment décrits dans les confessions; je reste froid. Rousseau n'était alors qu'un polisson, un blanc-bec, ébauchant imparfaitement des études et ternissant, pour servir aux plaisirs d'une femme sans mœurs, une belle imagination qui, sans cette honteuse distraction, eut été encore plus féconde et plus brillante. Passe encore, de visiter les ermitages de Montmorenci, d'Ermenonville, ou de l'île Saint-Pierre : alors qu'il les habitait, Jean-Jacques était illustre; il avait publié l'Emile, l'Héloïse, le paradoxal Contrat Social, les Lettres adroites de la montagne; il avait rang parmi les premiers écrivains du siècle. On peut là s'intéresser à lui, s'y occuper de ses talents, de ses revers, de ses folies, de ses malheurs, de la hauteur de son esprit, de l'inconséquence de sa conduite et de l'influence qu'il a exercée sur la génération qui lui a succédé; mais aux *Charmettes*, nul autre qu'un fanatique ne sera tenté d'allumer des cierges en son honneur.

Ce domaine appartient à présent à la famille d'un peintre qui honore notre ville de Nantes, au beau-frère de M. *Peytavin*, et c'est avec un sentiment de satisfaction nationale que nous y voyons l'estampe gravée de son beau tableau du Sacrifice Gaulois, morceau qui, j'espère, ne s'éloignera point de nos murs. Les lettres et les beaux-arts sont encore cultivés aux Charmettes, mais la décence en a désormais purifié l'atmosphère.

Voici les nuages qui s'amoncèlent sur la *Dent de Nivolet* et sur les autres cîmes qui environnent Chambery; ils nous annoncent qu'il est temps de franchir les dernières montagnes, et de gagner nos penates avant la chute des neiges. Nous avions fait un dernier adieu au beau ciel de l'Italie, à ses pompeux monuments, à ses orangers, à ses guirlandes de pampres; il faut maintenant en adresser de semblables à ces riches tapis de verdure qui se déroulent si gracieusement sur les croupes des Alpes : les frimas vont les envelopper ainsi que toute la nature. — Remontés en voiture, nous marchons vers l'ouest, trouvant encore de nouvelles sublimités dans les sauvages escarpements Alpins qui se montrent sur la route. Ce sont

toujours de vieilles forêts de mélèzes couvrant des croupes déchirées, et, au-dessus, des masses de rochers dépouillés qui s'élèvent dans l'air, semblables à de formidables remparts; des torrents s'en échappent en bondissant et revêtent l'énorme déchirure comme d'une écharpe d'argent. Le fond de la vallée s'est meublé des terres qu'ils ont entraînées, et les paisibles sillons du cultivateur s'y trouvent environnés de tout le fracas d'une nature en convulsion. Nous gravissons les *Echelles* de Savoie, passage autrefois redoutable, aujourd'hui sans dangers. Au revers, une plaine s'étend à nos regards. Ne nous interrogez point sur les détails, une trop vive émotion nous a saisis: c'est la terre natale, nous la saluons spontanément de nos acclamations. Nous descendons en explorant l'horison avec les yeux du désir; nous cheminons pendant quelques heures, et cette fois, trop lentement pour notre gré. Nous atteignons enfin *Pont-Beauvoisin.* — Là, nous sommes encore en Savoie, encore pour une minute, mais nous traversons le petit pont jeté sur le Guiers au milieu de la ville, et, de ce moment, nous cessons d'être étrangers. — Notre pélérinage est achevé, nos pieds ont foulé le sol chéri, le sol français, et nous pouvons déposer notre plume. . . . . .

. . . .

Lecteurs qui aurez eu la patience de nous lire, Bretons que nos récits ont pu intéresser, gardez, gardez-de croire que nous rapportions de ce rapide voyage aucun sentiment, aucun préjugé défavorable à notre cher pays. Loin de nous ce goût affecté qui n'apprécie les jouissances que par d'imprudentes comparaisons. Aptes à savourer, et le parfum de la rose, et l'harmonie de la lyre, sans chercher à assigner la prééminence de l'une sur l'autre, nous laissons au froid dissertateur le labeur de comparer des objets qu'il croit à tort de même nature, et dès qu'ils ont un charme, nous leur livrons complaisamment nos sens.

C'est cette disposition d'esprit que nous recommandons aux voyageurs, comme éloignant tous les regrets et conservant au cercle des plaisirs sa plus vaste étendue. — Que s'il nous était reproché d'avoir, parfois, offert des rapprochements qui sembleraient contredire ce conseil, nous protestons contre toute autre intention

que celle d'avoir cherché à rendre nos descriptions un peu intelligibles lorsqu'il nous arrivait de mettre le connu et l'inconnu en regard; nulle idée de dépréciation n'est venue occuper notre esprit.

Nous éprouvons tout le mérite de ce système, ou de ce mode d'accueillir les scènes de la nature et de l'art, lorsque nous traversons la France depuis les Alpes jusqu'à l'Océan. En effet, l'activité industrielle de Lyon, la riche culture de la Bourgogne, la splendeur des monuments de Paris, la hardiesse de la basilique de Chartres, la fraîche vallée de l'Huisne et les gracieux bosquets du Perche, nous retrouvent aussi *impressionables* que nous l'étions au Grindenwald, au pied du capitole ou sur le sommet du Vésuve. Et quand, en descendant la Loire, nous portons de nouveau nos regards sur les brillants coteaux qui se marient à son vaste bassin, nous nous demandons encore, et toujours pleins d'admiration : *quelles scènes plus nobles avons-nous vues dans nos courses lointaines?*

L.-F. DE TOLLENARE.



ESQUISSES PROVINCIALES.



LA LITTÉRATURE DE PROVINCE.

La littérature de province, comme les Parisiens en rient? et cependant comme ils n'en connaissent guères le mobile! Une petite ville de province est une aristocratie véritable. Les gens qui l'habitent se guindent sur leurs talons pour paraître plus grands les uns que les autres. Celui-ci établit son aristocratie par la fortune, celui-là par la naissance. Un autre qui n'a pas le bonheur d'être noble ou l'avantage d'être riche prend la plume pour se faire un titre. Il ne manque pas de faire remarquer aux ennemis du patricien orgueilleux ou du Plutus imbécille que la grandeur de ces messieurs repose sur une base fausse; que les rangs établis par la société n'ont pas de fondement réel; qu'il n'y a qu'une chose qui distingue les hommes, le talent. Alors il met tout son esprit à montrer qu'il est supérieur aux autres sous ce

rapport là. La vanité est ce qui l'attache à l'étude; mais la vanité provinciale, oh! que c'est petit! quel plaisir de se dire qu'on a dans le public un rang qu'on ne doit pas à la faveur du pouvoir; qu'on est soi-même l'artisan de sa gloire; que la place inférieure qu'on occupait est devenue la première. Eh! parbleu! qui pourrait en douter? ne voyez-vous pas les talents aujourd'hui mener seuls à la considération et à la fortune. L'éloquence conduit à la chambre des députés. Un livre donne à son auteur l'honneur d'une audience particulière du monarque. Chacun cherche la gloire des lettres. L'Académie française est peuplée de ministres ou d'ex-ministres: on s'adressa à Jean-Jacques pour donner des lois à la Pologne: Voltaire était admis dans l'intimité du roi de Prusse; Louis XVIII parlait très-bien latin; Napoléon était de l'institut.

Notre homme, persuadé de l'importance de sa vocation, ne cherche plus qu'à le persuader aux autres. Ce n'est pas assez qu'il ait cette conviction, une secrette misère du cœur lui dit que son approbation propre n'est rien, qu'il faut que l'approbation commune la justifie. En conséquence, ce n'est pas le tout de les haranguer sans cesse, il faut que ses compatriotes soient convaincus de l'excellence de ses talents par un témoignage étranger. Attendez, le voilà qui sue sang et eau, qui affranchit un paquet, et qui attend avec une impatience extrême la fin de l'année pour voir si l'almanach des muses imprimera sa pièce de vers. Quel triomphe si cette pièce y est insérée! l'almanach des muses arrive. O bonheur, son nom y est inscrit en toutes lettres. Il passe fièrement près de tout le monde. Il ne cajole plus le public, il faut que le public se soumette aux jugements de l'aréopage parisien. Il est certain qu'à présent il a un mérite intrinsèque. Il est immortel, car enfin ce volume se trouvera toujours dans quelque bibliothèque. D'ailleurs dans deux mille ans d'ici, ne dira-t-on pas à la chambre de lecture, M. un tel était un vrai poëte, et ce qui le prouve, c'est que l'almanach des muses l'a cité intégralement, voyez tel volume, telle page.

Ce n'est pas tout, la manie d'écrire le prend. Tous les six mois le journal de la librairie le cite pour quelques opuscules. Maintenant, il a son imprimeur, son libraire. Les journaux de Paris se taisent sur son

compte ; ce n'est pas étonnant : il y a tant de cabales là haut, et puis l'envie les ronge en secret. On les offusque ces messieurs de Paris, et ils aiment mieux se taire. Il est certain que le goût est perdu en France ; on n'y parle que de politique. Vous verrez tout à l'heure la suprématie littéraire disparaître. Il n'y a déjà plus d'éloquence à la tribune, ce sont des discours dont les chiffres font la substance. Oh ! mon Dieu quel changement en peu d'années ! Du moins est-t-il sûr que les gens sensés pensent comme lui. Tout ce qui arrive de la Sous-Prefecture le loue, car son nom a été jusques-là ; un négociant que ses affaires ont conduit à Paris a entendu dire à quelqu'un qu'on lui avait dit qu'un académicien l'avait lu. C'est fini, maintenant, on aura beau faire, on n'éclipsera jamais une renommée si bien établie.

Un commis-voyageur a apporté hier un journal qu'on ne reçoit pas à la chambre de lecture : il est dit, dans ce journal, que le pauvre auteur est un homme sans esprit. Diable ! ce journal est de Paris ! voilà mon homme perdu de réputation. Auparavant, le commandant de place n'était pas son égal, à présent voilà le littérateur qui passe humblement près du fonctionnaire comme un soldat romain devant le triomphateur sous les fourches-caudines. Il n'y a pas jusqu'au plus mince sociétaire de la chambre qui ne se moque de lui. Oh ! qu'il est dur de recevoir ainsi le coup de pied de l'âne ! on sent qu'il y a de la gloire dans le sang qui coule sous la griffe du lion, mais souffrir l'ironie d'un homme qui ne sait pas lire : c'est trop fort ! Encore, si ces gens-là écrivaient on saurait où les mordre pour se venger ; mais c'est la peau du Rhinoceros qui fait rebrousser les flèches les plus aigues, et puis, ne sont-ils pas sûrs de leur opinion : elle vientde Paris tout imprimée, de Paris d'où est venue jadis ma gloire. Oh ! On n'y tient plus.... Le temps qui adoucit toutes les impressions efface un tant soit peu celle-là. — Deux ans après, un autre journal loue notre pauvre homme. Il remonte à sa place : les étrangers de bon sens qui viennent de temps en temps dans sa petite ville l'y maintiennent. Une nouvelle injure est effacée par un nouveau succès, et toute sa littérature pendant soixante ans, est un petit trafic de petites vanités.

EDOUARD.

BIOGRAPHIE NANTAISE.

RUIS.

André Ruis fut un des négociants les plus distingués de Nantes dans le XVI.e siècle. La maison des Tourettes qu'on remarque à l'entrée de la Fosse et qu'on nomme ainsi à cause des deux tourelles qui sont aux deux cotés, a été bâtie par lui vers 1560. Comme il était à cette époque le plus célèbre des commerçants de Nantes, le roi Charles IX, le lendemain de son arrivée en cette ville en 1565, lui fit l'honneur de dîner chez lui ; ce qui prouve que nos rois ont eu souvent le bon esprit de préférer une honorable industrie à d'autres distinctions sociales.

Ruis prouva dans la suite, par sa générosité pour le gouvernement, qu'il était digne de la faveur qu'on lui avait accordée. Les galères du Roi occupaient le port de Nantes en 1571 et les équipages n'étaient pas payés. Le bureau de ville fut invité par le baron de Lagarde, gouverneur de la marine du Levant, de fournir l'argent nécessaire pour ce paiement. Mais comme le bureau venait d'avancer au Roi la solde de la compagnie des Reitres et des Suisses employés contre les huguenots, il ne lui restait rien, et les galères n'auraient pu être payées; ce qui entravait les opérations du gouvernement. André Ruis se montra reconnaissant de la visite du Roi, il remit au baron de Lagarde, en écus d'or, la valeur de 45,000 francs de notre monnaie actuelle. Il prêta encore à la ville en 1580, aussi en écus d'or, une somme équivalent à 8,000 francs.

Je pourrais citer un grand nombre de négociants nantais qui se sont rendus célèbres en différents temps, par leurs vastes connaissances commerciales. Mais, dans ces notices, je me propose principalement de faire connaître le département de la Loire-Inférieure, sous le rapport littéraire et scientifique. Je ne puis cependant m'empêcher de mentionner les négociants suivants qui se sont distingués d'une manière particulière.

CASSEAUX DU HALLAY.

Joachim des Casseaux-du-Hallay fit avec le plus grand succès le commerce des Indes et du Mexique dans le milieu du XVIIe siècle et y amassa des richesses immenses. Il vint ensuite s'établir à Nantes, et il habita, comme le précédent, la maison des Tourettes, qui paraît avoir été une des plus belles maisons de Nantes à cette époque. Il inspira tant de confiance aux Nantais, que le commerce l'envoya à Paris en qualité de son député. Il y rendit des services signalés aux négocians qui lui avaient confié cette mission. Il y mourut à la fin du XVIIe siècle.

MONTAUDOUIN.

Nantes compte plusieurs négocians célèbres de cette maison.

René Montaudouin, au commencement du siècle dernier, était à la tête d'une maison de commerce très florissante, et le régent qui savait apprécier les hommes, a témoigné plusieurs fois qu'il en faisait le plus grand cas.

Son frère Launai Montaudouin ne se distingua pas moins dans le commerce. Il eut vingt-trois enfants, dont un, appelé Daniel, cultiva les sciences et les lettres. Ses grandes connaissances le firent admettre au nombre des membres de la société des sciences de Londres. Daniel mourut à la fleur de l'âge en 1757, et son éloge est dans le Mercure de France de cette époque.

Gabriel Montaudouin, frère de Daniel, se livra comme lui à l'étude des sciences et des lettres. Il fut membre de l'académie de la Rochelle, correspondant de l'académie des sciences de Paris et l'un des fondateurs de la société d'agriculture établie à Rennes en 1757. Cette utile académie a publié deux volumes de mémoires qui sont encore très-recherchés. Gabriel Montaudouin a beaucoup contribué à leur rédaction, quoique son nom n'y paraisse pas. Il était toujours consulté et il donnait des avis intéressants que l'on s'empressait de suivre. Il mourut à Nantes en 1786.

Ce n'est pas seulement comme habile négociant que nous devons le considérer ici. Il a laissé des ouvrages imprimés qui le classent avec avantage parmi les gens de lettres. Voici la liste de ses ouvrages :

1.° Observations sur la police des grains;
2.° Mémoire sur la politique, l'histoire naturelle, le commerce et l'économie;
3.° Notices historiques sur les gens de lettres;
4.° Poësies;
5.° Mélanges.

KERVEGAN.

Daniel de Kervegan était né dans la Basse-Bretagne; mais il était venu s'établir très-jeune à Nantes, où il s'est livré au commerce avec la plus grande intelligence et le plus grand désintéressement et il n'a cessé de s'en occuper que dans les dernières années de sa vie. Il a été deux fois maire de Nantes et membre de la chambre des députés. Les services rendus à la France et à la ville de Nantes en particulier, lui ont mérité la croix de la Légion-d'Honneur qu'il a obtenue en 1814. Il est mort fort âgé en 1817.

Nantes lui a témoigné sa reconnaissance des services qu'il lui a rendus en faisant porter son nom à la rue qu'il habitait.

PELOUTIER.

Ulrich-Auguste Peloutier, consul-général du roi de Prusse pour toute la Bretagne, chevalier de l'Aigle Rouge de Prusse, trésorier du consistoire de l'église réformée de Nantes et membre de la Société Académique de la Loire-Inférieure, naquit à Nantes en 1767. Il était neveu de Simon Peloutier, auteur d'un ouvrage intéressant, intitulé : *Histoire des Celtes, des Germains et des Gaulois.* Ulrich Peloutier ne suivit point les traces de son oncle, et ne se livra point aux lettres; il préféra les spéculations commerciales qui conduisent plus directement à la fortune. Il y excella, et on peut dire, sans crainte d'être contredit, qu'il fut un des négociants les plus zélés et les plus instruits de Nantes; les circonstances difficiles de la révolution, les changements continuels de gouvernement, les guerres maritimes, qui n'ont cessé qu'à la restauration, lui avaient occasionné des pertes inévitables, et ces pertes n'ont fait de tort qu'à sa famille. Depuis le retour des Bourbons, il a fait tous ses efforts pour donner de l'essor

à notre commerce. Il a été le premier à envoyer ses navires dans les pays lointains. Les autres négociants ont suivi son exemple, et on est parvenu à renouer d'anciennes transactions commerciales. Il était consul de Prusse, lorsque les Prussiens vinrent tenir garnison à Nantes; et c'est en grande partie à lui et à l'estime dont il était honoré par les chefs prussiens, que l'on doit la tranquillité dont nous avons joui dans ces circonstances malheureuses. Il est mort en 1818, regretté de tous ceux qui le connaissaient.

Son père, mort en 1790, était aussi consul de Prusse. Je ne l'ai pas connu; mais, suivant Huet, dans sa statistique, c'était un homme savant, autant que modeste, qui se livrait aux plus vastes spéculations de commerce. Il a fondé les plus belles fabriques qu'ait eues Nantes. Enfin, il consacra sa vie et sa fortune à des actes de bienfaisance.

DELAVILLE.

Nous avons perdu dans les derniers jours du mois d'août dernier François-Pierre Delaville, l'homme le plus probe, le négociant le plus habile et le plus instruit dans la jurisprudence commerciale qui ait jamais existé dans notre ville. Fils d'un père presqu'aussi habile que lui, il lui succéda dans sa maison de commerce, et comme lui fut revêtu des dignités que le commerce peut offrir. Il a été nommé membre de la chambre de commerce en 1805, et n'a pas cessé d'en être membre jusqu'à sa mort qui l'a surpris dans l'exercice des fonctions de président, fonctions qu'il avait déjà plusieurs fois remplies. Ses vastes connaissances dans les affaires commerciales et les services rendus à sa patrie lui ont mérité en 1821 la croix de la Légion-d'Honneur.

En 1823, il fut choisi pour représenter le port de Nantes dans le conseil que le Roi forma pour discuter, en présence du ministre de la marine, les intérêts du commerce maritime et des colonies.

Il fut nommé directeur de la compagnie d'assurance de Nantes en 1817, et en 1818, il le fut aussi de la banque de Nantes.

M. Delaville était doué d'une grande force d'esprit, saisissait tout d'un coup les affaires les plus compliquées, et en portait toujours un jugement juste et sûr. Si ses goûts l'avaient dirigé vers les sciences de raisonnement, ce ne serait pas seulement comme négociant que nous aurions à le louer ici, ce serait comme un savant du premier ordre.

J. LE BOYER.

P. S. Je reçois à l'instant une lettre de M. Blanchard de la Musse, qui est relative à la notice que j'ai donnée dans la 46.e livraison du *Lycée*, page 334, sur CATHERINE DESCARTES. J'ai dit, d'après plusieurs biographes, que son père s'appelait *René*. Mais le grand Descartes s'appelait aussi *René*, et il n'est pas vraisemblable que les deux frères aient porté le même prénom. Je crois donc utile de donner ici les recherches de M. de la Musse à cet égard.

« Dans la liste générale du parlement de Bretagne, imprimée en 1725, à Rennes, chez Guillaume Vatar, je ne trouve point de René Descartes au nombre des conseillers au parlement, et il est peu vraisemblable que le célèbre René Descartes eut pour frère un autre René, à qui Mlle. Descartes dut la naissance.

» Sur la liste précitée, figure Joachim Descartes, reçu conseillé en 1586. (C'était sans doute le père du célèbre René.)

» Je vois ensuite que Pierre Descartes et Joachim Descartes furent admis à prêter leur serment dans le même corps; le premier en 1618, et le second en 1627. Il est possible que l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux, fussent frères du célèbre René et que Mlle. Descartes fut fille de Pierre ou de Joachim. »

= Dans la 45.e livraison du *Lycée*, nous avons inséré une pièce latine sur l'origine du billard; nous avions invité les jeunes rhétoriciens à en donner une traduction française. Nous en avons reçu une de Rennes que nous nous empressons de donner ici. Voir la page 251 de la 45.e livraison du *Lycée*.

L'ORIGINE DU BILLARD,

MÉTAMORPHOSE

IMITÉE DU LATIN.

Au passe-temps nouveau, qu'à décrire on m'appelle,
Plus qu'à l'étude, hélas ! la jeunesse est fidèle ;
Souvent l'or qu'elle y perd, y flétrit ses plaisirs,
Et le temps du travail y fuit en vains loisirs.
Mes vers, de l'élégie empruntant la tristesse,
Diront d'où naît ce goût de la folle jeunesse :
Chéris de leurs pareils, de caractère égaux,
Enclins aux mêmes goûts, vécurent deux jumeaux ;
D'une même beauté doués par la nature,
Ils effaçaient des lys la blancheur la plus pure.
Le frère était du frère un fidèle portrait,
Et pour les distinguer l'œil trompé s'égarait.
Mêmes goûts, même esprit avec même visage ;
Les mêmes passe-temps amusaient leur jeune âge :
Sous leurs bâtons légers accoutumés à fuir,
Deux globes, dans nos prés, faisaient leur seul plaisir.
La discorde bientôt troublé leur innocence ;
Trop souvent à nos jeux elle a dû sa naissance !
Ah ! craignez d'exciter des débats fraternels ;
De votre jeu naîtront des regrets éternels.
Vaine alarme ! les coups tombent et retentissent,
Leurs membres délicats sous leurs bâtons gémissent,
Et tous deux, tour à tour ou vaincus ou vainqueurs,
Saisissent la victoire ou perdent ses faveurs.
Dans un antre voisin, l'un cherchant un asile,
L'autre, moins accablé, l'y suit d'un pas agile,
Et, s'emparant du globe à son frère échappé,
Le lance au fugitif qui chancelle frappé.
La blessure s'entr'ouvre..... Hélas ! le sang d'un frère
Jaillit en longs ruisseaux et va rougir la terre.
Il expire, et murmure un pardon généreux ;
Son frère à ses côtés tombe..... plus malheureux.
Au récit de leur mort, les muses les pleurèrent,
Et, consacrant leur deuil, en globes les changèrent.
De son frère, l'un d'eux attestant le courroux,
En noire cicatrice a conservé ses coups.
Recommençant encore une antique querelle,
Chacun d'eux du bâton sent l'atteinte cruelle.
Après avoir suivi mille et mille détours,
L'antre inhospitalier leur offre son secours.

Des prés verds qu'ils foulaient ce tapis est l'image ;
Ces globes ont l'éclat de leur jeune visage.
La jeunesse du temps aima ce couple heureux,
Et la nôtre aime encor ce qui nous reste d'eux.
De blâmer ce penchant, loin de moi la pensée !
Mais une borne sage est sitôt dépassée !
L'étude a ses loisirs comme elle a ses travaux ;
Dans l'art de s'amuser il est un à-propos.
Loin d'occuper l'esprit, le jeu doit le distraire,
Point d'excès qui ne soit à la vertu contraire.

ODE A LAPEROUZE.

Toi, dont l'obscurité couvre encor la mémoire,
Et dont pourtant le nom se montre au premier rang,
Où portes-tu tes pas ? où portes-tu ta gloire,
Quand l'univers t'attend ?

En vain, à l'horizon, notre regard avide
Appelle ton retour, interroge les vents ;
Ces farouches tyrans de la plaine liquide
Sont sourds à nos accents.

Tout se tait, quand les cris de la reconnaissance
Elèvent jusqu'aux cieux ton brillant souvenir ;
Tout se tait, quand nos vœux évoquent en silence
Un obscur avenir.

Qué donc interroger, quand un épais nuage
De son bandeau fatal environne tes pas ?
Laperouse, faut-il plaindre ton esclavage,
Ou pleurer ton trépas ?

Gemis-tu sous le joug d'une race sauvage
Qui fonda ses vertus sur la férocité ?
Le destin, de nouveau, dispense-t-il l'outrage
A ton humanité ?

Non, des coups plus puissants ont courbé ce génie
Dont les conceptions embrassaient l'Univers !...
Il n'était qu'un tombeau digne de cette vie,
Le vaste sein des mers.

Va, quel que soit le sort qui flétrit ta matière,
Tu conserves le jour pour la postérité ;
Ton nom, avec éclat, brille sur la bannière
De l'immortalité.

ARISTIDE.

CHILPERIC.

ETYMOLOGIE DE CE NOM.

M. Miorcec de Kerdanet a dit (page 431 du 47.[e] numéro du *Lycée*), que le nom du roi Chilperic a pour étymologie le mot *Chilper*, qui, en breton, désigne un homme d'humeur bizarre, chagrine et querelleuse; *Chilper-rick*, le roi chagrin, le roi *Grignou*.

M. de Kerdanet a suivi l'opinion de M. Legonidec, dans son dictionnaire celto-breton, au mot *chilper*; mais cette étymologie est erronée, parce qu'il l'a prise dans la langue du peuple conquis, au lieu de la chercher dans celle du peuple conquérant, à l'époque du règne de Chilperic. Ce roi, petit-fils de Clovis, était de la nation des Francs, et parlait par conséquent la langue tudesque ou teutonne. C'est donc dans celle-ci qu'on doit trouver l'étymologie de son nom, et de celle des princes et princesses de la première race, dont les radicaux ont une analogie frappante.

Nous ne pouvons avoir aucun doute sur l'étymologie du nom de Chilperic. Fortunat, évêque de Poitiers, qui vivait du temps de ce prince, nous l'a donnée dans une épître en vers latins, qu'il lui adressa.

« Puissant Chilperic, lui dit-il, vous êtes le protec-
» teur de la patrie, son espoir et son refuge pendant
» la guerre. Votre peuple met sa confiance dans votre
» valeur et dans votre noble fermeté. Si un interprète
» de votre nation traduisait votre nom, il signifierait
» aussi PROTECTEUR PUISSANT. » (1)

Chilperic est donc composé de deux mots : *Schild*, bouclier, au sens propre; défenseur, au sens figuré; et de *Rick*, riche, puissant. Dans toutes les anciennes langues de l'Europe, le radical *child*, *kil*, *cil*, a dé-

---

(1) *Auxilium patriæ, spes et tutamen in armis,*
Fida tuis virtus inclytus atque vigor.
Chilperice potens, si interpres barbarus extet,
Adjutor fortis, hoc quoque nomen habes.

signé ce qui cache, ce qui couvre. *Schild*, en anglais, composé presque en entier de vieux saxon, et *kilpi*, en finlandais, signifient encore un bouclier. On retrouve ce *cil* dans le latin *ancile*, mot-à-mot, *an-cil*, le bouclier, ce qui ne doit pas étonner, puisque Denis d'Halicarnasse et Quintilien disent que la langue romaine primitive était mêlée de grec et de barbare.

Child entre aussi, quelquefois avec une légère altération, dans un grand nombre de noms de princes et de princesses de la première race : *Childeric*, *Childebert*, *Childebrand*, *Brunechilde*, *Teutechilde*, *Athanagilde*, *Austregilde*, *Leovigilde*, *Bilichilde*, *Sichilde*, *Clotilde*, *Nantilde*, *Berthilde*, *Imnichilde*, etc.

Le mot *rick*, ou *rich*, a été également usité dans presque toutes les langues de la vieille Europe : il signifie riche, puissant. L'idée de la richesse a toujours été associée à celle de la puissance; nous disons encore: *cet homme est puissamment riche*. *Ric* forme souvent, par cette raison, la terminaison des noms des rois barbares : *Genseric*, *Alaric*, *Théodoric*, *Gonderic*, *Chloderic*, etc. Les noms des princes gaulois avaient cette même terminaison en *rix* : *Dumnorix*, *Ambiorix*, *Eporedorix*, *Vercingentorix*, *Viridorix*, etc.

MARE CONCLUSUM, DE CÉSAR.

M. de Penhouet émet, dans le même numéro, page 444, une opinion qui tend à établir que le *mare conclusum*, ou mer renfermée, de César, était formée par la presqu'île de Quibéron, Belle-Ile, Houat et Houadic réunies par des terres que la mer a envahies depuis; et que c'était sur cette longue péninsule qu'étaient situées les villes des Vénètes, placées, selon César, sur des pointes avancées en mer, *in extremis linguis*.

Le plus grand nombre de ceux qui ont parlé de cette mer renfermée, ont cru que c'était le Morbihan. C'est une erreur presque générale qui s'est propagée; parce qu'on a cru sur parole les premiers qui l'ont émise; et parce que le Morbihan est effectivement une mer renfermée; mais un examen attentif du passage des commentaires de César prouve que, par l'expression de *mare conclusum*, il a désigné la mer Méditerranée.

César énumère les motifs qui avaient déterminé les Vénètes a se préparer à la guerre qu'ils allaient avoir à soutenir contre lui. « Ils se confiaient, » dit César, « sur » la position de leur territoire, ils savaient que les che- » mins qui y conduisaient étaient inondes pendant » les marées; que la navigation dans ces parages était » dangereuse pour les Romains, parce qu'ils ne la con- » naissaient pas; et qu'ils avaient à leur disposition » très-peu de ports où leur flotte pût se mettre à l'abri; » ils comptaient sur la disette de froment qui était telle, » dans le pays occupé par l'ennemi, que son armée » ne pouvait plus y trouver à vivre plus long-temps; » que si, cependant, les événements devenaient con- » traires à leur opinion, ils possédaient une flotte puis- » sante, tandis que les Romains manquaient de moyens » pour se procurer des navires; qu'ils n'avaient aucune » connaissance dans l'art du pilotage, des écueils, des » ports et des îles, sur les côtes desquels ils devaient « faire la guerre; qu'enfin, il y avait une très-grande » différence entre la navigation qui se fait *dans une » mer renfermée*, et celle qui a lieu sur l'immensité » de l'océan, où l'on n'a aucun abri contre les vents qui » parcourent sa vaste étendue. » (1)

Il est incontestable que, dans cette énumération des avantages que les Vénètes se flattaient d'avoir sur les Romains, pendant cette guerre maritime, ils comparaient l'infériorité des matelots de ceux-ci, qui ne connaissaient que la navigation paisible de la mer Méditerranée, aux leurs qui étaient habitués à braver les fureurs de l'océan, sur des côtes battues par les plus rudes tempêtes.

Ce que César dit, de la solidité et de la construction des navires des Vénètes, qu'il compare à la faiblesse des siens, confirme le sens du passage que je viens de citer. « *Ils tenaient la mer,* » dit-il, « *avec leurs » bâtiments, tandis que les nôtres étaient retenus par » les tempêtes*, dans le peu de ports où nous pouvions » les mettre en sûreté, et ils avaient de fortes difficultés

---

(1) Ac longè aliam esse navigationem in concluso mari, atque in vastissimo atque apertissimo oceano, perspiciebant.

» à vaincre, pour naviguer *sur cette vaste mer sans* » *abri et sujette à de hautes marées.* »

« Les navires des Vénètes, au contraire, étaient d'une » construction propre à y résister. Ils avaient leurs va- » rangues beaucoup plus plates que les nôtres, afin de » pouvoir supporter plus aisément l'échouage, à la marée » basse; leurs proues et leurs poupes étaient fort élevées, » pour mieux soutenir la violence des vagues et des » tempêtes. Leurs bâtiments étaient construits entière- » ment en bois de chêne à l'épreuve de tous les efforts » et de toutes les injures de la mer. Leurs baux avaient » un pied de large et étaient fixés avec des chevilles en » fer, de la grosseur du pouce; leurs ancres, au lieu de » cables étaient attachées à des chaînes de fer; leurs » voiles étaient de peaux molles et bien passées; soit » par défaut de lin, soit qu'ils n'en connussent pas la » culture, ou ce qui est beaucoup plus vraisemblable, » parce qu'ils ne croyaient pas que des voiles de toile » pussent résister, sur des navires aussi lourds, *aux* » *vents impétueux et aux ouragans, tels que ceux* » *qui régnent sur l'Océan.* Lorsque le combat s'enga- » geait entre leurs vaisseaux et les nôtres, ceux-ci » l'emportaient par la célérité des évolutions et par » la marche; mais ceux des ennemis étaient plus ap- » propriés *à la nature des lieux et à la violence des* » *tempêtes.* Nos éperons ne pouvaient en percer les » bordages, tant ils avaient d'épaisseur et de solidité. » L'élévation de leurs œuvres mortes, nuisait à l'effet » de nos javelots; ils naviguaient avec moins de ris- » ques, entre les écueils; *et, lorsque le vent devenait* » *violent, ils tenaient la mer, faisaient tête à l'orage,* » et échouaient avec sécurité, à la marée perdante, » sans craindre les rochers et les écueils. *Nos navires,* » *au contraire, avaient à redouter toutes ces chances* » *périlleuses.* »

César, dans ce court exposé, ne répète-t-il pas jusqu'à satiété combien était grande sur l'océan la violence des orages auxquels les navires des Vénètes résistaient, et combien étaient faibles ceux des Romains destinés à une navigation moins périlleuse sur la Méditerranée, *Mariconcluso?* et cependant cette infériorité avait lieu pendant la belle saison : *magnam partem æstatis.*

L'art de la navigation, sur la mer Méditerranée, était si peu perfectionné, et ses navigateurs étaient tellement méticuleux, même au siècle d'Auguste, qu'à la fin de l'automne on traînait les navires sur le rivage, hors de l'atteinte des flots, pour ne les remettre à la mer qu'au printemps. Horace cite cette opération comme un des signes du retour de cette saison. « Les » rigueurs de l'hiver, dit-il, disparaissent à l'approche » du doux printemps et du souffle des zéphyrs. Déjà, » avec le secours des machines, on traîne à la mer les » navires qui étaient à sec sur le rivage (1).

Ce que M. de Tollenare nous dit, dans le 46.e numéro du *Lycée*, de sa traversée de Naples à Livourne, ne donne pas une idée plus avantageuse de la science de la navigation des matelots italiens de nos jours, sur la Méditerranée.

Il faut tirer des expressions de César une autre conclusion qui a échappé jusqu'à présent à ceux qui ont cité ce passage de ses Commentaires : c'est que les places fortes des Venètes, *Oppida*, n'étaient pas dans le Morbihan, où les affreuses tempêtes dont il ne cesse de parler seraient une exagération ridicule ; mais sur les côtes de l'océan, où leurs navires croisaient hardiment à la vue de la flotte Romaine.

Quant à cette vaste baie que M. de Penhouet suppose avoir existé alors en avant du Morbihan, il est bien vrai qu'à la basse mer on distingue une chaîne de rochers qui, partant d'une des pointes de Quiberon, aboutit à l'île de Houat, et se prolonge jusqu'à l'île de Houadic ; tout en convenant donc que l'océan gagne journellement sur nos côtes, et que la jonction de la presqu'île de Quibéron avec Belle-Isle, Houat et Houadic, a dû avoir lieu dans les temps reculés, je ne puis croire qu'elle existât encore du temps de César. Il parle des îles dont les Romains ne connaissaient pas les abords. *Neque vada, portus, insulasque novisse.* Pline cite également les îles des Vénètes, *insulas Veneticas.* Il est donc bien à présumer qu'ils parlaient des îles qui existent encore.

---

(1) *Solvitur acris hiems, gratâ vice veris ac favoni,*
Trahunt que siccas machinæ carinas.

D'un autre côté, la donation faite, en 1029, par Alain Caguart, de l'île de Guedel ou Gwezell, c'est-à-dire abandonnée, ou Belle-Isle à l'abbaye de Quimperlé, dit « que cette île avait été autrefois dévastée, » et que ses habitants en avaient été chassés par la » cruauté des Normands. » Les pirateries de ces barbares eurent lieu neuf siècles après César et sept siècles après Pline. Belle-Isle était habitée à l'époque de l'invasion des Normands, ce qui recule indéfiniment son existance comme île. Alain Cagnart dit qu'il la possédait par droit de succession depuis son quatrième aïeul. En écartant même les témoignages de César et de Pline, l'époque du sixième siècle, auquel nous reporterait la charte d'Alain Cagnart, ne me semblerait pas suffisante pour avoir pu opérer de si grands changements par les invasions lentes de la mer : il faudrait supposer un mouvement brusque et violent de ses eaux ; mais ce ne serait qu'une supposition dénuée de preuves, dont l'histoire ne fait pas mention.

P. ATHENAS.



ANTIQUITÉS BRETONNES.

A M. L'ÉDITEUR DU LYCÉE.

Monsieur, un Morbihannais demande à réparer, dans votre estimable journal, l'oubli sans doute involontaire de M. l'abbé Mahé à l'égard des antiquités qu'a l'honneur de posséder un petit coin de terre que j'affectionne et que j'habite. D'ailleurs, M. l'abbé nous a dit lui-même dans la préface de son Essai qu'il ne prétendait pas avoir décrit toutes les antiquités gauloises du Morbihan ; il laisse même aux amateurs le soin de découvrir celles qu'il ne connaît pas encore, et de rectifier, s'il y a lieu, l'inexactitude des renseignements qu'on lui a transmis ; profitant de la première de ces concessions, et persuadé que vous accueillez avec intérêt tout ce qui concerne notre vieille Armorique, j'ai pris la plume pour venger

la petite commune de la Gacilly et ses environs du silence du savant auteur de l'Essai, qui a cité tant d'autres lieux, souvent moins favorisés des débris d'une antiquité dont il parle si bien.

Si M. l'abbé eût dirigé ses pas vers les rives de l'Aff, où nous aurions été si aises de le voir; remplaçant pour un jour son jeune archéophile Adolphe, je lui aurais montré sur une colline où s'élève la route de Redon en sortant de la Gacilly, mais déjà dans la commune de Cournon, un double dolmen nommé la *Tablette* dans le pays, et sur la route de Maletroit, à quelques pas des dernières maisons, un Menhir qui conserve le nom de *Roche piquée*; sans parler des monuments de cette dernière espèce semés dans les environs, et offrant tous une particularité dont je ne crois pas que M. Mahé ait fait mention à l'égard de ceux qu'il cite: c'est qu'ils ont tous deux faces particulièrement applaties et dirigées l'une au levant, l'autre au couchant. Cette direction uniforme serait-elle sans intention religieuse?

A une lieue plus loin sur le chemin de Maletroit, je n'aurais pas manqué de conduire notre savant archéologue à la chapelle de Saint-Jugon (1), sans culte aujourd'hui, mais où les malades du pays viennent toujours déposer leurs douleurs en passant sous une table de pierre. Cette dévotion survivant au culte abandonné de Saint-Jugon et l'existence même de la chapelle élevée sans doute pour détourner le peuple d'une antique idolâtrie, prouvent assez, il me semble, qu'on révérait en ces lieux un de ces monuments de la superstition druïdique, auquel M. Mahé donne le nom de *pierres percées*, et dont il dit n'avoir vu aucun dans le Morbihan, excepté à Quimperlé.

En passant devant la roche piquée, nous nous serions arrêtés de nouveau pour prendre note de sa forme et de ses dimensions. Elle s'élève en pyramide à 16 pieds au-dessus du sol, où elle paraît cacher au moins le tiers de sa longueur. Sa largeur sur la face aplatie tournée au levant est de 12 pieds par sa base et diminue

---

(1) Le séminaire de Vannes vient d'acheter cette chapelle comprise dans les terres d'une métairie voisine, la Roche-Gestin, et va, dit-on, relever l'autel de Saint-Jugon.

progressivement jusqu'au sommet, où elle se réduit à 2 pieds. Sa circonférence est de 26 à 27 pieds.

A quelques pas plus loin vers l'est se trouve une pierre de la même espèce, maintenant renversée, et qui s'est rompue à la surface de la terre. Elle a également 16 pieds de haut, mais sa largeur n'est que de 5 pieds et demi.

Nous ne parlerons pas des autres qu'on ne rencontre que sur la rive opposée de l'Aff, limite du Morbihan.

Revenons au double dolmen de la commune de Cournon, mais situé à la porte de la Gacilly : il est formé de deux pierres plates de 16 pieds de long sur huit de large dont la première vers l'ouest est seule encore posée horizontalement sur d'autres pierres verticales qui s'élèvent à trois pieds au-dessus de la terre ; la seconde, regardant l'est, ne porte plus que par une de ses extrémités sur une pierre de 9 pieds de long ; l'autre extrémité repose sur la terre, et la table s'est brisée dans son milieu depuis qu'en 1822 un chercheur de trésor, armé de sa baguette divinatoire, et attirant à sa suite par un langage d'inspiré tous les ouvriers du pays, se mit à bouleverser avec eux le sol inculte sur lequel reposaient paisiblement depuis tant de siècles ces vieilles pierres, servant parfois d'abri aux bergers et à leurs troupeaux pendant l'orage. La fouille fut inutile ; d'argent, point de caché. L'énergumène fut abandonné au bout de quelques jours ; la lande redevint tranquille, et l'on ne put pas dire, quoiqu'elle eût été retournée comme le champ du laboureur :

. . . . Si bien qu'au bout de l'an,
Elle en rapporta davantage.

Ce serait là cependant le vrai trésor à extraire de nos landes si communes et non pas toutes stériles en Bretagne.

Cette idée de trésors cachés sous ces pierres est la seule tradition qui existe chez le peuple de la campagne relativement à ces monuments. On regarde cependant le menhir appelé *Roche piquée*, comme un grain de sable sorti des souliers de Gargantua.

Je m'arrête ; j'espère avoir prouvé que la Gacilly et ses environs méritaient bien une petite place dans l'estimable Essai de M. Mahé sur nos antiquités morbihan-

naises, auquel du reste nous devons de la reconnaissance pour avoir réveillé notre attention en faveur des monuments de notre pays. Il est vrai, comme il en convient, qu'il n'a pu ni voulu tout dire ; aussi je n'hésite pas à croire que ma réclamation ne peut lui être désagréable et que nous serions même admis dans une nouvelle édition.

En attendant, je vous prie, M. l'Editeur, d'insérer ma lettre dans un de vos prochains numéros du *Lycée Armoricain*, dont je suis un des lecteurs et des abonnés les plus assidus.

J'ai l'honneur, etc.

ROBERT, *Docteur-Médecin.*

La Gacilly, 18 octobre 1826.



LE SPECTATEUR-MILITAIRE (1).

Le *Spectateur-Militaire* ne s'occupe que d'objets d'arts ou de littérature militaire, et de ce qui peut intéresser d'une manière quelconque l'armée. Reproduire de beaux faits d'arme, de grandes actions, les détails les plus intéressants de la vie de nos grands capitaines ; revendiquer nos titres à la gloire, lorsqu'ils ont été niés par nos ennemis jaloux, ou méconnus et dénaturés par les relations inexactes de quelques écrivains passionnés ou abusés ; s'attacher, dans la discussion, à une logique saine, à une critique éclairée, impartiale, et qui ne s'écarte jamais des bornes imposées par les plus strictes convenances ; donner invariablement la préférence à la vérité, en faisant taire devant elle toute considération ou toute personnalité qui tendrait à l'obscurcir, c'est, en peu de mots, le but que s'est proposé ce journal, et les titres qu'il offre à la confiance des Français que la gloire de leur pays intéresse assez pour ne vouloir pas y demeurer étrangers.

(1) Il paraît, par mois, un cahier de 5 à 8 feuilles in-8.° ; le prix de l'abonnement est de 30 fr. par an à Paris, et 36 fr. par la poste. On s'abonne à Paris, au bureau du journal, rue Neuve-Saint-Roch, n.° 24, et à Nantes, à la librairie du *Lycée*.

Le premier volume de cet intéressant ouvrage est sous mes yeux ; je l'ouvre, et les noms des *Lamarque*, *Fririon*, *Valazé*, *Pelet*, *Marbot*, etc., qui en sont les principaux rédacteurs, font aussitôt errer mon imagination sur les nombreux champs de bataille où nos frères ont moissonné des lauriers que les siècles à venir ne flétriront pas. Si Arbelles, Mantinée, Marathon commandent, après deux mille ans notre admiration, les foudres de nos canons que les échos des Ourals, de la Sierra-Morena et des Pyramides ont fait saluer par les peuples des deux hémisphères doivent, assurément, fixer la seconde époque de la gloire humaine ! Mais ce qui ne devrait jamais lasser notre étonnement, nos hommages, et qui peut exciter en nous un juste orgueil national, c'est qu'après avoir succombé sous le fardeau de la gloire, il soit sorti des rangs de cette armée des hommes dont le génie a fécondé et enrichi les sciences, les arts et la jurisprudence-législative ! Ce n'est point ici le lieu d'aborder ce sujet digne d'un autre commentateur que moi, et, si j'ai osé le faire, c'est parce que les noms qu'il m'a fallu citer lui appartiennent trop intimement pour en être séparés sans rappeler quelques souvenirs. En effet, qui ne connaît les ouvrages des généraux que je viens de nommer ? Quant à la parcelle de leurs travaux consacrée au *Spectateur-Militaire*, elle ne dégénère point de leurs talents connus ; souvent des idées neuves ; l'heureux choix des sujets, rehaussé par la pureté et l'élégance du style, toujours par une droiture et un patriotisme dignes des plus grands éloges, caractérisent les articles traités par eux dans le *Spectateur*.

C'est ainsi que l'on voit le général Fririon, ce brave et respectable vétéran de l'armée, consacrer ses loisirs à l'amélioration des institutions militaires, et du sort de chaque militaire individuellement. Ses articles, qui traitent de *l'éducation militaire*, peuvent être considérés comme le fruit d'un esprit observateur et le résultat d'une longue expérience, dont il serait bien à désirer que l'on tînt compte. Nous citerons, entre autres choses, ce passage qui mérite la reconnaissance de tous les militaires : « *Des pensions de retraite.* — Il est encore un objet qui paraît mériter toute la sollicitude du gouvernement,

c'est la modicité du traitement de retraite des militaires de tous grades. Tout le monde convient que ce traitement est en général fort au-dessous des besoins réels de chacun d'eux ; surtout à l'égard de ceux qui, étant mariés, ont plusieurs enfants que la position du père dispose à devenir aussi des défenseurs de l'État. Il n'est pas question de les faire vivre dans l'opulence ; on sait qu'elle est bien rarement l'apanage des militaires ; il ne s'agit que de pourvoir à leurs besoins.

» Ce serait une grande erreur que de vouloir établir une comparaison entre la position des militaires et celle de plusieurs fonctionnaires civils. Dès l'instant que le militaire est appelé au service, il doit quitter non-seulement tout ce qui lui est cher, mais il se trouve encore privé des moyens de se perfectionner dans la profession qui était dans ses goûts ; s'il a quelque fortune, il ne peut plus l'améliorer lui-même, et il est trop heureux quand, à son retour, il ne la trouve pas diminuée par la cupidité de ceux auxquels il lui a fallu confier ses intérêts ; s'il est tout-à-fait sans fortune, il est évident qu'il n'a plus les moyens d'en acquérir, d'après l'impossibilité où l'a mis sa nouvelle profession, de cultiver celle qui lui eût fourni les moyens d'exister honorablement. Il paraîtrait donc juste que le gouvernement dédommageât celui qui a consacré son existence à le défendre des privations et des fatigues sans nombre, dont les résultats sont ordinairement des douleurs rhumatismales, la perte d'un membre ou la privation de son usage, et, dans tous les cas, une vieillesse anticipée. Que l'on compare maintenant les pensions de retraite accordées à quelques fonctionnaires civils, et celles des militaires, depuis le soldat jusqu'au général ; on verra combien cette comparaison sera désavantageuse aux derniers.

» Ces fonctionnaires civils seront sans doute les premiers à convenir que les peines physiques sont, dans toutes les circonstances, bien moindres que celles inhérentes à l'état militaire : les services multipliés, les corvées et l'éternel maniement d'armes des garnisons ; la vie austère des camps, les bivouacs, la faim, la soif, les fatigues et les dangers de toute espèce sont étrangers aux personnes investies des fonctions civiles ; elles ont au contraire l'avantage de pouvoir soigner

leurs intérêts personnels et ceux de leurs familles, tout en remplissant les emplois dont ils sont chargés quelqu'élevés qu'ils soient. Nous rendons justice au zèle et au dévouement des fonctionnaires civils; nous apprécions leur mérite et les travaux qui les rendent utiles à la société; mais nous pensons que par réciprocité ils désireront, comme nous, que le militaire qui a exposé journellement sa vie pour la défense de son souverain et de son pays, ne se trouve pas dans un état de gêne et de souffrance au moment où ses facultés physiques diminuent, et où ses besoins augmentent. Nous laissons à penser quel effet moral peut produire la perspective des pensions de retraites, aussi modiques qu'elles le sont, sur l'esprit des jeunes gens qui embrassent la carrière militaire, ou plutôt qui sont contraints de la parcourir, d'après la loi qui les appelle, etc. »

Je désirerais, en parcourant quelqu'autre article, donner à mes lecteurs de nouvelles preuves de la philantropie et de la justesse des raisonnements du général; mais l'étroit espace dont il m'est permis de disposer dans l'*Armoricain* ne me le permet malheureusement point.

Au nombre des savants articles du général Max. Lamarque, il en est un dont la nouveauté de l'observation mérite une attention toute particulière.... Il traite de l'*influence de l'emplacement et de la population des capitales, considérées sous le rapport militaire*. Le général pense que l'emplacement et la population d'une grande ville peut, non-seulement décider du sort du pays dont elle est la capitale, mais que son influence peut être telle sur les royaumes limitrophes, qu'elle attire ces derniers, si je puis me permettre cette expression, dans une conquête d'attraction... En effet, « quand Pierre I.er fonda Pétersbourg, la Russie cessa d'être une puissance asiatique; l'Ingrie, la Livonie, la Courlande furent enchaînées par une irrésistible attraction; Wilna, Varsovie, Posen entendirent le bruit des fers qu'on leur préparait, et l'Oder dut s'attendre à voir sur ses rives les Cosaques du Don. » « L'influence d'une grande population, continue plus loin le savant général, réunie, pressée, comprimée, pour ainsi dire, sur un seul point, est plus puissante encore que celle de l'emplacement de la capitale, et c'est à cela peut-être plus qu'aux causes

indiquées par Montesquieu, que Rome dut ses premiers succès sur les peuples d'Italie, succès plus difficiles à obtenir que ceux qui, plus tard, lui soumirent le monde. Rome était toute dans Rome, et les vaincus qu'on y transplantait venaient augmenter la force des vainqueurs. Les Toscans, au contraire, partagés en douze leucomonies; les Samnites divisés en trois fédérations et dispersés dans leurs villages et leurs hameaux, n'avaient pas de capitale unique qui centralisât toutes les forces et décuplât leur impulsion. La population de Rome s'accrut avec sa puissance; elle ne pouvait fournir sous Romulus qu'une armée de 45,000 hommes, et lors du cinquième récensement, sous le deuxième consulat de Valérius, il y avait, d'après Fabius Pictor, 130,000 hommes en état de porter les armes, sans y comprendre les esclaves, les manœuvres et tous ceux qui étaient exempts de service. Cette progression fut toujours en croissant, et malgré l'immense étendue de vingt lieues carrées que Vassius donne à la ville, du temps des empereurs, elle suffisait à peine pour contenir les habitants, car Auguste prescrivit de ne pas élever les maisons au-dessus de soixante-dix pieds. Le dénombrement de l'an de Rome 667, donna 460,000 citoyens; ce qui, en suivant la proportion des esclaves qu'on avait à Athènes, ferait monter la population à 8,000,000 d'habitants. »

» On conçoit quelle action cette cité puissante devait imprimer au corps social, et combien tout dans l'univers soumis gravitait vers un point où se réglaient les destinées des peuples et des Rois, où tous les dieux réunis appelaient toutes les croyances, où la victoire avait transporté les chefs-d'œuvre de la Grèce, les monuments de l'Egypte et les dépouilles du monde.

Le général fait observer que rien dans les temps modernes ne peut être comparé à l'ancienne Rome. L'influence de Londres, cependant, lui paraît formidable. Il regrette que les préjugés d'Elisabeth, de Cromwell et de Charles II, soient encore les mêmes qui s'opposent dans le dix-septième siècle à l'agrandissement de Paris. Nos conquêtes ne pouvaient durer, ajoute-t-il, jamais il n'y eut de fusion, mais une agrégation forcée de parties hétérogènes. Le palais Pitti, à Florence, rappelait un grand duc, et celui de Turin semblait attendre le retour d'un Roi. Il y a dans *ce qui a été*,

une puissance inconnue qui asservit l'avenir et qui regit le monde. Les progrès des lumières et de la civilisation s'opposent sans doute à l'emploi des moyens dont les Romains usèrent sans pitié, mais alors, pourquoi entreprendre des guerres qui ne doivent avoir aucun résultat? pourquoi dépenser tant de trésors? pourquoi répandre tant de sang pour des changements éphémères qui ne doivent profiter qu'à la vanité du vainqueur?

Enfin le général fait observer que les capitales sous le rapport de leur emplacement et de leur population principalement, ont joué un grand rôle dans les guerres de la révolution, et même dans tous les temps. Ainsi Amsterdam et Lisbonne, têtes demesurées d'un petit corps, ont soudainement entraîné à leur suite la Hollande et le Portugal, tandis que la prise de Vienne, de Berlin et de Madrid, qui par leur emplacement et leur faible population, n'exerçaient que peu d'influence, ne décidèrent pas du sort de l'Autriche, de la Prusse, ni de l'Espagne.

Je regrette de morceler un article aussi digne d'attention que celui dont je viens de ne donner qu'un faible aperçu; mais, je le répète, l'espace me manque et je suis même forcé de passer sous silence ce que j'aurais désiré faire connaître des intéressants articles de M. le général Pelet, qui combat victorieusement les fausses opinions qu'on a cherché à populariser sur les principales opérations de la campagne de 1813. Enfin je terminerai par quelques mots sur les articles de M. le colonel Marbot qui me paraissent avoir pour but de décerner à MM. de Segur et Gourgaud le juste tribut d'éloges que chacun a mérité. Monsieur Marbot voudrait pouvoir accorder à M. de Segur une admiration égale à titre d'historien comme de littérateur, mais ses efforts sont vains, l'inspection des faits, qui le ramènent inévitablement à la vérité, maitrise son opinion. Les erreurs dans lesquelles M. de Segur est tombé comme historien sont matérielles, elles fourmillent dans son ouvrage. Quoi qu'il en soit, l'admirateur de M. de Segur éprouve encore une répugnance presqu'insurmontable à céder à l'opinion généralement adoptée aujourd'hui, que la France peut se glorifier de posséder, dans M. de Segur un Walter-Scott dont le début fait déjà pâlir le romancier écossais.

M. le colonel Marbot se plaint, avec raison, du ton acerbé qui règne d'un bout à l'autre de la réfutation du général Gourgaud, et résume enfin que « l'ouvrage de M. de Segur étant aussi imparfait sous les rapports historiques et militaires qu'il est brillant de style et de coloris, on peut le comparer à un tableau ou le pintre, après avoir tracé de la manière la plus bizarre, la plus contraire à la nature, et la plus éloignée de toute ressemblance, les figures des personnages qu'il veut représenter, revêtirait ensuite ce dessin incorrect des couleurs les plus vives, nuancées et distribuées avec un art infini. Le vulgaire, charmé de tant d'éclat, applaudirait, tandis que les véritables connaisseurs, regretteraient que l'artiste n'eût pas employé son talent à rendre, avec plus de vérité et d'exactitude, le sujet qu'il a voulu traiter. Cependant, malgré ses nombreux défauts, l'ouvrage de M. de Segur était fait pour séduire; car il y a dans la manière de raconter, employée par cet auteur, quelque chose de si animé, de si attachant, qu'il vous entraîne comme malgré vous.

» Le talent de revêtir sa narration d'un coloris poëtique, de captiver l'imagination par des images, et de produire des effets par l'heureux emploi des mots, c'est ce qui distingue particulièrement M. de Segur; son ouvrage est écrit avec plus d'art, celui de M. Gourgaud avec plus de vérité : l'un et l'autre sont à l'avenir inséparables et seront utiles à l'écrivain qui voudra un jour composer une véritable histoire de la campagne de Russie. »

Le baron DE SAINT-ILDEPHONT.

ERRATA.

8.e volume, article *Beurre de la Prévalaye.*

Page 411, ligne 18, *Montgenon*, lisez : *Montgermon.*
Page 415, ligne 33, *centorium*, lisez : *centaurium.*
Page 416, lignes 29, 30, *genitta,* lisez : *genista.*
Page 418, lignes 2, 3, *percicaria*, lisez : *persicaria; aviculase*, lisez : *aviculare.*
Page 418, ligne 41, *tenerium*, lisez *tencrium* bis.
Page 419, ligne 39, *celui de* 1 *à* 39,772, lisez : 1 *à* 3,9772.
Page 420, ligne 15, *eaux*, lisez : *aulx.*
Page 420, ligne 27, *bouum aboletis*, lisez : *boum à boletis.*

LE THABOR, A RENNES.

Le jour tombe : voici que sur la sombre allée
Descend déjà l'heure voilée ;
Le silence est rentré sous ces bosquets flétris ;
La méditation s'assied et se recueille,
Et, sous ce dôme obscur, l'automne feuille à feuille,
De sa couronne a semé les débris.
Hélas ! à chaque instant, de la lugubre tige
Sa main pâle arrachant la feuille qui voltige,
La livre à la brise du soir.

Ainsi de la douleur la main froide et fanée,
Du cercle de ma vie arrachant chaque année,
La livre au sombre désespoir!....

Soufflez, soufflez, brises légères,
Venez raffraîchir mes paupières,
A mon cœur donnez du repos;
Couronne-moi, feuille séchée !
Oh ! couvre ma tête penchée,
Comme tu couvres ces tombeaux !

Mais qu'entends-je ?... Une sombre et lointaine harmonie....
Ces tristes chants d'un frère annoncent l'agonie ;
Ces chants, comme des pleurs sont ici répandus.
Un homme va dormir ! ô sort digne d'envie !
Un homme va dormir pour ne s'éveiller plus.
Qu'au murmure de la prière
Son âme, sans effort dépouillant la matière,
Comme un flocon d'encens se perde dans les cieux.
Préparez son linceul et sa couche d'argile ;
Près de ceux qu'il aima qu'il repose tranquille....
La souffrance du moins n'ouvrira plus ses yeux.

Mais ne sourions pas au mortel qui succombe,
De son dernier combat respectons les douleurs.
Il n'est pas encor dans la tombe :
Sur lui versons encor des pleurs.
Il vit, pleurons.... Mais, quoi ! du milieu du silence
Des chants me sont portés par le souffle du soir !
Quel mortel vers ces lieux s'avance,
Que la voix de la mort n'a pu même émouvoir ?

De riantes beautés une troupe légère,
Au bruit lent et lointain de l'hymne funéraire,
Accourt en murmurant la romance d'amour....
La mort au cœur en vain demande une prière !
Leur cœur est perdu sans retour.

Oh ! pourquoi me ravir ma sombre solitude :
Sans souvenirs et sans inquiétude ,
Si vos jours sont heureux cherchez un bord fleuri ;
Mais n'insultez pas ma tristesse !
Pourquoi troubler ces bois par des chants d'allégresse :
Ah ! ne voyez-vous pas que tout est triste ici ?
Ici rien ne doit plaire à votre ame enivrée ;
Ici la nature éplorée
Redemande à l'hiver ses ornements flétris ;
Et moi, sous ces rameaux , comme une ombre plaintive ,
Chassant d'un pied distrait la feuille fugitive ,
Je rêve au milieu des débris !
Allez, allez, vierges volages,
Allez dans un cercle enchanté
Conquérir des serments , de l'encens , des hommages ,
Fugitifs comme la beauté !
Allez des doux souris de vos bouches fleuries
De vos regards aux molles rêveries
Tromper des malheureux trop aisément charmés...
Car c'est ainsi que vous aimez.

Mais de sa lumière amoureuse
Entr'ouvrant le nuage obscur ,
Dans les cieux teints d'un sombre azur
Phœbé glisse silencieuse :
Je pars. Adieu , sombre Thabor !
Tant qu'avec un triste murmure
S'agiteront tes rameaux sans verdure
Souvent tu me verras encor ;
Mais dès que le printemps de ses épais feuillages
Aura de l'aquilon réparé les outrages ,
Lorsqu'ici les plaisirs seront tous revenus ,
Et que, dans ta riante allée,
La foule sera rappelée ,
Alors , ô vieux Thabor , tu ne me verras plus.

E. SOUVESTRE.

LE CHAT ET LES PETITS OISEAUX.

FABLE.

— Que ne puis-je goûter votre aimable ramage ;
Mais, hélas ! je suis sourd et vieux :
Approchez-vous de moi , là, sous ce verd feuillage ;
Oui, là, tout près, vous serez mieux !

Disait, en les couvant des yeux,
A de jeunes oiseaux un chat déjà sur l'âge.
Approchez, mes enfants, que craignez-vous ? Je suis
Un de vos plus anciens amis.
— Ah ! combien ton amour nous flatte et nous enchante,
Repartit un pinson aussi fin que rusé :
Hélas nous te croyions un fourbe, un sycophante
Envers nous fort mal disposé.
Va, pour moi j'en rougis. Mais, tandis qu'avec zèle
Tu nous peins les douceurs d'une amitié si belle,
Ne vois-tu point une souris
Qui, tout près de ce mur, va, vient, trotte, s'amuse,
Comme s'il n'était plus de chat dans le pays.

Le piége était grossier. Non moins fou qu'une buse
L'hypocrite à ces mots, oubliant son rolet,
Vers l'endroit indiqué s'élance comme un trait ;
Mais de dame souris pas la moindre nouvelle.
Dès qu'il est éloigné, soudain à tire d'aile
Toute la bande fuit en riant aux éclats,
Laissant courir après les rats
Notre maître cafard qui, confus de la pièce,
Jura de s'en venger tout bas.

D'un fourbe quelle que soit l'adresse,
Il est toujours pris dans ses lacs ;
Tel qui croit prévoir tous les cas
Est la dupe de sa finesse.

L. IMPOST.



TALMA.

D'une foule ardente et ravie
Partageant les nobles loisirs,
J'allais au temple où le génie
De ses leçons fait des plaisirs ;
Mais, fuyant la scène attristée,
Je vois près d'une urne arrêtée,
Melpomène, en proie aux regrets,
Changer, par un destin contraire,
Ses jeux en pompe funéraire
Et ses attributs en cyprès.

Sa douleur annonce la gloire...
Saisissant l'immortel crayon,
Sa main au temple de mémoire
De Talma va graver le nom :

Et vous brillants vainqueurs des âges,
Qui, par vos immortels ouvrages,
Bravez en paix le temps jaloux,
Ouvrez vos rangs, la mort s'apprête,
Et votre plus digne interprète
Va s'asseoir au milieu de vous.

Talma !.... Que du sort invincible
La loi n'a-t-elle pu changer;
Mais si le temps est inflexible,
Le temps aussi peut te venger,
Pour toi sa faulx est inutile,
Et pareille aux armes d'Achille,
Elle assure un grand souvenir :
Sa blessure n'est point mortelle,
Sa faulx te frappe; mais son aile
Te fait planer sur l'avenir.

Talma, de quel regard sublime
Ton œil interrogeait le sort,
Quand Hamlet, long-temps sa victime,
Cherchait son repos dans la mort, (1)
La mort.... Ce sommeil du vulgaire
Envers toi devient tributaire :
En vain son arrêt est porté :
La mort n'est pas cesser de vivre,
Car le réveil qui va la suivre
Est pour toi l'immortalité.

EUGÈNE LAMBERT.



LE CHEVAL VOYAGEUR.

FABLE.

Certain cheval des bords de la Baltique,
De voyages grand amateur,
Esprit profond, observateur,
Dans sa course philosophique
Parvint enfin jusqu'au cœur de l'Afrique.
Il arriva dans le brûlant séjour

(1) La mort... C'est le sommeil... C'est le réveil peut-être.
(Hamlet, acte 3).

Où le lion tenait sa cour :
Il avait alors cour plénière.
Au monarque porte crinière
Le voyageur est présenté.
— Fais-nous, lui dit sa majesté,
Le récit de ton voyage ;
Mais ne va pas suivre l'usage
Des voyageurs : dis-nous la vérité.
— Sire, dit le cheval, je serai véridique ;
C'est surtout ce dont je me pique,
Votre majesté peut compter
Que mon récit sera sincère.
Aussitôt il entre en matière.
Notre cheval aimait à raconter :
Des voyageurs c'est l'ordinaire.
Il fait l'énumération
Des pays qu'il a vus ; de chaque nation
Il peint les mœurs et les usages,
Décrit les villes, les villages,
Les arbres et les végétaux,
Les animaux, les minéraux,
Enfin tout. Il avait une heureuse mémoire.
— Mais voici le plus surprenant,
Dit-il, et vous aurez de la peine à me croire ;
Il n'est rien de plus vrai pourtant :
L'homme chez vous a la peau noire ;
Dans mon pays il est blanc comme lait.
On y voit l'eau se durcir tout-à-fait
En certains temps, et les rivières
Y sont dures comme des pierres,
Et l'on peut, à pied sec, les passer aisément.
— Halte-là ! s'écria le lion en colère :
Il faut être bien insolent,
Bien impudent, bien téméraire,
Pour nous tenir de semblables propos.
Est-ce qu'on nous prend pour des sots ?
Quoi ! donc, oserait-on prétendre
Nous faire accroire ainsi des contes bleux.

Le pauvre cheval tout honteux
Veut se justifier ; il ne veut pas l'entendre ;
Et, par Messieurs ses courtisans,
A coups de griffes et de dents
Le fait chasser de sa présence.

Ne heurtez pas, mes chers enfants,
Les préjugés de l'ignorance ;
Car c'est, surtout avec les grands,
Une dangereuse imprudence.

A.TE D.*****

L'HOMME, LE ROC ET LE REPTILE.

FABLE.

Effrayé d'un serpent qu'il vit en son chemin,
Un homme s'enfuyait, courant à perdre haleine.
Un vieux roc tout poudreux, d'un ton peiné, chagrin,
Devisait comme il suit d'une frayeur si vaine :
« Quoi ? l'homme ! ce puissant, ce superbe animal,
» Qui soumet tout à son empire,
» Dans l'univers entier ne connait point d'égal,
» Opprime tout ce qui respire,
» A l'aspect d'un serpent fuit, éperdu, tremblant,
» Devant un ennemi rampant dans la poussière
» Et que son noble pied, suivant sa marche altière,
» Eût écrasé facilement !
» Quand je l'ai vu bravant jusqu'au lion lui-même,
» Sous l'effort de son bras rendre vains ses efforts :
» Reptile, d'où lui vient cette frayeur extrême ? »
— « D'où ? reprit-il : je mords ! »

Telle est la médisance en tous lieux condamnée,
Que chacun apprécie à sa juste valeur ;
Mais dont la vertu même évite avec terreur
La morsure empoisonnée.

R****.

LA FEUILLE FLETRIE.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie ?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie ;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille ! il n'est plus le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de mai ! faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment !

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux ;
Tu meurs, un vent du soir vient t'embrasser encore,
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux.

ELISA MERCOEUR,

Membre correspondant de l'Académie Provinciale.

A MADAME DE ***.

To make one maid sinure and fair,
Oh! 'tis the utmost heav'n can do!
(Th. Moore.)

Ainsi l'imprévoyant pêcheur
Voit bientôt se briser la nacelle fragile
Que, sur la foi d'un ciel pur et tranquille,
Il livre à l'Océan trompeur :
Ainsi, dans sa fatale erreur,
Un amant abusé par le plus doux sourire.
Par tes beaux yeux pleins de candeur
Et ce serment d'aimer que tu sais si bien dire,
T'abandonne son cœur.
Mais, riant de sa confiance,
Tu voles à d'autres amours,
Quittant, avec indifférence,
Le malheureux dont pour toujours
Ta funeste inconstance
De douleur à flétri les jours!

Eugène G.....

FOUGÈRES.

Salut! nouvel asile où le destin m'amène :
L'attrait de ton site enchanté
Pourra-t-il adoucir ma peine,
Et distraire l'ennui de mon cœur attristé?

En m'égarant dans tes bocages,
Retrouverai-je encor ces pensers généreux
Dont l'heureuse lumière éclaircit les nuages
Du chagrin ténébreux.

Dois-je espérer qu'une dernière amie
Se lie à mon destin?
Cueillerai-je en ces lieux, sur le soir de ma vie,
Quelques-unes des fleurs qui paraient son matin?

Mais non! d'un bien si doux éloignons la pensée!
Le temps m'en impose la loi;
Du flambeau des amours la lumière éclipsée
Ne brille plus pour moi.

Du moins, qu'en ces douces retraites
Je rencontre un ami qui comprenne mon cœur!
Je pourrais oublier des voluptés parfaites
En retrouvant la moitié du bonheur.

L. C. H.****

ÉLÉGIE.

Pourquoi vous ai-je fuis beaux lieux de mon enfance ?
Hélas ! pourquoi, séduit par la vaine espérance,
Suis-je venu chercher dans un lointain séjour
Les chagrins dévorants, fruits d'un brûlant amour ?
Ah ! sur ces bords heureux où je reçus la vie,
Lieux où tout souriait à ma vue attendrie,
Que n'ai-je pu toujours, libre et le cœur joyeux,
Vivre en paix sous le toit qu'habitaient mes aïeux ?
Les arts auraient charmé mon loisir solitaire,
Là j'aurais consolé les vieux jours de ma mère ;
Bercé par les plaisirs, sans douleur, sans efforts,
J'aurais passé content dans les bras de la mort....
Malheureux ! exilé sur un triste rivage,
Les chagrins dévorants ont flétri mon jeune âge,
Et vainement je cherche, en mes vives douleurs,
La main d'un tendre ami pour essuyer mes pleurs.
Qu'est devenu ce temps où, riante et légère,
Déployant à mes yeux sa pompe mensongère,
L'aimable illusion dans ses bras me berçait,
Et d'un songe enchanteur souvent me caressait ?
Oui, j'espérais alors (espérance déçue !)
Qu'à mes yeux s'offrirait une vierge ingénue,
Au front modeste et doux, sachant unir sans art
Le charme du sourire au charme du regard,
Que je verrais un jour des chaînes fortunées,
Au pied des saints autels, unir nos destinées.....
Ainsi je m'abusais par des songes trop vains.
Mais non ! je l'ai trouvé cet ange aux traits divins ;
Sous ses cheveux flottants j'ai vu son front d'ivoire,
Ses beaux yeux ombragés d'une paupière noire ;
La rose sur sa joue a versé sa fraîcheur ;
Sa voix douce et timide a fait battre mon cœur.
Je l'ai vue.... ô douleur ! une austère défense
Impose à mon amour un rigoureux silence :
« Non, jamais, m'a-t-on dit, jamais un doux lien
» A ton sort malheureux n'enchaînera le sien. »
Arrêt cruel ! Ainsi je dois, sans une amie,
Porter seul et souffrant tout le poids de ma vie !
Sans elle, que me font des jours infortunés,
Des jours dès leur aurore aux larmes condamnés ?
Cet amour eût charmé ma pénible existence,
Et dans mon cœur flétri ranimé l'espérance.
Oh ! qu'il m'eût été doux, si le sort l'eût permis,
Époux heureux et fier, amant toujours soumis,

De prévenir ses vœux, de lui servir de guide,
De soustraire aux dangers sa jeunesse timide,
De voir son jeune cœur se livrer chaque jour
Au charme ravissant d'un mutuel amour !....
Rêve trop séduisant !.... Déplorable chimère !
Le malheur a sur moi versé sa coupe amère....
Oh ! qui pourra calmer les maux que je ressens ?
Que ne suis-je courbé sous le fardeau des ans !
Hâte tes pas, accours, vieillesse que j'implore ;
Éteins sous tes glaçons le feu qui me dévore ;
Dans mon cœur épuisé verse, ah ! verse en ce jour
L'oubli, l'heureux oubli des tourments de l'amour ?

J. B. P.****** *de Pleubian.*



A UNE JEUNE ARTISTE,

M.lle EULALIE J. H....

Je pensais, modeste *Eulalie*,
Je pensais que de tes accents
La douce et tendre mélodie
A des vers faibles, languissants,
Aurait pu redonner la vie !
Déjà j'espérais des succès,
Dont ton aimable bienveillance
Aurait fait seule tous les frais.
D'une chimérique espérance,
Non, je ne m'étais point flatté.
Ah ! je ne sais si je m'abuse,
Mais je crois encor que ma *muse*
Peut te devoir un jour son *immortalité*!

BLANCHARD DE LA MUSSE.



ÉPIGRAMME.

La fraude n'eut jamais de juge plus sévère
Que Cléanthe, honnête homme, autrefois procureur,
Vivant tranquillement du produit de sa terre
En fuyant les procès qu'il voit avec horreur.
Il poursuit sans relâche et le crime et le vice ;
Il ne pardonne rien, non même à la vertu ;
Il peste tellement contre toute injustice,
Qu'un jour il se plaindra de n'être point pendu.

J. C.

25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.

OCTOBRE 1826.

Jours du mois.	Phase de la Lune.	MATIN, à 10h: Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à cheveu.	Vents.	SOIR, à 10h: Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à cheveu.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mè.	p. l.					mèt.	p. l.					
1	●	0,756	27,11,2	+15,6	+12,5	65	[illegible]	0,756	27,11,2	+21,2	+17	64	n. o.	Nuageux, pluvieux, couvert.
2	1 h. 3' soir.	0,756	27,11,3	+12,5	+10	62	n. e.	0,756	27,11,2	+20	+16	60	s. s. e.	Nuageux, soleil.
3		0,758	28	+8,6	+7	62	o. n. o.	0,758	28	+20	+15	65	sud	Soleil, nuages, pluie le soir.
4		0,756	27,11,8	+11,2	+9	69	s. s. o.	0,766	27,11,2	+20	+16	64	sud	Brume épaisse le matin, nuages, pluie.
5		0,755	27,10,8	+7,5	+6	60	o. n. o.	0,755	27,11,3	+13,6	+11	58	ouest	Nuageux, soleil, couvert par momens.
6		0,758	28	+6,2	+5	61	nord	0,762	28,1,4	+17,5	+14	58	nord	Ciel levé, soleil, brume le matin, vent.
7		0,761	28,1,4	+5	+4	60	n. e.	0,763	28,2,3	+17,5	+14	54	n. e.	*Idem idem idem.*
8	☽	0,761	28,1,4	+7,5	+6	58	sud	0,760	28,1	+20	+16	60	sud	*Idem idem idem.*
9	1 h. 3' matin.	0,758	28	+13,1	+10,5	66	ouest	0,759	28,0,5	+17,5	+14	65	s. o.	Brumeux, couvert, pluvieux.
10		0,759	28,0,5	+13,6	+11	70	ouest	0,760	28,1	+17,5	+14	70	o. s. o.	*Idem idem.*
11		0,763	28,2,3	+14,4	+11,5	76	n. o.	0,763	28,3	+17,5	+14	69	n. o.	Nuageux, vent.
12		0,764	28,2,8	+14,4	+11,5	75	sud	0,764	28,2,8	+13,6	+11	70	s. s. o.	Brumeux, couvert, nuageux.
13		0,763	28,2,3	+15	+12	73	ouest	0,762	28,1,6	+17,5	+14	68	n. e.	Couvert, brumeux.
14		0,761	28,1,4	+12,5	+10	70	n. e.	0,760	28,1	+20	+16	56	s. s. e.	Ciel levé, soleil.
15	◎	0,756	27,11,2	+10	+12,5	60	est	0,751	27,10,3	+20	+16	58	s. s. e.	*Idem*, quelques nuages, vent.
16	9 h. 39' soir.	0,750	27,8,6	+12,5	+10	70	sud	0,754	27,10,5	+17,5	+14	64	o. n. o.	Nuageux, soleil.
17		0,757	27,11,2	+8,6	+7	66	est	0,754	27,10,3	+16,2	+13	70	e. n. e.	Brume épaisse, soleil, nuages.
18		0,752	27,9,5	+13,6	+11	75	e. s. e.	0,752	27,9,5	+20	+16	70	e. n. e.	*Idem idem.*
19		0,752	27,9,5	+16,4	+13	78	s. e.	0,753	27,9,9	+20	+16	78	s. e.	Nuageux, couvert.
20		0,752	27,9,5	+16,2	+13	78	sud	0,753	27,9,9	+20	+16	76	s. o. e.	Pluvieux, nuageux, soleil.
21		0,755	27,10,8	+15	+12	80	s. s. e.	0,756	27,11,2	+20	+16	80	sud	Ciel pommelé, nuageux, soleil.
22		0,755	27,10,8	+16,2	+13	80	s. s. e.	0,756	27,11,2	+21,2	+17	78	sud	Quelques nuages, soleil.
23		0,751	27,10,8	+15	+12	75	s. s. e.	0,757	27,11,6	+20	+16	73	sud	*Idem idem.*
24	☾	0,758	28	+12,5	+10	74	s. s. o.	0,756	27,11,2	+20	+16	70	sud	Brume épaisse le matin, nuages, soleil.
25	2 h. 43' matin.	0,752	27,9,5	+14,4	+11,5	75	sud	0,750	27,8,6	+18,6	+15	80	s. o.	Couvert, vent, pluie.
26		0,750	27,8,6	+12,5	+10	72	s. o.	0,752	27,9,5	+17,5	+14	75	n. o.	*Idem idem*, éclaircies.
27		0,752	27,9,5	+11,2	+9	73	sud	0,754	27,10,3	+16,2	+13	73	n. o.	Couvert, pluvieux.
28		0,761	28,1,4	+10	+3	75	nord	0,764	28,2,8	+16,2	+13	74	nord	Nuages, couvert.
29		0,764	28,2,8	+10	+8	72	nord	0,764	28,2,8	+16,2	+13	72	nord	*Idem idem*, brumeux.
30		0,763	28,2,3	+11	+8,5	75	n. n. o.	0,763	28,2,3	+16,2	+13	73	ouest	Brumeux, couvert.
31	● 1 h. 15' m.	0,762	28,2	+11	+9	75	s. o.	0,762	28,2	+15	+12	70	n. n. e.	Nuageux, brumeux, couvert.

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Octobre 1826.

Baromètre	Plus grande élévation	= 28p 3,2 lig. = 0,765 mill.
	Moindre élévation	= 27 8,6 = 0,750 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	17 Réaumur. = 21,2 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	4 Réaumur. = 5 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 80 degrés.
	Moindre degré	= 54 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	4
N.-E.	2
E.	2
S.-E.	2
S.	10
S.-O.	4
O.	5
N.-O.	2

Nombre de beaux jours	17
de couverts	14
de pluie	9
de grêle	0
de vent	9
de gelée, glace	0
de tonnerre	0
de neige	0
de brouillard	11

Il est tombé 0,70 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

HUETTE, *Opticien.*

LE LYCÉE ARMORICAIN.

TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

SUR LA BRETAGNE.

VARIÉTÉS.

